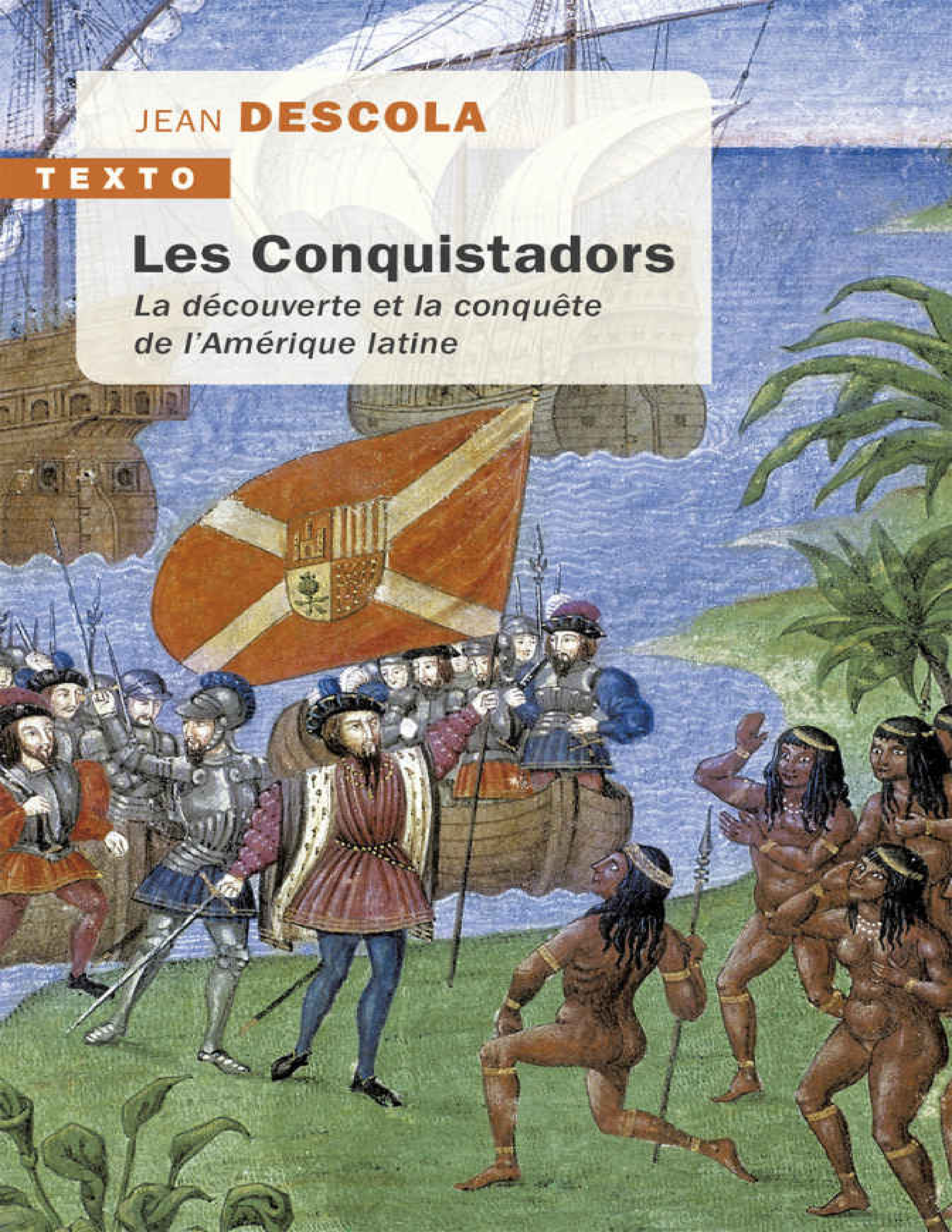

JEAN DESCOLA
TEXTO
Les Conquistadors
La découverte et la conquête
de l'Amérique latine

JEAN DESCOLA

LES CONQUISTADORS

La découverte et la conquête
de l'Amérique latine

TEXTO

Du même auteur

Le Cantique spirituel de Jean de la Croix (traduction et présentation), Éditions de la Revue française, 1932.
Les Velléitaires , La Bourdonnais, 1939.
Histoire de l'Espagne chrétienne , Robert Laffont, 1951.
Quintessence de saint Jean de la Croix , Éditions de la Colombe, 1952.
Quand les Jésuites sont au pouvoir , Fayard, 1956.
Les Libertadors : l'émancipation de l'Amérique latine , Fayard, 1957 ; coll. « Texto », 2019.
La Vie quotidienne au Pérou au temps des Espagnols , Hachette, 1962.
Histoire littéraire de l'Espagne, de Sénèque à García Lorca , Fayard, 1966.
Les Grandes Heures de l'Espagne , Perrin, 1970.
La Vie quotidienne en Espagne au temps de Carmen , Hachette, 1971.
Histoire d'Espagne , Fayard, 1979.
Les Illuminations de frère Santiago , Albin Michel, 1979.

Texto est une collection des éditions Tallandier



48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-4237-7

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo .

À ma femme.

Sommaire

TABLE DES CARTES

Prologue

TERRA INCOGNITA…

Écoute, ô Socrate, dit Critias, une histoire merveilleuse, mais véritable, racontée jadis par Solon, le plus sage des sept Sages…

Les « Dialogues de Platon ».

Cette inscription gothique sur les sphères armillaires du Moyen Âge, à l'emplacement des Amériques, rappelle que, jusqu'à la fin du XV[e] siècle, le monde s'arrêtait au large de l'Atlantique. Tel le Sphinx, l'« Oceanus Occidentalis » dévorait les hommes assez fous pour tenter de lui arracher ses secrets. C'était bien la « mer des Ténèbres », grande mangeuse de paradis perdus et d'empires engloutis. De monstrueux tritons, aux nageoires plus pesantes que le bronze, s'y ébattaient lourdement. Les eaux de l'Équateur bouillonnaient comme la lave des volcans. Parfois, ils fusaient en jets noirs. L'ennemi était partout, dans l'air, à la surface des flots, sous la mer et – surtout – au firmament, gonflé de la colère des dieux. Seul, en effet, le courroux céleste pouvait donner un sens à ces trombes marines qui, en quelques minutes, broyaient les caravelles. Ainsi discouraient les matelots espagnols et portugais qui revenaient des îles atlantiques.

Certes – et dès le XI[e] siècle – les rudes Vikings avaient reconnu l'Islande et le Groenland et probablement touché la côte nord-américaine, sans se douter qu'elle se prolongeait vers le sud. Deux cents ans plus tard, les Génois prenaient pied aux Açores et colonisaient les Canaries et Madère. Encore deux siècles et les Portugais découvraient les îles du Cap-Vert. Mais l'extrême limite de la témérité humaine semblait atteinte. Au-delà d'une ligne idéale allant de l'Islande au Cap-Vert, c'était la nuit – une nuit peuplée de rêves fantastiques. Plus les marins s'avançaient dans la mer des Ténèbres, à mesure que s'allongeaient leurs itinéraires depuis les rivages africains et plus leur esprit s'exaltait. À chaque point nouveau que traçait sur les portulans la main tremblante de joie des cosmographes, à chaque île touchée, on en imaginait d'autres. Ptolémée n'avait-il pas avancé le chiffre de vingt-sept mille ? L'archipel des Satyres, l'île d'Antilia, appelée aussi l'île des Sept Cités, l'île de Merops et celle où Briarée, fils du Ciel et de la Terre, veille auprès de Saturne endormi – et la plus merveilleuse de toutes, l'Atlantide.

L'Atlantide

La Légende précède l'Histoire. Le rêve engendre l'action. En poursuivant des chimères, on atteint le réel. La flamme de la Conquête aurait-elle brûlé d'un tel feu, si l'attrait du mythe ne l'avait attisée ? Tel Christophe Colomb qui, partant pour nouer alliance avec le Grand Khan des Indes, découvre l'Amérique. Le concept de l'Atlantide est au seuil de la Découverte, mirage nécessaire sans quoi, peut-être, elle n'eût pas eu lieu. Si l'on veut entrer dans la mentalité des conquistadors, il faut, d'abord, partager leurs nostalgies et retrouver leurs songes. L'énigme atlantéenne a plus fait pour la Conquête que la politique des princes. L'appât de l'or n'aurait pas

suscité une telle ruée vers le Nouveau Monde, si un appât plus puissant ne l'avait surpassé – celui du mystère.

Deux textes de Platon, le *Timée* et le *Critias* , évoquent l'Atlantide. Dans le premier dialogue, auquel assistent Socrate, Hermocrate, Timée et Critias, ce dernier rapporte les révélations faites à Solon par les prêtres de Saïs, au cours de son voyage en Égypte. « Nos livres racontent comment Athènes a résisté autrefois à des troupes innombrables d'ennemis qui, partis de la mer Atlantique, envahirent presque en même temps l'Europe et l'Asie. Car, alors, cette mer était facile à traverser. À son embouchure, vers l'endroit que vous nommez les *Colonnes d'Hercule* , était une île plus étendue que la Libye et l'Asie réunies. De cette île, on pouvait aisément se rendre en d'autres îles et, par le moyen de ces îles, aux terres qui étaient en face et voisines de la mer. Ce qui est en deçà du détroit dont nous parlons ressemble à un vaste port dont l'entrée serait étroite. Mais c'est une véritable mer et la terre qui l'entoure est un vrai continent. Dans l'île Atlantide régnaient des rois d'une puissance formidable, qui s'étendait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles et sur la plus grande partie du continent. Ils dominaient, en outre, sur les terres qui sont en notre pouvoir actuellement puisque, d'un côté, ils avaient conquis cette troisième partie du monde appelée la Libye et portaient leurs limites jusqu'auprès de l'Égypte et que, de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe à l'occident de la mer Tyrrhénienne. Toutes leurs forces réunies envahirent notre pays et le vôtre aussi, Solon, et, en un mot, tout ce qui est en deçà des Colonnes d'Hercule. Alors, Athènes se montra, par le courage de ses habitants, supérieure aux autres villes et aux autres peuples. Son courage, son habileté dans la guerre brillèrent d'un vif éclat. Tantôt unie aux autres Grecs, tantôt seule et réduite par la lâcheté des peuples voisins à ses propres forces, elle fut d'abord à la dernière extrémité, mais elle se releva bientôt, vainquit l'ennemi et rendit à ses alliés le bien précieux de la liberté. Aussitôt après, un terrible tremblement de terre, joint à un déluge provoqué par une pluie continuelle et torrentielle d'un jour et d'une nuit, entrouvrit la terre qui engloutit tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers.

Et l'Atlantide disparut sous la mer. C'est pourquoi, depuis ce temps, cette mer est devenue impraticable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, débris de l'île submergée. »

Dans le *Critias* , Platon complète son récit : « Quand les dieux se partagèrent le monde, fait-il dire à Critias, chacun d'eux eut pour sa part une contrée, grande ou petite, dans laquelle il établit des temples et des sacrifices en son honneur. L'Atlantide échut à Neptune. C'était une plaine située près de la mer et, vers le milieu de l'île, la plus fertile des plaines. À cinquante stades plus loin et toujours vers le milieu de la plaine, était une montagne peu élevée. Là demeurait, avec sa femme Leucippe, Événor, un des hommes que la terre avait autrefois engendrés. Ils n'avaient d'autre enfant qu'une fille, nommée Clito, qui était nubile quand ils moururent tous deux. Neptune s'en éprit et s'unit à elle… L'aîné des fils de Neptune, le premier roi de cet empire, fut appelé Atlas et c'est de lui que l'île entière et la mer Atlantique qui l'environne ont tiré leur nom. Son frère eut en partage l'extrémité de l'île la plus voisine des Colonnes d'Hercule. Il se nommait *Gadire* , dans la langue du pays et c'est de lui que le pays prit le nom de *Gadirique* . »

Voilà donc située l'Atlantide, au large du détroit de Gibraltar que les Anciens nommaient les Colonnes d'Hercule, touchant à Cadix par son extrémité orientale, tandis que les flots de la mer des Antilles battaient son flanc occidental.

Platon, par la bouche de Critias, décrit le royaume fabuleux des Atlantes. On y trouvait une végétation stupéfiante : des fruits ligneux « qui offrent à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums » et ces « fruits à écorce, difficiles à conserver et qui sont destinés aux jeux de l'enfance ». L'or abondait et, plus encore, ce métal mystérieux, l'« orichalque aux reflets de feu ».

Le philosophe grec rapporte ensuite les travaux gigantesques accomplis par les Atlantes : des temples, des palais, des ports, des bassins de radoub pour les trirèmes. L'enceinte extérieure de l'île était recouverte d'airain, des plaques d'étain revêtaient l'enceinte intérieure et l'orichalque flamboyait sur

les murs de l'Acropole. « Au milieu, s'élevait le temple consacré à Clito et à Neptune, lieu redoutable, entouré d'une muraille d'or, où ils avaient autrefois engendré et mis au jour les dix chefs des dynasties royales. C'est là qu'on venait, chaque année, des dix provinces de l'empire, offrir à ces deux divinités les prémices des fruits de la terre… Le temple avait un stade de longueur, trois arpents de largeur et une hauteur proportionnée. Il y avait dans son aspect quelque chose de barbare. Tout l'extérieur en était revêtu d'argent, sauf les extrémités qui étaient d'or, d'argent et d'orichalque. Les murs, les colonnes, les pavés étaient recouverts d'ivoire. On voyait des statues d'or et, notamment, le Dieu debout sur son char, conduisant six coursiers ailés, si grand que sa tête touchait la voûte du temple. Cent Néréides, assises sur des dauphins, l'environnaient… Tout autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or de toutes les reines et de tous les rois descendant des dix enfants de Neptune. »

Chacun des dix rois atlantes avait le pouvoir de vie et de mort sur ses sujets, dans le cadre de sa province. Il légiférait en s'inspirant des ordres de Neptune qui lui avaient été transmis par la loi souveraine et figuraient, gravés dans l'orichalque, sur une colonne élevée dans le temple. « Les dix rois se réunissaient successivement la cinquième année et la sixième, en alternant les nombres pair et impair. Dans ces assemblées, ils discutaient les intérêts publics, recherchaient si quelque infraction à la loi avait été commise et prononçaient des jugements, après s'être donné mutuellement leur foi, dans la forme que voici. On lâchait des taureaux dans le temple de Neptune. Les dix rois, laissés seuls, priaient Dieu de choisir la victime qui leur serait agréable et se mettaient en chasse, sans autres armes que des épieux de bois et des filets de corde. Lorsqu'ils s'étaient emparés d'un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, comme il était prescrit. Outre les lois, on avait inscrit sur la colonne un serment redoutable et de terribles anathèmes contre quiconque les violerait. Le sacrifice accompli et les membres du taureau consacrés suivant la loi, les rois versaient goutte à goutte du sang de la victime dans un cratère, jetaient le

reste dans le feu et purifiaient la colonne. Puisant ensuite le sang dans le cratère avec des coupes d'or, en répandant une partie dans le feu, ils faisaient le serment de juger selon les lois inscrites sur la colonne, puis buvaient le sang et remettaient la coupe en *ex-voto* dans le sanctuaire du Dieu… L'ombre venue et le feu du sacrifice consumé, après avoir revêtu des robes azurées parfaitement belles, ils s'asseyaient à terre auprès des derniers vestiges du sacrifice. La nuit était tombée et le feu partout éteint dans le temple. Ils rendaient alors leurs jugements, les inscrivaient, à l'aube, sur une table d'or qu'ils suspendaient avec leurs robes aux murs du temple, comme des souvenirs et des avertissements. »

Tant que subsista, dans l'âme des Atlantes, l'essence divine dont ils étaient issus, leur conduite fut sage et juste leur gouvernement. Mais, à mesure qu'à l'occasion des mélanges avec les créatures terrestres, l'humain tendait à prévaloir sur le divin, les fils du Dieu des Eaux dégénérèrent. Leurs vertus s'affaiblirent, au contact des enfants des hommes. Accablés sous le poids d'un tel bonheur et d'une telle puissance, les descendants de Neptune se corrompirent et prêtèrent l'oreille aux suggestions de la violence et de l'ambition. « Alors Jupiter, le maître des dieux, le suprême régulateur de l'univers… voyant se dépraver ainsi une race si noble, résolut de la punir, afin qu'apprenant par une triste expérience à modérer son ambition, elle devînt plus juste et moins orgueilleuse. Il convoqua donc le Conseil des dieux dans l'Olympe, dans ce lieu sublime d'où, dominant la terre entière, ils voient toutes les générations à leurs pieds et, lorsqu'ils furent tous réunis, il dit… »

Ici s'arrête le manuscrit de Platon. Homère, Strabon, Plutarque, Pline – et tant d'autres ! – poursuivront la merveilleuse histoire de l'Atlantide. Quelques-uns nieront qu'elle ait existé. Un savant du XXe siècle s'exclamera avec force : « La civilisation atlantéenne n'a pu exister à aucune époque, ne peut se placer qu'en dehors du temps, comme elle est en dehors de l'espace. Elle n'a existé nulle part. Elle n'a jamais existé. » Cette affirmation rejoint curieusement celle d'Aristote, écrivant déjà, à propos de

l'Atlantide : « Celui qui l'a créée, l'a détruite. » Mais personne, au Moyen Âge, ne mettait en doute le récit platonicien. Il n'est pas un marin, cinglant vers l'Ouest, qui n'ait imaginé l'engloutissement de l'Atlantide ni cru entendre, sur la mer océane, la voix grondante des dieux : « Atlantes ! Il vous faut périr. » L'île divine a existé, pendant des siècles, dans la mémoire des poètes. Elle a hanté les navigateurs. Elle a suscité la Découverte et stimulé les découvreurs. L'histoire des conquistadors commence aux Colonnes d'Hercule.

Bien qu'absorbé par ses grands desseins politiques, Christophe Colomb pouvait-il ne pas songer à l'Atlantide, lorsqu'il faisait le point sur le *castillo* de la *Santa-Maria* ? À peine sorti du port de Palos, il rencontrait Cadix – le rocher de Gadir, débris du continent sur lequel régnait le frère d'Atlas. Puis, après avoir fait relâche aux Canaries, il mettait le cap droit sur l'ouest. En longeant le pic de Ténériffe – « la bouche de feu du Teyde » –, le Génois savait qu'il frôlait un des sommets de la chaîne atlante immergée, que prolongeaient les îles des Açores et du Cap-Vert et le plateau des Bermudes. Et, sans doute, reconnut-il dans la mer des Sargasses qui enlisait ses caravelles cette mer « impraticable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, restes de l'île submergée » dont parle Platon. Dans cet esprit qui alliait paradoxalement un sens aigu des réalités avec une vocation de prophète, le rêve chevauchait tout naturellement l'action. Christophe Colomb voguait à la recherche du Grand Khan – mais ne désespérait pas de rencontrer sur sa route l'île des dieux saturniens, l'empire du Bronze et du Soleil.

De même, les compagnons de Pizarre, pénétrant dans les faubourgs de Cuzco, la cité royale des Incas, durent-ils songer aux villes atlantes. Ce Temple du Soleil et ce « Jardin métallique » dont les terrasses descendaient jusqu'au rio Huatanay en gradins plaqués d'or pur, n'était-ce pas la stupéfiante réplique du temple de Neptune ? Et que pensa Cortès , enfin, lorsqu'il aperçut Tenochtitlan, la capitale de l'empire aztèque, entourée d'eaux et de canaux, comme la Poseidonis décrite par Platon ?

Mais il faut laisser l'Atlantide. Que, plus de dix siècles avant l'ère chrétienne, un continent énorme s'étendant des côtes du Portugal et du Maroc à la mer des Antilles ait été englouti dans un cataclysme rappelant singulièrement la tradition biblique du Déluge, voilà qui n'intéresse plus, aujourd'hui, que les géologues. Il suffit, seulement, d'imaginer ce que pouvait être, pour les matelots d'Isabelle ou de Charles Quint appareillant dans les ports andalous, ce départ vers les terres inconnues. Il suffit de prêter l'oreille au chant racinien de Verdaguer : « Qu'importe aujourd'hui que le divin Platon montre à l'histoire les étoiles traçant mon nom sur le linteau du ciel si, de moi, ingrate, vous perdîtes la mémoire, hélas ! et si l'immensité de la mer me flagelle sans relâche. » Ce cri désespéré de l'Atlantide engloutie, quel conquistador ne l'a pas entendu ?

L'Europe regarde vers l'Orient

La préoccupation essentielle de l'Europe, à la fin du XVe siècle ? L'Orient.

L'Antiquité avait légué au Moyen Âge, qui l'avait transférée à la Renaissance, l'obsession de l'Asie. C'est là que se trouvaient la Terre sainte et le tombeau du Christ : le nœud des croisades et de l'apostolat. Puis, plus bas, l'Inde, le Japon – « Cipango » – la Chine – « le Cathay » – et les îles paradisiaques de l'Océanie. Reprendre aux musulmans le Saint-Sépulcre, conquérir les marchés asiatiques, convertir à la vraie Foi les peuples jaunes – voilà plusieurs siècles que cette triple partie se jouait entre l'Europe et l'Orient. La prise de Constantinople par Mahomet II, barrant aux chrétiens d'Occident la route de l'Orient chrétien, avait stimulé l'ardeur conquérante des navigateurs. Tandis que Vasco de Gama s'apprêtait à doubler le cap de Bonne-Espérance, de hardis aventuriers prospectaient la côte hindoue et chinoise. Bien avant Marco Polo, la voie des Indes était connue. Des

contacts diplomatiques avaient été établis entre les Puissances européennes et les princes d'Asie. Mais l'Ouest demeurait fermé à l'Europe. Elle ne s'y intéressait pas. Elle n'y croyait pas. Ou bien, elle en rêvait, comme d'un mirage.

Cependant l'Europe, dans le dernier quart du XV[e] siècle, entrait dans une ère de connaissance et de curiosité. En Italie, au Portugal, en Espagne, les yeux étaient tournés vers l'Afrique et vers l'Asie. Il fallait à ces jeunes royaumes, à peine libérés de l'occupation islamique, un exutoire pour épancher leur trop-plein d'énergie. Et puis, les lumières de la Renaissance venaient de succéder aux nobles ombres du Moyen Âge. Gutenberg avait perfectionné son système. Les presses remettaient en honneur les textes de l'Antiquité, en même temps qu'elles diffusaient les plus récentes découvertes de la Science. Personne ne doutait plus que la terre fût ronde. Un certain Polonais, nommé Copernic, avait même démontré le double mouvement des planètes sur elles-mêmes et de celles-ci autour du soleil – comme une gigantesque horloge. Toute l'Europe mordait à pleines dents le fruit encore vert de l'Arbre de Science. Et cette odeur acide enivrait les têtes les plus froides.

Pendant que les presses gémissaient, les fourneaux des alchimistes n'avaient jamais connu plus grande activité. Penchés sur les cornues et les alambics chauffés à blanc, les spécialistes ne désespéraient pas de trouver enfin la pierre philosophale qui transmuerait les métaux en or. Ne serait-il pas plus facile, pourtant, d'aller chercher l'or où il était ? On pensait, en effet, que l'or extrait des mines était du soleil pétrifié par l'action du temps. Les pays du soleil devaient regorger d'or.

De l'or pour une grande politique

Quatre rois se partageaient l'Europe du XVe siècle : Louis XI de France, Maximilien d'Allemagne, Henri VII d'Angleterre et Ferdinand d'Espagne. Chacun de ces monarques – tous de droit divin ! – rêvait en secret de reconstituer à son profit l'Empire d'Occident. D'où l'obligation de faire une grande politique. Premier pas vers la conquête de l'Europe. Les deux instruments de cette indispensable politique de prestige étaient l'Armée et la Finance.

L'art militaire, à la fin du XVe siècle, atteignait son apogée. C'était l'époque où, sur les champs de bataille, on commençait à voir charger la cavalerie blindée – hommes et chevaux cuirassés de fer – et rouler sur les chemins d'Italie des pièces d'artillerie lourde montées sur quatre roues. Les batailles étaient savantes et disputées par des mercenaires triés sur le volet. Louis XI avait ses Suisses, Maximilien ses *Landsknechte* et Gonzalve de Cordoue créait la terrible « infanterie espagnole », reine des combats. En vérité, jamais la guerre n'eut pour la servir un personnel plus attentif et mieux instruit qu'aux dernières années du XVe siècle.

Mais l'armée est le plus cher des luxes pour un prince ambitieux. La fonte des canons, l'armurerie, les remontes et, surtout, la solde – un seul mois de retard et les mercenaires démissionnaient ! – exigeaient une trésorerie toujours fraîche. « Pas d'argent, pas de Suisses ! » Pas d'armée non plus. Il fallait donc de l'or pour maintenir une grande politique.

Le métal précieux était rare en Europe. Au moment où Christophe Colomb s'embarquait pour les Indes occidentales, la fortune en or et en argent de l'Europe ne dépassait pas un milliard de francs-or, soit une quantité de métal, qui, monnayée en 1914, aurait valu cette somme. Un monceau d'argent de trois mille deux cents tonnes équivalent aux deux cinquièmes de la production annuelle d'argent dans le monde en 1937. Un monceau d'or inférieur à quatre-vingt-dix tonnes représentant le douzième de la production annuelle mondiale pour la même année. Une image : fondu

en un seul lingot, tout l'or d'Europe aurait formé un cube d'un mètre soixante-dix de côté.

Ainsi, l'objectif principal des souverains d'Europe était d'accumuler le métal précieux et d'en constituer des stocks aussi importants que possible. Disposer d'argent liquide afin de pouvoir payer comptant, tel était le grand souci des candidats à l'Empire. Souci d'autant plus grave qu'ils se voyaient arrêtés dans leurs entreprises par le manque de « liquidités ». Pas de grande politique sans une armée forte, pas d'armée forte sans un Trésor riche – les quatre princes étaient enfermés dans ce dilemme.

L'Europe manquait d'or. Celui qu'on avait raflé dans les coffres turcs, les quelques pépites rapportées d'Afrique par les explorateurs portugais, la fonte des vaisselles plates n'avaient que faiblement grossi les réserves de métal. Avec quoi allait-on pouvoir régler les fournisseurs ? Comment remplir les sacs des capitaines recruteurs et les chariots de monnaie qui suivaient les armées ? Le numéraire en circulation ne suffisait plus aux appétits grandissants des royaumes continentaux. Aussi, en marge des conflits ouverts, une autre bataille se livrait, celle de l'or. Longtemps localisée sur les routes terrestres des caravanes orientales et le long des côtes africaines, la bataille de l'or allait bientôt gagner la mer des Ténèbres. Où trouver de l'or, en effet, sinon aux Indes ?

DES CARAVELLES CONTRE L'ISLAM

Mais la science et l'or n'étaient que des moyens. L'Europe chrétienne, si longtemps humiliée par la puissance arabe, sentait renaître en elle le goût et la vocation des Croisades. Il y avait deux cents ans que Saint-Jean-d'Acre était tombé aux mains des Sarrasins et que Saint Louis mourait devant Carthage. Il fallait achever la défaite de l'islam, qui s'apprêtait à abandonner l'Europe. Chasser le Maure de Grenade et le prendre à revers, en Afrique : le

succès de cette double opération conjuguée vengerait Mansourah et Guadalete.

La fin du XVe siècle européen est marquée par le signe de la confusion. On pourrait croire que les connaissances nouvelles se substituaient aux anciennes. Il n'en était rien. Jamais le réel et le merveilleux n'avaient fait si bon ménage. Les récits des voyageurs, les observations des savants, loin de détruire les légendes, contribuaient à les accréditer. On ne renonce pas facilement aux chimères ! De même, les objectifs se contredisaient ou se superposaient.

Confusion des connaissances. Confusion des desseins. L'Europe est comme un grand corps affamé et, depuis longtemps, cloué au sol. Ses liens viennent de céder. Il étire lentement ses membres engourdis. Il se lève. Il regarde autour de lui. Une convoitise effrayante et confuse monte en lui. Renaissance.

Un Portugais rassemble en sa personne les passions contradictoires de son époque. C'est don Enrique, cinquième fils du roi Jean Ier de Portugal, lui-même fils naturel de Pierre le Cruel et fondateur de la dynastie d'Aviz.

Dans sa jeunesse, il a été de ceux qui ont conquis Ceuta. Tandis qu'il chausse les éperons de chevalier – récompense de sa vaillante conduite – il jette sur l'Océan et sur la ligne violette de l'Atlas un regard ébloui. L'Afrique ! Rentré au Portugal, son père le nomme Grand Maître de l'Ordre du Christ, fondé pour combattre les musulmans. Désormais, il consacrera sa vie à ce double objectif : la conquête de l'Afrique et la ruine de l'islam. Confusion de la fin et des moyens. En conquérant l'Afrique, il s'enrichira. Cet or fabuleux dont on dit que regorge l'Afrique, il l'utilisera pour financer une expédition contre les musul mans de Berbérie, qu'il compte bien poursuivre jusqu'à Jérusalem. Qui l'empêchera, alors, de reconquérir les Lieux saints ?

Don Enrique, appelé « le Navigateur », ne naviguera jamais. Il fera mieux. Il sera l'éducateur du Portugal. Nommé par son père gouverneur de

l’Algarve, province méridionale, il s’y fixera pour toute sa vie. Près du cap Saint-Vincent, sur le promontoire de Sagres qui s’avance dans l’Océan à plus d’un kilomètre et se termine en forme de massue, il installe un observatoire astronomique et fonde une école de cosmographie. De toutes parts, accourent auprès de lui des hommes instruits dans les choses de la mer. Des Portugais, des Catalans, des Majorquins – voire des juifs et même des Maures venus du Maroc – s’installent à Sagres et commencent à travailler.

La voilà bien, la grande fraternité de la science ! Parlant une langue différente, ne pratiquant pas tous la même religion, les étudiants de Sagres ont oublié, pour un temps, leur pays et leur dieu. Ils tournent le dos à l’Europe, délibérément. Ils veulent ignorer ce qui s’y passe. Et pourtant !… En Espagne, le favori Álvaro de Luna confisque à son profit le pouvoir royal et mène la vie dure à la noblesse. Le Portugal caresse et rudoie tour à tour sa voisine espagnole. L’Italie est un puzzle dont les princes étrangers se disputent les fragments, cependant que Florence, capitale des Médicis, va enfanter la Renaissance. En France, Charles VII « le Bien Servi », galvanisé par Jeanne d’Arc, a chassé les Anglais. La guerre de Cent Ans est finie. L’Europe entre dans une ère nouvelle. Les savants de Sagres ne s’en soucient pas. L’avenir de l’Europe, estiment-ils, se joue sur mer. Il faut reconnaître l’Afrique, en faire le tour et trouver ainsi la route des Indes.

Sagres n’est pas seulement un séminaire scientifique. C’est aussi un chantier naval. Sous la direction de spécialistes italiens, des caravelles sont armées et prennent la mer. Elles vont aussi loin qu’elles le peuvent, puis reviennent, chargées de marchandises curieuses, mais plus encore messagères d’informations étonnantes. Pendant le demi-siècle que l’Infant Enrique consacre à sa folie – il meurt à soixante-sept ans, en même temps que Louis XI monte sur le trône de France –, les navigateurs portugais ont accompli plus de la moitié du chemin qui sépare Lisbonne du futur cap de Bonne-Espérance. Un demi-siècle pour réaliser ce périple africain : Madère, les Canaries, les îles du Cap-Vert, le Sénégal, la Gambie, la Guinée et son

golfe ! Voici atteinte la région équatoriale qu'Aristote et Ptolémée déclaraient inhabitable !

La mort d'Enrique n'éteint pas l'ardente curiosité des explorateurs. L'élan se poursuit. Tandis que les marchands débarquent sur les côtes, pénètrent dans les terres et remontent hardiment les fleuves, les marins portugais continuent à descendre vers le Sud. Diego Cao, accompagné de l'astronome Martin Behaim, découvre le Congo, l'année où Christophe Colomb se présente aux Rois catholiques. Deux ans après, Bartolomé Diaz parvient à la pointe méridionale de l'Afrique. C'est le *Cabo Tormentoso* – une tempête effroyable manqua de briser les vaisseaux de Diaz – que le roi Jean II, souverain du Portugal, baptisera : le cap de Bonne-Espérance.

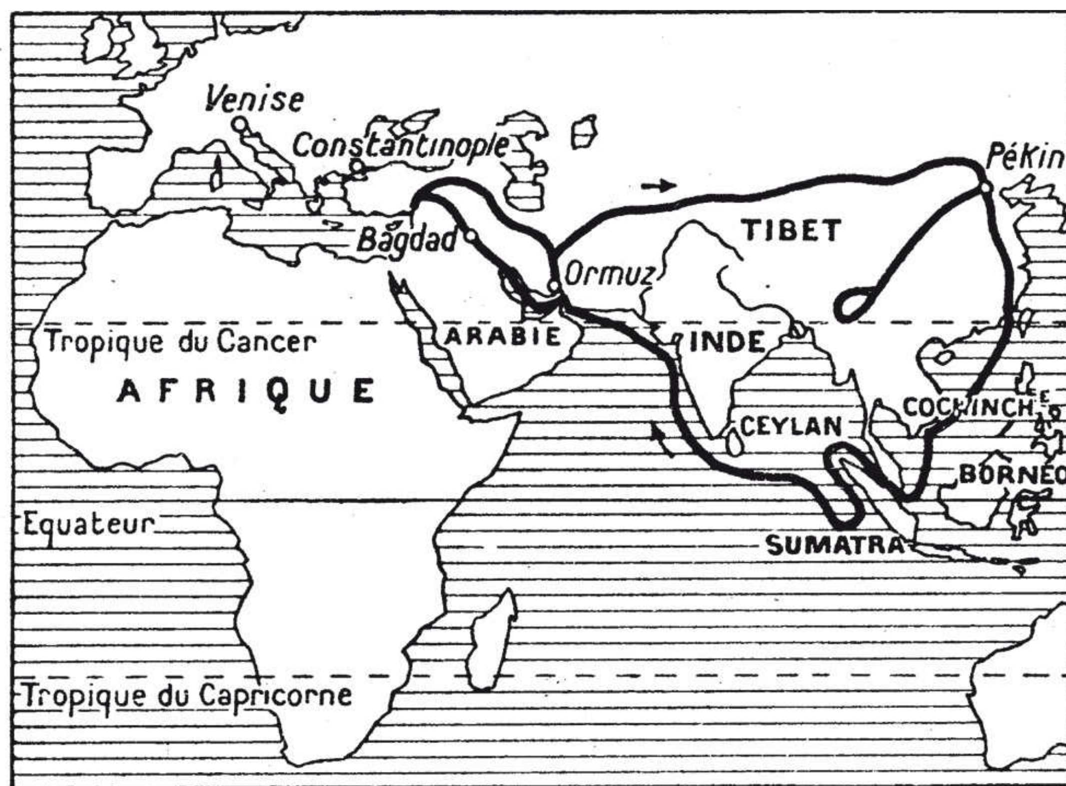
Bartolomé Diaz rejoint Lisbonne. Il rend compte au roi de son expédition. On le complimente, on le cajole. Mais est-il bien sûr que ce cap marque la fin de l'Afrique ? L'a-t-il vraiment contourné ? Car tout est là. L'éternel objectif : la route des Indes.

Bartolomé Diaz ne retournera jamais au cap de Bonne-Espérance. Il trouvera la mort au cours d'une tempête. Adamastor, l'esprit du cap, n'avait-il pas dit : « Je tirerai vengeance de celui qui, le premier, sera venu troubler ma quiétude » ? Diaz aura bien été le premier. Le second sera Vasco de Gama qui, dix ans plus tard, doublera le cap de Bonne-Espérance.

DEUX AUTEURS À LA MODE : MARCO POLO ET JEAN DE LA BARBE

Cette route des Indes, deux marchands vénitiens, les frères Polo, l'avaient déjà parcourue, par voie de terre, deux cents ans avant la mort d'Enrique le Navigateur. Un jeune homme de dix-sept ans les accompagnait : Marco, fils du frère aîné et futur historiographe du voyage. Leur itinéraire ? Constantinople, Bagdad, Ormuz, la côte de l'Inde, Ceylan,

Sumatra, Malacca, Cochinchine, Chine (Hang-Tcheou et Pékin) et Tibet, puis, à nouveau, la Chine, l'Inde, Madagascar, l'Éthiopie, l'Arabie et la Perse. Ce voyage fantastique – au XIII[e] siècle ! – coupé de longs séjours dans les pays visités, avait duré vingt-quatre ans. Lorsque les trois Polo revinrent à Venise, personne ne les reconnut. C'est avec peine, en effet, qu'ils parlaient le vénitien et leur costume, comme leurs manières, étaient asiatiques. Ils donnèrent, alors, un grand banquet auquel assistèrent les membres de leur famille et les notables de la ville. Au dessert, les Polo fendirent les coutures de leurs vêtements d'étoffe grossière. Un flot de pierreries – saphirs, émeraudes, rubis – s'en échappa. Ce ruissellement dessilla les yeux des convives. Des hommes si riches ne pouvaient mentir ! Tout Venise, alors, reconnut les Polo. Marco devint « Messer Millione ». Et il entreprit d'écrire la relation de ses voyages.



LA ROUTE TERRESTRE DES INDES

L'itinéraire de Marco Polo (1271-1295)

Le *Livre des Merveilles* , au moment où s'achève le XV[e] siècle, n'a pas perdu son pouvoir enchanté. Il fait rêver les simples et réfléchir les savants. C'est le livre de chevet des amateurs de merveilleux. C'est la Bible des futurs explorateurs. Il est dans les bagages des conquistadors et dans le coffre des capitaines. Que raconte ce livre, en même temps roman, reportage et traité ?

C'était le temps où Koubilaï, petit-fils de Gengis Khan, régnait sur l'immense empire mongol qui s'étendait depuis la Pologne jusqu'à la mer de Chine. Redoutable guerrier, comme son grand-père, il avait envahi le terri toire chinois, à la tête d'une puissante armée mongole. Quelques années lui

suffirent pour subjuguer la totalité du pays et créer un état trois fois plus vaste que l'Europe. Fondateur de la dynastie mongole des Yuan, il devait, lui et ses successeurs, gouverner la Chine pendant un siècle, jusqu'à l'avènement des Ming. Il résidait à Pékin, non loin de la Grande Muraille, en plein cœur de la Chine. On l'appelait le Grand Khan. Son palais garni d'or et d'argent était aussi grand qu'une ville. La salle de festin pouvait contenir six mille convives. Comme il avait la goutte, il se rendait à la chasse couché sur un lit tendu de peaux de lion et de draps d'or, traîné par quatre éléphants. Dix mille fauconniers lui faisaient escorte. Des routes, des canaux, des chaussées aux dimensions stupéfiantes sillonnaient l'empire chinois. Des milliers de bateaux montaient et descendaient, chargés d'épices et de denrées inconnues en Europe, le cours de fleuves vastes comme la mer. Marco Polo sut plaire à Koubilaï. Il resta dix-sept ans à son service.

Investi par le Grand Khan de missions diplomatiques et commerciales, Marco Polo voyagea dans toute la Chine. Il assista à des batailles rangées entre des lanciers montes sur des éléphants et des archers combattant à pied. Il visita Quinsay (Hang-Tcheou), au bord du fleuve Tsien-Tang-Kiang. Il crut se retrouver dans sa ville natale. Quinsay était bâtie sur un groupe d'îlots. Douze mille ponts de marbre enjambaient les canaux. Six cent mille maisons, quatre mille établissements de bains et – fait extraordinaire – des églises chrétiennes desservies par des prêtres nestoriens, sectateurs de Nestorius inventeur de la doctrine attribuant à Jésus-Christ deux personnes et deux natures, divine et humaine. Trois fois par semaine, le marché attirait plus de cinquante mille personnes.

Après la Chine, l'île prestigieuse de Cipango – le Japon. Marco Polo n'y a pas été. Mais on lui en a parlé. De l'or et des perles roses. Java, patrie de la noix de muscade et de la girofle. Sumatra, peuplé de singes que Marco Polo appelait : des hommes à queue. Ceylan où les cailloux étaient des rubis et des topazes.

Personne, avant Marco Polo, n'avait appris à l'Europe qu'il existait, par-delà des déserts sans nom, des villes aussi impériales que Tolède, des ports

aussi florissants que Séville, des dynasties aussi nobles que les Médicis.

Un autre livre passionne les hommes du XV[e] siècle. C'est un roman, attribué à un certain gentilhomme anglais, Jean de Mandeville, mais dont le véritable auteur est un astronome liégeois, appelé par les uns Jean de la Barbe et par les autres Jean de Bourgogne. Rédigé cinquante ans après la relation de Marco Polo, le livre de Jean de la Barbe est un condensé, sous une forme romanesque, des connaissances géographiques de l'époque. Il y est question de l'Inde, de la Chine et des îles malaises. Mais le souverain fabuleux n'est plus le Grand Khan. C'est le Prêtre Jean, personnage mystérieux qui semble avoir régné sur l'Asie centrale, avant Gengis Khan. Il se confond, dans la tradition, avec le roi-prêtre Joannès, négus d'Abyssinie.

Jean de Mandeville aurait assisté à des cérémonies dont la splendeur s'apparentait à la liturgie orientale. Il aurait vu des montagnes cloutées de diamants, des hommes à tête de chien, des combats entre des pygmées et des grues. Près des sources du Gange, les indigènes se nourrissaient exclusivement de parfums et de l'odeur des pommes. D'autres possédaient d'énormes oreilles dont ils s'envelop paient comme des manteaux. Il avait vu, aussi, des tribus de cyclopes. Enfin – et c'est là où le livre chatouillait les géographes –, il affirmait qu'un Européen, parti dans la direction de l'Inde, après avoir visité plus de cinq mille îles, s'était trouvé dans une contrée où l'on parlait sa propre langue, où les laboureurs, vêtus comme lui, excitaient les bœufs avec des mots qu'il connaissait. Il était revenu à son point de départ. Ainsi, la terre était ronde. L'Europe, l'Asie et l'Afrique formaient un continent unique, baigné par un seul océan.

Le monde, tel que le concevait le pseudo-gentilhomme anglais, était une seule terre ferme, entourée d'un peu d'eau. Quelques archipels trempaient dans cette eau rare.

Le livre de Marco Polo et celui de Jean de la Barbe : quel beau film en couleur !

Le XV[e] siècle s'achève dans un climat exaltant. Enivrés par les livres dont l'encre est toute fraîche suivant pas à pas la pénétration des navigateurs

– elle s’enfonce comme un coin dans l’Afrique –, les esprits ne savent plus distinguer la vérité de la légende. La deuxième moitié du XV[e] siècle est, pour la géographie, ce que sera, pour la technique, la première moitié du XX[e] siècle. Une période de brusque progrès. Le monde s’ouvre, d’un seul coup. Et l’on a hâte de tourner les pages du grand livre. On souffle aux caravelles : « Plus vite et plus loin ! » On brûle de tracer sur l’hésitant pointillé des cosmographes le trait fulgurant de la certitude. Une île reconnue, une ancre qui mord une plage nouvelle – et voilà étanchée, pour un temps, cette soif de fabuleux. Le rêve prend, alors, la dure consistance du réel. La fumée des songes devient colonne de marbre. On s’émerveille de ce que les terres découvertes dépassent en splendeur les terres imaginées.

Rutilance glacée des soies de Samarkande. Odeur de brûlé des santals de Java. Poivre et muscade de Malabar. Miroitement des gemmes de Cipango. N’y a-t-il pas là de quoi soûler les contemporains de Leonard de Vinci et de Pic de la Mirandole, l’un symbolisant la prescience et l’autre la science ? Cette fois, ce que l’on sait surpasse ce que l’on devinait.

De l’or et des épices, bien sûr ! Mais ce n’est pas tout. La cupidité des marchands, l’ambition des navigateurs, l’imagination des poètes couvrent des arrière-pensées politiques de plus vaste envergure. Il est certain, d’abord, que la conquête de l’« Ultramar » assurera à ses auteurs la maîtrise de l’Europe. Espagne ou Portugal ? L’un et l’autre sont bien placés. Mais l’Italie est vigilante. Et plus encore, la Papauté, arbitre des princes et souveraine spirituelle des pays découverts et à découvrir. N’est-elle pas garante de la part de Dieu ?

La domination de l’Europe, c’est bien. Pourquoi pas celle du monde ? Il ne s’agit que de renouer, avec le Grand Khan – on prétend qu’il est favorable aux idées chrétiennes –, l’alliance esquissée, il y a deux siècles, par les frères Polo, légats bénévoles de Grégoire X. Une fois associées, ces deux forces permettront-elles qu’une troisième force subsiste ? Certainement pas. Les armées de Sa Majesté Catholique et celles de l’empereur tartare s’élanceront les unes vers les autres et feront leur jonction à Constantinople. Telles les

mâchoires d’un formidable étau, elles se refermeront sur l’islam. Elles écraseront la vieille ennemie de l’Europe, comme une coque de noix.

La condition préalable de ce dessein grandiose ? Parvenir jusqu’au Grand Khan.

Il n’y a, pour l’instant, qu’une route pour aller aux Indes, celle de Marco Polo, la route de l’Est. Des milliers de kilomètres, à travers des terres hostiles. Beaucoup s’y sont engagés. Peu ont dépassé les plateaux du Caucase.

On dit que le Portugais Vasco de Gama va tenter, en doublant le cap de Bonne-Espérance, de découvrir la route maritime des Indes. Mais quel voyage !

On dit aussi qu’à l’ouest…

Première partie

MAÎTRE CHRISTOPHE LE MALCHANCEUX OU L’ERREUR DÉCOUVRE UN MONDE

Je fais parvenir à Sa Majesté une carte dessinée de ma propre main. On y trouve délimitée toute la partie occidentale du monde habituel, depuis l’Irlande jusqu’à la Guinée, ainsi que toutes les îles que l’on rencontre sur cette route. Tout juste en face de celles-ci, droit à l’ouest, on trouve reproduite la naissance de l’Inde, avec ses îles et ses cités…

Lettre de Toscanelli au confesseur du roi Jean II de Portugal, dont copie à Christophe Colomb . Florence, le 25 juin 1474.

Chapitre premier

À LA RECHERCHE DU GRAND KHAN

A Castilla y a León. – Nuevo mundo dió Colón.

Il est vrai que Christophe Colomb a donné un nouveau monde à l'Espagne. Et pourtant…

Le premier conquistador espagnol n'était pas espagnol.

Ce propagateur de la Foi descendait, probablement, d'une famille juive.

Ce géographe n'était pas certain que la terre fût ronde. On n'a jamais eu la preuve qu'il sût tracer une carte.

Ce mathématicien savait tout juste compter. Ses connaissances astronomiques ne dépassaient pas celles de Ptolémée.

Cet amiral – *Almirante Mayor de la Mar Oceana* – se trompait, lorsqu'il faisait le point. Il estimait la route marine au jugé.

Ce découvreur de l'Amérique se croyait en Asie.

Oppositions fondamentales, qui jettent une lueur trouble sur la physionomie de Colomb. Cet homme, dès qu'on l'aborde, semble marqué du signe de la contradiction – peut-être même du signe de l'imposture.

Est-ce à dire que Christophe Colomb soit un imposteur ?

En vérité, l'homme est à la fois plus simple et plus complexe. On ne saurait le définir d'un trait. C'est en le suivant pas à pas, le long de sa carrière tour à tour malchanceuse et fortunée – une extrême malchance alternant avec un extrême bonheur –, que l'on parvient à dégager peu à peu, comme émergeant d'un brouillard, les éléments essentiels de sa personnalité, si divers que la synthèse n'en apparaît pas possible. Homme aux cent visages – illuminé et pratique, candide et rusé, mage et commerçant, ascète et voluptueux –, Colomb n'est saisissable qu'en détail. Ses qualités se superposent. Elles ne sont pas complémentaires. Ses défauts le parent, plutôt qu'ils l'avilissent. L'addition des uns et des autres ne forme pas un tout. Quelque chose, pourtant, dans la physionomie morale de Christophe Colomb s'impose avec force. À mesure que décroît la courbe de sa fortune, voici qu'inversement celle de son âme s'élève. À partir de son troisième voyage, commence cette progression continue – cette ascèse –, vers une sorte de sagesse héroïque, de sérénité surhumaine qui vont faire de ce Génois hâbleur et dévoré d'aventure une manière de saint.

La revanche de ce malchanceux ne sera pas de ce monde – ce monde qu'il n'aura fait qu'entrevoir et que d'autres lui voleront. Mais, après tant d'échecs qui jalonneront sa route –, aucune de ses victoires qui n'ait été suivie de lendemains amers – quelle réussite morale ! Sa plus grande découverte : lui-même.

Un jour, un vagabond se présente, accompagné d'un enfant, au prieur du couvent de la Rabida. Épuisé par la faim, il s'était abattu sur les degrés de la croix élevée en face du portail. Le frère portier a relevé les deux misérables et les a conduits au supérieur. Le vagabond et l'enfant sont Christophe Colomb et son fils, Diego.

Telle est la première apparition de Colomb en terre d'Espagne.

À cette époque, Christophe Colomb a largement dépassé la trentaine. Qu'a-t-il fait jusqu'alors ? D'où vient-il ? Il est à l'âge où, déjà, les hommes de son métier ont un passé. Ils sont au milieu de leur carrière. Certains même l'achèvent. Colomb paraît commencer sa vie.

Onze villes d'Italie affirment lui avoir donné le jour : Gênes, Savone, Cuccaro, Nervi, Pradello, Oneglia, Finale, Quinto, Palestrella, Albissola et Cosseria. Noms mélodieux dont un seul doit être retenu : Gênes. Mais ce n'est pas tout. On montre sa maison natale à Calvi. Des Espagnols prétendent, avec des preuves à l'appui, que Colomb est né en Estrémadure. Il aurait eu pour ancêtre don Pablo de Santa Maria, rabbin de Carthagène, converti au catholicisme et devenu archevêque de Burgos. Peut-être aussi serait-il né en Galice, dans la province de Pontevedra, d'une mère juive. Quatorze lieux de naissance ! Le plus vraisemblable est Gênes. « *Essendo io nato en Genova…* », indique Colomb dans son testament. Son origine juive, sur laquelle de nombreux témoignages sont d'accord, est probable. On la retrouve dans maints aspects de son comportement. Ligurien teinté de sémitisme ? Sans doute, encore que cela ne puisse être affirmé.

Son père s'appelle Domingo. Il est cardeur de laine et tient un cabaret. Sa mère porte le tendre nom de Susana Fontanarosa. Il a deux frères : Bartolomé et Diego. Sa première enfance, il la passe auprès de ses parents. Mais il semble que, de très bonne heure, il va se lancer sur la mer. « Dès l'âge de quatorze ans… », dira-t-il plus tard. Entre deux courts voyages le long des côtes italiennes, il descend à terre, aide son père dans son modeste commerce de laine et de vin, puis repart. À bord, son emploi est modeste. Tandis qu'il lave le pont ou assiste le charpentier, il s'ins truit. Pas seulement dans le domaine des connaissances pratiques. Car cet apprenti matelot est un rêveur. Couché sur le quai brûlant de Gênes ou accoudé à la rambarde d'une passerelle, il lit. Bientôt, il aura tout lu. L'*Imago Mundi* du cardinal Pierre d'Ailly, qui vient d'être imprimé, l'*Astronomie* de Ptolémée, la *Chronographie* de Pomponius Mela, les voyages de Marco Polo, l'*Histoire* d'Aeneas Silvius Piccolomini et la *Vie des Hommes illustres* de Plutarque. Ne sera-t-il pas, lui aussi, un homme illustre ? Il lit tout ce qui lui tombe sous la main, tel est son insatiable appétit de savoir. C'est un autodidacte. Il lui manque un maître, pour diriger et coordonner ses lectures disparates. Cet amalgame de connaissances confuses est le premier levain qui fermentera

ses rêves. Mais quelles lacunes dans cette science trop voracement ingurgitée !

« *De muy pequeña edad, entré en la mar, navegando…* » Ainsi donc, il navigue, très jeune encore. Après avoir fait ses classes comme marin, il voyage pour ses affaires. Il va chercher à Chio, la petite île de l'archipel grec qui donna le jour à Homère, cette espèce de résine appelée : mastic, chère aux Andalous. Ils en frottent le fond de leurs jarres, grâce à quoi le vin est plus doux que le miel. Pendant plusieurs années – combien ? – Christophe Colomb navigue en Méditerranée, plaçant de la marchandise ou transportant des cargaisons. Années obscures, remplies d'on ne sait quoi et sur lesquelles, plus tard, Colomb sera discret ou réticent.

Est-il exact qu'il soit allé jusqu'aux îles britanniques ? Plus tard, il racontera son expédition à Thulé – le bout du monde, vers le Nord et, en fait, l'une des Shetland –, et l'aventure qui lui advint aux environs du cap Saint-Vincent. Comme il se rendait en Angleterre, le vaisseau sur lequel il avait pris place fut attaqué par des pirates et incendié. Il se jeta à la mer et, chevauchant un madrier, il put atteindre la côte portugaise. Mais n'était-il pas du côté des pirates ?

Autre aventure – belliqueuse, celle-là. Il aurait commandé un bateau, pour le compte du duc d'Anjou, le « Bon Roi René », et se serait battu en Tunisie sous son drapeau. Il aurait, aussi, servi le Portugal contre les Vénitiens et l'Espagne contre les Maures. Aucune preuve de ces faits d'armes souvent contradictoires.

Condottiere ou commis voyageur ? Les deux, sans doute. Un épais mystère enveloppe la jeunesse de Colomb. Il ne fera jamais rien pour le dissiper. On dirait, au contraire, qu'il tient à brouiller les pistes. Ce bavard sait être muet, quand il le faut.

UN BALCON SUR LA MER DES TÉNÈBRES

Après l’avoir, une fois de plus, perdu de vue pendant plusieurs années, on retrouve Christophe Colomb à Lisbonne. Qu’y fait-il ? Des affaires, probablement. Il approche de trente ans. Chaque matin – car sa piété est ardente –, il va entendre la messe dans la chapelle d’un couvent de Lisbonne où sont élevées les orphelines sans fortune dont les pères ont servi le Portugal. Il rencontre la jeune Felipa Muñiz de Perestrello. Son père était marin au service de l’infant don Enrique et avait contribué à la découverte de l’île de Porto Santo, voisine de Madère.

De quoi vont parler, tout d’abord, les deux jeunes gens ? De cette fameuse île de Porto Santo. L’Infant l’avait donnée à Perestrello, en croyant le favoriser, car elle paraissait plus facile à cultiver que sa grande voisine, Madère, celle-ci étant couverte de bois immenses – d’où son nom : *madeira* . Les compagnons de Perestrello ne sachant comment défricher Madère s’étaient résolus à y mettre le feu. L’incendie dura sept ans. Lorsque l’île ne fut plus que plaine et cendres, les colons la plantèrent de cannes à sucre et de ceps de vigne importés du Portugal. L’admirable vin de Madère devait faire la fortune de ceux que l’Infant pensait désavantager. Quant à Perestrello, seigneur et maître de Porto Santo, il obtint tout de suite d’excellents résultats. Mais une imprudence détruisit son œuvre. Il avait eu l’idée d’apporter à Porto Santo un couple de lapins. Ceux-ci et leurs petits se multiplièrent à une telle cadence qu’en peu d’années ils dévorèrent toutes les récoltes. Cette île bienheureuse, envahie et mise au pillage par une armée de lapins, quel préambule pittoresque à la découverte de l’Amérique !

C’est en pleurant, pourtant, que Felipa raconte cette aventure à Christophe. Désespéré et ruiné, son père en est mort. Et c’est son frère qui, maintenant, gouverne cette île désolée, parente pauvre, désormais, de sa puissante et capiteuse voisine.

Christophe Colomb épouse Felipa et va s’installer avec elle à Porto Santo, auprès de son beau-frère, le gouverneur.

Pourquoi Christophe Colomb épouse-t-il Felipa ? Elle est jeune et jolie, sans doute, mais point riche. Le Génois, s’il apprécie la beauté, estime plus

encore la richesse. À quoi rime, alors, ce mariage qui paraît purement sentimental ? Cependant, Colomb voit plus loin, bien au-delà de l'amour et du profit immédiat. Il tend les mains vers la dot de sa femme : les cartes marines, les observations, les documents de Perestrello, piètre administrateur, mais excellent navigateur. Ce fatras de manuscrits et de vélins jaunis contient la somme des connaissances de l'époque sur la navigation et sur la géographie. Il y a aussi des notes personnelles, des remarques, fruits d'une longue carrière. Quelle nourriture substantielle pour cet affamé de science, que n'avaient pu rassasier les lectures hâtives et désordonnées de sa jeunesse ! Felipa apporte à son mari un bien plus précieux que l'or : le chemin de l'or.

Colomb rafle cette masse de papiers, la serre sur son cœur – comme un avare fait de son trésor –, et l'emporte avec lui à Porto Santo. Il y restera trois ans. Étrange lune de miel, dans une île balayée par les vents de l'Atlantique ! Époque importante de la vie de Colomb, car c'est à Porto Santo que ses rêves confus prendront corps. Grâce à la documentation de son beau-père, il complètera, il enrichira son bagage, jusqu'alors rudimentaire. Et puis, ce morceau de terre secoué par la tempête, quel poste avancé sur l'Océan, quel balcon sur le futur Nouveau Monde ! Déjà, les Portugais s'étaient emparés des Açores, des Canaries, des îles du Cap-Vert. L'invasion occidentale est en marche. Elle se déploie en éventail, des côtes portugaises au littoral africain. Les archipels volcaniques sont conquis. À qui et où, la prochaine étape de cette course vers l'inconnu ? Le regard de Christophe Colomb sur la mer des Ténèbres est, dès ce moment, celui d'un maître. Pendant trois années, il sera comme sur un promontoire, embrassant le ciel et la mer et l'amoncellement couleur de bronze des vagues et des nuages amalgamés, cherchant comment violer l'épais mystère prêt à se déchirer. Cette contemplation vorace, douloureuse, de l'Atlantique, cet acharnement sur les livres, n'est-ce pas, pour Colomb, une sorte de noviciat ? Heureuse conjonction du lieu et du moment ! Il fallait à Colomb la rude morsure de la brise atlantique et, surtout, la vision permanente de ce désert liquide où

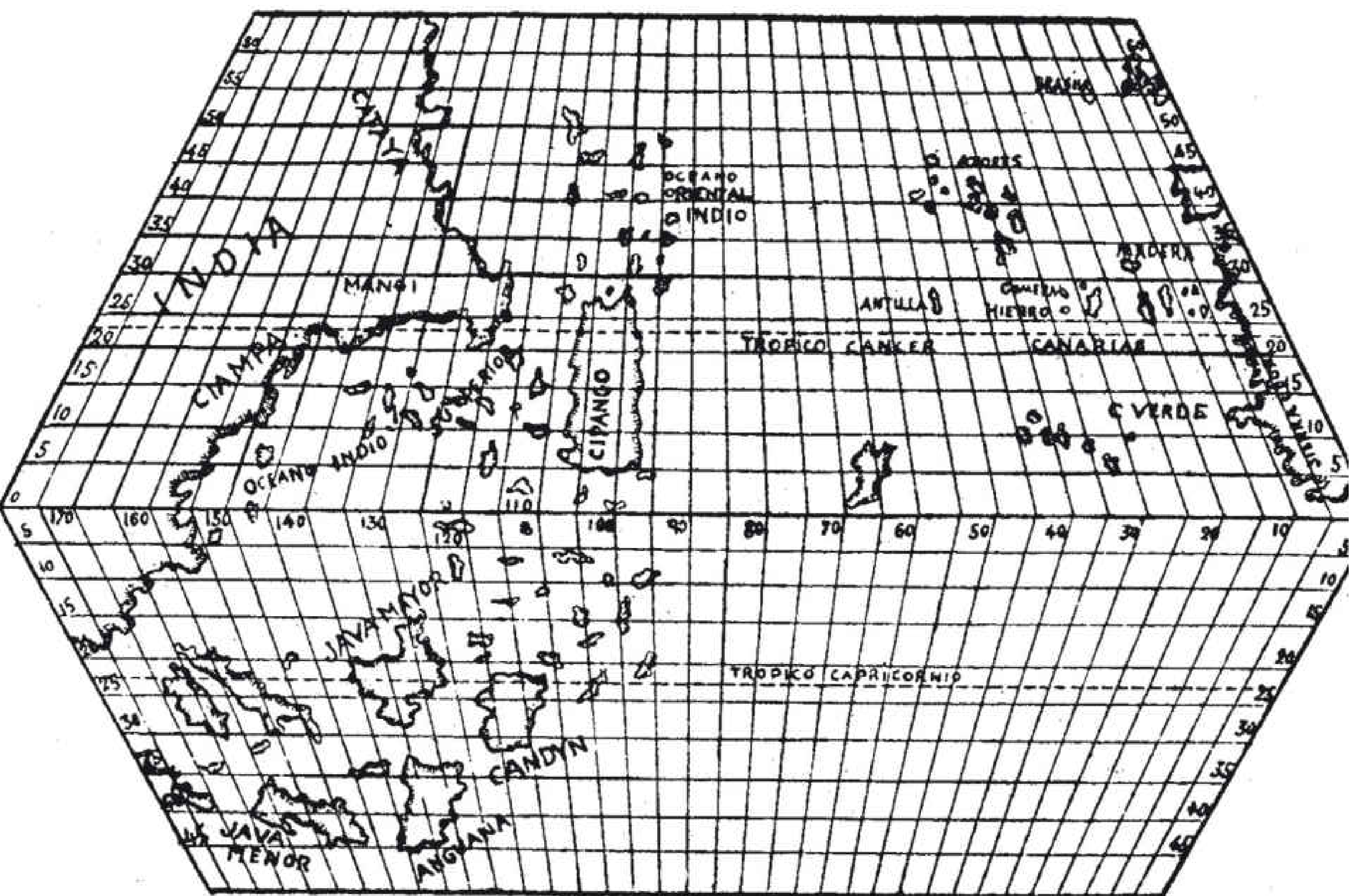
s’entrelaçaient les pistes mouvantes du monde à découvrir, pour compléter, tonifier l’enseignement qu’il tirait de ses livres. Sans doute, aussi, la souple présence de Felipa jouait-elle son rôle de catalyseur. Parfois, en effet, la Portugaise s’approche de son mari, inquiète. Craint-elle qu’il cède au vertige et que la mer des Ténèbres l’aspire, comme cette montagne d’aimant dont parle les navigateurs arabes de l’océan Indien ? C’est elle, alors, qui l’attire dans ses bras.

Échec en Portugal

Trois ans ont passé. Le rêve a pris forme. L’idée est devenue dessein, puis projet. Il faut le réaliser. Quel projet ? Se rendre aux Indes par l’ouest.

À la vérité, l’idée n’est pas nouvelle. On en parle depuis longtemps. Elle est inscrite virtuellement sur les cartes de l’époque. La « Carte mondiale catalane », celle de Toscanelli, le globe terrestre de Martin Behaim et l’*Imago Mundi* du cardinal d’Ailly sont d’accord sur un point : le Portugal est très près de l’extrémité orientale de l’Asie, c’est-à-dire Cipango – le Japon. La terre est beaucoup moins grande qu’on ne le pense et l’Asie en forme la plus grande partie. Quant à la mer, elle n’occupe qu’un septième du globe. D’ailleurs, Toscanelli a calculé exactement les dimensions comparées des terres européennes et asiatiques et de l’océan. Il n’y a pas plus de sept cents lieues – quatre mille kilomètres, environ – entre Lisbonne et l’empire du Grand Khan. Tout cela est prouvé par les mathématiques. Il ne s’agit que de prendre la mer et de mettre le cap sur l’ouest. À condition de suivre rigoureusement la ligne droite, le long du 28e parallèle, de ne pas s’en écarter d’un degré, on est sûr, après quelques semaines de traversée, de toucher au premier port indien.





INDIA
CATAY
MANGI
CIAMPA
OCEANO INDIO
OCEANO ORIENTAL
INDIO
CIPANGO
JAVA MAYOR
JAVA MENOR
CANDYN
ANGUANA
TROPICO CANKER
TROPICO CAPRICORNIO
ANTILLA
AZORES
MADERA
GOMERA
HIERRO
CANARIAS
C VERDE
BRASIL

CARTE DE TOSCANELLI

(dessinée d'après les indications supposées de Toscanelli)

Voilà la vraie route des Indes ! Directe et rapide, donc économique, exempte d'obstacles naturels et humains, donc sûre. Elle doit supplanter la route périmée de Marco Polo. Elle supplantera aussi la route que Vasco de Gama rêve de tracer dans la mer, en doublant le cap des Tempêtes – en admettant qu'il parvienne jamais à réaliser ce périple insensé.

Atteindre l'Inde par l'ouest ? Quoi de plus simple, en somme ? Il ne fallait qu'y songer.

À dire vrai, on y songeait depuis longtemps. Mais l'inventeur de l'idée, celui qui l'avait, pour la première fois, matérialisée sur une carte, était un médecin de Florence, Paolo Toscanelli.

Christophe Colomb connaît l'existence de cette carte. Son auteur l'a, paraît-il, envoyée à Jean II, roi de Portugal. Colomb en a le plus urgent besoin. Il écrit à Toscanelli. Ce dernier – on admire un tel désintéressement ! – ne fait aucune difficulté à l'envoi de sa fameuse carte marine. Tremblant de joie, l'ermite de Porto Santo déploie la carte de Toscanelli. Elle est bien comme il l'imaginait. De son doigt, il suit le 28e parallèle, d'est en ouest. De Lisbonne à Cipango, c'est une promenade ! Les chiffres sont là : l'Europe et l'Asie réunies occupent 270 degrés, tandis que l'océan qui sépare la pointe occidentale de l'Europe et l'extrémité orientale de l'Asie remplit seulement 130 degrés.

Toscanelli a joint à sa carte la copie de la requête qu'il a adressée à Jean II, par l'intermédiaire de son confesseur. « Ne t'étonne pas, écrit-il, de voir que j'appelle Occident les lieux où poussent les épices, car, en général, on dit plutôt qu'elles prospèrent en Orient. Mais celui qui continue à naviguer vers l'ouest rencontrera ces lieux à l'ouest. Et celui qui, par voie de

terre, voyage sans arrêt dans la direction de l’est, atteindra ces parages à l’est. »

Colomb ne manque pas de remercier le Florentin. Il en profite pour lui exposer son plan. Toscanelli lui répond : « … Il m’est très agréable que tu te rendes compte que non seulement le voyage est possible, mais sûr, et que sa réalisation ne fait pas de doute… Cette route mène à de puissants royaumes, des villes et des provinces célèbres où l’on trouve en masse tout ce dont nous avons besoin, par exemple toutes sortes d’épices à foison et des pierres précieuses en surabondance… Ces princes et ces rois dont on gagne l’accès devraient se réjouir, bien plus que nous encore, d’entrer en relations avec les chrétiens de nos pays, puisque beaucoup d’entre eux sont chrétiens… »

On ne saurait davantage abonder dans le sens de Christophe Colomb . De l’or et des âmes. Car, déjà, dans l’esprit bouillonnant du Génois, le désir du lucre est inséparable de l’apostolat. Il ne suffit pas que quelques sujets du Grand Khan soient chrétiens. Tous doivent l’être. La route des Indes conduit à la possession du monde, mais elle retourne au Christ. Les croisades n’ont-elles pas, toutes, été marquées du double signe de l’or et de la foi ?

C’est bien d’avoir l’idée, mieux encore de la savoir réalisable. Il faut, maintenant, à Christophe Colomb , un auditeur de qualité pour confident de ses rêves. Il lui faut, surtout, un commanditaire. Où le trouver, sinon à la Cour ?

1483… Colomb finit par obtenir une audience de Jean de Portugal. Le nouveau monarque – il vient de monter sur le trône – continue l’œuvre entreprise par Enrique le Navigateur. Après en avoir longtemps douté, il a acquis la conviction que l’avenir du Portugal est sur la mer. Dans son palais de Lisbonne, il s’occupe moins de diplomatie que d’astronomie et de navigation. Comme l’Infant de Sagres, il a réuni autour de lui une cour de savants. Il est en correspondance avec des spécialistes étrangers, notamment le juif Abraham Zacuto, professeur de mathématiques à Salamanque. Il semble donc que Colomb doive rencontrer à la Cour un accueil favorable.

La tête haute, marchant d’un pas rapide sur les dalles du palais, serrant d’une main ferme un rouleau de papiers, Christophe Colomb s’avance vers le roi. Il a belle allure. Bien que de taille moyenne, mais bien prise. Ses yeux sont bleu-clair, sa peau est très blanche et parsemée de quelques taches de rousseur. On pressent que cette pâleur tavelée – giflée par le vent marin – peut devenir incarnat. Il porte les cheveux longs et toute sa barbe. Le poil est blond, tirant vers le roux. Chose étrange – et bien qu’il ne paraisse pas avoir de beaucoup dépassé la trentaine –, ses tempes sont déjà blanches. Le nez est aquilin. Le front, vaste et dégagé, porte en son milieu une ride verticale, indice d’une volonté peu commune. Son costume râpé, mais propre, est celui d’un homme de qualité. Il tient à la main un bonnet de peluche coupé de crevés de soie. Il est vêtu d’un « tabard » de drap vert, ce court manteau avec le capuchon rabattu qu’on porte sur l’armure et que les Maures de Grenade ont mis à la mode parmi les chrétiens. Sous les basques, on aperçoit des chausses bleues. Il a aux pieds des brodequins rouges en cuir de Cordoue. À sa ceinture pend cette épée large et courte qu’on voit aux capitaines de vaisseau.

La haute et docte assemblée devant laquelle il comparaît n’intimide pas Christophe Colomb . Tel un avocat à la barre, il ouvre son dossier. Il déploie ses cartes. Il étale ses plans. Et, surtout, il parle, il parle… Car la faconde de ce diable d’homme est étourdissante. Il accumule les chiffres, les références. Il cite des textes. Il invoque Aristote, Sénèque, Ptolémée, les maîtres d’hier et ceux d’aujourd’hui. Il raille le Révérend Cosmos Indicopleustès, ce voyageur ecclésiastique du bas Moyen Âge qui représentait la terre comme un disque autour duquel tournait le soleil. Il déplore – avec prudence, car l’Église est dignement représentée dans cet aréopage – les erreurs de saint Augustin et de certains Docteurs. Comment se fait-il que des théories absurdes aient pu si longtemps recevoir l’approbation des milieux officiels – voire être considérées comme des dogmes – alors que, depuis plusieurs siècles, les musulmans dans leurs académies, les juifs dans leurs synagogues et les simples moines dans leurs couvents en avaient démontré la fausseté ?

N’est-ce pas un Arabe, Alfragan, qui, au IX[e] siècle, a affirmé, preuves en main, que la terre était ronde ? Et Christophe Colomb de réciter par cœur des passages entiers d’auteurs, jadis réprouvés par l’Église.

Cet exorde n’est pas du goût de l’assemblée royale. Les évêques présents froncent le sourcil. Les savants pincent les lèvres. Jean II réprime un sourire et interrompt sèchement Colomb : « Où voulez-vous en venir ? »

Le ton de Christophe devient alors pompeux. Il n’est pas là en quémandeur, mais en donateur. Ses habits ne paient pas de mine. Pourtant, il possède un secret qui vaut de l’or. Ce secret, il ne veut pas le garder pour lui. Il entend l’offrir au Portugal, sa patrie d’adoption. Et, triomphalement, il brandit son plan de la route des Indes.

Le souverain portugais, les savants, les ecclésiastiques se penchent sur le parchemin de Colomb, étalé sur la table de marbre. Martinez, le confesseur de Sa Majesté, s’exclame : « Mais c’est la carte de Toscanelli ! » En effet, les mesures sont les mêmes et l’on retrouve, sur le dessin de Colomb, les contours, indiqués par le médecin florentin. Le projet n’est pas neuf ! Néanmoins, on discute. Sans grande conviction. Le roi, en effet, n’avait jamais pris au sérieux le plan de Toscanelli. Quel crédit attacher à cet Italien, versé dans les sciences naturelles, mais qui n’avait jamais étudié la géographie, encore moins navigué ? On connaît le fond de l’affaire Toscanelli. Sa famille – une des plus riches de Florence – avait fait fortune dans le commerce des épices. La prise de Constantinople par les Turcs, coupant la route terrestre des Indes, a du même coup ruiné les Toscanelli. Paolo est, maintenant, un vieillard. Plus que jamais, pourtant, il a soif d’or. Il ne veut pas mourir sans avoir renoué avec ses comptoirs. Aussi, dans sa retraite, a-t-il inventé un chemin nouveau pour se rendre dans ces pays où, dit-il, « il y a gros à gagner ». Imagination d’avare, délire sénile qu’un esprit sérieux ne saurait prendre en considération. Et les mathématiciens royaux de se pencher avec mépris sur la carte de Colomb. Ses mesures sont fausses. Il a confondu les degrés d’Euclide et ceux de Ptolémée, les mille Arabes d’Alfragan et ceux de Behaim. Mais Christophe Colomb ne s’avoue pas

battu. Il tient tête à l'assemblée. Quand bien même ses mesures seraient inexactes, le projet ne vaut-il pas de l'or ? Et pas seulement de l'or. Mais aussi une alliance avec le plus puissant souverain de la terre, qui signifierait la fin de l'islam. Et quel champ d'apostolat chrétien !…

Le chancelier du roi coupe la parole à Christophe Colomb . Son projet, il l'a dans ses archives depuis longtemps. Il figure en toutes lettres dans la bulle que le pape Nicolas V expédia, il y a trente ans, au prédécesseur du roi Jean II, à propos des conquêtes de l'Infant Enrique. Le fonctionnaire royal en donne lecture : « L'Infant, se souvenant que jamais, de mémoire d'homme, on n'avait su naviguer sur cette mer océane… crut qu'il donnerait à Dieu le plus grand témoignage de soumission si, par ses soins, on pouvait rendre cette mer océane navigable jusqu'aux Indes qu'on dit soumises au Christ. S'il entrait en relations avec ces peuples, il les ébranlerait pour venir au secours des chrétiens d'Occident contre les Sarrasins et les ennemis de la Foi. En même temps, il soumettrait avec la permission royale les païens de ces contrées, non encore infectés de la peste mahométane, en leur faisant connaître le nom du Christ… »

Cette fois, c'est au tour de Christophe Colomb de sourire. Voilà qu'on invoque le témoignage d'Enrique ! De son vivant, il passait pour fou et il s'en fallut de peu qu'on l'enfermât. Folie d'hier, sagesse d'aujourd'hui ! Mais Christophe se mord les lèvres. Il gardera pour lui cette remarque.

La Cour du Portugal sait ce qu'elle a à faire. Elle n'avait pas besoin qu'un étranger lui rappelât ses devoirs. L'intérêt matériel et politique de la route des Indes ne lui a jamais échappé. Cette jonction avec le Grand Khan – hautement souhaitable pour l'Europe et pour la Chrétienté –, elle se fera le jour où les bateaux pourront doubler le cap de Bonne-Espérance et rejoindre l'extrémité orientale de l'Asie, en traversant l'océan dans sa totalité. Les études étaient déjà très avancées. Le Portugal est assez riche en hommes de courage et de talent pour qu'on puisse s'attendre à ce que bientôt, un navigateur poursuive et achève l'exploit de Bartolomé Diaz. La route de

l’Ouest ? Folie. Et Colomb, qui ne dit mot, songe à Enrique et à ces autres fous qui eurent raison.

L’audience va prendre fin. Mi-sérieux, mi-amusé, Jean II demande à Christophe Colomb quelles seraient ses conditions, s’il lui confiait le commandement d’une expédition vers l’Ouest. Imperturbable, le Génois les énumère. Le titre d’Amiral de l’Océan, la vice-royauté et le gouvernement de toutes les terres découvertes et à découvrir, transmissibles à ses héritiers, la dixième partie des prises et le droit exclusif de légiférer dans les territoires conquis.

Un éclat de rire accueille les prétentions de Christophe Colomb . On lui fait remarquer que les Portugais n’ont pas l’habitude de monnayer les services qu’ils rendent à leur pays. Au surplus, ses fables sont grotesques. Il a suffisamment abusé de la patience royale. L’audience est levée.

Christophe Colomb reprend ses papiers, s’incline devant le roi et, sans un regard pour l’assemblée, il quitte la salle. Au moment de passer le seuil, il a un léger haussement d’épaule. Le Portugal ne veut pas de son projet ? Tant pis ! Il ira le proposer à d’autres nations. La France ou l’Espagne ?

Victoire à Grenade

Ce sera l’Espagne.

Son échec auprès du roi de Portugal a cruellement blessé l’amour-propre de Christophe Colomb , très impressionnable malgré sa dure apparence. Pendant quelques mois, il erre dans les rues de Lisbonne, comme une âme en peine. Disons qu’il bat le pavé. De quoi vit-il ? De peu, assurément. Et, ce peu, il l’emprunte. Sa situation au Portugal devient intenable. Il n’a plus rien à attendre de ce royaume ingrat, sinon de nouveaux affronts et, peut-être, la prison pour dettes. Il s’enfuit.

Car c’est bien un fugitif qui s’abat, un soir d’hiver, au pied de la croix dressée en face du monastère de Santa Maria de la Rabida. Il est exténué de fatigue, à moitié mort de faim. Il tient par la main un enfant de quatre ans, le sien : Diego. Qu’a-t-il fait de sa femme, la douce Felipa ? Pourquoi l’a-t-il laissée au Portugal ? Est-ce abandon prémédité ? Est-elle morte ? En tout cas, pour nous, elle l’est. La petite pensionnaire de Lisbonne, la touchante mariée de Porto Santo est à jamais effacée de la fresque colombine : doña Felipa Muñiz de Perestrello…

Le couvent franciscain de la Rabida – « tour de guet », en arabe – se trouve à une centaine de kilomètres de Séville, à deux heures de marche de Huelva. Avec ses murs crépis à la chaux, sa futaie courbée par la brise océane, on dirait plutôt une *granja* qu’un monastère. Ou bien une maison de famille. Le couvent ne comprend que deux cloîtres intérieurs, une petite église et guère plus d’une douzaine de cellules pour les Pères. Pourtant, la coupole se voit de loin en mer et sert de guide aux pilotes. Autour du monastère poussent des aloès et des palmiers. Mais les terrasses, soutenues par des murs de terre séchée, succombent sous le poids odorant des vergers : vignes, citronniers, figuiers et câpriers. Paysage qui est, déjà, d’Afrique. Construit sur une colline ombragée, le couvent surplombe l’embouchure de l’Odiel et du rio Tinto. De ses fenêtres hautes, on aperçoit le golfe de Cadix. Six kilomètres plus loin, c’est Palos de la Frontera, d’où partira Colomb.

Pour l’instant, il songe bien à partir, mais pour la France. Charles VIII vient de succéder à Louis XI. On dit qu’il a grande imagination. Colomb lui apportera de quoi la satisfaire. Tandis qu’il rêve tristement, appuyé sur le stylobate de pierre, le frère portier vient vers lui. Colomb lui désigne Diego et murmure simplement : « Du pain et de l’eau pour mon enfant ! » Ému par cette infortune, frappé par la noblesse et la prestance de l’étranger, le moine va prévenir le prieur, Juan Perez. Ce dernier quitte sa cellule, franchit le porche du monastère, considère un instant Christophe Colomb et lui pose la main sur l’épaule. Il l’entraîne vers le couvent. La porte se referme derrière eux.

Au premier entretien de Juan Perez et de Christophe Colomb assiste un moine, Antonio de Marchena , très versé dans la science géographique. Les deux hommes prêtent une oreille attentive aux discours du vagabond. On ouvre des vieux livres. On déroule des cartes. C'est un peu comme un examen que les Franciscains font passer à Colomb. Il paraît concluant. Le projet vaut la peine qu'on l'étudie. L'aventure mérite – peut-être ! – qu'on la tente. Mais il faut des appuis et des subsides énormes. Ancien confesseur de la reine Isabelle la Catholique, Juan Perez n'est pas tellement retiré du monde qu'il n'ait conservé des relations avec la Cour. Il est disposé à les faire jouer en faveur de Christophe Colomb , tant il a été conquis par le verbe de cet inspiré.

Que sort-il exactement de cette conversation à trois ? Rien de précis, sans doute, rien d'immédiat. Mais une adhésion de principe et une promesse formelle d'appui. Il n'en faut pas plus, pour l'instant, à Christophe Colomb . Il est de ceux, toujours à mi-chemin entre l'action et le rêve, qui savent se contenter du rêve, à condition qu'il prépare l'action. Il confie son enfant aux Franciscains et disparaît.

Encore un grand trou d'ombre dans sa vie. Pendant deux ans, on ne fera que l'entrevoir. Il fait de fréquentes navettes entre la Rabida et Séville, séjourne à Huelva – chez une belle-sœur ? –, puis l'on perd sa trace. Il semble, en tout cas, que ses affaires soient meilleures. L'intervention du prieur Juan Perez a dû porter ses fruits. Il fréquente, en effet, chez les grands seigneurs de Séville, les « magnats » des affaires andalouses, toujours à la recherche de la subvention qui lui permettra de passer – enfin ! – au stade des réalisations. Il est, tout d'abord, reçu par le duc de Medina Sidonia, riche armateur de Séville, qui possède le monopole de la pêche du thon dans la région de Gibraltar. Puis, n'ayant pas réussi auprès de ce gentilhomme pêcheur, il approche un autre duc, celui de Medina Celi. Ce dernier possède, dans sa seigneurie de Puerto de Santa Maria, une flottille de caravelles et de trois-mâts affrétée à deux fins : le commerce et la poursuite de la guerre contre les Maures de Grenade. Medina Celi se laisse séduire par Christophe

Colomb . Au bout de la route occidentale des Indes, le duc subodore le parfum des épices. L’aventure vaut bien qu’on y risque deux vaisseaux. Au dernier moment, Medina Celi se ravise. L’affaire, à la réflexion, le dépasse. Elle est de la compétence royale. Et puis, des soucis plus urgents le sollicitent. Il est convoqué à Cordoue, avec ses hommes d’armes. Le roi Ferdinand a besoin de toutes les forces disponibles dans la chrétienne Espagne. L’ultime assaut contre Grenade est commencé. Dieu sait combien de temps il peut durer !

La question à l’ordre du jour, en Espagne, celle qui passionne l’opinion publique et préoccupe les princes, c’est l’achèvement de la Reconquête. Ferdinand III le Saint, roi de Castille et de Léon, avait porté ses frontières jusqu’à Cordoue et Séville. Jacques Ier d’Aragon, le Conquérant, s’était emparé des Baléares et de Murcie. Mais il y avait deux siècles de cela ! Aussi incroyable qu’apparaisse un tel piétinement, plus de deux cents ans s’écouleront entre la prise de Cordoue et celle de Grenade. Guerres civiles, rivalités dynastiques, particularismes locaux expliquent ce temps d’arrêt. Presque toute l’Espagne est redevenue chrétienne, sauf le royaume de Grenade qui s’étend, le long de la côte méditerranéenne, de Gibraltar à Almeria et, vers le Nord, touche aux sources du Guadalquivir. Deux siècles pour franchir une montagne : la Sierra Nevada !

Isabelle et Ferdinand, qui viennent d’unir à la fois leur amour et leurs États, ont inscrit, en tête de leur programme politique, l’expulsion des Maures. Ils ont exigé des Cortès qu’ils votent les crédits nécessaires au succès de la campagne – elle coûtera au Trésor un million de ducats d’argent ! Le pape Sixte IV leur a accordé une bulle de croisade, consacrant ainsi le caractère religieux de l’entreprise. Cent mille soldats sont en ligne. La libération définitive de l’Espagne vaut qu’on y mette le prix.

Malaga, Almeria, Cadix viennent de tomber aux mains des croisés. Mais Grenade tient bon – épine plantée dans le talon de l’Espagne chrétienne. Il faut arracher cette épine.

Le glissement vers le sud du centre de gravité de la bataille contre les Maures a entraîné le déplacement de la Cour. C’est Cordoue – longtemps ville frontière, constamment menacée par les incursions arabes –, qui, maintenant, est la capitale de l’Espagne en guerre. Les Rois Catholiques, délaissant pour un temps Valladolid, se sont installés à Cordoue, à cent soixante kilomètres de Grenade. Poste de combat plus encore que résidence royale.

Délaissé par son protecteur, le duc de Medina Celi, Christophe Colomb quitte Séville pour Cordoue. Il y fait la connaissance de Gabriel de Acosta, curieux homme, médecin, astrologue et géographe. Acosta est intéressé par le caractère énigmatique de Christophe Colomb . Ce dernier flatte en la personne d’Acosta la relation utile qui lui fraiera passage jusqu’au trône des souverains espagnols. Car l’idée fixe de Colomb est, à présent, de parvenir jusqu’aux Rois Catholiques, pour leur soumettre son plan.

Tenace et procédant par étapes, Christophe Colomb commence ses travaux d’approche par les scribes de la Secrétairerie royale. Les réserves de patience de cet entêté sont inépuisables. En quelques mois, il a mis dans son jeu le maître des comptes, Alfonso de Quintanilla, Cabrero, le grand chambellan, Luis de Santangel, secrétaire comptable du roi Ferdinand. De place en place, il finit par être reçu par le cardinal d’Espagne, Gonzalez de Mendoza, le « troisième roi ». Le prélat, habile politique, valeureux homme de guerre et grand seigneur, n’entend pas grand-chose aux sciences pratiques. Aussi prête-t-il une oreille complaisante aux discours de Christophe Colomb . Les perspectives ouvertes par le Génois l’enchantent. L’alliance avec le Grand Khan lui semble souhaitable. Elle complétera l’action décisive que mènent, en ce moment, autour de Grenade, les armées de leurs Altesses très catholiques. Quant aux arguments purement scientifiques avancés par Colomb, le cardinal-soldat n’est pas en mesure de les discuter. Mais il en comprend assez pour qu’ils lui paraissent mériter l’examen des spécialistes. De toute façon, l’affaire est d’importance. Elle peut et elle doit être soumise à l’autorité royale.

1486… Année marquante dans la vie de Christophe Colomb . Il comparaît devant les Rois Catholiques. En même temps, il rencontre Beatriz Enriquez de Arana, la femme qu'il aimera le plus au monde. Isabelle de Castille et Beatriz de Cordoue : la maîtresse de son destin et celle de son cœur.

C'est dans l'ancien alcazar des rois arabes, devenu le palais des souverains espagnols, qu'au lieu l'entrevue de Christophe Colomb avec Isabelle et Ferdinand. Jamais le Génois n'a été plus éloquent. Il sait bien qu'il joue peut-être sa dernière chance. Il met l'accent sur l'aspect politique et religieux de l'entreprise. Il rappelle que le Grand Khan avait été, il y a deux siècles, touché par la grâce et que Marco Polo s'était employé à établir des rapports diplomatiques entre le « Roi des Rois » et la papauté. Mais la liaison n'avait pu être complètement réalisée, tant la route était longue et difficile entre Rome et Pékin. Les envoyés pontificaux et ceux du Grand Khan restaient en chemin. Deux ambassades seules avaient réussi : celle de Marco Polo, au nom de Grégoire X, auprès de Koubilaï et, dans le sens inverse – un demi-siècle auparavant –, celle de son successeur auprès d'Eugène IV. Depuis, on ne savait plus rien de ce qui se passait à la Cour de Chine. Il appartient aux Rois Catholiques, affirme avec force Christophe Colomb , de reprendre le contact avec l'empereur asiatique, de s'allier avec lui et de former ainsi la plus formidable confédération de peuples qu'on ait jamais vue. Les musulmans ne pèseront plus lourd dans cette balance dont un plateau sera l'Europe et l'autre l'Asie. Et quelle moisson d'âmes pour l'Église du Christ ! Christophe Colomb ne craint pas de reprendre le cri des Croisés : « Dieu le veut ! »

Isabelle et Ferdinand écoutent avec attention cette voix musicale qui coule, telle l'eau d'un fleuve. Après avoir sonné comme une trompette, en évoquant le service de Dieu, elle se fait insinuante à propos des richesses du Cathay. Alors, Christophe joint le geste à la parole. Ses mains de prophète dessinent dans l'espace des quais de marbre, des palais plaqués d'or, des navires aux voiles multicolores et dont les proues sont ornées de dragons,

des files interminables d'hommes portant sur leur nuque des caisses emplies de diamants et de perles… Thème devenu maintenant familier à Colomb et qu'il développe avec l'aisance du comédien à sa centième représentation.

Isabelle rêve. Elle est femme. Sa coquetterie, son goût pour la parure s'émeuvent des évocations de l'étranger. Des pierreries et de la soie ! La petite princesse n'a pas oublié son enfance presque pauvre à Madrigal de las Altas Torres, dans les « terres noires » de la Vieille Castille. Christophe Colomb s'attendrit de voir luire, dans les prunelles de la blonde enfant, le reflet d'or de son récit. Va-t-il finir par y croire tout à fait, lui aussi ?

Ferdinand d'Aragon, la joue droite enfoncée dans son poing, rêve aussi. Il pense aux Portugais, à leur marche en avant le long des côtes d'Afrique, à leur lente et pénible pénétration dans les terres inconnues. Pendant longtemps, les Espagnols ont ri de cette course au clocher. Que d'argent englouti – pour rien ! – par la faute de ce fou d'Enrique, navigateur sur le papier ! Mais voici que, depuis peu, l'affaire est devenue payante. L'or de la Sierra Leone, la malaguette de Guinée sont en passe de rembourser trente ans de dépenses. De plus, les cosmographes de Lisbonne annoncent comme prochaine l'ouverture de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance. L'avance des Portugais sur les Espagnols est incontestable. Le projet de Christophe Colomb – s'il est viable – permettrait à l'Espagne, non seulement de rattraper cette avance, mais aussi de la dépasser. La route des Indes, tout de suite et tout droit, quelle perspective exaltante !

L'alliance avec le Grand Khan, la ruine de l'islam, l'évincement du Portugal, la mainmise spirituelle et matérielle sur des centaines de millions d'hommes, la conquête des sources de l'or et de la richesse, cela revient, en somme, à la possession du monde. La proposition est tentante. Trop ! Car, si Ferdinand est ambitieux, il est, encore plus, prudent. Ce vagabond, qui tient du mage et du prédicateur, a peut-être raison. Mais c'est, peut-être aussi, un mystificateur. Le moment, d'ailleurs, est mal choisi pour pratiquer une nouvelle saignée au Trésor, durement éprouvé par la guerre contre Grenade. C'est « grain à grain » que les Rois Catholiques sont en train de reconquérir

le dernier repaire des occupants arabes. Et chaque grain coûte cher à la cassette royale. Aussi Ferdinand décide-t-il de soumettre le plan de Christophe Colomb à une commission de savants. Le moine Talavera, prieur de Santa Maria del Prado, à Valladolid, confesseur de la reine et bientôt archevêque de Grenade, présidera cette commission.

Une fois de plus, la cause de Christophe Colomb est renvoyée devant les spécialistes. Autant dire que c'est la remettre *sine die* . Le Génois n'attend rien de bon des savants. Ce sont des dogmatiques auxquels il manque une qualité maîtresse : l'imagination. La première réunion de la commission, à Cordoue, confirme ses appréhensions. Elle conclut au rejet de son plan « qui ne repose pas sur une base assez solide pour qu'on puisse exposer dans une pareille entreprise la bonne renommée de l'Espagne et la vie de ceux qui l'accompagneraient ».

Christophe Colomb se console de ce nouvel échec dans les bras de Beatriz Enriquez de Arana. C'est une blonde éclatante, aux yeux bleus, comme Isabelle de Castille. Il aura bientôt un enfant d'elle, qu'il appellera Fernand.

Les mois passent. La guerre contre les Maures de Grenade s'éternise. Christophe Colomb perd courage. On le voit au couvent de San Esteban, à Salamanque, parmi les Dominicains qu'il s'efforce de convaincre. On l'entrevoit à Malaga, redevenue chrétienne, à la recherche de vaisseaux disponibles. Malgré les mauvais souvenirs qu'il garde du Portugal, il écrit à Jean II, pour lui offrir son plan, une seconde fois. Il envoie en Angleterre Bartolomé, son frère. Mais, ni le souverain portugais, ni Henri VII ne prennent au sérieux le projet de Colomb. Il se rabat, à nouveau, sur les souverains espagnols. Grâce aux amitiés qu'il entretient à la Cour des Rois Catholiques – particulièrement celle du Père Diego de Dieza, précepteur du prince héritier –, il réussit à se faire convoquer au camp de Santa Fe, sous les murs de Grenade assiégée.

Il est donné à Christophe Colomb d'assister aux dernières convulsions de la puissance arabe. Quelle bataille et quel décor ! Sur les trois collines qui

achèvent les contreforts de la Sierra Nevada, la ville de Grenade s'étage : les Tours Vermeilles, l'Alhambra, l'Alcazaba. Tout autour, la *vega* grenadine s'étend, baignée par le Genil. Le perpétuel enchantement des *huertas* andalouses, le foisonnement des arbousiers, la senteur sucrée des orangers font, avec le grondement du peuple armé et l'odeur de la poudre, un saisissant contraste. Bien entendu, Isabelle et Ferdinand sont trop occupés pour donner audience à Colomb. Mais ils lui font savoir que son affaire sera examinée dès la chute de Grenade.

Dès la chute de Grenade ? Cette parole ne sera pas perdue. Colomb en prend acte. En attendant, il décide de rester au camp de Santa Fe. Pendant plusieurs mois, oublié dans la foule, égaré parmi les cinquante mille fantassins espagnols, le Génois s'ennuie. Il grimpe sur la Zubia, qui domine Grenade. Les trois collines saignent au soleil, comme les trois quartiers d'une grenade – en vérité. Sur la plus haute, telle une torche, l'Alhambra se dresse. Il devine, dans l'ombre, la cour des Myrtes, la salle des Ambassadeurs. Quelles couleurs, violentes et voluptueuses à la fois ! Moins violentes, pourtant, moins voluptueuses que celles qu'il imagine, au-delà de la mer des Ténèbres.

Enfin, Boabdil, le dernier roi maure, capitule. L'aube du 2 janvier 1492 se lève sur Grenade. Les Rois Catholiques, précédés par les bannières de Santiago et de la Vierge, sortent du camp de Santa Fe. Le Grand Cardinal d'Espagne chevauche à leurs côtés. Boabdil, accompagné de cinquante cavaliers, vient à la rencontre de ses vainqueurs. Parvenu aux bords du Genil, le Maure met pied à terre et livre à Ferdinand les clefs de l'Alcazar. Puis, tandis que les avant-gardes chrétiennes pénètrent dans Grenade, le cardinal de Mendoza plante au sommet de la tour de Comarès la croix d'argent pontificale et l'étendard de Castille. « Grenade aux Rois Catholiques ! » proclame un héraut, du haut de la tour de la Vela. La domination arabe – elle avait duré près de huit siècles ! – est brisée. Il n'y a plus d'Espagne musulmane.

De loin, Christophe Colomb a vu se dérouler la scène historique. Il hausse les épaules. Quel tintamarre pour une si mince affaire ! Il aura fallu aux Rois Catholiques plus de dix ans et un million de ducats d'argent pour venir à bout d'un roitelet usurpateur – il était beau à voir, le moricaud, pleurnichant dans les jupes de sa mère ! – alors que lui, Christophe Colomb , demande quelques semaines et une caravelle pour aller chercher un empire et l'alliance du Grand Khan !

L'heure est venue, pour Christophe Colomb , d'affronter à nouveau les souverains espagnols et, pour ceux-ci, de tenir leur parole. Après la chute de Grenade ? Grenade est tombée. Alors ? Un matin, tout fumant encore de la victoire chrétienne, Colomb s'en vient au camp de Santa Fe, à la tente que les Altesses continuent d'habiter – elles s'y trouvent mieux qu'à l'Alhambra.

Celui que, par dérision, on appelle l'« homme au manteau râpé » se présente pour la seconde fois aux Rois Catholiques, comme un maître. Après tout, n'est-il pas pourvoyeur de royaumes ? Et la conversation, commencée à Cordoue il y a six ans, reprend sur le même mode. Son projet n'a pas varié. Ses exigences non plus. Ce sont celles qu'il a toujours formulées et dont il est décidé à ne rien rabattre. Il les énumère à Ferdinand, stupéfait. Le titre d'Amiral de la Mer Océane, la vice-royauté des terres découvertes, un pourcentage de dix pour cent sur les richesses qu'il acquerrait… Le roi ne le laisse pas poursuivre davantage. Les prétentions de cet inconnu sont folles ! Isabelle, malgré sa sympathie pour Colomb, partage l'irritation de son époux devant une telle outrecuidance. Le Génois est congédié froidement, comme il l'avait été par Jean II de Portugal.

Cette fois, Christophe Colomb perd patience. Puisque ni l'Espagne, ni le Portugal, ni l'Angleterre ne veulent de son projet, il ira l'offrir à la France. Il tenait en réserve cette dernière carte. Il la jouera.

Où trouver de l'argent pour aller en France ? Au couvent de la Rabida, parbleu ! Il quitte Grenade, rejoint Séville, Huelva, puis, un soir, s'en va frapper à la porte du monastère ! Huit ans ont passé depuis sa première visite. Il n'a guère progressé depuis ! Il retrouve Perez, le père de Marchena

et les moines, ses amis. Il leur fait part de ses déboires et de sa résolution. Juan Perez s'émeut. Colomb est peut-être fou, mais c'est une plus grande folie de le laisser partir. Le prieur a gardé un grand ascendant sur la reine. Aussi n'hésite-t-il pas à lui écrire, au camp de Santa Fe, afin de la supplier de prendre en considération le plan de Christophe Colomb . Il ne craint pas d'invoquer l'intérêt de la Couronne et celui de la Chrétienté dont l'Espagne – et non la France – est garante. Veut-on que Charles VIII de Valois accepte ce qu'Isabelle de Castille a refusé ?

La réponse de la reine ne se fait pas attendre. Elle consent à reprendre les pourparlers avec Colomb. Que Juan Perez vienne à Grenade, avec son protégé ! Les raisons de son ancien confesseur n'ont pas eu grand-peine à persuader le cœur et l'esprit de la jeune souveraine, acquis, dès la première rencontre, à la cause de Colomb. Mais il faut convaincre Ferdinand ! C'est pourquoi la présence du franciscain est nécessaire.

Juan Perez n'est pas le seul à faire le siège du roi d'Aragon. Il a rencontré des alliés dans l'entourage immédiat des souverains espagnols. Outre Santangel, le « grand argentier », depuis longtemps favorable aux idées de Christophe Colomb , tous ceux qui, de près ou de loin, manient la cassette royale, espèrent que la découverte de la route des Indes enrichira le Trésor. L'or et les épices du Cathay rétabliront les finances de l'État. Il en restera bien une pincée pour ses commis, pensent ces serviteurs intègres.

En somme, ce sont les hommes d'Église – hormis quelques théologiens prudents – et les juifs qui soutiennent la cause de Colomb. Les premiers – Juan Perez, Marchena, le cardinal de Mendoza, Diego de Dieza, Talavera – entrevoient, dans la réussite de Colomb, celle d'un vaste projet politique, en même temps que religieux : la domination du monde sous le signe du Christ espagnol. Les autres – Cabrero, Santangel, un certain Sanchez, fonctionnaire influent, tous juifs « convertis », mais juifs tout de même – témoignent, en défendant Colomb, de leurs sentiments chrétiens, puisqu'il s'agit d'une entreprise d'évangélisation. Voilà une belle occasion d'afficher leur zèle de néophyte ! Et puis, au bout de la route, il y a l'or.

Les moines et les juifs, fervents « supporters » de Colomb ? Oui, certes, pour l'aspect missionnaire et pratique de l'expédition. Ni les uns ni les autres, pourtant, ne seraient parvenus à emporter l'adhésion de Ferdinand, s'il n'y avait eu Isabelle. Le grand dessein politique soufflé par Colomb, c'est la reine qui, maintenant, le porte en elle, comme un enfant. Ce dessein dur et précis, elle le pare des couleurs étranges de l'inconnu. Car cette femme de tête a de l'imagination. Elle suppute froidement les risques et les chances de l'affaire. Elle évalue l'actif et le passif. Mais, en même temps, elle ne peut s'empêcher de rêver. La lueur glacée du réel et le scintillement du mirage illuminent conjointement le noble front bombé d'Isabelle de Castille.

Peu à peu et sous la pression de son entourage, Ferdinand se rallie aux arguments de Colomb. Il admet que le voyage puisse réussir. Il accepte l'idée d'une alliance avec le Grand Khan. Il croit à la vertu de l'or, dont Christophe Colomb – dans une lettre écrite plus tard à ses souverains – soulignera qu'il était la première chose du monde. « L'or, précisera-t-il avec une pointe d'hérésie, domine tout. Son pouvoir est tel qu'il parvient à délivrer les âmes du Purgatoire et à leur ouvrir les portes du Paradis. »

Alors, oui ou non, Ferdinand va-t-il se décider ? Pas encore. Il consent bien à accorder son patronage à Colomb, à lui faciliter les choses et à fournir tout ou partie des fonds nécessaires à l'équipement de la flotte. Il est prêt à signer le contrat. Mais il ne se résout pas à consentir à Colomb les honneurs qu'il exige. L'Amirauté de la Mer Océane, la Vice-Royauté à vie, transmissible à ses héritiers ! Cela reviendrait à faire de cet aventurier – pas même Espagnol ! –, le second personnage du royaume. Le premier, peut-être, si ses découvertes mettaient en péril la Couronne d'Espagne. L'orgueil de Ferdinand saigne, à la pensée de cet empire d'outre-mer qui absorberait le sien. Non ! il ne fabriquera pas de ses propres mains un rival possible. Qu'on le laisse encore réfléchir !

Ferdinand demande à réfléchir. Christophe Colomb est fermement déterminé à ne rien abandonner de ses prétentions. L'affaire est donc, une

fois de plus, remise ? Colomb, alors, va jouer le tout pour le tout. Ce comédien consommé monte une mise en scène. Il feint de renoncer à son projet. Il annonce à ses proches que les pourparlers sont rompus et qu'il s'apprête à quitter le pays. Il fait mieux : il enfourche sa mule et s'éloigne du camp de Santa Fe. Non sans avoir, pourtant, avisé Santangel.

Ce faux départ est, certainement, la plus belle trouvaille de Colomb. Le coup était risqué. C'était son destin qu'il engageait sur un subterfuge. Quitte ou double, se disait Colomb, en cheminant lentement – très lentement – sur la route de Grenade. Et si on ne le rattrapait pas ?… Mais on le rattrapera.

À deux lieues de Grenade, à l'endroit dit Puente de los Pinos, Colomb entend, derrière lui, le galop d'un cheval. L'estafette d'Isabelle ! Le claquement des sabots sur la terre sèche a comme une sonorité de fanfare. Avant même que le messager royal ait rejoint Colomb, celui-ci comprend qu'il a triomphé.

Après s'être fait prier – juste ce qu'il faut pour que le scénario s'accomplisse –, Colomb se laisse attendrir. Il « veut bien » céder aux instances de la reine. Elle est si bonne ! Il ne résistera pas à cette douce violence. Il rebrousse chemin.

Par un beau matin d'avril, trois mois après la prise de Grenade, Christophe Colomb et les Rois Catholiques signent les capitulations de Santa Fe. Elles donnent – et au-delà ! – entière satisfaction au Génois. Qu'on en juge !

« Colomb, pour la durée de sa vie, ses héritiers et successeurs pour toujours, jouiront, sur toutes les terres et continents qu'il pourra découvrir ou acquérir dans l'Océan, de la charge d'amiral, avec des honneurs et prérogatives semblables à ceux dont jouit le Grand Amiral de Castille.

« Il sera vice-roi et gouverneur de toutes les terres et continents susdits, avec le privilège de désigner trois candidats au gouvernement de chaque île ou province, dont l'un sera choisi par le souverain.

« Il aura le droit de se réserver pour lui-même, dans son Amirauté, la dixième partie, tous frais déduits, des pierres précieuses, or, argent, épices et

tous autres articles de commerce, de quelque façon qu'il les obtienne : achat, échange ou conquête.

« Lui ou son lieutenant seront seuls juges de tous les litiges et causes que pourra occasionner le trafic entre l'Espagne et ces pays.

« Il pourra, enfin, en tout temps, contribuer pour la huitième partie des dépenses à l'armement des vaisseaux destinés aux découvertes et recevoir la huitième partie des bénéfices. »

Tel est le contrat exorbitant que Christophe Colomb passe avec les Rois Catholiques. On n'en a jamais vu, on n'en verra jamais de semblable. Sans doute est-ce une traite sur l'inconnu. Sans doute, aussi, les rois espagnols spéculent-ils secrètement sur les aléas de l'entreprise. Si Christophe Colomb ne trouve rien ou périt en mer, la Couronne aura fait un mauvais placement. Le risque est minime. S'il gagne, les Rois Catholiques sauront bien limiter, dans la pratique, la portée des accords conclus. Et, d'ailleurs, est-il concevable que Colomb puisse, avec quelques centaines d'hommes et deux ou trois caravelles, battre – s'il y a bataille – l'armée innombrable du Grand Khan ?

Ainsi, pas plus l'engagement de Christophe Colomb que celui d'Isabelle et de Ferdinand n'est tout à fait sincère. Les uns et les autres nourrissent des arrière-pensées. Colomb n'est pas sûr de réussir. Les Rois Catholiques comptent bien ne tenir leurs promesses qu'à moitié. Il reste, tout de même, que, de cette folle partie engagée par Christophe Colomb , depuis huit ans, contre la nature, les souverains et les hommes, il a gagné la première manche.

Chapitre II

LE CRI DE BERMEJO

De l'embouchure du Guadiana à celle du Guadalquivir, la côte andalouse fait un arc de cercle continu, largement ouvert sur le golfe de Cadix. Les cités sont rares et petites. Huelva, propriété des ducs de Medina Sidonia, est bâtie sur une presqu'île formée par le Tinto et l'Odiel. En suivant la rive gauche de l'Odiel, plantée de palmiers, on parvient, en une heure, à la Rabida. Une heure encore, c'est Palos de la Frontera, distant d'autant de Moguer. Le rio Tinto – la « rivière rouge » –, saturé de cuivre, arrose et colore la terre. Mais la province de Huelva n'est pas seulement riche en minerai. Les armateurs en ont fait leur centre d'activité. Le dessin régulier de la côte, son admirable exposition se prêtent excellemment à la construction et au lancement des bateaux. Plus bas, vers le sud, Sanlucar de Barrameda, puis Cadix.

Palos, Moguer, la Rabida… Des maisons aveuglantes de blancheur, d'anciens palais arabes au style mudejar, des pans de forteresses romaines et, sur les plages sablonneuses plantées de pins, d'immenses filets séchant au terrible soleil d'Andalousie.

Décor étincelant, qui verra les dernières inquiétudes de Christophe Colomb avant le départ.

Donner un ordre est une chose. Le faire exécuter en est une autre. Colomb vérifiera, à ses dépens, l'amère formule.

On a trouvé l'argent pour financer l'expédition. Isabelle n'a pas eu besoin d'engager ses bijoux chez les juifs. En raclant les fonds de tiroirs, en faisant appel à la Santa Hermandad, il a été possible de réunir le million de maravédis – en or ! – nécessaire pour couvrir les premiers frais. Car on prévoit qu'il y en aura d'autres. Un mois après les Capitulations de Santa Fe – entre-temps, Colomb a obtenu des Rois Catholiques l'hérédité pour ses descendants des dignités et prérogatives de vice-roi, en même temps que le titre de « Don » – le nouvel amiral arrive à Palos. Il est nanti des ordonnances royales qui commandent à la municipalité d'équiper et d'armer deux caravelles. Un délai de dix jours est laissé aux habitants de Palos pour s'exécuter. Colomb, sur-le-champ, met l'embargo sur les deux caravelles qui, parmi la flotte mouillée dans le port, lui paraissent le mieux gréées. Reste à recruter l'équipage.

Le délai de dix jours s'écoule. Les semaines passent. L'été arrive. Personne ne vient se présenter à la « table d'inscription ». Pourquoi cette défiance à l'égard de Christophe Colomb ? D'abord, il n'a aucun prestige aux yeux des marins de Palos. Tout le monde sait qu'il a davantage navigué dans les antichambres royales que sur l'Océan. On l'a vu, jadis, à la Rabida, vêtu de haillons et vivant aux crochets des moines. Il a beau, maintenant, porter une casaque brodée, l'épée au côté et, sur la poitrine, un double collier de grains d'ambre, personne n'oublie le vagabond d'hier. Et de quel droit cet étranger invoque-t-il, avec rudesse, le nom des Rois Catholiques ? Et puis, ces hommes de mer, ces vieux routiers de l'Océan – il en est qui sont allés jusqu'en Guinée – ne croient pas aux discours de Colomb. Certains ont navigué très loin vers l'Ouest. Ils se souviennent avec terreur de cette mer des Herbes, cette prairie liquide qui saisissait les caravelles. Cipango ? Le Grand Khan ? Pourquoi pas le Paradis terrestre ? Et les capitaines chevronnés de hocher la tête.

Christophe Colomb se désespère. Il a les bateaux, l'argent, la caution royale. Et voici qu'il se heurte à un obstacle imprévu. Pas une seconde, en effet, il n'avait pensé que l'équipage lui ferait défaut. De rage, il fait enlever la table d'inscription dressée devant l'église de Palos. Bien qu'elle fût couverte de pièces d'or, personne ne l'avait approchée – que de loin, pour en rire.

Une fois de plus, Colomb trouve aide et consolation auprès de Juan Perez. Tout espoir n'est pas perdu. Martin Alonso, le plus influent et le plus fortuné de la famille Pinzon – elle règne, par l'argent, sur Palos et sur Moguer – est parti pour le port d'Ostie, avec une cargaison de vins d'Andalousie. Il sera bientôt de retour. L'homme est de bon conseil. Il est du pays. Il s'intéresse à la géographie. Et, surtout, il est plus riche que tous les ducs andalous réunis.

C'est au couvent de la Rabida – asile prédestiné ! –, que Christophe Colomb rencontre Martin Alonso Pinzon . Il se trouve que le voyageur est allé jusqu'à Rome, où il a été l'hôte d'un familier du pape Innocent VIII. En feuilletant les cartes de la bibliothèque vaticane, l'attention de Pinzon a été attirée par l'une d'elles où figurait Cipango, à l'ouest de la côte espagnole. L'Andalou n'imaginait pas que l'Europe fût si près des Indes – mille lieues des Canaries ? –, en prenant le chemin de la mer. Il compare les données qu'il rapporte de Rome et celles de Christophe Colomb . La conjonction est éclatante et l'accord doit pouvoir se faire. Pinzon est enthousiaste. Colomb aussi, mais il dissimule sa joie. Il a besoin de Martin Alonso, c'est évident. Il ne faut pas trop le lui montrer. Des commanditaires, des actionnaires, des collaborateurs, oui, certes ! Pas d'associés. Lui seul.

Cependant, Colomb rentre ses griffes. Il se montre conciliant, humble même, car il veut apprivoiser Pinzon. Il y parvient aisément, à force de flatteries. Que n'obtient-on pas d'autrui, en faisant appel à son expérience ou à son génie ! L'Andalou accepte, en fin de compte, de prendre la direction technique des préparatifs, en personnel et en matériel. Il sera dit

que Christophe Colomb trouvera toujours, au moment voulu, l'homme providentiel qui sauvera la situation. Il exprime avec une telle chaleur ses projets, ses nécessités, son désespoir ! On ne peut résister à cette éloquence, qui semble avoir emprunté son onction aux moines, son brillant aux Italiens, sa vigueur nerveuse aux Espagnols et sa subtilité aux juifs. Savoir parler. Tout est là.

Préparatifs

Martin Alonso était le chef de la famille Pinzon, elle-même divisée en branches. La sienne, qui comprenait trois frères : Francisco Martin, Vicente Yañez et lui-même, avec leurs nombreux enfants.

L'autre, celle de son cousin Diego Martin, surnommé « le Vieux », pourvue aussi d'une vaste progéniture. Tous, pères et fils, étaient marins. En outre, les Pinzon étaient alliés, par suite de différents mariages, aux familles les plus notables du pays. En somme, une dynastie de capitaines et de négociants qui régnait sur les ports du rio Tinto et du rio Odiel. Leur commerce était prospère. Ils trafiquaient avec la Guinée, les Canaries et poussaient même jusqu'en Sicile.

Le premier soin de Martin Alonso fut d'aller visiter les deux caravelles choisies par Colomb. Un coup d'œil suffit à ce maître capitaine pour se rendre compte qu'elles ne pouvaient convenir à l'expédition. Il s'en défit et se procura deux autres caravelles, les meilleures, sans doute, parmi toutes celles qui tanguaient doucement dans le port de Palos. Elles portaient les noms pimpants de *Pinta* et de *Niña* , car leurs propriétaires s'appelaient Pinto et Niño.

Un coup d'œil sur les caravelles est indispensable à qui veut accompagner Colomb dans sa folle expédition. Ce sont les mêmes qui, depuis le commencement du XVe siècle, portèrent et conduisirent à bon

port les premiers découvreurs. Qu’auraient pu faire les artisans de la Conquête sans ce merveilleux instrument : la caravelle ?

La caravelle est une invention portugaise. Simples bateaux marchands à l’origine, elles avaient été conçues pour le cabotage et le transport des marchandises. Mais, au cours de croisières de plus en plus lointaines, elles conquirent leurs titres de noblesse et devinrent les vaisseaux de la Découverte.

Toutes les nations, y compris les Turcs, avaient adopté ce type de bateau rapide, léger et d’un maniement aisé. Les caravelles se composaient, essentiellement, d’une coque dont le fond était plat sur un tiers de la longueur de la quille et les extrémités très pleines. Des ceintures en saillie et des défenses verticales – *bularcanas* – renforçaient la charpente extérieure. Sur l’arrière du pont, se trouvait un château ou gaillard – la *tolda* – surmonté de la dunette – la *toldilla* . Le gaillard d’avant – le *Castillo* – était en porte- à-faux sur l’étrave. Les deux gaillards, d’avant et d’arrière, étaient très élevés par rapport au pont. La chambre du capitaine – la *chopa* ou *chupeta* – était logée sous la *toldilla* . Quant à l’équipage, officiers et matelots, il s’abritait tant bien que mal sous la *tolda* , protégée des embruns par des bâches. La mâture comprenait trois mâts et un beaupré. Le grand mât, solidement emplanté dans la carlingue, tenu par des haubans, portait une grande voile carrée ou *trého* . Le mât de misaine, fixé sur le pont, supportait une voile plus petite, mais également carrée, appelée la *trinquette* . Au mât d’artimon, voisin de la poupe, flottait une voile latine, triangulaire. Sortant de l’avant et s’inclinant vers l’horizon, il y avait enfin le beaupré, battant la *cebadera* .

Le faible tirant d’eau des caravelles, c’est-à-dire leur peu d’enfoncement vertical dans l’eau, facilitait la manœuvre. Ne craignant ni les récifs, ni la vase, elles pouvaient naviguer le long des côtes réputées dangereuses, affronter les passes et s’engager dans les fleuves.

Les caravelles portaient une quarantaine d’hommes. Leur vitesse – rapide pour l’époque – ne dépassait guère dix kilomètres à l’heure. On les représente, parfois, couvertes d’or et de sculptures, ce qui est contraire à la vérité. Les caravelles étaient des bateaux de charge – des cargos – qui n’avaient pas coutume d’embarquer des passagers. Elles étaient, d’ailleurs, dépourvues de tout confort. Elles ne possédaient même pas de revêtements intérieurs. La vie y était dure et le risque constant. C’est un miracle que de tels bateaux – coques de noix dansant au gré des flots ou qu’un coup de vent emportait – aient pu, en fin de compte, vaincre l’Océan.

Les caravelles étaient les véhicules de la Découverte. Mais, outre les cartes, les conquistadors disposaient d’ins truments permettant de les diriger. Pour s’orienter, ils utilisaient la boussole, l’astrolabe, les portulans et les tables astronomiques.

La boussole, inconnue des Anciens, mais employée par les Chinois plus de mille ans avant l’ère chrétienne, avait été transmise aux Espagnols par les Arabes. On l’appelait aussi : *compas* . Elle se composait d’une aiguille aimantée qui flottait à la surface de l’eau, dans une boîte en bois. Elle indiquait aux navigateurs la direction du Nord.

L’astrolabe, inventé par Hipparque deux siècles avant Jésus-Christ, perfectionné par l’astronome allemand Jean de Kœnisberg, servait à mesurer la position des astres et leur hauteur au-dessus de l’horizon.

En plus de la boussole et de l’astrolabe, les marins consultaient les documents établis par les géographes et les astronomes. Sur les portulans élaborés par des savants ou par des moines, ils pouvaient reconnaître les ports de mer, les courants et les marées. C’était, en somme, une calligraphie coloriée du monde connu, scrupuleusement tenue à jour et modifiée au fur et à mesure des découvertes. Mais que de contours incertains sur le parchemin enluminé ! Enfin, les tables astronomiques donnaient un portrait approximatif du ciel. Il fallait beaucoup de savoir et de patience pour puiser un renseignement pratique dans ces grimoires, inintelligibles au vulgaire.

Tels étaient les moyens techniques dont les navigateurs disposaient, au moment où Christophe Colomb s'apprêtait à traverser la mer des Ténèbres. Encore faut-il noter que rares étaient les pilotes qui pouvaient ou savaient utiliser pleinement ces moyens. L'audace n'allait pas toujours de pair avec la science. On verra Colomb incapable d'expliquer à son équipage les variations de la boussole. Pourtant, les hommes de son temps connaissaient le phénomène de la déclinaison locale, c'est-à-dire l'angle que fait l'aiguille aimantée avec le Nord géographique, sous l'influence du magnétisme terrestre.

La *Pinta* et la *Niña* se balançaient mollement dans le port de Palos. Christophe Colomb ne put que ratifier le choix de Pinzon, dont la compétence était indiscutable. Mais, en lui-même, il trouvait ces caravelles bien modestes pour un ambassadeur des Rois Catholiques. Elles feraient piètre figure à côté des vaisseaux du Grand Khan, chargés de dragons et de licornes sculptés à même le bois. Aussi, et afin de ne pas froisser la susceptibilité du capitaine andalou, accepta-t-il la *Pinta* et la *Niña* , tout en suggérant d'y adjoindre une troisième caravelle destinée au capitaine général de la flotte, commandant en chef de l'expédition, c'est-à-dire à lui-même. Dès son arrivée à Palos, Colomb avait remarqué un bateau qui, parmi les autres, se distinguait par ses vastes dimensions. Un coq au milieu des poussins. Il faisait certainement plus de cent vingt tonneaux, alors que la *Pinta* et la *Niña* ne dépassaient pas cent tonneaux. De plus, sa vitesse atteignait neuf nœuds à l'heure, soit seize kilomètres et demi. Exactement ce qui convenait à ce roturier pour qui rien n'était trop noble. Car ce gueux, fils de cabaretier, sera constamment obsédé par la question des préséances. Comme à Lisbonne, comme à Cordoue, comme à Santa Fe, il témoignera, dans la petite cité de Palos, la même exigence hautaine. Des caravelles ? D'accord. Mais, pour lui, une plus grande que les autres.

Le bateau convoité par Colomb portait le nom folâtre de *Marigalante* . Comme il avait été construit dans un port de Galice, on l'appelait aussi « la

Galicienne ».

Le capitaine de la *Marigalante* , en même temps que son propriétaire, était Juan de la Cosa , natif de Santoña, petite cité à mi-chemin entre Bilbao et Santander. Dès le premier abord, il plut à Colomb. Ce Basque semblait posséder toutes les qualités de sa race : sérieux, sobriété, ardeur silencieuse au travail. Il parlait peu, souriait souvent et observait beaucoup. La douceur même, en apparence. Mais sa forte mâchoire, ses yeux enfoncés dans une orbite osseuse laissaient deviner que le petit homme tranquille pouvait se montrer, dans les circonstances graves, un chef impitoyable. Tout l'équipage, d'ailleurs, de la *Marigalante* était taillé sur le modèle du patron. Tous Basques, accoutumés aux rudes navigations de la mer de Biscaye, ils avaient l'écorce dure et n'entendaient pas la plaisanterie. Ils méprisaient tout ce qui n'était pas galicien ou basque. Excellents marins, mais la tête près du bonnet, ils obéissaient sans sourciller à Juan de la Cosa . Accepteraient-ils un autre capitaine ?

Christophe Colomb sut trouver les mots qu'il fallait pour séduire Juan de la Cosa . La gloire et la fortune, voilà ce qu'il lui proposait, tout simplement. Refuse-t-on la gloire et la fortune ? Le Basque accepta de livrer son bateau à Colomb. Il y adjoignit sa personne. Bien que propriétaire et capitaine de la *Marigalante* , il voulut bien cumuler, à bord, les fonctions de simple maître d'équipage et de pilote. Ainsi, il donnait confiance à ses matelots qui n'auraient jamais consenti à s'enrôler sous les ordres d'un étranger. Colomb avait réussi une excellente opération : un bateau solide – et plus grand que les autres ! –, un pilote éprouvé, un équipage sûr, tout cela sans débourser un maravédis. Juan de la Cosa , en effet, n'avait pas voulu entendre parler d'argent. Il serait toujours temps, au retour de Cipango, de réclamer aux Rois Catholiques le remboursement des frais d'expédition. Un dernier scrupule tourmentait Colomb. Le nom de *Marigalante* évoquait fâcheusement ces filles de mœurs légères qui vendaient leurs charmes aux marins. Un tel nom convenait-il au vaisseau

amiral d’une flotte chrétienne ? L’ambassade de Colomb était, aussi, apostolique, il ne fallait pas l’oublier. Quelques coups de pinceau eurent raison de cette inscription profane. La *Marigalante* devint la *Santa-Maria* .

Le problème de l’armement était résolu. Restait, pour ce qui concernait la *Pinta* et la *Niña* , celui de l’équipage. Ce fut l’affaire de Martin Alonso. L’aîné des Pinzon était, lui aussi, comme Christophe Colomb , un séducteur. Mais sa méthode différait de celle du Génois. Aucun mépris, aucune suffisance dans ses rapports avec les hommes. Il les traitait avec un mélange de familiarité et de respect. « *Señor marino* … » disait-il aux noirs gaillards hirsutes, puant le suif et le goudron, qui ravaudaient leurs filets sur la plage de Palos. Et il leur donnait de grands coups de chapeau, comme à la Cour. « Venez à Cipango, la ville aux tuiles d’or ! » ajouta-t-il, en les conduisant doucement vers la table d’inscription. Petit à petit, le tas d’or diminuait. À tel point que Colomb commença à s’inquiéter. Le million de la Reine, auquel Santangel avait ajouté spontanément cent quarante mille maravédis, était fortement entamé. Le versement des avances aux équipages, le radoub des vaisseaux, l’achat des munitions et du ravitaillement – un an de vivres ! –, avaient mangé une grande partie de la subvention royale. Il fallait encore, pour être juste, un demi-million de maravédis en or. Il n’était pas question de solliciter, une nouvelle fois, l’appui d’Isabelle. Martin Alonso, lorsque Colomb lui communiqua son anxiété, sou rit. Il manque cinq cent mille maravédis ? Qu’à cela ne tienne ! Il les trouvera. En quelques jours, la famille Pinzon avait réuni la somme nécessaire. À ceux des siens qui s’alarmaient de cette association qu’aucun acte ne sanctionnait, Martin Alonso répondait : « Parole de marin vaut mieux que grimoire de notaire ! »

L’enthousiasme communicatif de Martin Alonso, l’apport du demi-million supplémentaire, l’exemple donné par l’équipage de la *Santa-Maria* firent leur effet. En l’espace de trois semaines, le personnel de la flottille fut au complet. Cent vingt hommes, en tout, originaires, pour la plupart, des localités situées le long du rio Tinto et du rio Odiel. Les autres, outre les

Basques de Juan de la Cosa , venaient d'un peu partout. Il y avait un Valencien, Juan Martinez de Azogue, quatre condamnés à mort, extraits de la prison de Huelva, un Anglais, Tallarte de Lages, un Irlandais, Irès de Galvey et quelques Castillans qui se trouvaient à Palos.

Christophe Colomb , l'« homme au manteau râpé » devenu amiral, s'était attribué la *Santa-Maria* . Juan de la Cosa , assisté de Sancho Ruiz, la piloterait. Le contremaître serait Juan de Lequeitio, surnommé Chachu et l'économe Gil Perez, un vieux routier des mers. À bord de la galère capitane, prendraient place les familiers de Colomb : ceux qu'il flattait, parce qu'il en avait besoin, ceux qui le flattaient parce qu'ils en espéraient tout. Parmi les premiers, il y avait Rodrigo de Escobedo, notaire attaché à la flotte et Rodrigo Sanchez de Sévogie, contrôleur royal. Parmi les seconds, Diego de Arana, cousin de Beatriz, serrait de près Colomb qui lui avait promis la charge d'alguazil en chef, c'est-à-dire celle de grand maître de la justice. Pedro de Terreños aurait les fonctions de maître d'hôtel particulier du grand homme.

Martin Alonso Pinzon s'était réservé le commandement de la *Pinta* , réputée pour être le meilleur voilier des trois vaisseaux. Le pilote et le maître d'équipage étaient de ses parents. Matelots et apprentis étaient tous de Palos ou de Moguer : des enfants du pays.

Vicente Yañez, frère cadet de Martin Alonso, commanderait la *Niña* . L'équipage, également familial, se composait de cousins, de neveux et de camarades d'enfance des Pinzon. Tous, d'ailleurs, d'excellents marins, parmi lesquels Bartolomé Roldan et Juan Bermudez qui, quelques années plus tard, devait découvrir les îles qui porteront son nom.

Les deux caravelles et le vaisseau amiral étaient mouillés dans le port de Palos, à l'endroit appelé Estero de Domingo Rubio. C'était la partie la plus profonde du rio Tinto. En suivant la rive, on atteignait le couvent de la Rabida.

Jamais le petit port de Palos ne connut une telle animation que durant le mois de juillet 1492. Il fallait approvisionner les trois navires pour une année entière. Aussi les quais étaient-ils parcourus d'un continuel frémissement humain. Les matelots roulaient des barils jusqu'à la *Fontanilla* , pour les remplir d'eau douce. Des hommes chargés de caisses, des files de mulets venaient de l'intérieur des terres apporter aux marins les légumes secs, la viande boucanée et tous les articles nécessaires à une traversée au long cours. Mais l'animation n'était pas seulement sur le port. Elle était dans les cœurs et dans les esprits. Le soir, lorsque l'écrasante chaleur du jour commençait à tomber, les habitants de Palos et de Morguer se réunissaient dans les cabarets ou bien chez Pedro Vasquez, un vieux pilote qui, il y avait trente ans, était allé jusqu'à la mer des Herbes, tout près de l'île des Sept Cités – ainsi l'appelaient les Portugais –, ou Antilia, du nom espagnol. Toute la nuit – car il faisait trop chaud pour dormir –, on parlait de l'Ouest. Sept évêques, espagnols et portugais, fuyant devant les Maures, au VIIIe siècle, s'étaient élancés sur l'Océan et, après des mois de navigation, avaient découvert Antilia. Chaque évêque avait fondé un royaume insulaire, dont plus personne ne savait rien, sinon que la terre de ces îles était de la poussière d'or. Plus tard, des Portugais, décidés à explorer jusqu'à son terme la mer des Ténèbres, avaient pris pied dans des îles étranges. L'île des « Moutons à la chair amère », celle des « Hommes Rouges », celle de « Saint-Brandan » : domaine d'un géant converti au christianisme. Et l'on finissait par évoquer Cipango, ses palais dont les plaques d'or étaient aussi épaisses qu'une pièce de deux réaux et ses perles innombrables que les pêcheurs charroyaient à pleins paniers. Bercés par la voix grave du vieux Vasquez, les enfants somnolaient. C'était pour les matelots de Christophe Colomb , une sorte de veillée d'armes. Le récit des anciens, le vin épais d'Andalousie, l'énervement du départ, les coups de soleil de la journée enfiévraient ces têtes chaudes. Mais, en songeant à quels périls s'exposaient leur mari, leur frère ou leur fils, les femmes pâlissaient.

Ou bien, elles invoquaient la Vierge des Miracles. Comment, sans miracle, pourraient revenir les compagnons de Colomb ? Et, bien que la nuit fût très avancée, nul n'avait envie de dormir. Chacun, en guettant sur le ciel andalou la barre étincelante du soleil levant, imaginait, très loin, à l'extrême Ouest, la frange d'or de la mer des Ténèbres.

AU NOM DE DIEU… LARGUEZ !

2 août 1492. Il y a juste sept mois que Grenade est tombée. Demain, les caravelles de Christophe Colomb cingleront vers Cipango.

Grâce à Martin Alonso, l'affaire a été rondement menée. L'équipage est au complet et en place. On a passé la revue – *hacer alarde* – des hommes et du matériel. Comme il se trouvait que ce jour était la fête traditionnelle de la Vierge des Miracles, le peuple entier a prié à genoux. Au cours de la grand-messe célébrée au couvent de la Rabida, le capitaine général a communié.

Le lendemain matin, un peu avant le lever du soleil, tout le monde est à bord. On a monté les chaloupes sur le pont. Les matelots sont à leur poste. Il ne manque rien ni personne. Colomb a même pensé à emmener deux interprètes connaissant le chaldéen, l'arabe et l'hébreu. Il a tout prévu, sauf un prêtre. Étrange oubli de la part d'un ambassadeur des Rois Catholiques !

Sur la rive du fleuve, au premier rang de la foule, Juan Perez, le prieur de la Rabida, entouré de ses moines, ne détache pas son regard de la galère capitane. Cette heure unique, n'est-ce pas lui qui l'a suscitée ? Auprès de lui, le vieux Pedro Vasquez et le petit Diego. Les familles de ceux qui partent. Reviendront-ils ? Les femmes poussent des cris perçants, à la manière andalouse. On échange des paroles d'adieu. Martin Alonso promet une tuile d'or à chacun de ses amis. Dans l'air sonore du petit matin – la *madrugada* –, les voix s'enlacent et grondent tendrement. Le grincement

des câbles autour des cabestans, le claquement des voiles que les mousses détachent des vergues couvrent le sanglo tant murmure de la ville de Palos. Immobiles sur le château arrière, le visage éclairé par la lueur du fanal, les trois capitaines surveillent la manœuvre. Christophe Colomb a grande allure. Il porte avec aisance l'uniforme d'amiral : les chausses, la casaque et le manteau court doublé de fourrure sont rouge grenat. C'est la couleur des amiraux de Castille. Tout à l'heure, il s'est fait conduire à sa flotte au son des trompettes, ainsi que l'exigeait la tradition. Il veut tous les honneurs. Il y a droit, lui seul.

Quelque chose brille dans les eaux du rio Tinto. Un reflet tremble sur la coque goudronnée des vaisseaux. Le soleil ! Alors, Christophe Colomb ôte son bonnet, s'incline, regarde le haut des mâts, puis s'écrie d'une voix tonnante : « Au nom de Dieu… larguez ! » Et les deux frères Pinzon répètent : « Au nom de Dieu… larguez ! » Toutes les voiles, déployées, font un bruit de tonnerre. Les trois caravelles, lancées sur le rio Tinto, ont l'air, tellement fort souffle le vent, de trois albatros. Elles sont gauches et, comme eux, se balancent lourdement. Mais elles filent. Le drapeau amiral, portant l'image du Christ cloué sur la croix, flotte sur la *Santa-Maria* . Au grand mât de la *Pinta* et de la *Niña* , claque la bannière de l'expédition : une croix verte embrassant les initiales royales surmontées d'une couronne. Cette flotte sans aumônier est bien, pourtant, sous le signe de Dieu. Son chant de départ est le *Salve Regina* .

Le prieur de la Rabida a regagné le monastère. Du haut de la terrasse, il bénit les caravelles. Emportées par une brise puissante, elles ont dépassé le confluent du rio Tinto et du rio Odiel. Elles franchissent la barre de Saltes. Dans un grand éclaboussement d'écume, elles entrent dans l'Océan. Pendant longtemps, l'équipage verra les larges manches brunes de Juan Perez qui dessineront dans le ciel une croix mouvante. Il entendra les gémissements des femmes regagnant leur logis. Et, porté par la houle, le chant du *Salve Regina* enveloppera Palos, presque jusqu'au moment où les

voiles hautes des caravelles seront descendues dans la mer. Ces trois petits points que l'horizon absorbe, c'est la fin du dialogue. Il est midi.

Au moment où les matelots cherchent encore à distinguer la côte, une grande lamentation s'élève. Est-ce le soupir de Palos que le vent leur apporte ou, déjà, le chant des sirènes promis par la légende ? La clameur se rapproche. Elle prend forme. Bientôt, on pourra voir ces bouches ouvertes. Ce sont des hommes, et non des fantômes. Des remords, et non des souvenirs. Les trois caravelles doivent presque virer de bord, pour ne pas heurter les quelque vingt-cinq vaisseaux de la sinistre flottille qui, la proue tournée vers l'Afrique, déchirent l'Océan d'un long trait écumeux. Les passagers ont un aspect misérable. Il y a des vieillards au dos rond et au menton chenu, d'énormes femmes semblables à des sorcières, d'admirables jeunes filles au nez aquilin et au teint d'albâtre. Tout ce peuple chante, si chanter est, cet hymne désespéré que scandent les tambours de basque. Ce sont les juifs expulsés d'Espagne. L'édit des Rois Catholiques leur a laissé un délai de quatre mois – prorogé de neuf jours par la bienveillance de Torquemada – pour quitter à jamais leur patrie d'adoption. Précédés par des joueurs de violon, accompagnés par leurs rabbins, après avoir tant bien que mal liquidé leurs affaires, à pied ou entassés dans des charrettes, ils ont cheminé, pour la dernière fois, sur les routes andalouses, vers les ports du Sud. Une escadrille, commandée par le corsaire Pedro Cabron, les attendait à Cadix ou à Puerto de Santa Maria. Elle cingle, maintenant, vers la côte marocaine.

Les matelots de Christophe Colomb , penchés sur la rambarde, voient passer la flotte maudite. Les femmes – telles les pleureuses de l'antiquité –, n'ont pas cessé de hurler, pendant trois jours et trois nuits, sur les tombes de leurs ancêtres dont les ossements restaient en terre espagnole. Elles se sont lamentées, en se tordant les mains, tout le long des chemins qui conduisaient aux ports. Elles poursuivent, sur la mer, cette plainte aiguë. Le gémissement est la prière des juifs et leur pouvoir de se plaindre ne connaît

pas la fatigue. En vérité, cette plainte prolonge, à travers les siècles, celle des tribus israélites marchant vers Chanaan ou celle des captifs de Babylone. Pourtant, une note d'espérance ponctue ce *lamento* propitiatoire. Tour à tour élu et persécuté, le peuple juif a toujours entrevu, au terme de son exode, les lumières d'une cité bienheureuse. Peut-être les proscrits vont-ils retrouver, ensevelies dans les sables de Berbérie, les ruines d'une nouvelle Sion. Ils relèveront ces ruines et bâtiront d'autres Jérusalem.

Accoudé à la passerelle du *castillo* , Christophe Colomb médite. Il n'a pas une larme pour ce troupeau hébreu, déporté par ces mêmes princes qui viennent de faire sa fortune, en attendant qu'il fasse la leur. Il faut bien, parbleu ! préserver de toute souillure la *limpia sangre* . Mais son sang, à lui, est-il si pur ? Et sans les amis juifs qu'il comptait à la Cour et l'or juif des *marranes* – qu'importait qu'ils fussent convertis ! –, commanderait-il, aujourd'hui, ces caravelles ? Colomb écarte ces pensées gênantes. Il songe qu'il est le nouveau Moïse, conduisant le peuple espagnol vers la Terre promise. Il est le prophète et la loi.

Le *Salve Regina* et le chant du Psalmiste, un instant confondus dans une même imploration, se disjoignent, puis meurent. La flotte de Colomb poursuit vers le sud, tandis que celle de Cabron oblique vers l'est. Il n'est plus que le bruit de la mer. La nuit tombe – une nuit chaude –, enveloppant de ses plis lourds la journée du 3 août.

LA TRAVERSÉE

Christophe Colomb a mis le cap sur les Canaries, première étape. De là, il compte s'engager franchement vers l'ouest et poursuivre tout droit, en suivant le 28e parallèle. C'est l'itinéraire qu'il n'a jamais cessé de se fixer.

Trois jours passent, sans histoire. Les caravelles filent bon train. Le temps est beau et l'équipage paraît satisfait. Au matin du quatrième jour,

une nouvelle parvient à l’amiral : « Le gouvernail de la *Pinta* est déboîté ! » Mauvaise nouvelle, en vérité. Sans gouvernail, la *Pinta* est comme un cadavre à la dérive. De plus, elle est le meilleur voilier de la flottille et, comme telle, précède la *Niña* et la *Santa-Maria* . Martin Alonso essaie, tant bien que mal, de replacer le gouvernail dans ses gonds. Il y arrive. Le gouvernail tiendra jusqu’aux Canaries. Encore trois jours d’une navigation périlleuse – voici maintenant que la *Pinta* fait eau ! –, et les caravelles atteignent Gomera, l’une des îles Canaries. Colomb voudrait se défaire de la *Pinta* et l’échanger contre un autre bâtiment. Mais Martin Alonso s’y oppose. Le bateau est excellent, il n’est que de le réparer. Pendant les quatre semaines que durent les travaux – du 9 août au 6 septembre –, la *Santa-Maria* et la *Niña* voguent d’une île à l’autre : Fuerte-Ventura, Lanzarote et l’île de Fer. Colomb prend langue avec les indigènes et puise, dans leurs récits, de nouvelles certitudes. Il paraît que, certains soirs, de mystérieux sommets se profilent au-dessus de la mer, vers l’ouest. Et quelle n’est pas la terreur des matelots espagnols de voir, sur l’« île d’Enfer », le pic de Ténériffe, la « bouche de feu du Teyde », cracher des flammes ! L’amiral les rassure. Ce phénomène volcanique n’a rien que de très naturel. Car l’habileté de Colomb est de doser le merveilleux et le réel, suivant les circonstances. Les choses sont effrayantes ou normales, suivant ce qu’il a décidé qu’elles seraient.

La *Pinta* est remise à neuf. Le gouvernail gouverne. La coque est radoubée. La voilure, aussi, a été transformée : on a remplacé, au mât de misaine et au grand mât, la voile latine ou triangulaire par des voiles carrées. Mettant à profit cette escale forcée, on s’est approvisionné d’eau et de viande salée. Tout est paré. Christophe Colomb donne l’ordre de départ. En route ! C’est le 6 septembre.

Rajeunie, toute pimpante, ses voiles nouvelles claquant au vent, la *Pinta* reprend la tête du convoi. Le vrai voyage commence. Il était temps ! Trois caravelles portugaises croisaient dans les parages, avec mission de retarder

– voire d’empêcher – l’expédition espagnole. Christophe distance l’adversaire, prend du champ et, faisant forcer la vitesse, met le cap droit sur l’ouest. Bientôt, l’équipage perd de vue les Canaries. Adieu aux Îles Fortunées !

Colomb évalue à sept cents lieues – sur des indications très vagues – la distance qui sépare les Canaries du littoral de Cipango. Mais il n’est pas sûr de son fait. Aussi établit-il, dès le départ, deux relevés des parcours, l’un comportant les chiffres réels, à son usage, l’autre accusant des chiffres inférieurs, destiné à l’équipage. Cette ruse enfantine – elle n’échappera pas aux frères Pinzon , non plus qu’à Juan de la Cosa – trompera les matelots sur la longueur du voyage, du moins Colomb le pense-t-il. La ruse et le mensonge seront ses armes principales dans les moments difficiles. Quand il ne sait pas, il invente. Et son assurance est telle qu’il convainc les plus sceptiques. Ainsi, lorsque, le 13 septembre, ses hommes viennent à lui, frappés de terreur en constatant que l’aiguille de la boussole décline du nord vers l’est, l’amiral ne se trouble pas. Ce n’est pas l’aiguille qui s’est déplacée, leur dit-il, mais l’étoile polaire. L’aiguille est infaillible, mais les étoiles ont l’humeur vagabonde. L’explication satisfait l’équipage. Pourtant, Colomb l’a improvisée. Au vrai, le phénomène l’étonne. Son carnet de route en fait foi : « À la tombée de la nuit, l’aiguille s’inclina vers le sud-ouest, la pointe tournée vers la gauche du point nord. Le lendemain matin, elle était dirigée vers le nord-est, la pointe à droite du point nord. » Il constate, il est surpris. Mais il n’argumente pas. Cette boussole, tiraillée entre les attractions contraires des deux pôles, lui semble folle. Pourquoi ? Il n’en sait trop rien. Qu’importe, d’ailleurs ! L’essentiel est de suivre rigoureusement le 28e parallèle.

Le 14 septembre, les marins de la *Niña* voient voler au-dessus d’eux un héron et un de ces oiseaux dont la queue se termine par deux plumes effilées et qu’on appelle : phaétons. C’est une espèce qui ne s’éloigne guère de la terre de plus de vingt lieues. Témoignage de la proximité des îles. Il

fait chaud, comme « au mois d'avril en Andalousie », écrit Colomb. Et il ajoute : « Il ne manque que le chant du rossignol. » Le ciel est d'un bleu profond, presque insoutenable. Le soir venu, un merveilleux météore, semblable à une branche de feu, passe à l'horizon. L'équipage s'effraie. L'amiral, une fois encore, trouve l'explication. C'est un morceau d'étoile qui s'est détaché. Rien de plus naturel.

À partir du 17, les indices d'une terre toute proche se multiplient. D'énormes paquets d'algues ralentissent la marche des vaisseaux. Ce sont les varechs de la mer des Sargasses. La flottille semble se mouvoir dans une prairie inondée. Les matelots lancent des filins et retirent ces plantes agglomérées. Il n'y a pas de doute : c'est de l'« herbe de rivière » et non de la flore marine. Un crabe vivant s'y dissimule. Encore un indice favorable. Les crustacés ne se risquent pas en haute mer. Un vol de phaétons – ces « oiseaux des tropiques » – déchire une nouvelle fois le ciel. Il faut bien que leur port d'attache soit proche. Il n'est pas jusqu'à l'eau de mer – il s'y mêle sûrement l'onde des fleuves –, dont la saveur singulièrement douce ne témoigne que la terre n'est pas loin.

La nuit du 17 au 18 se passe dans une sorte de confusion exaltée. Le moindre phénomène est interprété par l'équipage comme l'annonce de la terre. Christophe Colomb ne fait rien pour dissiper l'illusion. Il laisse imprudemment mûrir et chauffer ce climat d'enthousiasme. Au matin du 18, la mer, encombrée par les algues, est aussi lisse qu'un plancher. On s'aperçoit, alors, que les oiseaux sont des nuages et les îles entrevues des brisants. Déception ! Le lendemain, il pleut. Les timoniers relèvent la distance parcourue, depuis les Canaries. Ils ne sont pas d'accord entre eux. La *Niña* accuse cinq cent quarante lieues, la *Pinta* , quatre cent vingt et la *Santa-Maria* , quatre cents.

19, 20, 21, 22, 23, 24, 25 septembre… Les caravelles ont quitté Gomera depuis dix-neuf jours. L'équipage commence à perdre patience. Il est fatigué du ciel et de la mer. Colomb s'efforce de le tenir en haleine. Un

oiseau qui se prend dans les voiles – l'amiral jurerait que c'est une mouette –, le vol d'un pélican, les fanons d'une baleine surgissant entre deux vagues, il n'en faut pas plus à Colomb pour affirmer à ses hommes que la terre sera bientôt en vue. Au crépuscule du 25 septembre, la *Pinta* et la *Niña* s'approchent de la *Santa-Maria* , comme elles le font chaque soir et chaque matin. Elles viennent « aux ordres ». Colomb et Martin Alonso, entonnant leur porte-voix, se communiquent les observations de la journée. D'après leurs calculs et les indications des cartes, ils auraient dû, aujourd'hui même, rencontrer Antilia, l'île des Sept Cités. Pourtant, la mer est unie et la ligne d'horizon sans une cassure. Tandis que Christophe Colomb et Juan de la Cosa confrontent leurs remarques, Martin Alonso, du plus haut de sa caravelle, scrute le lointain. Le soleil descend sur la mer. C'est l'heure fantastique où le mirage est roi. Soudain, un coup de canon. Un cri : Terre ! Christophe Colomb tombe à genoux. Tout l'équipage fait de même. Les hommes de la *Pinta* , qui ont, les premiers, aperçu la terre, chantent le *Gloria in excelsis Deo* . Les deux autres caravelles reprennent le cantique. Martin Alonso estime à vingt-cinq lieues la distance restant à couvrir jusqu'au point qu'il a décelé. Personne ne dormira, durant cette nuit d'attente. Infléchissant légèrement leur direction vers le sud, les vaisseaux naviguent prudemment. L'aube se lève. Il n'y a plus rien à l'horizon. La terre entrevue par l'aîné des Pinzon n'était qu'une bande de nuages. Ils se sont dissipés. Toujours la splendide monotonie du ciel et de la mer.

La déconvenue des marins est atroce. La flotte est-elle donc condamnée à errer misérablement jusqu'à la fin des siècles ? En fait, elle a accompli la moitié du voyage, sans le savoir.

Le 1er octobre, Christophe Colomb constate que les caravelles ont parcouru sept cents lieues. Il en annonce cent de moins, environ, à ses hommes. L'artifice est grossier, car les matelots expérimentés évaluent les distances au jugé. Sept cents lieues ! Normalement et si ses calculs étaient justes, il devrait être à Cipango. Que se passe-t-il ? Le 6 octobre, Martin

Alonso suggère à Colomb d'obliquer vers le sud-ouest, direction nettement indiquée par le vol des oiseaux. Mais l'amiral ne démord pas de son idée fixe : l'ouest. Le lendemain, l'équipage de la *Niña* , à son tour, tire un coup de bombarde. Il a cru voir la terre. Encore une illusion d'optique. Martin Alonso supplie alors l'amiral de modifier le cap. La situation est grave. Les hommes sont découragés. N'y a-t-il pas de quoi ! La terre est proche, certainement. Il n'est que d'observer le vol des oiseaux et de se guider sur eux. Ainsi faisaient les Portugais. Colomb se laisse convaincre. Il donne l'ordre de prendre le cap ouest-sud-ouest.

Terre !

10 octobre… Trente-quatre jours, depuis le départ des Canaries ! Le temps est beau. La mer est calme, comme un lac. « On aspire avec ravissement un air embaumé », note Colomb dans son journal de bord. Si la nature est paisible, les hommes le sont moins. Christophe Colomb a pu, jusqu'alors, s'imposer par son verbe enflammé, sa noble prestance et son titre d'amiral. Mais, peu à peu, son prestige décline. Aussi ignorants qu'ils soient, les matelots ont compris que le capitaine général n'en sait pas plus qu'eux. Quant aux marins éprouvés, ils constatent que Colomb est un amateur. Ses erreurs de navigation sont flagrantes. Et puis, le Génois est dur avec l'équipage. Ses colères sont ter ribles et souvent injustifiées. Il manque au plus haut point de ce sens social, de cet esprit d'équipe qui sont de tradition dans la marine. Les Basques de la *Santa-Maria* ne se gênent pas pour murmurer ouvertement et, le soir, réunis autour du fourneau de cuisine, ils discutent ferme. Il faut mettre fin à cette expédition ridicule. Pourquoi ne pas jeter à l'eau cet amiral de pacotille ? Après, on s'en retournerait au pays. Une seule objection à ce projet : la proximité des deux autres caravelles. Les frères Pinzon ont bien en main leur équipage. Ils sont

bons avec leurs hommes et ceux-ci leur font une confiance absolue. Mais ces joyeux compagnons, toujours prêts à rire avec les matelots, ne plaisantent pas sur le chapitre de la discipline. Ils réprimeraient avec la dernière rigueur la moindre tentative de rébellion de la *Santa-Maria* .

Les protestations des « voisins du fourneau » montent de la cuisine jusqu'au *castillo* . Alors quoi, on murmure ? Christophe Colomb fait tirer un coup de bombarde. La *Pinta* , qui est en tête, stoppe. La *Santa-Maria* la rejoint. La *Niña* se met à l'alignement. Du haut du château d'arrière, Colomb s'écrie : « Capitaines, mon équipage se plaint. Que faire, à votre avis ? » Vicente Yañez Pinzon répond : « Continuer encore deux mille lieues et puis, si nous n'avons rien trouvé, revenir. » Un éclat de rire accueille la boutade de Vicente. Mais Martin Alonso n'est pas d'humeur à baguenauder. Rien de tel qu'un ancien corsaire pour faire respecter l'obéissance. De tout son souffle, il crie : « Faites pendre ou jeter à la mer une demi-douzaine de ces mécontents ! » Puis, il ajoute : « J'ai juré, par la couronne royale, que ni moi ni aucun de mes parents nous ne nous en retournerions avant d'avoir découvert une terre… Que celui qui veut s'en retourner s'en retourne ! Pour ma part, j'irai de l'avant, car il me faut découvrir une terre ou mourir en la cherchant ! » Cette voix tonnante couvre le grondement des flots. Elle étouffe le murmure des révoltés. Tout rentre dans l'ordre.

Christophe Colomb était l'âme de l'expédition. Mais Martin Alonso en était le bras. Sans lui, Colomb n'aurait sans doute pas pu la mener à bien. Ses dons incontestables de beau parleur et de brillant capitaine perdaient de leur pouvoir à mesure que la traversée s'allongeait. Ils n'avaient pas résisté à l'épreuve du contact quotidien avec les hommes, à ce corps à corps avec une nature insaisissable, à cette lente pénétration dans un horizon qui, constamment, se dérobait. Pour les Basques de Juan de la Cosa et les Andalous des frères Pinzon, Christophe Colomb restait l'étranger. Mais ils

respectaient en Martin Alonso le pilote hors de pair, l'enfant de Palos et le chef humain. C'est Martin Alonso qui rendit possible Christophe Colomb !

L'amiral aurait bien ri, si quelqu'un lui avait tenu un tel propos. Les frères Pinzon ? D'utiles actionnaires, de bons techniciens, d'excellents maîtres d'équipage, pas autre chose. Le génie, l'idée forte, c'est lui. Et, dans un sens, il a raison. À la base de toute entreprise, il y a, d'abord, l'image créatrice, concrétisée par le verbe et que les artisans exécutent. L'image et le verbe ? Christophe Colomb . En cette fin de journée du 10 octobre, il songe encore – tant il est pénétré de messianisme – à Moïse conduisant le peuple juif hors d'Égypte. Et cette foule, délivrée presque malgré elle de la servitude, murmurait contre celui qui l'avait sauvée ! « Ingrats ! » soupire l'amiral, au soir de la révolte.

L'attitude énergique de Martin Alonso et sa démonstration de solidarité avec Christophe Colomb ont produit leur effet. L'équipage de la *Santa-Maria* ne bronche plus. Les intrigues « autour du fourneau » ont pris fin. Le temps, d'ailleurs, ne favorise pas la colère. Le jour, les matelots se baignent dans une eau presque chaude. Autour d'eux, des saumons et des dorades s'ébattent. La nuit, ils se rassemblent sur le château d'avant. La moiteur parfumée des tropiques les alanguit et, plus encore, le raclement des guitares. Ils s'imaginent voguer sur le Guadalquivir, un soir d'août. Le ciel de Séville n'est pas moins étoilé que ce ciel inconnu. Sanglot cristallin des cordes, appel rauque du *cante jondo* – voilà qui plaît à l'amiral. Un grand espoir vibre dans cette chanson triste. C'est qu'en effet les témoignages d'une terre prochaine se multiplient. Un roseau qui flotte. Des mouettes – de vraies mouettes ! –, qui, un instant, se posent tout en haut du grand mât. Un bâton couvert de limaçons. Une branche portant des baies rouges. Allons ! cette fois, Cipango n'est pas loin.

Au soir du 11 octobre, Christophe Colomb monte à son *castillo* . Il attend que les hommes aient terminé l'office vespéral. Puis, après le *Salve Regina* , il les harangue de sa belle voix musicale. Car, lorsqu'il le veut et

quand il le faut, il persuade et il charme. Il annonce à ses hommes qu'on est à sept cent cinquante lieues à l'ouest de l'île de Fer et que, dans quelques heures, la terre sera en vue. Il sait trouver des mots poétiques et affectueux pour décrire, par avance, l'arrivée au pays du Grand Khan et remercier son équipage de sa patience. Il promet, enfin, à celui qui, le premier, apercevrait la terre, outre une rente viagère de dix mille maravédis en or, de la part de la Reine, un pourpoint de soie, à titre de cadeau personnel. Tel est le pouvoir d'incantation de Christophe Colomb que tous ses hommes l'acclament, oubliant qu'ils le voulaient jeter par-dessus bord, deux jours auparavant.

La nuit du 11 au 12 octobre… À 10 heures, l'amiral – depuis le coucher du soleil, il n'a pas cessé de fouiller l'épaisseur de l'ombre – discerne une faible lueur, « semblable à celle d'une petite chandelle, qui s'élevait et s'abaissait tour à tour ». Elle est si pâle et si lointaine ! N'est-ce pas le reflet d'une étoile ? Colomb appelle ses familiers : Pedro de Terrenos, son maître d'hôtel, Sanchez de Ségovie, le contrôleur royal. Tous deux constatent le phénomène. Ce doit être la torche de quelque indigène. L'amiral donne l'ordre de déployer les voiles. La vitesse des caravelles atteint la moyenne de quatre lieues à l'heure. Pour l'instant, personne, hormis Colomb et ses confidents, ne sait encore la nouvelle.

À minuit, le ciel un peu nuageux s'éclaircit. Presque tout le monde dort. Il est deux heures du matin. Les vaisseaux, toutes voiles dehors, ne sont jamais allés si vite. Soudain, un cri, deux fois répété : « Terre ! Terre ! » Puis, un coup de canon. Un matelot se dresse sur la proue de la *Pinta* . On distingue, dans la nuit devenue claire, ses gestes de fou. La *Pinta* , comme toujours à la tête de la flottille, s'immobilise. La galère capitaine la rejoint. Christophe Colomb , se penchant sur la passerelle du *castillo* , crie à Martin Alonso : « Vous avez trouvé une terre ? – Non, pas moi, répond l'aîné des Pinzon, mais un de mes matelots, Juan Rodriguez Bermejo, natif de Triana. »

En effet, dans la clarté de la lune, le noir contour d'une côte apparaît. C'est bien la terre. Les capitaines font carguer les voiles et mettre les bateaux « en panne », c'est-à-dire en travers du vent. Dans un grand sifflement d'agrès et de gerbes d'eau, les caravelles brisent net leur élan et s'immobilisent. Il faut attendre le jour.

Bermejo espère la récompense promise : les dix mille maravédis en or d'Isabelle et le pourpoint de soie de l'amiral. Martin Alonso, son patron, surpris du silence de Colomb à ce sujet – peut-être est-ce un oubli ? –, croit devoir lui rafraîchir la mémoire. L'amiral, à son tour, feint l'étonnement. Qui, le premier, a vu cette petite lumière vacillante sur la plage, à dix heures du soir, le 11 octobre, sinon lui, Christophe Colomb , Amiral de la Mer Océane ? Le cri de Bermejo, quatre heures après, n'était qu'une confirmation. À lui les dix mille maravédis ! Quant au pourpoint, on verrait plus tard.

Les frères Pinzon sont consternés. En cette heure inouïe – il n'en est pas une semblable dans l'histoire du monde –, comment Christophe Colomb peut-il songer à déposséder le pauvre Bermejo de la rente royale – une fortune pour lui ! – alors qu'il va percevoir le dixième des richesses fabuleuses, maintenant à portée de la main ! Qu'y a-t-il de vraisemblable, sinon de vrai, dans cette prétention de l'amiral d'avoir vu une lumière à l'horizon, si longtemps avant l'apparition de la côte ? Au moment où Colomb devient l'égal des plus grands monarques de la terre, il ne craint pas d'engager une discussion sordide avec un simple matelot. Est-on sur un vaisseau amiral ou dans la boutique d'un juif ? Ce marchandage ternira la pureté d'un tel instant, qu'on aurait souhaité exempt de toute bassesse. Pour quelques pièces d'or, Colomb compromet son prestige. Il abîme son propre personnage. Il porte, cependant, le plus grand soin à la composition de ses attitudes. Mais ce comédien consommé ne sait pas résister à l'attrait du lucre.

Inconscient peut-être de son injustice à l'égard de Bermejo, ignorant qu'il vient de perdre l'amitié des Pinzon , le grand homme, seul sur le *castillo* de la *Santa-Maria* , attend que le jour se lève. Bientôt, les premiers rayons du soleil enflammeront les fameux toits aux tuiles d'or. Ils rosiront les quais de marbre. Ils embraseront les navires du Grand Khan, plaqués de laque et dont les proues sont des hippogriffes. Et de longues théories d'éléphants, drapés de soie rouge et portant sur leur dos des tourelles d'argent ciselé, défileront sans fin.

Colomb pense-t-il sincèrement qu'un tel tableau se dégagera des ténèbres ? À la vérité, il est partagé – comme il le sera toujours –, entre son appétit démesuré de merveilleux et son froid réalisme. Il ne sait pas encore s'il va toucher une île ou un continent. Mais il est persuadé qu'au lever du soleil, il posera le pied sur une terre relevant de l'autorité du Grand Khan, que ce soit une île du Cathay – la Chine – ou une pointe avancée de Cipango – le Japon.

Face à la nuit que trouble déjà le glissement pâle de l'aube, Christophe Colomb prépare son rôle. Il a passé la main sous son pourpoint, bien moins pour contenir les battements de son cœur que pour tâter la lettre adressée au Grand Khan par les Rois Catholiques. Il en répète les premiers mots : « Au Sérénissime Prince, notre ami très cher… » Cet imaginatif, toujours en avance sur l'événement, rumine son discours. Car il ne fera pas que remettre à l'empereur asiatique la missive de ses maîtres. Il la commentera. Il empaumera le Grand Khan. Il lui dira…

Cipango ? Le Grand Khan ?

Christophe Colomb se trompait deux fois.

Il n'était ni au Japon, ni en Chine, mais aux îles Bahama, dans les Antilles, à trois mille kilomètres, environ, de la future New York. Quelques degrés de plus vers le nord et il abordait en Floride – ce jardin luxuriant, moucheté de lacs et son éternel été. L'Espagne, peut-être, évinçait l'Angleterre et son destin impérial se fixait à Miami. Il n'y aurait pas eu,

alors, deux Amériques, l'une anglo-saxonne et l'autre hispano-portugaise, mais une seule : l'Amérique latine. Chimère ? *Chi lo sa ?* En tout cas, si Christophe Colomb avait suivi rigoureusement le 28ᵉ parallèle, comme il y était résolu, la tête de pont de la Conquête aurait été quelque part en Floride. Mais Martin Alonso l'avait fait obliquer vers le sud.

Colomb n'était pas en Asie. Qu'importait, d'ailleurs ! Il y avait beau temps que la dynastie chinoise des Ming s'était emparée du pouvoir, détenu jusqu'alors par la dynastie mongole des Yuan, fondée par Koubilaï. L'empire du Grand Khan n'existait plus depuis cent vingt-quatre ans.

Cipango ? Le Grand Khan ? Ni l'un ni l'autre.

Chapitre III

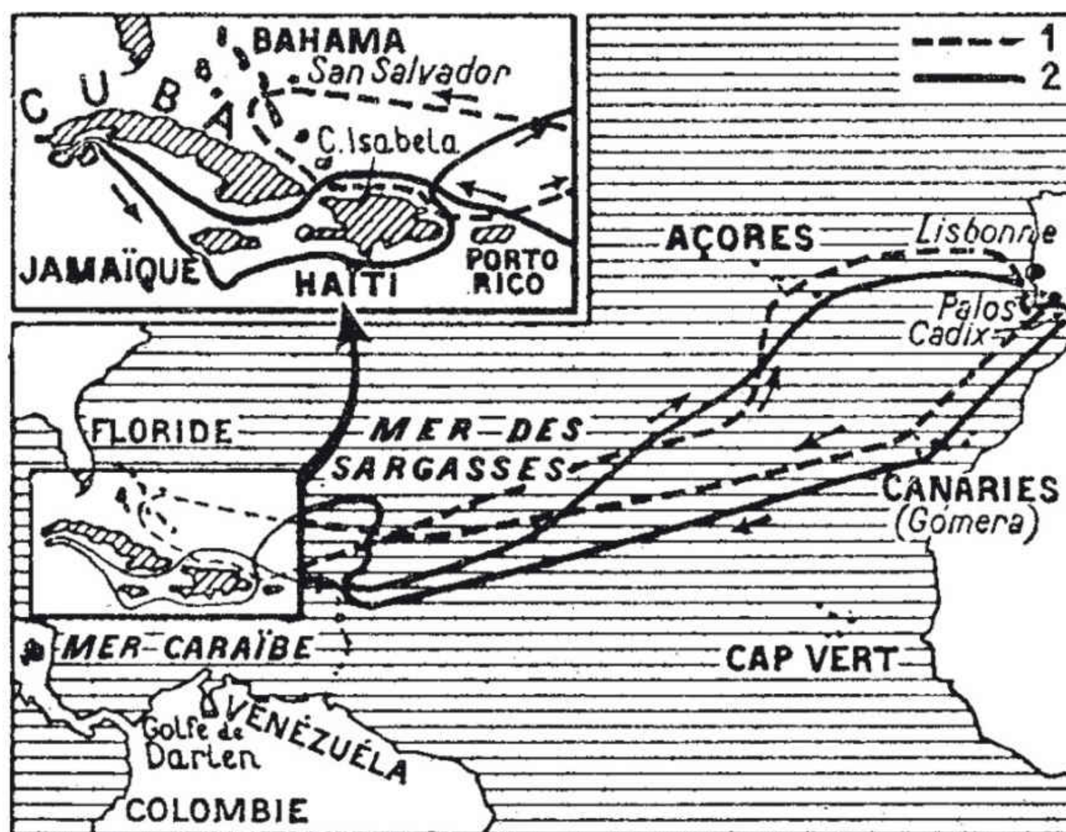
L'INTROUVABLE CIPANGO

LE jour apparaît, d'un seul coup, ainsi qu'il est de coutume dans le ciel des tropiques. Un rideau qui se lève, comme au théâtre. Mais où sont les chaussées de marbre et les jonques laquées ? Les premiers rayons du soleil découvrent une île de simple apparence, verdoyante. À travers les bouquets d'arbres, un lac scintille. Pas une construction, pas un toit, pas une barque annonçant la présence de l'homme. Une île déserte, sans doute. Est-ce cela, Cipango ?

Mais cette matinée du 12 octobre est si lumineuse, l'odeur de la cannelle et des frangipaniers si grisante, que les Espagnols n'ont pas un instant de déception. Pendant trente-trois jours, ils n'ont vu que la mer et le ciel. Ils vont, enfin ! toucher terre. N'est-ce pas mettre le comble à leurs vœux ? Colomb a tenu ses promesses. Les officiers donnent l'accolade à celui qui, maintenant, est bien l'Amiral de la Mer Océane. Les matelots se jettent à ses pieds et implorent son pardon. La minute est belle. Rémission et gloire.

Sans se douter de sa malchance – il a manqué de peu le continent américain –, le capitaine général s'apprête à descendre à terre. Il revêt son uniforme rouge sombre d'amiral, fait sortir la chaloupe et y prend place, accom pagné d'une escorte armée jusqu'aux dents. L'embarcation plie sous le poids des marins transformés en soldats et qui portent le casque et la

rondache. Quelques-uns sont sanglés dans une cuirasse ou tiennent l’espingole en bandoulière. Il faut être prêt à tout. Christophe Colomb étreint la bannière de Castille. Pour la première fois, l’emblème du Christ cloué sur la croix flotte dans l’azur tropical. Les chaloupes des frères Pinzon suivent de peu celle de l’amiral. Les deux capitaines brandissent l’étendard de l’expédition : la croix verte entrelacée des initiales royales.



CHRISTOPHE COLOMB EN QUÊTE DU GRAND KHAN

Premier voyage (3 août 1492-4 mars 1493)

Deuxième voyage (25 septembre 1493-11 juin 1496)

Au moment où les chaloupes vont atteindre la plage, des hommes surgissent des bosquets. Ils sont nus. Certains traînent sur le sable des troncs d’arbre évidés. Ils se lancent à la mer et pagaient à la rencontre des

Espagnols. L’île est donc habitée ? Pour le moment, Christophe Colomb ne s’en soucie guère. Le plus urgent est d’entrer en possession de la terre découverte. L’amiral accoste, saute de la chaloupe, s’avance lentement de quelques pas sur la grève. Derrière lui, marchent Rodrigo de Escobedo et Sanchez de Ségovie, notaire et contrôleur royal, témoins et scribes patentés. Colomb tire son épée, coupe quelques herbes et fait sauter l’écorce des arbres voisins – geste symbolique pour marquer son droit de propriété. Les fonctionnaires, alors, dressent l’acte officiel par lequel Christophe Colomb prend possession, au nom des Rois Catholiques, de cette île qu’il nomme San Salvador. Les indigènes l’appelaient Guanahani. Ce sera, plus tard, l’île Watling appartenant à l’archipel des Bahama ou Lucayes, dans les Antilles britanniques.

Ainsi fut découverte l’Amérique, au clair matin du 12 octobre 1492. Découverte relative, si l’on songe que Christophe Colomb se croyait en Asie et qu’il était aux approches seulement de la véritable Amérique.

Colomb ne perd jamais la tête. Au faite du triomphe comme au plus noir de ses échecs, il conserve un étonnant réalisme. Jamais l’ivresse de l’orgueil n’altérera son sens pratique. En toute circonstance et d’abord, il lui faut un document, dûment signé et paraphé. De son père, le commerçant génois ou, peut-être, de quelque ancêtre juif, il a hérité cette crainte du mauvais payeur et cette exigence du contrat écrit, sans lequel il ne peut y avoir d’engagement valable. Ainsi, dès qu’il a posé le pied sur la terre nouvelle, son premier acte est un acte juridique. Après, seulement, il baisera le sol, remerciera Dieu et fera chanter le *Te Deum* . Les affaires avant le sentiment.

Au seuil du Nouveau Monde

Les indigènes se tiennent à distance respectueuse des Espagnols. Ils ont peur. Mais la curiosité l’emporte. Pas à pas, ils se rapprochent de ces

divinités. Les plus hardis touchent ces choses extraordinaires que sont les barbes des étrangers – ils ne se sont pas rasés depuis la halte aux Canaries et la barbe de Colomb est presque blanche ! –, les étoffes plus rutilantes que le plumage des perroquets et le dur bossellement des armures. Un insulaire saisit à pleine main la lame d'une épée. Il pousse un cri, regarde son sang couler. Personne n'a jamais vu cette matière brillante, qui blesse.

Comment sont ces indigènes ? Dans l'ensemble, beaux et bien faits. Ils ramènent leurs cheveux courts et raides au-dessus de la tête et les laissent retomber en arrière, comme une crinière. La couleur de leur peau, ni blanche ni noire, est celle des Canariens. Ils sont aimables – presque gracieux. Leurs mœurs paraissent pacifiques. Des primitifs.

Christophe Colomb ne s'attardera pas à San Salvador. Il n'y a rien à tirer de cette île peuplée de perroquets, non plus que de ces indigènes candides. Aux questions posées par l'amiral – le signe figurant la parole –, les naturels de Guanahani ne savaient répondre que par des rires enfantins. Comment connaître s'il y avait de l'or et où se trouvait Cipango ? En reprenant la mer.

Le 14 octobre, les caravelles lèvent l'ancre. Colomb a embarqué – de gré ou de force – sept indigènes. Le lendemain soir, la flottille touche une île que l'amiral baptisera *Santa Maria de la Concepción* . Le surlendemain, une île encore : *Fernandina* . La quatrième île, plus exubérante que les autres – « la parure des perroquets mettait dans l'ombre le soleil lui- même », notera Colomb dans son carnet de route – portera le nom d'*Isabela* . Toujours plus de parfums et de fleurs. Une nature vierge et des créatures innocentes, comme aux premiers âges. Cette résurrection du Paradis terrestre enchante Christophe Colomb , pas au point de lui faire oublier son objectif. Joindre le Grand Khan et trouver de l'or. Il est persuadé qu'il touche au but. Les renseignements des indigènes fortifient sa conviction. Ils lui parlent d'un roi puissant et riche dont l'empire n'est pas loin. Parfois, ses soldats, montés sur de vastes pirogues, viennent jusqu'aux îles. Ils capturent le meilleur de la population et l'emmènent en esclavage. On les appelle les *Caribs* . Dans quelle direction repartent-ils ? Les indigènes tendent le bras vers l'ouest. Ce

ne peut être que Cipango ou bien Quinsay, la métropole chinoise. Ces indications confirment la certitude de Colomb qu'il est bien aux Indes occidentales, à quelques jours de la résidence de l'empereur de Tartarie. Et l'amiral murmure, en souriant, le nom étrange que ces sauvages donnent à Cipango : « Cuba ! »

Le 20 octobre, la flotte atteint Cuba : « Je n'ai jamais vu plus beau pays », écrit Colomb. Des feuilles de palmier si grandes qu'elles servent de toit aux maisons. Sur la plage, des milliers de coquillages nacrés. Une eau limpide. Et, toujours, la même symphonie étourdissante de chants d'oiseaux. Par contre, l'humanité ne diffère pas de celle des îles précédentes. Les Indiens – comment les appeler autrement, puisqu'ils habitent l'extrême Est du continent asiatique ? –, sont d'un naturel doux. On les apprivoise comme de jeunes animaux. Se souvenant de sa mission apostolique, Colomb leur fait répéter le *Salve* et l'*Ave Maria* . « Il sera facile d'en faire de bons chrétiens », note-t-il dans son carnet de route.

Jusqu'au 2 novembre, les caravelles longent la côte cubaine, dans sa partie orientale. Rien de particulier. Un air délicieux, « ni chaud ni froid ». Une flore surabondante. Une faune curieuse. Mais les hommes sont peu nombreux. Ils vivent chichement, dans des huttes faites de feuilles de palmier, du produit de leur pêche. Ils sont pauvres, si l'on entend par là qu'ils n'ont pas la notion de la richesse. Ils sont craintifs, car ils parlent souvent d'un souverain redoutable avec qui leur roi est en guerre. Bien qu'obscures, ces allusions sont saisies au vol par Christophe Colomb . Il décide de mouiller à l'embouchure d'un fleuve – le *rio Maximo* –, et d'envoyer deux ambassadeurs, par voie de terre, au monarque local. Peut-être obtiendront-ils de lui des renseignements sur le Grand Khan. Il choisit, pour cette ambassade, le juif Luis de Torres, son principal interprète et un matelot de Huelva, réputé pour être fort débrouillard. La mission se met en route, le 2 novembre. Elle revient, quatre jours après, bredouille. Personne ne sait où réside le Grand Khan. De son côté, Colomb a fait le point. Il a calculé que, depuis l'île de Fer, l'expédition avait couvert plus de onze cents

lieues. Il a acquis, en outre, la certitude que Cuba n'est pas une île, mais une province continentale de l'empire du Grand Khan. Quant à Cipango, ils l'ont laissée derrière eux. Les indigènes lui donnent le nom de *Babeque* ou de *Bohio* . Il faut retourner en arrière et remettre à plus tard l'exploration du continent.

Le 12 novembre, Christophe Colomb donne l'ordre de quitter Cuba, qu'il baptise *Juana* du nom de l'infant d'Espagne. L'amiral a embarqué six Cubains, ainsi que leurs femmes et leurs enfants. En route vers Babeque ! Le 21 novembre, un incident grave se produit. La *Pinta* qui, depuis le début du voyage, a constamment tenu la tête de la flotte, disparaît à l'horizon. Martin Alonso a-t-il perdu de vue les lanternes de la *Santa-Maria* ou bien s'est-il délibérément séparé de l'expédition ? Colomb, pour sa part, interprète cette disparition comme une fuite préméditée. Martin Alonso veut arriver à Cipango avant lui. Hypothèse vraisemblable, car, depuis l'attitude de l'amiral à propos de Bermejo, les rapports sont tendus entre les frères Pinzon et Colomb. Vicente Yañez , pourtant, lui reste fidèle.

Le 6 décembre, la *Niña* et la galère capitane touchent l'île de Bohio. Eh ! quoi, la flottille est-elle de retour en Espagne ? Avant même que les vaisseaux aient accosté, les matelots distinguent des champs de blé, comme dans la campagne de Cordoue. Il y a de vastes vallées, des montagnes profondes, tel un paysage de la Vieille Castille. Un rossignol – *un ruiseñor* – chante, éveillant dans le cœur des marins la nostalgie du « pays ». Colomb donne le nom d'*Hispaniola* à cette île qui ressemble à l'Espagne. Ce sera, plus tard, Haïti et sa sœur, Saint-Domingue. Tandis que l'équipage s'émeut de voir l'Hispaniola si pareille à l'Espagne – des merluches et des crevettes filent le long des chaloupes et, au coucher du soleil, les grenouilles et les grillons ont les mêmes accents que dans l'Estrémadure ! –, Christophe Colomb prend langue avec les indigènes. Ils sont paisibles, mais vivent dans la terreur des *Caribs* , anthropophages cruels déjà signalés par les habitants d'Isabela. On les appelle aussi des *Kannibals* . Colomb sursaute. Kannibals ! Parbleu ! Ce sont des sujets du Grand Khan. En fait, il s'agit des Caraïbes,

tribus redoutables des Antilles et des côtes de l'Amérique centrale. Le moindre indice, si faible soit-il, redonne espoir à Colomb. Il va d'île en île, demandant Cipango, comme un voyageur égaré. Il trompe son appétit de conquête en baptisant des îles et des ports : la *Tortuga* , le *Puerto de la Paz* , la *Vallée du Paradis* … Un ruisseau lui plaît-il ? Il lui donne le nom de Guadalquivir. Mais ce sont des hors-d'œuvre pour cet affamé de gloire. Il cherche un empire et de l'or. Jusqu'à maintenant, il n'a rencontré ni l'un ni l'autre.

Noël approche. Sur la foi d'une vague indication, Colomb met le cap sur l'Est. Il trouvera le pays de l'or : *Cibao* . Voilà un mot qui ressemble bien à Cipango ! C'est le 24 décembre. Il va être minuit. Tout le monde dort sur la *Santa-Maria* , sauf l'homme de barre. Mais lui aussi – sans doute a-t-il trop généreusement fêté la *Navidad* – sent le sommeil le prendre. Il confie le gouvernail à un mousse et va se coucher. Soudain, un léger choc réveille l'amiral. Il n'entend plus le bruit de la haute mer, mais celui du ressac sur les écueils. Que se passe-t-il ? La caravelle est échouée sur un banc de sable. Christophe Colomb alerte l'équipage. On coupe un mât, afin d'alléger le bateau. Juan de la Cosa secoue la tête. Il n'y a rien à faire, qu'abandonner le navire. La coque, insuffisamment protégée, fait eau de toutes parts. On met les chaloupes à la mer. En quelques minutes, le personnel de la *Santa-Maria* se trouve transféré sur la *Niña* . La galère capitane n'est plus qu'une carcasse de bois que recouvre lentement un linceul de sable et d'eau. Triste nuit de Noël !

Premier retour

Une fois de plus, la malchance s'abat sur Christophe Colomb . Il n'a rien trouvé de ce qu'il cherchait – ni or ni empire –, son plus sûr compagnon et meilleur commanditaire l'a abandonné et voici qu'il perd son navire ! Des

trois caravelles, une seule est encore debout, mais elle n'a plus la fraîcheur ni l'élan du départ. Selon son habitude, lorsque les choses ne marchent pas comme il le voudrait, l'amiral entre dans une violente colère. Il s'en prend aux éléments et aux hommes, accuse Juan de la Cosa de ne pas connaître son métier et son équipage de s'être endormi. Puis, une fois qu'il a déchargé sa bile, il songe aux dispositions à prendre. Car cet homme indomptable ignore le stérile désespoir. Dans cette conjoncture dramatique, il rencontre un appui précieux en la personne d'un cacique, Guacanagari, avec lequel il s'est lié d'amitié. L'Indien coopère, avec les siens, au sauvetage de ce qui reste de la *Santa-Maria* . La caravelle est démontée. Avec la charpente, les deux ponts et les châteaux d'avant et d'arrière, on construit un fort, appelé la *Navidad* – Noël ! Colomb y installe ceux qu'il ne peut ramener en Espagne. Quarante et un hommes en tout, dont Diego de Arana – il sera le gouverneur ! –, et Escobedo, munis de vivres pour une année et défendus par l'artillerie de la *Santa-Maria* . Ce sera la première colonie européenne du Nouveau Monde. Lorsque, dix mois plus tard, Christophe Colomb , fidèle à sa promesse, viendra rechercher ses compagnons, il n'en trouvera plus un seul. Une tête coupée. Quelques cadavres. Le silence attristé du cacique. Cela est une autre histoire. Elle sera contée plus loin.

Le chef indien ne se contente pas de porter aide à l'amiral. Il lui donne de l'or. Oh ! très peu. Un masque, des boucles d'oreille, d'humbles bijoux. Juste ce qu'il faut, pourtant, à Christophe Colomb pour ne pas se présenter les mains vides devant les Rois Catholiques. Un peu d'or prouve qu'il y a de l'or.

Le 4 janvier 1493, à l'aube, la *Niña* , lourdement chargée, s'éloigne de la Navidad. Juché au sommet d'un rocher, un homme suit des yeux la caravelle qui s'enfuit, en pinçant les cordes d'une harpe. C'est l'Irlandais Irès de Galvey. Son ami, l'Anglais Tallarte de Lages, est à bord de la *Niña* . Il lui dédie le chant funèbre de la Navidad.

Deux jours après, une surprise ! La vigie signale une voile. C'est la *Pinta* . La *Niña* la rejoint. Les deux caravelles jettent l'ancre dans un mouillage

sûr. Martin Alonso se présente à l'amiral. Pourquoi s'est-il séparé de la flotte ? La raison en est simple. La *Pinta* avait une forte avance sur les deux autres vaisseaux et s'en était éloignée insensiblement, jusqu'à les perdre de vue. Christophe Colomb admet l'explication de Martin Alonso, du moins en apparence. Au fond, il n'en croit rien. Mais on règlera les comptes plus tard. Pour l'instant, Colomb a besoin des Pinzon. Aussi leur prodigue-t-il des caresses. Il a peine, cependant, à dissimuler son dépit, lorsqu'il apprend que Martin Alonso a débarqué à Haïti, quelque part à l'est de l'île, avant lui. Il en a ramené de l'or. Ainsi, c'est l'aîné des Pinzon, le vrai découvreur d'Hispaniola.

À nouveau réunies, la *Pinta* et la *Niña* gagnent l'extrémité orientale de Haïti. Elles restent dans les parages jusqu'au 15 janvier. Le 16, trois heures avant l'aube, elles cinglent vers l'Espagne, direction nord-est.

Pendant vingt-huit jours, la mer est aussi calme qu'à l'aller. Mais, le 12 février, le vent se lève, la tempête commence. Elle atteint son paroxysme dans la nuit du 14 au 15. Pour la deuxième fois, la *Pinta* disparaît. Christophe Colomb la considère comme perdue. La *Niña* va-t-elle lui survivre ? L'amiral garde son sang-froid. Il prend le temps de consigner sur un parchemin le récit de son voyage, l'enveloppe dans un tissu ciré et le jette à la mer. L'adresse du paquet ? Les Rois Catholiques. Mille ducats à qui le leur remettra !

Christophe Colomb ne périra pas en mer. Le 15 février, au matin, la tempête est calmée. Une île se dessine à travers la brume. « Madère ! » crie l'homme de proue. C'était Santa Maria, l'une des Açores.

Le 18 février, jour du Carnaval, la *Niña* fait relâche aux Açores. Elle en repart six jours après. Une tempête violente assaille à nouveau la malheureuse caravelle. C'est la dernière épreuve. Le 4 mars, ce qui reste de la flotte parvient en vue du rocher de Cintra, à l'embouchure du Tage. Le Portugal ! Presque la patrie. Le 8 mars, l'amiral est reçu par Jean II. L'« homme au manteau râpé » prenait sa revanche. Enfin, le 15 mars, à midi, la caravelle franchissait la barre de Saltes et jetait l'ancre dans la rade de

Palos. Le premier voyage de Christophe Colomb avait duré sept mois et un jour. Quelques heures après, la *Pinta* touchait, à son tour, le port de Palos. Contrairement à ce que pensait Colomb, elle avait surmonté la tempête. Mais elle arrivait trop tard. Peu nombreux furent ceux qui virent débarquer de la *Pinta* Martin Alonso, porté par ses matelots. Le chagrin de se voir frustrer de sa part de triomphe et les épreuves physiques ont eu raison du vieil athlète. Il s'en ira mourir au couvent de la Rabida, non sans entendre – se confondant avec le bruit de la mer – la houle des acclamations qui accompagnent Christophe Colomb sur la route de Séville.

La Cour n'est pas à Séville, mais à Barcelone. Colomb ira à Barcelone. Vers le milieu d'avril, un étrange cortège traverse la métropole catalane. Des mousses porteurs de longues perches, le long desquelles courent des perroquets. D'autres tiennent sur leurs paumes renversées des coussins : des masques d'or et des bijoux y sont épinglés. D'autres, encore, montrent des poissons, des plantes – aloès et rhubarbe –, des pelotes de coton, toutes choses plus rares d'aspect que de valeur précieuse. On dirait des échantil lons. Mais Christophe Colomb n'a-t-il pas été voyageur de commerce ? L'ensemble serait assez pauvre, s'il n'y avait, en tête du cortège, le spécimen humain : les six Indiens pris à Cuba. Ils tremblent de froid dans leur méchante couverture. Ce n'est pas tant cette peau cuivrée qui surprend la Cour d'Espagne que l'innocence de ces âmes. Quel admirable terrain pour la semence évangélique ! Des millions d'hommes gagnés à la cause du Christ ! Cette perspective compense largement la minceur des plaques d'or et des frustes bijoux – *guañines* – que Colomb rapporte de son voyage. Le roi, la reine et l'infant, assis sous un dais de brocart, n'ont d'yeux, en effet, que pour les six Indiens prosternés à leurs pieds. L'amiral insiste habilement sur la conquête spirituelle. Pour la conquête matérielle, il reste dans le vague, se bornant à évoquer – avec plus de talent que jamais – les richesses de Cipango et du Cathay qu'il n'a fait qu'entrevoir. Les monceaux d'or sont pour demain, c'est sûr. Mais la moisson d'âmes est déjà commencée. Colomb est dupe de sa propre éloquence. Il éclate en sanglots. Isabelle ne

tarde pas à en faire autant. Comme dans un opéra bien orchestré, les chanteurs de la chapelle royale entonnent le *Te Deum laudamus* . L'assemblée entière tombe à genoux. Une fois de plus, Christophe Colomb a emballé son public.

Deuxième voyage

Colomb s'est vu confirmer dans ses droits. Il est Amiral de la Mer Océane et vice-roi. Il a le titre de « Don » pour lui et pour ses descendants. Il lui manquait un blason, on le lui donne : un écu écartelé, aux un et deux reproduisant les armes de Castille et de Léon – un château et un lion –, au trois à la mer d'azur portant un groupe d'îles d'or et au quatre d'azur à cinq ancres d'or. Il pourra chevaucher aux côtés du roi. Il soupe, en familier, à la table des Rois Catholiques, à celle du Grand Cardinal. Les seigneurs les plus huppés se disputent l'honneur de le traiter. Il y aurait là de quoi faire tourner la tête à un autre que Christophe Colomb . Mais la sienne est froide. Il devine qu'il lui reste à accomplir le plus difficile. Cette gloire toute fraîche, il lui faut la maintenir. Son destin est à l'Ouest. Il l'appelle…

Pendant quelques semaines, l'amiral savoure son triomphe. Il connaît le miel de la flatterie et – déjà ! –, le fiel de la jalousie. Autour de lui, des haines se lèvent. L'amiral les devine dans la crispation d'un sourire, dans un haussement d'épaule, dans un silence. Elles découvriront leur visage plus tard, lorsque Christophe Colomb commencera à trébucher. Au cours d'un festin, des courtisans, moitié sérieusement, moitié en plaisantant, affectent de considérer l'exploit de Colomb comme une chose facile. L'amiral invite, alors, ces gentilhommes à faire tenir un œuf debout sur la table. Personne n'y parvient, sauf lui, en écrasant légèrement l'œuf à son extrémité. Les convives s'exclament : « C'est bien simple ! – Très simple, en effet, réplique

l’amiral, il ne fallait qu’y penser. Comme mon voyage aux Indes ! » Les Indes Occidentales, bien entendu.

Pendant que Christophe Colomb goûte l’allégresse du retour victorieux, tout en méditant son prochain départ, les Rois Catholiques travaillent à faire entériner la découverte de l’amiral et, surtout, à régulariser par anticipation les futures découvertes. Car Isabelle et Ferdinand comptent bien qu’il y en aura d’autres. Jusqu’alors, le Portugal pos sédait le monopole de fait de la découverte. Le voyage de Colomb faisait de l’Espagne une rivale dangereuse pour le Portugal. De la concurrence à l’hostilité, il n’y a qu’un pas. La sagesse du pape espagnol Alexandre VI évita que ce pas fût franchi.

Deux mois exactement après que Colomb a jeté l’ancre à Palos, Alexandre VI signe une bulle accordant à l’Espagne toutes les terres situées à cent lieues à l’ouest de la dernière des Açores. Le Portugal aurait droit aux territoires découverts à l’est de cette frontière idéale. Comment le pape a-t-il délimité les limites respectives de l’empire espagnol et de l’empire portugais présent et à venir ? En tirant, sur le globe, un trait de plume d’un pôle à l’autre. Mais il reste entendu qu’en contrepartie de ce privilège temporel inouï – un simple tracé sur une sphère et le monde est partagé ! –, les Rois Catholiques seront tenus d’instruire les peuples conquis dans la foi chrétienne. Jean II de Portugal ayant protesté contre cette délimitation arbitraire, un accord hispano-portugais conclu à Tordesillas devait reporter la ligne de démarcation de cent à trois cent soixante-dix lieues à l’ouest des Açores et du Cap-Vert. C’est pourquoi Alvarez Cabral , lorsqu’il sera poussé vers l’ouest par les courants, alors qu’il visait le cap de Bonne-Espérance, prendra possession, au nom du Portugal, d’une terre située à moins de trois cent soixante-dix lieues du Cap-Vert, donc dans les limites de la concession portugaise. Le hasard d’une dérive et le courtois marchandage de Tordesillas feront du Brésil une possession portugaise. Un coup de vent contraire et un paraphe au bas d’un parchemin rejetteront hors de l’orbe espagnol l’immense Brésil, le plus vaste État de l’Amérique du Sud. Ainsi naissent les empires – par hasard.

Convaincus, maintenant, de la réalité des Indes Occidentales, les Rois Catholiques décident d'en poursuivre l'exploration méthodiquement. Ils instituent une commission, politique et commerciale, dont la tâche sera de réglementer les échanges avec les nouveaux territoires espagnols. L'évêque Juan Rodriguez de Fonseca , membre du Conseil de Castille et bientôt « patriarche des Indes », est à la tête de cette commission. Ses pouvoirs sont étendus. Il dispose du droit absolu de réquisition en hommes et en matériel. C'est, en somme, le grand maître des affaires coloniales.

La carrière de Fonseca sera brillante. D'abord simple archidiacre à Séville, il deviendra successivement évêque de Badajoz, de Palencia et de Burgos. Las Casas écrira plus tard de lui qu'il était « *muy capaz para mundanos negocios* ». Très doué, en effet, pour les affaires temporelles, cet ecclésiastique avisé saura capter la confiance des Rois Catholiques. Il sera moins heureux auprès de Charles Quint. Le jeune empereur, éclairé par Cortès , destituera Fonseca de la Présidence du Conseil des Indes. L'évêque de Burgos déteste Christophe Colomb , comme il exécrera Cortès et, d'une manière générale, tous les conquistadors, à l'exception de ses créatures. Haine de bureaucrate pour les hommes d'action. Jalousie du haut fonctionnaire, enfermé dans son cabinet, à l'égard des aventuriers. Ministre de la Conquête, il n'obtiendra jamais des conquérants qu'ils lui obéissent. Cependant, cet habile manœuvrier restera vingt-cinq ans en place. En exploitant les mécontentements, en opposant les intérêts contraires, en installant des hommes à lui dans les principaux postes administratifs, il parviendra à tenir en main une apparence de pouvoir et à faire illusion à la Couronne. Grand maître de l'intrigue, Fonseca ne cessera, en sous-main, de persécuter les conquistadors. Il les prendra en chasse l'un après l'autre. Christophe Colomb sera sa proie la plus illustre. Personne, pendant un quart de siècle, n'osera attaquer de front l'évêque-président. Personne, sauf Cortès .

Christophe Colomb est impatient de repartir. Il repart le 25 septembre, à la tête, cette fois, d'une véritable expédition coloniale. Quatorze caravelles et

trois caraques, mille cinq cents hommes, un état-major complet. L'amiral a appelé auprès de lui son frère cadet, Diego. Il s'est entouré de « techniciens » : un cartographe, Juan de la Cosa , un astronome, le père Antonio de Marchena – deux vieilles connaissances ! – un médecin : Chanca. Il n'a pas oublié l'aumônier : Fray Bernardo Boyle, auquel le pape a donné le titre de « vicaire apostolique des Indes ». Autour du grand homme, gravitent les futurs conquistadors, ses ennemis de demain : Alonso de Hojeda , Ponce de Léon , pleins de courage, mais avides comme des carnassiers. Rassemblée dans le port de Cadix, la flotte lève l'ancre, parmi les salves d'artillerie et les acclamations. Colomb se souvient du triste départ de Palos, un an auparavant. Les temps ont changé !

L'objectif de Christophe Colomb est Hispaniola. Il suit le même itinéraire que la première fois : l'île de Fer et la direction de l'ouest, mais il navigue un peu plus au sud. Vingt jours après avoir quitté les Canaries, l'escadre parvient en vue d'un archipel. Ce sont les Petites Antilles. Une à une s'égrènent les îles dorées : la *Deseada* , la *Domenica* , *Marigalante* , *Santa Maria la Redonda* , *Santa Maria la Antigua* , *Guadalupe* , *Once Mil Virgenes* et *Puerto Rico* . Remontant vers le nord, Christophe Colomb rejoint Hispaniola. On est en vue de la Navidad. Pas une lumière ne brille sur la côte. L'amiral fait tirer le canon. Seules les montagnes renvoient l'écho. Que se passe-t-il ? Une troupe de marins armés descend à terre. À l'emplacement du fort, il n'y a plus rien que d'horribles restes humains. Colomb fait chercher Guacanagari. Il exige des explications. Le cacique les lui donne. Il n'est pour rien dans la sinistre liquidation de la colonie espagnole. Livrés à eux-mêmes, les compagnons de l'amiral n'avaient pu résister à la douceur du climat, non plus qu'à la primitive beauté des femmes. N'était-ce pas le lieu et le moment de ressusciter, sur la côte haïtienne, les voluptés du Paradis terrestre ? Mais il fallait à ce paradis – musulman davantage que chrétien –, des houris. Où les trouver, sinon parmi les indigènes ? Les Espagnols décidèrent, alors, de faire des rafles parmi la population indienne. Ils commencèrent par enlever les femmes, puis s'emparèrent des pauvres biens

de leurs hôtes. De quel droit ? Celui du vainqueur. La terre qu'ils occupaient ne portait-elle pas le nom d'Hispaniola ? Et quelle considération avoir pour des païens ! De tels procédés ne pouvaient durer qu'un temps. Justement irrités contre leurs oppresseurs, les Indiens de la Navidad attaquèrent les Espagnols et en firent un terrible massacre. Ceux qui échappèrent à leur vengeance s'enfuirent à l'intérieur des terres. On ne les retrouva jamais. La protection de Guacanagari s'était révélée impuissante. La première fondation européenne au Nouveau Monde avait été un échec. Il faut gouverner ses passions, avant de gouverner les hommes.

Cette histoire de la Navidad assombrit l'amiral. Il commence à comprendre que la conquête et la colonisation sont deux choses différentes. Mais il n'a pas le temps de creuser le problème. La poursuite de la conquête est son premier souci. Il a promis aux Rois Catholiques des terres immenses, de l'or à profusion, le chemin de l'Asie… Jusqu'à maintenant, les terres sont décevantes, l'or manque et Cipango reste introuvable. Cipango ! Ce nom le brûle comme un fer rouge. Chaque fois qu'il en parle aux indigènes, ceux-ci lui font comprendre qu'il en est tout près. N'est-ce pas Cibao qu'il veut dire ? Il explore Cibao – une montagne en Haïti –, donne à une vallée le nom de *Vega Real* , la « plaine royale », finit par y découvrir un peu d'or, reprend la mer et se dirige vers Cuba. En cours de route, il jette l'ancre dans une île nouvelle : la Jamaïque. Il longe indéfiniment la côte sud de Cuba, dans la direction de l'ouest, à la poursuite de Cipango ou du Cathay. Il rencontre un groupe d'îles – les Jardins de la Reine – qu'il prend pour l'archipel aux Épices signalé par Marco Polo au large de la côte orientale asiatique. Il est sûr, maintenant, d'approcher de la Chersonèse d'Or – Malacca – et s'étonne, pourtant, de ne rencontrer aucune des villes puissantes décrites par les voyageurs. Qu'on ne s'avise pas de lui dire que Cuba pourrait être une île ! Il est persuadé que c'est une pointe avancée du continent asiatique. Encore deux jours de navigation et il atteignait l'extrémité occidentale de Cuba ! Il en faisait alors le tour et revenait à son point de départ. Mais il décide de rebrousser chemin, au moment où la côte commence à s'infléchir. Dans un

mouvement de rage puérile, il ordonne à ses hommes de jurer, par-devant notaire, qu'il est possible de revenir à pied de Cuba en Espagne par voie de terre, en traversant l'Asie.

Tandis que Christophe Colomb s'obstine dans sa course aux chimères, ses officiers s'essaient à gouverner. Les uns, comme Alonso de Hojeda , Diego Colomb et Bartolomé – il a rejoint son frère à Hispaniola – se distinguent par leurs talents et leur humanité. Les autres, parmi lesquels Pedro de Margarit , ne songent qu'à s'enrichir par tous les moyens. Des clans se forment – pour ou contre l'amiral. Des partis s'organisent – pour ou contre les Indiens. Les exactions de certains Espagnols sont telles qu'un cacique du nom de Caonabo, après s'être assuré le concours de tous les chefs haïtiens, lève une armée contre les occupants. Mieux équipés, entraînés aux combats, les Espagnols battent les troupes indiennes et s'emparent de Caonabo. La victoire espagnole était inévitable. Mais l'effet sur la population est fâcheux. Le temps n'est plus, en effet, où les nouveaux arrivés tentaient de se concilier les bonnes grâces des indigènes. Maintenant, les Espagnols ne mettent plus de formes pour requérir la main-d'œuvre qui leur est nécessaire. Il est trop tôt encore pour parler de colonisation, assez, tout de même, pour prononcer le mot d'exploitation. Plus tard, les conditions de travail seront réglementées, du moins en principe. Pour l'instant, la seule loi est celle de la contrainte. Les Haïtiens sont tenus de fournir, chaque trimestre, une certaine quantité d'or pur. Le lavage du métal est très pénible. Les Espagnols qui ont pu installer des fermes ou des exploitations agricoles sont obsédés par la notion de rendement. Il faut que leurs animaux domestiques ou leurs céréales importés d'Espagne produisent au maximum. Conception nouvelle pour les Indiens, qui vivent au jour le jour. Mais, bon gré mal gré, ils contribuent, par leur travail forcé, à l'accroissement d'une production qui n'est pas pour eux.

Le deuxième séjour de Christophe Colomb aux Antilles durera trois ans et demi. Le contact avec l'Espagne fut, pourtant, maintenu. Une première fois, douze navires, commandés par Antonio de Torres , ramènent dans leur

pays les colons inutiles ou indésirables. Torres est porteur de nouvelles intéressantes : la fondation d'Isabela sur la côte haïtienne – la première ville espagnole ! –, la découverte de mines d'or à Cibao, la soumission des Indiens. À ce sujet, Christophe Colomb expose ses grands besoins en personnel. Il lui faut, surtout, des mineurs pour l'extraction et le travail de l'or. Ne pourrait-on pas envisager d'employer des esclaves ? Il propose même d'en faire le trafic avec la Métropole. Les Caraïbes sont robustes ! À cette question nettement posée, les Rois Catholiques font une réponse dilatoire. La coutume, en Castille, est de ne considérer comme esclaves que les prisonniers de guerre non chrétiens. Torres rapporte ce message à l'amiral. Qu'à cela ne tienne ! Quelques mois plus tard, Torres embarque pour l'Espagne une cargaison de cinq cents Indiens. Ils se sont révoltés contre l'amiral. Il les a fait prisonniers. Et comme, de plus, ils sont païens, ils réunissent les deux conditions requises. Les apparences légales sont sauves. Cinq cents esclaves pour les Rois Catholiques ! Cinq cents âmes, aussi, pour l'Église, car on les convertira.

Les messages de Colomb ne transmettent pas que des informations favorables. Il en est qui se font l'écho des doléances touchant le caractère difficile de l'amiral et ses fautes de commandement. Il y a loin de Cadix à Isabela, mais rien n'arrête le cri de la colère ni le chuchotement de la calomnie – même pas la mer des Ténèbres. En tout cas, ces rumeurs ne sont pas sans impressionner les Rois Catholiques, puisqu'ils promulguent un édit accordant à tout sujet espagnol le droit de commercer librement avec les nouvelles terres découvertes et de s'y installer. Premier coup de canif aux Capitulations de Santa Fe.

Un matin d'octobre 1495, une caravelle mouille dans le port d'Isabela. Elle amène à Hispaniola Juan de Aguado , commissaire royal, chargé d'enquêter sur la gestion de Christophe Colomb . Ce dernier n'est pas là. Il guerroie contre les Indiens, dans les environs. On le prévient de l'arrivée du *visitador* . Il regagne Isabela, accueille froidement Juan de Aguado , remet au lendemain la lecture de ses lettres de créance, mais lui laisse le champ

libre pour son enquête. Pendant cinq mois, le commissaire a tout le loisir de constituer son dossier. Le grief principal des colons contre l'amiral est l'insuffisance de la nourriture. N'est-ce pas, toujours, la réclamation des soldats en campagne ? Et puis, ils s'ennuient de l'Espagne. Un seul juron : « Dieu m'emporte en Castille ! »

Pendant que le visiteur poursuit son information, Christophe Colomb , cruellement mortifié, n'en laisse rien paraître. Ainsi qu'il a accoutumé de le faire, lorsque son prestige est en jeu, il se compose une attitude. Il choisit l'humilité et s'habille en Franciscain. Pendant les cinq mois qu'il reste à Isabela et durant le voyage de retour, il ne quittera pas la bure. Ce n'est pas là un simple geste de sa part. Certes, il suppute l'impression favorable que ne manquera pas de produire la robe franciscaine sur la pieuse Isabelle. Voilà bien le plus sûr moyen de se faire pardonner ! Mais ce calcul intéressé s'accompagne d'un repentir sincère. S'il a commis des fautes, il entend les expier, dès maintenant. Il songe aux cinq cents esclaves qui pourrissent dans le domaine andalou de l'évêque Fonseca . Il pense aux molosses qu'il a lancés aux trousses des Indiens, dans la plaine de Vega Real. Il se frappe la poitrine. Mais quel orgueil, pourtant, dans cette pénitence !

Un événement imprévu va faire d'Aguado l'obligé de Christophe Colomb . Un ouragan terrible s'élève dans le port d'Isabela, anéantissant le bateau qui a amené le visiteur. Galamment – et avec une pointe de malice –, l'amiral fait construire une caravelle pour Aguado . Ainsi, ils navigueront de conserve, comme deux bons amis. Car Colomb ne veut plus tarder davantage à retourner en Espagne. Il prend ses dispositions de départ. Il délègue ses pouvoirs à son frère Bartolomé auquel il adjoint son autre frère, Diego. Il installe des fortins, pourvus de garnisons. Tout est paré pour éviter le retour du drame de la Navidad.

Le 10 mars 1496, la vénérable *Niña* s'apprête à lever l'ancre. Christophe Colomb est à bord. Trente Indiens – dont Caonabo qui mourra en route – l'accompagnent, ainsi que deux cent vingt colons de triste mine – des

conquistadors désenchantés. Les voiles sont larguées. La *Niña* s'éloigne du rivage, flanquée de la caravelle d'Aguado , toute neuve.

Le voyage sera long et pénible. Le visiteur et le visité n'atteindront Cadix que le 11 juin, après cinquante-deux jours d'une traversée périlleuse.

Ce n'est pas un amiral rutilant dans une casaque rouge grenat qui descend de la *Niña* , mais un pénitent vêtu de laine brune et le cordon de saint François autour des reins. Et qu'est devenue son escorte brillante ? En vérité, on dirait les rescapés d'un naufrage. La foule gaditane, rassemblée sur le quai, contemple sans mot dire ces marins presque moribonds, parmi lesquels elle a peine à reconnaître les siens. Heureusement, la troupe d'Indiens et leur bizarre accoutrement atténuent la mauvaise impression de ce retour.

L'entrevue de Christophe Colomb et des Rois Catholiques aura lieu, cette fois, à Burgos. Plus que jamais, l'amiral a besoin de tous ses moyens pour dissiper les nuages que ses ennemis ont accumulés sur sa gloire. Il est prêt à se justifier. Mais de quoi l'accuse-t-on ? On imagine, devant le trône royal, cette tête dressée – déjà presque blanche ! –, et le geste large de ces deux manches de bure. Un à un, il reprend les griefs de ses détracteurs. Il les refute. Les cinq cents esclaves ? Le pape Innocent VIII n'a-t-il pas reçu, un jour, « en présent », cent Maures ? La reine, elle-même, a bien fait don de trente belles esclaves à sa cousine, la reine de Naples ! D'ailleurs, ces Indiens étaient des prisonniers de guerre. Il était donc licite qu'on en fît des esclaves. Avoir manqué d'égards envers les gentilshommes de l'expédition ? S'être refusé à fournir des vivres aux colons d'Hispaniola ? Absurdités et mensonges ! Son premier souci a toujours été d'accorder à la noblesse la considération qui lui était due. Quant au ravitaillement, ce n'était pas son affaire, mais il n'a jamais entendu dire que ses hommes soient morts de faim. En tout cas, il se charge d'apporter à Hispaniola tous les vivres qui lui sont nécessaires. Ce sera l'un des principaux objectifs de son troisième voyage. Son troisième voyage ? Isabelle et Ferdinand se consultent du regard. Le moment n'est guère favorable pour mettre sur pied une affaire de

cette envergure. De plus vastes desseins absorbent les Rois Catholiques. L'Espagne est en guerre avec la France. Il faut liquider cette aventure et passer aux choses sérieuses : asseoir en Europe la jeune puissance espagnole. Le mariage de Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et de l'archiduc d'Autriche, Philippe le Beau, fils de l'empereur Maximilien, est décidé. Il sera célébré à l'automne. N'est-ce pas le germe d'un colossal empire qui réunira peut-être, un jour, sur une tête espagnole, en plus de l'héritage des Rois Catholiques, l'Allemagne, l'Autriche, les Pays-Bas et de fastueuses provinces françaises et italiennes ? Christophe Colomb salue la promesse inscrite dans cette alliance avec les Habsbourg. Elle signifie, en fait, la possession du monde occidental. Mais l'autre partie du monde, celle qui s'étend vers l'Orient, jusqu'aux antipodes, qui en sera le maître ? C'est déjà bien assez que le Portugal ait poussé ses caravelles encore plus loin que l'assignait la bulle d'Alexandre VI, au point d'étendre le pouvoir de la dynastie d'Aviz jusqu'au cap des Tempêtes. Le projet grandiose des Rois Catholiques – l'annexion à leur profit du Saint-Empire romain germanique – s'accorde avec celui, non moins grandiose, que Christophe Colomb est en train de réaliser. Et l'amiral expose le bilan de son deuxième voyage : il a reconnu trois cent trente-trois lieues de terre ferme – la côte méridionale de Cuba –, découvert près de sept cents îles et complété la conquête d'Hispaniola. Les richesses de ces territoires sont immenses. Que Leurs Altesses veuillent bien jeter un coup d'œil sur le collier d'or massif que porte, autour du cou, Caonabo, le frère du cacique de Cibao ! Qu'elles considèrent un moment ces Indiens robustes – représentants des populations innombrables qui ne demandent qu'à être subordonnées à la Couronne d'Espagne et à lui payer leur tribut ! De l'or et des hommes, en attendant la fructueuse alliance avec le Grand Khan, voilà ce qu'apporte l'amiral aux Rois Catholiques ! Cipango vaut bien la Maison d'Autriche !

Une fois de plus, Ferdinand et Isabelle sont convaincus. Ils publient un édit, faisant suite à la pragmatique d'avril 1495, par lequel ils réservent les droits de Colomb sur les terres découvertes. Ils confirment la nomination de

Bartolomé, comme *adelantado* de l'amiral. Ils s'engagent, enfin, à aider Christophe Colomb pour son troisième voyage. Le Franciscain a gagné.

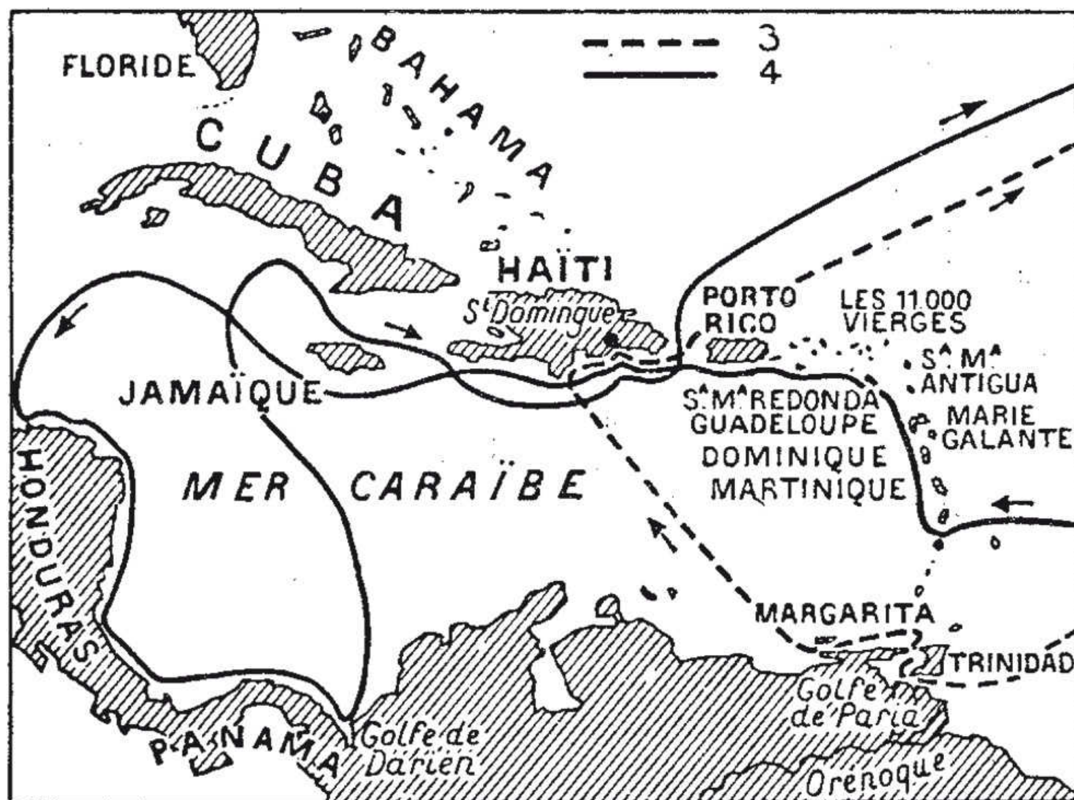
TROISIÈME VOYAGE

Deux ans s'écouleront avant que Christophe Colomb s'embarque pour la troisième fois.

C'est de Sanlucar de Barrameda, à l'embouchure du Guadalquivir, que partiront les six caravelles de l'amiral. Parvenu à sa première escale habituelle – l'île de Fer, aux Canaries –, il divise sa flotte : la moitié se rendra directement à Hispaniola, tandis que l'autre, sous son commandement, se dirigera vers l'Équateur. Que cherche-t-il ? Cipango, bien entendu.

Colomb mettra exactement trois mois pour atteindre Hispaniola. Au cours d'une traversée pénible – il fait tellement chaud que le goudron fondu ruisselle sur la coque des bateaux ! –, l'amiral découvre l'île de la *Trinidad* et jette l'ancre dans le golfe de Paria. Là, une surprise l'attend. L'eau du golfe est douce. Mais Colomb ne se laisse pas prendre de court par les questions des matelots ! Qu'ils boivent sans crainte cette eau savoureuse ! Dieu la leur envoie. La terre, en effet, n'est pas tout à fait ronde. Elle a plutôt la forme d'une poire dont le sommet est le Paradis terrestre et la tige l'Arbre de la vie. Quatre fleuves prennent leur source au Paradis : le Nil, le Tigre, l'Euphrate et le Gange. L'eau de Paria descend du Paradis et ce fleuve est le Gange. Voici qui prouve bien la présence de l'Asie ! On est à deux pas du détroit de Malacca et de l'embouchure du Gange. Le Paradis est à portée de la main. D'ailleurs, le paysage environnant l'annonce : des jardins, des oiseaux multicolores et, sur la plage, l'amoncellement diapré des perles. Les nouvelles recrues de l'amiral – ce sont, pour la plupart, des repris de justice – dégustent silencieusement l'onde paradisiaque. Et Christophe

Colomb n’attend pas une minute pour tailler sa plume d’oie et rendre compte de l’événement aux Rois Catholiques.



CHRISTOPHE COLOMB À LA RECHERCHE DE CIPANGO
Troisième voyage (30 mai 1498-25 novembre 1500)
Quatrième voyage (11 mai 1502-7 novembre 1504)

Une fois de plus, l’amiral se trompe. Le fleuve qui baigne l’étrave de ses caravelles n’est pas le Gange, mais l’Orénoque. Il ne descend pas du Paradis, mais des Andes. Le sol luxuriant qu’il foule n’est pas l’Asie. Mais c’est un continent. Sans le savoir, en effet, et pour la première fois, Christophe Colomb a posé le pied sur la terre ferme. Il a dépassé les archipels. Ce pays merveilleux, « l’un de plus beaux qui soient au monde », s’appellera plus tard le Venezuela. Ce continent est l’Amérique.

L'amiral n'a pas le temps de poursuivre plus avant ses observations. Une hâte – un pressentiment ? – le pousse vers Hispaniola. Que sont devenus ses deux frères ? Il s'éloigne du continent, découvre – en passant – une île, *Margarita* et cingle vers sa colonie.

Il arrive à Hispaniola pour y trouver la rébellion. Deux partis s'opposent, chacun s'appuyant sur un clan indien. Celui de Roldan – l'amiral avait une telle confiance en lui qu'il exerçait les fonctions de juge ! – et celui des frères Colomb. Roldan s'est révolté contre l'autorité de l'*adelantado* et de son frère. Ceux-ci entendent le ramener à l'obéissance. Le conflit en est à la phase aiguë où la décision ne peut être emportée que par les armes. L'amiral, en faisant jouer alternativement les promesses et les menaces, parvient à éviter le pire. La guerre fratricide n'aura pas lieu. Tant bien que mal, il rétablit la paix parmi les Espagnols.

Pendant l'absence de Christophe Colomb , Bartolomé a découvert des mines d'or. Il a fondé une ville : Saint-Domingue, au sud d'Hispaniola. Il a fortifié l'île. Mais il a été moins heureux dans son rôle d'administrateur. La nécessité de maintenir l'ordre et de faire respecter son autorité l'a conduit à des violences impolitiques. Au nom du Roi, des centaines d'Indiens sont réduits en esclavage. Au nom de Dieu, des indigènes, accusés de sacrilège, ont été brûlés sur le bûcher. Que va faire Colomb ?

À la vérité, l'amiral n'est guère mieux inspiré que son frère. Après avoir rétabli dans sa charge Roldan, auteur pourtant de la révolte, il resserre la mainmise sur les Indiens. Interprétant les instructions royales, il introduit à Hispaniola le système du *repartimiento* , c'est-à-dire la « répartition » des indigènes entre les colons espagnols titulaires d'une concession. Première étape vers le système des *encomiendas* qui sera généralisé, dix ans plus tard, dans les territoires ressortissant à la Couronne d'Espagne. Pour l'instant, il n'y a guère de différence entre ces travailleurs soumis à la réquisition et de simples esclaves, bien qu'ils soient juridiquement considérés comme des « vassaux », sur le désir exprès d'Isabelle. Déjà, en effet, la Reine tient à marquer sa volonté de voir traiter les Indiens avec humanité. Vœu émouvant,

mais platonique. Comme dans toute entreprise coloniale à son début, ce qu'ordonne le pouvoir central est une chose et ce qu'exécute la délégation locale en est une autre. Le chemin est long de Valladolid à Isabela ! S'étonnera-t-on qu'en cours de route, les pragmatiques royales s'affaiblissent ?

Deux ans se passent, tant bien que mal. Deux ans durant lesquels Christophe Colomb se révèle aussi mauvais administrateur qu'il a été navigateur obstiné. Le *Descubridor* n'est pas fait pour les affaires publiques. Non plus, d'ailleurs, que pour le gouvernement des hommes. Ce charmeur qui a séduit les princes ne réussit pas auprès des colons. Les gentilshommes d'Hispaniola lui font grise mine : c'est un parvenu et un étranger. Le reste des Espagnols – il y en a de bons et de mauvais, depuis le brave commerçant andalou venu là pour s'enrichir jusqu'au criminel de droit commun désireux de se racheter –, supportent mal son autorité : il les traite comme des chiens. Fait plus grave, les uns et les autres le soupçonnent d'être juif, tare inexcusable en un temps où chacun mesure précautionneusement ses gouttes de *limpia sangre* . Colomb n'ignore pas les bruits qui courent sur son compte à ce sujet. Il s'en ouvre aux Rois Catholiques. Comment peut-on l'accuser d'être un *converso* , lui qui œuvre pour la chrétienne Espagne et n'a jamais manqué la messe !

Les soucis accablent l'amiral. Sa charge commence à lui peser. Dans une lettre aux souverains, il leur demande de lui envoyer quelqu'un, « pour l'aider ». Premier signe de lassitude chez cet homme que l'on croyait inlassable. Après avoir longtemps réfléchi, Isabelle et Ferdinand font droit à sa requête. On lui enverra quelqu'un. Christophe Colomb se doutait-il que ce quelqu'un ne serait pas son aide, mais son juge et son exécuteur ?

Un matin, deux caravelles – la *Gorda* et la *Antigua* – accostent Saint-Domingue. L'une d'elles amène le visiteur Francisco de Bobadilla , commandeur de l'ordre de Calatrava, « *gran caballero y amado de todos* », disent ses amis. Ses pouvoirs, limités d'abord à une simple enquête sur la rébellion contre l'amiral, avaient été largement étendus par les Rois

Catholiques, à la suite de nouveaux rapports parvenus à la Cour. En réalité, Bobadilla vient prendre les fonctions de gouverneur d'Hispaniola. Le conflit est inévitable entre le commandeur et Christophe Colomb . Ce dernier n'a pas de peine à prouver ses droits et ceux de son frère Bartolomé – droits reconnus et patentés par les ordonnances royales. Bobadilla excipe des siens. Qui a raison ? Il est difficile de le savoir, le visiteur ayant reçu des instructions verbales de la part des Rois Catholiques. En tout cas, l'arrivée à Hispaniola de Bobadilla cause une grande agitation parmi la population de l'île, qui l'interprète comme la disgrâce de Colomb. Animé d'un parti pris évident contre l'amiral, le visiteur fait libérer les rebelles, proclame la liberté du commerce et – fort habilement –, exempte les indigènes du tribut. Ces mesures démagogiques sont accueillies avec enthousiasme et ont pour effet de ranger du côté de Bobadilla tous les ennemis de Colomb, Espagnols et Indiens. Enfin, décidé à compléter son action par un geste spectaculaire, le visiteur fait appréhender les trois frères Colomb, ordonne qu'on leur applique les fers – l'amiral sera enchaîné par son cuisinier –, et les jette en prison.

Bobadilla est arrivé à Hispaniola au mois d'août. Deux mois après, Christophe Colomb et ses frères, considérés comme des rebelles, sont embarqués pour l'Espagne, afin d'y être jugés.

Ému par une telle infortune, le capitaine du bateau, Alonso de Vallejo, veut libérer l'amiral de ses chaînes. Il refuse. Il est enchaîné sur l'ordre des Rois Catholiques. Seuls les Rois Catholiques peuvent le délier. Il a d'ailleurs la ferme intention de conserver toute sa vie et même jusque dans son tombeau ces lourds anneaux de fer, en souvenir des services qu'il a rendus à l'Espagne et de la récompense qu'il en a reçue.

La caravelle quitte Hispaniola huit ans, jour pour jour, après que Christophe Colomb a découvert Guanahani. Avec quel regard le vice-roi déchu voit s'éloigner la côte haïtienne ! Le même regard qu'il fixe, durant ce lugubre voyage de retour, sur la mer océane. La traversée durera six semaines – quarante jours et quarante nuits. L'amiral les nourrira de ses

pensées amères, point si amères, pourtant, qu’il ne s’y glisse une lueur d’ironie. Grâce à Bobadilla , il va pouvoir faire à la Cour d’Espagne une rentrée saisissante. Il en suppute déjà les effets favorables. Après l’habit franciscain, la robe du criminel ! Quel coup pour la Reine !

Par une triste matinée de novembre, la caravelle s’engage dans la baie de Cadix. Une foule innombrable est rassemblée sur les quais. Tout le peuple d’Espagne s’est donc donné rendez-vous au port ? Une clameur énorme salue l’homme enchaîné.

Chapitre IV

SA PLUS GRANDE DÉCOUVERTE : LUI-MÊME

Le grand soleil du Siècle d'or se lève sur l'Espagne. Son symbole ? La naissance, à Gand, en février 1500, du futur Charles Quint, le prince ambitieux qui tentera d'édifier un puissant monde ibérique, à l'image du Saint-Empire romain, tandis que, parallèlement, les grands clercs et les maîtres construiront un univers mystique toujours vivant.

Il s'intègre aussi dans le Siècle d'or, ce misérable qui, en décembre 1500, s'écroule aux pieds d'Isabelle la Catholique, en son palais de Grenade. « Voyez mes chaînes, mes cheveux blancs et mes larmes ! » Par les fenêtres de l'Alhambra, largement ouvertes sur la sierra Nevada, parvient la rumeur de la foule. La même qu'à Cadix, trois semaines plus tôt. Indignation et colère de voir enchaîné, comme un vulgaire malfaiteur, celui qui a découvert la route de Cipango. Le peuple est pour lui. Et la Reine aussi, qui ne l'a jamais abandonné.

Les souverains font relever Christophe Colomb . On l'invite à s'expliquer. Il le fait, avec son éloquence coutumière. Bien que fatigué par les mauvais traitements qu'il a endurés, les yeux enflammés par une ophtalmie, les poignets et les chevilles meurtris par les fers, l'amiral a belle

allure encore. Sa voix, d'abord entrecoupée de sanglots, se raffermit et devient tonnante, lorsqu'il parle de ses ennemis. Il accuse ses accusateurs et tord le cou à la calomnie. Finalement, il convainc tout son monde. On le délivre de ses fers. On rappellera Bobadilla . On rétablira Christophe Colomb dans ses dignités et prérogatives. L'amiral a gagné. Ce sera son dernier triomphe.

Son triomphe est plus apparent que réel. Certes, Bobadilla a manifestement outrepassé son mandat. Aussi sera-t-il relevé de ses fonctions à Hispaniola. Mais c'est Nicolas d'Ovando qui sera nommé à sa place. Christophe Colomb n'est plus gouverneur d'Hispaniola. Il lui est même interdit de s'y rendre, au nom de l'ordre public. Le voilà devenu une sorte de vice-roi honoraire. Mais il continue à percevoir les revenus des terres découvertes. En fait, Colomb est mis en congé, sans espoir de pouvoir reprendre un rôle actif.

La décision des Rois Catholiques – ferme dans son principe, mesurée dans ses nuances – éclaire leurs sentiments à l'égard de l'amiral. Ils lui sont reconnaissants de sa première réussite. Ils ont de l'amitié pour lui – surtout Isabelle –, et ne cesseront jamais d'en fournir des preuves. Mais ils sont clairvoyants. L'inaptitude de Colomb au commandement des hommes et son absence totale de qualités administratives en font un danger pour l'avenir des territoires qu'il a découverts. Il faut l'en écarter. Au moment où la dure et conquérante Espagne est en train d'enfanter son empire, ses deux maîtres – *Yo el Rey, Yo la Reina* – ne peuvent s'offrir le luxe du favoritisme. Au reste, ils ont tout fait pour Christophe Colomb , sauf l'installer sur un trône. S'en étonnera-t-on ? Et pourquoi parler d'ingratitude là où il convient de dire : raison d'État ?

Christophe Colomb prophétise

Aussi bien informés qu’ils fussent sur la psychologie de Christophe Colomb , les Rois Catholiques se trompaient, en pensant qu’il se contenterait de cette retraite anticipée. À peine de retour, l’amiral brûle de repartir. Pour la quatrième fois, il entame des démarches harassantes. Il rencontre la même froideur, les mêmes réticences que lorsqu’il préparait son premier voyage. On semble oublier l’apothéose de Barcelone. On feint de s’étonner qu’il songe encore à d’autres découvertes. Il a eu sa part de triomphe. Qu’il laisse donc la place aux jeunes ! Maintenant que l’évêque Fonseca a décrété la liberté de la route des Indes, la mer océane va être aussi fréquentée que le Guadalquivir. Le temps des pionniers est révolu. Il faut savoir se retirer. Que diable ! sa situation est enviable. N’est-il pas toujours amiral et vice-roi ? Sans flotte et sans royaume, c’est vrai. Mais il touche le dixième des bénéfices. Ainsi chuchotent les gentilshommes de Castille et d’Aragon, sous les portiques de l’Alhambra. Sourires mielleux et courbettes. Au fond, un immense contentement de voir l’idole s’écailler.

Christophe Colomb , pour sa part, ne l’entend pas ainsi. Bien qu’il soit tout près de la cinquantaine, il se sent jeune. Tout n’est pas découvert, tant s’en faut ! Il reste à reconnaître Cipango – chemin de Jérusalem. Car voici que s’ouvre, pour Colomb, une période d’exaltation religieuse. Il abandonne la Cour, fait élection, à Grenade, d’un asile où il sera tranquille et se jette avec passion dans l’étude. Ce ne sont plus, comme à Porto Santo, les géographes qui ont sa préférence. Sans doute pense-t-il avoir fait le tour des connaissances humaines en cette matière. Sa méditation et ses lectures sont orientées vers les thèmes de la Bible. L’Écriture sainte devient sa nourriture essentielle. Après avoir, pendant près d’une année, absorbé les textes des Prophètes – particulièrement ceux d’Isaïe, de Jérémie et d’Ézéchiel –, il en exprime la synthèse dans un ouvrage intitulé le *Livre des Prophéties* . Cette œuvre étrange – touffue, mais, parfois, d’une beauté surhumaine – révèle un Christophe Colomb nouveau, que laissaient deviner certaines notes hâtivement griffonnées sur son carnet de route. À travers ce livre torrentiel, alourdi de réminiscences et de citations – on y sent l’autodidacte –, mais

constamment parcouru d'un souffle puissant, on voit se dessiner, comme en filigrane, les contours inattendus, bien que pressentis, d'un Christophe Colomb tout ensemble mystique et vaticinateur. Il se croit, lui-même, prophète et Père de l'Église et, dans un sens, il est l'un et l'autre.

Quels sont les motifs essentiels du *Livre des Prophéties* ? Tout d'abord, il affirme et définit sa doctrine religieuse. Elle est audacieuse pour l'époque et frise l'hérésie. « Je dis que le Saint-Esprit opère dans les chrétiens, dans les juifs et dans les musulmans, et dans les hommes de toute secte. Et non seulement parmi les savants, mais aussi chez les ignorants. » Voilà une proposition qui annonce la Réforme et sent son *converso* . Plus hardies encore sont ses allusions à une Église universelle qui réunirait en son sein les juifs et les chrétiens, si l'on songe que l'édit de proscription ne date que de huit ans. S'appuyant sur les Psaumes de David, Christophe Colomb va même, enfin, jusqu'à prétendre qu'un *converso* peut rester un *infidèle* . Que veut-il prouver, en somme ? Que la conversion à la foi chrétienne n'implique pas forcément le renoncement au judaïsme ? Entend-il justifier ainsi son origine hébraïque ? En tout cas, son parti pris de défendre les juifs, de les expliquer, est éclatant. Avec quels accents fraternels il épouse leur cause ! Avec quelle force il orchestre et fait sienne la grande plainte d'Israël !

La fréquentation passionnée des Prophètes exalte Christophe Colomb . Il ne se contente plus de commenter, il invente. Mieux, il prophétise. Faisant appel à saint Augustin, à Alphonse le Sage, astronome et roi de Castille, il annonce la fin du monde. Pour quand ? Chacun sait que le monde doit périr dans le septième millénaire de son âge. Il a, maintenant, six mille huit cent quarante-cinq ans. Il ne lui reste plus que cent cinquante-cinq ans à vivre. Juste le temps nécessaire pour que toutes les prophéties s'accomplissent. Et Christophe Colomb de se référer à Isaïe et à Jérémie : « Oyez, îles, écoutez, peuples lointains… » Dans une sorte de transe mystique, le nouveau prophète rappelle la vocation historique du peuple d'Israël. En vérité, c'est le Peuple élu. Dieu l'a choisi pour gouverner les hommes et réaliser de grandes choses. Dans un désordre habile, Colomb mêle l'éblouissante imagerie de

l'Ancien Testament avec les motifs solennels de la Croisade espagnole. Il invite les Rois Catholiques à compléter la Reconquête, en reprenant le Saint-Sépulcre aux musulmans. Le temps leur est compté. C'est à eux qu'il appartient de clore l'histoire du monde, par un geste tout ensemble politique et religieux. Mais qu'ils fassent vite !

L'or de Cipango, le Paradis terrestre du golfe de Paria, la conversion des Indiens, la conquête de Jérusalem, les épices et les perles, les enseignements de la Bible et les calculs des astrologues ? Est-ce le discours d'un illuminé ou la thèse d'un Docteur ? Une apparence de logique relie, pourtant, ces propos épars. L'homme qui vaticine dans sa retraite grenadine n'est pas tellement différent de celui qui, il y a quinze ans, exposait son affaire aux souverains d'Espagne. La découverte de la route des Indes, l'alliance avec le Grand Khan ne sont pas une fin, mais un moyen. Il s'agit de moissonner, sur ces terres orientales, des légions de *conversos* . Et l'or – il n'y en aura jamais trop ! – servira à financer la colossale expédition qui rendra Sion à sa grandeur première. Le retour à Dieu de la « Sainte Demeure », tout est là, encore que l'amiral prenne soin de préciser que chrétiens et juifs auront place dans la *Casa Santa* . Christophe Colomb est obsédé par cette idée : l'union des Églises. Quelle avance sur son siècle pénétré d'orthodoxie !

L'amiral destine son *Livre des Prophéties* aux Rois Catholiques. Ils ne le recevront jamais. Colomb craint-il, au dernier moment, d'avoir trop largement découvert sa pensée ? Songe-t-il à la fanatique Isabelle et aux bûchers qui flambent à Séville ? Il est vrai que, dans son livre, il emprunte plus souvent le grondement irrité de Jéhovah que la voix tendre du Christ. L'Ancien Testament l'inspire davantage que l'Évangile. Il est vrai, aussi, que sa religion personnelle a tous les caractères du judaïsme : une inquiétude ardente, le sens messianique, un certain goût pour les catastrophes et, plus que tout, ce regard sombre de persécuté posé sur le monde. Cette vie qui s'achève n'aura-t-elle pas été un long gémissement ? Et ce christianisme, traversé de cris, baigné de larmes, roulé dans les vagues apocalyptiques d'un désespoir lucide, est-il d'un *cristiano viejo* ?

La couleur des cheveux et de la peau, la beauté des yeux, la forme des lèvres et du nez, l'aptitude au commerce, l'amour du gain – ces traits ne suffisent pas pour reconnaître un juif. Mais se croire élu, savoir attendre et souffrir, rechercher le martyre, être dur au pouvoir, stoïque dans la servitude, voilà qui ne trompe guère. Voilà les vertus essentielles du Génois Christophe Colomb .

Adieu à Cipango

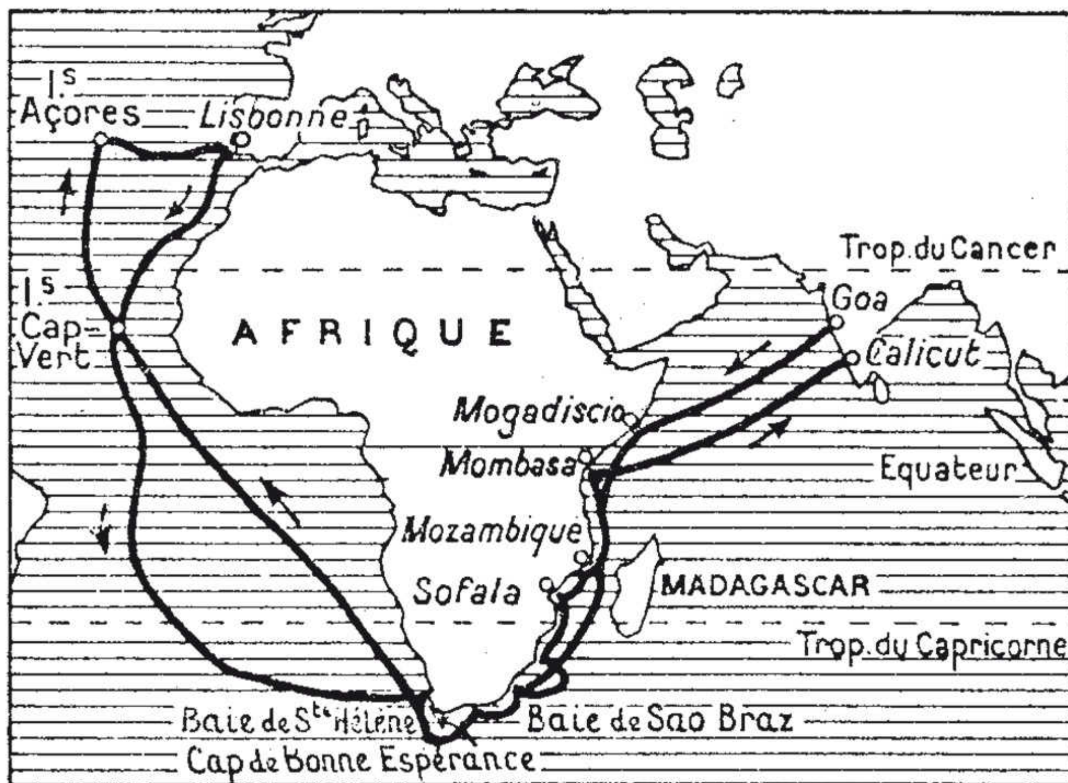
Elle est bien maigre, cette flottille qui, en mai 1502, lève l'ancre, dans le port de Cadix ! Quatre caravelles de moyen tonnage et pas plus de cent cinquante hommes d'équipage, c'est tout ce qu'on a permis à Christophe Colomb . Un fonctionnaire royal est à bord, chargé de noter les incidents du voyage et – surtout –, de surveiller le comportement de l'amiral. Il lui est défendu de toucher Hispaniola, d'employer des indigènes comme esclaves. On se méfie de lui, c'est clair. Et c'est plus une mission d'étude qu'on l'autorise à faire qu'une inspection coloniale. Encore a-t-il fallu, pour emporter la décision des Rois Catholiques, qu'un événement grave pour l'Espagne se produise : Vasco de Gama a contourné le cap de Bonne-Espérance. Un Portugais a découvert la route maritime des Indes ! Comme le chemin suivi par Vasco de Gama se trouve à l'est de la ligne de démarcation fixée par Alexandre VI, les Espagnols s'en trouvent exclus. La chance va-t-elle se renverser au profit du Portugal ? Certainement, à moins que la route de l'Ouest s'avère plus courte. Il faut revenir au projet de Christophe Colomb , lui laisser carte blanche, une dernière fois, d'autant plus qu'il affirme connaître, à l'ouest du golfe de Paria, le détroit donnant accès à l'océan Indien.

La route des Indes, Cipango… Pouvait-on imaginer que l'*Almirante Mayor* aurait renoncé à son dessein fabuleux ? Tourner des pages ? Tenir la

plume ? Est-ce pour cela que sont faites ces mains durcies par la barre ? Le vieux lion – il a cinquante ans – ne peut vivre sans l'odeur du sel et du goudron. Et puis, il veut sa revanche.

De Cadix à la Martinique – *Matinino* –, en passant par les Canaries, la traversée est calme, presque monotone. Dix ans ont suffi pour que cet exploit téméraire – cette prouesse impensable ! – soit devenue une entreprise, sinon courante encore, tout au moins sans mystère. Pendant les cinq semaines de voyage, les hommes d'équipage sont tranquilles. Christophe Colomb l'est moins. Certes, depuis sa retraite à Grenade, il n'est plus le même homme. Une grande paix est en train de descendre en lui. Va-t-il acquérir, enfin, cette philosophie des événements qui, toujours, lui fit défaut ? Va-t-il mesurer le néant des conquêtes terrestres ? Oh ! pas encore. Et l'inquiétude qui le tient est terriblement humaine. Tandis qu'il se rapproche de l'archipel antillais, il songe à tous ses concurrents qui, depuis son troisième voyage, ont suivi et dépassé ses propres traces. Il connaît par cœur leurs noms, leurs itinéraires et leurs aventures. Il en est même qu'il a serrés dans ses bras. Vicente Yañez Pinzon a traversé l'Équateur, atteint la côte du Brésil et mouillé l'ancre dans le golfe de Paria. Alonso de Hojeda a fait le même périple, accompagné de Juan de la Cosa . Tous trois – son associé, son second, son pilote – l'ont trahi. Les deux derniers ont fait équipe avec un certain Florentin, du nom d'Améric Vespuce . On en dit le plus grand bien. Il y a aussi le Portugais Cabral qui a découvert les Terres de Santa Cruz – le Brésil –, et l'Espagnol Rodrigo de Bastidas qui a poussé jusqu'au golfe de Darien. Tout cela, en trois ans à peine. Dans le même temps où Christophe Colomb – leur maître à tous – traversait l'océan enchaîné comme un criminel ou méditait sur le destin de l'Espagne en dévorant la Bible. En somme, tous ces navigateurs n'ont fait que répéter son geste. Mais ce geste est sans portée, s'il ne se saisit pas d'un but grandiose. Lui, Christophe Colomb , a désigné le but, depuis longtemps. Les Indes Occidentales, son empereur, son or et son peuple plus innombrable que les poissons dans la mer. Cipango… toujours. Cette proie, à la fois politique et mystique, personne ne s'en est encore emparé. Elle reste à

prendre. Christophe Colomb la prendra. Cet homme résolu, qui défie les nouveaux conquistadors, a pourtant le double de leur âge. Il est à demi aveugle, perclus de goutte, épuisé par des épreuves sans nom. Mais son âme est jeune et sa volonté ne sera brisée que par la mort. Oui, presque paisible, mais non résigné – il ne le sera jamais –, tel est Christophe Colomb , durant son ultime combat avec la mer des Ténèbres.



LE VOYAGE DE VASCO DE GAMA (1497-1499)

Le projet du Génois est le suivant : joindre la Jamaïque et, de là, pousser directement sur l'Amérique Centrale, en suivre les côtes septentrionales, jusqu'à la découverte de ce fameux détroit qui ouvre sur la Chine… ou sur le Japon. À peine la flotte a-t-elle perdu de vue la Martinique qu'une tempête violente s'élève, infligeant de graves dommages aux caravelles de Colomb.

Que faire, sinon demander de l'aide à Hispaniola dont les contours transparaissent à travers la brume ? Hispaniola, terre interdite ! Voilà Saint-Domingue, voilà le paradis haïtien que l'amiral a découvert – son royaume ! –, et qui, pourtant, lui est fermé ! Il envoie un canot à terre. Son messager est éconduit. Le gouverneur Ovando est intraitable. Il se réfère aux ordonnances royales : défense à Christophe Colomb de débarquer à Hispaniola, sous quelque prétexte que ce soit ! Qu'il poursuive sa route !

Colomb reçoit le coup, sans broncher. Le moyen de faire autrement ? Tandis que les quatre chétives caravelles croisent au large de la côte haïtienne, une flotte puissante – plus de trente vaisseaux ! – s'en détache. Elle cingle vers l'Espagne, chargée de richesses. Les Rois Catholiques en auront leur part : quatre mille pièces d'or. Bobadilla et Roldan, les haineux vainqueurs de Christophe Colomb , sont parmi les passagers. Les deux flottes – celle du proscrit et celle des maîtres d'Hispaniola – vont se rencontrer. Elles ne sont plus qu'à quelques encâblures l'une de l'autre. La tempête redouble de fureur. Colomb hurle aux capitaines de retourner à Saint-Domingue. Le conseil de l'amiral se perd dans le fracas des vagues. Quelques heures plus tard, presque toute l'escadre – vingt-sept bateaux – s'abîmait dans la mer. Bobadilla et Roldan étaient parmi les victimes. Vengeance céleste ? Christophe Colomb n'est pas loin de le croire. En tout cas, sa misérable flotte, épargnée par la tempête, poursuit sa course folle vers un port chimérique.

Le quatrième voyage de Colomb durera près de deux ans et demi. Voyage ? Plutôt une errance dramatique à travers un labyrinthe liquide. Ce fil d'Ariane qu'il croit tenir n'est que le fluide ruban de son rêve tenace. Considérons-en, sur la carte, le tracé désordonné. Colomb abandonne les parages d'Hispaniola, encombrés des débris de la flotte engloutie. Il longe la côte sud-est de la Jamaïque. Laissant à sa droite les Jardins de la Reine, il met le cap sur le Honduras, qu'il atteint à la hauteur de l'actuelle ville de Trujillo. Il débarque et s'enquiert auprès des indigènes des lieux où se trouve l'or. On lui indique le Veragua, qu'il croit être Malacca – la Chersonèse

d’Or ! Il repart. Malgré une tempête démoniaque – elle soufflera pendant quatre-vingts jours –, il parvient à doubler le cap *Gracias á Dios* , aux confins du Honduras et du Nicaragua. Il parcourt les côtes de ces deux pays, descend vers le sud le long de Costa Rica et de Veragua. Il arrive à l’isthme de Panama. C’est là où doit se trouver l’embouchure du Gange. Christophe Colomb en est sûr. Il a reconnu l’endroit sur ses cartes marines. Plusieurs mois durant, il rôde aux alentours de Panama. Aucune faille dans cette falaise abrupte. Il s’avance jusqu’au golfe de Darien. Que signifie cette barrière infranchissable ? Le malheureux était loin de se douter qu’il lui suffisait de débarquer sur la côte panaméenne, de parcourir deux cents kilomètres vers l’ouest, pour rencontrer, non la mer Indienne et l’empire asiatique, mais l’océan Pacifique. Mais qui, parmi ses compagnons, aurait pu résister aux miasmes mortels de la forêt tropicale ? D’autres, pourtant, écarteront bientôt l’étouffant rideau de l’isthme de Darien.

Allons ! Christophe Colomb a perdu. Cette audacieuse exploration, du Honduras aux frontières de la Colombie, ne lui a rien appris. Au nord, il a manqué le Yucatan, future base de départ de Cortès pour la conquête du Mexique. Au sud, il a manqué la Colombie, rebord de l’immense Terre ferme. À l’ouest, il a manqué le Pacifique, la plus vaste mer du monde. La malchance du *Descubridor* aura été de constamment frôler la Découverte et d’avoir entrebaîllé des portes que d’autres franchiront. Son erreur ? Cipango.

Christophe Colomb décide de retourner en Espagne. Pitoyable retour ! Il ne lui reste plus que deux caravelles sur quatre. Leurs carènes sont rongées par la vermine. On dirait « des gâteaux de miel ». Les hommes sont las. Seuls le frère de l’amiral et son fils, Bartolomé et Fernand Colomb, montrent encore de la bonne humeur. Noblesse oblige. L’amiral est calme. Il parle peu, mais il écrit beaucoup. Il surveille la manœuvre. L’état des vaisseaux et de l’équipage est tel que la moindre défaillance peut entraîner une catastrophe. Après une première escale à Cuba où Colomb tente de faire radouber ses caravelles, la tempête le contraint d’échouer sa flotte sur la côte nord de la Jamaïque. Sa flotte ? Deux épaves tout juste bonnes à loger

l'équipage, en attendant que du secours parvienne à l'amiral. Deux matelots, Mendez et Fieschi, s'abouchent avec des indigènes, se procurent deux pirogues et réalisent l'extraordinaire prouesse de parcourir en cinq jours la distance qui sépare la Jamaïque d'Hispaniola. Deux cents kilomètres, à la rame, sur une mer démontée. En attendant le retour des deux rameurs intrépides, Christophe Colomb rédige, pour les Rois Catholiques, une missive, qu'on appellera *lettera rarissima* et qui, dans une certaine mesure, fait suite au *Livre des Prophéties* . Il ne se contente pas, dans cette lettre, de faire un compte rendu pathétique de son dernier voyage. Il réclame justice pour lui et pour les siens. Il demande que l'on châtie ses ennemis. Il évoque, avec une sorte de convoitise douloureuse, les tuiles d'or du Cathay, les pierreries de Cipango, les mines de cuivre, en affirmant que lui seul en connaît le chemin. Mais la grande affaire, « *el otro negocio famosisimo* », c'est la libération de Jérusalem dont, pendant les sept ans qu'il a passés à la Cour, Colomb n'a cessé de rebattre les oreilles royales. Et le voilà emporté dans un orage prophétique ! Il se réfère au Psalmiste, il clame son désespoir et sa foi, il en appelle à Jéhovah.

Cette lettre de Christophe Colomb aux Rois Catholiques, il l'écrit trois ans avant sa mort et dans des conditions telles qu'on n'en peut suspecter la sincérité. Il est malade, incapable de se mouvoir, cloué sur une épave, entouré d'hommes dont il doute, les voyant à peine, ne sachant si Mendez et Fieschi reviendront jamais, épiant le chuchotement irrité des Espagnols et le clapotis menaçant des pirogues indiennes. Les circonstances ne se prêtent guère au mensonge, d'autant moins que Colomb ne doit pas se faire d'illusions sur le sort de sa lettre. S'il meurt à la Jamaïque, qui se souciera de ce parchemin ? C'est plutôt une conversation avec lui-même qu'une supplique aux souverains d'Espagne. Conversation bouleversante, qui appuie les traits majeurs d'un visage moral déjà connu – comme le coup de pinceau sur l'esquisse au fusain –, et en dégage l'élément essentiel : la contradiction. Faiblesse et force, orgueil et humilité, ruse et candeur, réalisme et non-chalance. Par-dessus tout, une foi ardente dans sa mission

prophétique. Et, tout de même, un stoïcisme et une confiance en Dieu qu'affirment certains cris d'une authentique émotion. « L'espoir en celui qui a créé tous les hommes me soutient. » Il aura, aussi, cette exclamation : « Là où il n'y a pas d'amour, tout s'arrête. » Pensée singulièrement semblable à celle que formulera saint Jean de la Croix, trois quarts de siècle plus tard : « Là où il n'y a pas d'amour, mettez l'amour et vous extrairez l'amour. » Christophe Colomb pressent-il déjà l'avertissement du Carme : « Au soir de ta vie, on t'interrogera sur l'amour » ?

Mendez et Fieschi avaient mis cinq jours pour se rendre de la Jamaïque à Hispaniola. Il ne leur fallut pas moins d'une année pour accomplir le parcours inverse. Fléchir l'hostilité d'Ovando n'avait pas été chose facile. Il était, d'ailleurs, fort occupé à réprimer une révolte survenue dans sa colonie. On comprend qu'il n'ait attaché qu'une importance secondaire aux ennuis de son prédécesseur. De son côté, Christophe Colomb , en attendant le retour de ses ambassadeurs, devait faire face à une mutinerie de son équipage. L'un à Hispaniola, l'autre à la Jamaïque finirent par maîtriser la situation. Deux navires appareillèrent pour la Jamaïque. Il était temps. Les vivres manquaient. L'amiral était à bout de souffle.

Les deux bateaux mettent le cap sur Saint-Domingue. Il est réservé à Christophe Colomb le privilège inattendu d'y débarquer et la surprise de se voir cordialement accueilli par Ovando . Sans doute le gouverneur d'Hispaniola juge-t-il que l'amiral est un homme « fini ». Il n'est plus dangereux. On peut bien lui faire une politesse. Colomb et ses compagnons restent trois mois à Saint-Domingue. Puis ils s'embarquent pour l'Espagne. Un dernier regard voilé – c'est à peine si le Découvreur distingue la forme et la couleur des choses – sur l'horizon de Cipango. Une dernière tempête au large des Canaries. Au début du mois de novembre, les Sévillans verront toucher au port de Sanlucar de Barrameda deux caravelles démâtées. Personne ne prête attention à ce gentilhomme de haute taille, aux cheveux et à la barbe blanche, qu'on descend sur une litière. Il tourne vers l'Ouest un visage aveugle. Là-bas sont les Indes Occidentales. Cipango…

Le chant du cygne

Christophe Colomb débarque à Sanlucar de Barrameda le 7 novembre 1504. Quelques jours après – le 26 novembre –, Isabelle la Catholique meurt à Medina del Campo. L'amiral a perdu sa protectrice, son seul appui. Cette épreuve lui manquait. Dieu la lui envoie. Il boira donc le calice jusqu'à la lie. Car la mort d'Isabelle fera la sienne encore plus amère. N'était-elle pas la Cléopâtre de ce César errant ?

Bien entendu, Christophe Colomb n'a qu'une hâte, maintenant, c'est de se rendre à la Cour. Mais Ferdinand ne tient guère à le recevoir. Qu'entendra-t-il de lui, sinon l'écho de cette plainte dont il connaît trop bien, depuis bientôt vingt ans, l'accent agressif ? Sous des prétextes dilatoires, le roi fait renvoyer de jour en jour l'audience que sollicite – qu'exige – l'amiral. Entre-temps, Christophe Colomb envoie lettres sur lettres à son fils Diego, page à la Cour, en le chargeant de messages pour le souverain. Qu'il ne manque pas de lui baiser les mains de sa part ! Qu'il s'informe si la défunte Reine n'a pas, dans son testament, manifesté le vœu qu'il rentre en possession des Indes. Ce n'est plus Cipango qui l'obsède, mais la confirmation par le roi des Capitulations de Santa Fe, c'est-à-dire la transmission à son fils de ses charges et titres. Il est, plus que jamais, attentif à ce qui se passe aux Indes, s'étonne qu'on ne lui demande pas son avis sur la nomination de trois évêques dans les territoires conquis et demande qu'on lui rende des comptes. Lui, qui se révéla un si mauvais administrateur, donne au roi, maintenant, des conseils très sages. Comme quoi la théorie est plus facile que la pratique.

Jugeant insuffisant le crédit à la Cour de son fils Diego, Christophe Colomb lui envoie du renfort : son autre fils, Fernand et son frère, Bartolomé. Les trois Colomb sont dans la place. Ils s'emploient à faire triompher le point de vue de l'amiral dont la base juridique paraît inattaquable. Les Capitulations de Santa Fe ont concédé à Christophe Colomb le titre et les prérogatives d'Amiral de la Mer Océane et des Îles et

Terres fermes, transmissibles à ses héritiers. Les titres de vice-roi et de gouverneur général des territoires découverts lui étaient personnels. Mais une lettre de privilège, signée par les Rois Catholiques quelques jours après les Capitulations, a étendu ces derniers titres – les plus importants par leurs conséquences matérielles – aux héritiers de l'amiral. On comprend l'acharnement des Colomb à défendre la thèse de la « légalité ». On comprend aussi la résistance de la Couronne. La stricte application des textes aurait consacré, pour une période illimitée, le règne d'une dynastie d'aventuriers – étrangers, par surcroît –, sur un empire qui, déjà, semblait dépasser en étendue et en richesses le royaume d'Espagne.

Tandis qu'à Ségovie, les trois Colomb assiègent de leurs doléances le roi Ferdinand, l'amiral bout d'impatience, à Séville. Il n'est pas question qu'il guérisse. Qu'il recouvre seulement un peu de force pour se rendre à la Cour, et il s'estimera satisfait ! Il faut trouver un moyen de transport, car il ne peut se mouvoir. On lui propose la somptueuse litière qui, deux ans auparavant, a ramené de Tendilla à Séville la dépouille du Grand Cardinal d'Espagne. Christophe Colomb repousse cette offre macabre. Il se fait hisser sur une mule et, six mois après son triste débarquement à Sanlucar de Barrameda, il se met en route vers Ségovie. Il y arrive – avec quelle peine ! – pour apprendre que la Cour est transférée à Salamanque. Qu'à cela ne tienne ! Il ira à Salamanque.

L'accueil réservé par le roi Ferdinand à Christophe Colomb est correct, sans plus. Le souverain se borne à écouter les requêtes de l'amiral. Il lui promet de les examiner avec bienveillance. Paroles aimables qui ne sauraient satisfaire Christophe Colomb . Il élève la voix. Ferdinand, alors, propose de nommer un fonctionnaire qui serait spécialement chargé, à la Chancellerie, de veiller aux intérêts de l'amiral. Par ailleurs, n'accepterait-il pas d'échanger tous ses titres – discutables, quant au fond –, contre le gouvernement d'une ville de Castille ? Colomb n'est pas dupe de ce langage de Cour. Il n'abandonnera rien de ses prétentions. Il demande qu'on lui fasse

justice, tout simplement. Il se retire, très beau et très digne encore, malgré sa démarche d'infirme.

On reverra le grand homme dans les antichambres royales attendant son tour, parmi les courtisans. C'est à Valladolid, maintenant, que Ferdinand a fixé sa résidence. Christophe Colomb le suit, le poursuit, tel un remords. Combien de fois l'œil irrité du Prince rencontrera-t-il ce fantôme immobile, debout près d'une fenêtre, portant sur ses épaules la casaque grenat des amiraux de Castille et gardant le chapeau sur la tête ! Rester couvert devant le roi et chevaucher à ses côtés ne sont que quelques-uns des privilèges auxquels le *Descubridor* entend bien ne jamais renoncer.

La princesse Jeanne, fille d'Isabelle la Catholique, a succédé à sa mère sur le trône de Castille et de Léon. Accompagnée de son mari, Philippe le Beau, fils de l'empereur Maximilien d'Autriche, elle arrive à Valladolid, venant des Flandres, pour prendre possession de son royaume. Un dernier espoir se lève dans le cœur de Christophe Colomb . Il se souvient d'Isabelle – la petite infante de Madrigal de las Altas Torres – à qui il avait promis l'or de Cipango. Pour peu qu'Isabelle revive dans sa fille, tout peut encore être sauvé. Sauver quoi ? Son honneur, c'est-à-dire ses intérêts et ceux de ses descendants.

Quelques centaines de mètres, pas plus, séparent la modeste maison de Christophe Colomb – les ducs de Veragua la transformeront en palais, après sa mort –, de la résidence royale. C'est trop loin pour le pèlerin de la mer des Ténèbres. Seul, le tour de sa chambre lui est permis, désormais. Dans quelques jours, c'est à peine s'il pourra se retourner dans son lit. Il charge Bartolomé, son frère, de remettre à Jeanne une lettre dont les termes stupéfient, sachant qu'un homme à deux doigts de la mort l'a écrite. « Je puis encore vous rendre des services, tels qu'on n'en a jamais vus… » Les quatre membres foudroyés et le regard éteint, de quels services Christophe Colomb veut-il parler ? N'importe ! Cette dernière offrande – lui-même, presque cadavre –, à la Couronne d'Espagne s'inscrit bien dans la ligne mystique du personnage. Il aura tout donné !

Le message de Colomb n'a pas, une seconde, retenu l'attention de la nouvelle reine. Elle est d'un naturel taciturne et, déjà, dans la jeune femme inquiète et se tordant les mains, on pressent Jeanne la Folle. D'ailleurs, les infidélités de son mari la tourmentent davantage que le sort de l'amiral déchu. Quant à Philippe, le Prince Charmant, il conduit le bal, place ses amis flamands dans les bons emplois et mène la vie dure à son beau-père. L'ultime cri de fidélité du serviteur mourant se perd parmi les accents gutturaux des favoris de l'archiduc autrichien.

Christophe Colomb ne comprend pas qu'il est devenu un héros périmé, hors de son temps. Il en est encore à la prise de Grenade, aux ivresses de la Reconquête, aux mythes de la Chevalerie, à l'époque héroïque, en un mot. Tandis qu'il s'égarait sur les chemins de l'*Ultra Mar* , l'Espagne se durcissait. Elle réalisait son unité, que scellera, dans quelques années, la rude poigne de l'empereur flamand. Pour l'instant, le maître du jour est Philippe le Beau, simple prince consort, mais promis à une plus haute destinée. Il n'est pas venu à Valladolid en visiteur. Il précède les Habsbourg. Il prend pied en Espagne. Avec lui, c'est la présence de la Maison d'Autriche dans le palais des Trastamare. Ferdinand s'inquiète – un peu tard ! – de ce gendre encombrant. L'a-t-il assez voulu ce mariage, pourtant ! Il voit se développer, avec angoisse, la brève carrière espagnole de Philippe. S'il avait prévu !… Mais les dés sont jetés. La partie se déroule – très vite. Avril 1506 : Philippe le Beau arrive à Valladolid. En juin, il est reconnu roi de Castille, conjointement avec sa femme. En juillet, les Cortès de Valladolid prêtent serment à la reine Jeanne, au roi Philippe et à Charles, prince des Asturies. Ferdinand n'est plus rien en Castille, mais il conserve la souveraineté d'Aragon. En septembre, Philippe meurt, brusquement. La trajectoire du nouvel astre dans le ciel de Castille aura été fulgurante. Cinq mois ! Juste le temps de préparer les voies à celui qui, dans dix ans, débarquera à Villaviciosa, son fils – il a six ans, aujourd'hui –, le petit-fils de Maximilien, l'arrière-petit-fils du Téméraire : le futur Charles Quint. Ferdinand, qu'il le veuille ou non, et malgré de stériles combinaisons pour arracher à la Maison

d’Autriche l’héritage d’Isabelle, a gagné l’Empire. Mais a-t-il gardé l’Espagne ?

Ainsi, ce mois de mai 1506 n’appartient à aucun temps. Il est à la croisée de deux avenues : l’une que pénètre encore le clair-obscur du Moyen Âge, l’autre qui ouvre sur les perspectives impériales. En vérité, Christophe Colomb ne pouvait mourir dans un plus mauvais moment. Les périodes de transition ne sont pas favorables aux grands hommes. Mais l’indifférence de l’Espagne à l’égard de l’amiral n’a d’égale que sa propre indifférence pour les événements qui s’y préparent. Pendant que Ferdinand s’accroche à l’héritage espagnol, Christophe Colomb ne pense qu’à sa succession. Il rédige son testament. Il veut mettre ses affaires en ordre, protéger ses enfants contre une disgrâce royale, toujours possible. Mais il teste aussi – *testari* : attester – pour l’Histoire. Les écrits restent, pense ce paralysé, dont l’esprit n’a jamais été aussi lucide. Le 19 mai, par-devant le notaire Pedro de Hinojedo, le *Descubridor* entame son dernier colloque avec les hommes.

Pour si complexe que soit la personnalité de Christophe Colomb , elle est singulièrement éclairée par ses écrits. Débarrassés de leur enflure verbale, nettoyés de leurs contradictions, les textes de l’amiral le racontent mieux encore que les témoignages de ses contemporains. Ses notes de voyage, son *Livre des Prophéties* , sa correspondance et sa lettre aux Rois Catholiques écrite de la Jamaïque trouvent leur complément dans le dernier acte public qu’il accomplit. Son testament confirme les traits essentiels de son caractère. Il achève de modeler le personnage. Mais il n’apprend rien d’autre que ce que l’on sait déjà sur l’homme.

Reprenant les termes d’un testament qu’il avait rédigé huit ans plus tôt, Christophe Colomb institue légataire universel son fils Diego, en lui rappelant ses droits et ses devoirs. Ses droits ? L’Amirauté de la Mer Océane, la vice-royauté des Indes Occidentales et les revenus y afférant. Ses devoirs ? Édifier une chapelle où, chaque jour, trois messes seront dites : une en l’honneur de la Sainte-Trinité, une à la gloire de la Conception de Notre-Dame et une troisième pour le repos de l’âme de son père, de sa mère et de

sa femme – Felipa Muñiz de Perestrello, la douce Portugaise oubliée, mère de Diego. Colomb charge aussi son fils de contribuer « à l'honneur et à la prospérité » de la ville de Gênes. Enfin, il lui recommande Beatriz Enriquez, mère de son autre fils Fernand, en ajoutant ceci : « Fais-le pour le soulagement de ma conscience, car cela me pèse beaucoup. *La razón dello no es licito de la escribir aqui* . » Ainsi, avant de mourir, Christophe Colomb revient à ses amours anciennes : sa patrie, sa femme et sa compagne des mauvais jours. Il leur a été infidèle à toutes trois. Gênes, Felipa et Beatriz… Trois remords pesants, en effet. L'amiral n'en dit pas plus. Tout commentaire sur ce sujet lui paraît ne pas avoir sa place dans un testament. Mais, contenu dans cette petite phrase pudique, quel aveu ! Il le sait bien, maintenant, qu'il a tout sacrifié à l'orgueil !

Encore quelques jours… Cette grande paix qui l'avait touché de son aile, pendant sa retraite à Grenade, l'enveloppe tout entier. À l'exemple de la reine Isabelle, il revêt l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique. Son regard ne quitte pas le crucifix. On a traîné auprès de lui le coffre qui contient « ses reliques » : les fers dont Bobadilla l'a chargé, au retour de son troisième voyage. Il ne s'en est jamais séparé. Sans doute ces chaînes lui rappellent-elles moins l'ingratitude espagnole et son humiliation que les cinq cents esclaves indiens entravés sur son ordre. Le crucifix et les fers. Oui, c'est bien Dieu qui conduisait ses caravelles. Mais l'or a tout gâché !

L'Amiral de la Mer Océane est veillé par son fils Diego et par les deux matelots qui l'ont sauvé, à la Jamaïque : Mendez et Fieschi. Un Portugais et un Génois. Christophe Colomb pouvait-il rêver garde d'honneur plus symbolique ? Présence, à son chevet, de sa première et de sa seconde patrie. Présence, aussi, de cette humble « troupe » – avec quelle hauteur il la traitait ! – qui fit confiance à son étoile.

Le 21 mai – jour de l'Ascension –, Christophe Colomb soupire : « Je remets, Seigneur, mon esprit entre tes mains. » Puis il meurt. Il avait cinquante-cinq ans. Sa mort passa inaperçue. La chronique de Valladolid n'en fit même pas mention.

Christophe Colomb est mort dans sa merveilleuse erreur. Mais cette erreur le sauva du désespoir. Car ce malchanceux ignora toujours sa malchance. Qu'on y songe ! Il a *failli* – un degré de plus au nord – atteindre la Floride. Il a *failli* – il suffisait de suivre le cours de l'Orénoque – pénétrer au cœur de l'Amérique du Sud. Il a *failli* – il fallait traverser l'isthme de Panama – découvrir le Pacifique. Imagine-t-on la destinée d'une Espagne, maîtresse, avant même que s'achève le XV[e] siècle, de l'Atlantique Nord, de l'Atlantique Sud et du Pacifique ? Imagine-t-on la gloire de l'homme qui aurait découvert les deux Amériques et forcé les portes du Pacifique ? Christophe Colomb a *failli* être cet homme. S'il n'avait été obsédé par Cipango, si la mer, les hommes et l'époque lui avaient été constamment propices, si la passion de l'or… Mais le conditionnel n'a rien à voir avec les faits. Il importe peu, d'ailleurs, que, de toutes les flèches décochées vers l'ouest de la mer des Ténèbres – le Nord, le Centre et le Sud –, par le janissaire inspiré, aucune n'ait réellement atteint son but. Ces traits de feu ont illuminé la nuit atlantique. Et l'essentiel, du point de vue de l'homme, n'est-il pas que Christophe Colomb ait découvert, dans la dernière saison de sa vie, sous la noire lumière des douleurs, le chemin de lui-même ?

Quelle image retenir de Christophe Colomb ? Maître Christophe, le jeune marinier ? Le proscrit de la Rabida ? Don Cristobal Colon, *Amiral de la Mar Oceana* , tout de rouge vêtu et portant en sautoir le propre collier d'Isabelle la Catholique ? Le Franciscain plein de contrition, retour du deuxième voyage ? Le condamné, chargé de chaînes, revenant en Espagne pour la troisième fois ? Le tertiaire de Saint-Dominique, expirant, presque seul, à deux pas des princes dont il a fait la gloire ? Chacune de ces images est authentique. Elles illustrent les sincérités successives de Christophe Colomb . Mais il faut saisir la dernière image, car elle conclut le personnage. Le martyr a cessé de combattre. Cet homme de convoitise n'a plus faim que de pénitence. Son âme – combien légère est cette caravelle qu'il conduit au port ! – approche de la Terre promise, qui n'est plus Cipango, mais le

Royaume de Dieu. Le voilà ! Christophe Colomb s'y abîme, dans une apothéose amère.

CHRISTOPHE COLOMB EST MORT ON DÉCOUVRE L'AMÉRIQUE

L'obstination de Christophe Colomb sera récompensée, tout au moins en ce qui concerne son héritage. Après un procès interminable, Diego, légataire universel de Colomb, se vit confirmer les privilèges de son père, y compris le titre d'« Amiral des Indes ». Il y avait des juges, en Espagne ! Par un étonnant retour de fortune, Diego fut même nommé gouverneur d'Hispaniola, en remplacement d'Ovando . Quelle revanche posthume pour l'interdit de séjour ! Et n'était-ce pas justice, en somme, que la Cour d'Espagne réparât ses torts envers le père, dans la personne de son fils ? Fernand Colomb se consacra à la science et constitua, à Séville, une admirable bibliothèque. Tous deux connurent la faveur de l'empereur Charles Quint. Mais, les deux fils de Diego Colomb étant morts sans enfants et Fernand n'ayant pas d'héritiers, la fastueuse succession de l'amiral tomba en déshérence. Il ne devait plus rien rester de Christophe Colomb et de ses deux fils. À peine quelques ossements rassemblés sous une pierre tombale, au milieu de la nef centrale de la cathédrale de Séville. Encore convient-il de souligner une dernière malchance. Transportés, après sa mort, au cloître Santa Maria de las Cuevas, à Séville, les restes de Christophe Colomb furent transférés à Saint-Domingue puis, de là, à La Havane, où ils se trouvèrent mêlés avec ceux de Diego. Un tremblement de terre acheva la confusion. Près de quatre siècles après la mort de Christophe Colomb , un cercueil, venant de La Havane, rejoignit celui qui contenait la dépouille de Fernand. Quatre hérauts en dalmatique, aux armes des royaumes d'Espagne, montent leur garde marmoréenne autour d'une dalle sous laquelle achève de se

désagréger un petit tas de poussière calcaire : le Découvreur et ses fils, amalgamés.

Plus grave encore que cette disparition physique est l'ombre jetée sur l'œuvre de Christophe Colomb , dans les premiers temps du XVIe siècle, et même sur son nom, puisqu'un autre y sera substitué : Améric Vespuce . Qui était ce Vespuce ? Un curieux homme et un homme curieux. Né à Florence de parents aisés, il étudia les mathématiques et la physique et fut chargé par les Médicis d'organiser la deuxième expédition de Colomb. C'est ainsi qu'il s'installa à Séville où il lia connaissance avec l'amiral, alors au faîte de sa gloire. Ce savant devenu homme d'affaires fut bientôt mordu par le démon de l'aventure. Il participa à de nombreux voyages de reconnaissance, accompagna Vicente Yañez Pinzon et Coelho dans leurs explorations des côtes de l'Amérique Centrale et du Brésil et fut de ceux qui plantèrent le drapeau portugais sur les Terres de Santa Cruz. Mais il apparaît, en somme, comme une sorte de touriste amateur. S'il fit partie d'expéditions lointaines, il n'en prit jamais ni l'initiative, ni la charge, ni les risques. Il fut, à bord des caravelles portugaises et espagnoles, un simple passager de marque, très écouté de l'équipage, en raison de sa science – parfois même un conseiller infaillible. Il conseillait et ne commandait pas. Et le diplôme de *piloto mayor* qui lui fut décerné honorait davantage ses connaissances théoriques qu'il ne consacrait des qualités de navigateur dont il n'eut que très rarement l'occasion de faire la preuve. Ce n'est pas que, parfois, il n'ait saisi la barre. Juste ce qu'il faut pour « se faire la main ». Améric Vespuce n'était pas un marin, au sens où l'étaient un Juan de la Cosa ou les frères Pinzon . Comment se fait-il, alors, qu'on ait pu reporter sur sa personne et sur son nom la paternité d'une découverte qui semble, en toute équité, revenir entièrement à Christophe Colomb ? Une simple phrase éclaire tout, celle qu'écrivit Améric Vespuce à Laurent de Médicis, au retour de son premier voyage au Brésil : « … J'ai trouvé, dans ces pays méridionaux, un continent plus peuplé d'hommes et d'animaux que notre Europe, que l'Asie et l'Afrique, avec un climat plus tempéré, plus doux que n'importe quelle autre

région connue de nous… On peut, à bon droit, lui donner le nom de Nouveau Monde… » Phrase capitale, si on la rapproche de l'affirmation de Colomb : « Toute la terre est une île » et de sa conviction qu'en navigant vers l'ouest il atteindrait l'Asie. Ce *Mundus Novus* , nettement distinct du monde connu et séparé de lui par un océan, Améric Vespuce l'a désigné aux hommes de son temps. Christophe Colomb n'en avait jamais soupçonné l'existence.

Le tout n'est pas de découvrir. Il faut donner un sens à la découverte. Les peines incroyables, les larmes et la sueur de sang de l'Amiral de la Mer Océane n'auraient servi de rien, si un calme savant n'avait biffé le nom : Cipango, pour en inscrire un autre : *Mundus Novus* . Colomb a traversé de part en part la mer des Ténèbres, forcé une barrière réputée infranchissable, touché des rivages merveilleux, sans y voir autre chose que le reflet de son rêve intérieur. Ce vagabond sublime a enveloppé le Nouveau Monde d'un regard aveugle. Améric Vespuce l'a toisé et reconnu. Le Génois visionnaire et le Florentin lucide peuvent, tout de même, se donner la main. Christophe Colomb reste le Découvreur de l'Amérique et Vespuce son Explicateur.

Maître Christophe le Malchanceux… Le témoignage de Vespuce ajoute encore à sa malchance. Sans lui, on ne parlerait pas des Amériques, mais des Colombies.

Deuxième Partie

FERNAND CORTÈS ET SES COMPAGNONS À LA CONQUÊTE DU MEXIQUE OU LE RETOUR DU DIEU BLANC

Lorsque les temps seront accomplis, je reviendrai au milieu de vous, par la mer orientale, accompagné d’hommes blancs et barbus…

Proclamation au peuple toltèque de Quetzalcoatl, dieu et roi, en l’An Mille de l’ère chrétienne. Légende aztèque.

Chapitre premier

AMERICA

Christophe Colomb partait pour son premier voyage en 1492. Il mourait à Valladolid en 1506. En même temps que lui, d'autres flottilles parcouraient la mer des Ténèbres. Quel est le bilan de ces quinze années de découverte ?

En gros, Christophe Colomb et ses compagnons ont reconnu les Grandes et les Petites Antilles, le golfe du Mexique, le Yucatan, les côtes du Honduras et du Nicaragua, l'isthme de Panama et le golfe de Darien, ainsi que la côte vénézuélienne et les bouches de l'Orénoque. Si, comme beaucoup commencent à le penser, ces contrées ne sont pas les Indes Occidentales, il faut leur donner un nom. C'est un Allemand qui le trouvera.

L'année suivant celle où mourut Christophe Colomb , Martin Waldseemuller, d'origine germanique, mais professeur de géographie à Saint-Dié, publie, sous le pseudonyme de « Hylacomulus », un ouvrage intitulé : *Cosmographiae Introductio* dans lequel, après avoir parlé des trois parties du monde, il s'exprime ainsi : « … Mais ces parties du monde sont, maintenant, bien connues. Une quatrième partie, comme on le verra bientôt, a été découverte par Améric Vespuce . Pourquoi donc ne pas l'ap peler *Amerige* ou *America* , c'est-à-dire pays d'Americus – *americi terram* –, du nom de son sagace et grand découvreur, de même que l'Europe et l'Asie portent des noms de femmes ? » Pourquoi pas, en effet ? Americ Vespuce

n’est-il pas celui qui a rendu intelligible la découverte ? À lui, donc, tout le profit et toute la gloire ! Il est plus facile de baptiser un empire que de le conquérir. Un peu de propagande y suffit.

Par la suite, Waldseemuller prendra conscience de sa légèreté. Une information plus précise – peut-être un remords ? – l’amena à revenir sur sa proposition. Le mérite de Vespuce était indéniable. Mais sa clairvoyance devait-elle faire oublier les peines de Christophe Colomb et ses tribulations sans lesquelles il n’y aurait pas eu de Nouveau Monde ? L’honnêteté de l’Allemand ne trouve point d’écho. L’idée qu’il avait lancée faisait son chemin. Il ne pouvait plus l’arrêter. La lettre de Vespuce à Laurent de Médicis attirait sur lui l’attention de l’Europe, alors que celle de Christophe Colomb aux Rois Catholiques – la même année ! – passait inaperçue.

D’abord appliqué aux territoires situés au sud de l’Équateur – le Brésil s’appelait : *Terra incognita* – le terme d’Amérique finit par désigner la totalité du Nouveau Monde. En 1541, trente-cinq ans après la mort de Colomb, un géographe hollandais, Gérard Mercator, dresse une carte où, pour la première fois et nettement, le *Mundus Novus* est séparé de l’Asie. Il porte le nom d’*America* .

America ! Il est temps de jeter un bref regard sur ce monde qui vient de naître, si l’on veut mesurer – apprécier –, l’audace des premiers conquérants. Il faut situer le lieu de l’aventure, pour comprendre les aventuriers. Survolons du nord au sud le Nouveau Monde – champ de bataille, empire et cimetière des conquistadors.

Formé de deux triangles dont la pointe est tournée vers le sud et que relie une étroite bande de terre, le continent américain s’allonge, en latitude, du 71e degré Nord au 56e degré Sud, soit 127 degrés. À l’ouest, l’océan Pacifique le sépare de l’Asie. Presque exactement en son milieu, l’Amérique est traversée par l’Équateur.

En réalité, le Nouveau Monde comprend deux continents, reliés par un chapelet d’îles et d’isthmes. On comprend qu’il soit resté si longtemps inconnu, aussi bien de l’Europe que de l’Afrique et de l’Asie, si l’on se

remémore les distances énormes qui l'en éloignent. Dakar-Natal : trois mille kilomètres. Lisbonne-Buenos-Aires : neuf mille cinq cents kilomètres. Séville-Lima : onze mille cinq cents kilomètres. Quinze mille kilomètres séparent la côte du Chili des rivages australiens et il y a près de vingt mille kilomètres, soit la moitié environ de la circonférence terrestre, entre l'isthme de Panama et la côte orientale de l'Indochine. Éloquence des chiffres qui, même considérés au siècle de l'avion, expliquent clairement pourquoi, jusqu'au XVe siècle, l'Amérique était restée *terra incognita* .

Portrait physique du Nouveau Monde. À l'ouest, une arête dorsale montagneuse qui dessine sa courbe du détroit de Behring au détroit de Magellan . Cette chaîne continue – montagnes Rocheuses en Amérique du Nord et cordillère des Andes en Amérique du Sud – est comme une gigantesque falaise qui surplombe l'océan Pacifique. Au centre, les plaines, de la baie d'Hudson jusqu'au golfe du Mexique, au nord, de l'embouchure de l'Amazone à la Terre de Feu, au sud. Enfin, à l'est, des plateaux qui descendent et plongent dans l'océan Atlantique. En somme, de l'ouest à l'est, trois zones de relief parallèles – montagnes, plaines, plateaux – qui s'allongent du nord au sud.

L'extrême allongement en latitude de l'Amérique – alors que l'Europe et l'Asie sont beaucoup plus larges que longues – lui confère une étonnante variété de climats et de végétations. Dans l'Amérique du Sud septentrionale (Amazonie, Guyanes, Colombie et Venezuela), c'est le climat équatorial, chaud et humide. Les pluies sont abondantes et constantes. Une épaisse forêt aux arbres géants, une flore éclatante et bizarre frémissent d'une vie inquiétante. Peu d'hommes s'y hasardent. C'est le ténébreux royaume des insectes, des singes à queue prenante se balançant dans les lianes, des tapirs. Seuls le vrombissement des moustiques, par myriades, et le rugissement du jaguar rompent le silence. De chaque côté de cette bande équatoriale, deux zones tropicales : au nord, l'Amérique centrale, le Mexique et le Midi des États-Unis, au sud, le Brésil et le Nord de l'Argentine et du Chili. Il y fait la même chaleur égale, mais il ne pleut que l'été. La forêt, toujours imposante,

s'éclaircit. Son toit feuillu s'entrouvre. La lumière gicle en gouttelettes d'or. Compacte et resserrée le long des fleuves, la forêt s'évanouit progressivement. Voici la brousse, piquée de bouquets d'arbres. D'innombrables oiseaux la peuplent et le puma y est roi. De part et d'autre des deux zones tropicales, commencent les zones de climats tempérés continentaux. L'hiver est glacial et l'été torride. Dans le Nord, la forêt boréale et sa flore semblable à celle de l'Europe, puis la prairie immense, à peine ondulée. Dans le sud, la pampa monotone. Enfin, aux deux extrémités du continent – l'Alaska et la Terre de Feu – le froid, qui devient polaire le long de l'océan glacial arctique.

Très froid, brûlant ou baigné d'humidité, le climat américain s'adoucit le long des côtes occidentales, au contact des vents d'ouest et des courants marins. C'est ainsi que les côtes californienne et chilienne, étroitement comprimées entre les montagnes et l'océan Pacifique, bénéficient d'un admirable climat. De l'eau et du soleil, à profusion. Un vent tiède. Des orangers, des citronniers et le doux bruissement des palmes.

La structure du relief américain ne pouvait que favoriser la formation d'un puissant système hydrographique. Ces plaines immenses qu'aucune montagne ne coupe, quel vaste lit pour les eaux se précipitant des glaciers de l'Ouest ! En Amérique du Nord, deux grands fleuves : le Saint-Laurent et le Mississippi-Missouri, ce dernier dix fois plus long que la Seine. En Amérique du Sud, trois fleuves principaux : l'Orénoque, le Rio de la Plata et l'Amazone dont le bassin s'étend sur une superficie dix fois plus grande que celle de la France.

Il n'est pas inutile de souligner, dès maintenant, le caractère grandiose, les dimensions colossales de la nature américaine et son extraordinaire variété. C'est d'abord sur un paysage que se posa le regard stupéfait des conquistadors. Après, seulement, ils cherchèrent à déchirer le décor, pour trouver l'homme et le métal.

Paysage divers et somptueux, riche en rappels inattendus. Est-ce le désert péruvien ou le Sahara ? Les hautes terres de l'Atacama ou certaines

solitudes persanes ? Les hauts plateaux boliviens ou les molles ondulations du Tibet ? Et cette pampa argentine, tellement semblable à la steppe russe. Il faudra revenir sur ces parentés géographiques. Aucun des aspects de l'Ancien Monde qui ne se retrouve dans le Nouveau. Comme si, en vérité, l'Amérique prolongeait l'Eurasie, par le détroit de Behring, jadis comblé.

Bien que, du point de vue physique, on ne puisse dissocier les Amériques du Nord, du Centre et du Sud, comprises toutes trois dans un même système architectural, seules ces deux dernières seront évoquées ici. Ce qu'on appelle l'« Amérique des Conquistadors » se situe, en effet, dans la partie centrale du continent américain dont les frontières idéales seraient, au nord, le Yucatan et, au sud, le Rio de la Plata. Une aire de soleil, d'eaux fusantes et de terres volcaniques délimitée par les Tropiques du Cancer et du Capricorne et que l'Équateur coupe en deux.

Ainsi, c'est au sud des États-Unis que commence l'empire prestigieux des Conquérants, cent fois édifié, défait et refait.

La boucle fantastique qu'en moins de cinquante ans les caravelles espagnoles inscrivirent sur la carte du continent américain est née à Palos, en Andalousie. Suivons-en le tracé de feu. Elle chemine vers l'ouest, à travers l'Atlantique. Les Canaries. La mer des Sargasses. Elle atteint la mer des Antilles, la « Méditerranée américaine », appelée : mer caraïbes dans sa partie occidentale. Voici l'archipel tropical, ses orages dramatiques, ses cyclones et ses fleurs géantes aux couleurs insoutenables. Cuba, Haïti, Porto Rico et les îles Vierges, la Jamaïque et les îles du Vent. Un chapelet d'îles foisonnant de cannes à sucre et de bananiers. Puis la boucle d'or quitte les Antilles, s'enroule autour de l'Amérique centrale. Un isthme de deux mille kilomètres qui s'allonge du Mexique à la Colombie. Guatemala, Honduras, Nicaragua, Costa Rica et Panama. Relief qu'on dirait tordu par la poigne d'un titan. De noires forêts aux arbres enchaînés par des lianes. De grands lacs bleus reflètent le cône des volcans. Lien étroit entre l'Amérique centrale et l'Amérique du sud, voici maintenant Panama. À l'est, le golfe de Darien, obsession des premiers navigateurs. Paysage de fin de monde. Nature féroce

et rebelle à l’effort de l’homme. De mortelles vapeurs glissent le long d’immenses marécages. Le soleil tropical fait rage. Remontant vers le Nord, la courbe conquérante traverse la mer caraïbe et passe par la péninsule du Yucatan. C’est un plateau calcaire, aride au nord, dévoré par la forêt au sud. Peu d’eaux courantes. Alternance de la savane sèche et de la sylve odorante. S’infléchissant vers l’ouest, la ligne fulgurante se pose au Mexique. Pays divers au triple visage. Le nord : prolongement des États-Unis. De hauts plateaux stériles encadrés de chaînes montagneuses – et les pics en cisaille de la Sierra Madre occidentale. Le centre : des volcans – le Popocatepetl, haut de 5 452 mètres ! –, la merveilleuse fertilité du sol, du pin au bananier. Tous les climats de la terre s’y trouvent réunis : *tierra caliente*, *tierra templada* et *tierra fria* . Mexico, la Venise des montagnes, posée sur une lagune, à 2 250 mètres d’altitude. Enfin, le midi mexicain et ses plages tropicales, ses forêts d’acajou et de cèdres. L’isthme de Tehuantepec unit les rivages atlantique et pacifique. La sierra s’élargit. L’eau écume dans les rios. D’innombrables vallées descendent dans la plaine, vont mourir sur les bords du golfe du Mexique.

Serpentant à nouveau autour de l’Amérique centrale, la boucle revient vers le sud. Elle effleure la mer des Antilles, traverse l’isthme de Darien et rencontre l’Amérique du Sud. Le dessin, cette fois, est net. La soudure est faite entre les continents du Nord et du Sud. C’est un front de taureau, gigantesque et massif, que figure l’Amérique du Sud. Un front à deux faces : septentrionale, regardant la mer antil laise avec les Guyanes, le Venezuela et une partie de la Colombie, tournée vers le Pacifique, avec l’Équateur, le Pérou, le Chili, la Bolivie et le Paraguay. Deux faces comportant chacune son caractère original. D’abord, la face septentrionale, au nord d’une ligne se confondant avec l’Équateur. Le plateau des Guyanes, hérissé d’épaisses forêts où le bois de rose voisine avec la gomme. Le Venezuela, bordé au nord par les Andes, baigné au centre par l’Orénoque – et ses *Ilanos* périodiquement noyés par de diluviennes inondations. Plaine, à l’est, montagne, à l’ouest, la Colombie rassemble, comme le Mexique, tous les

types de climat : moiteur de l'Amazonie et froid intense des hautes crêtes de la Cordillère. Au flanc des montagnes, des mines de métaux précieux. Et l'amoncellement secret des émeraudes.

Au sud de la Colombie, l'Amérique du Sud regarde vers le Pacifique. Une épine dorsale géante : les Andes. Barrière formidable, s'allongeant du nord au sud, surmontée de pics et de volcans – le Chimborazo : 6 272 mètres, l'Aconcagua : 7 040 mètres ! – la cordillère des Andes serre étroitement le littoral pacifique. La bande côtière est mince et, souvent, la pente des hauts plateaux descend jusqu'au rivage. Enfoncé comme un coin entre la Colombie et le Pérou, encadré à l'ouest par une plaine littorale, à l'est par la montagne, constamment menacé par les séismes, l'Équateur. Puis, le triple visage du Pérou. Le désert côtier, peuplé d'innombrables oiseaux. Les hautes terres andines, les cimes neigeuses, les montagnes massives qu'entaillent des vallées majestueuses, qu'illumine le reflet bleu des lacs, aussi vastes que la mer. Au nord-est, en forme de croissant, l'*Oriente* , le pays de la Haute-Amazone, couvert de forêts, parcouru de rivières écumantes : l'Amazone, le Marañon, l'Ucayali. Entre les crêtes de la cordillère des Andes et l'océan Pacifique, le Chili s'allonge sur une bande littorale étroite : quatre mille kilomètres de longueur, trois cent cinquante kilomètres de largeur, au maximum – vingt fois plus long que large ! –, des sommets montagneux dépassant six mille mètres, un climat presque tropical au nord, quasi polaire au sud, aux confins de la Terre de Feu. Alternance tragique de déserts étouffants, de hauteurs silencieuses, de terres glacées. Enfin, la Bolivie et le Paraguay, bien que continentaux, complètent la façade de l'Amérique du Sud.

L'itinéraire des conquistadors touche à son terme. Glissant le long de la côte chilienne, la ligne de conquête atteint la Patagonie, abandonne, au détroit de Magellan , l'océan Pacifique, retrouve l'Atlantique, remonte vers le sud, se fixe au Rio de la Plata. Voici l'embouchure du Parana et de l'Uruguay, la porte ouverte sur le continent. Deux pays : l'Uruguay et l'Argentine.

Coincé entre le Brésil et l’Argentine, l’Uruguay présente un relief uni. C’est une plaine tapissée de hautes herbes, largement offerte aux influences maritimes. Il y fait tiède. Quelques crêtes – rares – dominent un paysage de bois et de prairies. L’Argentine, adossée au Chili, occupe toute la façade atlantique de l’Amérique du sud méridionale. Elle s’étend du tropique du Capricorne aux environs du cap Horn sur plus de 30 degrés de latitude. Le cœur de l’Argentine est la *Pampa* , parente de la *Prairie* nord-américaine. Humide et marécageuse, elle ondule et gémit sous le vent, comme la mer. Au nord-ouest, les hauts plateaux arides de la Puna d’Atacama, parsemés de quelques oasis. Au nord-est, le Chaco, transition entre l’extrême sécheresse des régions subandines et la Pampa. Au sud, la Patagonie, son ciel sillonné d’orages, ses rivages aux falaises abruptes, ses flots polaires constamment agités. Enfin, coupée de l’Argentine par le détroit de Magellan , l’île sinistre de la Terre de Feu. C’est un enchevêtrement chaotique d’eaux hurlantes et de terres désolées. Là s’achève le continent sud-américain. Si rigoureuse y est la nature et tellement délaissée des hommes qu’on pourrait croire que, là aussi, finit le monde.

Du Rio de la Plata, la boucle ardente saute, sans s’y arrêter, le Brésil – fief des Portugais – retrouve la mer caraïbe, refait en sens inverse la traversée de l’Atlantique. Voici, de nouveau, la mer des Sargasses, les Canaries, les ports andalous. L’arabesque étincelante a terminé sa course.

Tel est, brossé à larges traits, schématisé, le paysage que virent les premiers conquistadors. S’il porte ici des noms modernes, s’il est géographiquement morcelé, c’est afin que le lecteur en embrasse plus commodément l’immensité. À la vérité, les lieux découverts par les conquérants espagnols portaient d’autres noms et les frontières étaient différentes. Mais comment suivre, sans points de repère, les étapes de la découverte ? Nous pénètrerons, d’ailleurs, plus profondément dans les pays conquis, à la suite des conquistadors et au fur et à mesure de leur progression. D’abord, la toile de fond, vide de personnages. Un coup d’œil d’ensemble sur le Nouveau Monde dont la prodigieuse diversité de climats

et de reliefs éclaire d’un seul coup l’héroïsme – la folie –, et l’ivresse des conquistadors. Oui, d’abord le paysage nu. Et, maintenant, les hommes.

DES HOMMES VENUS D’AILLEURS

Lorsque les premiers conquérants eurent débarqué dans les terres inconnues, ils rencontrèrent, tout d’abord, le silence et le désert. C’est eux, pensaient-ils, qui allaient écrire la première page de l’histoire du Nouveau Monde. Mais, bientôt, des hommes étranges vinrent à leur rencontre. Leur peau était d’une couleur jamais vue : ni blanche, ni noire, mais semblable au bronze ou, parfois, comme le sable rouge. Les Espagnols leur donnèrent le nom d’« Indiens d’Amérique ». Dénomination normale, puisque les nouveaux arrivés se croyaient aux Indes Occidentales. À mesure qu’ils avançaient en territoire conquis, les Espagnols étonnés découvraient des villages, des bourgs, puis de vastes cités portant la marque d’une antique civilisation. L’histoire de l’Amérique était, depuis longtemps, commencée.

Ainsi, le Nouveau Monde était habité, longtemps avant qu’en Europe on imaginât l’existence même de ce continent. Mieux encore, des conquérants aztèques, mayas, incas, avaient précédé, sur les mêmes chemins de gloire, les envoyés du roi d’Espagne. Ils avaient, eux aussi et avant eux, découvert des territoires, rencontré et asservi des hommes. Quels étaient ces hommes et d’où venaient-ils ?

Assigner une date à l’apparition de l’homme en Amérique est impossible. Cinq mille ans avant Jésus-Christ ? Peut-être. L’intérêt est bien moins dans l’ancienneté de la population dite « précolombienne » – *avant Colomb* – que dans son origine.

Faut-il croire le savant argentin Ameghino Florentino, lorsqu’il tente de prouver que l’homme américain est né en Amérique, faisant même remonter la généalogie de l’*homo sapiens* jusqu’au singe tertiaire de la Patagonie,

appelé « Homoncule » ? Il prétend même que l'Argentine fut le berceau du monde et la pampa la plate-forme où se formèrent et se mirent en marche les migrations humaines.

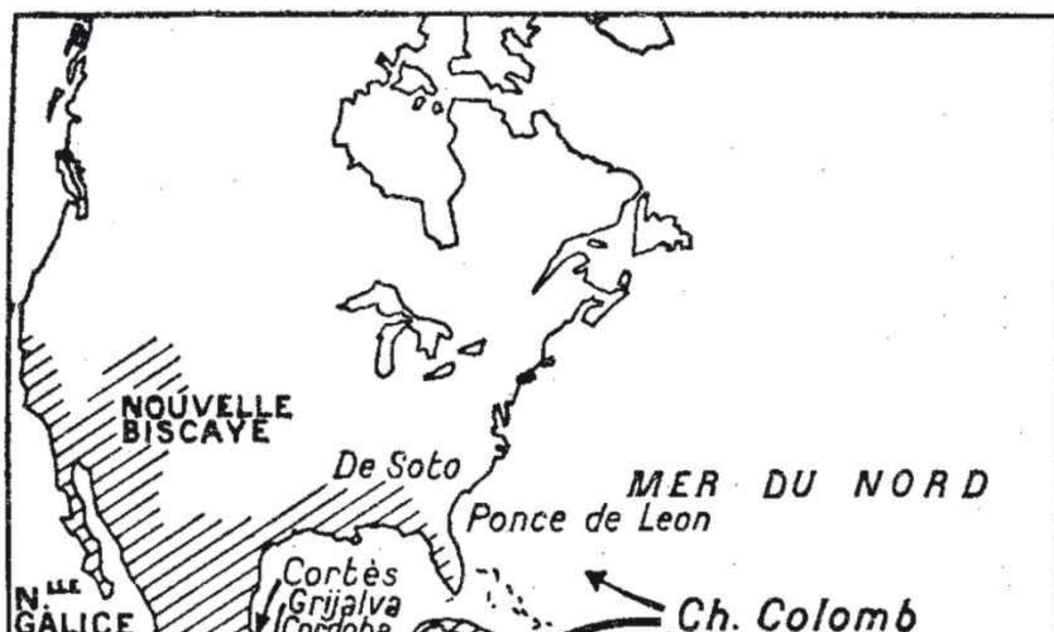
Une autre thèse – celle d'Arius Montana, auteur de la *Bible polyglotte* – soutient que les juifs découvrirent et colonisèrent le Nouveau Monde. Les fils de Jactan, arrière-petits-fils de Sem, lui-même fils de Noé, auraient, les premiers, peuplé l'Amérique. Ophis aurait atteint le nord-ouest de l'Amérique et, de là, le Pérou. Jobal se serait fixé au Brésil. Le juif, premier conquistador du Nouveau Monde ? Pourquoi pas ? Certes, les preuves – et même les présomptions – manquent. Mais qui percera les nuées des premiers âges ? Ce premier homme américain, on ne peut que l'imaginer.

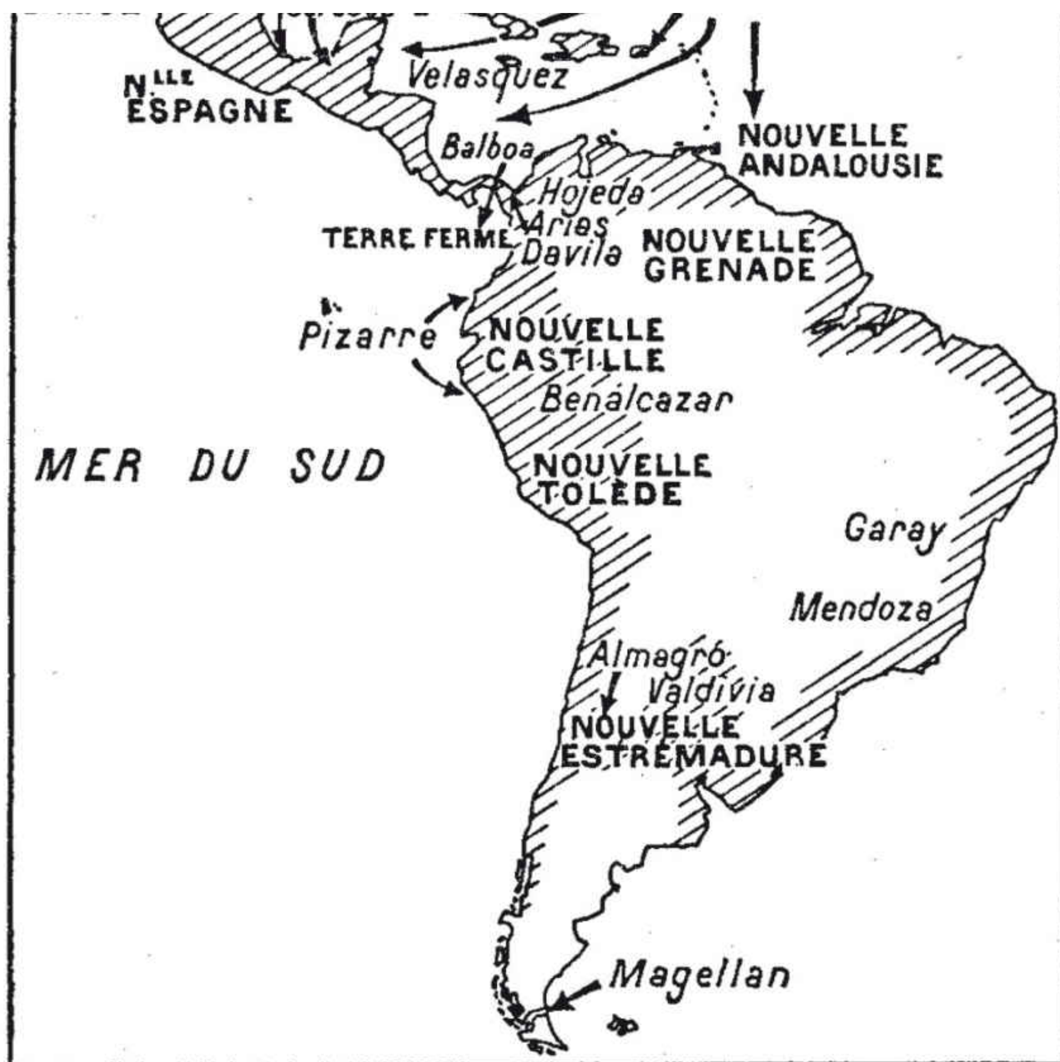
Faut-il renoncer à l'idée qu'il puisse être autochtone et admettre alors qu'il soit immigré ? Question toujours controversée et que nul ne saurait trancher avec certitude. Mais l'origine asiatique apparaît, à chaque pas que l'on fait en terre américaine. Ces visages aux pommettes saillantes et aux yeux bridés ne sont-ils pas les mêmes qu'au Cambodge et au Tibet ? Masques boliviens et masques chinois, cordelettes comptables de l'Annam et *quipous* des Incas et cette semblable odeur musquée des femmes de Ceylan et des Indiennes qui divertirent les conquistadors… Analogies frappantes qui se retrouvent dans les mœurs et dans l'architecture. Les têtes puissantes, sculptées dans les rochers du Yucatan, sont la réplique de celles – d'un hiératisme sinistre – qui se dressent au fronton des temples d'Angkor. Quelle mystérieuse parenté unissait les Mayas et les Khmers ? Incas et Pharaons, bandeau royal et pschent, pyramides de Memphis et teocallis mexicains, Thèbes « aux cent portes » et Cuzco – les rapports sont évidents. Ne suffit-il pas de rappeler que *Râ* , le dieu des Égyptiens, et *Inti* , celui des Incas, qu'on voit représentés sur les portails de Louqsor et dans les sanctuaires péruviens, sont le même dieu : le Soleil.

Si les premiers Américains sont venus d'Asie, il faut imaginer comment et par où. Un regard encore sur la carte d'Amérique. La pointe nord-est de l'Asie et la pointe nord-ouest de l'Amérique du Nord paraissent si

rapprochées qu’on évoque facilement un temps où elles se joignaient. Large d’une centaine de kilomètres, peu profond, le détroit de Behring, qui sépare actuellement la Russie de l’Alaska, a dû certainement, jadis – aux époques glaciaires – constituer le pont naturel qu’empruntèrent les hordes asiatiques pour pénétrer sur le continent américain. Il ne leur fallait guère plus d’une journée de voile ou bien, s’ils le passaient à pied sec, quelques heures de marche. Au sud du détroit, l’archipel des Aléoutiennes forme également un pont entre l’Asie et l’Amérique. Passé l’un de ces ponts, les migrateurs orientaient vraisemblablement leur marche vers l’Est, rencontraient les grands lacs, suivaient la puissante artère du Mississippi ou celle du Saint-Laurent et, selon qu’ils longeaient la côte occidentale ou cheminaient sur les routes orientales, atteignaient l’isthme de Panama ou les Antilles.

Parvenus en Amérique Centrale, les nomades de Behring rencontraient d’autres colonnes de migrateurs originaires, celles-ci, d’Australie, par les relais des îles polynésiennes. Ce flot d’errants se répandait alors par vagues successives dans l’immense espace sud-américain, tournant cent fois sur lui-même, semblant se diriger de préférence vers l’ouest, sur les régions de hauts plateaux.





AMÉRIQUE 1550



ALASKA
GROENLAND
FRANCE
CANADA
ETATS-UNIS
MEXIQUE
Trop. du Cancer
CUBA
RÉP.E DOMINE
ANTILLES
HONDURAS
HAITI
GUATÉMALA
SALVADOR
NICARAGUA
COSTA-RICA
PANAMA
VÉNÉZUÉLA
GUYANES
COLOMBIE
Is GALAPAGOS
EQUATEUR
Equateur
BRÉSIL
PÉROU
BOLIVIE
PARAG.
Trop. du Capricorne
CHILI
ARGENTINE
URUGUAY
ATLANTIQUE
PACIFIQUE
Détroit de Magellan
Is FALKLAND
TERRE DE FEU
Cap-Horn

Amérique 1950

Quelques immigrants – rares et combien audacieux ! – vinrent en Amérique par la voie maritime. D'Australie, du Japon, de Mélanésie, des navigateurs primitifs, poussés par des courants favorables, guidés par l'oiseau de mer, purent échouer leurs radeaux sur la côte pacifique de l'Amérique du Sud. Étonnante conjonction de la chance et du courage, des courants et du vent ! Entre l'Afrique et la côte sud-américaine, les liaisons maritimes – s'il y en eut – furent éphémères. À moins qu'on ne se réfère au mythe de l'Atlantide, à l'île des Dieux qui faisait le pont entre l'Afrique du Nord et l'Amérique et d'où partirent les grandes invasions légendaires. À moins que, négligeant les strictes indications de l'anthropologie et de l'ethnologie classiques, on n'accepte l'hypothèse d'une occupation de l'Amérique Centrale et du Sud par les colons atlantes. Lorsque Montezuma évoquait, devant le peuple aztèque, le lointain souvenir de ses ancêtres, venus de l'Orient, du nord et du nord-est, il faisait allusion à leur arrivée « de régions froides et glacées, par une mer triste et nébuleuse ». Sur quelles données reposait cette tradition et que pouvait être cette mer, sinon l'Atlantique ?

n résumé, et dans l'état actuel de la science, il est admis que la population américaine a été formée par quatre grands courants de migrations. Les premières – après la période glaciaire – vinrent de l'Asie, par le détroit de Behring. Les secondes vinrent de l'Australie, par la voie maritime. Les troisièmes, composées principalement d'éléments polynésiens, partirent de l'Océanie, à travers les îles du Pacifique. Les quatrièmes, enfin, d'origine plus récente, furent celles des Esquimaux qui se répandirent dans les régions polaires de l'Amérique et de l'Eurasie.

En tout cas, quelles qu'aient été les voies de pénétration en territoire américain, on n'imagine pas sans trouble le morne piétinement, la marche à

l’étoile – n’était-ce pas plutôt une marche de la faim –, d’hommes vêtus de peaux de bêtes, glissant sur d’énormes étendues, la plupart du temps glaciales, du détroit de Behring à la Terre de Feu, presque d’un pôle à l’autre. Ou bien encore, ces pirogues lancées d’île en île et que la tempête fracassait sur des rivages inconnus. Première et sinistre prise de possession d’un monde.

Ces hommes venus d’ailleurs – si l’on exclut l’origine locale et l’hypothèse atlante – étaient donc des Asiatiques mêlés de Malayo-Polynésiens. Ils ignoraient la charrue et les céréales et n’avaient pas encore domestiqué les animaux. C’est dire qu’ils ne pratiquaient ni l’agriculture, ni la vie pastorale. La chasse et la pêche étaient leur seule activité. Tuer pour manger. Ce qui explique leur nomadisme. L’or, pour ces affamés, c’étaient les grands lacs et ses pêches miraculeuses, les plaines nord-américaines regorgeant de gibier. L’heure du métal éblouissant n’a pas encore sonné. Les conquérants de l’âge de pierre convoitent la viande crue et le sang frais. Ils ont froid. Ils ont faim. Du soleil et de la nourriture !

Commencé probablement aux environs de la période glaciaire, le peuplement de l’Amérique s’est poursuivi au cours de l’âge paléolithique, puis néolithique, pour s’amplifier à mesure que s’amélioraient les conditions d’existence des tribus primitives. On peut concevoir ce peuplement comme une très lente, mais continuelle pénétration, par mer, par terre, le long des côtes. Mais il faudra des millénaires pour que ces troupeaux humains, errant le long des fleuves, égarés dans les labyrinthes tour à tour glacés et torrides de la nature américaine, revenant sur leurs pas pour repartir vers d’autres labyrinthes, coordonnent leurs mouvements. Ce ruissellement épars d’humanité dans la pâleur de la lune, sous les feux du soleil ou la pesée d’un ciel noir, c’était pourtant, déjà, la conquête du sol.

Tel est le fonds, le substratum sur lesquels se lèveront les civilisations précolombiennes.

Des légendes. Un paysage. Des hommes. Les conquistadors viendront ensuite.

UNE TACHE D'HUILE QUI S'ÉTEND

Christophe Colomb a découvert un monde. Améric Vespuce lui a donné un nom. L'élan est pris. Haïti et Cuba, les grandes îles antillaises, vont être, désormais, les plates-formes d'où s'élanceront les conquistadors. Car le problème n'est plus, maintenant, la jonction Espagne-Antilles. L'aventure ne se joue pas sur la mer des Ténèbres. Elle prend son point de départ, non plus dans les ports andalous, mais à Saint-Domingue, future capitale de la République dominicaine, dans l'île d'Haïti. Le problème qui se pose est de pousser plus avant la découverte, à partir et au-delà des Antilles. Saint-Domingue, tête de pont de la conquête, quel progrès !

Comme une tache d'huile qui s'étend, la pénétration espagnole, implantée aux Antilles, va s'élargir vers le centre, le nord et le sud de l'Amérique. Heureux ces jeunes hommes qui virent s'ouvrir, à l'aurore du XVIe siècle, le plus vaste champ d'action de tous les temps ! Ils furent nombreux, voire légion, ceux qui brûlèrent de suivre les traces de leurs devanciers. Beaucoup restèrent sur leur faim d'aventure. La plupart ne firent que répéter le geste que d'autres avaient fait. Mais certains – les meilleurs – prolongèrent audacieusement le sillon creusé dans l'océan par la *Santa-Maria* . Ce furent les conquistadors.

Les meilleurs ? Pas dans le sens de la bonté, certes non ! À cet égard, en effet, ils se montrèrent les pires. Leur excellence était dans la dureté. Quelle que fût leur origine sociale – *hidalgos* , anciens soldats des guerres d'Italie, repris de justice, poètes égarés en quête d'émotions fortes –, il leur fallait bien s'adapter aux conditions particulières imposées par la nature et par les hommes. Des muscles de fer, un estomac ignorant la nausée et bravant la famine, des épaules capables de supporter l'armure sous le soleil tropical, un épiderme cuirassé contre les flèches des Caraïbes et la morsure des fourmis géantes, voilà pour les qualités physiques. Un tel aguerrissement du corps n'était pas sans entraîner un durcissement du cœur. L'âme des conquistadors était trempée, comme leur épée. Pas de faiblesse, pas d'attendrissement. Être

dur ou mourir. Résister ou succomber, telle était l’alternative offerte à ces forçats de la conquête.

DU YUCATAN AU DARIEN

Une nouvelle période de quinze ans s’ouvre entre 1506 – l’année où meurt Christophe Colomb –, et 1521 – celle où Fernand Cortès s’empare de Mexico. Entre ces deux sentinelles superbes – le *Descubridor* et le *Conquistador* –, montant une faction jalouse au seuil du Nouveau Monde, des hommes prennent place, des figures armées s’insinuent. Pendant ces quinze ans de recherche tâtonnante, les conquistadors font leur école. C’est une période d’essai et d’improvisation. Mais quel sanglant apprentissage ! Parmi cette troupe impitoyable, des noms se détachent : Alonso de Hojeda , Juan de la Cosa , Ponce de Léon , Vicente Yañez Pinzon – de vieilles connaissances ! –, puis des jeunes, Diego de Nicuesa , Diego Vélasquez , François Pizarre … On les verra, plus tard, attachés à la fortune de Cortès ou, tel Pizarre, fonder un empire. Pour l’instant, ils foncent, tête baissée, sur un objectif qu’ombre encore la grisaille des légendes.

Quelques étapes de la Découverte, pendant le premier quart du XVIe siècle…

Pendant que Vicente Yañez Pinzon débarque dans la péninsule du Yucatan, Alonso de Hojeda et Diego de Nicuesa s’associent pour la reconnaissance et l’exploitation des côtes caraïbes. Hojeda se voit attribuer administrativement le territoire s’étendant depuis le cap de la Vela jusqu’au golfe d’Uraba, au fond du golfe de Darien, entre la Colombie et Panama, c’est-à-dire, en fait, la façade de la Colombie tournée vers la mer caraïbe. Nicuesa , lui, dispose – « sur le papier » – de la côte allant d’Uraba à Gracias à Dios, juste à la frontière du Nicaragua et du Honduras. Un V gigantesque

fondé sur le Darien. La branche est s'appelle déjà – anticipation hardie ! – la Nouvelle-Andalousie et la branche Ouest la Castille d'Or.

Nantis des privilèges royaux, Hojeda et Nicuesa partent de Saint-Domingue pour leur colonie. Juan de la Cosa et François Pizarre accompagnent Hojeda . Nicuesa compte, parmi son équipage, un jeune *extremeño* dont il espère beaucoup : Nuñez de Balboa . Pizarre, Balboa … Les élèves, bientôt, dépasseront leur maître. Les deux gouverneurs cinglent, chacun de son côté, vers ce qu'ils pensent être la fortune. Ils rencontreront le malheur. Ces contrées auxquelles ils ont donné, par avance, le doux nom de leur province – Hojeda est de Cuenca et Nicuesa vit le jour en Castille – les rejetteront. C'est bien beau d'avoir la caution du souverain et de tracer, sur un parchemin, les limites d'une concession. Le trait de plume d'un scribe et le *puño y letra* du roi d'Espagne n'ont pas encore valeur légale au pays des Caraïbes. Hojeda et Nicuesa en feront l'expérience amère.

L'expédition de Hojeda débarque aux environs de Carthagène, en Colombie. C'est le domaine des Caraïbes, renommés pour leur cruauté. Ils exercent la terreur sur tous les peuples de l'Amérique Centrale et des Antilles. Les Espagnols de Hojeda ne connaissent pas la peur. Ils s'enfoncent dans la brousse, à la recherche, précisément, de ces Caraïbes dont ils veulent faire des esclaves. Mais ils n'ont pas le temps de pénétrer très loin dans l'intérieur des terres. Une nuée de flèches empoisonnées les environne et décime la moitié d'entre eux. Le curare ne pardonne pas. Hojeda échappe à la mort. Mais Juan de la Cosa succombe à ses blessures. Nouveau saint Sébastien, il est lié à un arbre et transpercé de flèches. Le vétéran des conquistadors, le compagnon de Christophe Colomb , le pilote de la *Santa-Maria* n'est plus qu'un cadavre boursouflé. On dirait un « porc-épic », tellement son corps est hérissé de flèches. Hojeda et ses hommes se rembarquent précipitamment. Sur le chemin du retour, ils rencontrent l'expédition de Nicuesa , se joignent à elle et réussissent quelques razzias sur les villages côtiers. Puis, Hojeda et Nicuesa se séparent. Tandis que le Castillan se dirige vers le Veragua, l'Andalou se fixe quelque temps au bord

du golfe d'Uraba. Il y fonde la colonie de *San Sebastian* . Fatigué par ses blessures, Hojeda passe le commandement à Pizarre et s'en retourne à Saint-Domingue. Il y meurt dans la misère et dans l'oubli.

Ne voyant pas revenir Hojeda , Pizarre décide de quitter San Sebastian. Il se croise avec l'expédition du bachelier Fernandez de Enciso et, sur ses conseils, rebrousse chemin vers le Darien. La troupe de Pizarre et celle d'Enciso débarquent à l'ouest du golfe de Darien et s'y installent. On donne le nom de *Santa Maria la Antigua* à ce campement provisoire. Mais que va dire Nicuesa dont c'est le fief ? Bah ! Sans doute a-t-il péri par là-bas, dans le nord.

Nicuesa n'est pas mort. Il a fondé, à Panama, *Nombre de Dios* – le futur Colon. Après mille avatars – la faim contraignit ses hommes à dévorer des cadavres d'Indiens à demi putréfiés –, Nicuesa met le cap sur le Darien. Il touche Santa Maria la Antigua. Il descend à terre. Enfin des compatriotes ! Mais ils seront, pour lui, pires que les Caraïbes. Bien qu'il ait juridiction légale sur la colonie, on l'en chasse. On l'embarque, lui et les siens, sur un bateau vermoulu et prenant l'eau de toutes parts. Qu'il fasse route vers l'Espagne, s'il le peut ! Les malheureux n'atteindront même pas Hispaniola. Ils sombreront au large de la côte. Un homme a mené le jeu : Balboa . Il s'est débarrassé de Nicuesa . Quelques semaines avant, il avait, de la même façon, évincé Enciso . C'est lui, maintenant, le gouverneur. Ainsi procédaient les conquistadors. Malheur aux vaincus !

Ponce de Léon – encore un compagnon de Colomb ! – tourne ses regards vers Borinquen – Porto Rico. Il obtient le gouvernement de l'île et fonde la colonie de *Caparra* . Son objectif ? Trouver de l'or. Il y en a beaucoup, mais pas assez pour son goût. Verra-t-on jamais un conquistador rassasié de métal jaune ? Les excès de Ponce de Léon et sa rigueur envers les indigènes émeuvent-ils le pouvoir royal ? Il reçoit l'ordre de quitter Porto Rico et d'aller explorer une contrée mystérieuse, au nord-ouest des Antilles. On l'appelle l'île de *Bimini* . Ponce de Léon se met en route. Il laisse sur sa gauche Hispaniola, va droit sur l'archipel des Bahama, les dépasse et

rencontre une côte fleurie. C'est la Floride. Elle mérite bien son nom. *Florida* … On dirait, durant des centaines de kilomètres, le prolongement parfumé d'une *huerta* andalouse. Une ombre, cependant, à ce tableau haut en couleurs. Le corail abonde, mais l'or est rare. Et les Indiens, aussi féroces que les Caraïbes, manient l'arc avec sûreté. Ponce de Léon s'éloigne prudemment de ces rivages enchantés. Il y reviendra, à la tête d'une expédition plus importante, en qualité de gouverneur. Cette fois, il sera plus fort que les Indiens, mais ceux-ci le harcèleront, lui et ses hommes. Une flèche en plein cœur mettra fin à la carrière de Ponce de Léon, conquistador de Borinquen et découvreur de la Floride.

Diego Vélasquez est gouverneur de Cuba. De hardis gentilshommes l'assistent dans sa tâche : Fernand de Cordoba , Juan de Grijalva , Panfilo de Narvaez , Pedro de Alvarado … Ces noms brilleront bientôt au firmament du Mexique. Vélasquez a choisi comme secrétaire un jeune étudiant de Salamanque : Fernand Cortès . Il a fixé sa capitale à Santiago, sur la côte sud-est de Cuba, à huit cents kilomètres du Yucatan.

Le premier soin de Vélasquez est de terminer la découverte territoriale de Cuba. Il fait le tour de l'île et s'enfonce dans l'intérieur. Son lieutenant, Panfilo de Narvaez , jette les premières pierres du port de *San Cristobal de la Habana* – La Havane. Cuba s'affirme, à son tour, comme une excellente base de départ et tend à supplanter Haïti. Un événement considérable va enfler l'importance de Cuba. Elle va devenir, en vérité, le relais naturel entre l'Ancien et le Nouveau Monde.

Un matin de février, une expédition, commandée par Fernand de Cordoba , se détache de la côte cubaine vers l'ouest. Toujours l'ouest !… Neuf jours plus tard, elle se trouve en vue d'une presqu'île : le Yucatan. Des hommes courent sur la plage, non pas nus et d'aspect barbare, comme les Caraïbes, mais leur allure est noble et ils portent avec grâce des vêtements de coton. De loin, les Espagnols distinguent des monuments, des temples, des palais artistement taillés dans la pierre – une pierre étrange de couleur ocre. Presque la même couleur que la peau de ces Indiens jamais vus. Et surtout –

ô miracle ! –, des champs cultivés. L’expédition double le cap Catoche, essaie de faire escale à Champoton d’où elle est repoussée par une pluie de flèches et s’en retourne à Cuba. Ce peuple est sans doute très civilisé, mais peu sociable. Cordoba en sait quelque chose, qui revient avec douze blessures dans le corps.

Cordoba fait son rapport au gouverneur. Ivre d’orgueil, Vélasquez est convaincu de la proximité, à l’ouest, de ce fameux empire qui, depuis vingt ans, se dérobe à l’étreinte des conquistadors. Quel beau cadeau à faire à Charles Quint en don de joyeux avènement ! En ce même temps, en effet, où Cordoba découvre le Yucatan, Charles de Gand – jeune prince piaffant – débarque à Villaviciosa, pour prendre possession de son royaume espagnol. Ces deux routes qui s’ouvrent simultanément, l’une sur Valladolid, capitale des Rois Catholiques, l’autre sur Mexico, résidence de l’empereur légendaire, quel merveilleux augure pour l’héritier flamand ! Il n’a pas encore ceint la couronne d’Espagne qu’il perd de vue déjà les limites de cet empire sur lequel le soleil ne se couchera pas.

Quelques mois après le retour de Cordoba , une flotte plus importante se met en route vers le Yucatan. Vélasquez en a confié le commandement à son neveu, Juan de Grijalva . Pedro de Alvarado et le pilote Alaminos sont de l’expédition, ainsi que Bernal Diaz del Castillo , futur historiographe de Fernand Cortès .

Après avoir touché l’île de Cozumel – l’île des Hirondelles –, les navires de Grijalva remontent jusqu’à la pointe de la presqu’île du Yucatan, la doublent et longent la côte du golfe du Mexique : Campêche, Tabasco, Tampico… On se risque à descendre à terre. Premier contact avec le continent nord-américain. La surprise des Espagnols va croissant. Les maisons sont blanches, avec des volets aux couleurs vives, comme en Andalousie. Il y a des statues colossales, représentant des princes ou des dieux, des signes étranges gravés dans la pierre, des routes bien tracées. Est-ce la Chine ? Les habitants s’apprivoisent et tentent d’engager avec les arrivants des colloques élémentaires. Ils portent aux oreilles, aux chevilles et

aux poignets des bijoux en or. Il y a donc de l'or dans les parages ? Aux questions des Espagnols, les indigènes répondent par un mot : « Mexico ! » Et ils tendent le bras vers l'ouest. Est-ce un nom de pays ou celui d'un souverain ? Car il paraît que, non loin de là, règne un puissant empereur. Grijalva ne se tient pas de joie. L'abondance de l'or, la majesté grave des monuments de pierre, ce roi tout proche, autant d'indications qui annoncent le voisinage des terres fabuleuses promises par Christophe Colomb . Ce Moctezuma ou Montezuma dont le nom revient fréquemment sur les lèvres des indigènes – avec quel tremblement dans la voix ! – ne peut être que le Grand Khan. On foule son territoire, on touche au but. Les Espagnols de Cuba vont bientôt saisir et démonter la chimère précieuse si longtemps convoitée. Une ombre, pourtant, passe sur cette perspective enivrante. Dans les faubourgs de Tabasco, du sang caillé sèche le long d'idoles monstrueuses. Plantées au bout d'une pique, des têtes tranchées grimacent. À quel culte barbare sacrifient les sujets du Grand Khan ? Il faudra revenir avec des prêtres et convertir ces païens. La croix et l'épée, comme à Grenade. Vive la nouvelle *Reconquista* !

Précédé par Alvarado , Grijalva fait voile vers Cuba. Il rend compte de sa mission à Velasquez. Les nouvelles sont exaltantes. Elles passent la mer et parviennent à la Cour. Des présents d'or attestent la réalité de la découverte. Allons ! les affaires coloniales vont, peut-être, devenir rentables. Vélasquez reçoit mandat de préparer une troisième expédition. Le gouverneur de Cuba s'y emploiera derechef. Qui va commander cette entreprise dont Vélasquez attend gloire et profit ? Cordoba ? Grijalva ? En bon secrétaire, Fernand Cortès assiste aux discussions. Il sourit.

BALBOA , CONQUISTADOR DE LA MER DU SUD

Vasco Nuñez de Balboa est né à Jerez de los Caballeros. C'est une cité curieuse, juchée sur un rocher que domine la sombre muraille de la sierra Morena. On est encore en Estrémadure et si près, pourtant, de l'Andalousie. À égale distance de Badajoz et de Huelva, la patrie de Balboa est au carrefour de deux provinces, aussi différentes l'une de l'autre que peuvent l'être la couleur de bure de la sierra de Guada lupe et le flamboiement nacré des *marismas* bordant le Guadalquivir. Ou, mieux encore, le morne horizon, dévoré de soleil, de la *Tierra de Barros* et la *huerta* andalouse descendant jusqu'à la mer. La mer, si proche ! Sanlucar de Barrameda, Huelva, Palos… L'embarquement vers les îles.

Ce paysage contrasté a façonné l'homme. *Extremeño* et Andalou, à la fois. À l'Estrémadure, Balboa doit sa dureté patiente, son acharnement au travail, à l'Andalousie, son orgueil. Et ce goût pour l'aventure, comment l'enfant Vasco n'en aurait-il pas savouré très tôt l'odeur de sel et de sang ! Ce vent qui glisse le long du Guadiana et soufflette les murailles sarrasines de Jerez de los Caballeros, ne vient-il pas du large ? N'est-ce pas le même vent qui gonfle la haute voile des caravelles ? Balboa n'a pas plus de seize ans, lorsque Christophe Colomb lève l'ancre, à Palos, pour son premier voyage. Palos ! À peine une journée à dos de mule. Les oreilles du jeune homme bourdonnent de la chanson des mariniers et de celle – irrésistible – de la mer des Ténèbres. À vingt-six ans, il partira pour le Nouveau Monde.

À la suite de Bastidas et de Juan de la Cosa , Balboa s'embarque pour Hispaniola. Pour l'instant, l'exploration l'intéresse moins que les affaires. Le voilà planteur à Saint-Domingue. Pas pour longtemps. Il fait faillite. Pourchassé par ses créanciers, il se cache dans un tonneau vide. On roule le baril à bord d'un des bateaux du bachelier Enciso . La flotte s'éloigne vers le Sud. En pleine mer, Balboa bondit hors de son tonneau, se présente à Enciso , se jette à ses pieds, embrasse ses genoux. Qu'il lui fasse la faveur de l'accepter comme simple matelot. Le bachelier se laisse attendrir. Mal lui en prend. L'homme au tonneau se débarrassera de lui, comme de l'infortuné Nicuesa . Il règnera à Santa Maria la Antigua, en attendant un plus vaste

royaume. Lequel ? Il n’en sait rien encore. Mais le seigneur du Darien croit en son étoile.

C’est un fils de cacique – Panciaca – qui va orienter la carrière de Balboa . Surpris de voir les Espagnols se battre pour de l’or, l’Indien leur signale qu’il connaît le pays où il pousse. Ils n’ont qu’à marcher pendant six jours dans la direction de l’ouest et ils rencontreront des champs d’or. Un peuple extraordinairement riche vit dans ce pays où toutes choses sont à profusion. Des navires, plus rapides et plus vastes que les caravelles espagnoles, sillonnent la mer. Balboa dresse l’oreille. La mer ? Il est donc un océan, de l’autre côté du Nouveau Monde ? La nouvelle vaut qu’on la vérifie. Il faut aller y voir. Le maître du Darien est d’autant plus pressé de se mettre en campagne que les nouvelles d’Espagne sont mauvaises pour lui. Il est mal en cour, depuis qu’il a écarté de sa route – avec quelle brutalité ! – Nicuesa et Enciso . L’un a péri en mer, mais l’autre a survécu. L’avocat, sans doute, avait la vie plus dure. Et la haine de Balboa n’a pas manqué de délier la langue, déjà bien pendue, du juriste Enciso , lorsqu’il fit son rapport au roi Ferdinand. Le départ de Balboa vers la mer inconnue ressemble à une fuite.

L’expédition ne dispose que de moyens modestes. Un seul navire, neuf pirogues, deux cents Espagnols à peine, quelques porteurs indigènes et une meute de chiens de chasse – *galgos corredores* . C’est une « sortie » plus qu’une expédition. Balboa jette l’ancre, sans le savoir, à l’endroit où l’isthme de Panama est le plus étroit – aux environs d’Acla – et y débarque avec ses hommes. Une partie reste sur le rivage pour veiller sur la petite flotte. L’autre s’enfonce dans la brousse, à la suite de Balboa .

La brousse ? Autant dire l’enfer. Qu’on imagine ces hommes de Castille et d’Estrémadure, casqués et cuirassés comme sur un champ de bataille espagnol, se frayant passage à coups de sabre dans l’épaisseur de la forêt panaméenne ! Pour la première fois, des hommes pénétraient dans cette jungle aux arbres tellement serrés, aux lianes si enchevêtrées, qu’il fallait abattre cette forteresse, mur après mur. Il faisait nuit, même en plein midi. Les compagnons de Balboa sentaient peser sur eux, coller à leur peau,

fouetter leur visage, la visqueuse haleine de la sylve tropicale. Et cette moite chaleur qui ruisselait de partout !

Pour couvrir cent cinquante kilomètres, il faudra vingt jours à la troupe héroïque. La morsure des insectes – il y a des araignées grosses comme des tortues, des serpents énormes qui se confondent avec les racines –, les embuscades d'Indiens, l'eau polluée des marécages auront raison d'une bonne moitié de l'expédition. Mais ceux qui survivent à l'atroce épopée vont être largement payés de leurs peines.

Au matin du vingtième jour, le détachement parvient au pied d'une colline. À l'odeur suffocante de la jungle succède soudain un arôme acide. Balboa respire à longs traits ce parfum d'algue et de sel. Il saisit son épée, gravit lentement et seul la pente de la colline. Le voilà au sommet. Ses compagnons le voient s'agenouiller, lever les bras au ciel. Ils le rejoignent. En bas de l'autre versant, quelque chose d'immensément bleu miroite aux feux du soleil des Tropiques : la mer.

Tel Christophe Colomb à San Salvador, Balboa entonne le *Te Deum* et fait dresser par le notaire le procès-verbal de la découverte. Car il y avait toujours un prêtre et un notaire dans la suite des conquistadors, pour légaliser la conquête spirituelle et matérielle. Puis il fait contresigner l'acte par les Espagnols présents, dont François Pizarre . On grave les initiales du roi d'Espagne sur l'écorce des arbres, en signe de prise de possession. Il n'est plus que de descendre vers la mer inconnue. Pas avant, toutefois, d'avoir planté sur la montagne une grande croix de bois.

Trois jours après, l'expédition foule le rivage de l'océan nouveau. Seul et le premier, comme au sommet de la colline, Balboa va toucher cette eau étincelante. À marée basse, il s'avance vers la mer. Son armure, son casque et son épée nue flamboient au soleil. Il brandit la bannière de Castille et d'Aragon. Il entre dans la mer jusqu'à mi-corps et prend possession, au nom de Ferdinand et de Juana, souverains de Castille, de Léon et d'Aragon, de cet océan méridional, avec ses ports, ses îles et ses côtes. Possession « royale, corporelle, actuelle et éternelle », a-t-il soin de préciser. Le geste très

« espagnol » de Balboa n’est pas sans analogie avec celui du roi Alphonse VI – près de cinq cents ans plus tôt – poussant son cheval dans la mer, sur la plage de Tarifa. Ce cavalier bardé de fer qui, après avoir traversé l’Espagne de part en part – de Léon à Séville – galope sur la plage andalouse et ce conquistador vêtu d’acier qui s’ouvre un chemin dans l’écume de la mer du Sud se donnent la main par-dessus un demi-millénaire. Noirs archanges, l’un et l’autre, de la Reconquête et de la Conquête.

En récompense de sa folle équipée, Balboa recevra du roi le titre d’*adelantado* de la mer du Sud. Comment nommer autrement cet océan aux eaux si tranquilles qu’on l’appellera plus tard le Pacifique ?

Quatre siècles plus tard, un conquistador français renouvellera le geste de Nuñez de Balboa : Ferdinand de Lesseps.

Balboa peut, maintenant, savourer le goût enivrant du triomphe. Mais qu’il fasse vite ! Il sera de courte durée. Comme la gorgée d’eau qu’il a bue sur la grève de la mer du Sud – si fraîche, au début ! – il lui faudra recracher cette lampée de gloire, devenue aussi amère que la mort.

Tandis que Balboa se taillait hardiment un chemin à travers l’isthme de Panama, les langues marchaient bon train à Valladolid. Enciso s’était juré de perdre l’insolent Balboa . Pour arriver à ses fins, il faisait le siège de l’évêque Fonseca dont l’influence demeurait grande pour tout ce qui touchait aux affaires des Indes. Le bachelier n’avait pas eu de peine à provoquer la nomination d’un gouverneur, en remplacement de Nicuesa , pour les territoires de la Castille d’Or ou Panama. Il s’appelait Pedro Arias de Avila , familièrement désigné sous le nom de Pedrarias d’Avila. N’était-il pas juste d’enlever à Balboa ce qu’il s’était attribué indûment et par la force ? Pedrarias d’Avila, gouverneur de Panama, et Enciso , portant le titre d’*Alguazil Mayor* , firent voile vers le golfe de Darien, l’un pour prendre son poste, l’autre pour faire justice et tirer vengeance de l’homme qui l’avait chassé.

Lorsque Pedrarias et Enciso débarquent à Acla, Balboa est de retour de son expédition à la mer du Sud. Il apprend à ses justiciers l’étonnante

nouvelle. Devant les envoyés du roi, il dépouille toute arrogance – suprême habileté ! – et déclare se soumettre aux ordres de Sa Majesté. L'embarras de Pedrarias et d'Enciso est extrême. L'humilité de Balboa et son maintien modeste les désarment. Venus pour punir, il leur faut complimenter ce rebelle. Quelques semaines plus tard, parvient d'Espagne la confirmation de Balboa dans les dignités d'*adelantado* de la mer du Sud et de gouverneur de Panama. Que faire, sinon s'incliner ? Pedrarias feint d'applaudir aux succès de Balboa . Il fait mieux : il lui donne sa fille en mariage, par procuration, celle-ci se trouvant en Espagne. L'*adelantado* est fou d'orgueil. Il traverse une nouvelle fois l'isthme de Panama, avec des ambitions encore plus vastes. Des centaines d'Indiens l'accompagnent, portant sur leurs épaules les pièces démontées de quatre vaisseaux. Parvenu sur la rive du Pacifique, il fait rassembler les pièces des bateaux, les lance à la mer et cingle vers le Sud. Quel est son but ? Le pays de l'or, signalé par Panciaca. Mais il ne peut dépasser la baie de San Miguel et l'île aux Perles. Il rebrousse chemin, jette l'ancre, repasse l'isthme de Panama et revient à Acla. À peine arrivé, il est convoqué à une conférence. Il se hâte vers le rendez-vous. Il va, les mains tendues, vers Pedrarias, son beau-père. Celui-ci reste impassible. Un homme s'approche de Balboa , à la tête d'une troupe armée. C'est François Pizarre , son compagnon de lutte. Il fait un signe. On se saisit de l'*adelantado* , on le charge de chaînes, on le traîne devant le tribunal improvisé. Il est condamné à mort. Sous quel prétexte ? Trahison et menées séditieuses. Qu'importait, d'ailleurs, le chef d'accusation ! Il avait réussi. Il devait mourir.

Le même jour, au soleil couchant, sur la grande place d'Acla, la tête de Vasco Nuñez de Balboa roulait dans la poussière ocre de la Castille d'Or. Arrêté par son plus cher ami, condamné par son beau-père, exécuté par ses soldats… Fin presque normale pour un conquistador.

Ces étoiles qui fulgurent un instant, puis, tout à coup, s'éteignent, ces roitelets d'un jour, campés au bord d'un golfe et qui se croient les maîtres du monde, en attendant qu'un autre les rejette à la mer, cette camaraderie « à la

vie, à la mort » qu’un rien change en mortelle inimitié : toute l’histoire de la Conquête.

Chapitre II

UN FILS DE FAMILLE TENTE SA CHANCE

Chaque pas fait en avant par les conquistadors – aussi trébuchant et hasardeux qu'il soit – les rapproche du but. Un but qu'ils ignorent. Sans le savoir, en effet, ils cernent de plus en plus près, ils enserrent cette réalité gigantesque, qui n'est encore qu'un grand espace vide sur les mappemondes : l'Amérique. Comme des marcheurs aveugles, ils vont droit devant eux, toujours vers l'Ouest. Ce qu'ils savent, c'est qu'ils marchent, que le chemin est rude, mais que la fortune est au bout. Y aura-t-il jamais un terme à ce voyage déconcertant ? Et cette lagune conquise – à quel prix ! – est-ce la fin d'un monde ou son commencement ?

Cependant, bien qu'aucun plan ne préside à cette exploration, elle s'organise naturellement. Le hasard a ses méthodes. L'effort individuel – même lorsqu'il semble se solder par un échec – n'est pas perdu. Il en suscite un autre, qu'un autre prolonge et complète. Les mouvements des conquistadors, apparemment désordonnés, s'inscrivent dans une sorte de logique rigoureuse qui les dépasse. On peut dire que cet empire espagnol, encore informe, sera le fruit d'une improvisation anonyme. Des chefs hardis et des princes calculateurs en fixeront les lignes mouvantes.

Au moment où Fernand Cortès , alors simple lieutenant aux ordres de Vélasquez , médite de vastes desseins, où sont les Espagnols ?

La question des Antilles est maintenant réglée. Haïti et Cuba sont occupées et solidement tenues. Les autres îles de l'archipel sont toutes reconnues. Le Darien et les côtes colombienne et vénézuélienne se peuplent. Panama est le point d'éclatement des pistes qui s'ouvriront, au sud, vers le Pérou, au nord, vers le Costa Rica, le Nicaragua et le Honduras. Le golfe des Caraïbes a dépouillé son angoissant mystère. Celui du Mexique s'est entrouvert. En effet, les hommes de Cordoba et de Grijalva ont longé le Yucatan à l'est et à l'ouest – sans bien savoir s'il s'agissait d'une île ou d'un continent – tandis que Ponce de Léon touchait la Floride. On n'imagine pas encore cette muraille colossale de la baie d'Hudson à la Terre de Feu. Mais on sait que les territoires découverts par Christophe Colomb ne sont pas l'Asie et qu'il faut les traverser de part en part – à moins que l'on ne trouve un détroit ! – pour atteindre la mer du Sud et, par-delà ce nouvel océan, la Chine et le Japon. Le mythe de Cipango s'efface. Il n'y a plus de chimère d'or. À sa place : la réalité de l'or.

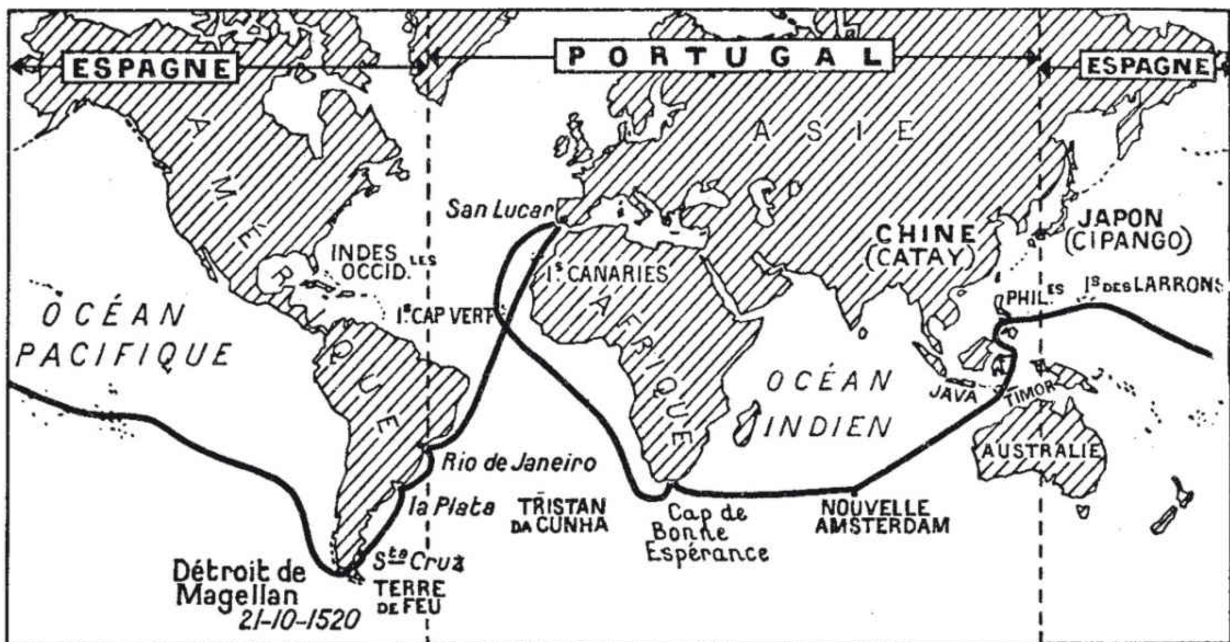
Pourtant, et bien que ses successeurs l'aient infléchie, à la fois, vers le nord et vers le sud, la direction de l'ouest, désignée par le Génois, demeure celle des conquistadors. Obéissant à l'attraction occidentale, le centre de gravité de la Conquête glisse de Cuba et d'Haïti vers le Yucatan et Panama. Demain, il sera à Lima et à Mexico. Parallèlement – Charles Ier d'Espagne est devenu Charles Quint –, le centre de gravité politique de la Métropole se déplace de Madrid à Vienne. De part et d'autre de la mer des Ténèbres – à l'est comme à l'ouest –, le domaine colossal du Flamand s'agrandit. Chaque mois qui passe ajoute un maillon à cette chaîne tendue entre la brumeuse Poméranie et la rive brûlante du Pacifique. Le Habsbourg n'a pas vingt ans qu'il doit faire l'inventaire d'un royaume dont les frontières sont inimaginables.

Enfin, la même année où Cortès s'affranchit de la tutelle de Diego Vélasquez , Fernand de Magalhaes – Magellan – gentilhomme portugais,

s'embarque à Sanlucar de Barrameda, pour le premier tour du monde. Il cherche, lui aussi, la route des Indes, mais par le sud. Charles Quint le protège. L'évêque Fonseca lui a donné sa bénédiction. Heureux voyageur, qui peut se prévaloir de la caution impériale et de la recommandation de l'Église ! En somme, Magellan ne fait que reprendre le vieux rêve de Christophe Colomb : parvenir en Asie orientale par l'ouest. À la tête d'une flotte de cinq vaisseaux, il cinglera vers les Canaries, doublera les îles du Cap-Vert et, à la hauteur de Sierra-Leone, il franchira l'Atlantique. Il touchera la côte brésilienne à Pernambouc et jettera l'ancre à Rio-de-Janeiro. Une brève halte et Magellan poursuivra son voyage. Ce sera, d'abord, le rio de la Plata, la *Mar Dulce* , puis la Patagonie. Après plusieurs mois de séjour dans la baie de San Julian – les terres glaciales ont succédé à l'exubérance des Tropiques –, l'expédition se dirigera vers l'extrême sud. Cet hivernage aura failli tout compromettre. Isolés dans un paysage cotonneux, que traversent les ombres géantes et fantomatiques des Patagons, les hommes de Magellan tenteront de se mutiner. L'action les sauvera du désespoir. Au prix de mille peines, après avoir traversé des tempêtes effroyables, les *exploradores* parviendront au cap des Vierges. Ils le doubleront, s'engageront dans un bras de mer et déboucheront en pleine eau du Pacifique. C'est le détroit de Magellan. Mais le Portugais ne se contentera pas de cette victoire – combien exaltante, pourtant ! Il traversera la mer du Sud, touchera les Philippines et s'y installera quelque temps. Il s'essaiera à la diplomatie, offrira son alliance au roi de l'île de Zebu et trouvera la mort, à ses côtés, en combattant contre son rival. Cependant, le principal lieutenant de Magellan, Sébastien El Cano, reprendra la mer. Plus que deux vaisseaux sur cinq ! Deux ans après son départ de Sanlucar, l'expédition atteindra les Moluques. Enfin, les Indes ! La jonction, par l'ouest, de l'Espagne et de l'Asie sera réalisée. Almanzor, le sultan de Tidore, accueillera avec pompe les survivants de la flotte. Puis ce sera le retour : Timor, le cap de Bonne-Espérance, les îles du Cap-Vert… Un seul vaisseau entrera au port de Sanlucar, après avoir navigué trois ans. Il aura fait le tour du monde. Et

Sébastien El Cano pourra, à bon droit, inscrire sur son blason enroulé autour du globe terrestre : *Primus circumdedisti me* : Toi, le premier, tu m'as contourné.

Pour l'heure, Magellan compte bien être celui qui bouclera la boucle. Son contrat avec le roi n'est pas aussi avantageux que celui de Christophe Colomb . La leçon de Santa Fe n'avait pas été perdue. Mais le Portugais sait où il va. Il est sûr de l'existence d'un détroit qui traverse le Nouveau Monde et conduit à la mer du Sud. Il est sûr qu'on peut faire le tour de la terre. Il est sûr de revenir en Espagne, les cales de ses bateaux pleines d'or et d'épices et des traités d'alliance dans son pourpoint. Un autre que lui – il succombera, sous les coups de zagaie des Philippins, à cinquante ans – achèvera de matérialiser son dessein, lui-même inspiré par les expériences de Christophe Colomb et de Balboa . Car tout se tient. Un geste en appelle un autre. L'histoire de la Conquête est celle d'une succession de conquêtes dont chacune n'a été possible que grâce à la précédente. Magellan est tributaire de Balboa , comme Balboa l'était de Christophe Colomb . N'est-ce pas celui-ci, au fond, qui ne doit rien à personne ?



L'ANNÉE OÙ CORTÈS S'ÉLANCE À LA CONQUÊTE DE L'EMPIRE AZTÈQUE, MAGELLAN PART POUR LE TOUR DU MONDE
(20 sept. 1519-6 sept. 1522)

Le départ de Magellan pour le tour du monde, l'accession de Charles d'Espagne à l'Empire, la fuite de Fernand Cortès vers le Mexique… En vérité, cette année 1519 resplendit de promesses.

UN BACHELIER DE SALAMANQUE TROQUE LA PLUME POUR L'ÉPÉE

Qui aurait imaginé, à Medellin – petite ville d'Estrémadure, située entre Mérida et Guadalupe –, lorsqu'il y naquit, la prodigieuse carrière de Fernand Cortès ? Personne ne pensait encore au Nouveau Monde. L'année 1485 était marquée par la mort d'Abdoul Hassan, sultan de Grenade, ce qui signifiait,

pour les Espagnols, le redoublement et, peut-être, l’achèvement victorieux de la Reconquête. Les gens de Cordoue parlaient bien d’un Génois qui avait rendu visite aux Rois Catholiques. Il se faisait fort d’atteindre les Indes par l’ouest. On avait éconduit ce fou. Les regards, les pensées, les espoirs étaient tendus vers Grenade.

Cortès était « de bonne famille ». Ses parents appartenaient à la petite noblesse d’Estrémadure. On faisait grand cas de leur blason, moins de leur fortune. Ces gentilshommes étaient pauvres. Martin Cortès de Monroy, capitaine d’infanterie, avait gagné moins d’or que de blessures, au service de la Couronne. Faut-il ajouter qu’avant d’être devenu un fidèle sujet de la reine Isabelle, Martin Cortès avait porté les armes contre elle, au temps où la souveraine mettait au pas l’aristocratie provinciale ? Péché de jeunesse qu’Isabelle avait, depuis longtemps, pardonné.

Fernand vécut les premières années de sa vie dans un paysage dévoré de soleil, sans arbres et presque sans hommes, entre l’azur tremblant du ciel et la terre nue, couvé – car il était fils unique – par une mère hautaine – elle était née : Pizarro Altamirano – et par un père, de moindre noblesse, mais *cristiano viejo* et d’un lignage honorable. Tel Don Quichotte, il occupait son oisiveté à la lecture des livres de chevalerie et à la chasse. Son ordinaire n’était pas meilleur que celui du héros de la Manche. Il fondait beaucoup d’espoirs sur Fernand. Il le destinait à la carrière des armes, bien qu’il fût plutôt chétif. Mais pouvait-il y avoir d’autre métier pour le fils d’un *hidalgo* ?

À quatorze ans, Fernand Cortès fut envoyé à l’Université de Salamanque. Il s’y montra un élève inégal et fantasque, doué pour les lettres, réfractaire aux mathématiques ; pour tout dire, un amateur. Obtint-il le grade de bachelier ? L’histoire ne le dit pas, de même qu’elle reste muette sur son emploi du temps entre son retour à Medellin et son départ pour le Nouveau Monde. Qui, pourtant, ne devinerait à quels jeux charmants se livrait l’étudiant salmantin, se trouvant soudain libéré du milieu familial et de ses servitudes ? Courtiser les *doncellas* , fréquenter les tavernes avec les

camarades, jouer de la guitare sous les jalousies d'un palais armorié, quelle ivresse pour ce jeune homme que son père fustigeait encore pour une peccadille ! Car le vieux capitaine avait la poigne rude, lorsqu'il caressait de sa cravache l'échine de Fernand, coupable de quelque manquement à la morale, à l'honneur ou à la foi. Mais l'étudiant se soumettait, comme un enfant, à cette discipline. Recevoir le fouet paternel est un honneur pour un fils de gentilhomme.

Au moment où Fernand Cortès atteignait ses dix-huit ans, Français et Espagnols se battaient dans les Pouilles, pour la possession du royaume de Naples. Deux adversaires illustres s'affrontaient : Gonzalve de Cordoue, le « Grand Capitaine » et Bayard, le « Chevalier sans peur et sans reproche ». Plutôt qu'une guerre, c'était une succession de duels où Français et Espagnols se couvraient, tour à tour, d'une gloire courtoise. Les lanciers de Gonzalve cavalcadaient sous les murs de Barletta, comme ils l'eussent fait dans un tournoi, avec une sorte de galanterie héroïque. Le sang coulait, mais avec élégance. On ne s'injuriait pas. Et, sous les haumes empanachés, le même sourire de bonne compagnie éclairait ces nobles visages. La place de Fernand Cortès n'était-elle pas dans ces joutes chevaleresques ? Son père le pensait bien ainsi. Pourtant malgré ses vives instances, il ne put décider son fils à partir pour l'Italie. Non que le jeune homme répugnât à se battre. Mais des soins plus urgents l'absorbaient. L'amour, bien sûr ! Et, surtout, une furieuse envie de passer la mer. Cette année qu'il aurait dû consacrer au métier des armes, il l'occupa tout entière à courir les ports, de Séville à Cadix.

L'horizon monotone et sévère d'Estrémadure, l'éducation rigide de ses premières années, son séjour à Salamanque, cette odeur de poudre qui venait des champs de bataille italiens, son école buissonnière le long de la côte andalouse avaient donné au jeune Fernand le goût de la liberté, de la guerre et des lettres. Il était mûr, désormais, pour les grandes choses. Un jour, à Medellin, il s'ouvrit de ses projets à ses parents, demanda leur bénédiction et s'enfuit. Le lendemain, il s'embarquait, à Sanlucar de Barrameda, sur un

navire marchand faisant voile vers Saint-Domingue. Il avait dix-neuf ans. L’aventure commençait.

PARMI LES GERFAUTS

Première étape : Saint-Domingue, capitale d’Haïti. Capitale, aussi, de l’empire espagnol en gestation. Depuis sa découverte par Christophe Colomb , Saint-Domingue a pris figure de cité. On a bâti des maisons de pierre, édifié une église, aménagé un semblant de port. Constructions rudimentaires, mais qui éblouissent – peut-être déçoivent –, le jeune Cortès , qui pensait ne trouver à peu près que la jungle et les Indiens.

Ovando est gouverneur d’Haïti. Sa juridiction s’étend jusqu’à Cuba, l’île voisine, plus loin même encore, aux confins imprécis de ce monde à peine sorti de la légende : les Indes. On sait peu de choses sur ce monde. On ignore ses dimensions et sa structure : Cuba passe pour le continent et la côte vénézuélienne pour une île. Au moment où Cortès débarque à Saint-Domingue, Christophe Colomb vient d’en repartir, après sa brève visite à Ovando . Tandis que le Génois achève son quatrième et dernier voyage, Cortès commence le sien. L’adolescent et le vieil homme se croiseront, sans se reconnaître. Il en sera ainsi tout le long de la Découverte. Il y aura toujours quelqu’un pour reprendre le flambeau. Mais les jeunes seront ingrats pour les anciens ou les méconnaîtront.

Cortès commence sa carrière de conquistador comme écrivain public. Les « intellectuels » étaient rares dans les rangs espagnols. Il en fallait, cependant, pour assurer la marche administrative de l’affaire. Résigné à tout, du moment qu’il est sur place, Cortès grossoie du papier, en attendant de fourbir son épée. L’occasion, d’ailleurs, lui est bientôt offerte de donner sa mesure. Diego Colomb , fils et héritier du Découvreur, vient de succéder à Ovando comme gouverneur et vice-roi des Indes. Il décide de poursuivre

méthodiquement la conquête et, notamment, d'achever l'exploration de Cuba. Il est temps de savoir si c'est une île ou un prolongement de la terre ferme ! Diego confie le commandement de l'expédition à Vélasquez . Trois cents hommes en tout, parmi lesquels se détachent les noms de Panfilo de Narvaez et de Bartolomé de Las Casas , le futur « Apôtre des Indiens ». Cortès est dans la troupe.

Diego Vélasquez est un gentilhomme d'abord agréable, aimant plaisanter avec ses hommes, tout en conservant son autorité sur eux. On l'aime et on le craint à la fois. Panfilo de Narvaez ressemble peu à son capitaine. C'est un grand gaillard roux, combatif, toujours prêt à rendre coup pour coup. Il a du bon sens, mais manque d'esprit politique. Sa conversation est spirituelle et ses manières courtoises. Il est de ceux qui n'ont pas la véritable étoffe d'un chef et tiennent honorablement les emplois de second. Quant à Bartolomé de Las Casas , installé depuis plusieurs années en Haïti où il administrait les domaines de son père Francisco, compagnon de Christophe Colomb , il participera à la campagne de Cuba en qualité d'observateur. Il est brûlé d'une chrétienne ardeur et ne rêve qu'à la conversion des Indiens. Il s'en intitulera le protecteur, à l'issue précisément de l'expédition cubaine menée par Vélasquez avec une implacable cruauté.

Cuba est reconnue, explorée, conquise. Vélasquez en est le gouverneur. Il a nommé Cortès son secrétaire et trésorier. En même temps, le jeune homme reçoit un *repartimiento* d'esclaves et une concession de terres. Le voilà, à vingt-six ans, planteur, fonctionnaire royal et favori du gouverneur. Un autre que Cortès se serait contenté de cette situa tion enviable. Mais il n'est pas venu au Nouveau Monde pour prendre des grades dans l'Administration, non plus que pour faire de l'agriculture. Son âme et son esprit sont avec les conquistadors – Cordoba , Grijalva , Narvaez et Alvarado –, qui, plus heureux que lui, ont visité le Yucatan et la côte du golfe du Mexique. Pourquoi, jusqu'alors, Cortès est-il absent de ces expéditions ? Il semble que rien ni personne ne l'aurait empêché de se joindre à ceux qui avaient poussé jusqu'à Campêche et Tabasco. Ils étaient ses camarades et du

même âge que lui. Il ne pouvait donc être question de préséances, non plus que d’ancienneté. La vérité, c’est que Cortès se réserve. De même qu’à Medellin il repoussait de jour en jour la date de son départ pour l’Italie, de même, à Santiago de Cuba, il laisse volontairement passer du temps. Il attend son heure. Ses compagnons sont aux portes du royaume interdit. Ils lui préparent les voies. Ils lui mâchent la besogne. Cortès entrera en scène au moment qu’il aura choisi. À quoi bon se fatiguer dans les préliminaires d’une entreprise qu’il compte bien prendre en main, lorsqu’il la jugera mûre ?

Tout en veillant à ce qui se passe à l’ouest, Cortès fait ses affaires. Ses plantations prospèrent. Il met de l’argent de côté. Pour dissiper son ennui, il se lance dans une intrigue amoureuse. L’histoire vaut d’être contée, car elle n’est pas sans rapport avec la tension qui, déjà, se manifeste entre Cortès et Vélasquez . À l’origine du drame, il y a une comédie, du style classique espagnol. Un Grenadin expatrié du nom de Juarez vivait à Cuba, avec ses quatre sœurs, pauvres, belles et vertueuses… Le beau Cortès déclare sa flamme à l’une d’elles, Catalina. Elle se laisse bien volontiers convaincre. Comment résister à la fougue de ce conquérant ? Mais, une fois remportée la victoire, Cortès tarde à la consacrer officiellement. Le frère s’indigne et prend peur. Il va trouver le gouverneur. La promesse de mariage d’un gentilhomme n’est-elle pas chose sacrée ? Vélasquez prend fait et cause pour la victime avec d’autant plus d’énergie que, de son côté, il courtise une de ses sœurs. Il n’en ressent que plus vivement l’affront fait à Catalina. Mais il y a plus. En même temps que le rapport du frère outragé, un autre lui parvient, plus accablant encore pour Cortès . Son favori, son secrétaire conspire contre lui. Il ne vise rien moins qu’à le renverser et à prendre sa place. Rebelle et parjure, Cortès mérite la potence. Il s’en tire avec une peine de prison. Il s’évade, est repris, s’évade une deuxième fois et – comble d’audace ! – va chercher refuge dans la propre maison du frère bafoué. L’aventure s’achève comme au théâtre. Cortès épouse Catalina. Vélasquez lui pardonne. L’honneur du frère est sauf. Mais le coup était porté.

Vélasquez sait bien, maintenant, que Cortès n'est pas sûr et qu'il le trahira de nouveau, à la première occasion. Ainsi, sous les dehors piquants d'une comédie de mœurs qu'aurait pu signer Lope de Rueda, un drame continue de se jouer, celui d'une guerre sourde entre Vélasquez et Cortès qui ne se dénouera qu'à la mort de l'un et de l'autre. Drame de la haine et de la jalousie dont les échos monteront jusqu'au trône de Charles Quint. La conquête du Mexique en sera empoisonnée.

Apparemment, Vélasquez et Cortès ont fait leur paix. C'est alors que le gouverneur, encouragé par les résultats des expéditions de Grijalva et de Cordoba , fort de la protection royale, décide d'armer une flotte importante. L'objectif, cette fois, ne se limitera pas à une simple exploration. L'ambition de Vélasquez est de fonder, dans ce mystérieux pays de l'ouest, des établissements qui relèveront de son autorité. Qui va prendre la tête de l'expédition ? Les candidats ne manquent pas. Ils cernent le gouverneur, comme une meute autour d'un cerf. À la surprise de tous, peut-être même à la sienne propre, Cortès est désigné. Décision surprenante, sans doute, après les incartades de Cortès , mais toute à la louange de Vélasquez . À moins d'une arrière-pensée insaisissable, il semble qu'ayant fait taire ses rancunes légitimes, Vélasquez n'ait songé qu'à la réussite de l'entreprise. Choisir Cortès était faire preuve d'intelligence et d'un bel oubli des injures.

L'heure a donc sonné pour le fils du capitaine Cortès de Monroy. Il est en pleine force de l'âge – trente-quatre ans ! –, il a eu le temps d'apprendre à connaître les hommes, d'exercer son courage physique dans les combats de Cuba, de perfectionner ses dispositions naturelles pour l'art de gouverner. On s'instruisait dans l'antichambre de Vélasquez . Enfin, sa popularité est grande parmi les matelots et soldats espagnols. Il n'en est pas un seul dont Cortès ne sache le nom et les secrets. Car presque tous ces hommes ont un péché sur la conscience, parfois un meurtre. Certains ont eu maille à partir avec la Santa Hermandad ou – fait plus grave –, avec le Saint-Office. Ils se sont enfuis aux îles. Ils n'ont plus grand-chose à perdre, mais tout à regagner, y compris l'honneur. Cortès fermera les yeux sur le passé. Il

n’exigera de ses compagnons qu’une obéissance aveugle et une bravoure à toute épreuve.

Que faut-il à un capitaine général pour réussir ? Une troupe disciplinée et un état-major. Le sien est religieux et militaire, puisqu’il s’agit de conquérir et de convertir. Cortès a choisi comme lieutenants Pedro de Alvarado – un magnifique gaillard à la barbe d’or –, Cristobal de Olid , Gonzalo de Sandoval , Juan Vélasquez de Léon , parent du gouverneur, Alonso Hernandez de Puertocarrero , Juan de Escalante , Montejo , Diego de Ordaz , Francisco de Morla , tous gentilshommes et – déjà – des vétérans de la Conquête. Le père Bartolomé de Olmedo est chargé des intérêts spirituels de l’expédition. Il est, tout à la fois, l’aumônier militaire et le conseiller moral. Enfin, Bernal Diaz del Castillo tiendra la chronique. À la vérité, tout ce monde ne se trouve pas à Santiago de Cuba. Une grande partie est installée à la Trinidad ou à La Havane. Mais Cortès saura, en temps utile, rassembler tout son personnel. Parmi ces brillants sujets, un seul n’a pas été sollicité : Panfilo de Narvaez , favori du gouverneur.

UN DÉPART QUI RESSEMBLE À UNE FUITE

L’agitation est grande à Santiago de Cuba. Pressée sur le quai, la foule indienne et espagnole ne perd pas un détail des préparatifs de Cortès . Cubaines parées de fleurs, moines égrenant leur rosaire, riches planteurs aux lourds pendants d’oreille se côtoient dans le brouhaha des cris et le chatoiement des couleurs. Cortès n’a pas eu de peine à recruter les trois cents hommes qui lui sont nécessaires. Il jouit d’un grand prestige parmi la population. Et puis, il est alcade de Santiago. Les vivres ont été plus difficiles à réunir. Il faut, en effet, prévoir largement, car Dieu sait combien de temps durera l’expédition ! Officiellement, Cortès a reçu mandat d’établir des points d’appui sur la côte mexicaine, d’y fonder des colonies et de retrouver les compagnons de Grijalva et de Nicuesa – s’il en reste ! – disparus au cours des voyages précédents. Mais, dans son for intérieur, le conquistador sait bien qu’il outrepassera sa mission. C’est au cœur de l’empire inconnu qu’il entend pénétrer, non en vassal de Vélasquez , mais en maître.

Les six vaisseaux de Cortès se balancent dans les eaux du port. Au mât du plus grand, un pavillon de velours noir brodé d’or flotte au vent. Une croix rouge, ceinte de flammes bleues et blanches, se détache. C’est la bannière du nouveau capitaine général. Elle porte cette devise : « Frères et camarades, suivons la Croix et, si nous avons vraiment foi en ce signe, nous vaincrons. » *In hoc signo vinces !* Les mêmes mots flamboyaient sur le *labarum* de Constantin. Ainsi, Cortès tient à marquer le caractère évangélique de son entreprise. Il part pour une croisade. Mais il n’a pas manqué de faire broder également sur son étendard les armes de Castille. N’est-il pas, aussi et par procuration, le représentant du roi d’Espagne ? Envoyé de Dieu, envoyé du futur Charles Quint… Voilà une affirmation qui n’est pas pour plaire à Vélasquez . Il commence à regretter son choix. L’annexion par Cortès , au profit de sa personne, de la Couronne et de l’Église, l’ostentation de ses préparatifs réveillent de mauvais souvenirs dans

la mémoire du gouverneur. Son secrétaire ne l’a-t-il pas déjà deux fois trahi ? De son côté, Cortès se rend compte de son imprudence. Il presse ses gens, active les opérations d’embarquement. L’important est de partir avant que Vélasquez se ravise. Au moment où Cortès va lever l’ancre, un jour du mois de novembre 1518, il reçoit un ordre du gouverneur l’enjoignant de surseoir à son départ. Que faire ? Mentir et ruser. Le capitaine général feint de se soumettre aux volontés de Vélasquez , l’assure de tout son dévouement et proteste de sa fidélité. Il gagne ainsi quelques heures. La nuit même, il fait détacher les amarres et, dans le bruissant silence de la mer tropicale, il s’enfuit. Car c’est bien un fuyard – bientôt un rebelle –, qui, à la tête de ses six bateaux, contemple, ce soir, Santiago de Cuba, bientôt enseveli dans l’ombre.

Cortès est donc hors d’atteinte de Vélasquez . Mais son départ précipité ne lui a pas laissé le temps de compléter ses préparatifs en personnel et en matériel. Il fait relâche à la Trinidad. Là, il retrouve Alvarado , Vélasquez de Léon, Cristobal de Olid et Hernandez de Puertocarrero . Il les enrôle. Puis il reprend la mer et fait voile vers La Havane. C’est dans cette ville située à la pointe occidentale de Cuba, que Cortès met la dernière main à son entreprise. Il achève son recrutement, porte un soin particulier à son artillerie et bourre de vivres les cales de ses bateaux. Entre-temps, Vélasquez a envoyé missives sur missives aux officiers de la Trinidad et de La Havane, leur donnant ordre d’arrêter Cortès . Mais ceux-ci font la sourde oreille. Bien mieux, certains d’entre eux se joignent au rebelle et s’embarquent sous sa bannière. Cortès , en sage politique, se refuse à rompre ouvertement avec Vélasquez . Lorsque le Père de Olmedo lui rapporte les agissements du gouverneur, le capitaine général joue la surprise. Toute cette affaire repose sur un malentendu ! Lequel ? Il ne le précise pas. Mais il écrit à Vélasquez une lettre sur le mode émouvant dans laquelle il lui réitère son loyalisme. Il espère, ainsi, sauvegarder ses arrières. La facilité de Cortès à tenir la plume et à tourner habilement des phrases – héritage de Salamanque – servira grandement sa carrière.

Dans les premiers jours du mois de février 1519, tout est prêt. L'armée comprend onze navires, cinq cent quatre-vingts soldats et capitaines, cent matelots – pilotes et mestrance compris – seize chevaux, dix canons, quatre fauconneaux, treize arquebuses et trente-deux arbalètes. Durant son bref séjour à La Havane, Cortès a fait de nouvelles recrues. La plupart des anciens compagnons de Grijalva se sont enrôlés sous son étendard. D'ailleurs, Alvarado et Sandoval en étaient, de même que Bernal Diaz del Castillo – encore adolescent – et Alaminos. Ce dernier, pilote émérite, avait guidé Christophe Colomb dans son quatrième voyage. Il connaît le golfe du Mexique. Il tiendra la barre de la galère capitane. Cortès a donc raflé ce que les îles possèdent de mieux en fait de techniciens et de braves. Il a tout prévu, même des femmes, pour les travaux domestiques. Il n'a pas oublié l'interprète, Melchor, non plus que l'astrologue, Botello. Il n'y a plus qu'à appareiller. On appareille. Cette fois, l'escadre qui s'éloigne de La Havane, saluée par une foule innombrable, a bien l'allure d'une flotte conquérante. Le vrai voyage commence.

Première étape : l'île de Cozumel, au nord-est du Yucatan. Paysage connu de certains, mais nouveau pour Cortès . Les Espagnols jettent l'ancre et descendent à terre. Alvarado , toujours prêt à batailler, entreprend de piller et de rançonner les insulaires. Cortès freine l'ardeur de son lieutenant. Ce n'est pas ainsi qu'il entend la conquête. Par l'intermédiaire de Melchor, il prend langue avec les indigènes. Des conversations s'amorcent. Des échanges s'effectuent. Cortès regarde longuement ces temples de pierre dont les colonnes, parfois, sont ornées de croix. Est-ce le vestige d'une lointaine influence chrétienne ? Il serait tenté de l'admettre, jusqu'au moment où il assiste à la célébration du culte. Un prêtre vêtu d'une robe de coton noire, les cheveux nattés et descendant sur les épaules, gesticule devant une assemblée silencieuse de fidèles. Il désigne à leur adoration de lourdes idoles taillées dans le granit et barbouillées de sang. Du sang humain, précise l'interprète. Voilà des rites qui ressemblent peu à ceux de la religion catholique. Cortès entame, alors, son premier discours politique. S'ils veulent rester ses amis,

qu'ils renversent immédiatement ces monstres de pierres ! Les Indiens, muets et consternés, ne savent que penser de ce langage surprenant. Peut-il y avoir d'autres dieux – et meilleurs – que les leurs ? Ils frémissent d'horreur en voyant les soldats blancs mettre à bas les statues sacrées, laver à grande eau les murs et les autels poissés de sang et chasser à coups de plat d'épée les prêtres à la chevelure hérissée. À la place des idoles, Cortès fait installer une statue de la Vierge et de l'Enfant Jésus. Le touchant symbole de la maternité est substitué aux mornes visages des dieux sanglants. Le père de Olmedo célèbre la messe sur l'autel purifié. Par l'intermédiaire de Melchor, il prêche ces païens. Est-ce son éloquence ou la passivité des indigènes, mais ceux-ci semblent faciles à convaincre. Beaucoup acceptent le baptême. Il faut dire que les réfractaires, considérés comme des mauvaises têtes par les Espagnols, paient cher leur entêtement.

Une surprise attend Cortès , durant son séjour à Cozumel. Un Indien se présente à lui, se jette à ses pieds et les baigne de larmes. Cet Indien est bel et bien Castillan. Il a fait partie, il y a huit ans, de l'expédition de Nicuesa . Capturé par les indigènes, il est devenu l'esclave d'un cacique. Amère destinée pour un diacre de l'Église romaine ! Car Jeronimo de Aguilar avait reçu les ordres mineurs. Le capitaine général se réjouit de cette rencontre. Voilà l'interprète qu'il lui fallait pour se faire entendre des souverains de ce pays ! Melchor – cet Indien prisonnier ramené en Espagne et converti à la foi chrétienne – était tout juste bon pour baragouiner avec le peuple. Aguilar sera, à la fois, un inter prète et un diplomate. Cortès ne se doute pas qu'il trouvera mieux encore, en fait d'interprète et d'ambassadeur.

Deuxième étape : Tabasco. Cortès envoie Aguilar auprès des caciques locaux, afin de leur transmettre son message de paix, qui est en même temps une déclaration d'annexion. L'argumentation de Cortès est claire. Dieu a donné à saint Pierre la charge de tous les hommes, qu'ils soient princes ou gueux. Le successeur de Pierre est le pape. Le pape a fait donation des îles et des terres fermes de la Mer Océane au roi d'Espagne. N'est-il pas juste – voire légal – que les Indiens se soumettent sans résistance à la loi de Cortès

, délégué de Charles d’Espagne ? Les gens de Tabasco n’entendent goutte à ce langage spécieux. Qu’ont-ils à faire avec ce prince lointain et ce grand prêtre exigeant ? Ils ne retiennent du discours de l’Espagnol que la menace sous-entendue. Il est clair que, s’ils rejettent la proposition de Cortès , le joug leur sera imposé par la force. Les Indiens sont braves. Ils acceptent le combat.

La bataille est rude. Dans un nuage de poussière rougeâtre, Indiens et Espagnols s’affronteront avec rage. D’un côté, les javelots, les flèches, les épées d’obsidienne. De l’autre, les sabres d’acier, les lances et, surtout, les canons. Pendant longtemps la partie sera égale. Les Indiens ont pour eux le nombre et la combativité féroce des primitifs. Les Espagnols possèdent la science militaire et la poudre. Cependant, on pourra craindre un instant que les Indiens ne l’emportent. Les hommes de Cortès faiblissent et perdent du terrain. Soudain, des hennissements furieux couvrent le fracas des armes. Des marais de Tabasco surgissent les têtes empanachées des chevaux espagnols. De quel monde surnaturel ont donc émergé ces bêtes fantastiques, crachant le feu par les naseaux et les pieds crépitant d’étincelles ? Les Indiens n’ont jamais vu de tels monstres. Ils s’enfuient en débandade, poursuivis par les « grands cerfs » caparaçonnés de fer, assourdis par l’artillerie, harcelés par les piqueurs castillans.

Les canons et les chevaux de Cortès ont fait plus que les harangues pour démontrer aux indigènes la puissance de l’Espagne. Les caciques de Tabasco n’ont plus qu’à se soumettre. Ils assurent le capitaine général de leur fidélité. Afin de sceller l’alliance, ils le comblent de présents : des vêtements de coton, des vivres, de la poudre d’or, quatre diadèmes, des bijoux en forme de lézards et de chiens, des boucles d’oreille et mille choses précieuses. En outre, les caciques font au vainqueur l’offrande de vingt femmes, choisies parmi les plus belles du pays. Il en est une qui tranche sur les autres par sa distinction et sa grâce. Son histoire est émouvante. Elle vient de la grande tribu des Aztèques, là-bas dans le nord. Son père était un grand seigneur. Mais il mourut jeune encore et sa veuve tôt remariée, l’avait vendue à ces

trafiquants d’esclaves, qui, à leur tour, l’avaient cédée à un cacique de Tabasco. Son port de princesse, son teint clair, son regard de biche font impression sur Cortès . Va-t-il faire sienne la belle captive ? Pas encore. L’heure de l’amour n’a pas encore sonné pour le conquistador. D’autres soucis le pressent, une ambition le brûle. Il songe à une proie fabuleuse, non de chair, mais de métal. Va-t-il céder aux impulsions du cœur, alors qu’un élan irrésistible le porte vers un empire inimaginable ? Rien ne saurait distraire de son dessein le capitaine ardent. Ardent de gloire, plus encore que d’étreintes. Pour l’instant, il se contente de distribuer les Indiennes à ses officiers, après les avoir fait baptiser par le père Olmedo. Il attribue la fille du cacique à Puertocarrero , son ami et son confident. Mais, dans son for intérieur, il sait bien qu’il en fera sa favorite, le moment venu. Ses compagnons s’en doutent, qui la traitent déjà avec un grand respect. N’a-t-elle pas l’air d’une dame ? Elle est une dame. Aussi, tout naturellement, lui donne-t-on le titre de *doña* . Elle sera donc doña Marina, jusqu’au jour où les Indiens transformeront son nom en *Malintzin* – mot formé de Marina et du suffixe *tzin* indiquant la noblesse. Conseillère et interprète de Cortès , c’est à elle que s’adresseront les indigènes, pour les grandes comme pour les petites choses. Amie des humbles et porte-parole des princes rouges, elle protègera les malheureux et confessera les chefs de guerre. Les uns et les autres seront tellement accoutumés à traiter avec Cortès par l’intermédiaire de Malintzin qu’ils finiront par nommer ainsi le capitaine espagnol. Pour les Indiens, Cortès sera Malintzin ou *Malinche* . Par son tact, par son intelligence politique, par son attitude habile autant que généreuse à l’égard des indigènes et des Espagnols et par son rôle bienfaisant de médiatrice, Marina aura bien mérité ce double honneur. Se voir décerner par les compagnons de Cortès – dont aucun, même pas lui, n’avait droit au *don* – le titre de *doña* , réservé héréditairement aux très grandes dames espagnoles, donner – par un détour imprévu – son propre nom hispano-indien au fils du capitaine Martin Cortès de Monroy, voilà bien, en effet, de quoi honorer celle qui, naguère encore, était l’esclave d’un cacique, bien que de sang noble.

Aux abords de l'empire aztèque

En somme et bien que sanglant, l'engagement de Tabasco n'avait été qu'une escarmouche. Ainsi pensait Cortès , main tenant qu'il s'en était tiré avec honneur. En tout cas, il lui avait permis de tâter la défense adverse et d'éprouver ses propres forces. Grâce à Dieu, il se sentait fort. L'aventure commençait bien.

Partis de Tabasco, les onze bateaux de l'armada longeaient le continent en direction du nord. On était assez près de la terre pour distinguer la plage d'or adossée à la forêt et, au-dessus, les pics neigeux cisaillant le bleu intense du ciel. L'optimisme du capitaine général avait gagné les équipages. Tout le monde – matelots et gentilshommes – respirait, en même temps que le vent du golfe mexicain, les odeurs mystérieuses de la Terre promise. Inflexible à terre, la discipline était douce à bord. Pouvait-il en être autrement dans les étroites caravelles où les officiers et les hommes, les Indiennes captives et le bétail s'entassaient ? Doña Marina avait pris place sur la galère capitane. Puertocarrero la serrait de près. Mais le regard langoureux de la belle Aztèque ne quittait pas le visage de Cortès .

Du haut de la dunette, une voix grave accompagnée d'un luth s'éleva. C'était Ortiz le musicien qui chantait une vieille ballade :

> « Cy la France, Montesinos
> Et cy Paris, la grand'ville.
> Mais coule aussi le Duero,
> Va gagner la mer tranquille. »

Comme le capitaine général s'approchait, Puertocarrero enchaîna à son intention :

> « Voyez cette terre riche

Et sachez la gouverner. »

Et Cortès , en clignant de l'œil, chantonna pour réponse :

« Dieu m'a donné la fortune des armes,
Comme au paladin Roland.
Allez de l'avant, braves gentilshommes.
Je saurai bien garder ce qui me sera laissé. »

Un éclat de rire accueillit la boutade. Mais il y en eut qui pincèrent les lèvres. Qui doutait, en effet, que Cortès ne se réserverait la part du lion dans les conquêtes futures ? Avait-il besoin de le souligner avec cette insistance cynique ?

Le jeudi saint de l'année 1519 – deux mois après son départ de La Havane –, la flotte espagnole jeta l'ancre à San Juan de Ulua. À peine les opérations furent-elles terminées que plusieurs chaloupes venues du rivage s'approchèrent de la galère capitane, reconnaissable à son pennon. Dès qu'elles eurent accosté, leurs occupants – de belles silhouettes d'Indiens empanachés de plumes – s'informèrent auprès de Cortès , par l'intermédiaire de doña Marina, de ses intentions. Rassurés par les propos aimables du capitaine général, les Indiens regagnèrent la terre ferme. Le lendemain, Vendredi saint, les Espagnols débarquèrent.

Une foule silencieuse assista à l'installation des étrangers. La mise en batterie des canons les étonna, moins encore que l'entravement des chevaux. Personne ne connaissait ces monstres piaffant. Le premier soin de Cortès fut de faire élever un autel. Le Père de Olmedo y célébra incontinent la messe. N'était-ce pas le jour anniversaire de la mort du Christ ? Les Indiens, stupéfaits mais respectueux, ne perdirent pas un geste de cette étrange cérémonie. Le Samedi saint, un envoyé du gouverneur local – Cuitlalpitoc – vint aux nouvelles. Que voulaient ces Blancs ? Rien d'autre que rendre visite

à un puissant voisin, affirmait Cortès . Quelques jours après, le gouverneur lui-même – Tendile – se présentait à l’Espagnol. Il était porteur de riches présents et suivi d’une nombreuse caravane. Avant toute chose, Cortès le pria d’assister à la messe. Un sourire furtif éclaira le visage de Tendile, au moment de la Communion. Aussi obscur que lui parut le déroulement de la messe catholique, il comprit que les Blancs mangeaient la chair de leur dieu. Voilà une particularité qu’il ne manquerait pas de rapporter à son maître.

Après la messe, les chefs indiens et espagnols festoyèrent. Tendile et Cortès parlèrent chacun de leur empereur. L’un s’appelait Charles, l’autre Montezuma.

Montezuma ! Le voilà donc prononcé, maintenant, ce nom jusqu’alors chuchoté ! Les survivants de l’expédition de Grijalva et les guerriers de Tabasco en parlaient comme d’un souverain presque légendaire. Tendile venait de le voir. Il était de ses familiers. Il ne s’agissait plus, cette fois, d’une allusion, mais d’une présence. Étrange dialogue que celui de l’Espagnol et de l’Indien ! Des phrases courtes et hachées, traduites par doña Marina. Des propos élémentaires, coupés de longs silences. Chacun tentait d’imaginer les traits de l’empereur inconnu et d’évaluer sa puissance. Le teint blanc et la barbe noire de Cortès intriguaient Tendile. Plusieurs fois, il s’enhardit à toucher ce visage. Lui rappelait-il quelque souvenir ou quelque prophétie ? Un homme blanc et barbu…

Cortès ne fit rien pour dissiper la crainte qu’il inspirait à l’Indien. Au contraire. Il décida de faire une démonstration éclatante de son pouvoir. On bourra les canons. On sella les chevaux. Et, le soir venu, à la marée descendante, les cavaliers espagnols s’élancèrent au grand galop sur la plage, en brandissant leurs lances, tandis que les artificiers mettaient le feu aux pièces. Le hennissement des chevaux, le fracas des bombardes se répercutant dans les montagnes, les hurlements des cavaliers remplirent d’effroi la caravane indigène. En vérité, ces hommes venus d’Orient étaient d’une race divine. Ils commandaient sur le tonnerre et sur les animaux. Pendant ce temps, des scribes habiles retraçaient sur des feuilles de maguey ces scènes

extraordinaires. Grâce à leur pinceau rapide, Montezuma connaîtrait les visages barbus des envahisseurs, les bateaux énormes surmontés de tours et les matelots aux vêtements multicolores. Il verrait déferler la charge furibonde des *jinetes* castillans sur la plage de Chalchiuhuecan.

Ébloui par tant de merveilles, mais ne le laissant pas trop paraître, Tendile prit congé de Cortès . Avant son départ, le capitaine général lui remit un fauteuil sculpté et un bonnet de soie rouge, destinés à Montezuma, en souhaitant que l'un lui serve de trône et l'autre d'ornement, lorsqu'il consentirait à lui accorder audience. Il y joignit quelques perles en verre, de la part du roi d'Espagne. Piètres cadeaux que Tendile reçut avec une grande dignité. Avisant un soldat qui passait, coiffé d'un casque doré, il manifesta le désir de l'emporter pour son maître, car il ressemblait à s'y méprendre au casque porté par Huitzilopochtli, le dieu de la Guerre. À ces mots, Cortès dressa l'oreille. Le dieu de la Guerre, voilà qui promettait ! En attendant et sous couleur de comparer l'or d'Espagne et celui des ce pays, le capitaine général pria Tendile de rapporter le casque rempli de poudre d'or. Il en ferait don à son empereur. Tendile partit.



AUX ABORDS DE L'EMPIRE AZTÈQUE

En somme, le premier entretien de Cortès et de l'ambassadeur indien n'avait instruit ni l'un ni l'autre. Chacun, en « bluffant », avait essayé d'en imposer à l'autre. Sonder les intentions secrètes de l'adversaire éventuel, tâter le fer, tel était le jeu, masqué sous les apparences d'une mortelle courtoisie. Mais l'un et l'autre restaient impénétrables. La ruse indienne et la *sutiliza* espagnole s'annulaient. Tendile avait peine, pourtant, à cacher son inquiétude – voire sa révérence quasi religieuse, en face de Cortès . Sans doute son attitude hésitante –, il semblait tour à tour craindre et souhaiter la visite de Cortès à Montezuma – reflétait-elle les propres incertitudes du monarque. Peut-être aussi manquait-il d'instructions précises de son maître. En tout cas, les réticences de Tendile s'étaient heurtées à la résolution inflexible de Cortès . Que l'empereur indien le veuille ou non, il l'irait voir

en son palais, armé ou désarmé, suivant qu'il serait traité en ami ou en ennemi.

Quelques semaines passèrent. Tendile revint, accompagné d'un plénipotentiaire du nom de Quintalbor. Un imposant cortège de nobles et d'esclaves le suivait. Les nobles rutilaient d'insignes. Les esclaves portaient sur leurs épaules zébrées de coups de fouet des ballots et des coffres. Avec un sourire, Tendile remit à Cortès le casque du soldat espagnol. Il débordait de pièces d'or. Puis, après avoir répandu de l'encens de copal aux pieds du conquistador, il fit ouvrir les coffres. Sous le regard stupéfait des Espagnols, les esclaves disposèrent sur des nattes les présents de Montezuma. Un disque d'or grand comme une roue de charrette représentant le soleil, un disque d'argent figurant la lune, des animaux – lézards, chiens, tigres et lions – sculptés dans l'or massif, des pendentifs, une grande tête d'alligator, des boucliers, des flèches, des éventails, tout cela en or. De l'or. De l'or. Puis, cinq énormes émeraudes. Un immense éclair de feu illuminait le camp espagnol. Tandis que ses officiers et sa troupe bâillaient d'admiration, Cortès supputait mentalement combien de pesos d'or représentait cette montagne miraculeuse. Rien que le disque d'or valait sûrement vingt mille pesos. Il y avait bien là de quoi payer – et largement ! – les frais de la campagne.

Tandis que Cortès se perdait dans un rêve embrumé de chiffres, Tendile s'approcha de lui. Sans se départir de son sourire immobile, il le supplia de considérer ces cadeaux comme un gage d'amitié de Montezuma. L'empereur ne demandait qu'à entretenir de bonnes relations avec lui. Mais il le dissuadait d'entreprendre le voyage jusqu'à la capitale. Trop d'embûches se dresseraient sur sa route. Calmement, Cortès précisa qu'il n'y avait pas d'obstacles pour un cavalier espagnol et, qu'au surplus, il devait accomplir la mission dont son empereur, à lui, l'avait chargé. Il irait donc saluer Montezuma de la part de Charles d'Autriche, quand bien même il lui faudrait soulever des montagnes. Tendile s'inclina. Il n'avait fait que transmettre le message de son maître. Il s'inclina plus bas encore, lorsque Cortès , pour ne pas être en reste avec le monarque indien, remit à son

émissaire une coupe ciselée en cristal de Florence et trois chemises en toile de Hollande. Dons bien chétifs que Tendile accueillit comme des présents somptueux. Après quoi, il repartit. Auparavant, les sorciers de Montezuma avaient offert aux Espagnols une séance de magie.

Un grave problème se posait maintenant pour Cortès : celui de ses relations avec Diego Vélasquez . Les partisans de ce dernier – menés par Escudero et par Cermeño – ne se gênaient pas pour critiquer ouvertement la conduite du capitaine général. C'était bien beau de leur promettre un empire ! En fait, ils campaient sur une plage torride, dévorés par les moustiques et le ventre creux. Allaient-ils longtemps encore se nourrir d'espoir ? Pour apaiser les mécontents, Cortès envoya Montejo reconnaître la côte, à la recherche d'un emplacement plus sain. En même temps, il se préoccupa de régulariser sa propre situation à l'égard du gouverneur de Cuba ou, plus exactement, vis-à-vis de la Couronne. En effet, tant qu'il restait sous la dépendance de Vélasquez , il devait lui rendre des comptes. Sa fuite de Cuba ayant fait de Cortès un rebelle, il lui fallait retourner à Santiago, humble et repentant. Dans l'hypothèse la plus favorable et après amende honorable, peut-être serait-il autorisé par Vélasquez à poursuivre la conquête, pour son compte. Hypothèse impensable. Il entendait ne relever que d'un maître : l'empereur. En outre, l'humilité et le repentir n'étaient guère dans ses habitudes. Il s'agissait donc, pour lui, de rompre pour toujours son lien d'allégeance avec Vélasquez . La difficulté était de trouver une formule juridique. Il la trouva.

Sur les indications de Montejo , revenu de sa reconnaissance, les Espagnols transportèrent leur camp plus au nord, dans un lieu appelé Quiahuitzlan. La route passait par la ville de Sempoalla, habitée par les Totonaques. Pour la première fois depuis de longues semaines, les conquérants virent des maisons, blanchies à la chaux. Ils mangèrent des fruits nouveaux pour eux, mais savoureux. Ils cueillirent des fleurs et s'étendirent sur la pelouse des jardins. Ce rappel de l'Andalousie les chavira. Le paysage était aimable ! Les habitants le furent aussi. Le cacique de

Sempoalla ne savait que faire pour être agréable aux étrangers. Pourquoi un tel accueil ? Cortès ne devait pas tarder à le savoir. En même temps que les Espagnols, en effet, des officiers aztèques étaient arrivés à Sempoalla. Ils venaient percevoir, au nom de Montezuma, les impôts rituels. Le chef totonaque saisit l'occasion de cette présence pour se plaindre amèrement à Cortès des exactions dont il était victime de la part de l'empereur indien. Oncques n'avait vu despote plus insatiable. Et s'il se contentait encore des tributs ordinaires ! Mais il lui fallait aussi du sang pour apaiser ses dieux. Périodiquement, les percepteurs de Montezuma procédaient à des rafles dans la population de Sempoalla, choisissant les jeunes gens les plus beaux pour les égorger sur la pierre des sacrifices. Saisi d'horreur, Cortès suggéra au cacique de s'emparer des officiers aztèques, par mesure de représailles. Ce que fit immédiatement le Totonaque, tremblant de joie. Mais, la nuit même suivant leur arrestation, Cortès libéra secrètement les prisonniers, en les assurant qu'il n'était pour rien dans cette affaire. Qu'ils retournent sans tarder auprès de Montezuma, afin de lui annoncer sa visite prochaine ! Les Aztèques disparus, Cortès promit aux Totonaques de prendre leur parti contre Montezuma et d'appuyer par les armes leurs justes revendications. Seulement, il y mettait une condition : l'abandon des sacrifices humains et la destruction de leurs idoles. Les Totonaques poussèrent les hauts cris. Renoncer aux dieux ? Jamais ! Sur un ordre bref de Cortès , cinquante Espagnols s'élancèrent sur les marches du temple, se saisirent des effigies divines et les brisèrent. Les cris de la foule totonaque se firent plus perçants encore. Mais ils s'arrêtèrent net, lorsque Cortès fit remarquer que la chute des idoles n'avait entraîné aucune intervention céleste. C'étaient donc de faux dieux ? Les Totonaques en convinrent. Ils ramassèrent les débris de leurs divinités déchues et les jetèrent au feu. Cette besogne achevée, ils ne firent aucune difficulté pour prêter serment d'obédience au roi d'Espagne et reconnaître comme seul dieu celui dont le père de Olmedo s'était empressé d'ériger l'image crucifiée à la place des statues païennes.

Tandis que Cortès relevait les tribus totonaques de l'autorité de Montezuma et qu'il leur imposait la religion chrétienne, il mettait au point le plan mystérieux qu'il avait conçu pour légaliser sa position vis-à-vis de son souverain. Avec l'aide de ses amis de Sempoalla, il fit rapidement édifier une ville, dans la plaine qui s'étendait devant Quiahuitzlan. Il lui donna le nom de *Villa Rica de la Vera Cruz* , la « riche ville de la vraie croix » – nom sonore qui contenait la promesse de l'or et celle du Royaume de Dieu. Puis il nomma Puertocarrero et Montejo alcades de la nouvelle cité. Il leur adjoignit des *regidores* , des alguazils et un conseil municipal. Il n'oublia rien, pas même la potence. Il provoqua une séance solennelle du conseil municipal, s'y fit convoquer sur la demande de l'assemblée, et présenta les pouvoirs qu'il tenait de Diego Vélasquez . Le conseil, après avoir examiné gravement ces pouvoirs, déclara qu'ils n'étaient pas valables. En conséquence, les fonctions de Cortès prenaient fin. Il n'avait plus qu'à donner sa démission. Mais, en même temps que Cortès renonçait solennellement à sa charge et que le conseil municipal en prenait acte, ce dernier le nommait capitaine général et juge suprême de la nouvelle colonie – *Capitan General y Justicia Mayor* – au nom de Sa Majesté espagnole. Le tour était joué. Des colons avaient fondé une ville ressortissant au pouvoir royal. Ils s'étaient librement donné un chef, au suffrage universel. Quoi de plus régulier ? Cortès était, désormais, non plus un capitaine rebelle aux ordres de Vélasquez , mais un citoyen de Villa Rica de la Vera Cruz, « élu » par ses compagnons au commandement administratif et militaire. Le robin le plus pointilleux n'y trouverait rien à redire. En fait, Cortès s'était fait plébisciter. N'est-ce pas ainsi qu'avaient agi de tous temps les généraux vainqueurs, pour accéder légitimement au pouvoir civil ?

Délivré de l'hypothèque cubaine, Cortès se sentait plus léger. Il allait pouvoir agir. Son premier soin fut de rédiger un rapport pour le roi – signé par tous les soldats et tous les capitaines, à l'exception des partisans de Vélasquez –, relatant les derniers événements, particulièrement la fondation de Villa Rica de la Vera Cruz et sa nomination de capitaine général. Prière

était faite à Sa Majesté de ratifier cette nomination. Ce rapport accompagnait un important trésor – témoignage matériel de la conquête –, auquel chacun avait tenu à ajouter sa propre part de butin. Puertocarrero et Montejo , les fidèles entre tous, furent désignés pour remettre au souverain la missive et le trésor. Ils s'embarquèrent à San Juan de Ulua, après que Cortès leur eût expressément recommandé de passer le plus au large possible de la côte cubaine.

Cortès avait hâte de se mettre en route pour la résidence de Montezuma. Mais il voulait être sûr de ses arrières. Son élection et son message au roi d'Espagne affaiblissaient singulièrement le danger personnifié par Vélasquez . Ils ne l'éliminaient point complètement. Les « Vélasquistes » étaient encore nombreux parmi la colonie de la Vera Cruz. Certains même nourrissaient le dessein de s'emparer de plusieurs navires et de s'en retourner à Cuba. Il fallait étouffer la révolte dans l'œuf. Cortès , alors, n'hésita pas. Il fit dégréer et échouer par le fond tous ses bateaux, à l'exception d'un seul. Ainsi, le contact était rompu avec Cuba et avec l'Espagne. Il n'y avait plus de possibilité de retraite pour personne. Cortès se contenta de désigner l'unique bateau restant. Il l'avait réservé pour ceux qui murmuraient : les poltrons. Les paroles cinglantes du capitaine général firent leur effet. Personne ne voulut passer pour un lâche. Le conquistador ne borna pas là son action. On ne liquide pas une rébellion sans exemples. Et ce n'était pas pour rien que Cortès avait fait dresser une potence sur la grande place de la ville nouvelle. Escudero et Cermeño y furent pendus. Reconnu moins coupable, le pilote Umbria, après avoir été cruellement flagellé, eut les pieds coupés. Il n'y avait plus d'opposition.

Cortès alternait volontiers le fouet et les caresses. Maintenant qu'il avait coulé sa flotte et anéanti ses adversaires, il pouvait s'offrir le luxe de l'éloquence. L'heure n'était-elle pas venue, d'ailleurs, de « gonfler » ses soldats, à la veille de la campagne ? Face à ses troupes, rassemblées sur la grande place de Sempoalla, Cortès improvisa une harangue enflammée. À ceux qui restaient à Villa Rica – une centaine de soldats et de marins, sous le

commandement de Juan de Escalante –, il recommanda d'être patients, de surveiller la côte et d'achever la construction de l'église et de la forteresse. À ceux qui partaient avec lui, il souligna les difficultés qu'ils auraient à surmonter. Mais, au bout de la route, ils rencontreraient la fortune et la gloire. Les présents de Montezuma n'étaient que des miettes du festin d'or qui les attendait. « À Mexico, messieurs ! » s'exclama la voix vibrante du capitaine général. « À Mexico ! » répétèrent les conquistadors. Cortès donna l'ordre du départ.

Au moment où l'expédition allait se mettre en marche, Cortès reçut un courrier de Juan de Escalante l'avisant que des navires suspects croisaient le long des côtes et faisaient des signaux. Confiant son armée à Alvarado et à Sandoval , le capitaine général enfourcha son cheval et se rendit d'une traite à Villa Rica. Trois navires, en effet, se balançaient au large. Quatre hommes en étaient débarqués et cherchaient après Cortès . Ils étaient mandatés par Alonso de Pineda, capitaine de la flottille, pour signifier à Cortès la prise de possession de tout ce territoire, au nom de Francisco de Garay, gouverneur de l'île de la Jamaïque. Le capitaine général trouva l'ambassade plaisante. En guise de réponse, il fit prisonniers les quatre émissaires de Garay, recueillit trois matelots qui s'étaient échappés de ses bateaux et repartit à Sempoalla avec eux. Pineda comprit qu'il avait affaire à plus fort que lui. Il leva l'ancre pour la Jamaïque. Quant à Cortès , il avait gagné sept soldats de plus. Le cœur léger, il rejoignit ses troupes et, quittant Sempoalla – pour de bon, cette fois –, il s'engagea sur la route de Mexico.

C'est le 15 février 1519 que Fernand Cortès a quitté La Havane. Il part de Sempoalla pour Mexico le 16 août de la même année. Six mois après.

Quel est le bilan de cette demi-année ?

Il s'est dégagé – combien habilement ! – de la tutelle de Vélasquez .

En prenant, à l'insu de Montezuma, le parti des Totonaques contre les Aztèques, il s'est acquis des alliés. Quatre cents guerriers de Sempoalla dont cinquante nobles grossissent son arrière-garde. En même temps, il a pris figure de défenseur des opprimés.

En brisant les idoles, il a affirmé sa mission de propagateur de la Foi.

Ainsi, il commence de composer son personnage, longuement médité à Medellin et à Cuba. Il lui reste de l'achever. À Mexico, sans doute.

Deux traits, enfin, éclairent d'un feu brutal cette physionomie morale, encore énigmatique. À Villa Rica, il se fait élire chef suprême par ses soldats. Comme Galba, successeur de Néron. Puis il « brûle » ses vaisseaux. Comme Timarque, comme Agathocle. S'est-il souvenu de ses classiques – ô leçons de Salamanque ! –, ou bien a-t-il réinventé ces stratagèmes ?

Le voilà, maintenant, qui part vers l'inconnu. De l'empire qu'il convoite, il ignore à peu près tout – dimensions et hommes. Il sait que de nombreux peuples l'habitent, formant une vaste confédération. Mais que sait-il de l'empereur sanglant qui règne à Mexico, si ce n'est que son seul nom fait trembler et bégayer de terreur les soldats les plus intrépides ? Est-ce bien, cette fois, le Grand Khan fabuleux dont tout le monde parle et que personne n'a jamais vu ?

Cortès est incertain de sa route. Mais il est sûr qu'avant lui aucun conquistador n'a pénétré aussi loin dans les terres de l'Ouest.

Sur ce dernier point, Cortès se trompait. Il n'était pas le premier conquistador.

Chapitre III

LES CONQUISTADORS ROUGES

Les civilisations précolombiennes sont nées et ont grandi au sud-ouest de l'Amérique du Nord, en Amérique Centrale et dans la partie nord-ouest de l'Amérique du Sud, sur la façade du Pacifique.

Essentiellement, le Mexique et le Pérou.

Les Aztèques, au Mexique central.

Les Mayas, au sud du Mexique, dans la péninsule du Yucatan et jusqu'au Guatemala.

Les Incas, au Pérou et en Bolivie.

Plus l'on descend vers le sud et plus les traces de civilisation se raréfient. On ne peut plus parler de peuples, mais de tribus. Ce sont des primitifs, vaguement associés en clans et qui, lorsque le pays ne leur offre plus les ressources nécessaires à leur subsistance, s'en vont ailleurs.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser de l'influence du climat sur l'activité humaine, c'est dans les terres arides, autour de l'Équateur – et non dans les régions tempérées –, que se sont épanouies les grandes civilisations précolombiennes, à l'exception de celle des Mayas. N'est-ce pas également le propre de certaines nations, mères de l'Humanité – l'Égypte, la Perse – d'avoir, elles aussi, œuvré sur un sol stérile et sculpté dans une matière dure

des modèles d'art et de sagesse que nous révérons encore ? Pays ingrats aux laboureurs, accueillants au génie.

C'est donc au cœur du continent américain, sur un axe Mexico-Lima, que l'aube de la civilisation s'est levée. Celle de la Conquête, aussi. C'est là, en effet, que prirent pied les conquistadors espagnols, précédés de plusieurs siècles, dans les mêmes lieux, par les conquistadors indiens. Les hommes se battent toujours sur les mêmes champs de bataille.

Un brouillard recouvre l'Amérique, au début de notre ère, à travers lequel on distingue des peuplades errantes. Comme des colonnes de fourmis, elles vont et viennent, en zigzag. Se nourrir, se défendre contre l'ennemi, pêcher, chasser, fabriquer la fronde et le boomerang, le bouclier d'écorce, le canot tendu de peaux, tresser l'agave, cuire la poterie et – déjà ! –, tirer de la conque ou de la flûte de Pan une manière de musique – tels sont les soins des premiers Indiens. Mais, vers le VIe siècle, le brouillard se dissipe. On y voit plus clair.

LES MAÎTRES BÂTISSEURS TOLTÈQUES

La vallée de Mexico, au VIe siècle.

Conduit par un prêtre astrologue, le peuple toltèque débouche dans la vallée de Mexico. Il vient de la Californie. Ainsi Moïse entraînait les Hébreux vers la Terre promise. Les Toltèques fondent la ville de Tollan, élisent un roi – le premier, sans doute, en Amérique. Dans les annales mexicaines, on les appelle les « maîtres bâtisseurs ». Teotihuacan est leur chef-d'œuvre. Cité consacrée aux dieux, elle est aussi la capitale politique de l'empire toltèque. Mais les souverains comptent moins que les dieux, auxquels sont consacrés des monuments majestueux. La pyramide de la Lune et celle du Soleil – haute de soixante mètres – dominent une forêt de colonnes et de temples. Elles proclament la gloire du dieu-soleil et de la

déesse-lune. Trois cents ans plus tard, apparaît un mystérieux personnage, Quetzalcoatl, le « Serpent à Plumes », à la fois héros et sage. Il prêche aux foules, impose les mains, enseigne la morale et la science. On le célèbre, on se prosterne sur son passage. Puis, à la longue, on se lasse de ce Messie trop rigoureux. Il se retire dans le désert et annonce la fin du monde. Quelque temps après sa mort, il devient le « Dieu du Savoir », on l'adore et les Toltèques lui élèvent, à Teotihuacan, un temple décoré d'immenses serpents à plumes aux yeux d'obsidienne polie. Cet Indien, mage et thaumaturge, finalement déifié, ayant successivement connu la ferveur des hommes, leurs persécutions et la gloire posthume, on aimerait savoir quel était son langage. Mais rien ne reste de son évangile et de son enseignement, que des images de pierre.

Tandis que les Toltèques gravissaient les degrés des pyramides sacrées, tandis que, quelque part dans le Yucatan, une assemblée de savants inventait un calendrier, Charlemagne, de l'autre côté de l'Atlantique, était couronné Empereur d'Occident.

À peu près à la même époque, un grand danger menace l'empire toltèque. Décimé par des épidémies, amolli par une trop grande facilité de vie, déchiré par des querelles religieuses et politiques, il est mûr pour l'invasion. Elle viendra du nord. La puissante armée des Chichimèques déferle dans la Vallée de Mexico. Il faut s'enfuir, abandonner Tollan et Teotihuacan, la Byzance d'Amérique. C'est alors qu'intervient le premier conquistador.

Une dynastie toltèque règne à Tollan. Mais, plus absolu que le pouvoir royal est celui exercé par le grand prêtre, chef de la religion et représentant sur terre de Quetzalcoatl – l'homme devenu dieu. Comme il est de coutume dans le protocole rituel, il porte lui-même le nom du dieu. Au milieu du désarroi général – le roi se pend dans la caverne de Cincalco, près de Mexico –, Quetzalcoatl est le seul à conserver son calme. Il rassemble le peuple toltèque, se met à sa tête et le conduit aux abords du Yucatan. Sur son chemin, il se heurte aux Tzentals. Il les combat, s'en rend maître, puis, pour

assurer sa conquête, il marie ses officiers et ses soldats aux femmes tzentals. Voici donc les Tzentals absorbés par les Toltèques. Quetzalcoatl, devenu maître d'un grand peuple, décide alors de fonder de vastes cités à sa mesure. Les Toltèques sont des bâtisseurs. Aussi plusieurs villes ne tardent-elles pas à surgir du sol. Comme à Tollan, il y a plus encore de temples que de palais. Quetzalcoatl n'oublie pas, en effet, qu'il est aussi chef religieux et représentant du seul vrai dieu. Il impose au pays conquis la doctrine et la liturgie du dieu à tête de serpent empennée. Il crée une église, institue un clergé. Car, déjà, la conquête politique et militaire et la conquête spirituelle sont étroitement assorties. Le vainqueur transporte ses autels avec ses armes. Il faut capter les âmes.

Ainsi, partis de la vallée de Mexico, les Toltèques occupent maintenant une région comprise entre l'isthme de Tehuantepec et la ville de Tabasco, à la base de la péninsule



du Yucatan. Mais cet empire ne contente pas l’ambition de Quetzalcoatl. Le conquistador toltèque tourne ses regards vers le nord. Il sait que le Yucatan est entre les mains du puissant peuple des Mayas. Il n’y a pas de meilleurs soldats que les Mayas. Cependant, les voyageurs et les négociants ont rapporté à Quetzalcoatl des nouvelles singulières et, somme toute, encourageantes pour lui. Les grandes familles mayas – les Itzas, les Quitchés, les Tutulxiuh – ne s’entendent plus. Il en est même qui émigrent vers le Guatemala et le Honduras. Qui pourrait croire cela des Mayas – merveilleux architectes, peintres et savants, en même temps que militaires redoutables ? Mais Quetzalcoatl ne s’étonne de rien. L’occasion est inespérée. Il la saisit. Il organise son armée. Il arme une flotte de guerre qui

croisera le long du littoral. Puis, le moment venu, il marche sur Champoton, la première ville itza.

Surpris par l'arrivée en masse de l'armée toltèque, les Itzas n'offrent qu'une faible résistance. Quetzalcoatl brûle la ville et poursuit son chemin. Remontant le long du golfe du Mexique, il s'empare tour à tour de Campêche, de Tihoo et de Chichen-Itza. Parallèlement, sa flotte se rend maître des côtes de la péninsule yucatèque. Seule, l'île de Cozumel échappe à l'invasion. Pendant que Quetzalcoatl organise le territoire conquis, les Tutulxiuh se regroupent au centre du Yucatan. Ils édifient même une ville – Uxmal – sur les frontières du nouvel État toltèque. Celui-ci riposte en fondant une cité sainte, Mayapan, près de l'actuelle Mérida. Quetzalcoatl va pouvoir installer ses dieux dans des demeures convenables. Car il est le Messie de la religion nouvelle, le descendant spirituel et le sectateur du Serpent à Plumes – *Quetzalie* : plume précieuse, *coatl* : serpent. Préfigurant les *teocallis* aztèques, voici que des temples s'élèvent. On y accède par des escaliers taillés dans la pierre. Bientôt, le sang coulera sur les autels. Il scellera l'alliance du dieu de Tollan et des divinités itzas. Car, entre la guerre et la paix, Quetzalcoatl, en politique avisé, a choisi la paix. Désormais, le nouvel empire fédéré aura trois capitales : Mayapan, Uxmal et Chichen-Itza. Trois rois exerceront le pouvoir, chacun dans son royaume, mais ils se consulteront pour les affaires politiques, administratives et religieuses intéressant l'ensemble de la péninsule. L'unité du Yucatan est réalisée.

Quetzalcoatl jette sur son œuvre un regard satisfait. Il a donné la paix à ce vaste pays, jusqu'alors déchiré par la haine. Rassemblées sous le sceptre à trois têtes des triarches, fondues par les mariages, associées aux mêmes rites, les tribus toltèques, tzentals, itzas, quitchés et tutulxiuhs forment, maintenant, une seule communauté : le peuple yucatèque. Un dernier coup d'œil – celui du maître – sur cette belle construction humaine et matérielle. Des temples pour les dieux. Des palais pour les princes. Des séminaires pour les clercs. Des casernes pour les soldats. Des hôpitaux pour les malades. Des lois pour tous. Allons ! Le Serpent à Plumes a bien

travaillé. Il peut se retirer. Il se retire. Suivi de quelques fidèles, il franchit les frontières de l'empire qu'il a créé. Il poursuit sa marche d'inspiré. Il reprend, à l'inverse, sa route jalonnée de victoires. Campêche, Champoton… Il descend vers le sud, s'empare du Guatemala. Ici, on perd sa trace. Mais personne n'imagine qu'il puisse être mort. Le conquistador du Yucatan n'a-t-il pas promis qu'il reviendrait, un jour, par la mer orientale, accompagné d'hommes blancs et barbus, lorsque les temps seraient accomplis ?

Pendant qu'un héros toltèque ébauche un empire, l'Occident accouche douloureusement de l'An Mille. L'Europe est assiégée par les Barbares. Les Carolingiens s'écroulent. Les cruels Magyars, les Normands, les Sarrasins reprennent souffle, avant de se ruer à nouveau sur leur proie saignante. Le Viking Olaf dévaste les plaines françaises. Le Maure El Mansour pille et détruit Saint-Jacques de Compostelle. Pressée de toutes parts, malade moralement – des vices qu'engendrent le désespoir et la faim – sans cesse guerroyante, perdant son sang par mille blessures, l'Europe présente tous les signes d'une mort prochaine. Elle vivra, pourtant.

LA DICTATURE AZTÈQUE : DU SERPENT À PLUMES AUX TEOCALLIS

Que se passait-il, pendant ce temps-là, dans la vallée de Mexico ?

Venant toujours du nord, des colonnes d'immigrants avaient submergé le peuple chichimèque. Une nouvelle dynastie régnait à Tollan, celle des Culhuas. Ils devaient fonder, plus tard, leur propre capitale : Culhuacan ou Coyoacan, au sud de Mexico. Dominant les lagunes, le temple de la Colline de l'Étoile restera, durant plusieurs siècles, l'établissement religieux le plus important de la vallée. On y célébrera le rite du « Feu Nouveau », jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols.

De l’autre côté de la lagune de Mexico, sur la rive orientale, faisant face à Culhuacan, une ville rivale s’installe : Texcoco. Elle sera le siège d’un vaste empire dont les frontières toucheront les rivages de la Vera Cruz.

L’histoire de la Vallée de Mexico – depuis l’An Mille jusqu’à la monarchie aztèque – est celle d’une sanglante querelle entre tribus. Elle est aussi celle des chefs intrépides et sans scrupules qui surent rassembler des troupes, les équiper, les fanatiser et les mener à la bataille – et à la conquête.

Comprimé dans les limites étroites de la ville de Azcopotzalco, le peuple tépanèque a faim. Un chef, Tezocomoc, se manifeste. Il désigne la route à suivre, celle de Culhuacan. La capitale des Culhuas est mise à sac par les Tépanèques. Ils poursuivent leur « raid ». C’est Texcoco, maintenant, dont la puissance est brisée. Tezocomoc a conquis tout le nord de la Vallée. Son fils, Maxtla, lui succède. Mais le fils ne vaut pas le père. Tandis qu’il tente, en alternant l’intrigue et l’oppression, d’assurer son pouvoir sur les Culhuas et sur les Texcocans, ceux-ci concluent ensemble une alliance secrète à laquelle ils convient les autres communautés opprimées, particulièrement les Tenochcas ou Aztèques. Maxtla succombe sous le poids de l’adversaire. Il est mis à mort. Sa capitale est incendiée. Quant aux Tépanèques qui ont échappé au massacre, ils sont incorporés de force aux tribus alliées.

Qui sont ces Aztèques, dont l’héroïsme a fait pencher la balance en faveur de la coalition des Culhuas et des Texcocans ? Ils vivaient, jadis, dans le lointain pays d’Aztlan, au nord du Mexique. Ils étaient de la race *naoa* . Ils adoraient un dieu, appelé Huitzilopochtli : le Sorcier-Oiseau-Mouche, sorte de pythie, douée de la parole, qui leur ordonna de partir à la conquête du monde. Ils partirent. Tandis qu’ils se mettaient en marche, saint Bernard, en France, prêchait la deuxième Croisade. Pendant longtemps, les Aztèques avaient erré dans la Vallée de Mexico. Établis au sommet du mont Chapultepec, ils purent se croire, quelque temps, maîtres de la majestueuse Vallée et de ses cinq lacs, aussi vastes et plus bleus que la mer. Ils lui donnèrent le nom d’Anahuac, « voisine de l’eau ». Mais ils tombèrent au

pouvoir des Culhuas et de leur roi, Coxcox. Il fallut leur brillante réussite militaire aux côtés des Culhuas pour que, de vassaux, ils devinssent alliés.

Mais l'exode des Aztèques n'a pas pris fin. Leur dieu Huitzilopochtli exige qu'ils poursuivent leur route et, prenant la forme d'un colibri, il leur montre le chemin. Un matin d'été – un siècle après avoir fait alliance avec les Culhuas – ils parviennent aux bords du lac Texcoco. Au milieu du lac, il y a une île couverte de rochers, entre lesquels foisonnent des nopals. Et voici qu'aux yeux émerveillés du peuple errant, un aigle royal, posé sur un nopal, dévore une couleuvre. C'est le signe, attendu depuis cinq cents ans, par lequel le dieu des Aztèques leur signifie qu'ils peuvent s'arrêter, planter leurs tentes et construire une ville. Ils se mettent immédiatement à l'œuvre, ne craignant pas d'entreprendre une tâche énorme, puisqu'il s'agit d'édifier une cité au milieu de l'eau. Avant que le XIVe siècle soit achevé, les architectes et les maçons aztèques ont terminé leurs travaux. Au centre de la lagune de Texcoco, reliée au rivage par trois chaussées, une ville s'élève. C'est Tenochtitlan ou Mexico – lieu de Mexitli, deuxième nom de Huitzilopochtli. C'est la capitale du Mexique, la Venise du Nouveau Monde, créée sous le symbole de l'aigle aztèque aux serres puissantes, comme les aigles romaines.

Pendant que les Aztèques s'installent à Tenochtitlan, le royaume de Texcoco, délivré de la menace tépanèque, connaissait une ère de prospérité économique et de sagesse politique, sous le sceptre de Netzahualcoyotl. Souverain philosophe, ami des arts et des belles-lettres, le roi de Texcoco institua des Conseils et promulgua un Code civil. Il organisa le travail et donna une forte impulsion à l'agriculture. Poète, lui-même, il chantait les beautés de la vie : « Cueille les fleurs les plus belles de ton jardin pour couronner ton front. Jouis des joies présentes, avant qu'elles ne s'estompent. » C'est aussi un moraliste : « Toutes les choses de la terre ont une fin. Dans la course de leur vanité et de leur splendeur, elles perdent leur force et s'enfouissent dans la poussière. » Mais, plus surprenant et plus hardi encore était son acte de foi : « Ces idoles de pierre et de bois, si elles ne

peuvent ni entendre, ni sentir, sont encore moins capables d'avoir créé les cieux, la terre et l'homme, maître de toutes choses. Le ciel et la terre doivent être l'œuvre d'un dieu inconnu et tout-puissant en qui seul je dois chercher consolation et aide. » À ce dieu inconnu – il l'appelait : le Très-Haut –, Netzahualcoyotl dédia un temple aux lignes sobres et sévères. Aucun sacrifice sanglant n'en devait souiller les autels. Une seule offrande : la fumée odorante de la résine ambrée, brûlant au cœur des cassolettes.

Ce roi éclairé, légiste, mystique, bâtisseur et poète, mourut, après quarante ans de règne, au moment où finissait, en France, la guerre de Cent Ans.

L'avènement de son fils, Netzahualpilli, qui avait pourtant hérité les qualités de son père, ouvrit une ère de désordres et de difficultés. D'abord allié des Aztèques, il en devint progressivement le vassal. Sa mort prématurée et les querelles sanglantes qui opposèrent les candidats à sa succession achevèrent de ruiner l'œuvre de Netzahualcoyotl. Le royaume de Texcoco tombait sous la dépendance aztèque. Le prince philosophe n'avait-il pas pressenti cette décadence, lorsqu'il chantait : « Quand tu ne tiendras plus le sceptre dans tes mains, tes serviteurs erreront désolés dans la cour de ton palais, tes fils et les fils de tes nobles épuise ront la coupe de douleur jusqu'à la lie. Et toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes vivra seulement dans leur mémoire. » Ainsi prophétisait le chef indien, dans son palais creusé à même le roc de Texcotcingo.

Petit à petit, la Vallée de Mexico devient une vaste confédération. Par la violence ou par le jeu des alliances, les dynasties se fondent. Le glaive ou les noces. Mais la suprématie appartient au peuple d'Aztlan. Sous le règne d'Itzcoatl, cette suprématie s'affirme. Appuyé sur trois villes principales – Tenochtitlan, Texcoco et Tlacopan –, l'empire aztèque a absorbé toutes les tribus de la Vallée. Il va de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique et s'étend, au sud, jusqu'au Nicaragua.

Encore cent ans avant que Cortès débarque à San Juan de Ulua – cent ans durant lesquels les Aztèques consolident leurs acquisitions et

perfectionnent un système politique, communautaire et dictatorial en même temps. Siècle d'organisation, mais aussi siècle de feu et de sang. Le successeur d'Itzcoatl, en effet, Montezuma Ier Ilhuicamina, l'« Archer du Ciel », ne se contente pas d'étendre encore davantage, vers le Nord et vers le Sud, le suprématie de Tenochtitlan. Il propage et glorifie le rite des sacrifices humains. Son fils, Axayacatl, accentue le caractère sanglant de la religion de Huitzilopochtli. C'est sous son règne et celui de ses successeurs qu'on élève au dieu de la guerre un temple gigantesque. Vingt mille captifs seront immolés, le jour de son inauguration. Vingt mille cœurs humains seront brûlés sur la pierre dite « des Sacrifices ». Maintenant, le roi de Tenochtitlan s'est fait proclamer empereur. Toutes les tribus du Mexique ont accepté le joug des Aztèques, leurs lois et leurs dieux. La pacification est accomplie. L'unité est réalisée. Mais à quel prix !

Quelques années après que Christophe Colomb a mis le pied aux Antilles, Montezuma II Xocoyotzin, « le Seigneur emporté et respectable », monte sur le trône du Mexique. Il sera le dernier souverain indien d'un empire qui vient, à grand-peine, d'être politiquement réalisé. Personne, désormais, n'ose plus discuter l'autorité aztèque. De son palais lacustre – cet Escurial au milieu des eaux –, Montezuma contemple l'œuvre de ses prédécesseurs. Elle lui paraît si parfaite qu'il songe moins à l'accroître qu'à la maintenir.

Comment fonctionnait cette énorme machine ? À la tête de l'État, une triarchie : les rois de Tenochtitlan, de Texcoco et de Tlacopan. Mais le premier avait le titre d'empereur et la préséance sur les autres princes. Chaque roi gouvernait une tribu, divisée en clans. La terre appartenait à des caciques. Cependant, tout individu du clan qui cultivait un champ en avait l'usufruit. Une partie des terres revenait de droit à l'État. C'étaient les biens domaniaux, ou *calpulis* que le gouvernement distribuait à ceux qui ne possédaient pas de terrains, à charge de les mettre en valeur et dont ils jouissaient leur vie durant. Il n'y avait pas d'esclaves, dans la société aztèque, hormis les prisonniers. On ne peut dire, non plus, qu'il y eut des

« classes ». Un homme, même issu d’une famille pauvre, pouvait « faire carrière », dans le domaine de sa compétence, qu’il fût agriculteur, artisan ou guerrier. Monarchie héréditaire par sa constitution, l’État aztèque était, socialement, une démocratie, bien que le choix au mérite remplaçât le système électif. Il était fréquent, en effet, qu’un simple paysan devînt chef de clan. Seul comptait le travail. Un noble disait à son fils : « Consacre-toi à l’agriculture ou à la fabrication des mosaïques de plumes ou à quelque autre profession honorable. Tes ancêtres ont fait de même. Comment auraient-ils pu, autrement, pourvoir à leurs besoins ? Nul n’a entendu dire que la noblesse suffise au soutien de l’homme noble. » Les professions étaient nombreuses. Outre le travail de la terre, les Aztèques s’adonnaient aux techniques des métaux, au commerce, à l’artisanat. On vivait heureux, dans la Vallée de Mexico – à condition d’accepter aveuglément les lois inexorables de la guerre et de la religion.

Car l’État aztèque n’aurait jamais réussi son unité, s’il ne s’était doté d’une rigide armature ecclésiastique et militaire. Qui aurait osé – au nom de la liberté de penser – se dérober aux dures exigences d’un code non écrit, mais d’autant plus impératif ? L’obligation, pour le citoyen aztèque, de participer à de périodiques expéditions militaires, celle – plus affreuse encore –, de calmer le courroux des dieux par des sacrifices humains, n’étaient pas discutées. D’ailleurs, la vie d’un homme comptait peu. Tué à la guerre ou immolé sur l’autel, il n’avait fait que servir d’instrument nécessaire à la communauté. Par avance, il le savait. Rien ne lui semblait plus naturel.

Étrange religion que celle des Aztèques ! Riche en merveilleux symboles et, cependant, pratique. Alliant la morale la plus haute à des coutumes répugnantes. Des divinités tutélaires, aux noms charmants : Notre-Dame à la Robe de Turquoise, Plume-Fleur, déesse des fleurs, Papillon d’Obsidienne, Dieu de la Maison de l’Aurore. Les grands dieux : le Sorcier-Oiseau-Mouche (Huitzilopochtli), le Serpent à Plumes (Quetzalcoatl), maîtres de la Guerre et de la Science. Et Tlaloc, dieu de la pluie et ordonnateur des

récoltes. Des fêtes religieuses, tantôt agrestes, tantôt sacrées, mais toujours inspirées par les saisons. Un rituel naïf et barbare à la fois, allant du concours au mât de Cocagne à l'écorchement de jeunes filles vivantes. Et, pourtant, par- delà le panthéon aztèque peuplé de figures sinistres, une morale et une doctrine curieusement proches du christianisme. « Vêts celui qui est nu et donne à manger à celui qui a faim, car tu dois te souvenir qu'ils sont la chair de ta chair. » Ainsi prêchaient les vicaires du grand prêtre. De même proclamaient-ils l'existence du purgatoire, du ciel et de l'enfer. Mais l'amour était absent de cette religion implacable. Les actes de la liturgie se succédaient automatiquement, comme les battements d'une horloge. Un sang monotone n'arrêtait pas de couler sur les teocallis.

Le XVI[e] siècle vient de commencer. Montezuma règne à Tenochtitlan, l'île prestigieuse, surgie des eaux, tel un miracle de cristal. La cité est toujours belle. Mais une ombre passe sur la lagune d'un bleu d'acier. Les dernières années ont été mauvaises. La terre a tremblé, plusieurs fois. Des troupeaux entiers sont morts mystérieusement. Beaucoup de récoltes ont été perdues. Que veulent dire ces présages ? Rien de bon, si on les rapproche d'une nouvelle qui se répand dans les rues de Tenochtitlan. Il paraît que des hommes blancs, portés par des embarcations aussi vastes que des villes, croisent le long des côtes, non loin de la Vallée. Montezuma hausse les épaules. Ces menaces lointaines ne l'empêcheront pas de célébrer le Feu Nouveau. En effet, un cycle aztèque – cinquante-deux ans – vient de prendre fin. À cette occasion, les feux s'éteindront sur les autels. Un autre cycle va commencer. Une flamme nouvelle doit remplacer les flammes mortes.

Cette cérémonie du Feu Nouveau – dix ans avant le voyage au Yucatan de Hernandez de Cordoba – sera la dernière grande fête religieuse de la théocratie aztèque.

Cinq jours avant, les habitants de Tenochtitlan ont laissé éteindre leurs foyers. Ils jeûnent et se lamentent. Ce sont les cinq jours néfastes de la fin du cycle. Au soir du cinquième jour, une foule immense – chefs des clans aux

riches manteaux, musiciens battant le tambour, fonctionnaires coiffés de plumes – se dirige vers la Colline de l'Étoile. À sa tête, le cortège des prêtres. Ils sont vêtus de longues robes noires. Leurs oreilles ruissellent encore du sang des mortifications. Toute la nuit, les prêtres, rassemblés au sommet de la colline sacrée, scrutent le firmament. Comme elle est lente à monter dans le ciel, cette constellation qui marquera la fin du monde ou son recommencement ! Tous ces profils aigus, tendus vers le zénith… Mais voici que les étoiles ont achevé leur course. C'est le signe attendu. Alors, les prêtres plongent un fer rouge dans la poitrine ouverte d'un captif déjà immolé. Un autre cycle commence. Le peuple de Tenochtitlan pousse une clameur sauvage, qui couvre la fanfare des conques marines, les sonnailles des grelots en coquillages, la modulation perçante des flûtes en os. Chacun va allumer sa torche au feu nouveau et la promènera dans la ville, avant de rentrer chez lui. La nuit mexicaine, couleur d'encre, est piquée de mille points brillants, comme de dansantes lucioles. Le lendemain et les jours qui suivent, on chantera, on festoiera, on s'enivrera de pulque. Les Chevaliers-Jaguars et les Chevaliers-Aigles s'affronteront dans des tournois mortels. On arrachera le cœur à d'autres captifs. Les dévots se tailladeront la chair avec des couteaux d'obsidienne.

Montezuma est satisfait. La fête fut belle. Peut-être tous ces sacrifices effaceront-ils les mauvais présages : deux temples soudainement détruits, le passage d'une comète en plein jour, l'apparition d'une colonne de feu, le hurlement navré d'une femme, une tempête sur le lac de Texcoco. Peut-être aussi ce sang versé à pleins cratères écartera-t-il des côtes ces hommes blancs et barbus, annoncés depuis si longtemps par les prophéties – et qui sont déjà en marche.

Car Montezuma sait que des hommes blancs sont en marche. L'année dernière, un esclave était venu de la côte jusqu'à Tenochtitlan. Il avait vu trois tours flottantes accoster la plage de Chalchiuhcuecan. Ou, plutôt, trois montagnes qui se déplaçaient sur la mer. Ni le sang des cailles égorgées, ni la science des augures ne purent donner un sens à ce phénomène stupéfiant.

Montezuma envoya son majordome sur les lieux. Parvenu aux bords du golfe, l'envoyé de l'empereur fut frappé de terreur. Les monstres énormes, attachés au rivage, avaient vomi des êtres d'une espèce inconnue. Le visage blanc comme de la craie, des barbes rouges ou noires leur descendant jusqu'au milieu de la poitrine, ils portaient des vêtements de toutes les couleurs et braquaient vers le ciel des lances pleines de fumée. Le temps que le majordome revînt à Tenochtitlan, les visiteurs fantastiques étaient repartis. Les trois tours avaient disparu dans la mer orientale.

Montezuma ne doute pas que les hommes mystérieux ne reviennent. Aussi accueille-t-il sans surprise – mais avec quel mystique effroi ! – la nouvelle du débarquement à San Juan de Ulua du capitaine blanc. Cette fois, c'en est fait de son trône et de son empire ! Quetzalcoatl est de retour parmi son peuple. L'Aztèque n'a pas besoin de consulter le miroir que porte sur la tête l'oiseau magique récemment capturé par les chasseurs, pour distinguer le cheminement d'une armée vers le palais de ses ancêtres. À sa tête, doit marcher Quetzalcoatl. Il est grand, le teint clair et le regard pensif. Il porte une longue chevelure et une barbe de patriarche. Son front haut est surmonté d'une mitre en peau de tigre empanachée de plumes. À sa ceinture, pend un plumage constellé d'étoiles d'or. Il tient, dans sa main gauche, un bouclier sur lequel est peinte la rose des vents. Sa main droite étreint fortement un sceptre en forme de bâton. Il marche, comme un somnambule, de même qu'il marchait, il y a cinq cents ans, vers la mer – cette mer « triste et nébuleuse » qui, aujourd'hui, le rejette sur la plage grise d'où s'élança son radeau tissé de serpents. Il n'y a pas longtemps que le peuple aztèque chantait, parmi les larmes, la fuite de Quetzalcoatl : « Il s'en est allé, mon seigneur aux glorieuses plumes fines ! – Seules, restent là-bas les maisons de turquoises – les maisons des serpents que tu laissas debout –, là-bas, à Tollan… » Le conquistador rouge revient, pour châtier les méchants et reconquérir son trône. Que doit faire Montezuma ? S'assurer, tout d'abord – car l'empereur est aussi rusé que craintif – que le chef étranger est bien Quetzalcoatl. Il imagine, alors, un stratagème. Il décide d'envoyer au pays

totonaque des messagers chargés de présents. Mais il choisit ces présents de telle sorte qu'ils rappelleront à Quetzalcoatl son origine divine. Une mitre en peau de tigre, des plumes assemblées, des bijoux en forme de serpent, des boucles d'oreille enrichies de turquoises… Comment le dieu ne frémirait-il pas, en reconnaissant les joyaux dont il se parait et jusqu'à ses propres emblèmes ! Ainsi, par cette manœuvre astucieuse, Montezuma compte acquérir la certitude que l'homme blanc est bien le Serpent à Plumes. En même temps, il espère que ses dons apaiseront le Seigneur irrité. Surtout, que les messagers observent avec soin la contenance de l'inconnu, lorsqu'il recevra les cadeaux ! Le moindre tressaillement signifiera qu'il se souvient et qu'il est bien Celui annoncé par les prophéties.

Les envoyés de Montezuma se mettent en marche vers la côte. Parvenus aux abords du camp espagnol, ils joignent Tendile et recueillent de lui des informations précises sur les mystérieux arrivants. Et c'est, alors, la première entrevue de Cortès et des émissaires indiens. À la vérité, aucun tressaillement – si ce n'est celui de la convoitise – n'apparaît sur le visage du capitaine général. Sans doute est-il suffisamment maître de soi pour ne rien laisser voir à son peuple de son origine divine. Fidèle aux recommandations de leur maître, les messagers aztèques, de même que Tendile, ne cessent de scruter la physionomie de Cortès . Il n'a pas réagi devant les symboles du Serpent à Plumes. Peut-être ses paroles le trahiront-elles. Mais la conversation n'est pas facile. Les phrases de Cortès sont d'abord traduites par Aguilar , dans la langue de Tabasco, qui les transmet à doña Marina, laquelle les répète à son tour en langue aztèque à Tendile et à ses compagnons. Que reste-t-il du sens premier ? Peu de chose. Suffisamment, tout de même, pour attraper au vol des allusions à un empereur puissant et à une religion d'amour et de bonté. N'était-ce pas ce que prêchait Quetzalcoatl ?

Beaucoup, parmi les envoyés de Montezuma, sont convaincus de l'identité de Cortès avec le Serpent à Plumes. Ils sont prêts à se prosterner à ses pieds. Tendile les arrête. Rien ne prouve que l'étranger soit bien

Quetzalcoatl. Pour sa part, il demeure sceptique. À la demande formulée par Cortès de rencontrer Montezuma, Tendile répond avec hauteur : « C'est à peine si tu es arrivé et, déjà, tu veux lui parler ! » Cortès se serait-il attiré cette riposte cinglante, si Tendile l'avait pris pour un dieu ? À la vérité, l'Indien est partagé entre deux sentiments : il doute que le capitaine espagnol soit l'incarnation du Messie attendu et, cepen dant, il est troublé par certains indices. Tel le casque d'or, semblable à celui de Huitzilopochtli.

Montezuma écoute avec une attention angoissée le rapport que lui fait Tendile, accouru en toute hâte à Tenochtitlan. Il prend connaissance des dessins composés par les scribes. Il ne partage pas le scepticisme de Tendile. Tout concorde, au contraire, pour affirmer la parfaite ressemblance du chef blanc avec Quetzalcoatl. L'empereur réunit son conseil privé, convoque ses puissants voisins et alliés – les rois de Texcoco et de Tacuba – et les met au courant de la situation. Quelle conduite adopter ? Les avis diffèrent. Les uns préconisent la soumission totale. Les autres sont partisans de s'opposer par la force à l'invasion en marche. Montezuma choisit une solution moyenne. Il décide d'envoyer une nouvelle ambassade aux étrangers. À sa tête et outre Tendile, il met un de ses courtisans, nommé Quintalbor, choisi parmi les plus nobles. Choisi, aussi, à cause de sa ressemblance avec Cortès , tel que l'ont représenté les peintres aztèques. L'idée est de l'empereur lui-même. Obsédé par l'origine divine de Cortès , il entend qu'il soit traité comme un dieu par ses ambassadeurs. Les prêtres avaient coutume de se donner l'aspect extérieur et les vêtements des idoles qu'ils servaient. Ainsi fera Quintalbor. Sosie de Cortès , habillé comme lui, il rendra hommage à la divinité de Quetzalcoatl. De plus, Quintalbor connaît la sorcellerie. Montezuma compte sur ses talents et ses démonstrations de magie pour persuader Cortès que, lui aussi, il détient un pouvoir surnaturel. Les instructions de l'empereur à ses ambassadeurs, en définitive, sont les suivantes : s'informer des intentions du seigneur blanc, le combler de cadeaux et de prévenances, essayer sur lui l'effet des puissances magiques et s'efforcer de le faire renoncer à pénétrer plus avant dans l'intérieur des terres.

Deuxième ambassade, deuxième retour. Les résultats sont négatifs. Le seigneur blanc n'a pas caché son intention – plus ferme que jamais – de rendre visite à Montezuma. Il a accepté les cadeaux, s'en est montré enchanté et, en retour, envoie au monarque indien un fauteuil vermoulu et une coiffure dérisoire. Il a apprécié la séance de magie, sans y voir autre chose que des tours de prestidigitation. Enfin, il a donné l'ordre à ses troupes de se préparer au départ. Montezuma est atterré par ces nouvelles. Il va et vient, comme un insensé, dans les salons de son palais. Il se tord les mains, gémit sur son sort et sur celui de ses enfants. Que deviendront-ils, lorsque les soldats de Quetzalcoatl l'auront tué ! Vite, qu'on les cache, avant que les guerriers blancs ne s'en saisissent ! Il ne dort plus, il a cessé de manger. Ni ses femmes, ni ses danseurs, ni ses musiciens ne peuvent le distraire de son noir chagrin. Il attend, avec la docilité souffrante d'un condamné à mort, qu'on vienne lui arracher son trône, son empire et sa vie.

L'attitude de Montezuma – ce tremblement, cette acceptation –, devant la menace espagnole confond son entourage. Car, enfin, l'homme est brave. Il a donné, dans maintes batailles, la mesure de son courage physique et de son mépris de la mort. Et voici que, sur la foi de vagues indications, il est frappé de stupeur. Ainsi, le taureau, l'*espada* sanglante enfoncée dans la nuque, reste immobile un instant avant de se coucher et de recevoir le coup de grâce du *puntillero* .

Certes, le despote de Tenochtitlan a plus d'une raison de ne pas se sentir la conscience tranquille. Lui et ses prédécesseurs n'ont fait, depuis deux siècles, qu'agrandir leur empire. Mais par quels moyens ! Les armées aztèques ont débordé la Vallée de Mexico, envahi les terres méridionales et poussé jusqu'à la mer orientale. Pas une tribu qui ne soit attachée au char aztèque – comme un corps sanglant traîné au supplice. Pas une tribu qui ne fournisse à Montezuma de l'or pour sa cassette, des femmes pour ses plaisirs, des hommes pour la guerre et des cœurs vivants pour les sacrifices. Pas une route, des ruines de Tollan jusqu'à Sempoalla, sur laquelle ne soient passés les soldats impériaux, portant haut leurs lances d'obsidienne et – plus

craints encore, peut-être –, les collecteurs d'impôts, tenant, d'une main, un bâton muni d'un crochet et, de l'autre, respirant un bouquet de roses, tandis qu'on éventait leur visage arrogant. Montezuma l'« Archer du Ciel », Axayacatl, Ahuitzotl… Autant de noms qu'on n'osait prononcer. À l'inauguration du temple élevé à Huitzilopochtli, vingt mille prisonniers furent immolés. Pendant quatre jours consécutifs, le sang ne cessa pas de couler en noirs ruisseaux le long des marches et jusqu'aux pieds des chefs alliés, figés d'épouvante sous l'œil aigu du César emplumé. Depuis que Montezuma, le « Seigneur emporté et respectable », a succédé à Ahuitzotl, la situation des peuples vassaux n'a fait qu'empirer. Que dire des peuples ennemis ! « Qui n'est pas l'esclave de Montezuma ! » s'exclamait orgueilleusement un courtisan. Des centaines de milliers d'esclaves, en effet, peinent, saignent et meurent pour le roi de la lagune. Il est bien l'héritier des conquistadors rouges – rouges par leur visage peinturluré, rouges par le sang qu'ils répandent sur la pierre des teocallis –, qui arrivèrent d'Aztlan, nus et affamés et, maintenant, se prélassent sur des terres volées. Ce pouvoir que, depuis deux cents ans, ses oncles et ses pères ont forgé, Montezuma en assure la féroce continuité. Il l'a encore durci. En même temps que son autorité se faisait plus sévère, il était saisi d'un vertige sacré. Il construisait de nouveaux temples et gorgeait Huitzilopochtli du sang des captifs. Cette caution surnaturelle le tranquillisait. Aussi n'a-t-il jamais prêté l'oreille à la clameur de haine qui vient se briser sur la grève du lac de Texcoco. Il sait combien il est aisé de l'étouffer. Il n'est que d'évoquer la terrifiante silhouette de Huitzilopochtli dont il exerce la délégation. Allié, collaborateur, exécuteur et représentant du Dieu de la Guerre, Montezuma ne craint rien ni personne. Il est sûr de sa force et de son bon droit. Grand prêtre et souverain, quelle garantie ! Pourquoi donc aurait-il mauvaise conscience, alors que ses actes sont justifiés et sanctionnés par le sceau divin ? Pourquoi craindrait-il Cortès , alors qu'il a eu à combattre des adversaires autrement redoutables ? Et pourtant, Montezuma a peur.

En vérité, l'attitude de l'Indien est inexplicable, si on l'isole du monde magique et saturé d'irréel qui est celui du peuple aztèque. La peur de Montezuma est métaphysique. Elle prend sa source dans les symboles sacrés, qui imposent à la société aztèque son rythme de vie et de mort. À l'aurore des temps, le premier dieu et la première déesse se sont unis. Quatre fils sont nés de ce monstrueux mariage : Xipe, Tezcatlipoca, Quetzalcoatl et Huitzilopochtli. Leur vie conditionne celle des hommes. Ils peuvent mourir, mais le sang les ressuscite. Aussi, l'holocauste est à la base de la religion aztèque. Il faut du sang – le « chalchiualt » – pour que vivent les dieux. Mais voici que la guerre éclate entre les quatre frères. Quetzalcoatl a fondé, à Tollan, un royaume de paix. Jaloux de sa puissance, Tezcatlipoca – il est boiteux, contrefait et porte sur le front un miroir fumant – le chasse de Tollan, le pousse vers la mer et s'installe à sa place. Pas pour longtemps. Précédant les hordes aztèques, voici Huitzilopochtli, le Dieu de la Guerre, le Fils du Soleil, le Sorcier-Oiseau-mouche, découvreur de Mexico. C'est lui qui chante la « guerre fleurie » : « Que les Aigles et les Tigres s'accolent, tandis que résonnent les boucliers ! » – et conduit les Aztèques sur les routes victorieuses. C'est lui qui a fait la grandeur de la dynastie de Tenochtitlan et rendu possible la promotion de ce peuple misérable au rang de puissance tutélaire. Mais le dieu solaire est vulnérable. Il peut mourir. Pour entretenir sa vie, la mort des hommes est nécessaire. Sa conservation et sa gloire sont au prix du sang. En échange du sang des hommes, Huitzilopochtli protège les armes des Aztèques et leur assure la vie. Le sang des sacrifiés, constamment renouvelé et répandu à flots, transfuse au dieu une éternelle jeunesse et se mêle si intimement à son propre sang qu'en vérité il n'y a plus qu'un seul sang, participant à la fois de la nature humaine et divine. Sinistre eucharistie, mystérieuse osmose qui s'accomplit sur l'autel des teocallis, parmi l'éclatement des cœurs arrachés.

Or, ce pas solennel qui se rapproche est celui de Quetzalcoatl, le Messie vengeur. Son retour signifie la défaite et la mort de son frère ennemi Huitzilopochtli. Deux principes contraires ne peuvent coexister. Avant de

modeler un nouveau type humain à son image, le premier soin du Serpent à Plumes ne va-t-il pas être de fracasser les idoles anciennes et de précipiter parmi les ombres le Dieu de la Guerre ? Il relèvera les ruines de son palais de jade, à Tollan, et de son temple, à Teotihuacan, et redonnera la suprématie au peuple toltèque. Que va devenir, alors, Montezuma, serviteur de Huitzilopochtli ? Son pouvoir temporel n'est fait que de spirituel. Il est, à la fois, le chef des guerriers et des prêtres – le « tlacatecutli » – et n'a tou jours fait que se référer aux volontés du dieu de la Guerre. Il est perdu. Ce n'est pas assez de dire que Montezuma ne croit plus en Dieu. Pour lui, Dieu est mort. Mort, aussi, l'Empire.

Le soir tombe – peut-être le dernier ! – à Tenochtitlan. La lagune est comme une flaque de sang. Déjà, Montezuma imagine la solitude, son palais désert, ses serviteurs en fuite et ses vassaux tournant contre lui la pointe de leurs lances. Point d'autre attitude que de se mettre à genoux et d'attendre que le broient les colonnes brisées du panthéon aztèque. À moins qu'avant il n'ordonne à son peuple de se donner la mort, suivant les rites consacrés. L'idée de ce suicide collectif et grandiose le fascine. Quelles funérailles pour une divinité défunte !

Chapitre IV

DEUX MONDES SE RENCONTRENT

Quatre cents Espagnols, quatre cents auxiliaires de Sempoalla, un millier de *tamemes* ou porteurs, quinze chevaux, dix canons lourds, quatre pièces d'artillerie plus légères et quelques Indiennes : telle est la petite armée qui, en ce mois d'août 1519, marche à travers la jungle oppressante du pays totonaque vers la montagne de Cofre de Perote. Pas même mille combattants, sur lesquels la moitié n'est pas sûre. Comment réagiront au feu les recrues de Sempoalla ? N'importe ! Cortès n'a jamais été aussi optimiste. Il a mis toutes les chances de son côté. Dieu fera le reste.

Bataille à Tlaxcala

Deux routes s'offraient à Cortès pour gagner le plateau mexicain. Celle du nord, par Jalapa. Celle du sud, par Orizaba. Il choisit celle du nord, plus courte. La consigne du capitaine général était d'aller vite et droit au but.

En tête de l'armée, l'alférez, portant haut l'étendard de l'expédition, galopait sur un cheval pommelé. Derrière lui venait Cortès , entouré de doña Marina – elle était, maintenant, sa maîtresse –, d'Alvarado , d'Olid et du père de Olmedo. Venaient ensuite les fantassins espagnols, l'artillerie, le train des équipages et le groupe des piquiers et des arquebusiers. Enfin, les mercenaires totonaques et les nobles de Sempoalla fermaient la marche. Le vent faisait onduler les plumes des dignitaires indiens et frémir l'étamine des pennons. Le battement des tambours et la sonnerie des trompettes rythmaient le pas des guerriers. Cimiers et cuirasses étincelaient au soleil.

Jusqu'à Jalapa, ce fut la jungle, épaisse et moite. Les Espagnols haletaient sous leurs armures bourrées de coton – en prévision des flèches. Bientôt, ils tremblèrent de froid. Il leur fallut escalader la première cordillère, longer le flanc sinistre d'un volcan – le Cofre de Perote –, et traverser des défilés aux dimensions grandioses. Cet immense pays était presque vide. Seules, quelques huttes misérables témoignaient la présence de l'homme. Parfois, des indigènes se portaient au-devant de l'armée et lui faisaient l'offrande de quelque volaille. Mais la plupart s'enfuyaient à son approche. Les chevaux, surtout, faisant grand bruit avec leur harnachement, effrayaient ces pauvres êtres apeurés. L'écho des sonneries militaires se brisait lugubrement sur le dur écran des montagnes.

Les seules blessures dont la troupe eut à souffrir furent celles, alternées, de la chaleur et du froid également excessifs, suivant qu'ils marchaient dans la plaine ou suivaient l'escarpement des monts. Un soir, l'armée parvint en vue d'une agglomération importante. Les maisons étaient bien construites et blanches, comme en Andalousie. Les habitants ne s'enfuyaient pas, mais, au contraire, s'approchaient des étrangers et les fixaient avec un regard insis tant. Treize pyramides dominaient la ville. Au pied de chacune d'elles, des ossements étaient entassés. À l'allure belliqueuse de la population, au regard oblique des prêtres qui gardaient les pyramides, au style militaire des maisons, les Espagnols comprirent qu'ils avaient atteint la frontière du royaume interdit. Ils allaient bientôt fouler le domaine de Montezuma. Il

fallait jouer serré. En fait, l'expédition n'était pas aussi avancée qu'elle le pensait. La ville que Cortès avait choisie pour y cantonner s'appelait Xocotlan. Elle se trouvait à plusieurs journées de marche de Tlaxcala. Le capitaine général, sur la foi des informations recueillies à Sempoalla, fondait de grands espoirs sur Tlaxcala.

Ennemie séculaire de Tenochtitlan, Tlaxcala était le centre de la résistance contre Montezuma. L'empereur indien n'avait jamais pu réduire complètement ce foyer de rébellion. Aussi Cortès comptait-il bien attiser cette flamme et se faire, avec les Tlaxcaltèques, de nouveaux et puissants alliés. Utiliser les dissensions intérieures d'un pays confédéré pour s'en rendre maître : procédé classique assuré presque toujours du succès.

Cortès était audacieux, mais prudent. Avant de se mettre en marche vers Tlaxcala, il décida d'y envoyer en ambassadeurs quatre des nobles de Sempoalla qui l'accompagnaient. Heureuse idée, puisque les Totonaques étaient alliés des Tlaxcaltèques. Après plusieurs jours d'attente et ne voyant pas revenir ses plénipotentiaires, Cortès ordonna le départ de Xocotlan. À peine s'était-elle éloignée de la ville de quelques lieues que l'armée espagnole vit sa route barrée par une muraille de pierre. Elle s'étendait en travers de la vallée, d'une montagne à l'autre. Une porte étroite la perçait en son milieu. Cette sorte de muraille de Chine, que les Tlaxcaltèques avaient édifiée pour délimiter leur province, les protégeait des Totonaques, amis aujourd'hui, ennemis, peut-être, demain. Et quel avertissement pour les Espagnols ! Une fois dépassé ce redoutable rempart, qui pouvait leur garantir qu'ils le franchiraient de nouveau ? Plus de bateaux, un mur qui se refermait derrière eux, la sombre silhouette des teocallis se détachant sur le ciel hostile, voilà bien de quoi glacer le cœur des plus intrépides. Mais Cortès ignorait la peur. Il fit déployer l'étendard – « Frères et camarades, suivons la Croix… » –, et, éperonnant sa monture, il passa le seuil de pierre, le premier.

Un peu plus loin, l'expédition rencontra les quatre ambassadeurs, retour de Tlaxcala. À leur mine déconfite, Cortès comprit que les nouvelles étaient mauvaises. Contrairement aux calculs du capitaine général, les Tlaxcaltèques

refusaient son alliance. Leur volonté d'indépendance l'emportait sur leur haine traditionnelle des Aztèques. Ils se préparaient au combat. Un grand chef de guerre les commandait : Xicotenga.

Un premier engagement eut lieu aux environs d'Atalaya. Trois mille Tlaxcaltèques tentèrent de s'opposer à l'avance espagnole. Cortès , grâce à quelques coups de canon, les dispersa sans peine. L'alerte du lendemain fut plus sérieuse. Les Tlaxcaltèques s'étaient regroupés et renforcés : six mille Indiens hurlants déferlèrent sur l'avant-garde espagnole. Leur arme principale consistait en une sorte de massue de bois portant, à son extrémité, une pointe d'obsidienne, aussi tranchante qu'une lame de rasoir. Arme terrible dans le corps à corps, mais qui perdait son efficacité devant les deux armes des Espagnols : l'artillerie et la cavalerie. Ce fait n'échappa pas aux Tlaxcaltèques qui, fort ingénieusement, attirèrent la troupe de Cortès dans un ravin où ni les chevaux ni les canons n'étaient utilisables. En même temps, ils faisaient leur jonction avec les effectifs de Xicotenga. C'était, maintenant, une armée de quarante mille Tlaxcaltèques qui, Xicotenga à sa tête, s'opposait aux Espagnols. Il fallait qu'ils fussent braves, les compagnons de Cortès , pour ne pas s'enfuir devant cette vague multicolore – plumes et drapeaux – et cet ouragan de son –, le sifflement aigu des conques de guerre et le funèbre tam-tam des *teponaztles* –, qui menaçait de les emporter. Plus d'un, parmi la troupe, dut se souvenir des récits de son enfance : la ruée des Almoravides, le visage voilé de noir et la lance au poing, dans la plaine de Zalacca. Même furie, mêmes roulements de tambour. Stoïques sous la pluie de javelots et de pierres, faisant, avec leurs épées, de grands moulinets pour esquiver les coups des massues indiennes, les Espagnols, adoptant à l'inverse la manœuvre des Tlaxcaltèques, les ramenèrent vers la plaine. Alors, en rase campagne, les soldats de Cortès reprirent l'avantage. Renversés par les boulets, bousculés par les charges de cavalerie, les rangs ennemis se disloquèrent. Pour la deuxième fois, Cortès avait gagné. Ses pertes étaient minimes : un cheval et quelques hommes blessés. Ainsi, la légende de son invulnérabilité se répandait parmi les Indiens, amis ou

ennemis. D’où le nom de « Teules » – synonyme de demi-dieux – qu’ils donnèrent désormais aux Espagnols.

Tout en se battant comme un lion, Cortès multipliait les offres de paix à Xicotenga. Mais celui-ci, malgré ses revers et sa conviction de plus en plus ferme que ses adversaires appartenaient à une race de surhommes, ne pouvait se résoudre à céder. Il décida de lancer contre l’armée de Cortès une attaque de grande envergure. Cinq corps de troupe furent mis en ligne, composés de toute la population valide de Tlaxcala et des villages environnants. Outre l’armement habituel – arcs et flèches, frondes, lances à la pointe de cuivre, massues au tranchant d’obsidienne –, les Indiens portaient des boucliers de bambou et des casques de cuir. En outre, et dans le dessein de frapper l’ennemi de terreur, Xicotenga ordonna à ses soldats de se peindre le visage et de planter au sommet de leurs casques des panaches en forme de têtes de serpents et de jaguars. Les Espagnols ne voyaient pas sans inquiétude se préparer cette terrible offensive. Ils passèrent en prières la nuit précédant la bataille. Elle éclata au petit matin dans un tonnerre de cris et de froissements d’armes. Une marée hurlante – Cortès évalua à cent mille le nombre des guerriers mis en ligne – monta à l’assaut des positions espagnoles. Elles se trouvaient alors non loin de la ville de Tzompantzinco.

Ce fut bien la bataille « *peligrosa e dudosa* » – dangereuse et incertaine. Bien que différentes, les armes espagnoles et indiennes s’équilibraient. Les Tlaxcaltèques avaient pour eux le nombre et les Espagnols la qualité. Le ciel était obscurci par une nuée de projectiles. Mais un seul coup de canon suffisait pour semer la panique parmi les Indiens. Cependant, il semblait que leurs réserves fussent inépuisables. À peine un rang ennemi était-il fauché par l’artillerie de Cortès ou renversé par le poitrail des chevaux qu’un second rang lui succédait. Les Espagnols chancelaient sous le poids d’un combat qu’ils commençaient à croire perdu. Heureusement, ils eurent la fortune de blesser mortellement plusieurs des chefs indiens les plus réputés, ce qui démoralisa l’adversaire. De plus, des rivalités éclatèrent entre les officiers tlaxcaltèques et ceux des cités voisines. La mort des principaux chefs et les

querelles de commandement détruisirent l'unité de l'armée indienne. Elle se replia en désordre. Il était temps. Les Espagnols n'en pouvaient plus.

Cette fois, Cortès se trouvait dans une excellente position pour renouveler ses offres de paix à Xicotenga. Le chef de l'État de Tlaxcala hésitait encore. Si, en effet, le peuple et le pouvoir civil souhaitaient la fin des hostilités avec Cortès , le parti militaire entendait poursuivre la lutte conte les envahisseurs. Programme ambitieux, mais qui paraissait voué à l'échec, depuis les événements de Tzompantzinco. Le parti militaire avait perdu ses meilleurs éléments, l'union sacrée était rompue. Cortès campait aux portes de Tlaxcala. Il fallait céder. La mort dans l'âme, Xicotenga accepta l'alliance qu'il ne pouvait refuser. Il décida d'envoyer son vieux père aveugle et quelques hauts dignitaires tlaxcaltèques dont Maximatzin – qui avait toujours été favorable à Cortès –, au-devant du conquistador. Introduit auprès de leur nouvel allié, les seigneurs de Tlaxcala se prosternèrent à ses pieds et brûlèrent de l'encens. Puis le vieux Xicotenga – le vénérable cacique de Tlaxcala – prit la parole, au nom de la délégation. Pour la première fois, il donna à Cortès ce nom de Malinche – celui de sa compagne –, que, bientôt, tous les peuples d'Anahuac devaient répéter et lui tint ce langage : « Malinche, Malinche, nous t'avons bien souvent prié de nous pardonner, car nous sortons d'une guerre. Si nous t'avons livré bataille, c'était pour nous défendre contre Montezuma le méchant et sa grande puissance, car nous pensions que tu étais de sa bande… » Après avoir fait amende honorable, le vieux Xicotenga pria Cortès de ne pas différer davantage sa visite à Tlaxcala où, précisa-t-il, « nous vous servirons avec nos personnes et nos biens ». Le capitaine général enchaîna avec beaucoup d'à propos et de courtoisie. Les nobles paroles du cacique et les fumées d'en cens avaient dissipé jusqu'au souvenir même des récents combats. Il n'était plus question de pointes d'obsidienne, sinon pour les tourner, d'un commun accord, contre un même ennemi : Montezuma. La paix était signée, l'alliance conclue. Le souverain de Tenochtitlan en faisait les frais.

Le lendemain, à la première heure, Xicotenga le Vieux et les autres dignitaires reprenaient le chemin de Tlaxcala. Derrière eux venait Cortès , suivi de son armée.

Une cohorte imposante attendait les conquistadors, à l'entrée de la capitale. D'abord, les quatre *tlatoanis* qui gouvernaient chacun l'un des quatre cantons constituant l'État de Tlaxcala. Puis venaient leurs officiers, superbement parés de plumes et de mantes aux couleurs vives. Enfin, les prêtres, vêtus de longues tuniques et de capes noires – leurs cheveux poissés de sang et leurs oreilles tailladées soulevaient de dégoût le cœur des Espagnols – brûlaient de l'encens sur le passage de l'armée victorieuse. La foule acclamait les cavaliers et leur jetait des fleurs. La couleur de leur peau et de leur barbe, l'acier de leurs épées, le pelage et la forme de leurs montures : autant d'attributs insolites qui ne pouvaient appartenir qu'à des dieux.

Les Espagnols, de leur côté, admiraient fort Tlaxcala. C'était une cité très peuplée, bâtie à deux mille mètres d'altitude sur quatre collines reliées entre elles par des enceintes aux murs épais. Les maisons étaient basses, les rues étroites et le type architectural massif. Ces ruelles enchevêtrées, ces constructions accrochées au flanc des montagnes, le dessin des collines, les jardins ceinturant la ville – n'était-ce pas Grenade, sans l'Alhambra, mais avec sa *huerta* ? Même nudité fauve de la plaine, même ruissellement argenté du fleuve – ici l'Atoyac, là-bas le Genil –, même flamboiement de la lumière sur un paysage presque oriental. Et, comme la sierra Nevada, la cordillère mexicaine se découpait brutalement sur un ciel couleur turquoise. Frappé par cette ressemblance, Cortès put écrire à Charles Quint : « Cette ville est si grande et si belle que ce qu'on en pourrait dire est incroyable. Elle est plus grande que Grenade et mieux fortifiée. Ses maisons, ses édifices et les gens qui l'habitent sont plus nombreux qu'à Grenade, au temps où nous en fîmes la conquête… » Ce rappel de Grenade – symbole de la *Reconquista* –, quel stimulant pour ces conquérants en marche !

La richesse des marchés et l'ordre rigoureux qui régnait à Tlaxcala causèrent une forte impression aux Espagnols. Des magasins abondants et une police bien faite, voilà qui leur paraissait l'indice d'une bonne santé politique. Le pays tlaxcaltèque s'étendait tout autour de la cité sur une circonférence de deux cents kilomètres. La campagne était fertile et produisait en abondance des céréales, des fruits, des plantes fouragères et, particulièrement, l'agave ou maguey – variété d'amaryllis – qui servait, à la fois, pour la fabrication des tissus et pour la préparation du pulque, boisson courante en même temps que breuvage rituel.

Une riche cité, une terre féconde… Mais ce tableau paisible avait une ombre : harcelante aux frontières, la menace aztèque.

UNE PROUESSE FOLLE : LA CONQUÊTE DU POPOCATEPETL

La grande habileté de Cortès fut de transformer en collaboration sincère une alliance imposée tout d'abord par les armes. Il sut, tout en conservant son prestige, per suader les Tlaxcaltèques de ses bonnes intentions. Leur intérêt n'était-il pas de se joindre à lui pour abattre la puissance de Montezuma dont, seuls, ils ne pourraient venir à bout ? Unis aux « Teules », les vaillants soldats tlaxcaltèques briseront sans peine le joug aztèque. Ce langage net frappait au cœur les tlatoanis. En prononçant le nom de Montezuma, Cortès irritait une plaie toujours vive. Et le vieux Xicotenga, ses bras tremblants et son regard aveugle levés vers le ciel, lançait à l'Espagnol cette plainte pathétique : « Nous sommes pauvres, Malinche, parce que ces Mexicains, traîtres et méchants et Montezuma, leur seigneur, nous ont pris tout ce que nous possédions. »

L'intention première de Cortès , en entrant à Tlaxcala, avait été de détruire les idoles. Mais le père de Olmedo l'en avait dissuadé. Ce geste

maladroit eût causé le plus fâcheux effet sur la population indienne. Il valait mieux l'amener doucement à la religion du Christ et ne pas froisser ses croyances qui, jusqu'alors, avaient étayé sa morale. Cortès avait suivi ce conseil de prudence. Mais il avait fait construire une église, non loin des teocallis. Ainsi, barbares et chrétiens célébraient leur culte côte à côte et la même fumée de copal enveloppait l'autel catholique et la pierre panthéiste.

Tout en multipliant les contacts avec les chefs tlaxcaltèques, Cortès prenait ses informations sur la puissance aztèque. Mais il lui était difficile d'obtenir des renseignements précis, aussi bien sur les effectifs militaires de Montezuma que sur son dispositif stratégique. Même en faisant la part de l'exagération et de la crainte, le capitaine général ne parvenait pas à évaluer le potentiel de guerre et les ressources du royaume aztèque. Il en savait assez, cependant, pour se rendre compte qu'il allait avoir à se mesurer avec un adversaire redoutable.

Entre-temps, les compagnons de Cortès réalisèrent un exploit « sportif » qui stupéfia les Tlaxcaltèques et contribua fortement à asseoir la réputation d'invincibilité des Espagnols : l'ascension du Popocatepetl.

Le Mexique comporte, en son corps principal, un vaste plateau formé par le prolongement de la gigantesque Cordillère des Andes qui flanque les côtes occidentales de l'Amérique du Sud. Cette énorme épine montagneuse traverse les régions étroites de l'Amérique Centrale, s'abaisse dans l'isthme de Tehuantepec, s'élève à nouveau puis, parvenue au Mexique, bifurque et se divise en deux branches : la Sierra Madre Orientale et Occidentale. Les deux branches de cette formidable tenaille enserrent trois plateaux ou *mesetas* : le plateau du sud, le plateau central ou Anahuac et le plateau septentrional. Le plateau central, cœur de l'Empire, est bordé par un bourrelet volcanique, planté de cônes très élevés : l'Orizaba, 5 453 mètres, l'Ixtaccihuatl ou la « Dame Blanche », 5 286 mètres, et le sinistre Popocatepetl ou « Montagne Fumante » qui culmine à 5 452 mètres.

De tous temps, les Indiens avaient considéré le Popocatepetl comme le dieu du Feu. Ils lui avaient élevé des temples et voué des idoles chargées

d’intercéder auprès de lui. Sans doute les divinités infernales étaient-elles satisfaites, car, depuis deux cents ans, la voix grondante du volcan s’était tue. Or, voici qu’au moment même où Cortès remportait la bataille de Tlaxcala, le volcan avait parlé. Une épaisse colonne de fumée, chargée de cendres, était montée droit dans le ciel, tandis qu’une lave incandescente glissait sur les flancs de la montagne. La terre trem blait. Le rapport entre la colère du volcan et l’arrivée des Espagnols était évident. Encore fallait-il interpréter le phénomène. Qu’ordonnait le Popocatepetl ? La soumission aux « Teules » ou l’insurrection ? Et à qui, des Espagnols ou des Indiens, s’adressait son courroux ?

Résolu à tirer le maximum de ses armes psychologiques, Cortès ne pouvait qu’approuver la proposition de Diego de Ordaz de tenter une reconnaissance du Popocatepetl. L’aventure était risquée et, pour l’entreprendre, il fallait ce grain de folie et cette pointe d’inconscience qui caractérisaient les conquistadors.

Ordaz partit donc de Tlaxcala, un matin, accompagné de neuf Espagnols et suivi de quelques porteurs indiens. La première étape les amena jusqu’à la limite des forêts de sapins, à 4 000 mètres environ d’altitude – Tlaxcala était à 2 000 mètres. Ils passèrent la nuit à la belle étoile, sur le plateau de Tlamacas, lieu sacré où se trouvaient les temples. Les hurlements des coyotes, le grondement des explosions et le fracas des éboulis composaient une symphonie plutonienne. Les Indiens refusèrent d’aller plus loin. Intrépides, les Espagnols poursuivirent leur chemin. Après avoir traversé deux *barrancas,* ils atteignirent le pied du volcan. Là commençait le domaine de la cendre et du feu. Glissant sur la pierre ponce ou s’enfonçant dans la lave brûlante, Diego de Ordaz et ses compagnons arrivèrent aux champs de neige, à 4 800 mètres d’altitude. Le sommet n’était pas loin. Mais, à partir de 5 000 mètres, les Espagnols souffrirent le martyre. Leurs pieds chaussés de sandales – car, pour cette excursion en montagne, ils avaient gardé leurs *alpargatas !* – connaissaient tour à tour la morsure de la glace et celle du feu. Un sommeil invincible les prit. Le souffle leur manqua.

À intervalle régulier, le volcan crachait des scories et des charbons incandescents. Entre chaque quinte du monstre, les Espagnols, titubants de fatigue, intoxiqués par les vapeurs sulfureuses, avançaient de quelques pas, puis se laissaient tomber sur la pierre vibrante. Enfin, après des efforts surhumains, ils se hissèrent jusqu'au sommet du Popocatepetl, au pied même du cratère.

Abrités derrière un rocher, les hommes de Cortès contemplèrent le paysage mexicain. Tlaxcala, avec ses champs de maïs et d'agaves, n'était pas plus grande qu'une poignée de grains de mil. Mais on distinguait un trait gris qui partait de Tlaxcala, traversait Cholula, passait entre le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl et finissait au lac de Texcoco. C'était la route de Tenochtitlan. La cité de Montezuma brillait au milieu du lac. Ténues comme des fils d'araignée semblaient être les chaussées qui reliaient à la terre ferme l'île impériale. À l'est, la montagne de Cofre de Perote – une vieille connaissance –, puis le roi des pics mexicains : l'Orizaba. Ainsi, du haut du Popocatepetl, les compagnons de Cortès purent estimer ce qu'ils avaient conquis et ce qu'il leur restait à conquérir.

Le sol tremblait comme une plaque de tôle. Un tourbillon de vapeurs et de flammes enveloppait les Espagnols. Ils avaient défié et vaincu le dieu du Feu. Un dernier regard à Tenochtitlan, entrevue dans une lueur d'incendie. Puis, après avoir ramassé des blocs de glace, Ordaz et ses camarades redescendirent.

Descente pénible, mais retour triomphal. Cette fois, les Indiens ne doutèrent plus de la puissance espagnole. Ou bien la divinité de la montagne avait capitulé devant les Teules. Ou bien, en se manifestant, entendait-elle signifier à son peuple qu'il devait obéissance à Malinche, incarnation de Quetzalcoatl. Pour la seconde fois, Cortès prit sa plume et rendit compte à Charles Quint de cette prouesse folle. « … Ils parvinrent près de la cime. À ce moment, il y eut une éruption, avec tant de fumée et qui sortait avec une telle impétuosité et un tel bruit que toute la montagne semblait sur le point de s'écrouler… » Charles Quint apprécia fort l'audace de Diego de Ordaz . Il

lui décerna un titre de noblesse dont les armoiries figuraient « une montagne ardente sur fond de gueule ».

Deux ans plus tard, Cortès devait envoyer une deuxième expédition au Popocatepetl, non plus, cette fois, pour démontrer la vaillance espagnole, mais dans un but plus directement utilitaire. Il s'agira, alors, d'aller chercher du soufre pour confectionner de la poudre. La tâche de l'expédition – commandée par Francisco de Montana – sera facilitée par le calme du volcan. Les Espagnols suivront le même itinéraire que leurs prédécesseurs. Ils atteindront plus facilement qu'eux le cône du volcan, pourront installer un treuil au bord même du cratère et en tirer une grande quantité de soufre.

Mais le mérite de l'idée et le courage de l'avoir réalisée avant tous reviennent à Diego de Ordaz et à ses compagnons. Ils auront été les premiers conquérants du Popocatepetl. Il faudra attendre trois siècles – en 1827 – pour que l'exploit soit renouvelé.

L'ascension du Popocatepetl en pleine activité par dix Espagnols en sandales, la cape roulée autour des reins et n'ayant pour tout piolet que la pointe de leur épée : quel intermède héroïque dans le drame de la Conquête !

HALTE SANGLANTE À CHOLULA, VILLE SAINTE

Les Espagnols restèrent dix-sept jours à Tlaxcala. Les soldats étaient au repos, mais Cortès déployait une intense activité politique. Il fortifiait son alliance avec les Tlaxcaltèques, accumulait les renseignements sur Tenochtitlan et préparait son prochain bond vers la capitale aztèque.

Pendant son séjour à Tlaxcala, Cortès reçut à deux reprises une ambassade de Montezuma. Par ses espions, l'empereur indien était tenu au courant de tout ce qui concernait les Espagnols. Il n'ignorait rien des furieuses batailles devant Tlaxcala et de la paix qui s'en était suivie. L'exploit de Diego de Ordaz le confirmait dans la certitude que ces guerriers

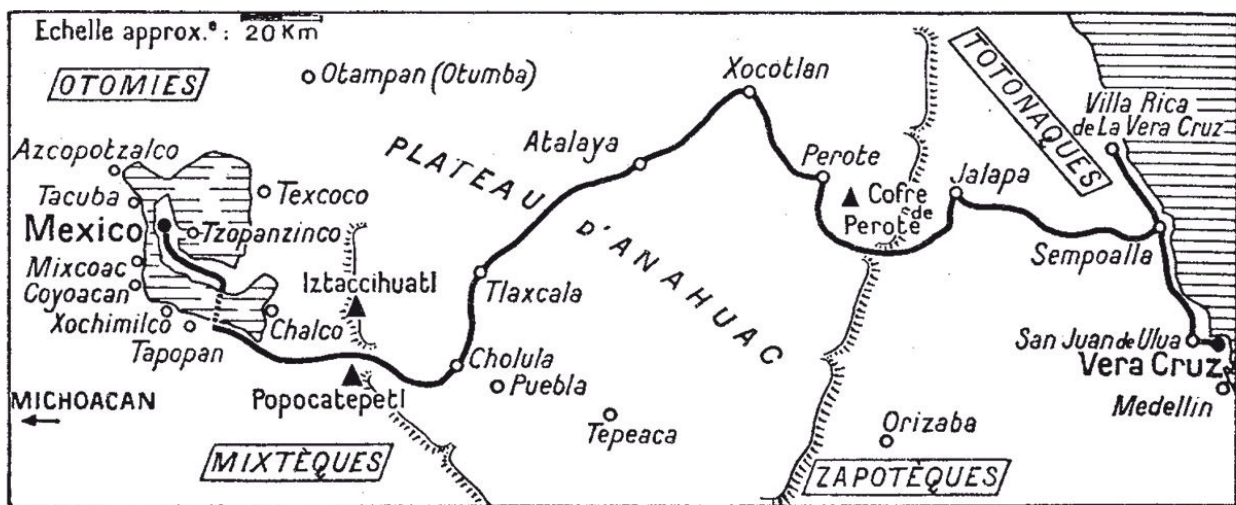
blancs étaient d'origine divine. Rien ne leur résistait, ni les forces des hommes ni celles de la nature. Que faire d'autre, sinon les apaiser par des cadeaux et tenter de les écarter de Tenochtitlan ?

Étrange situation que celle des ambassadeurs aztèques ! Ils franchissaient les lignes tlaxcaltèques, munis d'un sauf-conduit, et se trouvaient sous la protection du général espagnol. Leur qualité de diplomate et la caution de Cortès leur permettaient de circuler en toute liberté dans la ville et même de participer aux entretiens que le capitaine espagnol tenait avec les chefs locaux. On savait bien, de part et d'autre, qu'un jour la guerre éclaterait entre Tenochtitlan et Tlaxcala. En attendant, les uns et les autres confrontaient courtoisement leurs points de vue.

Au cours de leur première mission auprès de Cortès , les ambassadeurs aztèques lui transmirent l'offre de Montezuma de se soumettre au roi d'Espagne et de lui payer régulièrement un riche tribut, à condition qu'il s'en retourne dans son pays. Tenochtitlan, ajoutaient-ils, ne possédait pas de ressources suffisantes pour recevoir dignement le capitaine espagnol. De somptueux présents accompagnaient la proposition. Cortès accepta les cadeaux, mais réitéra sa ferme intention de rendre visite à Montezuma. À la deuxième ambassade, le ton avait changé. Montezuma s'étonnait qu'un grand seigneur comme Cortès s'attardât si longtemps auprès de ces misérables Tlaxcaltèques, pas même bons à faire des esclaves. Il l'invitait cordialement dans sa capitale. Ces messages contradictoires trahissaient le désarroi de Montezuma. S'il n'était pas possible de détourner le chef blanc de la route mexicaine, peut-être fallait-il, au contraire, l'attirer pour éprouver son invulnérabilité.

Cortès rassembla son armée et donna le signal du départ. Pour se rendre à Tenochtitlan, le chemin passait par Cholula. C'était la ville sainte des Aztèques. Dominant les trois cent soixante teocallis, une gigantesque pyramide s'élevait, consacrée à Quetzalcoatl. Chaque année, des colonnes de pèlerins venaient assister aux cérémonies rituelles : six mille victimes étaient sacrifiées aux dieux. Les Tlaxcaltèques étaient ennemis des Cholultèques,

ceux-ci alliés de Montezuma. Aussi dissuadèrent-ils énergiquement Cortès de traverser Cholula. Voyant que la perspective du danger était, pour le capitaine général, bien plus un stimulant qu'un obstacle, les Tlaxcaltèques lui offrirent dix mille soldats pour renforcer son armée. Cortès n'en accepta que deux mille. Mais, au sortir de la ville, le contingent indien se grossit de plusieurs centaines de volontaires. En fait, cinq mille Tlaxcaltèques suivaient la bannière de Cortès .



L'ITINÉRAIRE DE CORTÈS (1519-1521)

La plaine grise, plantée d'agaves, comme des poings dressés. Puis, Cholula. De loin, les Espagnols crurent voir Tolède. Il y avait – dans ces tours et dans ces murs fortifiés – quelque chose qui rappelait la Vieille Castille. On y respirait l'odeur du sacré. Cependant que les Tlaxcaltèques cantonnaient en dehors de la ville, les Espagnols étaient accueillis avec dignité par les notables de Cholula. L'encens fumait dans les brasiers. Les paroles étaient courtoises et les gestes déférents. Les jeunes filles lançaient des bouquets de fleurs aux soldats. Les enfants leur emboîtaient le pas en chantant. Entassé sur les terrasses ou pressé contre le mur des maisons, le

peuple cholultèque regardait passer les cavaliers espagnols, l'infanterie, les canons traînés par les Sempoallas et les fourgons chargés des prises ennemies ; son attitude était celle de n'importe quelle foule assistant à un défilé militaire. Pas un cri hostile, même pas à l'adresse des mercenaires indiens. Apparemment, l'accueil était correct, presque cordial. La population montrait un visage aimable. Trop aimable. Cet enthousiasme organisé ne disait rien de bon à Cortès . Cholula empestait le mensonge. Il n'était que de surprendre le ricanement sournois des Cholultèques, lorsqu'ils croisaient un soldat espagnol. Une oppression solennelle – comme à la veille d'une catastrophe – pesait sur la ville consacrée.

Un certain nombre de faits suspects avaient éveillé la méfiance du capitaine général : la découverte de pieux effilés au fond de fosses habilement dissimulées, l'évacuation dans la montagne des enfants et des femmes cholultèques, l'absence soudaine de vivres. Peu à peu, le vide se faisait autour des Espagnols. Ils se trouvaient isolés dans le grand temple de Cholula qu'on leur avait assigné comme résidence. Enfin, la réception d'une troisième ambassade de Montezuma, interdisant à Cortès l'accès de Tenochtitlan, acheva de jeter le trouble en son esprit. Que se préparait-il ?

Doña Marina, grâce à la grande intelligence qu'elle avait de la psychologie indienne – la sienne –, grâce aussi aux relations qu'elle s'était faites dans le pays – quelques prêtres timorés et une vieille femme radoteuse qui lui offrait son fils en mariage –, eut le fin mot de l'histoire. Il se préparait bien quelque chose. Vingt mille soldats de Cholula et de Tenochtitlan, se tenaient cachés dans les maisons, n'attendant qu'un signe – celui de leur départ –, pour se ruer sur les Espagnols, les faire prisonniers et les conduire, ligotés, au palais de Montezuma, non sans en avoir sacrifié vingt, immédiatement, aux divinités de Cholula. Telle était la volonté de Huitzilopochtli, transmise par Montezuma.

Ainsi, le coup était bien monté et par celui-là même qui avait délégué à Cortès de suppliants ambassadeurs. Tant de paroles mielleuses et de si riches cadeaux pour masquer la trahison ! La réaction de l'Espagnol fut terrible.

Après avoir promis le silence et l'impunité à ses informateurs, il fit officiellement annoncer son départ et sollicita des vivres et deux mille porteurs. Le rassemblement devait avoir lieu dans la grande cour du temple. Entre-temps, il faisait disposer en bonne place et mettre en batterie ses canons. Que méditait-il ? Attirer le plus grand nombre possible de Cholultèques à l'intérieur du temple et, une fois qu'ils seraient dans l'impossibilité de sortir, les faire hacher en pièces par son artillerie. Il répondait à la ruse par la ruse et refermait sur ses ennemis le propre piège qu'ils lui avaient tendu.

Le jour venu, toute la population de Cholula – notables et plèbe – se pressa aux portes du temple. De leur côté, les guerriers indiens se tenaient prêts à assaillir les Espagnols, comme il était convenu. Alors, Cortès fit quelques pas au-devant de la foule, se croisa les bras et s'écria, d'une voix tonnante : « Seigneurs de Cholula, nous sommes venus vers vous comme des amis et voici que vous préparez des armes et des cordes pour notre perdition !… Les lois de notre empereur ordonnent que de telles trahisons soient châtiées. Votre punition sera la mort. » Les paroles de Cortès , traduites par doña Marina, jetèrent les Cholultèques dans la consternation. En vain tentèrent-ils de se justifier, en attribuant la responsabilité de l'affaire à Montezuma. Le capitaine général ne voulut rien entendre. Il fit tirer un coup de fusil – signal convenu avec son artillerie –, et, tout aussitôt, le canon se mit à tonner. La fumée et les flammes envahirent la cour du temple. Malgré leur courage, les Cholultèques furent rapidement mis hors de combat. Fauchés par les boulets, terrifiés par le bombardement, ceux qui n'avaient pas péri essayèrent de s'enfuir. Mais, aux portes de la ville, ils furent aux prises avec les Tlaxcaltèques qui prirent leur revanche d'une tutelle abhorrée. La première partie de la bataille dura deux heures, au cours desquelles trois mille Cholultèques perdirent la vie. Elle se prolongea trois heures encore, dans les faubourgs de la cité. Cortès eut grand-peine à obtenir des Tlaxcaltèques qu'ils cessent de combattre : ils massacraient, pillaient, incendiaient avec un zèle sauvage. Les maisons flambaient et les teocallis

s’effondraient. Les hurlements des enfants et des femmes brûlés vifs, le grondement régulier des canons et le cri de guerre des Tlaxcaltèques sonnaient le glas de la ville sainte. L’incendie fit rage pendant deux jours. Cholula avait payé. Cortès , alors, étendit son bras vainqueur sur la cité devenue silencieuse. Elle était, maintenant, sous sa protection.

Les Espagnols se souviendront longtemps de la *matanza* – la tuerie – de Cholula. La cour du temple devenue un abattoir, l’odeur insoutenable de pourriture et de chair grésillée… Ce fut, peut-être, l’épisode le plus affreux de la campagne. Mais la position de Cortès s’en trouva consolidée. Quatorze jours s’écoulèrent entre la chute de la ville et le départ des Espagnols. Pendant ce court délai, Cortès eut le temps de réaliser un double coup de maître politique : réconcilier les Tlaxcaltèques et les Cholultèques et obtenir, sinon l’alliance, tout au moins la neutralité de ces derniers. Il ne s’écartait pas de sa ligne de conduite inflexible : entretenir les divisions locales lorsqu’elles lui étaient profitables, s’efforcer de les réduire quand il y voyait un avantage, acquérir le plus d’alliés possible, bref conquérir – par les armes ou par les bonnes paroles – le pays, au fur et à mesure qu’il l’occupait. Son objectif essentiel, en effet, était de prévenir la formation d’un front sur ses arrières. Surtout, pas d’ennemi dans le dos !

Cortès fut à peine surpris, lorsqu’il vit venir à lui une nouvelle ambassade de Montezuma. Il connaissait le personnage, maintenant. Bien entendu, les messagers impériaux portaient au capitaine général les condoléances du monarque pour les fâcheux événements de Cholula. Montezuma était désolé de la conduite des Cholultèques et déplorait que Cortès ne les ait pas châtiés plus sévèrement. Il le priait instamment de lui rendre visite à Tenochtitlan. En réalité, l’empereur indien avait ressenti durement l’échec de son plan. Pendant deux jours, il était resté en prières, implorant les conseils de Huitzilopochtli. Le dieu, provisoirement apaisé par l’holocauste de quelques victimes, avait prononcé son arrêt : qu’on laisse entrer Malinche à Tenochtitlan ! Une fois dans la place, il sera facile de

l'exterminer, lui et les siens. Verdict implacable. Encore Montezuma n'était-il pas certain de l'avoir bien interprété.

Cortès feignit de prendre pour argent comptant les belles paroles des envoyés aztèques. Pas une seconde il ne leur fit voir qu'il connaissait la part de Montezuma dans la machination cholultèque. Il importait, en effet, que l'armée espagnole pénétrât dans la capitale mexicaine en amie, tout au moins officiellement. Surmontant son dégoût devant tant de mensonges – la duplicité de Montezuma était éclatante –, Cortès renvoya courtoisement à leur maître les ambassadeurs indiens. Dans quelques jours, il serait à Tenochtitlan.

Montezuma et Cortès se rencontrent

Dernière étape avant la cité impériale. Pas même cent kilomètres. La route passait, d'abord, par un haut défilé entre le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl. Puis elle traversait de somptueuses forêts de mûriers et de cèdres. Les Espagnols marchaient avec précaution, les armes à la main et l'œil aux aguets. Peu à peu, la plaine succédait à la sierra, les champs cultivés à la brousse et la verdure au rocher. Bientôt, les conquérants se trouvèrent dans la vallée de l'Anahuac. Le paysage était sensuel et doux. On apercevait déjà, dans le lointain, le lac de Texcoco, brillant comme une armure. Tendres couleurs. Symphonie de vert et de bleu. Était-il possible qu'un empereur sanguinaire régnât sur un pays qui semblait fait pour le bonheur ? Et, pourtant, de toutes les villes proches de la capitale – Chalco, Tlalmalalco, Amecameca – vinrent des délégations au-devant des Espagnols qui se plaignaient amèrement du joug de Montezuma. Eh quoi ! Si près du palais impérial, on osait murmurer ! Voilà qui allait faciliter la tache de Cortès .

Mais, de son côté, Montezuma multipliait les marques de déférence. Son frère, Cuitlahuac, roi d'Iztapalapa, était allé accueillir Cortès , au sortir de la sierra. Un peu après Chalco, Cacamatzin, roi de Texcoco, s'était présenté au général espagnol. Les deux princes excusaient Montezuma de n'avoir pu aller à sa rencontre et se mettaient à sa disposition pour lui porter assistance. En même temps, ils déconseillaient à Cortès de poursuivre son voyage jusqu'à Tenochtitlan. Suprême et vaine tentative pour stopper la marche des envahisseurs. Cortès se contenta de sourire. Maintenant, la cité légendaire n'était plus qu'à une portée d'arbalète. Allait-il retourner en arrière ? Le cœur bondissant de joie, le conquistador s'engagea sur la chaussée d'Iztapalapa, suivi de ses Espagnols – semblables aux Romains sur la Voie triomphale. C'était le 8 novembre 1519, fête des Quatre Saints Couronnés, pour l'Église catholique – fête de l'Amour, chez les Aztèques.

Dans le sens inverse, un cortège magnifique s'avance lentement vers l'armée espagnole. Voyant que rien n'a pu arrêter Malinche, ayant épuisé tous les moyens – ceux du Ciel et ceux de la Terre –, pour prévenir la catastrophe, Montezuma se décide à rencontrer son adversaire.

En tête du cortège, l'empereur aztèque, dans sa chaise à porteurs surmontée d'un dais de plumes vertes. L'or et l'émeraude scintillent sur ses vêtements. Devant lui, des esclaves balaient le sol. Autour de la Majesté indienne, marchent à pied les princes de son lignage et les prêtres de Huitzilopochtli. Des domestiques portent des nattes dorées, des guirlandes de fleurs et des vases de parfums. Tout le monde, sauf les princes, a les yeux fixés au sol, pour ne pas croiser le regard du « Seigneur Emporté et Respectable ». Fermant le cortège, les chefs illustres, accourus de Tlacopan, de Texcoco et de Coyoacan, à l'appel de Montezuma. Ce sont les « Aigles » et les « Tigres », les grandes vedettes des tournois. Leurs plumes constellées de pierreries étincellent au soleil matinal. On n'avait jamais vu, à Tenochtitlan, un tel rassemblement de nobles et de guerriers. Mais tous ces visages – la pénitence et la guerre y ont imprimé leurs stigmates sacrés – sont marqués par une tristesse poignante. Où sont les défilés victorieux ?

Aujourd’hui, la fine fleur de la chevalerie aztèque a rendez-vous avec la servitude.

Parvenu au milieu de la chaussée d’Iztapalapa, le cortège s’arrête. Voici que l’autre arrive. En tête, Malinche, monté sur son grand « cerf ». Quatre capitaines l’entourent, également portés par des « cerfs ». Un soldat brandit un étendard. Derrière, une foule d’hommes en armes, le teint blanc et la barbe broussailleuse. Ce sont bien les « seigneurs de poudre et de fumée ». Ils agitent de lourdes lances aux reflets argentés. Enfin, dans un bruit d’orage, des « charrettes de bronze » roulent sur la chaussée. Suivent des milliers d’Indiens, parmi lesquels Montezuma reconnaît ses ennemis.

L’alezan de Cortès et la chaise à porteurs de Montezuma s’arrêtent face à face. L’Aztèque se fait descendre de sa chaise. Il pose ses sandales d’or sur des tapis de coton qu’on vient de dérouler. Il s’avance vers les Espagnols, appuyé sur ses parents, Cuilahuac et Cacamatzin, roi d’Iztapalapa et de Texcoco. Deux autres rois l’accompagnent, ceux de Tlacopan et de Coyoacan. Cortès saute de cheval et s’approche de Montezuma. Les deux hommes se saluent profondément. Puis ils se regardent.

Les deux armées sont immobiles, front contre front. Un brusque silence a succédé au tumulte de tout à l’heure. Le vent agite le cimier des casques espagnols et le panache empenné des dignitaires indiens. Les deux chefs de guerre face à face et, derrière eux, leurs états-majors pétrifiés forment un groupe de statues antiques. Minute « historique », c’est bien le mot propre. Deux mondes se rencontrent.

Montezuma est grand, bien proportionné, et ses gestes mesurés ont la solennité de ceux des prêtres. Il porte les cheveux longs et une barbe clairsemée. Son teint est ocre clair. Cortès , casqué et cuirassé, a les manières d’un gentilhomme qui a moins fréquenté les cours que les camps militaires. Ses mouvements sont vifs et son visage poussiéreux et hâlé sous le heaume exprime la résolution. Son regard est dur. Une barbe touffue dissimule la forte ossature des mâchoires. Cortès est bardé de fer, comme un chevalier du

Moyen Âge. Montezuma est paré de joyaux et de plumes. C'est bien l'aigle royal.

Deux hommes. Deux mondes. Cortès est un héros de la Renaissance. Il est pénétré de l'excellence de la civilisation de son temps, convaincu de la grandeur espagnole, sûr de détenir la vérité. Il sait qu'il a un rôle à jouer : enseigner aux Indiens la morale chrétienne et leur imposer la loi de l'Occident. Son message a la rigueur d'un dogme et doit entraîner une soumission absolue. Un seul dieu : le Christ, un seul empereur : Charles Quint, une seule patrie : l'Espagne. La mentalité de Cortès est celle d'un Croisé. Dieu le veult ! Et le coup d'œil oblique qu'il jette sur l'or aztèque et sur la carrure vigoureuse des Indiens n'est pas celui d'un marchand d'esclaves ou d'un cupide. Sa convoitise est politique et, dans un certain sens, mystique. De l'or et des serfs, bien sûr ! Mais pour l'Espagne catholique.

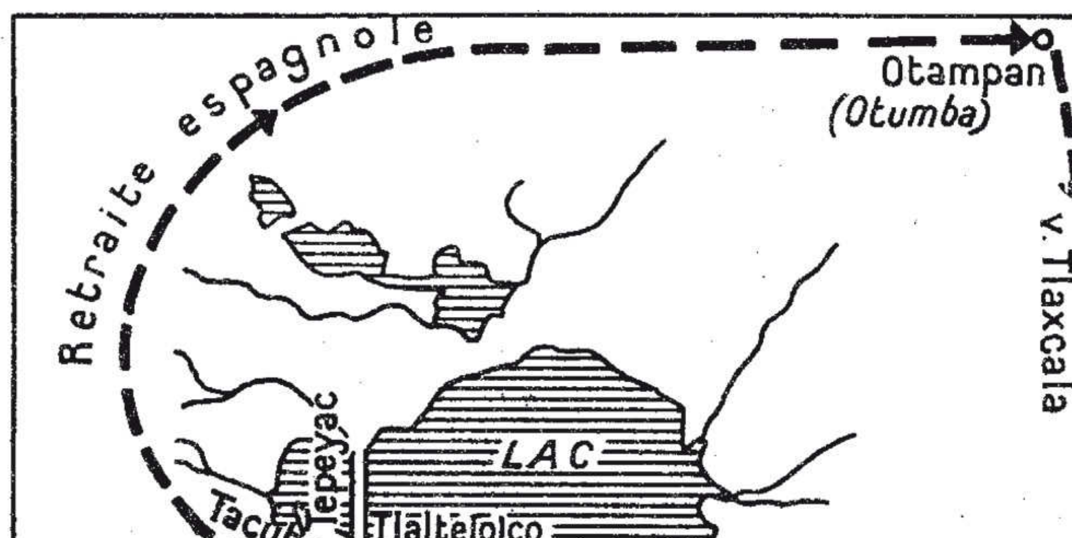
Montezuma est un héros, également. Il incarne, à la fois, le destin d'un peuple, la volonté des dieux et les symboles d'une religion. Mais le peuple est passif, les dieux se taisent et la religion vacille. Montezuma ne peut pas, comme Cortès , se détacher de sa mission. Il est, lui-même, le peuple, le dieu et la religion. Il succombe sous ce triple poids. Va-t-il se relever ? Pas avant d'avoir reçu du Ciel le signe qu'il attend. Mais il tarde à se manifester. Le silence des idoles – il ne cesse de les implorer et de baigner de sang leurs pieds d'argile – fait de Montezuma ce monarque hésitant qui, depuis trois mois, ne sait quels ordres donner. Il retarde la bataille. Car, enfin, si Malinche et Quetzalcoatl ne font qu'un, va-t-il prendre les armes contre le dieu ? Le drame de Montezuma est un drame de la foi. Il ne croit plus en Dieu. Donc, il ne croit plus en lui. Désespoir et indécision. Cortès croit en Dieu. La croix brodée sur son étendard a la forme d'une épée. Il sait qu'il vaincra. Ainsi méditent les deux hommes, face à face. Mais l'angoisse et l'irrésolution de l'empereur ne sont pas visibles sur son visage de marbre.

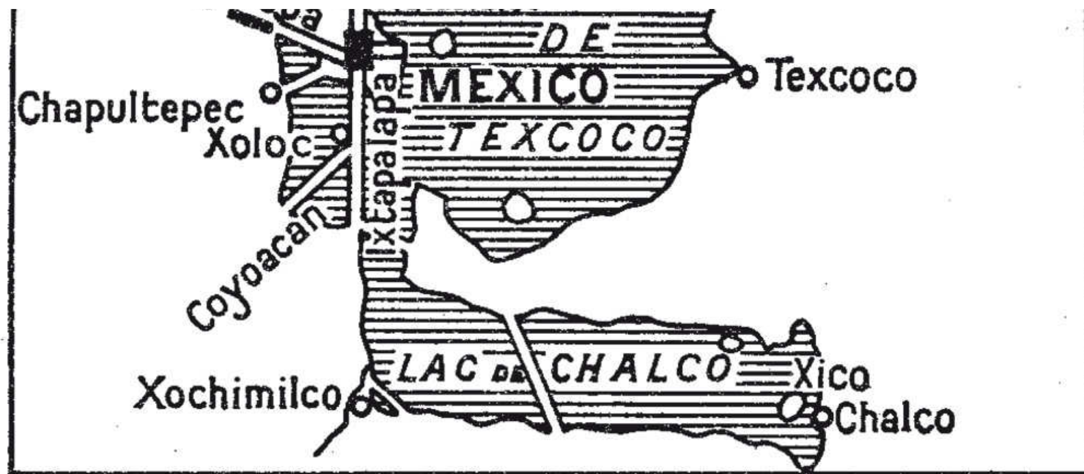
Cortès passe au cou de Montezuma un collier de perles parfumées au musc. En échange, l'Aztèque lui remet une guirlande de coquillages et de

crevettes en or. L’Espagnol s’apprête, les bras tendus, à donner l’accolade à Montezuma. Mais les princes préviennent ce geste de lèse-majesté. Qui était donc Cortès pour se permettre de toucher au « Seigneur Emporté et Respectable » ? Quelques paroles de courtoisie, traduites par doña Marina, sont échangées. Puis le monarque indien reprend le chemin de Tenochtitlan. Le cortège se reforme. Les nobles, les officiers et les domestiques glissent lentement sur les dalles de la chaussée. Leurs regards misérables sont tournés vers le sol.

MEXICO

« Ne sont-ce pas là ces enchantements dont on nous parle dans la légende d’Amadis ? Tout ce que nous voyons n’est-il pas un rêve ? » Cette exclamation de Bernal Diaz del Castillo traduit bien la stupéfaction des Espagnols devant Tenochtitlan. Et le chroniqueur ajoute : « Devant un aussi admirable spectacle, nous ne savions plus que dire ou si ce qui était devant nous était réel… Et nous n’étions pas même quatre cents soldats ! » Quatre cents conquistadors dans une cité de trois cent mille habitants.





TENOCHTITLAN OU MEXICO

La capitale aztèque était construite sur une île de forme ovale – elle-même constituée par d'anciens îlots peu à peu agglomérés –, sise au milieu du lac de Texcoco. Elle était reliée à la terre ferme, au nord, à l'ouest et au sud, par trois grandes digues ou chaussées – véritable travail d'art –, qui convergeaient vers le centre de la cité. Les chaussées étaient coupées par des canaux qu'enjambaient des ponts-levis. Il suffisait de les lever pour couper toutes les communications. La plupart des maisons – il y en avait une soixantaine de mille en tout – étaient bâties sur pilotis. Peu de rues, mais de

nombreux canaux. On allait d'une maison à l'autre en pirogue. Les jardins foisonnaient – îlots de verdure et de fleurs à la surface de la lagune. Chaque jardin, né sur une couche de boue, était séparé des autres par une sorte de clayonnage. L'histoire de la cité s'inscrivait sur cette eau limoneuse. Un conte de fées… Il y avait, d'abord, un lac solitaire. Puis une récolte avait poussé sur une flaque de vase. Ensuite, une hutte, une maison et, finalement, une ville. Une ville aquatique et végétale, semblable à Venise par ses ponts et par ses canaux. Mais, pour le reste, ne ressemblant à aucune ville d'Occident. Les pyramides des teocallis, d'un beau rouge sombre, se dressaient au-dessus des toits verts et bleus, comme de rigides cavaliers. À l'ouest : Tacuba, appelé aussi Tlacopan. Au nord : Tepeyac. Au sud : Iztapalapa. À l'est : Texcoco. Les cités vassales se détachaient en blanc sur l'azur foncé du ciel. L'aqueduc de Chapultepec – qui distribuait l'eau fraîche et potable – dessinait son arc gracieux à l'horizon. Sur le pourtour méridional de la lagune, enserrant le lac de Chalco, quelques villes encore : Mixcoac, Coyoacan, Tapopan et Xochimilco.

Les trois chaussées – celles d'Iztapalapa, au sud, de Tacuba, à l'ouest et de Tepeyac, au nord – menaient au centre de Tenochtitlan. Une chaussée plus petite partait de Coyoacan et rejoignait en son milieu celle d'Iztapalapa. Une forteresse s'élevait au point d'intersection des deux chaussées : Xoloc.

Sur la grande place carrée de Tenochtitlan s'élevaient les principaux édifices de la ville : les temples, les palais et es sanctuaires. Parmi ceux-ci, le palais de Montezuma et celui de son père, Axayacatl, que l'empereur avait assigné comme résidence aux Espagnols. La place de Tenochtitlan était le centre politique et religieux de l'État, là où se rassemblaient les chefs. Au nord de cette place, une avenue conduisait à Tlaltelolco – autrefois bourgade indépendante, devenue un faubourg de la capitale –, au milieu d'une autre grande place, aussi importante que la première. C'était la place du marché. On y trouvait de tout : de l'or, des plumes, du miel et des esclaves. On vendait aussi du tabac – plante inconnue des Espagnols. Ils considéraient avec stupeur les Aztèques aspirant dans de longs tubes de roseau et rejetant

par le nez la fumée bleuâtre. N'était-ce pas une manie ridicule, bien digne de ces Indiens !

Une double enceinte séparait la place du marché et ses arcades d'un espace clos où s'élevaient les temples de Tlaltelolco. Celui de Huitzilopochtli dominait tous les autres. Le Dieu de la Guerre était le véritable souverain de l'empire aztèque. Sa silhouette massive, sculptée dans la pierre où étaient incrustés des jades et des turquoises, alourdie par des colliers de serpents et de masques d'or, étincelait lugubrement dans l'ombre du tabernacle.

La rumeur de Tenochtitlan et de son odeur surprenaient les Espagnols. Ils ne retrouvaient, dans les avenues aztèques, aucun des bruits familiers, aucun des parfums de chez eux. Pas un grincement de roue de charrette, pas un hennissement de bête de somme. Tout était transporté à dos d'homme ou dans le fond des barques. Pas d'éclats de voix, pas de discussions violentes. Un murmure monotone et doux, comme celui de la mer. Parfois la vibration d'un tambour de bois, la plainte aiguë d'une conque ou le choc régulier d'un outil. Et quelles odeurs ! Fumet violent des sauces pimentées, arome entêtant des lys, bouffées d'encens et, soudain, un affreux relent de boucherie venant de Tlaltelolco – les jours de sacrifice.

Venise ou Tolède ? Ni l'une ni l'autre, en vérité. On ne compare pas l'âge de pierre et l'âge d'or. Mais la barbarie n'était pas apparente. Le paysage léger, la finesse de l'architecture, la grâce tranquille des gens composaient un visage aimable à la cité aztèque. Sa beauté surprenait, au premier abord, mais n'inquiétait pas. Aussi, les Espagnols pouvaient-ils – en attendant que leur fût révélé le secret sinistre de sa grandeur – goûter le calme voluptueux de Tenochtitlan. Désormais, ils ne l'appelleront plus que du nom choisi par Mexitli lui-même – Huitzilopochtli – deux siècles auparavant : Mexico.

Cortès a quitté Sempoalla le 16 août. Il entre à Mexico le 8 novembre. Trois mois pour parcourir quatre cents kilomètres. Temps « record », si l'on

se remémore les difficultés de l’entreprise. Car, enfin, parti du littoral avec quatre cents Espagnols, sans bien savoir exactement où il allait, Cortès se trouve, maintenant, à Mexico. Il est dans la place, au cœur de l’empire aztèque, dans le palais même du père de Montezuma. Le souverain lui a rendu hommage. Son armée s’est grossie de milliers de soldats. Il peut dire, un siècle avant le *Cid* de Corneille : « Nous partîmes cinq cents… » Comment a-t-il réussi un tel tour de force ? Comment a-t-il pu, surtout, réduire si facilement les centres de résistance qu’il rencontrait sur son chemin ? À cet égard, un fait paraît stupéfiant : la disproportion des armées en présence. Dans les combats de Tlaxcala : un Espagnol contre cent Indiens. Est-ce croyable ? Sans doute les chroniqueurs, cédant à l’enthousiasme, ont-ils été enclins à majorer le chiffre des effectifs indiens, sur lesquels, d’ailleurs, personne n’est d’accord. Même incertitude pour ce qui concerne les troupes de Cortès . Si le chiffre de quatre cents Espagnols, en effet, semble être voisin de la vérité – tous les témoignages, y compris celui de Cortès lui-même, concordent sur ce chiffre, compte tenu de ce que le reliquat de l’armée est resté à la Vera Cruz –, celui des alliés indiens varie suivant les chroniqueurs. Lorsque Cortès quitte Tlaxcala pour Cholula, il emmène avec lui plusieurs milliers de Tlaxcaltèques. Bernal Diaz del Castillo indique le chiffre de deux mille, tandis que Cortès , dans ses *Cartas de relación* , parle de « cinq à six mille ». Il faut donc considérer les chiffres mentionnés par les historiographes – dont certains, comme Diaz del Castillo, étaient présents sur les lieux mêmes de l’aventure –, comme des ordres de grandeur, gonflés ou amoindris suivant qu’il s’agissait d’exagérer le péril ennemi ou d’exalter la bravoure espagnole.

Cette réserve faite, les succès militaires de Cortès n’en restent pas moins étonnants. Les Espagnols étaient courageux – parfois jusqu’à la folie. Mais les Indiens aussi. En outre, ils n’avaient pas peur de la mort : elle était pour eux la suprême récompense réservée aux guerriers. Sur le plan humain – résistance physique, esprit d’offensive, maniement des armes blanches –, Espagnols et Indiens étaient à égalité, encore que, par le nombre, les Indiens

l’empor tassent. La supériorité de Cortès était d’ordre tactique et matériel. Cet excellent stratège se souvenait des leçons de son père, le vieux capitaine de Monroy, qui avait guerroyé sur tous les champs de bataille de l’Europe. Lorsque Cortès oblige les Tlaxcaltèques à se battre sur le terrain qu’il a choisi ou lorsqu’il attire les Cholultèques à l’intérieur du grand temple, sous le feu convergent de ses canons, il doit la victoire à ses qualités tactiques. Mais chacun sait qu’en définitive, et dans toutes les guerres du monde, la décision appartient à celui qui dispose d’armes nouvelles. L’effet de surprise et de terreur vaut mieux que le nombre et la vaillance des combattants. Les armes nouvelles de Cortès ? Les chevaux et les canons. Bien qu’en petit nombre – quinze chevaux et dix canons –, ils provoquent la panique et la mort parmi les rangs ennemis. Dans le même ordre d’idées, les mousquets et les arquebuses – il semble que certains chroniqueurs les aient comptés comme artillerie légère – complétaient l’œuvre des canons. Et les chiens – de redoutables molosses dressés à la guerre – galopaient férocement aux côtés des chevaux.

Cortès avait donc pour lui la science militaire, la cavalerie, l’artillerie, les chiens et les sabres d’acier. Il avait contre lui le nombre. En acquérant des alliés, il méditait d’égaliser d’abord et de renverser ensuite à son profit la proportion des forces. Ce sera chose faite, bientôt.

Une dernière remarque, enfin, pour tenter d’expliquer les victoires de Cortès . Parfois, au cours d’un combat, les Indiens mollissaient sans raison apparente ou paraissaient vouloir éviter le contact. Visiblement, ils cherchaient à épargner les Espagnols. Cette attitude répondait à une exigence religieuse. Il leur fallait des prisonniers, afin de les immoler vivants sur la pierre des sacrifices. Tuer un ennemi sur le champ de bataille est un acte incomplet. Un Aztèque croyant n’a rien fait, tant qu’il n’a pas procuré à Huitzilopochtli sa ration de sang chaud et de cœurs palpitants.

Que penser de Cortès , maintenant qu’il a accompli sa folle chevauchée de Sempoalla jusqu’à Mexico ? César ou Parsifal ? Il est trop tôt pour se prononcer. Certes, il a conduit ses affaires, sans se soucier de celles des

autres. Il a fondu sur Mexico comme l'aigle sur sa proie. Il a canonné le peuple de Cholula, après l'avoir attiré dans un traquenard – ruse indigne d'un adversaire loyal. Ses chevaux et ses dogues, ses mousquets et ses arquebuses ont imposé aux peuples d'Anahuac une guerre au style implacable. Un jour, pendant les durs combats de Tlaxcala, il a renvoyé à Xicotenga cinquante des siens, les poignets tranchés. C'étaient des espions. Il fallait un exemple. Ainsi faisant, Cortès se défendait. L'ennemi était féroce et ne cédait qu'à la force. L'ennemi ? Mais, au fait, n'était-ce pas Cortès l'agresseur ? Et, si sa cause était bonne, que dire de celle des Indiens qui protégeaient leurs dieux et leurs foyers ? Le problème juridique et moral posé par la Conquête étant inséparable du fait historique, personne ne niera que les droits de Cortès étaient ceux du plus fort. Mais son devoir d'Espagnol avait ses exigences. Le premier de tous : aller de l'avant. *Adelante !*

En tout cas, légitime ou non, l'action de Cortès reste prudente. Il n'a recours à la violence qu'en cas de nécessité absolue et lorsque sa troupe est en danger. Avant de faire la guerre, il offre la paix – *sa* paix, bien entendu. Si on le trompe, il châtie. Il répugne aux représailles mais il en use quand il le faut. Il sait endormir l'ennemi et l'enjôler. Il sait aussi lui en imposer. Montrer sa force pour n'avoir point à s'en servir. Diviser pour régner. « Grignoter » l'adversaire. Cortès a fait siennes ces formules, bien avant qu'elles deviennent célèbres. Mais les procédés sont classiques. Ce conquistador est plus qu'un excellent général. Il a l'étoffe d'un homme d'État comme en faisait la Renaissance. À Salamanque, il n'avait pas lu seulement Plutarque, mais aussi Machiavel.

Chapitre V

LA *NOCHE TRISTE*

Le premier soin de Cortès , dès qu'il a pénétré dans le palais d'Axayacatl, est de faire tirer une salve d'artillerie. Démonstration nécessaire. Il entend, tout de suite, confirmer aux yeux des Indiens de la capitale cette réputation de dieu blanc qui le suit, depuis son débarquement à San Juan de Ulua. Il est celui qui commande au tonnerre, qu'on ne l'oublie pas ! Ainsi, il espère éviter de se battre, non par crainte, mais par souci d'épargner ses effectifs. Un bon capitaine est économe du sang de ses hommes. Et puis, quelle serait l'issue d'une épreuve de force – quatre cents Espagnols contre l'armée de Montezuma ? Avant d'en arriver là, il essaiera sa diplomatie. Il négociera. Sans cesser, bien entendu, de garder le poing sur la garde de l'épée, tout prêt à la tirer.

La partie, désormais, va se jouer entre Montezuma et lui. D'homme à homme.

LES OSCILLATIONS DE MONTEZUMA

Lorsque Montezuma Xocoyetzin, fils d'Axayacatl, avait succédé à son oncle, Ahuitzotl, sur le trône impérial – l'an née même où Christophe Colomb partait de Cadix pour son dernier voyage –, il y avait beau temps que l'élection n'était plus qu'une simple formalité. Il n'en subsistait plus que le cérémonial. En fait, et depuis une centaine d'années, le souverain régnant désignait son successeur de son vivant. La monarchie aztèque était devenue héréditaire.

L'évolution du pouvoir exécutif dans la Vallée de Mexico est liée à celle du régime lui-même. Le passage de l'état de nomadisme anarchique à un régime municipal, puis gouvernemental et, enfin, impérial est consécutif au développement de Tenochtitlan. Mais ce double phénomène corrélatif n'aurait pas été possible sans élites. Les dures épreuves subies par les Aztèques, au début de leur installation dans la lagune, devaient susciter ces élites, formées principalement par des militaires. La sélection sanglante des combats avait contribué à promouvoir une noblesse d'épée. Parallèlement, le clergé prenait une influence grandissante. Ainsi s'était constituée une véritable aristocratie ecclésiastique et militaire. Les nécessités de la vie municipale et de la défense du territoire amenèrent l'aristocratie aztèque à se choisir un chef. Ses attributions, d'abord limitées dans l'espace et dans le temps, comme celles des consuls de Rome, s'enflèrent à mesure de l'extension de la cité-mère. Peu à peu, les électeurs perdirent de leur pouvoir. Le chef était élu dans le même clan, puis dans la même famille, jusqu'au jour où le principe héréditaire fut admis de tous. La fondation de la dynastie aztèque par Acamapichtli consacrait l'hégémonie de la tribu d'Aztlan. Itzcoatl, grand-oncle de Montezuma, en réunissant sous son sceptre Mexico, Texcoco et Tlacopan, posait les fondements de l'empire. Un siècle à peine entre l'arrivée de la horde aztèque dans les marécages de Texcoco et la naissance de la triplice ! Qui aurait prédit une telle destinée à cette meute affamée que précédait, jadis, portée sur des brancards, l'horrible effigie du dieu Sorcier-Oiseau-Mouche ?

Montezuma était le dernier de la puissante dynastie. Ses pouvoirs étaient, en réalité, ceux d'un monarque absolu. En tant que chef suprême ou *tlacatecutli* , il exerçait le commandement civil et militaire. De plus, en sa qualité de grand prêtre ou *teotecuhtli* , il était l'ordonnateur du culte. En fait, il représentait Dieu sur la terre. Son royaume spirituel avait les dimensions majestueuses de l'Univers. Quant à son royaume temporel, il ne se bornait pas aux principautés riveraines de la lagune. Montezuma l'avait étendu, pacifiquement, en absorbant peu à peu les États voisins dont les seigneurs – par le jeu des mariages et des successions – étaient tous ses parents. En outre, et par les armes, il avait soumis toutes les villes importantes de la vallée d'Anahuac. À ceux qu'il n'avait pas réduits en esclavage, il imposait, sous le couvert de « traités d'alliance », sa coûteuse amitié. Ou bien, en plaçant des garnisons à proximité de certains territoires non rattachés à l'empire, il les tenait sous la menace constante de sa milice. Position commode pour exiger de lourds tributs. Dans la pratique, Montezuma régnait, au nord, jusqu'au rio Panuco, au sud, jusqu'au Guatemala, à l'est, jusqu'au golfe du Mexique. Il avait subjugué les Totonaques, les Zapotèques, les Otomies et les Tarasques. Un seul État lui demeurait résolument hostile et le contre-attaquait avec vigueur : la république de Tlaxcala.

Curieux homme que ce Montezuma ! Chef militaire d'une valeur incontestable. Chef religieux profondément attaché à sa foi. Souverain de droit divin, pénétré des devoirs de sa tâche. Sur le plan du sacré, il pense et agit comme un moine fanatique. C'est un ascète, à ses heures. Il ne manque aucun des rites de sa religion : le jeûne, la pénitence et les saignées liturgiques. En même temps, il a le goût de la grandeur. Son palais comporte cent appartements. Les murs sont de porphyre et de jade, les plafonds de bois sculpté et les parquets de cyprès. Il possède deux épouses et quantité de concubines. Cinq cents nobles, rutilants de joyaux et de plumes multicolores, veillent sur l'empereur, jour et nuit. Un rigoureux cérémonial

règle dans chaque détail l'étiquette de cette cour magnifique et barbare. Montezuma prend ses repas seul, et servi par des prêtres. Des paravents dorés dissimulent au vulgaire la vue du tlacatecutli mangeant. Ses menus sont raffinés. Beaucoup de gibier – il abonde autour de la lagune –, à poil et à plumes : cailles, perdrix et chevreuils. Sa boisson favorite est le chocolat tiré de la graine de cacao, qu'on fait venir à grands frais des *tierras calientes* . Comme dessert, des *tortillas* de maïs. Lorsqu'il a terminé son repas, Montezuma tire des bouffées de tabac sur de longs tubes de roseau. Puis, il se divertit avec ses bouffons, ses nains et ses jongleurs. Parfois, il accorde une audience. Le visiteur s'avance vers son souverain, les yeux baissés, les pieds nus. Il fait trois révérences et commence son discours par ces mots : « Seigneur, très grand Seigneur ! »

Près du palais impérial, il y a un arsenal, rempli d'armes variées : casse-têtes, cuirasses matelassées de coton, frondes et ces terribles massues aux lames d'obsidienne. Contigu à l'arsenal, un magasin d'habillement où sont empilés soigneusement les vêtements de cérémonie, chargés de plumes. Puis la volière bourdonnante d'oiseaux, depuis l'aigle royal jusqu'à l'éblouissant oiseau-mouche. Enfin, la ménagerie de Montezuma : jour et nuit, ocelots, jaguars, loups, pumas et ours font retentir la grande place de Mexico de leurs rugissements. L'empereur aime les fauves. Dans les grandes périodes d'expiation, il leur donne à dévorer vifs les prisonniers de guerre.

Tout le monde se souvient du jour où les rois de Texcoco et de Tlacopan, au nom de l'empire, installèrent Montezuma sur l'*icpalli* – le trône – d'Ahuitzotl. Ils posèrent une couronne sur sa tête et lui attachèrent de lourdes boucles d'oreille. Parmi les nuages de copal et devant les électeurs prosternés, le triarche monta lentement les degrés du temple de Huitzilopochtli. Après avoir, d'une main ferme, planté dans ses oreilles, ses bras et ses jambes des épines d'agave, il ramassa, dans un panier, des cailles vivantes. Il les égorgea et aspergea de leur sang les murs du temple et la

pierre des sacrifices. Puis, se saisissant d'un encensoir d'or, il lança un jet de fumée bleue vers les quatre points cardinaux. Geste grandiose par lequel il prenait possession du monde. En même temps, il se vouait au dieu de la Guerre et promettait le bonheur à ses peuples. Au faîte de la gloire, il se montrait humble et doux. Son règne, pensait-on, serait celui d'un père. Il n'était que de voir ses bras ouverts et ce sourire plein de bonté.

Quinze ans et plus ont passé depuis l'intronisation de Montezuma. La promesse de bonheur n'a pas été tenue. Il n'a pas fallu longtemps pour que le nouvel empereur dépouillât son masque de bienveillance. Finie, la suavité ! Ce bras pieusement levé vers le ciel est retombé sur les tribus confédérées. Jamais sceptre de la dynastie aztèque n'aura été plus dur.

Prince ascète, intransigeant gardien de la Foi, comme Philippe II – monarque absolu, magnifiant la personne royale, comme Louis XIV –, féroce conquérant, comme Attila… Mais il n'en a que les apparences. Que lui manque-t-il ? Le caractère. Il doute de sa mission, il doute de sa force, il doute de son dieu. Pris entre le désir de garder son trône et celui de respecter la volonté divine, il est, devant Cortès , noble encore d'allure. Mais son âme est glacée. Avec quelle joie il sacrifierait à Huitzilopochtli ces étrangers pleins d'impudence ! Entreprise criminelle, si Cortès est l'incarnation de Quetzalcaotl. Dans ce conflit entre deux divinités dont l'une est muette et l'autre résolument humaine, Montezuma ne sait quel parti prendre.

Tel est le personnage que le général espagnol médite de soumettre. Suivi de ses fidèles – Alvarado , Sandoval , Vélasquez de Léon et Ordaz –, et de quelques soldats, il va rendre visite à l'empereur. On échange des paroles aimables. Montezuma offre de petits présents à chaque Espagnol. À cette occasion, il les met en garde contre ce que les Tlaxcaltèques ont pu leur dire au sujet de ses prétendues richesses. Il possède bien un peu d'or, hérité de ses aïeux, mais beaucoup moins qu'on ne le dit. Son palais est construit de pierre et de chaux. Lui-même est fait de chair et d'os, comme

les autres hommes. Qui a pu raconter qu'il se faisait passer pour un dieu ? Il va même jusqu'à soulever sa tunique pour montrer à tous son corps périssable. Les Aztèques présents frémissent. La nudité tremblante de leur Seigneur dévoilée à ces étrangers ! Geste incompréhensible pour les nobles indiens, mais destiné, dans l'esprit de Montezuma, à souligner son humilité devant Quetzalcoatl. Il n'est rien d'autre qu'un pauvre homme, serviteur des dieux. « Quels dieux ? » demande Cortès . L'empereur frissonne. Il s'attendait à cette question. Une seule réponse possible : conduire Malinche au temple de Huitzilopochtli.

La visite de Cortès au dieu de la Guerre ne pouvait tomber plus mal. Après avoir gravi les cinq étages du teocalli et les cent quatorze marches qui donnent accès à la terrasse supérieure, les Espagnols parviennent devant le sanctuaire de Huitzilopochtli et de son compagnon, Tezcatlipoca – le dieu au groin de porc et aux yeux de verre –, au moment même où les prêtres achèvent leur sinistre besogne. Cinq Indiens, le ventre ouvert du sternum au pubis, gisent au pied des idoles. Comme les tronçons d'un serpent coupé, leurs cœurs palpitent encore dans le brasero où le copal grésille. Surpris de voir l'empereur et ses hôtes, les prêtres – ils ont en main le couteau d'obsidienne et le sang dégouline le long de leur chape noire – suspendent le dépeçage. Muets d'horreur, les Espagnols considèrent la funèbre chapelle. Les murs sont noirs de sang coagulé. Il fait sombre, pas assez cependant pour qu'on ne distingue, mêlés dans un désordre macabre, des buccins, des scalpels et des cœurs desséchés. Dans un coin, énorme et tendu de peaux de serpents, le *teponaztle* dont on entend le son mélancolique plusieurs lieues à la ronde. Et cette odeur de chair putréfiée ! Cortès ne peut surmonter son dégoût. Ce sont là les dieux que révère Montezuma ? Ne sait-il pas qu'ils sont faux ? L'Espagnol entame alors son premier sermon. Il faut renverser les cruelles idoles et leur substituer la statue de la Sainte Vierge. Montezuma prend très mal la proposition de Cortès . Le peuple aztèque doit tout à Huitzilopochtli. Il est aussi solide dans la pierre que dans

les consciences. Que Malinche s’abstienne à l’avenir d’outrager les dieux tutélaires ! Cortès n’insiste pas. L’heure n’est pas encore venue. Il obtient simplement de Montezuma l’autorisation de faire construire une chapelle où le père de Olmedo pourra célé brer le culte catholique. Lentement et le cœur soulevé de nausées, les Espagnols redescendent l’escalier du teocalli.

Le serment à Charles Quint

Il était clair que cette situation de paix armée ne pouvait durer longtemps. On vivait sur une équivoque qu’un rien allait briser. Pour si patient que fût Cortès et si indécis que se montrât Montezuma, l’un et l’autre sentaient bien la nécessité d’une solution nette. Un certain nombre d’événements contribuèrent à la précipiter.

En cherchant le meilleur emplacement pour construire leur chapelle, les Espagnols découvrirent l’entrée d’une chambre forte qui renfermait le trésor d’Axayacatl. Les cadeaux de l’empereur et les prises opérées par les soldats de Cortès paraissaient presque misérables à côté de cet amoncellement incroyable d’or et de pierreries. On décida de tenir la chose secrète, pour l’instant. Mais les Espagnols, au bout d’un certain temps, commencèrent à murmurer. À quoi rimait cette inaction et cette discipline que ne justifiaient pas les contingences militaires ? Ils étaient venus pour se battre et pour faire fortune. Ou bien on se battait. Ou bien on rentrait chez soi, après avoir partagé le butin – il se montait déjà à 162 000 pesos en or, soit 35 millions de francs en 1850. Sur ces entrefaites, de mauvaises nouvelles parvinrent de Villa Rica de la Vera Cruz. Au cours d’une sortie de la garnison espagnole en direction de Nautla, Cuauhpopoca, seigneur du lieu, avait pris les armes contre le corps expéditionnaire. La victoire, en fin de compte, était revenue aux Espagnols. Mais six d’entre eux – dont Juan de Escalante , commandant de garnison – avaient été bles sés mortellement. Faisant du

zèle, Cuauhpopoca jugea bon d’envoyer à Montezuma la tête d’un des Espagnols, Juan de Arguello. L’empereur s’était détourné avec dégoût.

L’échauffourée de Nautla impressionna fortement les officiers de Cortès . La mort de leurs compagnons, démontrant ainsi la vulnérabilité des Teules, portait un rude coup au prestige espagnol. De plus, ils soupçonnaient Montezuma de n’être pas étranger à cette trahison. Si l’on ne voulait pas perdre les avantages acquis, il fallait, de toute urgence, frapper un grand coup. Lequel ? S’emparer de la personne de Montezuma.

Après avoir longtemps hésité – l’affaire était risquée – Cortès se rendit aux raisons de son entourage. Accompagné de son état-major et après avoir posté des corps de garde aux carrefours et à l’entrée des rues, il pénétra dans le palais impérial.

L’entrevue dura deux heures. Tremblant de peur, les mains agrippées aux bras de son fauteuil, la voix blanche, Montezuma baissait la tête sous les reproches de Cortès que lui traduisait doña Marina. Il supplia l’Espagnol de lui épargner un traitement si humiliant. Que diraient ses ministres ? Que penseraient de lui ses sujets ? Que Malinche prenne en otages son fils et ses deux filles ! Mais les paroles cinglantes de Cortès et la voix tonnante de Vélasquez de Léon couvraient le bredouillement de l’empereur. Finalement, le tlacatecutli – un signe, pourtant, à sa garde et pas un Espagnol ne sortait vivant du palais ! – se soumit à la volonté de Cortès . Le peuple de Mexico, atterré, eut cette vision stupéfiante : écroulé dans sa chaise à porteurs, le visage baigné de larmes, Montezuma était conduit au palais d’Axayacatl, son père, en qualité de prisonnier. Quetzalcoatl avait parlé.

La mise en « résidence surveillée » de l’empereur coupa court aux velléités de résistance de la cité aztèque. Les rues, si fréquentées auparavant, étaient désertes, « comme s’il y avait un jaguar en liberté ». Bien que Montezuma conservât, théoriquement, ses prérogatives, personne n’était dupe. Obéit-on à un prisonnier ? Cortès , alors, se sentit assez fort pour détruire les dieux, après avoir abattu leur représentant sur la terre. Il

monta tout en haut du teocalli et, armé d'une barre de fer, il renversa les statues de Huitzilopochtli et de Tezcatlipoca. Chaque coup sur la pierre résonnait dans le cœur des Aztèques. Puis les Espagnols blanchirent à la chaux les murs ensanglantés et, sur la pierre même des sacrifices, élevèrent un autel à la Vierge. Au sommet de la chapelle, une croix fut plantée. Le père de Olmedo célébra la messe.

Leur souverain captif, leurs dieux renversés… Les Aztèques peuvent-ils connaître humiliation plus complète ? Une dernière épreuve leur est réservée. Un jour, ils voient arriver sur la grande place de Mexico le seigneur de Nautla, Cuauhpopoca, suivi de son fils et de quinze de ses nobles. Ils sont enchaînés et le sang coule à flots de leurs blessures. Traînés devant la justice de Cortès et mis au supplice, ils confessent avoir agi sur les ordres de Montezuma. L'empereur nie. On le descend de son trône. On lui applique les fers. En même temps, on dresse un bûcher, en face du temple d'Huitzilopochtli. On y jette Cuauhpopoca et son fils. Ils brûlent. Et leurs hurlements se mêlent aux gémissements du tlacatecuhtli et de ses familiers.

Résolu à étouffer jusqu'à la possibilité même d'une révolte, Cortès fit arrêter Cacamatzin et Cuitlahuac, rois de Texcoco et d'Iztapalapa, ainsi que le seigneur de Coyoacan. Il avait, en quelques semaines, réussi à décapiter la monarchie aztèque. C'est alors que, voulant une fois de plus mettre le droit de son côté, ce procédurier imagina de sanctionner par un texte légal ce qu'il avait emporté par la force. Il somma Montezuma de prêter serment à Charles Quint – Charles Ier d'Espagne venait justement d'être élu à l'Empire. Puis il lui enjoignit d'obtenir le même serment de ses sujets. Le souverain, docile aux ordres de Cortès , convoqua ses chefs et ses nobles. À cette occasion, les princes enchaînés furent momentanément délivrés de leurs fers. Seul avec les siens, réunis dans la grande salle du palais d'Axayacatl, Montezuma les exhorta à faire ce que demandait Malinche. Il leur rappela la prophétie de Quetzalcoatl. Désormais, Huitzilopochtli s'effaçait devant le dieu blanc et barbu. Les larmes coulaient sur le visage

des guerriers désarmés. Il fallait se soumettre. Le lendemain, sur le front des troupes et devant le peuple rassemblé, les chefs mexicains jurèrent solennellement fidélité à l'empereur inconnu. Procès-verbal fut dressé par le greffier de Cortès , afin que nul n'en ignore.

Les soldats de Cortès ne pouvaient plus lui reprocher de rester inactif. Mais ils n'étaient pas hommes à se contenter de gloire. Une autre faim les tenaillait, celle de l'or. Aussi pressèrent-ils le général de procéder au partage du trésor. Tarder davantage eût altéré gravement le « moral » des Espagnols. Aussi Cortès céda-t-il à leurs instances. Avec la « permission » de Montezuma, on vida de son contenu la chambre du trésor d'Axayacatl. Chacun eut sa part. Celle du roi d'Espagne – le cinquième ou *quint* – ne fut pas oubliée. Montezuma y joignit son propre trésor personnel. Il chargea Cortès de le faire parvenir à Charles Quint, en lui faisant remarquer ironiquement : « Excuse l'insignifiance de ces présents, mais je n'ai plus rien. Vous avez déjà tout pris. »

Les Espagnols avaient tout pris, en effet. Leur butin était énorme et presque impossible à chiffrer. Un ordre de grandeur moderne : six millions trois cent mille dollars en or ! Les prises personnelles de chaque soldat, la fortune de Montezuma, le trésor d'Axayacatl et les contributions que l'empereur levait sur les provinces pour les caisses de Charles Quint, constituaient une accumulation de richesses telles qu'aucun conquérant n'en amassa jamais. Les cent soixante-deux mille pesos d'or étaient largement dépassés. Un fleuve rutilant n'arrêtait pas de couler aux pieds de Cortès . Il en surveillait soigneusement le cours, mettant à part les joyaux et les pierres précieuses et faisant fondre tout ce qui était d'or. Tant pis pour l'art de l'orfèvre ! Il valait mieux de l'or en barre que des bijoux. D'ailleurs, Cortès s'était réservé, lui aussi, le cinquième du butin, comme le roi d'Espagne. Après le *quinto real* , le *quinto* du Conquistador. Est-ce à dire que l'armée se partageait les trois cinquièmes restant ? À ce compte, chaque Espagnol se serait trouvé à la tête d'un revenu considérable. Or, ils ne

cessaient de pleurer misère. Ils ne comprenaient rien à l'arithmétique de Cortès .

Un peuple abruti de désespoir, des soldats consignés, des chefs exécutés ou captifs, le trésor national pillé, des dieux muets… En vérité, il semble que plus rien ne subsiste de la grandeur aztèque. Cortès ménage encore Montezuma, qu'il garde en réserve pour le cas improbable d'un soulèvement populaire. Mais, en fait, c'est lui qui gouverne aux lieu et place du souverain déchu. Il perçoit les impôts, nomme les fonctionnaires et, surtout, fait reconnaître par ses lieutenants le pays qu'il considère déjà comme sien. De petits détachements sont envoyés un peu partout, avec mission de déceler les régions aurifères. Il faut de l'or à Cortès . Ses soldats chuchotent qu'il conserve pour lui la plus grosse part et ne leur distribue que les miettes. Il y a du vrai dans ces murmures. Cortès aime l'or.

Pendant que le général affermit son pouvoir à Mexico, un double danger est suspendu sur sa tête. Deux ennemis, un Aztèque et un Espagnol, s'apprêtent à fondre sur lui. Au nord de Mexico, à Tlaltelolco, la résistance contre les Espagnols s'organise, dans le plus grand secret. Son chef est Cuauhtemoc, fils d'Ahuitzotl et cousin germain de Montezuma. Par ailleurs, une flotte puissante cingle vers Villa Rica de la Vera Cruz. Panfilo de Narvaez la commande. Il est envoyé par Diego Vélasquez pour arrêter Cortès .

Ainsi, au moment même où Cortès reçoit la soumission du Mexique de Montezuma à l'Espagne de Charles Quint, un autre Mexique et une autre Espagne se lèvent pour contester ses droits et, s'il se peut, le briser.

ALVARADO TROUBLE LA FÊTE

À dire vrai, les pensées de Cortès se tournent peu vers Cuba. Bien que proche dans le temps – il a quitté la Havane depuis quatorze mois

seulement –, l’île de ses débuts lui paraît lointaine dans l’espace. Tant de choses l’en séparent ! Les cordillères, le massacre de Cholula, la vallée aux cités étincelantes, doña Marina… Comme, à côté de tout cela, Cuba semble banale ! Mais si Cortès ne pense pas à Cuba, Cuba pense à Cortès . Il ne va pas tarder à éprouver les effets de cette sollicitude.

Pour l’instant, le capitaine général observe Montezuma. Son attitude a changé. Depuis que Cortès a renversé la statue de Huitzilopochtli pour y substituer celle de la Vierge et de l’Enfant Jésus, Montezuma bat froid aux Espagnols. Sans doute estime-t-il que Malinche a dépassé la mesure. Voulant en avoir le cœur net, Cortès se présente à la Majesté païenne. Que se passe-t-il ? En peu de mots, Montezuma le met au courant de la situation nouvelle. Les dieux ont enfin parlé. Huitzilopochtli, dieu de la Guerre, Tlaloc, dieu de la Pluie, Xipe, dieu du Printemps et tous les autres ont prononcé leur verdict : que tous les Espagnols soient étendus sur la pierre des sacrifices ! Les dieux ont faim des cœurs castillans et soif de leur sang. L’heure de l’oblation ne peut plus tarder davantage. Les officiers de Cortès , présents à l’entretien, portent la main à leur épée. Mais le général retient leur geste. Il connaît son homme. Qu’on le laisse achever ! En effet, la voix de Montezuma se fait plus douce. Il restera sourd à la voix des dieux. Pourquoi ? Parce que Cortès est son ami. Seulement, il faut que les Espagnols quittent le pays sur l’heure. Cortès a plusieurs cordes à son arc : celle de la patience est l’une de ses meilleures. Il faut gagner du temps. Il s’incline, apparemment, devant la volonté de l’empereur. Il lui rappelle simplement qu’il n’a plus de navires. La remarque est fondée. Aussi Montezuma ne fait-il aucune difficulté pour accorder au général espagnol le délai nécessaire à la construction d’une petite flotte. Ce délai, Cortès compte bien l’utiliser à d’autres fins. Quitter, sous la menace indienne, ce que déjà Cortès nomme la Nouvelle-Espagne ? Aucun des quatre cents soldats espagnols n’y songe sérieusement. Ils ont engagé dans cette aventure, non seulement leur vie et leur honneur, mais aussi leur âme. Ce

n’est pas pour détaler comme des rats au premier grognement de ce tyran exotique. Quatre cent mille Indiens les environnent ? La belle affaire ! Un contre mille : la proportion est juste. Un Castillan ne vaut-il pas mille Indiens ?

Quelques semaines se passent. Les charpentiers de Cortès se sont mis au travail. Mais si l’ordre officiel est d’aller vite, la consigne secrète est de faire traîner les choses. Tout en feignant de s’intéresser au chantier, le capitaine général s’emploie à consolider sa position dans la capitale mexicaine. Il multiplie les contacts avec les chefs alliés, sans cesser, pour autant, de prodiguer ses sourires à Montezuma. Il ne se dissimule pas, cependant, la fragilité de sa situation. Ils ne sont qu’une poignée d’hommes aux prises avec mille dangers. L’infériorité numérique des troupes espagnoles finira, un jour, par jouer en faveur des Aztèques, si, très vite, ne parviennent à Mexico les renforts demandés par Cortès . Le silence de Montejo et de Puertocarrero est alarmant. Ont-ils échoué dans leur mission ? Les Espagnols ont tous le regard tourné vers la côte, là-bas, à l’Est. Ils tardent bien, les soldats de Charles Quint !

Un matin du mois de mai 1520, Montezuma convoque Cortès . Jamais son sourire n’a été aussi oblique et ses paroles plus mielleuses. Il vient de recevoir de Sempoalla une nouvelle surprenante : dix-huit navires ont jeté l’ancre à San Juan de Ulua. Cortès frémit de joie. Voilà les renforts espagnols ! Tout est sauvé. L’empereur, sans se départir de sa politesse crispante, tend alors au général un rouleau de feuilles de maguey sur lesquelles ses scribes ont consigné l’événement. Les bateaux, les canons, les chevaux… La peinture est exacte. En tête des hommes qui débarquent, un personnage se distingue des autres par sa forte corpulence, sa haute taille et le plumet qui ondule au cimier de son casque. Cortès fronce le sourcil. Il a reconnu Panfilo de Narvaez , lieutenant de Diego Vélasquez . L’armada ne vient pas d’Espagne, mais de Cuba.

Cortès s’illusionnait sur le compte de Vélasquez en imaginant qu’il pouvait renoncer à sa vengeance. Les succès remportés par son ancien subordonné, devenu capitaine général « élu », n’avaient fait qu’exaspérer la rancune du gouverneur de Cuba. Plus que jamais, il entendait punir Cortès de sa désobéissance et reprendre à son compte l’expédition mexicaine.

Lorsque le bateau porteur des ambassadeurs de Cortès – Montejo et Puertocarrero – était passé à proximité de Cuba, Vélasquez avait tenté de l’arraisonner. Mais l’équipage, dûment chapitré au départ, s’était arrangé pour déjouer la manœuvre de Vélasquez . Le tout était de traverser, sans être vu, l’étroit canal entre la Floride et la côte occidentale de Cuba. Ce qui fut fait avec une grande habileté. L’ambassade de Cortès parvint donc à Séville sans encombres. De là, elle gagna Barcelone, puis la Corogne et, enfin, Tordesillas, résidence de la reine Jeanne. Charles d’Espagne s’y était rendu, pour prendre congé de sa mère, avant de retourner en Allemagne où il venait d’être élu à l’Empire. Chemin faisant, les émissaires de Cortès étaient passés par Medellin, afin de porter des nouvelles fraîches de son fils au vieux capitaine Martin Cortès de Monroy. Ils le persuadèrent de les accompagner à la cour, pensant ainsi donner plus de poids à leur ambassade. Bien que fort préoccupé par les affaires d’Espagne – les Cortès de Castille boudaient le prince flamand et Juan de Padilla préparait la résistance –, le jeune Charles Quint se montra intéressé par le rapport des deux officiers. Mais ce n’était pas la première fois qu’il entendait parler du Nouveau Monde. En même temps qu’il recevait les missives de Cortès , d’autres lui parvenaient, émanant de Vélasquez . Le gouverneur de Cuba faisait inlassablement le siège du souverain. Il y avait même, à la cour, un parti « vélasquiste », fortement appuyé par de puissants personnages dont l’évêque de Burgos, Rodriguez de Fonseca , président du Conseil des Indes. Après Christophe Colomb , Fernand Cortès … Décidément, ce prélat haut gradé n’aimait pas les conquistadors. Il fallut donc toute l’éloquence du vénérable don Martin pour forcer la bienveillance de l’empereur. Charles

d'Autriche ne pouvait rester insensible au rude langage de l'hidalgo, tout raide des blessures d'antan. Il admirait la bravoure. Mais, avant de donner raison à Cortès ou à Vélasquez , il attendait des résultats plus concluants. Dans l'esprit du monarque adolescent – il n'avait que vingt ans ! –, le sens politique l'emportait déjà sur l'enthousiasme.

C'est alors que, jugeant insuffisant son crédit à la cour, Vélasquez résolut de le fortifier par une action directe contre Cortès . Sans vouloir entendre les conseils de modération de Diego Colomb , vice-roi des Indes – dont il relevait –, le gouverneur de Cuba envoya sur la côte mexicaine une importante expédition, composée de dix-huit navires et de neuf cents soldats dont quatre-vingts cavaliers, autant d'arquebusiers, cent cinquante arbalétriers, deux artilleurs, vingt canons et mille Cubains. Panfilo de Narvaez commandait ces forces, très supérieures à celles de Cortès . Sa mission était précise : déposer Cortès , le faire prisonnier et le ramener à Vélasquez , mort ou vif.

Narvaez s'est installé à Sempoalla, prêt à la défense ou à l'attaque. De son côté, Montezuma en son palais médite une alliance avec ce capitaine blanc. Déjà, ils ont noué des contacts secrets. L'un et l'autre tissent autour de Cortès une toile d'acier. Que va faire le conquistador ? Cette fois, il ira droit au but. Sans perdre de temps, il rassemble une partie de ses forces – soixante-dix hommes – et fonce sur Sempoalla. Auparavant, il a fait porter à Narvaez une missive conciliante où il lui propose le partage du pouvoir, fidèle à sa tactique de n'engager le combat qu'après avoir épuisé les possibilités d'un arrangement pacifique. Ce qui ne l'a pas empêché, par ailleurs, de dépêcher des émissaires à Vélasquez de Léon et à Rodrigo de Rangel – qui prospectent actuellement le pays –, pour qu'ils le rejoignent, en cours de route, avec leurs troupes. Avant de quitter Mexico, Cortès confie le commandement de la place à Alvarado .

Alvarado mesure à son prix l'honneur que lui a fait Cortès . Mais sa fierté se voile d'inquiétude. Lorsqu'il a entendu décroître le martèlement

des sabots sur la chaussée d'Iztapalapa, une grande angoisse l'a saisi. Il est seul. Seul pour défendre, à la fois, Mexico, Montezuma et le trésor. De quelles forces dispose-t-il ? De quatre-vingts Espagnols et de quatre cents Tlaxcaltèques. Effectifs suffisants pour assurer la police, si la ville reste calme, mais incapables de s'opposer à un soulèvement. Or voici que précisément, la capitale aztèque semble émerger de sa torpeur. Elle s'étire et gronde, comme un géant qui s'éveille. C'est, en effet, la grande fête annuelle de Toxcatl, à l'occasion du commencement de la saison des pluies, au mois de mai. Elle est célébrée en l'honneur des dieux Huitzilopochtli et Tezcatlipoca. Cortès a jugé politique d'autoriser la manifestation, à condition qu'elle ne fût suivie d'aucun sacrifice humain. De la musique et des danses, mais pas de sang, hormis celui des cailles.

Accoudé à l'une des fenêtres du palais d'Axayacatl, Alvarado observe la foule qui grossit d'heure en heure. Il a belle allure, avec son équipement qui rutile et sa barbe d'or roux. Les Indiens l'appellent : *Tonatiuh* – Dieu Solaire. Mais, aujourd'hui, le peuple aztèque n'a de regards que pour les acteurs de la fête. Au centre de la place, trône la statue d'Huitzilopochtli, que Cortès a chassé du temple. Autour de l'idole se pressent les guerriers couverts d'insignes, les prêtres barbouillés de noir, les jeunes filles aux bras et aux cuisses ornés de plumes rouges et les enfants agitant des palmes. Au son des tambours et au sifflement des flûtes, les danseurs frappent en cadence le sol poussiéreux. Un à un, les enfants défilent devant les prêtres qui leur font, au-dessous du nombril et sur les bras, l'incision rituelle les consacrant aux dieux. La foule ondule, comme une couleuvre bariolée. Les panaches des nobles, les bijoux d'opale, les bracelets d'or, les pectoraux ornés d'émeraudes flamboient au soleil. On dirait le tournoyant éventail d'un paon qui fait la roue. Et, du peuple en délire, monte un cantique en l'honneur du Seigneur des Batailles. D'abord modulé par les prêtres, il est repris par les tribus, il s'amplifie, jusqu'à devenir une rauque incantation que rythment le mugissement des conques et le tonnerre des tambours.

Alvarado est soucieux. Il sent monter la fièvre de cette foule fanatisée. Attentif à la clameur barbare, il en note les nuances successives : imploration, amour, puis haine. Le chant religieux est devenu un cri de guerre. Il n'a pas besoin d'entendre le langage aztèque pour deviner qu'il n'est plus question de la pluie bienfaisante, mais de « ceux dont le sang doit être bu et la chair mangée ». Il n'est que de voir, d'ailleurs, ces visages grimaçants se détourner de Huitzilopochtli en direction du palais d'Axayacatl. Alvarado est un rude soldat. Mais il commence à ressentir quelque chose qui est peut-être de la peur. Cette fête res semble fort au sabbat. Et ils sont près de deux mille sur la place ! Que faut-il faire ou, plutôt, que ferait Cortès ? Jamais autant qu'en ce moment Alvarado n'a regretté l'absence du général. Lui seul a du génie. Tandis qu'il se tâte, un de ses espions lui chuchote à l'oreille que, contrairement aux engagements souscrits, les prêtres ont l'intention de sacrifier deux jeunes gens. Voilà qui lève les scrupules d'Alvarado et lui donne un prétexte légitime pour intervenir. Il n'est pas mécontent, d'ailleurs, de foncer dans cette canaille. Homme du peuple, à mi-chemin entre le Moyen Âge et la Renaissance, Alvarado , s'il a le tempérament et les violences d'un soudard, possède aussi l'âme ingénue d'un croisé. Ces contrastes n'étaient pas rares chez les conquistadors. Alvarado , fils de ceux qui luttèrent contre Israël et l'islam, hait l'hérésie – encore plus le paganisme. L'amour de l'or, bien sûr ! Mais aussi la défense de la Foi. Sus à l'infidèle ! Comme à Grenade.

Soudain et recouvrant la clameur de la foule, une trompette espagnole retentit. Le frémissement du cuivre dégrise le peuple indien. Les danseurs s'arrêtent. La litanie sauvage est coupée net. Profitant de la surprise, Alvarado lance un ordre bref. Les Espagnols se rangent en formation de combat. Les épées jaillissent des fourreaux. On lève les boucliers. Tandis que des groupes de soldats s'emparent des issues, d'autres se mêlent à la foule. Le massacre commence. Cernés de tous côtés, les Aztèques sont condamnés à périr. Bientôt, la grande place de Mexico n'est plus qu'un

champ de bataille. Les lances tournoient les poignards s’abattent, le sang coule. Une folie de meurtre monte à la tête des Espagnols. Tuer, c’est une façon pour eux de se libérer de l’angoisse et de l’énervement des derniers jours. Détente atroce – à coups de poing, à coups de pied – qui fait de ces soldats de la Chrétienté, pendant quelques heures, des brutes aveugles. Après le massacre, le pillage. On piétine les morts, on achève les blessés pour mieux les dépouiller. On brise les insignes, on arrache les bracelets. Les joyaux, gluants de sang encore chaud, s’entassent sous les pourpoints espagnols. Consterné, Alvarado assiste à ce déchaînement de rage. Ah ! s’il pouvait reprendre l’ordre qu’il a imprudemment donné !

Mais voici qu’au long gémissement qui monte de la place encombrée de cadavres, succède un bruit d’orage. Des milliers et des milliers de guerriers déferlent le long des deux avenues vers le palais d’Axayacatl. Ils viennent de Ttaltelolco. Éclaboussés de sang, alourdis par leur butin, les hommes d’Alvarado refluent en désordre vers les quartiers espagnols. Il n’est plus question de sauver l’honneur. Que faire, sinon fuir et se barricader devant cette masse tonnante et sifflante qui roule en direction de la garnison, dans un fracas de tremblement de terre ? Les javelots armés de trois griffes et les flèches à la pointe d’obsidienne obscurcissent le ciel. C’est comme « une nuée jaune », suspendue sur la tête des Espagnols. Ils ne sont que quatre-vingts. Et la marée indienne enfle, enfle…

C’est un miracle qu’Alvarado et ses hommes aient pu se réfugier à temps dans le palais d’Axayacatl. Mais les murs résisteront-ils longtemps aux furieux assauts des légions aztèques ? Le siège est dirigé par les guerriers les plus fameux : les Princes, les Aigles et les Tigres. Ni les mousquets, ni les canons ne parviennent à trouer l’épaisseur de l’armée assaillante. Et les cloisons de bois commencent à céder. Alors, Alvarado décide de jeter son dernier atout : Montezuma. On le pousse sur la terrasse du palais. Alvarado tire son épée et en pose la pointe sur la poitrine du tla catecutli. C’est à peine si l’on entend la voix blanche de l’empereur

haranguant son peuple. Cependant, le vacarme s'apaise, puis prend fin. Cette frêle silhouette, couronnée d'un diadème, n'est plus que le fantôme d'un roi. Mais sa parole est encore celle d'un dieu. Les ultimes rayons du soleil couchant cuivrent les mille visages de la foule barbare, tournés vers le triste seigneur. Il a parlé. Ordre est donné de faire la paix avec Tonatiuh. Paix toute provisoire, chacun s'en doute. Les flèches, alors, retombent sur le sol. Les boucliers brandis s'abaissent. Les tribus peuvent s'en retourner chez elles. Des centaines de canots glissent sur le lac de Texcoco. On n'entend plus, dans la poussière violette du soir, que le clapotis des rames à la surface de l'eau.

LA *NOCHE TRISTE*

Alvarado s'éponge le front. L'alerte a été chaude. Mais il ne se dissimule pas la gravité de la situation. Montezuma n'a obtenu qu'une suspension d'armes. Les assaillants se sont bien retirés, ce qui ne signifie pas qu'ils ont capitulé. Ils se regroupent dans l'ombre et poursuivent le combat à leur façon. Avec une rapidité prodigieuse, les canaux sont obstrués, les rues barrées et les conduites d'eau coupées. Les navires en construction flambent. L'intention des Aztèques est claire : enfermer les Espagnols à Mexico, leur couper toute possibilité de retraite et les assiéger. Mais, avant de déclencher les opérations, l'armée indienne attend d'être renseignée sur l'issue des pourparlers que Cortès , au même instant, doit mener avec Narvaez .

Trois lourdes semaines s'écoulent. Puis, un matin d'été, la chaussée d'Iztapalapa retentit à nouveau d'un bruit de cavalcade. Des centaines de casques d'acier brillent au soleil. Une forêt de lances vibre dans la poussière. Des gantelets se lèvent, en signe de bienvenue. Du haut du mur

d'enceinte, la garnison espagnole fait sonner les trompettes. Cortès est de retour.

L'expédition du capitaine général a réussi au-delà de toute espérance. Parti de Mexico avec soixante-dix hommes, il rencontre, à Cholula, les renforts de Vélasquez de Léon – cent cinquante soldats –, et de Rodriguez de Rangel – cent dix. Trois cent trente hommes, en tout, que grossira bientôt la centaine d'Espagnols casernée à Villa Rica. Cortès parvient aux portes de Sempoalla. Narvaez a disposé ses troupes sur les hauteurs qui dominent le grand teocalli. Quant à lui, il dort paisiblement au sommet de la pyramide. Cortès prend langue avec Gonzalo Sandoval qui, depuis la mort de Juan de Escalante , commande la garnison de Villa Rica. Ils se concertent. La nuit est profonde. Il pleut à verse. En l'espace de quelques quarts d'heure, les Espagnols de Cortès et de Sandoval traversent une rivière, surprennent les sentinelles de Narvaez , bousculent les avant-postes et pénètrent à Sempoalla. Le canon tonne. Mais il est trop tard. Cortès est dans la place. Rapide comme l'éclair et l'épée à la main, il escalade les degrés du teocalli. Le voilà face à face avec Narvaez . Un duel s'engage. Durant toute la nuit et jusqu'à l'aube du lendemain, les Espagnols de Mexico et ceux de Cuba se battent sauvagement. Pendant longtemps, la victoire reste incertaine. Cortès perd trois hommes, mais Cristobal de Olid s'empare de l'artillerie de Narvaez . Au petit matin, Cortès emporte la décision. Ses hommes ont mis le feu au teocalli et crevé l'œil de Narvaez . Il reçoit la soumission du lieutenant de Vélasquez en grand seigneur. À cet ennemi d'hier, aujourd'hui son prisonnier, Cortès ouvre les bras. Geste chevaleresque, immédiatement suivi d'une prise de possession de la flotte et de l'armée cubaines. Les dix-huit navires sont désarmés et les effectifs de Narvaez incorporés sous la bannière de Cortès . Une fois de plus, le capitaine général a gagné. Arrivé à Sempoalla avec une poignée d'hommes, il en repart à la tête de treize cents combattants espagnols et de plusieurs milliers d'Indiens qu'il a raflés au passage… Il a réussi ce tour de force d'asservir ceux qui avaient mission de

l’anéantir. Entre-temps, il fait sa propagande auprès des soldats de Narvaez . Il leur prédit une entrée triomphale à Mexico. Pour les Indiens, n’est-il pas Quetzalcoatl – le dieu blanc ? Un courrier accouru en toute hâte de la capitale aztèque vient tempérer cet optimisme. Les nouvelles sont mauvaises. Cortès ne laisse rien paraître de ses inquiétudes. Il se hâte vers Mexico, à marches forcées.

Où est cet accueil enthousiaste ? À la vérité, les rues sont désertes. Un silence de mort enveloppe la cité. Les capitaines de Narvaez ricanent. C’est donc ça, la glorieuse arrivée promise par Cortès ? Le général a beaucoup de peine à ne pas laisser éclater sa colère. Il s’en prend, tout d’abord, à Alvarado , qu’il tance vertement. Compliments pour ce beau gâchis ! Puis, dans le patio du palais d’Axayacatl, il voit venir à lui Montezuma, la main tendue. Il écarte brutalement le bras cordial de l’empereur. Qu’est-ce que ce « chien » – il ne craint pas de lui cracher l’insulte au visage –, peut lui vouloir ? Cortès tient pour responsables de la sinistre journée de Toxcatl, Alvarado – par sa sottise – et Montezuma – par sa faiblesse et sa duplicité. Il ne le leur fait pas dire. Dévorant sa rage froide, le général examine la situation. Elle est tragique. Il comprend maintenant pourquoi la chaussée d’Iztapalapa est restée si largement ouverte. Il fallait laisser entrer les Espagnols à Mexico. Puis, après, on les enfermait comme dans un piège. L’embûche était bien tendue. Cortès ne se consolait pas de s’y être jeté stupidement. Quelle leçon de stratégie pour ce stratège !

En l’espace d’une nuit et avec cette légèreté rapide des primitifs, les patriotes aztèques coupent les ponts, élèvent des barricades et obstruent les canaux. De toutes parts, les renforts affluent. Ils occupent les chaussées – empêchant ainsi les Espagnols de sortir –, et s’apprêtent à assiéger la ville. Un chef est élu : Cuitlahuac, frère de Montezuma. Le siège commence. Cortès ordonne à Diego de Ordaz de tenter une reconnaissance, à la tête de quatre cents soldats. Ils partent en bon ordre, au pas cadencé, telle une légion romaine. Mais, à peine ont-ils franchi les portes de Mexico, qu’un

ouragan fonce sur eux. Flèches, pierres et javelines tournoient dans le ciel embrasé. Des groupes d'Indiens surgissent de partout. Diego de Ordaz et ses hommes se retirent, en faisant de grands moulinets avec leurs épées. Le lendemain, Cortès lui-même répète la tentative de son lieutenant. Il est contraint de se replier en hâte, sous l'avalanche des projectiles ennemis. La conjoncture est grave. Non seulement, en effet, les essais de sortie sont voués à l'échec, mais le camp espagnol n'est pas sûr. L'eau manque. Les vivres diminuent. Les assaillants décochent des flèches enflammées qui, déjà, ont mis le feu à un bon nombre de bâtiments. Un voile de fumée et de suie recouvre le palais d'Axayacatl. Les hidalgos vont-ils mourir ?

Cortès est revenu à Mexico le 24 juin, jour de la Saint-Jean. Le mois s'achève. Sous la pression furieuse des guerriers aztèques, grisés de pulque et chauffés par leurs prêtres, le camp espagnol se rétrécit de plus en plus. Les Espagnols essuient des pertes sévères, Il n'est plus question de sortir du camp. Il faut, à toute force, s'y accrocher. Mais comment contenir le flot indéfiniment renouvelé des agresseurs indiens ? Cortès , alors, décide d'utiliser Montezuma. Certes, il n'est plus rien, aux yeux du peuple aztèque. L'élection de son frère au pouvoir suprême a définitivement ruiné le faible prestige qu'il conservait encore. Qui sait, pourtant, si la voix de l'empereur déchu ne va pas réveiller dans la conscience des tribus l'écho des terreurs anciennes ?

On extrait de ses appartements l'otage royal. On lui jette un manteau de plumes sur les épaules. On lui met un diadème autour du front et un sceptre dans la main. Ainsi revêtu de ses insignes, il apparaît à son peuple, sur la terrasse du palais de son père. *Ecce homo !* Protégé par les boucliers espagnols, le fantoche prend la parole. Cette voix blanche, ce discours embarrassé, cette échine tremblante… Est-ce là celui qui régnait jusqu'au Guatemala ? Un mannequin déguisé en roi, voilà ce qu'est devenu le grand Montezuma. Cependant, les lances se sont abaissées. Le peuple prête l'oreille. On ne rompt pas aisément avec dix-huit ans de révérence. Que

chuchote cette voix terne ? Elle exhorte les Aztèques – mais comme le ton manque de flamme ! – à déposer les armes. Les Espagnols sont les plus forts. Il faut leur céder. Une longue clameur indignée accueille la déclaration du prince dérisoire. Puis des huées recouvrent le morne filet de voix. Une volée de projectiles s'abat sur la terrasse. Les Espagnols lèvent leurs boucliers pour protéger l'empereur. Trop tard ! Montezuma reçoit une pierre en plein front. Il tombe. On l'emporte. Il refuse qu'on le soigne. Il arrache ses pansements. Il appelle la mort à grands cris. Quelques heures après, il meurt. A-t-il succombé aux suites de sa blessure ou bien les Espagnols l'ont-ils achevé ? En tout cas – qu'il ait péri sous le fer castillan ou d'un coup de fronde aztèque –, Montezuma emporte avec lui son secret. Déchiré entre Huitzilopochtli et Quetzalcoatl, son incertitude l'a martyrisé. Et sa fin misérable – cette sorte de renoncement à lui-même –, est bien celle d'un désespéré. Ainsi, Judas alla se pendre.

La mort de Montezuma aggrave encore la situation des Espagnols. Le Conseil des tribus ratifie l'élection de Cuitlahuac. Les Aztèques, galvanisés par leur nouveau roi, renforcent le siège et gagnent du terrain. Attaques et contre-attaques se succèdent, sans répit. Les Espagnols sont délogés du palais d'Axayacatl et transportent leurs quartiers dans les maisons avoisinant la grande place. Pas pour longtemps. L'incendie les chasse à nouveau. De reculs en reculs, les voici adossés au temple de Huitzilopochtli. Rien d'autre à faire que de se réfugier dans la pyramide. Les Castillans se souviendront longtemps de cette ascension. L'épée haute et le bouclier levé, ils gravissent une à une les marches du teocalli encore aux mains des Indiens. Première terrasse, deuxième terrasse… Chaque degré conquis est une victoire. Les Aztèques sont culbutés par-dessus les chemins de ronde ou dégringolent les marches. Enfin, les Espagnols parviennent à la troisième terrasse, puis au sommet de la plate-forme. En bas, la bataille fait rage, dans un grondement de forge et parmi les flammes crépitantes. Toute la ville est en feu.

Les Espagnols sont en sûreté, provisoirement. Mais ils sont condamnés à périr. Plus un grain de maïs, pas une goutte d'eau. Des blessés et des morts qui cuisent sous l'effrayant soleil de juin. Et, tout autour du teocalli, la meute indienne, soudain silencieuse, qui guette le moment où la proie, suffisamment fourbue, se laissera dévorer. Cortès a tout essayé pour percer l'épaisse muraille humaine des tribus aztèques. Il a même fait construire quatre *mantas* ou tours de combat montées sur roues et protégées par la cavalerie. Postés à l'intérieur, des arbalétriers faisaient feu de toutes leurs pièces. Quelques minutes suffirent à l'ennemi, juché sur le toit des maisons, pour abattre les « tanks » espagnols. La partie est-elle perdue ? Pas encore. Il reste une chance, la dernière : forcer le siège. Autant dire, risquer l'impossible. Comment imaginer que quelques centaines d'Espagnols épuisés pourront percer l'énorme masse indienne ? Mais les nerfs sont à bout. Plutôt que de mourir de faim ou de se rendre, les soldats de Cortès préfèrent tenter le tout pour le tout. Être immolés vivants sous le couteau des prêtres ? Quelle fin ignoble pour des *caballeros* !

1er juillet. Une semaine seulement que dure le blocus. Est-ce possible ? Sept jours ont donc suffi pour renverser la situation ? La mort dans l'âme, Cortès donne l'ordre de retraite. Le moment paraît propice. Botello, le soldat astrologue, a lu dans les étoiles qu'il fallait partir cette nuit même. Après, il serait trop tard. Mexico est environnée de ténèbres. La pluie tombe. Le plan du général est de gagner la terre ferme par la seule route qui n'est pas encore complètement coupée : celle de la chaussée ouest. Parvenue à Tacuba, la colonne espagnole remontera vers le nord, contournera le lac de Texcoco et rejoindra, par Otampan, la route menant à Tlaxcala. Le projet est téméraire. Mais l'alternative est catégorique : fuir ou mourir.

Afin de franchir les brèches de la chaussée de Tacuba – les Aztèques l'ont rompue en plusieurs points –, on construit un pont de bois portatif. Les hommes sont rassemblés. Le père de Olmedo célèbre la messe. Tout est prêt

pour le départ. N'a-t-on rien oublié ? Si, l'or. Il y en a pour sept cent mille pesos. Le général hésitait à s'en charger. Ce poids supplémentaire n'allait-il pas alourdir ses soldats et ralentir leur marche ? Les Espagnols exigent l'or. Va-t-on le laisser à ces chiens de mécréants ? À la lueur enfumée des torches, les soldats se partagent le fabuleux trésor. De l'or – en barres, en poudre, en pépites –, et des bijoux arrachés aux cadavres aztèques. Ils s'emplissent les poches, ils bourrent les arçons de leurs selles. Et maintenant, *adelante* ! Pour la première fois, sans doute – l'espoir d'un retour est bien faible ! – le commandement retentit dans la cité mexicaine. Les héros de Tenochtitlan, arrivés au son des trompettes, détalent comme des voleurs. L'ombre s'épaissit encore et des trombes d'eau déferlent sur l'armée en fuite.

La colonne s'engage sur la chaussée. D'abord, le pont portatif. Puis, Sandoval en tête de l'avant-garde. Cortès commande le centre. Alvarado , enfin, et Vélasquez de Léon ont sous leurs ordres l'arrière-garde, protégée par l'artillerie. En tout : onze cents Espagnols – les autres sont morts ou prisonniers –, plusieurs milliers d'alliés indiens, quelques femmes dont doña Marina, une trentaine de canons et près de cent chevaux. La consigne est de se taire et d'aller vite. Les guerriers aztèques sont endormis. Le vacarme du tonnerre et de la grêle couvre le bourdonnement de l'armée en marche. Elle progresse lentement sur la chaussée. Tout va bien ! Mais, soudain, le cri perçant d'une femme donne l'alarme. Aussitôt, le camp indien s'éveille. Des rafales de flèches et de pierres s'abattent sur les Espagnols. De chaque côté de la chaussée, une file ininterrompue de canots oppose un vivant barrage à l'avance des soldats de Cortès . Là-bas, tout en haut du teocalli, des prêtres forcenés battent le teponaztle. Ce roulement continu – on dirait la voix même du dieu de la Guerre –, sonne le tocsin de la retraite espagnole. Le pont portatif est brisé. Les chevaux glissent sur les pavés et les hommes, alourdis par l'or, s'enfoncent dans l'eau et se noient. Leurs cadavres comblent les brèches. Chacun cherche à se sauver comme il

peut et les vivants, pour passer d'un tronçon à l'autre de la chaussée, piétinent les morts. L'important est de rejoindre la terre ferme. Sous les coups de massue des Aztèques, les soldats espagnols culbutent dans le lac. Certains étreignent encore dans leurs bras un coffre de bijoux. Sous la blême clarté de l'aube naissante, la vase est toute luisante de l'or d'Axayacatl.

De brèche en brèche, les Espagnols ont atteint le rivage de Tacuba. Le dernier à y prendre pied est Alvarado . Il a perdu son bouclier et son cheval a été tué sous lui. Il est grièvement blessé. Responsable de l'arrière-garde et chargé de couvrir la retraite, il se retourne. Il n'y a plus d'Espagnols sur la chaussée. Il peut, alors, tenter de sauver sa vie. Aura-t-il le temps ? Déjà, les Indiens tendent les mains vers lui. Sans hésiter, le colosse, souillé de boue et de sang, pique sa lance dans la lagune et, s'enlevant comme un sauteur de perche, retombe sur la rive, dans un grand bruit d'armure.

Les Aztèques ont renoncé à poursuivre les Espagnols sur la terre ferme. Ils sont bien trop occupés à dépouiller les morts qui flottent le long de la chaussée. Mais, plus encore que ces cadavres fastueux, ils préfèrent les blessés. Ceux-ci vivent encore. Ils les chargent de chaînes et les ramènent à Mexico, attentifs à leur conserver le souffle. Quelle belle moisson de cœurs pour Huitzilopochtli !

Cortès et les siens se réfugient sur la colline de Los Remedios, au-dessus de Tacuba. Ils se dénombrent. De nuit plus amère, personne n'en connut jamais. Le général se retire sous un cyprès. Il éclate en sanglots. Et tous les Espagnols avec lui… *El Arbol de la Noche Triste* !

Ce solstice d'été n'aura pas été favorable à Cortès . En une semaine, il a connu la plus enivrante des victoires – le coup de maître de Sempoalla –, et la plus humiliante des défaites. *Qué vergüenza !* Le lion espagnol s'est fait prendre au filet comme un passereau. Il n'a rompu ses liens que de justesse. Cette fois, le nombre a vaincu la science. Cortès a lancé dans les rues de Mexico les premiers chars d'assaut du Nouveau Monde. Ils se sont

effondrés en quelques minutes sous les javelots indiens. Montezuma est mort. Pour si fourbe qu'il fût, il servait les affaires de Cortès . Ce mannequin était, pour lui, comme le cadavre équestre du Cid Campeador pour Alphonse VI de Castille. Un étendard et un bouclier. Que lui reste-t-il, maintenant ? Quatre cent quarante soldats, douze arbalétriers, sept fusiliers et vingt chevaux. Quelques canons hors d'usage, une centaine de Tlaxcaltèques et presque plus d'officiers. Les meilleurs – à l'exception d'Alvarado – ont péri. Quant au trésor, il s'est dispersé dans les eaux de Tacuba. Est-ce à dire que l'or portait malheur ? Cortès n'est pas loin de le penser.

Et, pourtant, la défaite de Cortès porte en elle le germe des prochaines victoires. Cette ombre ruisselante, qui semble faire corps avec le noir cyprès, élabore un homme nouveau. Parmi ses compagnons prostrés, nul ne se doute que Cortès remporte, en ce moment précis, sa vraie victoire. Sur lui-même. Il a séché ses larmes. Il tourne la tête vers la lagune, non pour un adieu, mais pour un au revoir chargé de menaces. Il n'entend plus le sanglot des conquistadors dans la nuit mexicaine.

Chapitre VI

L'AGONIE AZTÈQUE

Quatre cent quarante soldats. Ils n'étaient pas plus, lorsqu'ils entrèrent à Mexico. Alors, pourquoi désespérer ? Cortès ranime les énergies, rassemble son monde et donne l'ordre de mise en route. Direction ? Tlaxcala.

La haine que vouaient aux Aztèques les gens de Tlaxcala parlait plus fort que leur sentiment racial. Cette haine sauva les Espagnols. Car, enfin, ils auraient pu ne faire qu'une bouchée de cette troupe misérable – elle avait dû subir, en cours de route, à Otampan, un terrible assaut des poursuivants aztèques –, traînant derrière elle des canons hors d'usage et plus avide de repos que de conquêtes. Et pourtant, Xicotenga, entouré des Anciens, reçoit Cortès , à l'entrée de la ville, comme un grand chef de guerre. On s'embrasse. Des larmes coulent. Le prestige de Malinche est intact. Intacte, aussi, l'hostilité sauvage des Tlaxcaltèques contre la tribu d'Aztlan.

Plusieurs semaines passent. Période de détente pour les Espagnols. Ils soignent leurs blessures et réparent leurs forces. Période d'intense réflexion pour Cortès . Bien que gravement touché lui-même – à la tête et à la main –, il travaille. Il fait son rapport à Charles Quint, cherche les causes de sa défaite, les découvre et les médite. Quelle a été son erreur ? Vouloir s'emparer de Mexico par l'intérieur, alors que la ville est entourée d'eau,

donc exposée continuellement à des attaques de flanc venant des tribus riveraines du lac. Pour prendre et conserver Mexico, il faut posséder la maîtrise des eaux, c'est-à-dire s'emparer de la lagune de Texcoco. Maître du lac, Cortès n'aura plus qu'à tendre la main vers la cité aztèque. Il la cueillera, comme un fruit. Ce général vaincu qui, au lieu de s'abandonner au désespoir, analyse son échec et, tout aussitôt, mûrit son plan de victoire, montre bien les réflexes d'un chef. Il tire la leçon du malheur, puis, à sa lumière, il prépare l'avenir. Ainsi agissent les grands capitaines.

Afin de réaliser son dessein. Cortès a besoin d'une flotte et d'une armée. Pour le moment, il n'a ni l'une ni l'autre. Six mois lui suffiront pour construire une flotte et former une armée. D'abord, la flotte.

Cortès envoie sur la côte une équipe de Tlaxcaltèques, sous un commandement espagnol, chargée de récupérer ce qui peut encore être utilisable dans les carcasses des bateaux coulés, l'année auparavant : madriers, cordages, ferrures et matériel de pont. Toutes ces choses sont transportées de San Juan de Ulua jusqu'à Tlaxcala, dans le plus grand secret. Puis des charpentiers, se procurant sur place le bois nécessaire, entreprennent la construction de treize brigantins – navires légers à deux mâts et à un seul pont. En fait, les ouvriers de Cortès fabriquent des parties de bateau, qui ne pourront être ajustées qu'à pied d'œuvre. Dès que le travail est terminé, le général ordonne de transporter les brigantins démontés de Tlaxcala à Texcoco. Des milliers d'esclaves indiens, attelés à des rouleaux, telles des bêtes de trait, réussissent ce tour de force inouï de traîner, sur quatre-vingts kilomètres, toute une flotte en pièces détachées. Une fois parvenus au bord de la lagune, les brigantins sont assemblés. Il ne reste plus qu'à les mettre à flot. Le lancement des navires dans la lagune exigera le creusement d'un canal de deux kilomètres de long et de quatre mètres de largeur. Quarante mille Indiens y travailleront, sous le fouet tlaxcaltèque. Au printemps de l'an 1521, les treize brigantins, armés chacun

d’un canon à la proue, seront ancrés dans le lac de Texcoco. Seize mille canots alliés escorteront la flottille de Cortès .

Parallèlement à la construction des navires, le général espagnol reconstitue son armée. Il rassemble, d’abord, les débris épars de sa compagnie. Entre-temps, Vélasquez – ignorant tout des événements mexicains et croyant Narvaez maître de la situation – envoie une expédition complémentaire à Villa Rica de la Vera Cruz. Cortès s’empare facilement des hommes et du matériel, dès leur débarquement sur la côte. Grâce à ces renforts inattendus, il peut réunir cinq cent cinquante soldats, dont quatre-vingts arquebusiers et quarante cavaliers. Il est, en outre, amplement pourvu de munitions et d’armes : mousquets, arbalètes et poudre. Puis il complète ses effectifs, en alternant la diplomatie et la guérilla. Vingt-cinq mille Indiens, contraints ou volontaires, s’enrôlent sous la bannière espagnole.

Cortès , en quelques mois, a opéré un redressement complet. Le vaincu de Tacuba dispose, maintenant, d’une base navale et d’une armée toute fraîche. Il n’attend plus que le moment favorable pour lancer sa contre-attaque.

« L’AIGLE QUI DESCEND »

Tandis que la veillée d’armes se prolonge dans le camp espagnol, que se passe-t-il à Mexico ?

La première réaction des Aztèques, après le départ de Cortès , fut celle d’un peuple libéré. Pendant quelques jours, un vent de folie déferla sur la lagune. La foule indienne insultait encore les cadavres espagnols, dépouillés et nus. Les malheureux survivants étaient étendus sur la pierre des sacrifices : les prêtres leur ouvraient la poitrine, d’un coup sec du couteau d’obsidienne et, lentement, présentaient au peuple les cœurs ruisselants, comme une hostie barbare. Huitzilopochtli – n’était-ce pas lui le vrai

vainqueur ? – avait repris sa place dans le sanctuaire profané. On vit de nouveau, sur les autels, les idoles grimaçantes, avec leurs plumes de quetzal et leurs masques de turquoises. Une joie sauvage éclatait sur les visages des Aztèques. La cité tout entière n'était plus qu'un chant triomphal. « La terre tremble. La nation mexicaine entonne son chant. Dès qu'ils l'entendent, Aigles et Tigres se mettent à danser. » Lugubre péan dont les échos torturaient l'agonie des prisonniers espagnols.

Sur ces entrefaites, Cuitlahuac mourut de la petite vérole – apportée au Mexique par les soldats de Narvaez . Le conseil des tribus élut, pour le remplacer, Cuauhtemoc, fils d'Ahuitzotl. C'était rendre officiel un pouvoir que Cuauhtemoc détenait en fait depuis longtemps. Au moment même où régnait le faible Montezuma, Cuauhtemoc préparait et dirigeait la résistance aux Espagnols, dans les faubourgs de Tlaltelolco. La *Noche Triste* était son œuvre. Cette fois, le héros secret allait affronter l'ennemi à visage découvert.

Prédestiné par sa haute naissance à des emplois souverains, Cuauhtemoc avait été élevé en vue de son accession au trône. Entré tout enfant encore au Calmecac – le séminaire des fils de roi –, il y avait appris les sciences religieuses et l'art de la guerre, en même temps qu'il endurcissait son corps par le jeûne et les macérations. La pénitence et la douleur avaient été ses premiers maîtres. Aux côtés de son cousin Montezuma, il s'était couvert de gloire dans les combats de Tlaxcala. Puis, retiré dans sa seigneurie de Tlaltelolco, il attendait son heure. Elle venait de sonner.

L'heure de Cuauhtemoc. Conduit par les chefs et les prêtres, il se rend à pied de son palais jusqu'au temple de Huitzilopochtli. Il a revêtu le manteau royal et balance, dans sa main droite, un encensoir fumant de copal. Il se prosterne devant le sanctuaire. Il prie le dieu cruel. Il est devenu, lui-même, ce dieu cruel. « Je suis à présent ta bouche et ton visage et tes oreilles et tes dents et tes ongles, si malheureux et si pauvre que je sois. » Il se retourne

vers son peuple. Par-delà ce moutonnement de têtes inclinées, le nouvel empereur fixe les frontières invisibles de son empire. Ah ! s'il ne s'agissait que de le conserver ! Mais il faut le reconquérir. Responsable de la grandeur aztèque, le fils d'Ahuitzotl a conscience du danger qui la menace. Il est peut-être le seul à pressentir le drame. Pendant que monte vers le frêle Indien couronné la confiance animale des tribus, il se demande s'il ne sera pas le dernier souverain de la dynastie d'Aztlan. Incarnation de la patrie, saura-t-il la sauver ? Ou bien entraînera-t-il dans sa chute le peuple mexicain ? Un nom l'obsède, le sien. Cuauhtemoc signifie : l'aigle qui descend.

Il ne fait de doute pour personne que Malinche prépare une offensive de grand style. De part et d'autre, les espions sont bien renseignés. L'attaque de Mexico est imminente. Par où et quand ? Les intentions de Cortès sont impénétrables. Cette fois, la surprise jouera en sa faveur. Mais Cuauhtemoc ne reste pas inactif. Il se prépare au choc. En prévision d'un siège qu'il estime inévitable, il fait évacuer les inutiles : femmes, enfants, vieillards et malades. Les fossés sont élargis, des pièges montés, des ouvrages d'art édifiés à la hâte. Armes et munitions s'accumulent dans les arsenaux. Tout en mettant en place son dispositif de défense, Cuauhtemoc s'efforce de gagner à sa cause le plus grand nombre de tribus possible. Il invoque l'« union sacrée ». Il exalte la communauté de race. Il ne peut y avoir, pour tous les peuples confédérés de la Vallée de Mexico, qu'un seul ennemi : le Blanc. Politique intelligente, mais qui venait à contretemps. Pour la première fois, en effet, un roi aztèque englobait dans une même union nationale toutes les tribus de l'*imperium* . C'était méconnaître les lois de la rancune et de la haine. Le poing aztèque se desserrait trop tard. Oublier le passé ? Deux siècles de servitude ne se digèrent pas en quelques jours. Le seul nom d'« Aztèque » faisait grincer les dents. Tarasques, Tlaxcaltèques, Sempoallas se souvenaient des leurs, immolés sur les autels mexicains ou réduits en servitude. Sourds à la supplication de Cuauhtemoc : « Patrie ! »,

les anciens esclaves de Montezuma suivaient l'appel de Cortès : « Libération ! » c'est-à-dire : vengeance. Cuauhtemoc et le peuple aztèque avec lui payaient les fautes des tyrans de Mexico.

Les événements se précipitent. Le 28 décembre 1520, l'armée espagnole est devant Texcoco, rangée en ordre de bataille. La guerre est commencée.

Mexico assiégée

Cortès a divisé son armée en trois corps, chacun placé à la tête de l'une des trois chaussées. Son plan est de lancer les colonnes, protégées sur leurs flancs par les brigantins, vers la cité mexicaine. Au fur et à mesure de leur progression, la flotte espagnole détruira les embarcations aztèques. Les colonnes d'assaut feront leur jonction au centre de la ville. Ce type d'offensive – classique dans les guerres européennes – était, pour la première fois, expérimenté au Nouveau Monde.

Avant de déclencher sa grande manœuvre terrestro-navale, Cortès entame une série de petites attaques. En harcelant l'adversaire par des coups de mains rapides, il le fatigue, il tâte ses défenses et, en même temps, il éprouve ses propres moyens. Cinq mois s'écoulent. Puis, un matin du mois de mai 1521 – le lundi de la Pentecôte –, Cortès donne l'ordre d'attaquer. Les trois colonnes s'ébranlent. Elles avancent lentement le long des chaussées. Simultanément, la flotte appareille. Tandis que les brigantins nettoient méthodiquement la lagune à coups de canon, les fantassins espagnols dégagent les chaussées. L'opération débute favorablement. Pris sous le feu de la flotte, les canots aztèques ont peine à approcher les chaussées. Couverts sur leur gauche et sur leur droite, les soldats de Cortès gagnent du terrain. Prudemment, car la consigne du général est formelle : éviter à tout prix l'encerclement. Le souci de préserver leurs arrières et de

ne progresser qu'à coup sûr ralentit la marche des Espagnols. Deux pas en avant, un pas en arrière. Les opérations, d'ailleurs, ne sont possibles que le jour. La nuit venue, les assaillants se retirent dans leurs cantonnements de Texcoco, tête de pont de l'invasion espagnole. À la faveur de l'obscurité, les Aztèques démolissent le travail accompli dans la journée par les hommes de Cortès . Ils coupent les ponts et ouvrent de nouvelles brèches dans les chaussées. Tout est à recommencer le lendemain.

Las de tisser cette toile de Pénélope, Cortès invente un nouveau système. Il lance en avant ses alliés indiens, avec la mission de préparer le terrain, c'est-à-dire de démanteler les obstacles accumulés par les Aztèques et d'utiliser les décombres pour combler les brèches. Les alliés occupent les chaussées pendant les intervalles des engagements militaires. Ils se replient et laissent la place aux Espagnols, dès que s'esquisse une contre-attaque. Ainsi avancent les soldats de Cortès sur les voies que leur ont préparées les mercenaires indiens.

Le chemin est long de Texcoco à la cité de Cuauhtemoc ! Un jour, emportés par leur élan, les Espagnols parviennent dans les faubourgs de Mexico. Cortès tente un assaut. Il est repoussé. Soixante-deux Espagnols sont faits prisonniers. L'armée se retire précipitamment. Elle a le temps de voir dévaler sur les degrés du grand teocalli les cadavres de leurs compagnons, la poitrine béante. Dans un nuage de poussière ocre et sous une pluie de flèches, les Espagnols refluent vers Texcoco. Le grondement funèbre du teponaztle et le ululement des conques signifient à Cortès que la partie n'est pas encore gagnée.

Le général regroupe ses troupes. De nouveaux renforts lui sont parvenus de la côte. Ils sont maintenant plus de neuf cents Espagnols. Quant aux contingents indiens, ils varient suivant les jours et les circonstances. Leur nombre est lié à la fortune des combats. Dans les deux camps, les désertions sont fréquentes. Mais les vingt-cinq mille alliés que Cortès a emmenés de Tlaxcala ont au moins quadruplé, depuis le commencement de la campagne.

De part et d’autre, les énormes masses humaines mobilisées et pourvues d’un armement identique ont tendance à s’équilibrer. Il semble que la décision finale n’interviendra jamais.

Cortès réfléchit. Son armée est trop faible, numériquement, pour emporter la place d’assaut. Grignoter les défenses ennemies ? Elles sont coriaces et semées d’embûches. Autant limer une barre de fer. Cependant, il faut mettre un terme à ce conflit qui s’éternise. Proposer un armistice ? Il a bien essayé. Ses ouvertures de paix auprès de Cuauhtemoc n’ont obtenu qu’un éclat de rire méprisant. Il ne reste qu’une solution : le blocus de Mexico. Ni la force, ni l’usure, ni la diplomatie n’ont pu venir à bout des Aztèques. Résisteront-ils à la famine – cette blême alliée des généraux ?

Avec le siège de Mexico, c’est la dernière page de l’histoire aztèque qui s’achève. L’agonie de la tribu d’Aztlan durera soixante-quinze jours. Cortès a fait détruire l’aqueduc de Chapultepec qui approvisionnait Mexico en eau potable. Toutes les issues de la ville sont bloquées. La flotte entoure complètement l’île mexicaine. Chaque tentative de sortie est brisée à coups de canon. Le général a ralenti ses attaques. Il se contente de progresser très lentement le long des chaussées, sans trop s’approcher de la cité investie. Les Aztèques n’ont plus rien à manger ni à boire. Ils s’abreuvent du sang des cadavres tlaxcaltèques. Ils se nourrissent de lézards ou du cuir de leurs boucliers. Les assiégés meurent par centaines. Mais les survivants, mâchonnant l’herbe salée de la lagune, n’arrêtent pas de se battre. Tant qu’il y aura, dans l’enceinte, une pierre ou un javelot, on le lancera sur les Espagnols. Cortès multiplie les offres de paix. Cuauhtemoc les repousse obstinément. Mexico n’est plus qu’un vaste charnier au-dessus duquel flottent toujours les étendards des Aigles et des Tigres. À l’insoutenable odeur de pourriture se mêle celle du copal que les prêtres affamés brûlent au pied de Huitzilopochtli.

L’armée espagnole entoure la ville. Elle a franchi toutes les chaussées et occupe méthodiquement chaque quartier, l’un après l’autre. Les soldats

doivent enjamber des monceaux de cadavres. Cinquante mille Aztèques ont péri. Ceux qui vivent encore tentent de s'enfuir. Ils se jettent à l'eau, avec leurs femmes et leurs enfants. Fous de joie, les Tlaxcaltèques pourchassent ce misérable gibier. Quelle curée ! Ils en tuent quinze mille. Et, au passage des prisonniers aztèques, ils vocifèrent : « Mort à cette race de cœurs enragés ! » Parmi ce troupeau pestilentiel, les Espagnols choisissent les plus jeunes – les récupérables –, et leur impriment au fer rouge sur la face la lettre G : *Guerra* .

13 août 1521. La ville a capitulé. Cependant, réfugié avec une poignée de fidèles sur un îlot, Cuauhtemoc livre son dernier combat. Les feux du couchant illuminent cette lourde épée d'obsidienne qui tournoie – symbole ultime de la grandeur aztèque. Indiens et Espagnols ont les yeux fixés sur l'épée rouge de soleil et de sang. Voici qu'elle s'abaisse et qu'elle tombe. L'empire aztèque est mort.

Cerné de toutes parts, Cuauhtemoc saute dans un canot. Il cherche à rejoindre la terre ferme. La nuit commence. La pirogue glisse dans l'ombre et se confond avec les joncs. Fusils et arbalètes sont pointés sur le fugitif. Le chef des Hommes est perdu. Mais, au moment où les Espagnols vont tirer, la voix de Cuauhtemoc vibre dans le soir : « Amenez-moi à Malinche ! » On se saisit du seigneur Aztèque, on l'entraîne sur la terrasse du palais d'Axayacatl reconquis. Le vainqueur et le vaincu se dévisagent. Cuauhtemoc s'approche de Cortès et lui dit : « J'ai accompli mon devoir pour la défense de ma cité et de mes sujets. Je n'en puis faire davantage. Puisque la force m'amène vers toi comme prisonnier, fais de moi ce qu'il te plaira. » Puis, d'un geste rapide, le svelte empereur arrache un poignard de la ceinture de Cortès et, le lui présentant par la garde, il s'exclame : « Prends ce poignard et tue-moi ! »

Le triomphe de Cortès

L’empire mexicain est devenu l’empire de la Mort. Le sol est bouleversé, comme après un tremblement de terre. Des trois cent mille habitants de Mexico, quelques milliers seulement ont survécu – et dans quel état ! Toute la noblesse aztèque a péri. Plus de Princes, plus d’Aigles ni de Tigres. « Ils étaient des émeraudes et ils furent brisés ! » Diaz del Castillo s’écriera : « Il n’y eut jamais dans le monde un peuple qui ait tant souffert ! » Mexico n’est plus qu’un sépulcre grouillant.

Contraste… Le premier geste de Cortès est d’offrir un banquet à ses soldats. Précisément, un bateau vient d’arriver de Cuba, chargé de barriques et de porcs. Du vin d’Espagne et des jambons, quelle aubaine ! Le festin a lieu à Coyoacan. Sous l’influence du vin de la Manche, les conquistadors perdent la tête. Ils roulent sous les tables, violentent leurs compagnes espagnoles et indiennes, imaginent des danses grotesques. Après la *Noche Triste* , voici la Nuit folle. Le chant de la volupté exotique monte des bosquets de Coyoacan jusqu’à Mexico – ce cimetière gémissant.

Les soldats de Cortès sont repus de lard, de vin et de caresses. Vont-ils se contenter d’amour et de bombance ? Ce serait mal les connaître. Un autre appétit les tenaille : l’or. Déjà ils ont fouillé les décombres de la ville. La récolte a été maigre : des éventails, des boucliers d’osier frangés d’argent, des plumes de héron… De quoi s’amuser, sans plus. Où est l’or ? La question est posée à Cortès . Ah ! s’il pouvait s’en tirer avec les siens aussi facilement qu’avec ses alliés indiens ! Ceux-ci s’en étaient retournés chez eux, fort satisfaits des maigres cadeaux – chapes de prêtres ou panaches de chefs –, que le général leur avait distribués. Et quels meilleurs trophées que les tranches de chair aztèque, salées et séchées au soleil ! Dans leurs villages, ils festoyeront avec ces macabres débris. Quel régal pour ces guerriers, qui assouvissent ainsi une faim deux fois séculaire !

Où est l’or ? Cette question – elle sent l’accusation –, Cortès la retourne à Cuauhtemoc. Le dernier souverain aztèque a eu la vie sauve. Le général l’a pris sous sa protection. En apparence. Cuauhtemoc est traité avec les

honneurs dus à son rang. Mais il n’est pas dupe de ces égards. Il sait bien que Cortès le tient en réserve pour quelque ultime chantage. Où est l’or ? Cuauhtemoc n’en sait rien. Cortès insiste. Où est la cachette ? L’Indien reste muet. Alors, on l’attache, avec deux des seigneurs de sa suite, sur un chevalet de bois. Leurs pieds et leurs mains sont oints d’huile. On approche des tisons. La chair crépite. Comme l’une des victimes commence à se lamenter, Cuauhtemoc le foudroie du regard et lui dit : « Et moi, suis-je sur un lit de roses ? » Voyant qu’on ne peut rien tirer de l’Aztèque, Cortès fait suspendre le supplice. Cinquante ans plus tard, le sceptique Montaigne écrira : « Le roy, à demy roty, feut emporté de là, non tant par pitié – car quelle pitié touche jamais des âmes si barbares… – mais ce feut que sa constance rendoit de plus en plus honteuse leur cruauté. »

On fait des sondages dans les eaux du lac. On perquisitionne dans toutes les maisons. Chaque Indien est minutieusement fouillé. Pas une pierre qui ne soit raclée ni un corps mexicain mis à nu. Grain par grain, le métal est récupéré. Toutes ces rognures d’or finissent par constituer beaucoup d’or. Cortès fait fondre le tout, prélève le quint du roi d’Espagne et le sien propre et distribue le reste à ses soldats. Le peuple aztèque – ses dieux et ses rois supprimés, ses élites massacrées et son armée anéantie –, est aussi misérable qu’à l’aube des premiers âges.

La guerre est finie. L’heure de l’Espagne a sonné. Il s’agit, pour Cortès , d’obtenir de Charles Quint la reconnaissance de sa conquête. Déjà, dix mois avant – au moment où il fondait Segura de la Frontera –, il avait proposé à l’empereur d’appeler le territoire conquis la « Nouvelle-Espagne de la Mer Océane ». Charles Quint avait agréé le nom. Mais Cortès devra attendre plus d’un an après la chute de Mexico pour recevoir de Valladolid sa nomination de gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne.

Le triomphe de Cortès est total. Il lui reste à affermir sa conquête. Tout d’abord, il fait raser les décombres de Mexico et construire, au milieu de la lagune, une ville nouvelle. Tout souvenir de la présence aztèque est effacé.

À la place du grand teocalli : la cathédrale de San Francisco. Un couvent franciscain succède à la volière de Montezuma. Au centre de la ville, on édifie une *Plaza Mayor* , bientôt bruissante des *tertulias* espagnoles. Le palais de Cortès dépasse en splendeur celui d'Axayacatl. Treize églises attestent le vrai Dieu. Pendant quatre ans, les esclaves indiens, sous le *latigo* des conquérants, brisent le visage de l'ancienne Tenochtitlan. Paradoxe amer, ce sont des mains aztèques qui sculptent dans la pierre ancestrale la première capitale de l'empire espagnol.

Une fois bâtie, il faut peupler la nouvelle cité. Deux mille familles arrivent d'Espagne pour s'installer – et, si possible, faire fortune – dans la colonie en création. Le système économique adopté est celui, déjà appliqué aux Antilles, des *repartimientos* . Chaque Espagnol immigré reçoit une concession de terrain et de la main-d'œuvre indigène, à charge pour lui d'obtenir un rendement maximum de l'un et de l'autre. Des plants et des semences sont importés de la Métropole. Grâce aux eaux de l'aqueduc de Chapultepec – le premier soin de Cortès fut de le réparer –, les jardins renaissent et l'on voit jaillir du sol la vigne et l'olivier. Les premiers essais de culture donnent des résultats excellents. Les orangers et les pêchers, aussi bien que la canne à sucre et le coton, s'accommodent fort bien du climat mexicain. Peu à peu, les maisons se multiplient. Avec leur patio et leurs colonnades, elles rappellent à ces exilés les *solares* du Sud espagnol. Tours crénelées, vergers si semblables à la *vega* grenadine, couvents aux allures de forteresse, odeur poivrée du jasmin… N'est-ce pas l'Andalousie, ressurgie sous le dur soleil d'Anahuac ?

Le maître de la Nouvelle-Espagne a trouvé, enfin, un rôle à sa mesure. Celui d'un prince de légende. On ne reconnaît plus, dans le fastueux seigneur d'aujourd'hui, le bachelier râpé de Salamanque, le malchanceux planteur de Cuba, ni le fuyard de la *Noche Triste* . Dans la résidence qu'il s'est aménagée à Coyoacan – il la préfère à son palais de Mexico –, Cortès tient une Cour de souverain. Il a ses conseillers, ses gentilhommes de

chambre, sa maison civile et militaire. Il mange dans de la vaisselle d'or. Il ne se déplace qu'entouré de valets d'épée et de pages. À toute heure du jour et de la nuit, les bouffons et les musiciens du gouverneur sont prêts à le distraire, sur un signe de sa main. Des femmes – peu lui importe la couleur ! – se partagent ses faveurs. Don Juan ? C'est, en effet, l'époque où ce type d'homme, vêtu de velours noir et la rapière sous l'aisselle, fréquente chez les ducs de Séville. Cortès sera le don Juan du Nouveau Monde. Que d'Inès, que d'Elvires fleurant l'œillet d'Espagne ! Que de « Fraîcheurs de Rosées » et de « Brises Matinales » étrangement musquées ! Le conquistador ne s'est jamais séparé de ses « petites alliées » indiennes et espagnoles. Les anciennes – Maria de Estrada l'Asturienne et doña Marina la favorite et toutes celles qu'il traîne à sa suite depuis Cuba et Tabasco – sont à l'honneur. Ce n'est que justice. Elles ont fait le coup de feu, comme les hommes. Elles ont accompli la sinistre retraite de Mexico. Elles ont pansé les blessés et enseveli les morts. Cortès les considère comme des compagnons d'armes. Mais la cohorte fidèle s'est grossie de nouvelles recrues : filles de caciques livrées aux vainqueurs par des pères prévoyants et dames espagnoles venues de Cuba ou de la Métropole. Le général a son sérail.

Une ombre à ce tableau galant : l'arrivée soudaine à Mexico de Catalina Juarez, femme légitime de Cortès . Est-ce la jalousie qui l'incita à prendre la mer ou bien, plutôt, l'ambition ? La Cour du général est aussi un salon. Catalina entend devenir la reine de ce salon. Accueillie fraîchement par son mari, la Grenadine s'essaie, pendant quelque temps – trois mois, à peine –, au rôle difficile de « Générale ».

Une étiquette rigoureuse règle les mouvements de cette Cour encore barbare et déjà castillane. Cortès , en effet, a rétabli dans leurs charges les hauts fonctionnaires locaux. Cuauhtemoc lui-même, bien que prisonnier en fait, a le titre de gouverneur de Mexico. Ainsi faisant et sous couleur de générosité, le général transférait à l'administration indienne les

responsabilités délicates du recrutement de la main d’œuvre, de la levée des impôts et du maintien de l’ordre. Aussi, tout un monde composite se presse aux audiences du gouverneur : alcades et intendants en mission silencieux et graves. Et la même table réunit, sous les feuillages de Coyoacan, les clercs de Valladolid et les caciques de la lagune. Catalina préside les banquets, reçoit les visites. Cortès ne dissimule pas son agacement. La présence de Catalina ravive en lui le cuisant regret de ce mariage forcé. A-t-elle oublié qu’il l’a épousée pour échapper aux alguazils ? Il tente de la mettre à la raison. En vain. Elle le poursuit de ses récriminations et exige sans cesse de nouveaux honneurs. Un matin, on trouve Catalina morte, dans son lit. Il semble qu’elle ait été étranglée. Par qui ?

Les passe-temps de Cortès et ses ennuis conjugaux ne l’écartent pas de son objectif essentiel : parachever sa conquête. Le moment est venu de lui confirmer son caractère évangélique. Sur sa demande, des missions religieuses sont envoyées d’Espagne pour commencer la lutte contre l’idolâtrie. Franciscains et Dominicains seront les pionniers de la conquête spirituelle. Dès maintenant et préalablement à toute catéchisation populaire, les chefs indiens et leur famille sont conduits au baptême. Cortès fonde de grands espoirs sur la valeur d’exemple de ces conversions spectaculaires. En premier lieu, Cuauhtemoc. On fait d’abord son instruction religieuse. Que retient-il de cet enseignement ? Est-il vraiment touché par la Grâce ou bien, nourrissant en secret quelque ultime stratagème, feint-il la soumission au Christ ? En tout cas, il se laisse docilement entraîner vers le baptistère. Le voici à genoux, les épaules nues et les mains jointes. Derrière lui, ses parrains : Fernand Cortès et Pedro de Alvarado . Au second plan, doña Marina. Puis, tout autour, une assistance de cavaliers espagnols et de caciques emplumés. Tandis qu’un héraut sonne de la trompette, l’eau lustrale coule sur le front du fils d’Ahuitzotl. Il a renoncé aux dieux aztèques, du moins en apparence. Il s’appelle maintenant don Fernand de Alvarado Cuauhtemoc.

LE CRÉPUSCULE DU HÉROS

Cortès triomphe… Mais déjà s'esquissent, dans le ciel de sa gloire, les signes néfastes. Une réussite si fulgurante et si totale ne pouvait être suivie que de déboires. À partir de la création de la nouvelle Mexico, l'astre descend.

Le principal ennemi de Cortès , c'est l'Espagne. D'abord séduit par la personnalité du conquistador – et par ses présents –, Charles Quint prête une oreille de plus en plus complaisante à ceux de ses conseillers qui réprouvent la politique coloniale de Cortès . Ils savent fort habilement souligner au jeune empereur le danger que présente pour son propre pouvoir celui du gouverneur de la Nouvelle-Espagne. Il a plus d'or et, bientôt, plus de soldats que n'en compte Charles Quint ! Il faut limiter les pouvoirs de Cortès . Ce langage n'est pas neuf. Ainsi parlaient les ennemis de Christophe Colomb aux Rois Catholiques, un quart de siècle plus tôt. C'est toujours l'évêque Fonseca qui mène le jeu.

On envoie à Mexico des commissaires, puis des enquêteurs. Ils s'installent auprès de Cortès et surveillent ses agissements. Mais il n'est pas encore question de le supplanter. Lui seul a la situation en mains. Renverser Cortès , c'est, du même coup, perdre la Nouvelle-Espagne. Les magistrats impériaux temporisent.

Pendant que Fonseca intrigue à Valladolid, la trahison se glisse dans l'entourage même de Cortès . Grisé par sa victoire sur les Aztèques, le général a commis l'imprudence d'appeler auprès de lui Narvaez . C'était introduire le ver dans le fruit. On conspire dans le camp espagnol. On complote jusque dans les antichambres du palais de Cortès . Encouragé par les dissensions des chefs blancs, Cuauhtemoc sort de son long silence. Il adresse aux tribus une proclamation pathétique dans laquelle il évoque la grandeur du passé. Il fait mieux. Il déclare illégitimes les pouvoirs de Cortès et rappelle que le Mexique appartient aux Mexicains. À eux de

défendre leur patrimoine ! « Moi, le grand seigneur Cuauhtemoc, je n'ai jamais cessé de veiller sur les eaux de la lagune ! » L'ordre de résistance est formel. Mais il ne sera pas suivi. Les tribus ont bien gardé le souvenir de leur gloire passée. Celui de leurs récents revers est encore plus vivace. Ils baissent la tête et pleurent. Cuauhtemoc retombe dans son mutisme.

Méprisant les dangers qui l'entourent, Cortès élargit sa conquête. Il envoie ses lieutenants sur la côte du golfe du Mexique – du rio Panuco au Yucatan – sur celle du Pacifique – jusqu'à la hauteur de l'actuelle San Francisco – et dans le Michoacan. Mais son ambition n'est pas seulement de reconnaître et d'embrasser le Mexique entier. Il recherche un détroit qui donne sur la mer du Sud et ouvre ainsi à Charles Quint la route des épices. Dans ce but, il confie à Cristobal de Olid le commandement d'une expédition vers le Honduras. Peu de temps après son départ, il apprend la trahison de son vieux compagnon d'armes. Olid s'est rendu à Cuba, a pactisé avec Diego Vélasquez et marche en direction du Honduras, pour son propre compte. Ainsi Cortès , cinq ans plus tôt, s'était dégagé de Vélasquez . Le général entre dans une colère violente. Il met sur pied une colonne, en prend la tête et part pour le Honduras. Il emmène avec lui Cuauhtemoc.

Précédé par ses musiciens, entouré de sa Cour, suivi des chefs vaincus, Cortès se lance vers l'inconnu. « Cette si pénible étape… » soupirera Diaz del Castillo. Forêts, marécages, fleuves. On se fraie passage à travers la jungle. On traverse des rivières. On gravit des sierras. En cours de route et sur la foi de témoignages suspects, Cortès , obsédé par la trahison, décide de mettre à mort Cuauhtemoc. L'exécution a lieu sur la place d'un village maya. Une corde est passée à la branche d'une *ceiba* , l'arbre totémique des Mayas. Cuauhtemoc est amené sur le lieu du supplice. En passant devant Cortès , il prononce ces mots : « Ô Malinche ! Depuis longtemps, je savais que tu me réservais cette mort et je connaissais la fausseté de tes paroles… Ton Dieu t'en demandera compte ! » On passe dans un nœud coulant la tête de Cuauhtemoc. On tire la corde. L'Aigle retombe, foudroyé.

Après que la dépouille de Cuauhtemoc est brûlée et ses cendres dispersées, Cortès reprend la route. Au prix de mille peines, il atteint le Honduras. Il n'y rencontre pas Cristobal de Olid , assassiné par ses compagnons, mais – pire encore ! – une expédition espagnole envoyée du Darien par le gouverneur Pedrarias Davila . Cortès ne sera pas le premier. Le contact des deux colonnes est orageux. On en vient aux mains. Mais Cortès calme les susceptibilités, rassérène les esprits et pose les bases d'une colonie. Puis il s'en retourne à Mexico.

La promenade de Cortès a duré un an et demi. En son absence, conspirateurs et intrigants s'en donnaient à cœur joie. N'avait-on pas annoncé la mort du général ? Chacun guignait la place à prendre. Le retour de Cortès jette un grand froid parmi les conjurés. Il faut se remettre dans le rang. Cependant, Charles Quint a les yeux fixés sur la Nouvelle-Espagne. Les visites se multiplient d'enquêteurs aux pouvoirs de plus en plus étendus. Tout d'abord, Cortès a traité les émissaires du Conseil des Indes avec une hauteur dédaigneuse. Ces robins ! Il entendait n'avoir affaire qu'à l'empereur. Dans cette lutte sourde avec l'Administration, le général remporte la première manche. Il n'a pas eu de peine à se débarrasser du médiocre Cristobal de Tapia. Il réussit même à ruiner l'influence de l'évêque Fonseca et à provoquer la disgrâce de Diego Vélasquez . Mais l'intervention du pouvoir métropolitain se fait de plus en plus insistante. Les *missi dominici* se succèdent : Luis Ponce de Léon , Aguilar , Estrada… Ce dernier ne va-t-il pas jusqu'à menacer de bannissement le conquérant de la Nouvelle-Espagne ? Cette fois, c'en est trop. Cortès décide d'aller se justifier lui-même auprès de Charles Quint. Il s'embarque pour la Métropole et se présente devant l'empereur, à Tolède. Il reprend un à un les griefs qu'on lui impute – parmi lesquels : l'abus du pouvoir personnel, l'exploitation des Indiens et l'assassinat de sa femme –, et les réfute avec une sombre éloquence. Deux Césars sont face à face. Cortès est celui de la Guerre des Gaules. Il commente ses campagnes. L'empereur l'écoute. Il

pose des questions. Comment sont les Indiens ? Et le pays ? Cortès saisit une feuille de parchemin, la froisse, la met en boule et la jette sur la table de l'empereur. Voilà la carte de la Nouvelle-Espagne ! Hérissé de pics, creusé de vallées, boursouflé de montagnes, ce pays est inhumain. Et, pourtant, des hommes l'ont conquis, pour la plus grande gloire de Sa Majesté Catholique. Charles Quint est convaincu. Cortès est comblé d'honneurs. Il reçoit les titres d'« Amiral de la Mer du Sud » et de « Marquis de la Vallée » – celle d'Oaxaca au sud-est de Mexico, dont on lui assure la possession inaliénable pour lui et ses descendants. Charles Quint lui passe au cou le collier de l'Ordre de Santiago. Enfin, il épouse la nièce du duc de Bejar, un des personnages les plus en vue à la Cour. On peut penser que Cortès , six ans après la prise de Mexico, est au faîte du triomphe. Il n'en est rien. En contrepartie des honneurs conférés au général, une Audience est créée au Mexique. La Nouvelle-Espagne devient une vice-royauté. C'est désormais Antonio de Mendoza qui règnera à Mexico, au nom de Charles Quint.

De retour au Mexique, Cortès s'essaie quelque temps dans son nouveau rôle de planteur ! Voilà qui lui rappelle Cuba ! Il prend possession de son domaine d'Oaxaca et s'emploie à le mettre en valeur. Mais, bientôt, il se sent à l'étroit dans son palais de Cuernavaca. Le prend-on pour un vieux ? Il n'a pas encore cinquante ans et il est riche. Il monte à ses frais une expédition et se lance vers le nord. Pendant quatre ans, Cortès explore la côte du Pacifique et découvre la Basse-Californie. Il fonde des établissements et plante son pennon sur des rivages désertiques. Il pousse ses reconnaissances jusqu'au trentième degré de latitude Nord. Dans cette folle équipée, il engloutit une grande partie de sa fortune et mène à la mort des centaines d'Espagnols, sans profit pour la Couronne. Mendoza lui interdit, alors, de poursuivre cette expérience coûteuse en or et en vies humaines. La mort dans l'âme, Cortès considère une dernière fois la Vallée mexicaine. Puis il s'embarque pour l'Espagne.

Le retour de Cortès en Espagne signifie-t-il le renoncement du conquistador ? Comme s'il était de ceux qui acceptent la défaite ! Tant qu'il lui restera un souffle de vie, il l'emploiera à réclamer justice pour lui. La Nouvelle-Espagne est son bien. Qu'on la lui rende ! Pendant sept ans encore, le film se déroulera. Deux séquences – l'une héroïque et l'autre funèbre – achèvent le portrait du héros.

Première séquence. Devant Alger. Charles Quint a résolu d'entreprendre une action punitive contre Alger, capitale de la piraterie barbaresque. Les galères impériales ont pris la mer. Mais, parvenues au port africain, une tempête violente les assaille. Les soldats espagnols, après un combat terrestre désastreux, se rembarquent précipitamment. Ils sont pris en chasse par les corsaires de Barberousse. La déroute est totale. Quatorze galères brisées sur les récifs. Cent bâtiments coulés. Les autres rallient à grand-peine Carthagène. Aux côtés de Charles Quint, effondré à l'avant du vaisseau-amiral, un vieil homme hurle qu'il se fait fort de s'emparer d'Alger, si on veut le suivre. La voix se perd dans le claquement des voiles. Et, d'ailleurs, écoute-t-on les propos d'un fou ! Ce simple soldat aux cheveux blancs, c'est Fernand Cortès . L'expédition d'Alger est sa dernière affaire. Il y a engagé ce qui lui reste de forces et d'argent. Au cours de la bataille, il a perdu trois émeraudes qui lui viennent de Montezuma. Une pluie ténébreuse ensevelit la flotte vaincue. La même pluie qu'à Mexico, pendant la retraite. L'ombre de la *Noche Triste* efface la vision du désastre.

Deuxième séquence. Un village andalou, à sept kilomètres de Séville : Castilleja de la Cuesta. Cortès s'apprête à partir pour la Nouvelle-Espagne. C'est là qu'il veut mourir. L'heure approche. Il a soixante-deux ans. Mais son corps, épuisé par des travaux surhumains, trahit l'intention de son cœur. La mort ne laisse pas à Cortès le temps d'appareiller. Elle le saisit en pleine marche. Il expire, non pas aux bords de la lagune aztèque, mais sous le ciel d'Andalousie. Solitude, Indifférence et Pauvreté : tels sont les compagnons de son agonie.

Le geste de Charles Quint déposant sur la poitrine de Cortès la croix de Santiago, pendant que son administration prépare la succession du conquistador. Tant d'honneurs et de caresses pour mieux masquer une destitution ! Les dernières années de Cortès occupées à solliciter de l'empereur une audience indéfiniment ajournée. Ce spectre de grand homme hantant les antichambres officielles. Il gêne, il importune tout le monde. Mais comment le lui faire sentir ? Ah ! comme, en cette dernière saison de sa vie, Cortès ressemble à Christophe Colomb ! Quarante ans plus tôt, le même drame se jouait à Valladolid, autour du palais du roi Ferdinand. De même que Christophe Colomb , Cortès revendique un pouvoir qu'on lui refuse. Comme lui, il meurt presque pauvre, après avoir enrichi le Trésor royal et donné à Charles Quint, selon ses propres paroles, « plus de provinces qu'il n'avait hérité de villes de ses parents et aïeux ». Comme lui, il meurt seul et abandonné de ceux dont il a fait la fortune.

Au soir de la journée mexicaine, Cortès s'est-il interrogé ? S'est-il souvenu du sang versé, des Indiens dévorés par ses dogues, de l'or arraché aux cadavres, des esclaves peinant sous le fouet des conquistadors ? A-t-il songé aux cendres de Cuauhtemoc jetées au vent de la forêt panaméenne ? Si l'on relit son testament, si l'on se réfère aux témoignages de ses contemporains, Cortès , au déclin de sa vie, paraît pénétré moins de contrition que d'un mystique orgueil. Il n'est plus le conquérant dévoré par sa conquête, mais il l'a enfin dominée. Il n'en retient plus que le sens spirituel. Tous les personnages qu'il a été – capitaine, chef d'armée, trafiquant d'or, explorateur – expriment les physionomies successives et nécessaires d'un seul personnage : le défenseur de la Foi. La victoire dont il est le plus fier est d'avoir planté la croix au sommet des teocallis. Son principal ennemi ? Huitzilopochtli, c'est-à-dire le Diable. Son maître ? Non pas Charles Quint, mais Jésus-Christ. « *Esta obra que Dios hizo por mi medio…* » Par cette phrase, Cortès se définit lui-même : il a été

l'instrument de Dieu. Il a brandi le crucifix, en même temps que le glaive. Mais la cause était juste. Du moins le pensait-il…

À Mexico, de nos jours, aucun monument ne commémore la prodigieuse aventure de Cortès . Ses cendres, conservées pendant près de trois siècles à l'hôpital de Jésus de Nazareth, ont été dispersées par les révolutionnaires. Comme celles du dernier roi aztèque ! Eh ! Quoi, pas une pierre ne rappelle la geste du conquistador ? Si, pourtant. Une statue : celle de Cuauhtemoc.

Troisième partie

FRANÇOIS PIZARRE AU PÉROU OU LA GUERRE AU PAYS DU COMMUNISME INCA

… Les Incas gouvernaient leurs sujets de telle façon que, parmi eux, il n'y avait ni un voleur, ni un homme corrompu, ni une femme adultère… Les montagnes et les mines, les pâturages, le gibier, le bois et toutes les espèces de ressources étaient contrôlés et répartis de telle sorte que chacun connaissait et possédait son bien, sans qu'aucun autre s'en empare… Les affaires de la guerre, bien que nombreuses, n'empêchaient pas celles du commerce… L'ordre et l'harmonie régnaient en toute chose… Nous avons détruit, par notre mauvais exemple, ce peuple si bien gouverné…

Extrait de la *Véritable confession et protestation à l'article de la mort* faite par un des premiers conquistadors du Pérou, Mancio Sierra Lejesema, dans son testament rédigé le 15 septembre 1589 par-devant Jeronimo Sanchez de Quesada, écrivain public, en la ville de Cuzco.

Chapitre premier

L'EMPIRE DU SOLEIL

L'année même où Fernand Cortès reçoit de Charles Quint le titre de capitaine général de la Nouvelle-Espagne, celle aussi où l'empereur, après avoir brisé non sans peine la révolte des *comuneros* , prend effectivement possession de son royaume espagnol, il n'est question, à Panama, que du voyage de l'échevin Pascal de Andagoya. Après avoir longé et reconnu la côte occidentale de la Terre ferme, Andagoya a rapporté de son expédition de singulières nouvelles. D'abord, la certitude d'un vaste continent au sud-ouest du golfe de Darien. De plus, il a rencontré des pirogues, montées par des Indiens qui ne cessaient de répéter, en désignant la côte : « *Piru… Piru…* » Un fleuve, probablement, conduisant à l'intérieur des terres. Les récits de ces indigènes faisaient allusion à un puissant empire, gouverné par un souverain d'origine divine et fabuleusement riche. Dans ce pays de rêve, l'or remplaçait la pierre.

Tel est le rapport que fait Andagoya au gouverneur Pedrarias Davila . Dans son for intérieur, l'*adelantado* rend grâce à Balboa . En découvrant la mer du Sud, son infortuné gendre a visé juste. Le bon chemin de l'or part de Panama.

Les propos d'Andagoya passent de bouche en bouche. On les commente. On les interprète. Les têtes sont chaudes sous les Tropiques. Un rien les

embrase. L’étincelle éclate. Elle enflamme ces cervelles espagnoles. Le triomphe simultané de Cortès à Mexico et de Charles Quint à Valladolid – consacrant la réalité de l’Empire – exalte moins les conquistadors de Panama que la vague promesse de ce royaume inconnu : la *Tierra de Piru* .

TROIS COMPÈRES RÉSOLUS

Mais les Espagnols de la Terre ferme ne sont pas hommes à se contenter longtemps de chimères. Il ne suffit pas d’imaginer ce nouvel Eldorado. Il faut y aller voir. Trois hardis compagnons vont ouvrir, dans les eaux du Pacifique et à travers la jungle tropicale, le sillon qui va étendre la Conquête vers le sud et la prolonger jusqu’à la Terre de Feu.

François Pizarre . Vieille connaissance ! On l’a vu, simple matelot, naviguant avec Diego Colomb . Puis servant successivement sous les ordres d’Hojeda , de Balboa , de Pedrarias Davila et de Cortès . Il change de « patron » au gré des circonstances. Surtout, au mieux de ses intérêts immédiats. Collaborateur fidèle tant qu’il y trouve son profit, il n’hésite pas – au premier vent contraire de la fortune – à quitter son maître du moment, voire à le trahir. Nuñez de Balboa a été son chef et son *compañero* . Il ne craint pas, cependant, de l’appréhender et de le livrer au bourreau. Parmi les conquistadors, il est un des plus durs. Pas une lueur d’amour dans le cœur qui ne bat que pour l’or. Mais François Pizarre a-t-il jamais été aimé ? Fils naturel d’un colonel espagnol et d’une prostituée, il naît clandestine ment à Trujillo, en Estrémadure – à cinquante kilomètres de Yuste où mourra Charles Quint. Sa mère l’abandonne sur les marches d’une église. On raconte que sa première nourrice a été une truie. Sans elle, il serait mort. Puis, dès qu’il est en âge de marcher, il gagne sa vie. Comme porcher. Adolescent, il s’engage dans l’armée d’Italie. Comme simple soldat. Il ne dépassera jamais ce grade. Peut-on confier un commandement, si modeste

soit-il, à un illettré ? Car Pizarre ne sait même pas signer son nom. Las de traîner son arquebuse sur les routes italiennes, sans gloire ni profit – hormis quelques maigres rapines –, Pizarre revient à Séville. Que faire, pour un aventurier de son espèce, sinon s'embarquer pour les Îles ? On l'enrôle à bord d'une caravelle. Comme homme d'équipage. Il a quarante ans. Porcher, simple soldat, matelot… Jusqu'à son âge mûr, il n'aura été occupé qu'à de basses besognes. Et dans quelle compagnie ! Les *picaros* d'Estrémadure, la soldatesque des camps et les *desperados* sans foi ni loi que l'embarquement pour l'Ouest sauvait de la potence. Dieu ? Patrie ? Roi ? Voilà des mots qu'on ne prononçait guère dans l'entourage de Pizarre. Quant à l'Honneur, le « *punto de honor* », c'était une délicatesse bonne pour les gentilshommes. Faire fortune, tout est là – et là seulement. C'est la fortune que Pizarre vient chercher au Nouveau Monde. Dix ans après son arrivée aux Îles, il l'a conquise. Tout en frayant un chemin à ses chefs successifs – avec quelle brutalité ! –, il s'est empli les poches. Les perles du golfe de Paria et l'or de Panama ont fait de François Pizarre un des plus riches colons de la Terre ferme. Quelle revanche pour le bâtard de Trujillo !

Diego de Almagro . Le meilleur ami de Pizarre et son compagnon d'armes. Lui aussi est un enfant trouvé. Abandonné, dit-on, sous le porche d'une église, à Malagon, près de Ciudad Real. Comme Pizarre, lui aussi, il a fait fortune aux Îles. Brave et d'une résistance à toute épreuve, Almagro est analphabète. C'est une brute ambitieuse, que pare cependant une sorte de séduction vulgaire. Almagro sait être débonnaire, à ses heures. Tel n'est pas le cas de Pizarre, dont la poigne d'acier ne se desserrera jamais. Sauf à la fin de sa vie, où il pourra s'offrir le luxe de paraître bon.

Fernand de Luque. Ce prêtre est venu à Panama pour enseigner, ce qui ne l'a pas empêché de réussir d'excellents placements. Le maître d'école est riche. À côté des deux conquistadors chevronnés – ils ont dépassé la cinquantaine –, le père Luque fait figure de néophyte. Les récits d'Andagoya lui sont montés à la tête. Il saute de joie dans les rues. On appelle Luque « *el*

loco », le fou, jeu de mot que justifie son exaltation. Il se voit déjà découvreur de la *Tierra de Piru* .

Tels sont les trois hommes – Pizarre, Almagro et Luque – qui vont vérifier les indications confuses d'Andagoya et leur donner une réalité. Ils constituent une sorte de société par actions et, par-devant notaire, s'engagent à partager les profits de l'expédition. Car il ne s'agit rien moins pour eux que d'explorer l'empire mystérieux du sud et de s'en emparer.

Aux frontières de la Tierra de Piru

Dans ce syndicat, chacun joue son rôle. Pizarre est le chef militaire. Almagro recrute et organise. Luque administre. Un soldat, un intendant, un financier. En fait, c'est Pizarre qui commande. Quant à Luque, il se bornera à suivre de loin les voyages des deux conquistadors. Il restera sur le rivage, tandis que ses co-équipiers s'effaceront dans le brouillard d'or du Pacifique.

Rien de mystique dans la croisière projetée. Il n'est pas question de convertir ni de civiliser. L'objectif est précis : faire fortune – et quelle fortune, si l'on en croit les discours de l'échevin ! Ce qui n'empêche que, le moment venu, les croix et les bannières frémiront dans le grand vent des Andes. Contradiction ? Pas pour ces hommes issus du Moyen Âge. Si, en effet, le but poursuivi n'est pas l'évangélisation, celle-ci s'accomplira tout de même. Les compagnons de Pizarre – comme ceux de Cortès – sont imbus de dogmatisme. Leur foi est solide comme le roc. Le réflexe religieux leur est aussi naturel que l'instinct de conquête. Tous deux, d'ailleurs, se complètent. On prend l'or et on sauve les âmes. Le droit et le devoir. Pénétrés de l'un et de l'autre, les conquistadors témoigneront une égale ardeur à brutaliser les corps et à catéchiser les esprits. Une égale sincérité aussi. Car on peut tout leur reprocher, sauf l'hypocrisie. Convaincus de l'infériorité raciale des Indiens et de leur propre excellence, ne doutant pas

un instant de la légitimité des bulles pontificales non plus que de la juste hégémonie espagnole, persuadés jusqu'aux fibres de la prééminence de l'Église catholique, pourquoi ces rudes aventuriers de Castille et d'Estrémadure éprouveraient-ils l'ombre même d'un remords ou d'une hésitation ? Dieu et le Roi sont avec eux, ils en sont sûrs. Cette tranquille certitude leur donne bonne conscience. Elle les délivre des encombrants scrupules. Non, pas d'hypocrisie, mais une candide soumission à des lois indiscutées. Ainsi, une fois de plus et comme sur les routes de Mexico, le cliquetis des épées et le bruissement des rosaires rythmeront la marche des conquistadors.

Lorsque Pizarre s'embarque à Panama, en novembre 1524, il s'imagine que la proie est toute proche. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Pizarre et ses compagnons ne pénètreront dans la capitale mystérieuse qu'en novembre 1532, huit ans plus tard, jour pour jour. Huit années d'épreuves sans nom, d'efforts incroyables – contre la nature et contre les hommes –, à douter que ces Espagnols soient de chair, tant leur corps montre de résistance. Oui, une endurance physique exceptionnelle et, aussi, la peur du chef. Comment ne pas trembler devant François Pizarre ! De taille moyenne, mais de carrure athlétique, solidement campé sur de fortes cuisses, l'ancien porcher de Trujillo sait se faire obéir. Son visage basané, qu'allonge une barbe noire, est sévère. Il parle peu et ne rit jamais. Ses officiers le détestent en secret. Ses soldats le craignent. Mais les uns et les autres lui sont soumis, sinon dévoués. Par sa seule présence brutale, en effet, Pizarre impose le respect. D'ailleurs, il paie de sa personne, couchant sur la dure et toujours en avant dans sa troupe. Il prêche d'exemple. On ne peut que le suivre. *Adelante !* Mais malheur à ceux qui renâclent ou le trahissent. Il les brise sans pitié. Pour mener à bien une tâche surhumaine, sans doute fallait-il un héros inhumain.

Dûment nanti de l'autorisation du gouverneur Pedrarias Davila , Pizarre appareille. L'expédition est modeste : deux bateaux et cent quatorze soldats et matelots. Mais ce n'est qu'une avant-garde. Les préparatifs d'Almagro

sont en cours. Il compte bientôt rejoindre son associé. Pour l'instant, Pizarre n'effectue qu'une simple reconnaissance. Son premier objectif est l'embouchure du fleuve Piru – en réalité, le rio San Juan. Il ne l'atteindra qu'après plusieurs semaines d'une navigation pénible. Il ancre un de ses deux bateaux sur la côte, descend à terre et décide de faire repo ser une partie de ses hommes, tandis que Montenegro, un de ses officiers, poursuit l'exploration.

C'est donc là que commence le prestigieux empire ? Une baie sinistre, balayée par les vents et infestée de caïmans. Rien à manger, sinon les fruits amers des mangliers. En attendant le retour de Montenegro, Pizarre cherche à entrer en contact avec les indigènes. Ils s'enfuient à son approche. Les jours passent. La famine s'installe au camp espagnol. On en est réduit à mastiquer le cuir bouilli des ceinturons. Ce havre désolé mérite le nom de *Puerto del Hambre* – Port de la Faim – que Pizarre lui donne. Au bout d'un mois et demi, Montenegro rejoint la base. Il est allé jusqu'à l'Île des Perles, mais n'en rapporte aucun renseignement intéressant. On décide, alors, de prospecter l'intérieur des terres. Les Espagnols n'iront pas loin. Parvenus à un promontoire – Le *Pueblo Quemado* ou Village brûlé –, ils tombent dans une embuscade tendue par les Indiens. Pizarre laisse cinq hommes sur le terrain et manque lui-même d'être tué. La troupe espagnole se rembarque sous une pluie de flèches. Et c'est le triste retour à Panama.

Pendant ce temps-là, Almagro n'était pas resté inactif. Suivant de peu l'expédition de Pizarre, il s'était embarqué avec soixante-dix hommes en direction du sud, à la recherche de son associé. Au cours de son voyage, il découvrait le fleuve San Juan et, lui aussi, tentait de s'établir au *Pueblo Quemado* , alors que Pizarre venait d'en être chassé. Encouragés par leur victoire récente, les Indiens n'avaient pas eu de peine à mettre en déroute la troupe d'Almagro , ce dernier perdant un œil dans la bataille. Désespérant de retrouver Pizarre et fortement éprouvé par ses revers, Almagro avait rebroussé chemin vers l'Isthme.


N. de Dios
(Colon)
Panama
I. DES PERLES
G. de
S. Miguel
Golfe de Darien
VÉNÉZUÉLA
Medellin
C. Corrientes
R. S. Juan
Bogota
Buenaventura
I. DE LA GORGONA
I. DEL GALLO
COLOMBIE
Pasto
C. Pasado
Quito
Equateur
Puertoviejo
Riobamba
C. de Sta Elena
Chimborazo
ÉQUATEUR
I. DE PUNA
I. Sta CLARA
Tumbez
R. Piura
DÉSERT DE SECHURA
PÉROU
BRÉSIL
S. Miguel
Cajamarca
Huamachuco
Trujillo
Huanuco
Pativilca
Huamanga
Callao
S. Mateo
Lima
Pachacamac
Chinche
Cuzco
Las Salinas
Lac Titicaca
200 Km
Arequipa

Finalement, Pizarre et Almagro font leur jonction au pays de Chichama, voisin de leur point de départ. Ils confrontent leurs informations. Elles sont encore vagues, mais concordent. L’existence d’un vaste royaume au sud de Panama ne fait aucun doute, de même que celle de mines d’or inépuisables. Plus que jamais, l’affaire s’annonce rentable. C’est le moment d’entériner le fameux contrat tripartite. Il importe, d’abord, d’éliminer de la combinaison Pedrarias Davila qui, flairant l’odeur du métal, montre soudain des exigences. Après tout, n’est-il pas le Représentant de Sa Majesté en Terre ferme ? Pizarre se souvient que les prétentions de Diego Vélasquez ont manqué faire échouer la campagne de Cortès . Instruit par ce précédent, Pizarre obtient de Pedrarias qu’il renonce à tous droits sur les terres à découvrir, contre le versement immédiat de mille pesos. Luque, de plus en plus séduit par le projet, fournit à l’association vingt mille pesos, étant entendu que le tiers des richesses conquises lui sera réservé. Pizarre et Almagro jurent sur l’Évangile de respecter les termes du contrat et, comme ils ne savent écrire ni l’un ni l’autre, ils attestent leur bonne foi par un grand signe de croix. Après le contrat de Christophe Colomb avec les Rois Catholiques, celui des trois hommes de Panama est, probablement, l’acte juridique le plus audacieux qui fut jamais dressé. Se partager par avance un trésor plus qu’hypothétique, quelle folie ! Et, pourtant, ces fous allaient avoir raison.

Deux ans après leur première tentative, Pizarre et Almagro reprennent la mer. La flottille se compose de deux bateaux d’assez fort tonnage et de huit canots auxiliaires. L’effectif comprend cent soixante Espagnols – ah ! ce n’est pas la crème, mais prend-on des anges pour un voyage aux Enfers ? – et des esclaves noirs. On emmène des chevaux, sur la foi des services qu’ils ont rendus à Cortès . C’est le fameux pilote Bartolomé Ruiz qui tient la barre

– et de quelle main éprouvée ! L’été bat son plein. Il fait beau. Les auspices sont favorables.

L’itinéraire est le même qu’au premier voyage : la baie de San Miguel, l’Île des Perles, le port de Las Peñas, le cap Corrientes… On débarque à l’embouchure du fleuve San Juan, sur la côte de l’actuelle Colombie. L’endroit est lugubre. Une côte boueuse plantée de mangliers immobiles. Un inquiétant silence. Parfois, une flèche venue d’on ne sait où traverse de part en part la gorge d’un Espagnol. Les trois capitaines se séparent. Almagro a pu ramasser quelques perles et des bijoux d’or, au cours d’une razzia dans le premier village indien. Voilà de quoi appâter les recrues encore hésitantes ! Il repart pour Panama, à la recherche de renforts. Pizarre décide de camper au bord du fleuve, afin de s’informer sur le pays. Quant à Ruiz, il poursuit sa route vers le sud. Il découvre l’*île del Gallo* – l’île du Coq – passe la ligne et double le cap Pasado, en face des îles Galapagos. En chemin, il rencontre une *balza* – sorte de vaste radeau muni d’une voile et d’un gouvernail. Des marchands sont à bord de cette singulière embarcation. Ruiz les interroge. D’où viennent-ils ? De Tumbez. Avec de grands gestes, les Indiens décrivent la ville merveilleuse. Ils déploient des étoffes bariolées, déballent des colliers de perles, font couler dans leurs mains la fluide poudre d’or. Tout cela, ils l’ont acheté à Tumbez. Mais il est, plus loin vers le sud, des cités encore plus opulentes. Pressés de questions, les marchands indiens se taisent. Ils tremblent de frayeur. Gare aux étrangers qui tentent de pénétrer au royaume interdit !

Ruiz revient au fleuve San Juan. Le camp de Pizarre est dans un triste état. Les indigènes n’ont pas cessé de harce ler les Espagnols, se moquant des « cheveux » qu’ils portaient au menton, les accusant d’être formés de l’écume de la mer et les criblant de flèches. Heureusement, Almagro arrive de Panama avec quatre-vingts hommes de renfort. Les trois capitaines, unissant leurs forces, repartent vers le sud. Plus ils progressent et plus le paysage change. Aux plages sablonneuses succèdent des champs cultivés et des villages. On descend à terre. Mais le peuple est hostile, partout.

L'expédition doit constamment se tenir sur ses gardes et, parfois, se mesurer avec un adversaire combatif. On avance pas à pas, l'œil aux aguets et l'arme à la main. Voilà Tacamez. Des milliers d'Indiens – ils ont des clous d'or enchâssés dans les joues – interdisent aux Espagnols l'entrée de la ville. Que faire ? Engager la bataille ? La partie n'est pas égale. L'expédition se retire. Almagro va quérir des renforts à Panama, tandis que Pizarre et Ruiz s'installent à l'île du Coq.

À Panama, il y a du nouveau. Pedro de los Rios vient de succéder à Pedrarias Davila comme gouverneur de la Terre ferme. Cette nomination enlève un allié à Pizarre. Pedro de los Rios, en effet, entend mettre un terme à ces voyages malheureux qui, jusqu'alors, n'ont apporté aucun résultat pratique. Des hommes meurent en vain, qui pourraient être utilement employés à Panama. Et puis, on dit que le torchon brûle entre Pizarre et Almagro . On dit aussi que la révolte gronde à l'île du Coq. Le scorbut, la famine et les flèches indiennes ont exaspéré les mercenaires de Pizarre. Ils sont devenus des loups tout prêts à s'entre-dévorer. Un matin, la troupe de Pizarre, rassemblée sur le rivage, voit poindre une voile à l'horizon. Enfin ! Almagro et ses hommes de relève ! Le navire accoste. Un officier en descend : c'est Juan Tafur, lieutenant de Pedro de los Rios. Il tend à Pizarre une missive du gouverneur. Injonction lui est faite de laisser s'en retourner à Panama ceux de ses hommes qui en manifestent le désir. Libre à lui de poursuivre sa folle entreprise, seul ! Pizarre ne bronche pas. Le moyen de s'opposer à un ordre aussi formel ? Les hommes se concertent du regard. Presque tous brûlent d'envie de fuir l'île maudite. Mais Pizarre ne les quitte pas des yeux. Il est comme un dompteur devant des fauves grondants. L'instant est grave. Il va décider du sort de la conquête. Soudain Pizarre – il ne peut plus se contenir davantage – bondit devant sa troupe chancelante. Il tire un poignard de sa ceinture et trace un grand trait sur le sable. Puis il rugit, en désignant le sud : « *Compañeros* , ce côté est celui de la mort, de la faim et du désespoir. L'autre côté est celui de la facilité. Ici, le Pérou et ses richesses. Là, Panama et la misère. Choisissez, Castillans ! Moi, je vais vers

le sud. » Et, d'un bond, Pizarre franchit le sillon symbolique. Un silence. On se regarde une dernière fois. Puis, Bartolomé Ruiz saute à son tour. Douze compagnons suivent son exemple. Les autres se dirigent vers le bateau de Tafur. Ils ont des mines de déserteurs, mais ne cachent pas leur soulagement. Bientôt, le navire gouvernemental cingle vers l'Isthme. Dans l'île du Coq – une pluie opaque et chaude courbe les palétuviers –, il ne reste plus que Pizarre et ses douze.

Douze, en effet, car Bartolomé Ruiz est parti avec les fuyards, pour les guider sur le chemin du retour. Il reviendra, après les avoir menés à bon port. Quels sont ces douze insensés ? Parmi eux, il en est qui deviendront des *hidalgos* . Quelques-uns le sont déjà. Il y a des Castillans : Alfonso Briseño de Benavente , Juan de Torre , Francisco de Cuellar . Alonso de Trujillo est compatriote de Pizarre. Cristobal de Peralta – sa devise est : *ad summum per alta* – est natif de Baeza et Alonso de Molina vit le jour à Ubeda. Tous deux sont andalous, de même que Nicolas de Ribera , né à Olvera et García de Jérez . Pedro de Candia est grec. C'est lui qui, bientôt, brûlera dix villes et, pour expier son crime, allumera dix lampes devant l'autel de la Vierge. Domingo de Soria Luce , Pedro Alcon , Martin de Paz complèteront la douzaine. Rassemblés autour du terrible Pizarre, les douze conquistadors n'attendent plus que l'ordre de départ vers l'empire du Pérou. Car, maintenant, le nom est prononcé.

En attendant le retour de Ruiz, Pizarre décide de transporter son camp dans une île voisine – la Gorgone –, à dix lieues de l'île du Coq. L'endroit paraît meilleur. Il y a des fontaines et du bois tendre. On peut boire et allumer du feu. Mais la nourriture manque. Rien d'autre à manger que du piment, des écrevisses, des couleuvres et, parfois – quelle aubaine ! – des œufs d'iguane que les conquistadors ramassent dans leur casque. Ils disputent cette amère subsistance aux bêtes. Et quelles bêtes ! Féroces, comme les pumas et les jaguars. Immondes, comme les crapauds et les alligators. De quel acier sont donc faits ces Espagnols, pour ne pas succomber aux morsures de serpents, aux coups de griffe des fauves ! Il est

vrai qu'ils ne quittent pas leur cotte de maille, ni de jour ni de nuit. Ils dorment – si dormir est cet assoupissement lucide –, bottés, cuirassés et l'épée au poing. Il faut se défendre à toute minute. Mais ils sont moins attentifs, dans les ténèbres gluantes, au pas des carnassiers qu'au vol feutré du vampire. Le monstre est aux aguets. Il attend, pour consommer son orgie de sang, l'heure du sommeil.

Pendant sept mois, les compagnons de Pizarre pataugent dans le limon fétide. Les lourds chevaux – car ils ont des chevaux ! – bardés de fer comme aux Croisades, s'enlisent jusqu'au poitrail. Cette vase mouvante aspire les bêtes et les hommes. Dévorés par les moustiques, tremblant de fièvre, trempés de pluie, étouffant sous l'armure, comment les conquérants vivent-ils encore ? Enfin, un matin, Bartolomé Ruiz revient. Il transmet à Pizarre un ultimatum de Pedro de los Rios. Un délai de six mois lui est accordé pour regagner Panama. Six mois ! Il n'y a pas un instant à perdre. La petite troupe s'embarque, non vers le nord, bien sûr ! Mais en direction du sud.

Passée la ligne équatoriale, le décor change. La côte a revêtu sa merveilleuse parure tropicale. Au premier plan : un rideau étincelant de pierreries, qui sont des fleurs et des insectes diaprés. Dans les plis du rideau végétal, aras et ouistitis poursuivent un assourdissant colloque. Au second plan, ce n'est plus la forêt, mais la ligne haute de la cordillère et, visibles déjà, les pentes neigeuses du Chimborazo. L'expédition double le cap de Santa Elena – et sa plage constellée de coquillages à pourpre. Elle croise Santa Clara, l'île des Morts – si bien nommée, car de grandes lagunes de sel la recouvrent comme un linceul. Elle relâche quelques jours à l'île de la Puna. Voici, enfin, le golfe de Guayaquil. Quelle douceur dans l'air ! Et ce ciel qui n'est plus couleur de vert-de-gris, mais semble taillé dans l'éternel saphir ! On contourne un dernier promontoire. Soudain, l'homme de vigie pousse un cri, tend le bras… Tumbez ! Cette ville qui s'allonge dans le repli du golfe, c'est bien Tumbez. Des milliers de maisons cubiques, des palais, des temples miroitent au soleil de l'Équateur. Un port – un vrai port, tel qu'ils n'en ont plus vu depuis Séville – s'ouvre au bateau vermoulu des

conquérants. Pressée sur les quais, une foule bariolée regarde la caravelle espagnole. Stupéfaction, de part et d'autre. Cette tour flottante, ces hommes blancs parsemés de poils et vêtus de fer… Succédant à la jungle atroce, cette ville lumineuse… « Ce sont des dieux ! » chuchote le peuple de Tumbez. « Est-ce la fin du cauchemar ? » pensent les Espagnols.

Le premier à descendre à terre est Pedro de Candia , bientôt suivi de Molina et de quelques autres. De l'avis de tous, la prudence s'impose. Un fonctionnaire local accueille les étrangers et les promène dans la ville. Une triple enceinte fortifiée, une garnison importante protègent Tumbez. Il n'est pas question de chercher à s'en emparer. Pizarre se borne à établir des contacts politiques avec les autorités du pays. On échange des politesses. Pedro de Candia , excellent tireur, fait des merveilles avec son arquebuse. Pizarre reçoit en présents des vases d'or, des étoffes précieuses et des bijoux. Salamalecs et sourires. On se sépare bons amis. Les Espagnols se rembarquent, emmenant avec eux quelques indigènes de Tumbez et des lamas – ces animaux étranges qu'ils n'ont jamais vus, serviteurs fidèles, en même temps que divinités.

Pizarre rapporte à Panama bien plus que des trésors, une moisson de renseignements. Il a appris – cette fois, de source sûre – qu'à plusieurs centaines de kilomètres au sud de Tumbez, et par-delà de hautes montagnes, un roi très puissant régnait sur un empire immense. Il était en lutte avec un roi voisin qui s'apprêtait à lui ravir son trône. Cette information remplissait d'aise Pizarre. Tel Cortès au Mexique, il compte bien exploiter la rivalité des deux princes et appliquer, lui aussi, la formule de Machiavel : *Divide ut regnes* .

Allons ! ces trois ans de misères n'auront pas été vains. Pizarre connaît maintenant le nom de ceux qui gouvernent au Pérou : les Incas. Mieux encore, il sait le secret de leur faiblesse. Le regard qu'il jette sur Tumbez est déjà celui d'un vainqueur.

LE COMMUNISME INCA : DES FILS DU SOLEIL AUX LOIS SOCIALES

Si l’on tire un trait de Quito, capitale de l’Équateur actuel, à Trujillo, sur la côte pacifique du Pérou et qu’on le prolonge jusqu’au lac Titicaca, sur la frontière péruvo-bolivienne, on obtient un angle obtus, largement ouvert, qui embrasse l’empire inca – le Tahuantinsuyu. Encore qu’à l’apogée de sa puissance cet empire débordât le Pérou, l’Équateur et la Bolivie et absorbât la presque totalité de l’Argentine et du Chili. Territoire immense et qui, cependant, offre au voyageur trois aspects bien tranchés. La *costa* , étroite et tournée vers l’océan Pacifique. La cordillère des Andes. Entre les deux versants, un plateau que tapissent la *sierra* et sa *pouna* couleur de cendre. C’est le refuge des lamas, le repaire des aigles, mais aussi la patrie des empereurs-dieux. Enfin, vers l’est, la *selva* allonge jusqu’au Brésil sa toison ténébreuse. Paysage tragique et déconcertant, qu’on peut définir d’un mot : solitude. Parfois, poussant devant lui son troupeau, un berger. Songe-t-il au berger d’or qui, dans le jardin métallique de Cuzco, gardait jadis des vigognes en or au regard d’émeraude ?

Épousant curieusement la légende aztèque, la tradition inca rapporte les exploits d’un demi-dieu blanc venu de la mer et qui manifesta sa puissance en foudroyant une montagne. « Esprit de l’abîme, fondateur de la lumière céleste », Viracocha possédait, lui aussi – comme tous les précur seurs – les attributions de conducteur de peuple, d’architecte et de prêtre. En outre, il était créateur. Il modelait des hommes, non avec le limon, mais dans la pierre. Et ces statues s’animaient. Un jour, après avoir étonné le monde de ses prodiges, Viracocha repartit vers le nord, du côté de la mer.

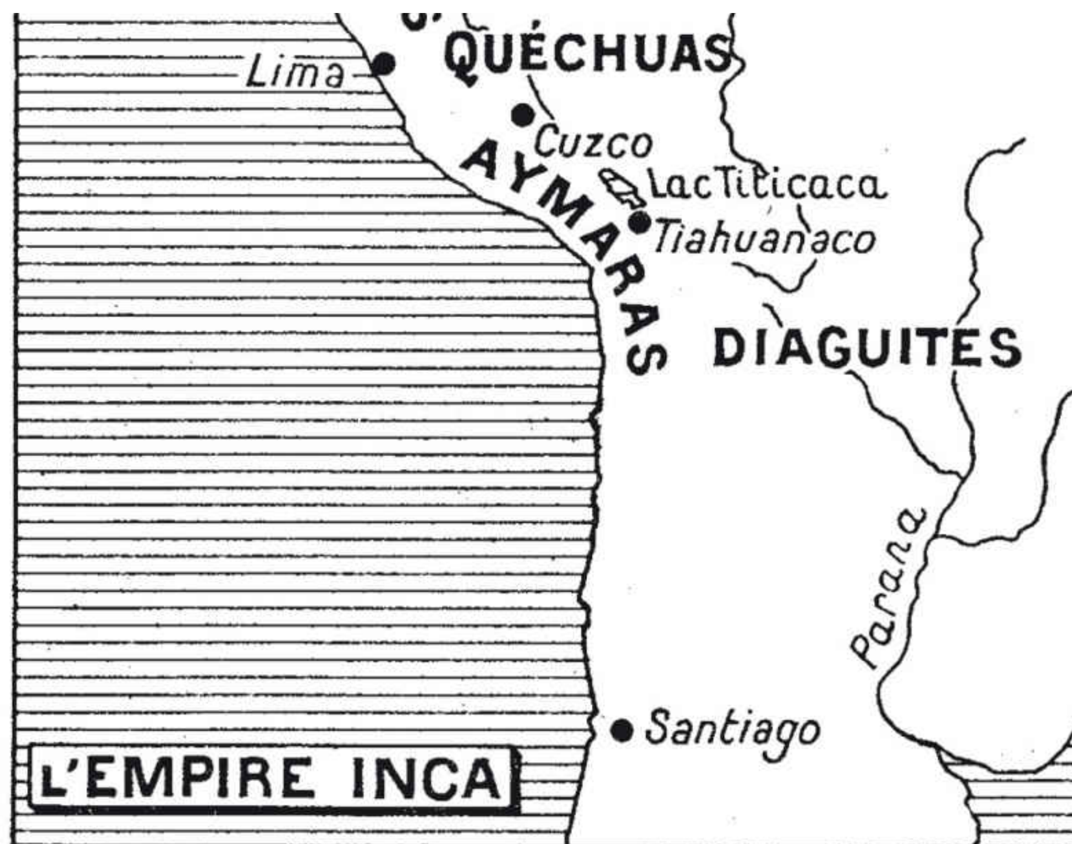
Longtemps plus tard – des années ou des siècles –, un homme arrive sur le plateau andin, venant du lac Titicaca. C’est Manco-Capac. Il est accompagné de Mama-Ocllo, son épouse et sa sœur, en même temps. Voilà le premier Fils du Soleil.

Qui habitait, alors, le futur empire inca et depuis combien de temps ?

Topographiquement et du nord au sud, une série de confédérations s’ordonnaient autour de centres principaux. Les Chibchas, à Bogota. Les Caras – une race de géants – à Quito, qui devaient fournir la dynastie des Schyris. Les Chimous avaient leur capitale à Chanchan, près de Trujillo. Ils étaient issus du flot malayo-polynésien qui, depuis des millénaires, battait la côte du Pacifique, du Mexique à la Terre de Feu. Les Quéchuas, ancêtres des Péruviens, s’étaient installés sur les hauts plateaux andins, au pays du « soroche », ou mal des montagnes. Leur capitale était Cuzco. Enfin, au sud, à la frontière de l’actuelle Bolivie, aux bords du lac Titicaca, il y avait les Aymaras, fondateurs des Tiahuanaco.

Il semble que ces peuplades vivaient en bonne intelligence. Mais leur morale était rudimentaire. Ils adoraient des arbres ou des bêtes. Inhabiles à l’art de gouverner, ils étaient passés maîtres dans le travail de la pierre. Pachacamac, Cuzco, Machou Pichou… Autant d’énigmes. Ces ruines encore debout, ces pans de murailles, ces visages terrifiants taillés





L'EMPIRE INCA

dans le roc, ces étoffes et ces poteries recouvertes de signes incompréhensibles témoignent qu'avant l'arrivée des Incas, une civilisation barbare, mais, à certains égards, très haute, régnait sur le plateau andin. Cependant, elle reste indéchiffrable. Sans doute ne saura-t-on jamais quels étaient les hommes, les lois et les dieux qui, pendant deux mille ans – peut-être beaucoup plus, d'aucuns parlent de dix mille ans ! – s'imposèrent entre Bogota et le lac Titicaca, avant que les dynasties incas prennent en main la charge de l'empire.

Manco-Capac était donc parti de Tiahuanaco. Le premier conquistador inca entreprenait son aventure, au moment même où Quetzalcoatl réalisait l'unité du Yucatan. Deux actes simultanés, mais non liés. Car, aussi stupéfiant que cela paraisse, l'empire inca et l'empire aztèque ne se firent jamais la guerre, pas plus qu'ils ne contractèrent d'alliance. Ils s'ignoraient. Pourtant, le chemin n'était pas tellement long de Mayapan à Cuzco ! Il n'y avait qu'à suivre l'étroit ruban de l'Amérique Centrale. Quelle rencontre, alors ! Une entente entre Montezuma et Atahualpa, les monarques régnant au moment de la conquête espagnole, aurait bien gêné les affaires de Cortès et de Pizarre. Mais l'Inca ne savait rien de l'Aztèque. L'Aztèque ne connaissait pas l'Inca.

Comment l'empire aztèque et l'empire inca pouvaient-ils s'ignorer ? Pourtant, c'est là un fait. Les grands royaumes indiens de l'Amérique vivaient repliés sur eux-mêmes. Lorsque Cortès rencontra Montezuma, il y avait vingt ans que les Espagnols étaient installés à Saint-Domingue – à trois mille cinq cents kilomètres de Mexico, L'empereur aztèque n'en savait rien. Et les Schyris de Quito ne soupçonnaient pas qu'à douze cents kilomètres de chez eux – à Panama – il y eût des hommes blancs. Comment eussent-ils imaginé des terres et des peuples de l'autre côté de la mer « orientale » ?

Tout occupée à se donner des lois, à nourrir ses peuples, à révérer ses dieux, l'Amérique précolombienne ne tournait que rarement ses regards vers

l’est. On ne sait pas – on ne saura jamais – ce qu’imaginaient les Incas et les Aztèques au-delà des terres connues ou des mers, également pour eux ténébreuses. Si grand, d’ailleurs, était l’orgueil des souverains qu’ils ne pouvaient concevoir d’autre empire que le leur. C’est ainsi que les Aztèques avaient divisé le monde en zones correspondant aux quatre points cardinaux, chacune habitée par un dieu. Le pouvoir de ce dieu se confondait avec la nature du climat. Le sinistre « Seigneur de la Mort » régnait au nord. Le dieu de la pluie et celui des nuages résidaient à l’est. Concordance climatique sans rapport avec la géographie. Très avancés dans le domaine de l’astronomie, les premiers Américains connaissaient mieux le ciel que la terre. Ils savaient suivre les mouvements du soleil, de la lune et des astres. Mais ils ignoraient les limites de leur monde. Le sens des dimensions géographiques leur échappait et l’univers se présentait à eux comme une vaste terre ferme entourée d’eau, à l’image de Tenochtitlan. Aucune curiosité à cet égard. Aucune doctrine non plus. Si même, d’ailleurs, les habitants primitifs de l’Amérique avaient pressenti l’existence d’un continent à l’est, les faibles moyens nautiques dont ils disposaient leur en eussent interdit l’accès. Il y eut des échanges humains par voie maritime, entre le Japon et l’Australie d’une part, et l’Amérique. Probablement, aussi, de hardis navigateurs noirs s’élancèrent de la côte africaine – Guinée ou Congo – vers l’Amérique du Sud et l’atteignirent sur son flanc brésilien. Mais rien ne permet de supposer qu’il y eut des tentatives de ce genre dans le sens inverse. En tout cas, s’il y en eut, elles n’aboutirent pas, si l’on ajoute à la qualité médiocre des flottes indiennes le fait que les courants marins et les vents alizés leur étaient contraires. On peut imaginer des jonques chinoises ou japonaises portées par les courants sur les côtes nord-américaines ou des barques congolaises déportées vers l’Amérique du Sud. Mais ces liaisons éphémères étaient à sens unique. Les premiers Américains qui mirent le pied sur le Vieux Continent, après avoir traversé l’Atlantique, furent ceux que Christophe Colomb emmena au retour de son premier voyage. Avant eux, personne des leurs ne s’était risqué sur la mer Océane.

Tiahuanaco ! Une ville cyclopéenne bâtie sur un terre-plein gigantesque, à près de trois mille neuf cents mètres d'altitude, en plein cœur des hautes terres andines. Sur le glacis bleu-noir du lac légendaire, des pirogues de bambou glissent dans un éclaboussement d'or. Tout autour, des sommets de sept mille mètres font un amphithéâtre violet qui se confond avec le tendre azur du ciel. Paysage poignant, car l'homme y a laissé l'empreinte herculéenne d'un génie dont le sens et l'inspiration demeurent obscurs, mais qui dépasse les limites du possible. Qu'on en juge.

L'originalité de Tiahuanaco réside dans la superposition d'architectures successives qui marquent les époques d'une des cités les plus anciennes du monde – la plus ancienne, si l'on en croit la tradition. D'énormes pierres, mal équarries, mais portant en relief des visages humains, témoignent que, dans les temps les plus reculés de la préhistoire, une ville s'élevait au bord du lac Titicaca. Faut-il croire ceux qui affirment que la première Tiahuanaco fut le refuge des peuples chassés de leur habitat, au moment des grands bouleversements de l'ère tertiaire ? Les Atlantes ayant survécu à l'engloutissement de l'île enchantée seraient parvenus au plateau andin. C'est eux qui auraient introduit au Pérou l'industrie du bronze. L'apparition du fer comme matériau de construction caractérise la seconde époque. Elle correspond à une sorte de perfection dans l'art de tailler la pierre qui n'a jamais été égalée.

Tiahuanaco est, en fait, la réunion de deux villes : Acapana, « le belvédère » et Pumapuncu, « la porte des pumas », distantes l'une de l'autre d'à peine un kilomètre. Il ne reste de Pumapuncu que d'énormes blocs monolithiques, piliers de quelque temple ou palais de justice. Certains de ces blocs gisent sur le sol, à l'état brut ou à demi travaillés. Il est probable que les ouvriers, surpris par un cataclysme, ont abandonné précipitamment leurs chantiers, après avoir amené jusqu'à pied d'œuvre ces pierres colossales. Quelle épidémie, quelle invasion, quel tremblement de terre ont fait ainsi le vide aux environs de Pumapuncu ? De même, en Haute-Égypte, dans la carrière d'Assouan, voit-on le désert jonché de rocs que les tailleurs de

pierre ont à peine effleurés. Ce geste inachevé des pylônes pharaoniques, ces rocs délaissés par les esclaves aymaras suggèrent, plus éloquemment encore que le dessin des bas-reliefs, l'image dramatique d'un peuple terrifié, fuyant, sous un ciel noir, on ne sait quelle effroyable catastrophe.

Acapana comprend deux enceintes, surélevées de plusieurs mètres et marquées par de grands piliers quadrangulaires. À l'intérieur de ces enceintes, des blocs épars, des plates-formes renversées, des statues géantes mutilées. Tout autour serpentent des restes de canalisations. Forteresse ou temple, Acapana n'a pas livré son secret. La matière des monuments est belle : un assemblage de pierres rouges d'origine volcanique et de pierres grises. Et, pourtant, il y a loin des carrières à Tiahuanaco ! La plus proche est distante de six à sept kilomètres. La plus lointaine, mais la mieux fournie, se trouve à soixante kilomètres. Comment firent les premiers Péruviens pour transporter ces blocs gigantesques, dont certains pesaient plus de quinze mille kilos ? Sans doute connaissaient-ils le levier. Il est probable, aussi, qu'ils utilisèrent le portage par eau ou bien qu'ils creusèrent des canaux par où glissaient jusqu'aux chantiers les monstrueux monolithes, arrachés des entrailles de la terre avec des outils dont on ne connaît ni la forme ni la matière. Au même moment, les frères méditerranéens des constructeurs d'Acapana édifiaient des pyramides, érigeaient des obélisques, plantaient des colonnes de granit aux bords du Nil. Ces millions d'esclaves, aux épaules zébrées de coups de fouet, on les voit cheminer, ruisselants de sueur et de sang, de la carrière d'Assouan à la Vallée des Rois, de la carrière de Kayapa au temple d'Acapana. Double théorie parallèle qu'un océan sépare. Mais les dieux sont pareils et les pierres ne seront jamais assez pesantes ni assez belles – ni leur grain assez pur, pour satisfaire aux exigences d'un culte impitoyable, celui du Soleil. Car le Soleil est dieu, aussi bien en Égypte qu'au Pérou. Il s'appelle Inti sur le plateau andin et Amon-Râ dans le delta du Nil. Et les mêmes divinités secondaires, hostiles ou bienfaisantes, peuplent les panthéons égyptien et inca. Troublante similitude entre deux

modes de construire et d'adorer ! Cependant, plus de dix mille kilomètres séparent le portail d'Évergète, à Karnak, de la Porte du Soleil, à Tiahuanaco.

Taillée dans un seul bloc – trois mètres et quatre-vingt-quatre centimètres de large, deux mètres et soixante-treize centimètres de haut, cinquante centimètres d'épaisseur –, la Porte du Soleil marque l'entrée du royaume disparu. Massive et pourtant finement proportionnée, elle démontre une technique savante. On songe alors, à la Porte des Lions de Mycènes. Pour quel Agamemnon fut élevé cet orgueilleux portique et pour célébrer quel triomphe ? Au centre du monument, une figure énigmatique, coiffée d'une auréole et portant un sceptre à chaque main. Tout autour, des têtes humaines, surmontées de becs de faucon. Des êtres étranges, pourvus d'ailes et de queues et munis aussi d'un sceptre, semblent voleter autour de la figure principale, comme un essaim burlesque d'abeilles ou comme les coryphées d'un ballet sacré. Parmi les piliers, dont le temps ne parvient pas à ronger les angles et les statues aux visages blessés, le linteau indéchiffrable de la Porte du Soleil est le seul vestige complet de l'antique Tiahuanaco. Mais il ne jette aucune lueur sur ce qu'était la cité cyclopéenne, lorsque Manco-Capac et son épouse incestueuse quittèrent, en l'an mille de l'ère chrétienne, les rives du lac Titicaca, pour civiliser ce qu'ils pensaient être le monde.

Lorsque l'Aymara Manco-Capac arrive à Cuzco, capitale des Quéchuas, un monarque y règne. Mais c'est un monarque de paille, un mannequin. En fait, ce sont les seigneurs qui commandent. Car, au pays de Cuzco, le régime est féodal. Les intrigues des nobles s'emploient à saper le peu qui subsiste encore du pouvoir royal. L'instabilité politique, les excès et les prétentions d'une féodalité de plus en plus exigeante agissent sur les mœurs. En vain le clergé s'efforce-t-il d'enrayer l'immoralité des milieux dirigeants. Il n'y apporte, d'ailleurs, qu'un zèle assez tiède. Il a fait cause commune, en effet, sur le plan politique, avec la féodalité. Longuement ourdie dans l'ombre, la conspiration des seigneurs et des prêtres contre le roi finit par éclater. Le souverain est chassé de son palais. Il quitte la capitale. Il s'enfuit dans la montagne. Manco-Capac, alors, prend le pouvoir. Doué d'un génie politique

peu commun, il invente – ou reprend à son compte – la formule de la religion d'État et, en prenant appui sur le clergé, il mate la féodalité. Les seigneurs rentrés dans le rang, les prêtres fonctionnarisés, il ne lui reste plus qu'à appesantir son poing de fer sur les têtes courbées de son nouveau peuple. Désormais, il réunira sous sa couronne les Quéchuas et les Aymaras. Pour garder ses frontières et maintenir l'ordre intérieur, il créera une armée forte et disciplinée. Ses allusions fréquentes à son origine divine lui faciliteront les choses. Comment résister à celui qui a dit : « Viracocha et le Soleil, mon père, ont, dans leur sagesse, décidé le sort de ma race et la route remplie de succès que doivent parcourir mes descendants… » ? Avec Manco-Capac, commence la dynastie inca.

Tandis que ces événements se passent à Cuzco, l'Europe traverse une crise singulièrement semblable. En Angleterre, au Portugal, en Toscane, les seigneurs féodaux triomphent. Mais, en France, l'avènement des Capétiens annonce le déclin, puis la mort de la puissance féodale. Louis le Gros, avec l'appui du clergé, engage un combat sans merci contre les seigneurs et leur fait rendre gorge. Il restaure l'autorité royale, rend la couronne héréditaire et centralise le pouvoir. C'en est fait des grands vassaux et de leur arrogance. Ils sont renvoyés à leurs domaines. Le roi de France est le Roi. Et l'Église est à sa dextre.

Ce rapprochement mérite d'être souligné. Rien de nouveau, en effet, lorsqu'il s'agit du gouvernement des hommes.

À sa mort, Manco-Capac laisse un État aux dimensions encore relativement modestes, mais doté d'une armature administrative et politique qui assurera sa durée. Sinchi-Roca, son successeur, achève de briser les dernières velléités de résistance des seigneurs. Il fait mieux. Il s'empare de leurs terres et les annexe à la Couronne inca. Ainsi faisant, il affirme le double caractère de la politique que les souverains de Cuzco entendent pratiquer et pratiqueront, en fait, jusqu'à la Conquête espagnole : maintenir la paix et l'unité intérieures, étendre l'empire au maximum. Ces deux mots d'ordre, chaque monarque inca les passera à son héritier. Aucun ne les

trahira. La continuité et la fermeté, durant cinq siècles, d'une telle politique, menée avec vigueur, voilà le secret de cette construction impériale qui, au moment où Pizarre débarquait à San Mateo, embrassait l'Équateur, le Pérou, la Bolivie et la majeure partie de l'Argentine et du Chili.

Deux cents ans après la prise du pouvoir par Manco-Capac, un grave danger est près de fondre sur l'empire. Il vient du sud-est. Des tribus errant le long du Paraguay ont décidé de s'unir. Elles forment une vaste confédération, organisent une armée et marchent sur la Bolivie. Enhardis par leurs premiers succès – ils bousculent sans peine les Chiriguanes –, les Paraguayens se dirigent, alors, vers les plateaux. Mais, avant même qu'ils aient eu le temps de mettre le siège devant Cuzco, Inti-Yupanqui, le cinquième Inca, leur inflige une défaite sanglante. Puis il les soumet, élargissant ainsi vers le sud le territoire qu'il a reçu de ses prédécesseurs. En même temps, il pousse ses armées jusqu'à la mer, non loin d'Arequipa, près de la frontière bolivienne. Il faut avoir des débouchés sur la mer. Désormais, les Incas contrôlent le Pacifique, tout le long de la côte péruvienne.

Ce mouvement vers la mer se poursuivra avec Yahuar-Huacac et Pachacutec, qui subjugue la confédération chimou. Tupac, le dixième souverain inca, poursuit et complète cette expansion inouïe. Vers le nord, il soumet les tribus de Quito et la baie de Guayaquil, c'est-à-dire tout l'Équateur. Vers le sud, il lance une campagne au Chili, qui réussit au-delà de toute espérance. Lorsque Huayna, son fils, monte sur le trône – l'année où Isabelle monte sur celui de Castille – son pouvoir et sa juridiction s'étendent de Quito jusqu'à Santiago. Il transfère sa résidence de Cuzco à Quito. De là, Huayna – devenu Huayna-Capac –, dirige et s'efforce de coordonner les mouvements de cet empire démesuré. Et puis, quel excellent observatoire pour surveiller les tribus caras et chimous, encore effervescentes ! Peut-être, aussi, une tête de pont vers le nord mystérieux.

Maintenir la paix et l'unité intérieures. Étendre l'empire au maximum. Par quels moyens ? C'est par bonds successifs que s'accomplit l'empire inca. La méthode était simple et comportait deux temps. D'abord,

l'expédition militaire vers un point désigné. La réduction de l'adversaire par les armes. Puis l'occupation de la province conquise. Les lois du vainqueur devenaient celles du vaincu. Les prisonniers étaient libérés. Les chefs et les fonctionnaires faisaient leur soumission à l'Inca. On procédait au recensement de la population. Les ennemis de la veille devenaient des alliés. Les soldats défaits, enrôlés dans les rangs incas, grossissaient l'armée impériale. En somme, la conquête politique suivait de près l'action militaire. Et le souverain suprême, tel l'*imperator* romain, visait moins à écraser l'adversaire qu'à gagner de nouveaux sujets. Absorption et non destruction. Parfois, aussi, on évitait la guerre. L'extension se faisait, alors, par voie diplomatique. Le traité d'alliance remplaçait l'ultimatum. Ou bien, on célébrait en grande pompe des mariages politiques. Ainsi, Lloque-Yupanqui contribua-t-il, en épousant la fille d'un puissant voisin, à élargir l'empire.

Si les moyens mis en œuvre par les Incas pour parachever leurs acquisitions territoriales pouvaient s'inspirer d'une certaine improvisation – tenant compte des situations locales –, par contre, ceux qui commandaient l'organisation intérieure étaient invariables. Les cadres de l'État inca avaient la rigidité du fer.

La base du système social était l'*ayllu* , à l'origine simple famille, devenue par extension clan et tribu. Le chef de l'ayllu portait le nom de *capac* . On l'appelait aussi l'*inca-capac* , le terme « inca » s'appliquant non à la fonction, mais à la tribu. Par la suite, une confusion s'établit entre le nom de la tribu et celui du chef. D'abord élus par la communauté, les incapacs sortirent peu à peu du rang et formèrent une aristocratie, un collège de nobles, puis une dynastie. Afin que leur pouvoir fût incontesté, les capacs se prévalurent, auprès du peuple, d'une origine divine. Descendants du Soleil – Inti – et n'attendant que son bon plaisir pour y retourner, les capacs constituaient la pépinière de chefs, l'élite dont l'Inca suprême représentait la tête.

Le pouvoir de l'Inca était absolu, encore qu'il fût attentivement contrôlé et limité par son Conseil. Mais son autorité sur le peuple s'exerçait

pleinement. Autorité à la fois débonnaire et tyrannique. Un paternalisme de Bon Dieu – n'était-il pas dieu ? – composant avec la dureté d'un dictateur sans pitié. Père et juge. Rien ne devait lui échapper, même pas les pensées les plus secrètes de ses sujets. Il régnait aussi sur les consciences. Nul n'avait le droit de regarder en face cette Majesté aveuglante.

Comment fonctionnait cette énorme machine administrative et sociale ? Toutes les terres de l'empire apparte naient de droit à l'Inca. Mais, dans la pratique, elles étaient divisées en trois parties égales : celles du Soleil, celles de l'État et celles de la communauté. Chaque famille recevait une fraction de la part communautaire, appelée *topo* . Cette fraction de terrain lui appartenait en propre, sous la réserve qu'elle ne devait être ni aliénée, ni laissée en friche. Elle était proportionnée au nombre des membres de la famille et retournait à l'État, lorsque celle-ci s'éteignait. L'attribution aux cultivateurs d'un topo ne les dispensait pas de servir sur les terres de l'État, de vingt-cinq à cinquante ans. Cette sorte de service civique obligatoire tenait lieu d'impôt. Les cultivateurs conservaient le produit de leurs récoltes, de même qu'ils étaient propriétaires de leur maison et de leur cheptel. Quant aux produits des terres du Soleil et de l'État, ils étaient normalement affectés aux besoins du clergé et de la nation. Les citoyens ayant atteint cinquante ans tombaient à la charge de l'État.

Ainsi, l'Inca régnait, inaccessible au vulgaire, enfermé dans son palais flamboyant d'or. L'élite – prêtres, officiers, hauts fonctionnaires –, organisait et dirigeait. Et puis – en l'absence d'une classe moyenne, encore moins d'une bourgeoisie –, il y avait le peuple, sans transition. Le peuple dont la fonction essentielle était de faire la guerre et de travailler la terre. Car la notion de travail pénétrait le système social. Surtout, pas d'oisifs ! Ils propagent le pire exemple, celui de la paresse. Aussi, l'obligation au travail et son corollaire, le contrôle du rendement, n'étaient-ils discutés par personne. D'ailleurs, les Incas s'employaient à rendre le labeur supportable, voire attrayant. Le travail dans la joie. Lorsque leur tour venait de cultiver les terres du Soleil, les Péruviens revêtaient des habits de fête et s'y

rendaient en chantant. Les jours de fête chômés étaient nombreux. Chômés, mais non libres. Exercices rituels, danses et chansons consacrées à l'Inca, louange du régime. Tout était « dirigé », même les loisirs, au royaume des Fils du Soleil.

La dépendance étroite dans laquelle se trouvait le peuple par rapport à l'État, le fait qu'il tirait de lui – et de lui seul –, sa subsistance, sa raison d'être, sa vie, lui créaient une mentalité particulière. Pourquoi le Péruvien se serait-il soucié de ses enfants, puisque l'État s'en préoccupait pour lui et pourvoyait à leur établissement ? Pourquoi aurait-il économisé sur sa récolte, alors que, l'an prochain, il pouvait compter sur une récolte équivalente. Au pire – et dans le cas de fléau –, les greniers publics ne regorgeaient-ils pas de céréales destinées à la communauté ? Pourquoi aurait-il thésaurisé pour ses vieux jours, puisque l'État lui assurait une retraite, à partir de cinquante ans ? Pourquoi, enfin, aurait-il envié l'élite, qui le dispensait de réfléchir et de prévoir ? Que lui demandait-on ? Obéir. Pas autre chose. Que lui donnait-on en échange ? La sécurité. Ce qui ne veut pas dire le bonheur. Mais ce mot étrange ne lui disait rien. On ne le lui avait jamais appris.

Socialiste et hiérarchisé, l'État inca était, aussi, religieux. Moins peuplé que le panthéon aztèque, celui des Incas était présidé par le Soleil, Inti, ancêtre de la dynastie. Son épouse était la Lune. Deux autres dieux : Pachacamac et Viracocha, « l'esprit des entrailles ardentes de la terre et de la lave bouillante », sont représentés sur le fronton des temples. La nation inca ayant été formée par le rassemblement, sous un sceptre, de plusieurs peuples différents – Aymaras, Chimous, Quéchuas, Caras –, chacun de ceux-ci avait apporté ses dieux. Le pouvoir central avait estimé politique de laisser aux tribus subjuguées ou alliées la liberté de leur culte. Mais, primant ces divinités secondaires, il y avait un dieu officiel : Inti.

La splendeur du temple de Coricancha ou « Maison d'Or », élevée à Cuzco en l'honneur d'Inti, consacre la gloire de la religion d'État. Car Inti n'est pas seulement le dieu des Incas, il est leur père. On comprend qu'ils aient tenu à marquer, aux yeux du peuple, cette alliance divine, par le plus

grandiose des monuments. Il fallait éblouir ces primitifs, pour que pas même l'ombre d'un doute ne les effleurât. Une triple muraille, faite de pierres polies juxtaposées, entourait le temple du Soleil. À l'intérieur, des salles dédiées à Inti, puis à la lune, à la foudre, à la planète Vénus, à l'arc-en-ciel et aux étoiles, se succédaient en enfilade. Les murs intérieurs étaient entièrement revêtus de plaques d'or. Un nombreux personnel demeurait au temple. Les prêtres de toutes classes, depuis le capac jusqu'à ceux qui préparaient la *chicha* , les vestales préposées à la garde du feu sacré, les oracles et les serviteurs. Assises sur des chaises d'or ou sur des bancs de pierre où étaient incrustés des émeraudes, les momies des Incas défunts montaient une garde funèbre.

Ainsi tournait la lourde machine inca, sous le signe de la sécurité sociale et de la paix civique. Les délits étaient rares. Non tant à cause de la rigueur des châtiments que parce que le crime ne tentait pas. À quoi bon voler à son voisin ce que l'on possède chez soi ou ce que l'État ne fait pas de difficulté à vous donner ? Et, pour tuer, il faut convoiter, aimer ou haïr. Les fourmis de la fourmilière inca ignoraient la passion. D'ailleurs, la police aurait prévenu leur geste, avant même son accomplissement. Secrète ou publique, la police était partout, à chaque carrefour, dans chaque maison. Elle était l'auxiliaire le plus redoutable du pouvoir.

Tout était prévu pour que le peuple n'eût jamais lieu d'être mécontent. Il n'y avait pas de pauvres, à Cuzco. Les veuves étaient soutenues, les invalides de guerre touchaient une pension, sous la forme de vêtements et de vivres, puisque la monnaie n'existait pas. Les infirmes vivaient aux frais de la communauté. Ils étaient tenus, cependant, de fournir à l'Inca, chaque année, un tube empli d'insectes. Tribut symbolique qui justifiait leur droit à la vie.

Ce monde impeccable et transparent était assez semblable à ces horloges anciennes dont le mécanisme apparaît sous un verre. Pas un grain de poussière dans les rouages. Pas une tache sur le marbre immaculé du socle. Une perfection inexorable.

Vers la fin de son règne, et alors qu'il peut considérer comme accomplie l'unité de l'empire, Huayna-Capac est informé par ses guetteurs de la région de Tumbez que de « grandes maisons flottantes », pleines de « monstres barbus », croisent au large du golfe de Guyaquil. Avant qu'il ait pu prendre des dispositions, il meurt. Il avait, par testament, partagé en deux son énorme héritage. Le sud de l'Empire, avec sa capitale Cuzco, pour Huascar, son fils légitime. Le nord, centré à Quito, à son fils naturel, Atahualpa. Les deux princes prennent possession de leur royaume. Bien que très loin l'un et l'autre – Huascar à Cuzco, Atahualpa à Quito –, ils se supportent malaisément. Bientôt, ils s'affronteront. Songent-ils, ces frères ennemis, qu'en rompant leur alliance, ils vont frapper à mort l'empire du Soleil ?

À l'instant où Huayna-Capac expire à Quito, où ses deux fils lui succèdent en s'épiant haineusement, François Ier est battu, à Pavie, par les Espagnols. Et des Espagnols, menés – avec quelle poigne ! – par Pizarre, mettent pied en territoire inca, au pays des Chimous.

Ces « monstres barbus », qui hantèrent l'agonie du vieil empereur indien, sont donc bien des Espagnols, hier vainqueurs du roi de France, aujourd'hui à la recherche d'une proie qui soit à la mesure de leur faim. Ils rencontreront un monde statique, mathématique et froid comme une constellation de pierre.

Les Espagnols briseront cette horloge minutieuse.

Voici que va s'effacer, puis disparaître dans les limbes de l'histoire cette Amérique d'avant Christophe Colomb . Il faut tenter d'en saisir les mouvements et d'en surprendre l'architecture essentielle.

Un incessant brassage de tribus et de races, les plus robustes – ou les plus rusées –, subjuguant les plus faibles. Primauté de la loi du plus fort.

Des invasions, des « raids » venant presque toujours du nord et dirigés vers le sud – du désert à la forêt, des glaciers aux plages brûlantes. Manger et avoir chaud.

Des périodes de paix, parfois de bonheur, alternant avec des saisons de malheur et de famine.

Précédant les armées, les prêtres, portant les effigies de leurs dieux, comme des ostensoirs. Ainsi, l'étendard de Constantin, après sa victoire sur Maxence, portait ces mots : *In hoc signo vinces* . Ainsi, les aigles impériales, haussées sur le front des troupes romaines, assuraient l'immortalité au soldat. « Tu vaincras par ce signe. » Le signe éternel des dieux, témoignant que le Ciel approuve le guerrier et que la cause est bonne.

Ces dieux, quels sont-ils ? Différents et nombreux, bien que présentant tous un air de famille. Évangéliques comme Quetzalcoatl, sanguinaires comme Huitzilopochtli, bienfaisants comme Inti, assoiffés de sang frais ou affamés de douceur, ils se rencontrent tous sur un seul point : l'homme n'est rien et ne peut rien sans eux. Il doit obéir. Point de salut personnel.

Des hordes, puis des tribus, puis des peuples, on voit se détacher des maîtres, des conquérants, des généraux. Ils sont, à la fois, militaires et religieux. La cuirasse et la robe. Des dictateurs s'imposent. Mais leur carrière est rarement longue. Leur fin est souvent tragique. D'autres prennent leur place. Ce sont eux qui, se décollant volontairement du troupeau pour se mettre à sa tête, forcent l'adhésion du peuple, et non celui-ci qui les choisit. Mystique du chef. Mystique de l'élu, aussi, rejoignant ou précédant la tradition mosaitique du conducteur de peuple, en même temps grand prêtre et chef d'armée. Messie, quelquefois. Berger dont la houlette est un sceptre ou une crosse. Parfois, il fait jaillir l'eau des rochers.

Pas seulement des généraux et des mages, mais aussi des savants. Le mot n'est pas trop fort. Les Incas ne sont pas seulement architectes, arpenteurs, astronomes et cartographes. Ils sont, probablement, les pères de la chirurgie. En faisant mâcher de la coca à leurs malades, ils devancent la cocaïne et inventent l'anesthésie. Mieux encore, ils pratiquent la trépanation. En 1953, deux chirurgiens péruviens, passionnés d'archéologie, trouveront dans les ruines de ce qui fut sans doute une sorte de Faculté inca, des scalpels et des bistouris en obsidienne. Ils tenteront d'opérer un blessé grave en utilisant ces instruments. Ils ouvriront le crâne du patient, enlèveront un caillot sanguin de la zone pariétale gauche et auront recours pour la ligature au procédé du

« tourniquet inca ». L'intervention durera qua torze minutes et réussira parfaitement. Émouvante vision que celle de ces mains modernes gantées de caoutchouc, saisissant les outils des chirurgiens incas – leurs ancêtres ! On voit luire sous le feu du miroir scialytique l'arête des bistouris – couleur de lave.

Des empires faits, défaits et refaits. Des empires ? Plutôt des confédérations provisoires, qu'un coup de vent disloque. Vastitudes sans fin. Le Yucatan, cette petite corne s'avançant vers La Havane, sur la mer des Antilles, est plus grand que la France. L'empire inca couvre la presque totalité de l'Amérique du Sud. Qu'on ne s'y trompe pas, pourtant ! Un dixième, seulement, de ces terres est peuplé. Le filet que les conquistadors rouges ont tendu de Mexico à Santiago a les mailles très lâches. Il y a des capitales somptueuses : Tenochtitlan, Cuzco, Tiahuanaco… Certaines comptent plus de deux cent mille habitants. Mais, entre ces villes puissantes, des zones ténébreuses s'étendent. Ténébreuses, mais habitées. Ces monstres humains – géants ou pygmées –, glissant, comme des larves, sous des voûtes feuillues, plus épaisses que l'arc des cathédrales, sont-ils citoyens de l'empire ? Certes pas. Mais ils peuvent le devenir. Qui, pour l'instant, oserait se risquer dans le magma sinistre des jungles millénaires où la reptation des hommes fait un bruit de chauve-souris et se confond avec l'agitation craquante des insectes ?

Solidement articulés sur des cités mères, jalonnés le long de leurs frontières de forteresses pourvues d'armes et d'hommes – telles les *pucaras* incas, semblables aux tours de guet sarrasines qui hérissaient la crête des Pyrénées –, les empires indiens sont environnés et traversés de *no man's lands* sans fin. Terres à personne, sur lesquelles, cependant, s'exerce la souveraineté nominale de l'Aztèque ou de l'Inca. Nul n'est censé ignorer la loi.

Fragilité de ces empires, à la merci d'une invasion, d'un tremblement de terre ou d'une révolution de palais. Car ils sont vulnérables, non au talon, comme Achille, mais à la tête.

Enfin, des codes dont l’essentiel varie peu. Car les lois de la politique et de l’économie sont aussi immuables que les lois physiques, aussi inflexibles que la pesanteur ou la gravitation des astres.

Chapitre II

LA MORT DE L'INCA

Pizzare à Panama ? Quelle surprise ! On le croyait mort. Certains l'espéraient mort. Pedro de los Rios accueille froidement son subordonné. Il a tardé bien longtemps à rejoindre sa base ! Visiblement, le gouverneur n'aime pas Pizarre. Ce turbulent gêne son administration. Pedro de los Rios jette un coup d'œil dédaigneux sur le butin ramené par Pizarre. Des babioles, sans plus. Il a tout de même un sourire pour les lamas. Ces bêtes l'amusent, avec leurs yeux languissants, leur cou pivotant, leurs petites oreilles droites et pointues, leur croupe qui se dandine et cette laine épaisse qui les habille comme une pelisse. Quant aux indigènes de Tumbez, il les ignore. Des sauvages comme les autres, bons à faire des esclaves. Était-il nécessaire d'aller si loin pour rapporter si peu de chose ? Le gouverneur espère bien que Pizarre va rentrer dans le rang. Ses incartades n'ont que trop duré.

Rentrer dans le rang ? Voilà qui n'est pas dans les intentions de Pizarre. Il ne songe, au contraire, qu'à se détacher de la colonie de Panama et à repartir vers le sud, libéré de la tutelle de Pedro de los Rios. Comment le lui faire savoir, sans provoquer sa fureur ? Mais Pizzare ne s'est jamais embarrassé de mots. Froidement, il informe le gouverneur de son projet :

organiser une nouvelle expédition au Pérou. Seulement, il lui faut des moyens importants – en matériel et en hommes –, donc de l'aide. Pedro de los Rios éclate de rire. De l'aide ? Certainement pas la sienne. En tant que supérieur administratif de Pizzare, il lui ordonne, au contraire, de renoncer à ses fantaisies coûteuses et de reprendre sa place parmi les colons de Panama. Une discussion s'engage, fulgurante comme une passe d'escrime. L'obstination brutale de Pizzare. L'autoritarisme intransigeant de Pedro de los Rios. Le premier doit obéissance au second. Va-t-il obéir ? Non ! car il est, au-dessus du gouverneur de Panama, une instance suprême. À Tolède.

Devant Don Carlos

À peine a-t-il débarqué à Sanlucar de Barrameda que Pizzare se voit appréhender par les alguazils. Conduit à Séville sous bonne escorte, il est incarcéré dans la prison municipale. Que lui reproche-t-on ? Une vieille affaire de dette restée impayée, au temps de la colonisation du Darien. Le créancier, d'ailleurs, n'est autre que le bachelier Enciso , gouverneur éphémère de Santa Maria La Antigua. Mauvais début pour une ambassade ! C'est alors que Pizzare rencontre un appui inespéré en la personne de Fernand Cortès , actuellement en visite à la cour. Le vainqueur de Mexico intercède auprès du souverain et obtient qu'il accorde audience à Pizzare. Geste chevaleresque, tout à l'honneur de Cortès . L'homme qui a réussi – il est, pour quelques mois encore, à l'apogée de sa gloire –, tend la main au candidat à la gloire. Désintéressement rare chez les conquistadors. Peut-être, aussi, Cortès pense-t-il que rien, désormais, ne saurait freiner son ascension. Pizzare ne le gêne pas. Et puis, il est parvenu au moment de sa carrière où former des disciples devient une nécessité. Non tant pour assurer la relève que pour achever son propre personnage.

Tolède. Eté 1528. Il n’y a pas longtemps que le futur Philippe II est né. La cour d’Espagne est en liesse. Un héritier mâle ! Voilà qui compensait les ennuis que Charles Quint, au même moment, connaissait sur les champs de bataille italiens. Tolède flambe de soleil sous sa carapace de pierre ocre. Une troupe de cavaliers s’engage sur le pont d’Alcantara et prend le trot jusqu’au palais impérial : François Pizzare et ses fidèles ! De l’île de la Gorgone à Tolède, quel chemin ! L’humeur de Charles Quint est bonne. Aussi accueille-t-il avec bienveillance les conquistadors. L’ancien porcher d’Estrémadure ploie le genou devant le plus puissant empereur du monde. Tout en prêtant l’oreille aux récits de Pizzare, Charles Quint passe une main distraite dans l’épaisse toison des lamas, soupèse les bijoux péruviens. Il se penche sur les cartes dessinées par Bartolomé Ruiz . Tout cela est fort intéressant, encore que bien imprécis ! L’affaire vaut-elle d’être poursuivie et qu’on lui sacrifie le sang précieux des cavaliers espagnols ? Pizzare se redresse. Il n’y a pas que de l’or à gagner, au royaume du Pérou, mais des âmes pour le Christ et des territoires pour l’Espagne. Pizzare a touché la corde sensible. Il a rappelé discrètement à l’empereur le mandat spirituel qu’il tient du pape et le concept hégémonique légué par les Habsbourg. Charles Quint accepte de soutenir la cause de Pizzare devant le Conseil des Indes.

Quelques mois plus tard, à Tolède, la Reine, en l’absence de l’empereur, signe une Capitulation réservant à Pizzare le privilège de la conquête du Pérou, appelé par anticipation « Nouvelle-Castille ». Le bâtard de Trujillo devient capitaine général à vie et juge suprême de la nouvelle province et reçoit, en outre, le collier de l’Ordre de Santiago. Ses douze compagnons de l’île du Coq – treize avec Ruiz – ne sont pas oubliés. Les roturiers se voient concéder des lettres de noblesse. Les hidalgos sont consacrés *Caballeros de la Espada dorada :* Chevaliers de l’Épée d’Or. Luque est nommé évêque de Tumbez, sous réserve de l’autorisation pontificale, et protecteur universel des Indiens. À Bartolomé Ruiz , on accorde le titre de « grand pilote de la

mer du Sud ». Bref, personne n’est oublié, même pas Almagro à qui l’on donne le commandement d’une forteresse à Tumbez. Il est, des trois associés, le plus mal servi, bien qu’on lui attribue « sur le papier » une solde annuelle de cent mille maravédis… à prendre sur les futurs revenus des terres à découvrir. Plus généreuse en honneurs qu’en argent, la Couronne verse à Pizzare une modique subvention destinée à parer aux premiers frais de l’expédition. Mais la plus lourde part des charges financières incombe à Pizzare qui doit, aux termes mêmes du contrat, recruter et équiper deux cent cinquante hommes et s’embarquer pour le Pérou dans un délai de six mois.

Le premier soin de Pizarre, nanti de ses nouvelles dignités, est de se rendre dans son pays natal, à Trujillo. On comprend qu’il n’ait pu résister à l’envie de montrer sa croix de chevalier de Santiago à ses camarades d’enfance. Capitaine général et favori de l’empereur, voilà bien de quoi enfler d’orgueil l’ancien porcher ! Il fait sonner ses éperons. Il plastronne. Il bourre amicalement les côtes des *picaros* retrouvés. Sans doute, aussi, hume-t-il une dernière fois l’odeur de sa jeunesse. En même temps, il recrute. Ses trois frères, d’abord : Fernand, Gonzalo et Juan, et son demi-frère : Martin de Alcantara. D’autres, aussi. Mais les enrôlements sont rares. Les gens de Trujillo se laissent difficilement convaincre. Le Pérou ? C’est bien loin ! Le délai royal expire. Pizzare n’a pu rassembler le contingent fixé par le contrat. Que faire ? Partir tout de même. C’est le conseil, d’ailleurs, que lui donne Cortès . Aller de l’avant sans trop attendre, telle a été la tactique du héros de Mexico. Un matin du mois de janvier 1530, Pizzare fait hisser les voiles de ses trois navires, à Sanlucar de Barrameda, et prend la mer.

Le vrai départ

Vingt-cinq ans plus tôt, Christophe Colomb débarquait en ce même port de Sanlucar, au retour de son dernier voyage. Continuité de la Découverte. Chaîne invisible qui relie les conquistadors et les ports. Ombre puissante du Génois, Père du Nouveau Monde. Aujourd'hui, François Pizarre cingle vers l'ouest, non plus à la recherche du Grand Khan, mais de l'Inca. Lui aussi – comme Colomb, jadis –, il a en poche un contrat avec le roi d'Espagne. Mais les temps ont changé. Pizzare sait où il va ou, du moins, il peut l'imaginer. Il y a des précédents ! Son contrat est précis. On n'a rien oublié. C'est celui d'un marchand. Christophe Colomb était comme un aveugle inspiré. Sa foi lui tenait lieu de certitude. Les Capitulations de Santa Fe comportaient un sous-entendu mystique, soufflé par Isabelle. Dieu conduisait les caravelles de Colomb. Celles de Pizarre portent des hommes durs. Parmi eux, quelques religieux, imposés par la Couronne, ont mission de sauvegarder le caractère évan gélique de la Conquête. Ils feront tout leur possible. Mais ils auront peine à retenir cette meute…

Après avoir fait escale aux Canaries – à l'île Gomera, illustrée par Colomb ! –, et à Santa Maria, la flottille de Pizarre ancre à Nombre de Dios, à Panama. Luque et Almagro sont sur le quai. L'entrevue de Pizarre et d'Almagro est orageuse. Le commandement d'une forteresse ! C'est donc tout ce que le nouveau « capitaine général » a obtenu de Charles Quint pour l'associé de la première heure ! Grâce à la diplomatie de Luque et aux promesses de Pizarre, la brouille entre les co-équipiers est évitée de justesse. Mais le poison est sécrété. Les deux conquistadors en mourront. Pas encore.

Un an après avoir quitté l'Espagne, Pizarre s'embarque de Panama pour le Pérou. Il dispose de trois navires, de cent quatre-vingt-trois hommes et de vingt-sept chevaux. Son expédition a été minutieusement préparée. Il n'a rien oublié, même pas d'emmener avec lui un maître des comptes, Antonio

Navarra, et un trésorier, Alonso Requelme. Le dominicain Vicente de Valverde représente l'Église. Le départ est solennel. L'évêque de Panama bénit la flotte et l'armée. Les drapeaux sont hissés aux grands mâts. Les trois caravelles appareillent au chant de l'*Ave maris stella* . Avant de se séparer, Almagro – il reste à Panama pour constituer des renforts – et Pizarre ont rompu l'hostie. Sous les signes conjugués de la Foi et de l'Espagne, la vraie conquête du Pérou commence.

Le premier objectif est Tumbez. Mais des vents contraires obligent la flottille à jeter l'ancre dans la baie de San Mateo, à cent lieues du but. Pizarre et sa troupe continueront la route par voie de terre. En chemin, ils traversent la province de Coaque. Ils font halte dans des villages peuplés et bien construits. On les accueille avec affabilité. Mais les conquistadors ne peuvent résister au besoin de piller leurs hôtes. Il y a, dans les maisons, des objets en or et des émeraudes. Un important butin est amassé. On réserve le quint royal et Pizarre procède au partage. Une fois les soldats servis, le capitaine général expédie aux colonies espagnoles de Panama et du Nicaragua quelques échantillons du butin. Voilà de la bonne propagande ! Elle réussit pleinement. Appâtés par le métal et par les gemmes, d'autres conquistadors se joignent à Pizarre. Trente hommes – parmi lesquels Juan Florès et Sébastien Belalcazar – rallient l'expédition à Puerto Viejo, que Pizarre vient de fonder dans la baie de Guyaquil. Tout irait fort bien, si les piqûres des plantes tropicales n'éprouvaient cruellement les Espagnols. Mais qu'importent les verrues et les ulcères ! Pizarre cravache tout son monde. Il n'y a pas de temps à perdre.

Voici qu'approche la saison des pluies. Mauvais moment pour se lancer à l'intérieur des terres ! Pizarre installe son camp dans l'île de Puna, face à Tumbez. Les Indiens tentent une attaque, facilement repoussée. En même temps, Fernand de Soto , venant du Nicaragua, rejoint Pizarre, avec deux navires et cent hommes. Le capitaine accueille à bras ouverts cette recrue de choix. Soto a fait ses preuves. C'est un rude compagnon et un fameux tireur

d’épée. Et puis, lui aussi, il est natif d’Estrémadure – la province des conquistadors.

Tandis que ses hommes soignent leurs plaies tant bien que mal – ils extirpent de leurs chairs les pointes de cactus avec le fer des lances –, Pizarre se renseigne. À l’exemple de Cortès , il a formé des interprètes parmi les Indiens capturés. Grâce à eux, il est tenu informé des événements qui se passent au royaume péruvien. La querelle entre les frères ennemis – Huascar et Atahualpa – est entrée dans une phase aiguë. Sous le prétexte de rendre hommage à son frère. Atahualpa a quitté sa résidence de Quito et s’est dirigé vers Cuzco, à la tête d’une puissante armée. En cours de route, l’Inca lève d’autres contingents, soumet les caciques, massacre des partisans de Huascar. De son côté, le fils légitime de Huayna-Capac – il est peu combatif et tient moins à son trône qu’à sa maîtresse, l’« Étoile d’Or » – se porte au-devant de son demi-frère. La rencontre a lieu aux environs de Cajamarca, à mi-chemin entre Cuzco et Quito. La supériorité numérique de l’armée d’Atahualpa est écrasante. Les troupes de Huascar sont mises hors de combat. Elles se replient vers la capitale péruvienne. Huascar, fait prisonnier, est conduit à Cuzco sous bonne escorte. Atahualpa triomphe.

Telles sont les nouvelles – elles se propagent vite, malgré les énormes distances ! – qui parviennent à la connaissance de Pizarre. Le souverain légitime du Pérou chemine vers Cuzco, enchaîné. Atahualpa, provisoirement cantonné à Cajamarca, prépare son entrée victorieuse dans la cité des Incas. Un trône renversé. Un autre encore mal assuré. Peut-il y avoir conjoncture plus favorable aux desseins de Pizarre ? En route pour Cajamarca !

À LA HAUTEUR DES CONDORS

Une légende précédait Cortès sur le chemin de Mexico. Quetzalcoatl accomplissait sa prophétie. Le dieu blanc reprenait possession de ses autels. Ce mythe, plus que tout, avait rendu possible la victoire de Cortès . Hanté par son modèle, Pizarre laisse volontiers entendre aux indigènes qu'il est un des fils de Viracocha, le dieu de Tianahuaco, blanc lui aussi. La même ruse mystique sert aux deux conquérants. Elle réussit d'autant mieux auprès des Péruviens que Viracocha dispose du tonnerre. Or, Pizarre a des canons. La poudre, les chevaux, les armures étincelantes… L'appareil de terreur est en place. Comment douter que Viracocha ne soit l'ordonnateur de cette marche qui commence ?

L'armée de Pizarre passe de l'île de Puna à Tumbez. Elle descend vers le sud, atteint le fleuve Piura. Là, Pizarre fonde une colonie : San Miguel. Puis, il s'élance vers la Cordillère. Combien sont-ils d'Espagnols ? Cent dix fantassins et soixante-sept cavaliers. Encore faut-il soustraire de ces soixante-dix-sept hommes cinq cavaliers et quatre fantassins qui, à peine quitté San Miguel, rebroussèrent chemin. Ils ne sont plus que cinq cent soixante-huit, trois fois moins nombreux que ne l'étaient les compagnons de Cortès au sortir de Tlaxcala.

Le plateau de Cajamarca est tendu, comme un filet, entre la chaîne occidentale et la chaîne centrale de la Cordillère des Andes. De Tumbez à Cajamarca, il y a cinq cents kilomètres, environ, à vol d'oiseau. Mais il faudra à l'expédition de Pizarre plus de deux mois pour parcourir cette distance. Deux mois pour passer de la fournaise du désert de Sechura – au niveau de la mer – aux froidures de Cajamarca – à près de trois mille mètres d'altitude. Tant qu'ils sont sur la côte péruvienne, les Espagnols ne rencontrent ni un arbre ni une source. Le soleil les brûle. La soif les rend fous. Puis ils arrivent au pied de la Cordillère. Des sentiers sont creusés dans le basalte. Les conquistadors s'y engagent. Plus ils montent et plus le paysage s'élargit. Au détour d'une corniche, les Espagnols se trouvent face à face avec les glaciers éternels. Le ciel est d'un bleu translucide. Un froid

soleil éclaire verticalement les sommets. Parfois, un bouquet de cistes, un figuier de Barbarie, le ruissellement d'une cascade rappellent aux Espagnols un paysage d'Estrémadure – démesurément grossi. Même les plus rudes essuient une larme. Sont-ils donc revenus dans la sierra de Gredos ? Mais, plus loin, l'horizon change. La neige a succédé à la pierre. Les soldats frissonnent sous leur armure. Les chevaux, gelés, refusent d'avancer. Le mirage a disparu. Ce n'est plus la vallée du Tage, mais une sorte d'enfer glacé. Seuls quelques animaux vivent sur ces hautes terres andines : le lama avec sa belle robe tachetée de marron, l'alpaca et sa lourde toison noire, la farouche vigogne dont la laine sert à tresser le bandeau royal de l'Inca. Et le condor – invisible dans la plaine – qui n'apparaît que sur les cimes.

Cent six gens de pied et soixante-deux cavaliers cheminent le long des falaises, côtoient des gouffres. Si Pizarre n'était pas là, combien parmi les Espagnols choisiraient de retourner en arrière ! Mais le capitaine veille. Défense de se plaindre ! Vêtu de fer, comme un chevalier du Moyen Âge, il a jeté sur sa cuirasse la *capa* des gentilshommes. Il est en tête de sa troupe. Tel est son pouvoir sur les hommes, que pas un ne bronche. Il n'a pas besoin de parler pour être obéi. Un coup d'œil suffit. Nul ne peut soutenir son regard.

Les Espagnols ont atteint les sommets où volent les condors. Signe de grande altitude. Cajamarca n'est pas loin. Déjà, Pizarre a reçu deux ambassades d'Atahualpa. La première l'encourageait à poursuivre sa route. La seconde, en revanche, le dissuadait d'avancer davantage. Ainsi Montezuma, tentant de freiner la marche de Cortès , lui dépêchait des messages contradictoires. Même désarroi chez ces deux princes, encore que la position d'Atahualpa soit plus fragile que celle du souverain aztèque. Atahualpa vient à peine de monter sur son trône. Bien que ratifié par le Conseil inca, son pouvoir, arraché par les armes à Huascar, est le fait d'une usurpation. Et le fils légitime de Huayna-Capac compte encore des

partisans. Ceux-ci ont déjà approché Pizarre. Quelle belle occasion pour le conquistador de jouer l'arbitre ! Dès maintenant, il prodigue aux envoyés des deux partis des paroles aimables. Il ne veut que du bien aux habitants de ce pays !

Par une belle fin d'après-midi, les Espagnols – après avoir traversé des passes vertigineuses et franchi des abîmes sur des ponts de lianes – s'engagent dans la vallée de Cajamarca. Sur la montagne, en face, des gradins s'étagent. De la base au sommet, ce ne sont que jardins et terrasses. Des milliers de tentes claquent dans le vent du soir : le camp d'Atahualpa.

Pizarre décide de cantonner à Cajamarca, abandonnée par l'Inca. La cité est silencieuse et déserte. La population a fui dans la montagne. Les cent soixante-huit soldats de Pizarre sont au large dans cette ville dépeuplée ! Ils s'installent sans vergogne dans le propre palais d'Atahualpa. Et puis, l'on tient conseil.

Le premier objectif qui s'impose, de toute évidence, est de prendre contact avec le roi péruvien, sans tarder. L'affaire est urgente. Pizarre charge Fernand de Soto – le plus brillant de ses seconds – de préparer les voies. Le soir même de l'entrée des Espagnols à Cajamarca, Soto , à la tête de vingt cavaliers, se dirige au petit trot vers le camp d'Atahualpa, à quatre kilomètres de la ville.

Tout le monde est sorti des tentes pour voir passer la cavalcade. Les Péruviens sont stupéfaits. Quels sont ces êtres fabuleux, habillés de métal et portés par des bêtes inconnues ? L'ambassade espagnole se fraie passage à tra vers la foule et gagne la résidence d'Atahualpa. C'est une maison de belle apparence, précédée par une vaste cour. Le sol est de sable fin et, au milieu, un bassin de pierre taillée distribue à la fois de l'eau chaude et de l'eau froide. Une assemblée de seigneurs se tient auprès du bassin. On peut mesurer l'importance de leur charge au bariolage de leurs vêtements. Tranchant sur les autres par la simplicité de son costume, voici Atahualpa. Il est accroupi à la turque sur une sorte de fauteuil bas. On ne le

distinguerait pas des nobles, s’il n’avait ceint son front du bandeau royal dérobé à Huascar. Le visage, d’ailleurs, est beau. Un profil d’oiseau de proie taillé dans l’acajou.

Comment commencer le dialogue ? L’Inca garde le silence et ne daigne pas répondre aux phrases courtoises que lui traduit l’interprète. Faut-il donc remplacer la parole par le geste ? Fernand de Soto est un brillant cavalier. Il va le démontrer. Il s’enlève prestement sur son cheval. Les jambes collées au flanc de sa monture, il fait corps avec elle. On dirait un centaure cuirassé d’argent. À peine une pression du genou, un effleurement de rêne et le cheval prend le galop, volte, virevolte, caracole, se cabre, reste un instant debout et retombe sur ses quatre fers dans une gerbe d’étincelles. Durant cette exhibition équestre, les paupières d’Atahualpa n’ont pas cillé. Tout au plus ont-elles légèrement battu, lorsque Soto , pour prouver sa maîtrise, a poussé son cheval vers un groupe de Péruviens. Terrifiés, ils ont pris la fuite. Ce n’est pas de peur que l’Inca a tremblé, mais de honte pour les siens. Il fera mettre à mort ces couards. Sur ces entrefaites, Fernand Pizarre et quinze cavaliers rejoignent Soto au camp péruvien. On échange quelques mots, de part et d’autre. Peu à peu, la glace se rompt. Fernand proteste des bonnes intentions de son frère, lui-même, d’ailleurs, simple envoyé du roi d’Espagne. Atahualpa affirme être fort bien disposé à l’égard des étrangers, à condition qu’ils restituent à ses sujets le butin ramassé depuis Tumbez. De toute façon, l’Inca est disposé à rencontrer François Pizarre , le lendemain. On se sépare bons amis – du moins en apparence – et après avoir bu de la *chicha* . Chacun a montré à l’autre de quoi il était capable. Atahualpa a fait exécuter quelques-uns de ses propres soldats, sous les yeux des Espagnols. Fernand de Soto a accompli son tour de piste, comme un vrai maître de manège. L’Inca dispose sur ses sujets d’un pouvoir absolu. Ils lui appartiennent, corps et âmes. L’Espagnol dompte les monstres. Dans chaque camp, on a marqué des points, tout en constatant la puissance de

l’adversaire éventuel. Mais on n’a garde de le laisser voir ! Les visages sont impassibles. On feint l’indifférence. On « bluffe ».

L’UTILE SACRILÈGE

En réalité, ce « bluff » réciproque dissimulait une grande angoisse de part et d’autre. Atahualpa ressassait de vieille légendes qu’il tenait de son père. L’aspect insolite des étrangers, leur mystérieuse origine, cette allusion qu’ils faisaient à un puissant empereur blanc les apparentaient bien aux descendants de Viracocha. Au moment où il vient d’enlever – de haute lutte – l’empire à son frère, Atahualpa doit-il, pour le conserver, livrer bataille aux guerriers blancs ? Ou bien doit-il interpréter la venue des étrangers comme un avertissement des dieux ? L’esclavage et la mort pour l’usurpateur !

Tandis que le Péruvien se débat avec sa conscience, l’ambassade espagnole regagne Cajamarca. Les *caballeros* ont le front soucieux. Ce n’est pas la promesse même d’Atahualpa qui les inquiète, mais la disproportion des armées en présence. Ils ont pu dénombrer les soldats de l’Inca. Ils sont cent, peut-être deux cents contre un Espagnol. Et si leur armement est primitif – dards, javelots, frondes et lassos –, il vaut par sa quantité. Mille flèches bien décochées font autant de mal qu’un boulet d’artillerie. La nuit est maintenant tout à fait tombée dans la vallée de Cajamarca. Cependant, sur les flancs de la montagne, une vaste lueur clignote : les feux de bivouac de l’armée inca.

Fernand Pizarre et Soto font leur rapport au Capitaine général. Ce dernier n’en est pas troublé. Mais il ne se dissimule pas la gravité de la situation. Seul un coup d’audace peut lui assurer la maîtrise des événements. Lequel ? Une fois de plus, Pizarre se remémore la campagne de Mexico. Cortès , lorsqu’il était embarrassé, s’inspirait volontiers de

Plutarque, de César ou de quelques autres. Le classique de Pizarre, c'est Cortès . L'arrestation de Montezuma par le chef espagnol avait grandement facilité l'affaire mexicaine. Pourquoi ne pas jeter sur Atahualpa le filet qui avait si bien capté l'empereur aztèque ? Une fois l'Inca sous les verrous, Pizarre se fait fort de soumettre tout le pays. Il s'ouvre de son projet à ses lieutenants. S'emparer d'Atahualpa ! L'entreprise est téméraire. Ils ne sont que quelques douzaines d'Espagnols contre des milliers de Péruviens. Et cet empire qu'ils viennent seulement d'aborder, sait-on jusqu'où il se prolonge ? Mais Pizarre a parlé. Il n'y a qu'à obéir.

Veillée d'armes. Il ne s'agit pas de dormir. D'ailleurs, personne n'en a envie. Pizarre met au point son plan de bataille. Le rendez-vous avec Atahualpa doit avoir lieu sur la grande place de Cajamarca, que les Espagnols appellent déja la *plaza* . C'est un vaste terre-plein, flanqué sur trois côtés de constructions basses et rectangulaires assez semblables à des bâtiments militaires. Celle du milieu – la plus imposante – s'ouvre sur une cour spacieuse plantée d'arbres. L'agencement des locaux se prête parfaitement à une opération tactique analogue à celle que Cortès réussit naguère à Cholula. Pizarre divise sa cavalerie en trois corps – chacun commandé par l'un de ses frères – qu'il répartit et cache dans les bâtiments. Il fait de même pour l'infanterie dont il se réserve le commandement. Quant à l'artillerie, sous les ordres de Pedro de Candia , il l'installe à l'intérieur d'une sorte de forteresse ou *pucara* . Pizarre ne conserve avec lui qu'un petit nombre de soldats, destiné à donner le change à l'Inca sur l'importance réelle des effectifs espagnols. Tout son monde est camouflé et bien en place. Défense absolue de bouger avant le signal convenu ! L'Inca peut venir. Il trouvera à qui parler.

Mais Pizarre n'a ordonné son dispositif de combat qu'après s'être mis en règle avec Dieu. La dure journée qui se prépare sera celle de l'Espagne, bien sûr ! Celle aussi, de François Pizarre . Avant tout, elle sera la journée de la Croix. Le père de Valverde a confessé les soldats et les capitaines. Il a

célébré la messe, à la lueur des torches. Tous les conquistadors ont communié. Ce n'est pas le dominicain qui a prononcé le sermon, mais Pizarre. L'impitoyable guerrier a évoqué pêle-mêle la Vierge de Guadalupe, la vocation catholique de l'Espagne, la nécessité de convertir les idolâtres. Pensent-ils donc n'être venus au Pérou que pour faire fortune ? Dieu réclame sa part. Il est temps de la lui donner. La flamme des torches illumine le casque, l'armure et les brassards du chef. Dans sa main gantée de fer, il tient solidement son épée. Est-ce l'archange saint Michel, prêt à terrasser le démon ? Qu'à donc de commun ce sombre sermonnaire avec le pillard des temples péruviens ? En vérité, l'homme est le même. Pizarre a la passion de l'or et la haine du diable. Ce hors-la-loi est respectueux de la *ley divina* . Chacun des conquistadors, à genoux devant l'autel improvisé, sait bien qu'il est enfant de Dieu. Ils se frappent la poitrine, battent leur coulpe, gémissent sur leurs péchés. Il en est même qui s'administrent la discipline. Et tous entonnent le chant d'Israël : *Exsurge, Domine, et judica causam tuam !* Car la cause de Pizarre est bien la cause de Dieu.

Le jour se lève. La trompette espagnole sonne dans le clair matin. Le sommet des Andes est rose. La vallée absorbe tout doucement les brouillards de la nuit. Comme dans une féerie, les jardins suspendus – quelle Sémiramis inca en a tracé le dessin ? – apparaissent à travers la buée de l'aube. Pizarre et quelques compagnons, groupés sur la place, scrutent l'horizon. Le reste de la troupe est dissimulé dans les bâtiments. La journée sera rude.

Par ses espions, Pizarre est renseigné sur ce qui se passe dans le camp péruvien. Atahualpa, lui aussi, a fait ses préparatifs de combat. Il a remis le commandement de ses troupes – cinq mille Indiens, environ – à l'un de ses meilleurs officiers : Ruminagui. Il semble que l'Inca envisage une manœuvre d'enveloppement, puisqu'il enjoint à Ruminagui d'occuper les passages par où les Espagnols ont pénétré dans la vallée de Cajamarca. Couper toute possibilité de retraite à l'adversaire, l'encercler et le capturer,

tel paraît être le plan d'Atahualpa. En tout cas, l'armée péruvienne s'est mise en marche par des chemins de montagne inconnus des Espagnols. Le camp indien est désert. Il n'y a plus une seule tente. La vallée est silencieuse. Où est l'armée ?

La matinée se passe. Les nerfs sont tendus. Que médite Atahualpa ? Pizarre s'impatiente. N'importe quelle solution – même sanglante –, est préférable à cette attente ! Enfin, un messager demande à voir le capitaine. Atahualpa s'excuse auprès des étrangers, mais il ne pourra se trouver au rendez-vous au jour et à l'endroit convenus. La rencontre aura lieu le lendemain, aux portes de la ville. Voilà un délai dont Pizarre se serait bien passé ! Il sait, par expérience, qu'une bataille remise est, presque toujours, une bataille perdue. Ses hommes sont encore tout gonflés d'une ardeur mystique et guerrière. La conserveront-ils jusqu'au lendemain ? Le messager retourne vers son maître, avec une invitation à dîner de Pizarre. La réponse ne se fait pas attendre. Contrairement à ce que craignait Pizarre, l'Inca accepte son invitation. Il viendra, le soir même, souper avec lui. Une escorte sans armes accompagnera le monarque. C'est une visite d'amitié qu'il entend faire au chef étranger.

Une visite d'amitié ! Pizarre frémit de joie. Il reconnaîtra à sa façon cette démarche amicale. Il inspecte ses troupes, vérifie le harnachement des chevaux, le bon état de l'artillerie. La poudre est sèche et le fil des épées tranchant comme un rasoir. Les cavaliers pincent les naseaux de leurs bêtes, pour les empêcher de hennir. Les artificiers ont chargé les pièces. Les arquebuses sont en position. Tout est prêt pour le banquet d'amitié.

Voici le soir. Un frémissement de plumes et d'étoffes annonce l'arrivée de l'Inca. Trois cents Indiens, vêtus d'une livrée rouge, précèdent le cortège. Ils balaient le sol avec des palmes, afin qu'aucune impureté ne souille les pieds de la cohorte royale. Ensuite, viennent des esclaves portant des vases d'or et des marteaux d'argent. Puis des officiers en uniforme bleu, les oreilles distendues par de lourdes breloques. Ce sont les *orejones* .

Recrutés parmi les plus nobles familles du Pérou, élevés dans l’art et la pratique de la guerre, ils forment un corps d’élite et constituent la garde prétorienne de l’Inca. Enfin, juché sur les épaules de ses principaux dignitaires, voici le palanquin d’Atahualpa, garni de plumes de perroquet et de plaques d’or. Le trône est d’or, également. Derrière le palanquin royal, les litières suivent, transportant les familiers de l’empereur. L’habillement d’Atahualpa, hier modeste, est aujourd’hui somptueux. Il est coiffé, outre le bandeau rituel, d’une couronne surmontée de plumes blanches et noires. Autour du cou, un collier d’émeraudes. Sur la poitrine, un pectoral d’or serti de pierres précieuses. Son maintien est digne, pas un trait de son visage ne frémit. Parfois, cependant, il jette sur la foule péruvienne le regard inquiet de celui qui n’est pas accoutumé à commander ou qui doute de son pouvoir. Il y a si peu de temps qu’il tient le sceptre ! Le cortège arrive sur la grande place de Cajamarca. Elle est vide. Il pénètre dans la cour qui précède le palais. Elle est déserte. Quel silence dans ce caravansérail, naguère bourdonnant de cris ! Alors, l’Inca se penche vers ses courtisans et leur demande : « Où sont les étrangers ? »

Comment sont placés les pièces de l’échiquier ? Atahualpa est dans la cour du palais, avec six cents Péruviens sans armes. Pizarre et les siens sont postés à l’intérieur du palais. L’armée espagnole est lovée dans les bâtiments voisins. Ruminagui et ses cinq mille Indiens entourent Cajamarca. Les troupes espagnoles et celles de Ruminagui n’attendent qu’un signal de leur maître respectif pour entrer en action. Sommes-nous au théâtre ? Sur le proscenium, deux chefs de guerre vont se donner l’accolade. Va-t-on revoir l’épisode grandiose de la chaussée d’Iztapalapa, entre Cortès et Montezuma ? Non ! Ce baiser sera celui de Judas. Cachés derrière les portants, les soldats n’attendent que ce signe pour envahir la scène et s’entre-tuer. Qui provoquera le signe ? Un prêtre, hélas ! Vicente de Valverde .

Le crucifix dans une main, la Bible dans l'autre, le Père de Valverde sort du palais. Il va au-devant d'Atahualpa. Le silence se fait encore plus profond, s'il est possible. Valverde prend la parole. Une leçon de catéchisme, d'abord : le mystère de la Trinité, la création du ciel et de la terre, le péché originel, la rédemption du Christ. Puis une leçon de politique : le pape, successeur de saint Pierre, a partagé le monde entre les princes chrétiens et attribué le Pérou à l'empereur Charles Quint. Enfin, un ultimatum : si Atahualpa refuse de se soumettre de plein gré à Pizarre, représentant de Charles Quint, il y sera contraint par la force. Un interprète traduit le discours du Dominicain, au fur et à mesure qu'il se déroule. L'Inca est stupéfait. Que lui chante l'étranger avec son partage du monde ? Tout ce pays et ce qu'il contient a été conquis par son père et par ses ancêtres. Huascar, son frère, en a hérité et lui, Atahualpa, vainqueur de Huascar, en est maintenant le possesseur légitime. Saint Pierre n'a rien à voir dans cette affaire. Quant à ce dieu à la fois unique et triple, il n'en a jamais entendu parler. Il ne connaît que Pachacamac et, plus loin dans le temps encore, Viracocha – émanations du Soleil, le Dieu Suprême. Mais il ne demande qu'à s'instruire. D'où le prêtre étranger tient-il son savoir ? « De ce livre ! » rétorque le Dominicain, en lui tendant la Bible. Atahualpa s'en empare, le tourne et le retourne dans ses mains. Sans doute s'attend-il à ce que le livre lui parle. La Bible restant muette, il la jette par terre. Indigné par ce sacrilège, Valverde ramasse le livre et se retire en toute hâte dans le palais. Il va vers François Pizarre , le met en garde contre les périls qui le menacent – les champs fourmillent d'Indiens, pendant que l'on discute avec ce chien rempli de superbe ! –, et lui conseille de prendre l'offensive. Par avance, il donne son absolution à tous les Espagnols. « *Salid à el – que yo os absuelvo* . » « Sautez-lui dessus. Je vous absous. » Alors, François Pizarre agite une écharpe blanche. C'est le signal convenu auquel répond, du haut de la forteresse, un coup de mousquet. Aussitôt, les Espagnols bondissent hors de leurs cachettes, aux cris de : « *Santiago ! A ellos !* » Le

canon tonne. La cavalerie s'élance sur la grande place, dans un bruit d'ouragan. L'infanterie s'avance au pas de charge. En quelques minutes, la *plaza* et la cour du palais sont occupées par les Espagnols, l'arme au poing. Terrifiés par l'attaque, les Péruviens reculent. Leur supériorité numérique est pourtant écrasante : cinq mille des leurs viennent d'arriver, à la suite du cortège royal. Mais ils sont frappés de stupeur. Les lanciers à cheval s'ouvrent facilement passage dans cette foule molle. Les arquebusiers tirent dans le tas. Sous le feu des couleuvrines, les Péruviens tombent par centaines. Quel carnage ! Désespérés d'être sans armes, les *orejones* , collés contre l'Inca, lui font un rempart vivant de leur corps. Les soldats espagnols frappent à grands coups de sabre le palanquin chargé d'or et de plumes. Il cède et s'écroule. Les porteurs, crispés aux brancards, sont abattus. L'Inca est renversé. Déjà, il sent sur sa gorge et sur sa poitrine la pointe des épées. C'en est fait de lui ! Mais Pizarre accourt vers Atahualpa. Il détourne du bras les coups qui lui sont destinés. Le corps à corps est si étroit et si furieuse la mêlée que le capitaine est blessé par ses propres soldats. Il saisit d'une main sanglante la longue chevelure de l'Inca. Il le traîne derrière lui comme un taureau *arrastrado* et met en lieu sûr la Majesté dérisoire. La prise est bonne ! Cette vie qu'il a sauvée – oh ! certes pas par générosité ! –, Pizarre compte bien en tirer, goutte à goutte, la substance. Il pressurera ce païen, jusqu'à ce que plus rien n'en sorte. Tandis qu'une partie de la cavalerie pourchasse les fuyards, la curée commence. On fouille les litières éventrées, on détrousse les cadavres – sont-ils deux mille ou cinq mille ? – on gratte jusqu'au moindre recoin du camp péruvien. Quel butin ! Des étoffes, de la vaisselle d'or et d'argent, des meubles en bois précieux. Enfin, une aubaine à laquelle ne s'attendaient pas les vainqueurs : plusieurs centaines de femmes qui viennent volontairement se constituer prisonnières. De l'or et de belles captives ! Cette fois, les conquistadors vivent leur rêve. Huit ans de misères. Un jour de gloire. Voilà une victoire chèrement payée !

Les *Caballeros de la Espada dorada* peuvent s’en donner à cœur joie. Ils ne s’en privent pas.

Pendant tout le temps de la bataille, Ruminagui – suprême espoir ! – est demeuré au poste que lui a assigné Atahualpa. Ses troupes sont placées à l’entrée des défilés qui commandent la vallée. Le général péruvien attend, lui aussi, le signal de son maître. Mais le roulement de l’artillerie – la montagne vibre de ses échos –, et le galop furieux des chevaux informent Ruminagui que la partie est perdue. Le signal ne viendra pas. La galopade se rapproche. On entend, déjà, le froissement de l’acier et le cri fameux des Espagnols : « *Santiago !* » L’Indien ne se laissera pas surprendre. Il rassemble ses cinq mille soldats et donne l’ordre de retraite. De Cajamarca à Quito, il y a deux cent cinquante lieues. Ruminagui accomplira cette étape d’une traite. La nuit favorise la fuite des guerriers indiens. La vallée de Cajamarca n’est plus que silence et ténèbres.

UNE GAGEURE FANTASTIQUE : LE TRÉSOR D’ ATAHUALPA

Les Espagnols célèbrent dans l’orgie la victoire de Cajamarca. Seul Pizarre conserve la tête froide. Il a fait enfermer Atahualpa dans un des bâtiments les plus solides de la ville. Une garde triée sur le volet veille sur lui. Précaution qui semble inutile, car le royal captif accepte son sort avec une soumission totale. Les dieux ont parlé. Que leur volonté s’accomplisse ! Pizarre entoure son prisonnier d’égards. Il peut recevoir à sa guise ses ministres et ses femmes. On lui a laissé les apparences du pouvoir. Mais personne – ni Atahualpa ni Pizarre – n’est dupe de cette mise en scène. L’Inca sait qu’il n’est qu’un otage aux mains d’un vainqueur impitoyable. Tôt ou tard, il faudra bien qu’il paie. Il attend que Pizarre fixe son prix.

Peu à peu, les habitants de Cajamarca ont réintégré leur maison. La ville s'anime. On recommence à vivre, comme si rien ne s'était passé. Le peuple péruvien, formé depuis plusieurs siècles à l'obéissance passive, accepte sans mot dire sa nouvelle situation. Il a changé de maîtres, c'est tout. Ceux d'aujourd'hui ne sont ni plus ni moins tendres que ceux d'hier. La religion des envahisseurs n'est pas tellement différente de l'ancienne. À cet égard, pourtant, les Péruviens sont surpris du peu de rapport entre la conduite des Espagnols et la morale qu'ils prônent. On était plus fidèle aux lois morales – plus respectueux aussi des biens et des femmes d'autrui – sous le régime inca. Visites domiciliaires et perquisitions se multiplient. Bientôt, il n'est pas un objet de valeur qui n'ait été enlevé aux Péruviens et transporté dans le camp espagnol. On leur a tout « confisqué », sauf leurs instruments de travail. Mais ce n'est pas suffisant. Pizarre médite d'envoyer à Charles Quint le plus formidable quint qui ait jamais passé la mer. Il entend supplanter Cortès et que le Pérou éclipse le Mexique. C'est dans cette intention qu'il a gardé Atahualpa en réserve. Le pouvoir nominal qu'il lui a laissé va trouver sa justification. La chambre dans laquelle est enfermé l'Inca mesure sept mètres de long sur cinq mètres de large. Pizarre invite Atahualpa, comme rançon de sa liberté, à remplir d'or sa chambre. Jusqu'à quelle hauteur ? L'Inca lève le bras : deux mètres. On trace une ligne sur le mur. Un bloc d'or de soixante-dix mètres cubes ! Telle est la gageure fantastique que le monarque péruvien se fait fort de tenir. S'il n'y a pas assez d'or, on complètera avec de l'argent.

Aussitôt, les messagers de l'Inca se mettent en route. C'est tout l'Empire qu'il s'agit de prospecter, de Quito à Cuzco. Ils font diligence, car Pizarre est pressé. Pour aller plus vite, ils ont emprunté des litières : elles parcourent quinze kilomètres à l'heure, car elles sont transportées au pas de course et escortées de porteurs qui se relaient constamment. En cas d'urgence, les porteurs passent la main aux *chasquis* – les courriers de l'Inca –, échelonnés le long des routes impériales. Les envoyés d'Atahualpa

ont en main le *kipou* dont les cordelettes de couleur traduisent l'ordre du souverain. Personne ne discute les volontés du Seigneur.

Le délai de deux mois fixé par Pizarre expire. Le tas d'or monte, mais la hauteur convenue n'est pas atteinte. Alors ? L'Inca sourit. Un peu de patience ! N'est-ce pas assez que toutes les routes convergeant vers Cajamarca soient sillonnées de litières pliant sous le poids des vaisselles précieuses ? Rien ne presse. Tel n'est pas le point de vue de Pizarre. Almagro vient d'arriver avec cent cinquante hommes et quatre-vingt-quatre chevaux. L'associé a les dents longues. Il réclame sa part. Encore un qui ne se contente pas de promesses ! Pizarre se fâche. Il a une excellente nouvelle à communiquer à l'Inca. Fernand de Soto , parti en avant-garde à Cuzco, a pris contact avec Huascar. Bien que prisonnier, le fils légitime de Huayna-Capac n'a pas renoncé à ses droits sur le trône paternel. Lui aussi, il a promis aux Espagnols de racheter sa couronne au plus haut prix. Ce n'est pas à la hauteur d'un homme, mais jusqu'au toit et au-dessus que Huascar prétend emplir la chambre de Cajamarca. Le coup a porté. Atahualpa a cessé de sourire. Quelques jours plus tard, Huascar était étouffé, dans sa prison de Cuzco, sur les ordres d'Atahualpa. Avant de mourir, il prononçait ces paroles prophétiques : « J'ai été peu de temps seigneur et roi de ce pays. Mais mon traître de frère ne le sera pas plus longtemps que moi. »

Juillet 1533. La limite fixée par Atahualpa est atteinte. La chambre de l'Inca est remplie de bijoux d'or et d'argent. Pizarre se trouve à la tête d'une fortune telle qu'aucun souverain d'Europe ou aucun banquier n'en possédait dans ses coffres. Cinquante-deux mille marcs d'argent et un million trois cent vingt-six mille cinq cents pesos d'or ! Ce tas de métal aurait représenté, en 1950, la somme d'un milliard cent quatre vingt dix-sept millions sept cent soixante-quinze mille francs français – valeur faciale ! Pizarre procède au partage de cet énorme butin. D'abord, un milliard quatre-vingt millions pour le roi d'Espagne. Voilà un quint qui

dépasse singulièrement le cinquième ! Mais Pizarre veut frapper un grand coup. Charles Quint aime l'or ? Il en sera comblé.

Fernand Pizarre a droit à vingt-sept millions, Fernand de Soto à treize millions cinq cent mille. Restent six millions cinq cent cinquante mille pour la cavalerie et trois millions deux cent vingt-cinq mille pour l'infanterie. Quant à François Pizarre , il s'attribue la plaque d'or d'Atahualpa, valeur : soixante-sept millions cinq cent mille. Il s'est bien servi. N'est-ce pas justice ?

Atahualpa a payé. Va-t-il recouvrer, sinon son trône, du moins sa liberté ? Voilà qui serait, semble-t-il, de bonne justice. Mais la justice des conquistadors en décida autrement. Même prisonnier, même ruiné, l'Inca menaçait l'autorité espagnole. Aux yeux des Péruviens, il était le Fils du Soleil, le dernier dieu du panthéon inca, l'héritier de Tahuantinsuyu. Ce n'était pas assez d'avoir conquis son royaume, vidé son trésor et subjugué son armée. Il fallait détruire l'homme lui-même.

Quoi de plus facile que de prouver la culpabilité d'un innocent, lorsqu'on est décidé à le condamner ? Un tribunal est constitué. On appelle des témoins à charge. Le plus agressif est un Péruvien, Filipillo, qui tient l'emploi d'interprète auprès des Espagnols. Il accuse son maître de comploter avec Ruminagui. Atahualpa hausse les épaules. L'accusation est absurde. Gardé à vue comme il l'est, peut-il correspondre avec son ancien général, actuellement à Quito, distant de Cajamarca de près de mille kilomètres ? Il ne connaît que trop bien les mobiles qui inspirent Filipillo. Le traître est épris de sa favorite. La mort de l'Inca favorisera ses amours. Mais le tribunal prend en considération le témoignage de Filipillo. Rebelle au roi d'Espagne, Atahualpa est aussi accusé d'avoir usurpé le trône du Pérou, assassiné son frère, pratiqué la polygamie et sacrifié aux faux dieux. Le père de Valverde n'est pas l'un des moins acharnés à réclamer la mort de l'Inca. Il est prêt à signer la sentence, si cela est nécessaire. Sans doute n'a-t-il pas oublié l'affront public qu'il a reçu d'Atahualpa, sur la grande place

de Cajamarca. Mais pratique-t-on le pardon des injures à l'égard d'un païen endurci dans ses crimes ? Finalement, le verdict est rendu : le monarque indien sera brûlé vif. Au dernier moment, on lui offre le baptême. Il l'accepte. Grâce à quoi il obtient la faveur d'être étranglé.

Sur cette même place de Cajamarca où, neuf mois auparavant, Atahualpa était apparu dans son palanquin d'or et de plumes, on dresse un gibet. Accompagné de Valverde et de François Pizarre , suivi par une foule nombreuse, voici l'Inca. Il s'appelle maintenant Juan de Atahualpa, car son patron est le Baptiste. Le nouveau chrétien est attaché au poteau. On lui passe le nœud coulant. On serre. L'Inca reste les yeux fixés sur Pizarre. Le dernier empereur inca, le Fils du Soleil est mort, garrotté.

Le 15 novembre 1532, François Pizarre pénètre à Cajamarca. Le 29 août 1533, Atahualpa périt sous la garrotte. En neuf mois, Pizarre et ses cent soixante-huit soldats ont maîtrisé un territoire qui va bientôt s'étendre, entre l'océan Pacifique et la cordillère des Andes, du 2° parallèle de latitude Nord jusqu'au 32° de latitude Sud. Un empire aussi vaste que l'Espagne, la France, l'Allemagne et l'ancienne Autriche-Hongrie réunies. Un peuple de douze millions d'hommes, de l'Équateur au Chili. Une civilisation élevée. Deux siècles de dynastie inca. Des traditions guerrières. Des cadres qu'on aurait pu croire fixés pour l'éternité. Des chefs politiques nourris de sagesse. Tout cela pulvérisé en neuf mois par une bande d'Espagnols. Un ancien porcher empoigne par sa tignasse le dieu-roi et le met aux arrêts. Sa punition ? Élever le plus énorme tas d'or qu'on ait jamais vu. En remerciement, on l'étrangle. Une foule morne assiste à l'écroulement de sa patrie et de ses dieux. elle ne fait pas un geste pour ralentir ce qui lui paraît inexorable. Il lui serait si facile, pourtant, de rejeter sur les pentes de la sierra andine la meute des conquérants ! Elle préfère se laisser dévorer.

À la réflexion, Pizarre avait tout pour réussir son tour de force. D'abord, la poudre, les chevaux et les lames bien trempées. L'acier contre la pierre.

L'effet de surprise des « armes nouvelles » n'a pas été inventé d'hier. Terrifier l'adversaire avec des engins « modernes » : le procédé date des premières batailles humaines. En outre, Pizarre est précédé d'une légende, celle du dieu blanc vengeur dont il a toutes les apparences. Confusion de Quetzalcoatl et de Viracocha. Enfin, il arrive au bon moment. Huascar et Atahualpa se disputent l'Empire. Le fruit que les deux frères s'arrachent tombe dans les mains de Pizarre. Les deux Incas expirent. L'Espagnol est maître de la situation.

Mais l'allié principal de Pizarre fut le régime inca lui-même. Ce pays se prenait pour le monde. Tahuantinsuyu : les quatre parties du monde ! L'Orient, le Midi, le Ponent et le Septentrion. Dans l'univers inca – autarchique et autarcique –, il ne pouvait y avoir place pour une cinquième partie du monde. Espace et temps n'existaient pas pour les Seigneurs du Pérou. Le mot « demain » était inconnu du peuple. Les lois et les statistiques s'appliquaient à l'éternel. La machine, construite pour un mouvement perpétuel, était bien huilée. Trop bien ! Il suffit à Pizarre, pour l'arrêter, de bloquer le levier de commande, en s'emparant d'Atahualpa. Le législateur péruvien n'avait pas prévu ce coup de force. Surprenante lacune dans un système fondé sur la prévoyance ! Mais n'eût-ce pas été sacrilège d'inscrire l'assassinat du dieu dans le calcul des probabilités ? La faiblesse du régime était qu'en frappant à la tête, l'organisation entière s'écroulait. Détachés de l'Inca, les fonctionnaires ne savaient plus administrer. Les élites étaient désorientées. Il restait bien le peuple. On lui avait appris une seule chose : obéir. Il obéissait. Douze millions de Péruviens, c'est vrai. Mais dix millions de robots. Tandis que quelques milliers de sujets supérieurs se vouaient à des tâches d'élection – les chirurgiens pratiquaient la trépanation et connaissaient la cocaïne, les architectes dessinaient des aqueducs et des routes, les astronomes étudiaient les étoiles –, le peuple, en habits de fête, se rendait au labour et à la moisson, en chantant les louanges du Soleil. On lui avait enseigné que le travail est gai. Ce peuple amorphe et

triste travaillait dans la joie. Pendant dix générations, dix millions d'Indiens avaient entendu psalmodier : « L'Inca sait tout. L'Inca ne peut se tromper. L'Inca est immortel. » Mais voici que, soudain, la voix monotone s'est tue. L'Inca est mort. Que faire, lorsqu'on ne sait qu'obéir ? Dix millions d'esclaves tendent leurs poignets aux fers espagnols.

Chapitre III

GUERRE ENTRE LES CONQUISTADORS

Le lendemain de l'exécution d'Atahualpa, on lui fait des obsèques solennelles. Le père de Valverde célèbre la messe des Morts. Tous les Espagnols, en tenue d'apparat, entourent le catafalque. Funérailles grandioses qui honorent à la fois le dernier empereur inca et le nouveau converti. Tandis que les conquistadors chantent le *Requiem* , le dominicain donne l'absoute. Pizarre mène le deuil. Il porte une écharpe noire en travers de sa cuirasse. Un voile de crêpe flotte à la coquille de son épée. Son visage est celui d'un homme désespéré.

La nuit venue et après que la dépouille d'Atahualpa a été inhumée chrétiennement, une cohorte de fidèles déterre l'Inca et le transporte, dans le plus grand secret, à Quito – sa patrie. Ruminagui prend possession du cadavre royal et convoque tout le peuple indien. Le cérémonial inca succède aux pompes de l'Église. Pour la deuxième fois, Atahualpa est mis en terre. On a creusé sa fosse auprès de son père, Huayna-Capac. Une à une, les compagnes du défunt se poignardent sur la tombe du Seigneur.

Cuzco, la Rome des Incas

Débarrassé d'Atahualpa et de Huascar, Pizarre songe à leur choisir un successeur – symbolique, bien entendu. Mais il lui faut, à ses côtés, un prince inca, au moment où il entrera à Cuzco. Deux candidats sont en présence : Tupac, frère d'Atahualpa, et Manco, fils de Huascar. Le premier réside à Quito, le second à Cuzco. Pizarre opte pour Manco. Il reçoit à son camp le fils de Huascar et, en échange de son appui, il lui promet de le faire couronner, à Cuzco. L'alliance est conclue. Plus rien ne s'oppose à la poursuite de l'aventure.

Pour aller de Cajamarca à Cuzco, les Espagnols prennent la grande voie qui relie le Nord au Sud à travers les hauts plateaux andins. C'est la « route de l'Inca ». Elle part de Pasto, traverse Quito, Tumipampa, Cajamarca, Huamachuco, Vilcas, Cuzco, longe le lac Titicaca et s'enfonce plus loin vers le sud. Construite en dur mortier, elle supporte aisément le poids des cavaliers armés et celui des canons. Presque constamment rectiligne, la « route de l'Inca » est adaptée à la nature du terrain. Des gradins pour escalader la montagne, des ponts suspendus pour franchir les fleuves, des chaussées remblayées pour traverser les marais. Rien n'y manque, même pas les poteaux indicateurs. Le sol est lisse et poli. Pas une once de boue n'en ternit l'impeccable propreté. Les Espagnols sont stupéfaits. Comment ne pas comparer ces routes bétonnées avec les chemins poussiéreux de la Vieille Castille ? Ceux qui ont fait les guerres d'Italie se souviennent des voies romaines. Que sont-elles en regard des artères royales du Pérou ? Et Pizarre commence à pénétrer l'un des secrets de la puissance inca. Pour centraliser l'administration de cet énorme empire – de la Colombie au Chili –, il fallait un puissant réseau routier. Le système politique reposait sur un problème de transmission. Les Incas l'avaient résolu. De bonnes routes, jalonnées d'hôtelleries et de relais, des équipes de porteurs prêts à partir sur-le-champ, bref des liaisons méticuleusement étudiées permettaient

à l’empereur d’expédier et de recevoir des messages, à l’Intendance de répartir les marchandises, à la Police d’établir ses rapports dans un temps minimum. Un ordre de l’Inca mettait dix jours pour aller de Cuzco à Quito. Près de deux mille kilomètres ! Mais les *chasquis* se relayaient sans interruption et couraient de jour et de nuit. Les routes péruviennes étaient les nerfs – constamment tendus et vibrants –, qui transmettaient au cerveau impérial le moindre frémissement de ce grand corps docile : l’État communiste inca.

15 novembre 1533, deux heures avant le coucher du soleil. Les Espagnols sont en vue de Cuzco. Il y a un an, jour pour jour, ils pénétraient à Cajamarca. Hier, ils franchissaient la frontière de l’empire. Aujourd’hui, ils sont au cœur de l’empire. Tout converge, en effet, sur Cuzco : les défilés, les routes et les canaux aussi bien que les pensées et les prières. Cuzco est pour les Péruviens ce que Rome était pour les Latins : la capitale économique, politique et religieuse. L’horizon est sévère. Une végétation rare, un ciel d’un bleu glacé. On est à trois mille trois cent quatre-vingts mètres d’altitude – celle de l’Etna ! Le paysage est minéral : quartz, schiste, ardoise. Pourquoi les premiers Incas choisirent-ils cette vallée de pierres pour y fonder leur capitale ? Comme s’il fallait aux précurseurs l’alliance de l’espace et de l’aridité. Les grandes civilisations se sont levées dans les déserts. De la plaine sèche de Babylone au rocher de Manhattan.

Les remparts d’Avila tiendraient tout entiers dans l’ombre des murailles cyclopéennes qui entourent Cuzco. Elles s’ouvrent pourtant devant Pizarre. Les Espagnols sont entrés. L’arquebuse sur l’épaule et l’épée bien en main, ils défilent. Voici les quartiers de Cuzco, celui de « la queue du puma » et celui de « la couleuvre d’argent ». Voici la forteresse de Saxahuaman et ses trois tours basses. Voici le Temple du Soleil : quatre édifices d’or et d’argent ceints d’un triple mur de granit. À l’intérieur, l’image du soleil, en or. Autour, les momies des Incas défunts assises sur des chaises d’or. Les murs sont plaqués d’or. Le jardin sacré est peuplé de fleurs et d’animaux

découpés dans des feuilles d’or. Comment s’étonner que le Temple du Soleil ou *Coricancha* s’appelât aussi « le lieu de l’Or » ? Voici, maintenant, la « place des réjouissances » ou place d’Armes. À la même époque où Jésus mourait à Jérusalem, le Grand Prêtre du Soleil, sur cette place, tendait vers le soleil un bol plein de maïs fermenté. Des flagellants et des moines castrés tournoyaient lentement. Les rites n’ont pas changé depuis mille cinq cents ans. Il se trouve que le jour de l’entrée à Cuzco des Espagnols est également celui d’une grande fête religieuse. Dans les rues de la cité péruvienne, les soldats de Pizarre se heurtent aux cortèges sacrés. Des groupes de lévites portent sur des pavois les idoles d’or massif. Des danseurs les accompagnent, vêtus de robes noires. Les flagellants se frappent jusqu’au sang. *Oro y sangre !* Comme à Séville, en vérité. Les Espagnols sont-ils à la *Fiesta del Corpus* ? Ces jeunes garçons qui piétinent rythmiquement le sol, ces pénitents, ces *pasos* … Mais l’illusion dure peu. Cette mascarade païenne est une insulte à la vraie Foi. Les Andalous se souviennent de la Vierge des Douleurs et de son *manton* étincelant. L’épée haute, ils foncent dans la foule. Les Indiens ripostent à coups de pierres et de javelines. La mêlée s’engage. Supérieurs en nombre, les Péruviens sont bientôt écrasés par la furie espagnole. Le cantique au Soleil s’est tu. On n’entend plus que le choc des armures, le crépitement des arquebuses et le cri des blessés. Mais les hommes de Pizarre recherchent moins le sang que l’or. Ils tendent vers les idoles leurs mains engourdies d’avoir cogné si fort. Et le sac de Cuzco commence. Les palais, les temples, les maisons sont mis au pillage. Une folie de convoitise emporte les Espagnols. Il n’y a pas si longtemps, pourtant, qu’ils ont reçu leur part du trésor d’Atahualpa. Ils sont riches. Pas assez. On procède, en hâte, à la distribution du butin. Jamais soldat en campagne ne se vit payer solde plus fantastique. Les conquistadors sont embarrassés de leur fortune. Les avares l’enfouissent dans des cachettes. Les prodigues – comment dépenser tant d’argent ! – l’exposent aux hasards du jeu. On engage sur un coup de dé de quoi assurer

les revenus d’une vie entière. Un cavalier, nommé Leguizano, reçoit pour sa part un disque en or massif représentant l’image du Dieu-Soleil. Il le joue à la *dobladilla* , au cours d’une nuit d’orgie. Il perd. Le voilà ruiné. Mais sa mésaventure restera proverbiale. *Juega el Sol antes que amanezca* : il joue le Soleil avant qu’il se lève.

Cuzco – la cité impériale « dont chaque rue, chaque forteresse, chaque pierre était considérée comme un mystère sacré » –, Cuzco n’est plus. Dès maintenant et sans plus attendre, Pizarre entend faire une ville espagnole de ce qui fut la capitale des Incas. Ce conquérant est aussi un architecte. Il trace le plan de la nouvelle *ciudad* . De vastes artères remplaceront le quadrillé des rues. Cloîtres et couvents pousseront sur les ruines des quatre cents temples incas. La cathédrale de Santo Domingo s’élèvera sur le sanctuaire de Viracocha et des statues de saints seront encastrées dans les niches réservées aux larmes d’or versées par le Soleil. Miradores et balcons hérisseront les demeures carrées des nobles péruviens. Ce travail de reconstruction ne sera pas fait en un jour. Mais, Dieu merci ! la main-d’œuvre est abondante. Ceux qui ont pu hisser sur la colline les blocs gigantesques de la forteresse de Saxahuaman sauront bien tailler la pierre des églises chrétiennes. Et d’ailleurs, que peut importer à ce peuple passif de travailler pour l’Inca ou pour le roi d’Espagne !

Le pacte de Riobamba

Pendant que Pizarre dresse l’inventaire de sa victoire, une nouvelle surprenante parvient au camp espagnol. Pedro de Alvarado a débarqué à Puerto Viejo, sur la côte équatorienne, à la tête de cinq cents soldats, de deux cents chevaux et d’un important détachement de mercenaires indiens. Alvarado , le second de Cortès , le héros de Tacuba ! Que veut l’homme à la barbe rouge ? Prendre sa part du festin, c’est sûr. Par ses informateurs,

Pizarre apprend qu’Alvarado se dirige vers Quito à marches forcées. En même temps – une mauvaise nouvelle ne vient jamais seule –, Pizarre est avisé que Ruminagui a réuni des forces importantes et qu’il s’apprête à la revanche. Quito est devenu le centre de la résistance péruvienne. Il faut parer à la double menace. Almagro et Belalcazar sont désignés pour aller à la rencontre des Indiens de Ruminagui et des Espagnols de Pedro de Alvarado . Les deux détachements se mettent en route vers le nord.

Pedro de Alvarado ne se trouve pas en Équateur par l’effet du hasard. Il poursuit une marche triomphale. Envoyé par Cortès en reconnaissance vers le sud, il est parti de Mexico avec quelques hommes intrépides. Se taillant à coups d’épée un chemin à travers l’effroyable brousse de Chiapas, la petite troupe atteint et découvre le Guatemala. Alvarado – ce grand diable de capitaine a toujours adoré les honneurs ! – se proclame gouverneur du Guatemala. L’empereur est informé de la prouesse d’Alvarado . Il ratifie le titre que le conquistador s’est attribué. Encouragé par la faveur du prince, Alvarado sollicite l’autorisation de pousser plus loin encore vers le sud. Elle lui est accordée. On lui concède une zone d’influence en dehors de celle soumise à Pizarre. Ces délimitations sont vagues. Comment l’administration royale pourrait-elle tracer sur le parchemin les frontières d’un pays à peu près inconnu ? Permettre à Alvarado de mettre pied au Pérou, c’était lui donner carte blanche. Alvarado , d’ailleurs, l’entendait bien ainsi.

Belalcazar doit, d’abord, se mesurer avec Ruminagui. L’engagement a lieu aux portes de Quito. Le chef indien n’a pas l’étoffe de Cuauhtemoc. Mais il incarne tout de même la résistance. Les cadres sont brisés, les Incas défunts ou captifs, les élites impuissantes. La silhouette de Ruminagui se détache sur ce fond morne, comme un guerrier debout au milieu des morts. C’est lui qui incarne la patrie, non plus la dynastie. Point n’est besoin qu’il ceigne le bandeau royal pour être le roi.

Ruminagui est un rude soldat. Il ne s'embarrasse pas de nuances. Il se bat. Ce qui ne l'empêche pas de pratiquer un certain humour féroce. Au moment où les Espagnols approchent de Quito, l'Indien susurre à ses femmes : « Les chrétiens arrivent. Vous allez pouvoir vous amuser. » La plaisanterie est bonne. Les femmes éclatent de rire. Mal leur en prend. Il ne fallait pas rire. Cet accès de gaieté à contretemps leur coûta la vie. Ruminagui les fit toutes décapiter.

Face aux douze mille hommes de l'Indien, Belalcazar aligne deux cents fantassins et quatre-vingts cavaliers. Une fois de plus, la science militaire des Espagnols l'emportera sur le nombre. Belalcazar a divisé ses troupes en petits groupes mobiles se déplaçant très vite d'un point à un autre. L'armée de Ruminagui est harcelée comme par des essaims de guêpes. Énervée par ces piqûres, elle perd sa cohésion. Être attaqué de tous côtés à la fois, ne pouvoir – dans l'ignorance d'où viendront les coups – les prévenir en temps utile, voilà qui démoralise les *guerrilleros* indiens. Décontenancés, ils tournent sur eux-mêmes, essaient de faire face de toutes parts, s'épuisent en vaines parades. Bientôt, la panique les prend. Profitant de leur désarroi, Belalcazar les a poussés doucement vers la plaine. Cette tactique, inventée par Cortès , a fait ses preuves. La plaine, c'est la possibilité de déployer la cavalerie et d'envelopper l'adversaire. Dès que le capitaine espagnol juge les Péruviens suffisamment fatigués, il lance sur eux ses chevaux. Quelques coups de canon achèvent de les terrifier. Les exhortations furieuses de Ruminagui se perdent parmi les gémissements de ses soldats. Il a beau leur hurler que les Espagnols sont des hommes comme les autres, on ne le croit pas. Ces êtres brillant au soleil et courant sur quatre pieds ne peuvent être que des dieux. Ils sont maîtres de la foudre. Et, pour leur donner raison, voici qu'un allié inattendu vient prêter main forte à Belalcazar : le Cotopaxi. Par une coïncidence que les Espagnols saluent comme providentielle, le volcan, en sommeil depuis longtemps, entre soudain en éruption. Comment douter, alors, que les étrangers soient de race divine ?

L'Inca lui-même était sans pouvoir sur le feu des montagnes ! Les Indiens laissent tomber leurs armes et s'enfuient sous une pluie de scories et de cendres. Ruminagui, suivi de ses officiers, abandonne Quito. Dans un dernier geste rageur, il met le feu au palais de Huayana-Capac. Puis il disparaît vers les crêtes du Nord.

Pendant que Belalcazar se battait devant Quito, Almagro inspectait la côte ; à la recherche de Pedro de Alvarado . Le compagnon de Cortès était insaisissable. On l'avait bien vu débarquer à Puerto Viejo et prendre la direction de la montagne. Mais comment retrouver une poignée d'hommes dans les *arcabucos* épais et touffus de la sylve équatorienne ? Almagro rebroussa chemin et se dirigea vers Quito. Il y parvint à temps pour aider Belalcazar à réduire la résistance de Ruminagui. En même temps qu'il collaborait à la victoire commune, en « nettoyant » les faubourgs de la ville, Almagro se taillait sa part de butin. Puis, laissant Belalcazar maître et gouverneur de Quito, il s'en retourna vers Cuzco.

L'Équateur est un escalier qui monte de l'océan Pacifique vers les sommets des Andes – les « péninsules du ciel ». Au dernier palier de ce gigantesque escalier, une cité se dresse : Quito est sinistre comme un cratère de volcan, mais frémit encore d'une vie secrète, comme un nid de condors. Les Espagnols avancent pas à pas dans les rues désertes. Des temples, des tours et des tombes… Belalcazar songe déjà à planter des croix sur les coupoles. En attendant, il donne à la ville sainte des Schyris le nom de San Francisco de Quito.

Alvarado n'est pas perdu. Il grimpe l'escalier de l'Équateur, marche après marche. Il poursuit à travers la cordillère une des randonnées les plus dures que jamais l'homme ait accomplies. Sur les pistes glacées de l'« avenue des volcans », les Espagnols d'Alvarado avancent en trébuchant. Ils tuent leurs chevaux pour les manger. En guise de boisson, ils sucent de la neige. Soixante d'entre eux périront par le froid. Parmi les victimes, il y a un soldat accompagné de sa femme et de ses deux petites filles. Ne pouvant

rien faire pour les secourir, il les prend dans ses bras et se laisse mourir avec elles. Les fureurs plutoniennes du Cotopaxi et du Chimborazo n’épargnent pas la petite troupe chancelante. Lourdes nuées, tonnerre des explosions, pluie de soufre achèvent le décor. Qu’on ne vienne plus parler de l’Enfer à ces bons chrétiens ! Ils y sont.

Enfin, après avoir franchi des passes vertigineuses et manqué cent fois se rompre le cou, les Espagnols débouchent dans la plaine de Riobamba. Ils sont payés de leurs peines. Hier encore, ils se croyaient en Enfer. Aujourd’hui, ils foulent les prairies verdoyantes du Paradis. La province de Riobamba se trouve au milieu de la *Sierra* , dans la vallée immense comprise entre les deux branches de la cordillère des Andes. C’est le pays de l’éternel printemps. Des roses, des lilas, des tulipes – et même l’œillet des Andalous ! Des cascades, des oiseaux, des fruits… Une telle profusion d’eaux, de couleurs et de parfums enivre les conquistadors. Pourquoi continuer plus loin ? Il faut s’installer dans cette province merveilleuse. Une rafale de javelots et de pierres les ramène à la réalité. Les habitants de Riobamba entendent ne pas se laisser déposséder. Dégrisés par l’attaque indienne, les Espagnols engagent le combat. Au premier rang des assaillants, il y a des femmes. Elles ont le carquois sur l’épaule et ne sont pas les moins habiles à tirer de l’arc. Une bataille mythologique – ô souvenirs de Scythie ! – oppose dans la plaine équatorienne les cavaliers espagnols et les femmes archers. Centaures contre Amazones.

Almagro n’est pas arrivé à Cuzco qu’il apprend la présence d’Alvarado à cent kilomètres de Quito. Belalcazar reçoit la même information. Tous deux, à la tête d’une colonne, se portent vers Riobamba. Alvarado attend de pied ferme ses bons compatriotes. Va-t-il accepter le combat ? L’affaire est chanceuse. Il a pu repousser l’offensive des gens de Riobamba. Mais de quoi seront capables ses troupes fatiguées contre celles, toutes fraîches, d’Almagro et de Balalcazar ? De leur côté, les deux capitaines sont hésitants. Ils voudraient bien évincer Alvarado , mais aux moindres frais.

Bientôt, les trois colonnes sont en présence. Les chefs prennent contact. On règle les conditions du combat, comme s'il s'agissait d'un duel. N'est-on pas entre gentilshommes ? Au moment de tirer l'épée, on se ravise. Le sang espagnol est trop précieux pour qu'on le dilapide. Au lieu de forcer par les armes l'expulsion d'Alvarado , pourquoi ne pas la lui acheter ? Almagro lui propose cent mille pesos, moyennant quoi il s'engagera à repartir vers la côte et à réintégrer son gouvernement au Guatemala. Alvarado accepte la transaction. Il n'y perd pas. En effet – ce qu'il ne dit pas –, au cours de son périlleux voyage entre Tumbez et Riobamba, il a fait une ample récolte d'or et d'émeraudes. La fortune vaut bien le pouvoir ! Il est entendu que les cent mille pesos lui seront versés par François Pizarre lui-même. L'accord conclu, Belalcazar s'en retourne à Quito. Quant à Alvarado et à Almagro , ils font route vers Pachacamac, où se trouve Pizarre.

Il n'y aura pas de bataille fratricide. Du moins, pas encore.

PRÉLUDE À LA DISCORDE

François Pizarre a payé ses cent mille pesos à Pedro de Alvarado . Marché conclu, marché tenu. L'escarcelle gonflée et oint de bonnes paroles, le « Dieu Solaire » est reparti pour le Guatemala. Voilà un sérieux danger d'éliminé ! Pizarre peut songer à construire. Car sa préoccupation essentielle paraît être, maintenant, de bâtir.

Il fonde d'abord, sur la côte péruvienne, un port. Il lui donne le nom de sa ville natale : Trujillo. Ainsi Cortès avait fondé Medellin. Mais, plus avisé que son modèle, il décide d'établir la future capitale du Pérou ailleurs que dans la précédente. Il n'est pas bon d'installer les nouveaux dieux dans les anciens sanctuaires. Après des recherches minutieuses, Pizarre choisit un emplacement situé dans la vallée du Rimac, à moins de dix kilomètres de la mer. Entre le futur port du Callao et l'embouchure du fleuve Rimac. Le

Callao donnera accès au Pacifique. Le fleuve Rimac conduit vers l'intérieur. Excellent du point de vue commercial et politique, l'endroit désigné par Pizarre est sain. Le climat rappelle celui d'Andalousie. Fondée le jour de l'Épiphanie, la nouvelle cité s'appellera la *Ciudad de los Reyes* : la Ville des Rois. Plus tard, ce sera Lima.

Sa nouvelle vocation de bâtisseur absorbe-t-elle Pizarre au point de lui faire perdre de vue ses responsabilités de chef ? C'est pourtant sur un sol encore mal assuré que Pizarre bâtit. Comment pourrait-il nourrir des illusions à ce sujet ! Ses deux frères, Juan et Gonzalo, sont à Cuzco, où ils font mauvais ménage avec Almagro . Belalcazar est à Quito, aux prises avec les éléments indigènes rebelles. Son troisième frère, Fernand, est en Espagne. Lui-même est au bord du Pacifique. Ils sont bien loin les uns des autres ! Et quelle confiance accorder à l'Inca Manco, qui doit ronger son frein en son palais de Cuzco ? La place de Pizarre est-elle vraiment dans la vallée du Rimac, parmi les maçons indiens ? La poussière des chantiers – non plus celle des champs de bataille – ternit l'argent de sa cuirasse. Pense-t-il donc que la guerre est finie ?

Sur ces entrefaites, Fernand Pizarre revient d'Espagne. Il a vu l'empereur. L'or du Pérou a produit son effet. Il faut récompenser les conquérants de l'or ! Fernand tire de son pourpoint une liasse de parchemins. Ce sont les cadeaux de Charles Quint. François Pizarre est nommé marquis d'Altabillos. Tout le nord du Pérou lui est attribué, sous le nom de Nouvelle-Castille. Almagro reçoit le sud du Pérou ou Nouvelle-Tolède. Le père de Valverde – en remerciement, sans doute, pour son attitude envers Atahualpa ! – est désigné comme évêque de Cuzco. Fernand Pizarre est fait chevalier de Santiago. On se congratule. On s'embrasse. Et, pourtant, les décisions impériales contiennent le germe des discordes futures. Où finit le sud, où commence le nord du Pérou ? Le temps des géographes n'est pas encore venu. C'est à coups d'épée qu'Almagro et Pizarre creuseront leurs frontières.

Et, d'abord, à qui appartient Cuzco ? Almagro en revendique la possession. Juan et Gonzalo Pizarre la lui contestent. Vont-ils se battre ? Ils en sont déjà « aux lances baissées ». Alerté par les siens, François Pizarre revient en toute hâte de Lima à Cuzco. Le voilà pour un temps arraché à ses rêveries d'urbaniste ! Les deux associés – le sont-ils encore ? – tombent dans les bras l'un de l'autre. Ils se connaissent depuis plus de trente ans. Ils ont couru ensemble les champs de bataille d'Italie. La route de l'or, c'est eux qui l'ont ouverte, à quel prix ! Vont-ils aliéner leur patrimoine commun et rompre une vieille amitié pour un malentendu ? Pizarre s'engage à ne jamais rien entreprendre contre Almagro . Ce dernier promet de laisser le champ libre à Pizarre dans un rayon de cent trente lieues à partir de Cuzco. Il est entendu qu'il cherchera plus au sud une province à son goût. S'il ne la trouve pas, il partagera le pouvoir avec Pizarre. Les deux conquistadors, pour donner à leur serment une sanction divine, croisent leurs mains sur une hostie consacrée. S'adressant au Saint-Sacrement, Almagro s'exclame d'une voix forte : « Seigneur, si je viole mon serment, je veux que tu me confondes et me punisses dans ma chair et dans mon âme ! » Après cette cérémonie spectaculaire, Almagro et Pizarre se séparent. Le premier s'en va vers le sud. Le second, après avoir confié à ses frères Juan et Gonzalo le gouvernement de Cuzco et la garde de Manco, s'en retourne à Lima. La rupture entre Almagro et Pizarre a été évitée de justesse.

Plusieurs mois passent. Fernand Pizarre est en voyage. Almagro ne donne plus signe de vie. Le Marquis – ainsi désormais appelle-t-on François Pizarre – donne tous ses soins à l'édification de Lima. Il semble avoir perdu le goût des armes. Une passion unique le dévore : celle de la pierre. Cette ville qui monte, avec, déjà, des miradores, des églises aux frontons tourmentés, des palais aux lourdes portes taillées dans les bois équatoriaux – il la couve amoureusement. « Sa » ville…

De graves événements vont une fois de plus arracher le Marquis à ses travaux de paix. L'Inca Manco, réussissant à tromper la surveillance des

frères Pizarre, s'est enfui de Cuzco. Il a levé l'étendard de la révolte. En quelques semaines, il met sur pied une armée de deux cent mille Indiens. Puis, refluant sur Cuzco à la tête de ses troupes, le prince péruvien donne l'assaut à la ville. Fernand Pizarre – il a pu rejoindre à temps la garnison assiégée – prend le commandement des forces espagnoles, aux côtés de Juan et de Gonzalo. Quant au Marquis, il est bloqué à Lima. Les Indiens ont coupé les communications entre les deux villes. L'honneur de l'Espagne est dans les mains de ses trois frères. Prisonnier à Lima et conscient de la menace qui pèse sur le Pérou espagnol, le Marquis demande du secours aux gouverneurs des Îles et de la Terre ferme.

Comment Fernand Pizarre ne songerait-il pas à Mexico ! Le souvenir de la *Noche Triste* et de la déroute de Cortès le galvanise. Va-t-il se laisser enfermer dans Cuzco ? Fernand est résolu à tout mettre en œuvre pour briser l'encerclement des Indiens. Il lui faut coûte que coûte se maintenir dans la ville ; sinon, lui et les siens sont perdus. Le siège commence par un bombardement de flèches enflammées. Cuzco est en feu, à l'exception des bâtiments en pierre. Le nœud de la bataille se trouve dans la forteresse de Saxahuaman. Le colossal blockhaus est occupé tour à tour par les Espagnols et par les Péruviens. Pendant plusieurs mois, les adversaires s'acharnent sur ces murs énormes, semblables aux éperons cuirassés des nefs antiques. Le mordant des soldats indiens stupéfie les combattants espagnols. Est-ce donc là ce peuple que l'on croyait inerte ? Mais, peu à peu, les combats tournent à l'avantage des Pizarre. Fernand parvient à déloger définitivement les Indiens de Saxahuaman. De là, il dirige et oriente les opérations. Il aura la douleur de voir son frère Juan, frappé à la tête par une pierre de fronde, mourir auprès de lui. Peu de temps après, le dernier défenseur péruvien, le visage enduit de terre, se jettera du haut de la forteresse. Auparavant, il lancera sur les cadavres espagnols sa massue étoilée en pointes de bronze. Ce suicide théâtral annonce la défaite de Manco. L'Inca lève le siège et se replie plus au sud. Les Espagnols vont

gagner. Fernand Pizarre n’a plus qu’à tendre les bras vers la victoire en marche. Mais un autre que lui la saisira au passage. Celui que l’on n’attendait pas : Almagro .

Informé de ce qui se passait à Cuzco, Almagro avait interrompu son expédition et s’était porté au secours de Fernand Pizarre . Ce geste, généreux en apparence, celait une intention perfide. L’amour que le Marquis nourrissait pour Lima, Almagro le vouait à Cuzco. Il ne volait pas à l’aide des Pizarre. Il accourait à la conquête de Cuzco. Il ne lui déplaisait pas de retrouver en flammes et mutilée la ville qu’il avait dû abandonner en pleine renaissance. Lui aussi, comme le Marquis, il voulait du neuf. Mais, avant d’être le maître, il lui fallait réduire les derniers sursauts de la résistance péruvienne, c’est-à-dire achever ce que Fernand Pizarre avait commencé.

Être pris à revers par le détachement d’Almagro , voilà à quoi Manco ne s’attendait pas. Au sortir de Cuzco, il tombe dans l’embuscade espagnole. Il n’en peut plus. Il ne cherche qu’à se dégager. Sa retraite stratégique devient une fuite désordonnée. Pendant longtemps, les soldats d’Almagro donnent la chasse au prince malheureux. Il ne trouve refuge que dans les montagnes désertiques, aux sources de l’Amazone. Là, il annonce au peuple que les dieux l’ont abandonné. Qu’on mette bas les armes ! La partie est perdue. Dans un concert de hurlements et de plaintes, les compagnes de l’Inca et ses derniers partisans se donnent la mort. Un grand silence tombe sur l’ultime exploit du petit-fils de Huayna-Capac.

Almagro entre à Cuzco. Il exige des frères Pizarre qu’ils lui remettent la ville. Elle lui appartient. La prétention est osée ! Que fait Almagro de la promesse jurée au Marquis ? A-t-il oublié le serment sur l’hostie ? Almagro invoque un fait nouveau : des patentes qu’il aurait reçues de Sa Majesté lui assurant la possession de Cuzco. Fernand et Gonzalo ne l’entendent pas ainsi. Cuzco est le fief des Pizarre. Hors de lui, Almagro fait appréhender et

jeter en prison Fernand et Gonzalo. Puis il se proclame gouverneur et ordonne qu'on célèbre, à la cathédrale, un *Te Deum* en son honneur.

Vainqueur de l'Inca, débarrassé des frères Pizarre, maître de Cuzco, il ne reste plus à Almagro , pour parachever son triomphe, qu'à défier un dernier adversaire : le Marquis. Son ambition ira-t-elle jusqu'à lui faire porter les armes contre l'ami de sa jeunesse ? Mais la jeunesse et l'amitié comptent peu devant une perspective aussi exaltante : la possession du Pérou et de son or. Les dents serrées, la mémoire et le cœur vides de souvenirs, Almagro se met en marche vers Lima. Gonzalo Pizarre reste sous les verrous. Par contre, Fernand Pizarre accompagne la troupe. Almagro pense qu'il pourra lui être – qui sait ? – de quelque utilité. Otage ou plénipotentiaire.

Une fois de plus, l'affaire s'arrange, grâce à l'entremise d'un prêtre, Fray François de Bobadilla , provincial de l'Ordre de la Merced. Le religieux ménage une entrevue à Almagro et à François Pizarre en un lieu appelé Chinche. Les deux conquistadors s'abordent avec cordialité et s'embrassent, comme au temps de leur jeunesse. On pose les bases d'un accord. Almagro restera gouverneur de Cuzco, tant que l'empereur n'aura pas fait connaître sa décision. Fernand Pizarre est libéré, à condition qu'il s'en retourne en Espagne. Le Marquis invite son ami à souper. Mais les agapes sont écourtées. Au milieu du repas, en effet, un cavalier s'approche d'Almagro et lui glisse un mot à l'oreille. Gonzalo s'est évadé de prison et a organisé un guet-apens pour assassiner Almagro . Celui-ci n'a que le temps de courir à son cheval et de sauter en selle. Les sabots de sa monture font voler les cailloux de la route. Il se retourne et fait un geste de la main au Marquis. C'est un adieu. Ils ne se reverront plus.

Le lendemain, François Pizarre reçoit une dépêche de l'empereur. Les deux capitaines sont maintenus dans leurs possessions, ce qui revient à dire que le Marquis est maître à Cuzco. Il faut en déloger Almagro . La mort dans l'âme – c'est sans plaisir qu'il s'y résout ! – Pizarre ordonne à son

frère Fernand de marcher sur Cuzco. Almagro relève le défi. Il ne rendra pas au Marquis la Ville sainte des Incas. Mais il ne se sent pas la force de combattre. Il est vieux – soixante-trois ans ! –, et l'épée lui est devenue lourde. Il confie le commandement de ses troupes à Orgoñez et se réfugie sur les hauteurs qui dominent Cuzco. De là, il pourra suivre les péripéties de la bataille. Car il y aura bataille. Les jeux sont faits. La guerre fratricide, si longtemps retardée, va éclater.

Le duel de Las Salinas

C'est bien un duel qui oppose les Espagnols de Fernand Pizarre et les Espagnols d'Almagro . On vide une querelle. Mais la courtoisie ne règlera pas le combat. Les six cents hommes d'Almagro et les huit cents recrues de Pizarre se battront comme des chiens. Ont-ils donc oublié qu'ils servent le même roi et sont nés, presque tous, en Estrémadure ? Quels intérêts particuliers, quelles rancunes les excitent ainsi les uns contre les autres ?

La rencontre a lieu dans la plaine de Las Salinas – ainsi nommée à cause des marais salants qui s'y trouvent –, à quatre kilomètres de Cuzco. Le combat s'engage. Fernand Pizarre a choisi comme maître de camp Pedro de Valdivia , demain vainqueur des Araucans. Orgoñez est entouré de gentilshommes qui ont fait leurs preuves, dont Francisco de Chaves et Juan Tello. Les deux armées s'affrontent avec rage. Groupés sur les collines, les Péruviens, goguenards, savourent une joie imprévue : celle de voir leurs ennemis se fusiller, se charger, s'étriper comme s'il s'agissait d'Indiens. À leur tour d'être au cirque ! Bientôt, les soldats d'Almagro perdent pied. Ils avaient plus de lances que l'adversaire, mais moins d'armes à feu. C'est la poudre qui emporte la décision. L'armée d'Almagro reflue vers la montagne. Orgoñez, blessé d'un coup d'arquebuse à la tête, est pris dans une embuscade, au moment où il s'apprête à rallier ses troupes. Succombant

sous le nombre, il tend son épée à un officier de Fernand Pizarre . Mais la consigne de Pizarre est : « Pas de quartier ! », même pour un gentilhomme. À l'instant même où il descend de cheval, Orgoñez reçoit un coup de feu à bout portant. Il s'écroule. La mort du chef précipite la débandade. Le parti d'Almagro a perdu.

Cet Almagro plein d'arrogance qui, il n'y a pas si longtemps, imposait sa loi aux frères Pizarre, est-ce bien le même, aujourd'hui ? Ficelé comme un sac sur le dos d'un mulet, il fait une rentrée piteuse à Cuzco. Il a perdu toute fierté et implore le pardon de son vainqueur. Mais Fernand Pizarre n'est pas disposé à l'indulgence. Il jette Almagro en prison et, incontinent, fait instruire son procès. Des robins sourcilleux passent au crible les moindres faits et gestes d'Almagro , depuis son départ de Panama ! Ils n'ont pas de peine à fournir les preuves de sa culpabilité. Almagro s'est opposé, les armes à la main, aux volontés du Marquis. Il s'est installé en maître à Cuzco. Il a conduit son armée dans les territoires relevant de l'autorité de François Pizarre , « toutes enseignes déployées ». Accusé de haute trahison, Almagro est condamné à mort. À l'annonce de la sentence, le prisonnier perd le peu de dignité qui lui restait encore. Il s'écroule aux pieds de Fernand Pizarre . Il le supplie de lui épargner une fin si ignominieuse. Ne lui a-t-il pas rendu la liberté, lorsqu'il était en son pouvoir ? Et, remontant plus loin dans le passé, Almagro rappelle la part qu'il a prise à la fortune des Pizarre. Mais Fernand est inflexible. D'une voix glacée, il invite Almagro à recommander son âme à Dieu. « Comment, moi, homme et pécheur, ne craindrais-je pas la mort, puisque Jésus-Christ lui-même l'a crainte ! » Fallait-il que ce vieillard infirme et déshonoré aimât la vie pour qu'un aveu si misérable lui échappât !

Almagro – celui qu'on appelait « Don Diègue » ! reçoit les derniers sacrements. Auparavant, il a rédigé son testament : ses héritiers seront l'empereur et son fils, Diego. Puis on lui passe la corde au cou. Le compagnon de Pizarre meurt, garrotté, comme Atahualpa. On traîne ensuite

son cadavre sur la grande place de Cuzco. Le bourreau tranche la tête d'un coup de hache et la présente au peuple. Mais, le lendemain, des funérailles solennelles sont faites à Almagro , dans la chapelle du couvent de la Merced. Fernand Pizarre conduit le deuil. Les Péruviens – témoins du supplice et des obsèques – sont stupéfaits. Hier, la tête d'Almagro roulait sur le billot. Aujourd'hui, Fernand Pizarre entonne le *Requiem* . Les larmes coulent sur son visage. Que veulent dire « cet excès d'honneur et cette indignité » ?

La fin du Marquis

Le Marquis apprend avec un profond chagrin l'exécution d'Almagro . Il n'en demandait pas tant ! Mais son chagrin se nuance d'un réel soulagement. Le pacte, conclu il y a quinze ans, est rompu. François Pizarre est libre. Il peut, sans craintes et sans arrière-pensées, se consacrer à l'achèvement de son œuvre.

1541. Le Marquis a soixante-six ans. Il a définitivement renoncé aux expéditions militaires, pour réaliser sa vraie passion : construire. Lima est devenue une cité importante. D'autres villes ont surgi : Huamanga, Chuquisaca, Arequipa… Dans le palais fastueux qu'on lui a édifié, sur ses plans, au milieu de la Plaza Mayor de Lima, François Pizarre fait figure de roi. Pourtant, le maître du Pérou est « démocrate » ou, du moins, affecte de l'être, à ses heures. Il joue à la paume avec ses serviteurs dans son patio planté d'orangers. Il se promène dans les rues, sans escorte, vêtu d'une cape noire, coiffé d'un feutre blanc, un simple poignard passé à la ceinture. Un jour, passant au bord d'une rivière, il se jette à l'eau pour sauver un Indien en train de se noyer. Mais il sait aussi jouer au souverain. Avec l'âge et l'exercice du pouvoir, il a acquis une véritable majesté. Il n'est que de le voir dans la grande salle du palais, enveloppé dans sa houppelande de

pourpre ou dans les fourrures de martre que Cortès lui a envoyées du Mexique.

La répugnance du Marquis pour la guerre est affirmée. Fatigue des armes ou remords ? Il bâtit, il administre, il gouverne. Mais il ne veut plus ni conquérir, ni se battre. Il laisse ce soin à ses lieutenants. Pedro de Candia est à Titicaca, Gonzalo Pizarre explore le Pérou oriental, Pedro de Valdivia poursuit la conquête du Chili, commencée par Almagro . Quant à Fernand Pizarre , il est reparti pour l'Espagne. Mal lui en a pris ! Les partisans qu'Almagro comptait à la Cour ont convaincu l'empereur de la félonie de Fernand. Il finira ses jours en prison, centenaire. Juan Pizarre a péri au siège de Cuzco. Le Marquis est seul.

Le temps des complots est-il passé ? Un dernier se prépare dans l'ombre. Diego de Almagro , fils du supplicié, en est le chef. Ce métis – sa mère était une Indienne de Panama – a groupé derrière lui tous les éléments hostiles à François Pizarre . Ils sont nombreux, ne seraient-ce que les compagnons d'Almagro qui brûlent de tirer vengeance de sa mort. Les fidèles du Marquis n'ont pas manqué de le mettre en garde contre la menace qui gronde. Mais le vieux chef fait fi de ces avertissements. Il se refuse à toute précaution. De plus en plus lointain, retiré en lui-même, il poursuit son rêve impérial. Un tel dédain de la mort est bien le signe que le Marquis aborde ces hautes régions solitaires où l'homme devenu héros croit en son étoile et en elle seule. Que peut faire à François Pizarre ce cliquetis d'épée qui s'approche ! Il n'est justiciable que de Dieu.

Un dimanche de juin, le Marquis a invité à sa table quelques gentilshommes de ses amis, dont l'évêque de Quito, Francisco de Chaves , et son lieutenant, Juan Vélasquez . Il est entre midi et une heure. Par la fenêtre ouverte, une rumeur parvient aux oreilles des convives. Les cris se font plus distincts : « Mort au tyran ! » Qui est le tyran ? François Pizarre . Une dizaine d'hommes armés sont devant le palais. Un officier les commande : Juan de Herrada , lieutenant de Diego Almagro . Le Marquis,

avec un grand calme, ordonne qu'on ferme toutes les issues et se retire dans ses appartements pour changer sa houppelande rouge contre une armure. Pendant ce temps-là, Francisco de Chaves tente de parlementer. Il entrouvre la porte. Les partisans d'Almagro l'enfoncent et se ruent à l'intérieur du palais. Chaves , percé de coups d'épée, succombe en gémissant : « Eh ! quoi, on en veut aussi aux amis ! » Les conjurés s'élancent dans l'escalier, gagnent la grande salle. Les voilà devant la chambre du Marquis. À l'approche de la troupe assaillante, les familiers de François Pizarre se sont enfuis. Ils ont sauté dans la rue par les fenêtres, même Juan Vélasquez qui, pour garder les mains libres, tenait entre les dents son bâton de commandement. Le Marquis sort de sa chambre. Il n'a pas eu le temps d'attacher les courroies de sa cuirasse. Se protégeant de son bouclier, il fonce sur ses adversaires, l'épée haute. Cinq Espagnols fidèles se battent à ses côtés. Mais, bientôt, le Marquis est seul. Seul contre dix. Moulinets, coups d'estoc, parades, corps à corps se succèdent. Les hommes d'Almagro sont stupéfaits. Ce vieillard de près de soixante-dix ans manie l'épée comme un jeune écuyer. Juan de Herrada appelle du renfort, par la fenêtre. Maintenant, ils sont vingt contre Pizarre. Les coups s'abattent sur cet homme toujours debout. Est-il donc invulnérable ? Mais il n'en peut plus. Son bras mollit. Il est comme un cerf rendu. Une dernière estocade – et le Marquis s'écroule, la gorge tranchée. Il crie confession. Puis, ne pouvant plus parler, il trempe la main dans son sang et trace sur le sol une grande croix. Il baise cette croix sanglante et meurt, la bouche collée sur l'image du Christ.

« On voit, dans cet accident, un bel exemple de la variété et de l'incertitude des choses du monde et de l'incons tance de la fortune. Dans très peu de temps, un simple gentilhomme, qui n'avait aucune charge considérable, avait découvert une très grande étendue de pays et de puissants royaumes dont il s'était rendu maître et en avait été fait gouverneur avec une très grande autorité. Il avait possédé des richesses

prodigieuses. Il avait distribué à plusieurs personnes des biens et des revenus si considérables qu'on ne trouverait peut-être pas, dans toute l'histoire, qu'aucun des plus riches et des plus puissants princes du monde en ait autant distribué en si peu de temps. Puis, dans un moment, tout cela change. Il meurt, sans avoir le temps de se confesser, ni de se préparer à la mort, ni de mettre aucun ordre à ses affaires ou à sa succession. Il est massacré en plein jour par une douzaine de gens au milieu d'une ville dont tous les habitants étaient ses créatures, ses serviteurs, ses parents, ses amis ou ses soldats. Il leur avait donné à tous de quoi vivre commodément et même largement. Cependant, personne ne vient à son secours dans son plus pressant besoin. Ses domestiques et ceux qui étaient dans sa maison fuient et l'abandonnent. Après cela, il est enterré pauvrement. Toute sa grandeur et toutes ses richesses s'évanouissent. Et on n'en trouve pas pour payer des bougies pour son enterrement. »

Est-ce Bossuet qui s'exprime ainsi ? On pourrait le croire, à l'accent et au style de cette belle oraison funèbre. L'auteur en est un contemporain de Pizarre, le chroniqueur Augustin de Zarate. Elle résume bien la courbe prodigieuse de ce destin sans exemple.

Le trait marquant de ce destin est la continuité dans l'ascension, mais non la continuité de l'homme. À chaque moment de la vie de Pizarre, un nouveau Pizarre se lève. Le Cortès de Mexico – le Marquis de la Vallée – n'est pas tellement différent du bachelier de Salamanque ni même de l'adolescent de Medellin qui se rêvait déjà conquistador. Christophe Colomb agonisant caresse les mêmes chimères qu'à Porto Santo. Rien de tel chez Pizarre. Autant d'époques de sa vie, autant de personnages tout neufs. Le porcher de Trujillo. Le soldat de carrière. L'homme à tout faire des capitaines de la mer du Sud. Le planteur des îles. Le marin opiniâtre qui s'incruste comme un coquillage ruisselant sur les rochers du *Puerto del Hambre* . Le vainqueur des Andes. Le geôlier d'Atahualpa. Le bâtisseur de villes. Le Marquis, drapé de rouge. Toutes ces figures se précipitent, comme

celles d’un jeu de cartes que l’on bat. Un valet. Un roi. Mais c’est en vain qu’on leur chercherait un air de famille. Que peut, en effet, avoir de commun ce patriarche vêtu de pourpre – comme un Consul de Rome –, avec le reître des guerres d’Italie et le pillard de Tumbez ?

Cependant, deux images – celle du commencement et celle de la fin – confèrent au personnage une sorte d’unité morale. Un nouveau-né est abandonné sur les marches d’une église d’Estrémadure. Il ne doit qu’au hasard d’avoir vécu. Il est déjà seul, à l’âge où le plus misérable est entouré de soins. Soixante-dix ans plus tard, le conquistador du Pérou succombe sous le fer des conjurés, tel Jules César. Les assassins, leur coup fait, demeurent interdits. Ils ont donc tué Pizarre ! Puis ils détalent comme des voleurs. Personne n’ose toucher au cadavre, de peur de se compromettre. Finalement, un homme de Trujillo et sa femme traînent le corps à l’église la plus proche, l’ensevelissent et l’enterrent. Malgré leur hâte inquiète, ils ont pris le temps d’envelopper le Marquis dans le grand manteau blanc de l’Ordre de Santiago et de lui attacher les éperons. François Pizarre est mort seul. Ainsi, du premier jour jusqu’au dernier, il n’aura eu d’autre amour et d’autre compagnon que lui-même. Il restera constamment fidèle à cette solitude austère. Encore faut-il souligner que, cette solitude, il l’a voulue. Elle était devenue, à la fin de sa vie, le seul climat que pût supporter son orgueil. On ne peut tolérer personne, lorsqu’on se croit élu de Dieu et l’interprète de l’Histoire.

Quatrième partie

MOINES CONTRE CAPITAINES OU LE PROCÈS DES CONQUISTADORS

Qui vous a autorisé à nous marquer au visage d'un fer rouge ?

Question posée par un chef araucan à don Francisco Nuñez Pineda y Bascuñan, capitaine espagnol.

Chapitre premier

L'ARAUCANA

Pizarre est mort. Almagro est mort. Aux deux hommes vont succéder deux partis : les « Pizarristes » et les « Almagristes ». Ainsi, la guerre civile ne se terminera ni à Las Salinas ni par la fin des deux chefs. Elle s'exaspère, au contraire. Le fils d'Almagro a beau se proclamer gouverneur du Pérou, personne ne lui reconnaît ce titre, sauf la *camarilla* qui entoure le métis. Le désordre est à son comble. Une dernière occasion s'offre aux Péruviens de se libérer de la tutelle espagnole. Ils n'en profitent pas. Combien favorable, pourtant, était la conjoncture ! Ah ! s'ils avaient eu, à leur tête, un Cuauhtemoc !

Charles Quint est mis au courant de la situation. Il s'en émeut. Va-t-il voir lui échapper une des colonies sur lesquelles il compte le plus ? Il délègue au Pérou un juge, avec pleins pouvoirs, Vaca de Castro.

LA LIQUIDATION DE L'AVENTURE PÉRUVIENNE

Habile et prudent, Vaca de Castro se garde bien d'aborder de front l'adversaire. Les foyers d'insurrection sont à Cuzco et à Lima. Vaca de

Castro les évitera. C’est à Quito que le délégué impérial va fixer sa résidence. Bien reçu par Belalcazar , il commence son enquête, recueille des informations, constitue son dossier. Il se rend compte rapidement que, seule, une action militaire, appuyée sur les éléments fidèles au défunt Marquis, pourra amener l’ordre et la paix.

La rencontre décisive a lieu dans la montagne de Chupas, à quelques kilomètres de Guamanga. En tête des Pizarristes, marchent les plus vaillants capitaines de la Conquête : Alvarez Holguin, Pedro de Vergara et, surtout, le terrible Francisco de Carvajal , surnommé « le démon des Andes ». Vétéran des guerres d’Italie, ancien maître de camp de Gonzalo Pizarre , Carvajal est un colosse redouté de ses soldats comme de ses pairs. Bien qu’il ait largement dépassé soixante-dix ans, sa brutalité et sa force physique sont encore proverbiales. Son ivrognerie également. Cristobal de Barientos porte l’étendard royal. Les Almagristes sont commandés par Diego Almagro lui-même, entouré d’officiers dont quelques-uns – tel Pedro de Candia – ont été parmi les premiers compagnons de François Pizarre . Que faisait l’un des Douze au milieu des rebelles ! Quant à Vaca de Castro, il se tient à l’arrière-garde avec quelques cavaliers. Ce « licencié » n’est pas un homme de guerre.

Mieux équipées, plus nombreuses et stimulées par la garantie impériale, les troupes pizarristes n’ont pas de peine à réduire la petite armée almagriste. Mais le combat est rude. Les adversaires sont si étroitement mêlés qu’ils ne reconnaîtraient pas les leurs, si la couleur des écharpes ne les distinguait. Celles des hommes de Vaca de Castro sont rouges et celles des soldats de Diego Almagro , blanches. Voyant tourner la bataille à son désavantage, le métis s’enfuit à Cuzco. Ses troupes se débandent. La nuit venue, il ne reste plus un seul Almagriste sur le lieu du combat. Vaca de Castro, quelques jours plus tard – après avoir fait enterrer les morts et couper la tête à ceux des prisonniers qui avaient pris part à l’assassinat du marquis –, entrait triomphalement à Cuzco. Son premier acte était de se proclamer gouverneur du Pérou. Cette fois, la nomination était légale. Vaca de Castro l’avait déjà

en poche, à son départ d'Espagne. Son deuxième acte ? Faire décapiter le fils d'Almagro , sur la grande place de Cuzco. Au même endroit où, quatre ans auparavant, son père avait eu, également, la tête tranchée.

Le supplice des deux Almagro signifie la fin des Almagristes. Que va-t-il advenir des Pizarristes ? La plupart se sont rangés tout naturellement sous la bannière du Roi. Pas tous. Il en est un qui se réserve : Gonzalo Pizarre . Dès l'arrivée à Quito de Vaca de Castro, le dernier survivant des quatre frères Pizarre – peut-on compter au nombre des vivants Fernand, qui purge sa peine en Espagne ? – lui a fait sa soumission, du bout des lèvres. Il lui a même offert ses services, sans chaleur. Même Vaca de Castro, s'il a pris acte de la soumission de Gonzalo, a poliment décliné ses offres de service. Il préfère, pour l'instant, sa neutralité à son alliance. Par une sorte de pacte tacite, Gonzalo se tient volontairement à l'écart du conflit entre Pizarristes et Almagristes. Pendant que se déroule le drame et durant le gouvernement de Vaca de Castro, Gonzalo reste dans ses terres de Chuquisaca, non loin du lac Titicaca. Il y mène la vie paisible d'un gros propriétaire. Bref entracte avant le dernier tableau.

Vaca de Castro a rétabli l'ordre au Pérou, non sans peine. Estimant sa tâche accomplie, il demande son rappel à l'empereur. Sa requête est agréée. On lui nomme un successeur : Blasco Nuñez Vela. Ce dernier débarque à Tumbez, avec le titre de vice-roi. Un vaste état-major l'accompagne : *corregidores* en simarres cramoisies, maîtres de compte, officiers de la Couronne. Jamais délégation si imposante n'était venue de la métropole. Le nouveau vice-roi, interprétant la volonté de Charles Quint, prétend ainsi marquer hautement que le règne des aventuriers est terminé. Désormais, il n'y aura plus qu'un seul maître : le roi d'Espagne. Mais Nuñez Vela ne se contente pas d'apporter avec lui le sceau royal – il est contenu dans un coffret placé sur un palefroi caparaçonné d'or ! –, et les verges de la justice. Il est chargé d'appliquer au Pérou les *Leyes Nuevas* qui viennent d'être promulguées à Valladolid. L'esclavage et l'*encomienda* sont supprimés. Les Indiens sont reconnus libres et féaux vassaux de Sa Majesté. Ordre est donné

à tous les conquistadors – et particulièrement aux fonctionnaires, aux ecclésiastiques et aux partisans d'Almagro et de Pizarre –, de libérer immédiatement leurs esclaves. En somme, la mission de Nuñez Vela ne vise rien moins qu'à priver de tout pouvoir les conquérants du Pérou et à les déposséder des avantages qu'ils ont acquis. Mission périlleuse, vouée à l'échec, en raison du caractère de Nuñez Vela : coléreux, dogmatique et brutal.

La réaction ne se fait pas attendre. Rassemblés autour de Gonzalo Pizarre – peut-il y avoir pour eux un autre chef ? –, les conquistadors forment une armée dans le sud et marchent sur Lima. Le vice-roi n'attend pas l'arrivée des révoltés. Il s'enfuit vers Quito. Gonzalo entre en vainqueur dans le palais désert où le Marquis a été assassiné. Le bref séjour de Nuñez Vela y a laissé peu de traces. Gonzalo a encore belle allure. Espagnols et Péruviens retrouvent en lui le fringant cavalier qui, voici déjà longtemps, caracolait sous les yeux stupéfaits d'Atahualpa. Personne ne fait de difficultés à reconnaître Gonzalo comme gouverneur du Pérou. Auprès de lui, le vieux Carvajal , ivre d'orgueil et de *chicha* éclate dans sa cuirasse d'or.

Mais Gonzalo ne s'estimera pas satisfait, tant qu'il n'aura pas la peau de Nuñez Vela. Il fonce sur Quito, pourchasse dans la montagne le malheureux vice-roi, s'en empare et le fait décapiter, sur-le-champ. Une tête tombe – et la partie est jouée. Puis Gonzalo revient à Lima. Il installe dans le palais de son frère une cour de despote oriental. Ce nom fulgurant de Pizarre, que l'on croyait éteint avec la mort du Marquis, Gonzalo rêve de l'immortaliser. Le grand Pizarre, ce sera lui. Il a renvoyé les fonctionnaires du roi. Il est le Roi.

Qui va pouvoir tordre le cou à ce condor aux ailes immensément déployées ? Un moine, Pedro de La Gasca, conseiller du Saint-Office. Cette fois, Charles Quint aura eu la main heureuse. L'arrivée de La Gasca au Pérou passa presque inaperçue. Que venait-il faire ? Une simple enquête pour le compte de Sa Majesté. Mais ce petit homme maigriot et vêtu d'une soutane râpée est doué d'une autorité singulière. Il parle peu. Un seul mot de lui,

cependant, et tout le monde se tait. Un geste, et l'on obéit. Il approche, séparément, tous ceux qui, de près ou de loin, sont en rapport avec Gonzalo. Il les convainc de sa félonie. Il met dans son jeu certains des principaux capitaines, particulièrement Pedro de Valdivia . Finalement, il parvient à lever une armée de deux mille hommes. Une grande bataille a lieu aux portes de Cuzco, dans la plaine de Xaguixaguana. Gonzalo Pizarre est battu. Le jour même de sa défaite, il est jugé et condamné à mort. L'exécution suit le jugement. Le bourreau tranche la tête de Gonzalo. Elle est ensuite exposée dans une niche, suspendue au grand gibet de Lima, avec cette inscription : « Voici la tête de Gonzalo Pizarre , traître et rebelle à son roi. » En même temps, neuf capitaines sont pendus et Carvajal est écartelé.

Après avoir passé plusieurs mois au Pérou, Pedro de La Gasca s'en retourne en Espagne. Parti pauvre, il revient pauvre. Mais il a gagné un empire à la Couronne. Ce clerc aux vêtements élimés, à la figure triste, a établi la paix et restauré l'administration et les finances de la colonie. Il n'y a plus ni Pizarristes, ni Almagristes. Maintenant, le Pérou est solidement tenu en main par Charles Quint. Cette reconquête est l'œuvre de La Gasca. La vertu remporte parfois de ces triomphes. Au premier plan de la sanglante fresque péruvienne – des têtes coupées, le vieux Carvajal tiré par quatre chevaux et perdant ses entrailles – se dresse le froid visage du moine qui, de la *Tierra de Piru* , fit la « Nouvelle-Castille » et fonda, sur les bords du lac Titicaca, la future capitale de la Bolivie : *Nuestra Señora de la Paz* , Notre-Dame de la Paix.

Premières batailles au Chili

La forme géographique du Chili est extravagante. Une lanière qui s'étire, entre les crêtes de la cordillère des Andes et l'océan Pacifique, sur une bande littorale longue de quatre mille kilomètres et large au maximum de trois

cents kilomètres. Une frange qui court sur quarante degrés de latitude. Toute la gamme des climats, du désert subtropical à la zone presque polaire de la Terre de Feu. Au nord, les grands déserts d'Atacama, les immenses plaines de sel couleur de plomb fondu. Au centre, la Grande Vallée que tiédit doucement un immortel été. Au sud, le désert recommence : c'est le pays des fjords et des glaciers. Surplombant cette étroite corniche : la cordillère et ses sommets de plus de six mille mètres. Le Chili – versant des Andes méridionales plongeant dans les eaux du Pacifique – est écrasé entre la montagne et l'océan.

Aborder le Chili par la mer était déjà possible, au milieu du XVIe siècle. Les navigateurs, en effet, n'avaient qu'à pousser un peu plus leurs caravelles pour accoster le rivage de la « Vallée du Paradis » – Valparaiso, le futur grand port du Pacifique austral. Mais atteindre le Chili par le nord et par voie de terre… Il fallait des fous pour oser l'aventure et des héros pour réussir. Bref, des conquistadors.

Le premier pionnier du Chili fut Diego Almagro , le père. Le compagnon de Pizarre, après le compromis de Cuzco et la décision de Charles Quint qui lui attribuait le Sud du Pérou, n'avait plus qu'une chose à faire : conquérir son royaume. Il s'y employa aussitôt et fonça vers le sud. L'expédition était importante : cinq cent soixante-dix Espagnols et quinze mille Indiens. Outre ses deux lieutenants – Gomez de Alvarado et Ruy Diaz –, Almagro emmenait avec lui l'Inca Paulus, frère de Manco. Précaution utile, en cas de conflit avec les indigènes. Négligeant les avis des chefs péruviens, qui lui conseillaient de suivre la côte, Almagro se lança directement dans la cordillère. Le froid intense et une neige épaisse surprirent les Espagnols, mal chaussés et légèrement vêtus. Sans se soucier de ses pertes humaines – cent cinquante Espagnols et dix mille Indiens périrent gelés –, Almagro poursuivit la terrible ascension. Il devait, à son retour, six mois plus tard, retrouver debout sur les champs de neige des groupes de soldats pétrifiés par la glace et tenant encore entre les mains la bride de leurs chevaux – macabres statues équestres. Parvenu au sommet des Andes, Almagro

descendit sur Copiapo et atteignit Coquimbo. De là, il rejoignit l'embouchure du fleuve Aconcagua. Jusqu'alors, il n'avait rencontré aucune résistance de la part des tribus indiennes. La présence à ses côtés d'un Fils du Soleil validait l'expédition. Mais la situation changea lorsque les Espagnols se trouvèrent devant la rivière du Rapel. C'était là où, près d'un siècle plus tôt, les Promaucas avaient défait l'armée du prince Sinquiruca, général de Yupanqui, venu pour les soumettre. Depuis, le Rapel était la limite de l'empire inca. De l'autre côté de la rivière, les Promaucas vivaient libres de toute allégeance et dispensés du tribut. Pour si puissants qu'ils fussent, les Incas n'avaient jamais, depuis leur malheureuse tentative, franchi en armes la frontière du Rapel.

L'orgueil d'Almagro se cabrait à la seule idée de rebrousser chemin. Là où les Péruviens n'avaient pu passer, il passerait, lui, Castillan ! Il donna l'ordre de traverser la rivière. Mais, de l'autre côté de l'eau, les Promaucas l'attendaient, lance au poing. Le combat était inévitable. Déconcertés tout d'abord par l'appareil militaire des Espagnols, les soldats indigènes contre-attaquèrent bientôt avec une telle vigueur qu'Almagro et les siens, laissant des morts sur le terrain, durent se replier. La rage au cœur, ils repassèrent le Rapel.

Le retour à Cuzco fut sinistre. Plus féroce que les cimes des Andes, les terres hautes de l'Atacama manquèrent devenir le cimetière de l'expédition. Un glacis de huit cents kilomètres de long, sans une plante, sans un lichen – de mémoire humaine, on n'y avait jamais vu la pluie –, mais où foisonnait pourtant une sorte de pourriture desséchée. Seul, le sang des batailles humectait parfois cet humus – vestiges d'arbres ou d'algues préhistoriques –, mêlé de sels et de minerai. Même le vautour fuyait l'Atacama. Mais les hommes s'y livraient d'âpres combats, pour la possession de l'engrais et du fer. Les Espagnols faillirent perdre la raison, durant qu'ils parcouraient le « désert du Salpêtre » : paysage fantomatique où l'aveuglante réverbération du soleil dessinait sur les champs de nitrate de longs spectres mouvants. La vision de leurs compagnons figés dans la glace acheva de terrifier les

conquistadors. En somme, la campagne d'Almagro – brillante prouesse « sportive » –, se soldait par un échec. Cette interminable randonnée ne lui avait procuré ni or, ni établissements. Il revenait à Cuzco, les mains vides. On connaît la suite. Un an après son retour, Almagro mourait sous la garrotte.

UNE BÊTE DE RACE : PEDRO DE VALDIVIA

L'autorité morale de François Pizarre et les armes de Fernand n'auraient probablement pas suffi à abattre Almagro , si Pedro de Valdivia n'y avait prêté la main. Almagro éliminé, la Nouvelle-Tolède devenait libre. Elle revenait de droit à Valdivia qui avait donné la mesure de ses talents militaires et de son loyalisme. Valdivia n'était pas un nouveau venu. Né à Villanueva de la Serena, à dix kilomètres de Medellin, patrie de Cortès – l'Estrémadure, encore ! –, il avait vaillamment combattu en Italie, avant de partir pour l'Amérique. Après avoir quelque temps cherché sa voie du côté de la Terre ferme, il s'était finalement rallié au panache du Marquis. Maître de camp de Fernand Pizarre , à la bataille de Las Salinas, il avait été le principal artisan de la victoire des Pizarristes. Beau garçon, le verbe éloquent, noble de manières, jeune encore – trente ans – Pedro de Valdivia était tout désigné pour ouvrir à l'Espagne le chemin du Sud, péniblement défriché par Almagro . Passant outre aux réclamations de Francisco Camargo et de Sanchez de la Hoz – ils se prétendaient autorisés par la Couronne à explorer le Sud –, le Marquis avait nommé Pedro de Valdivia son lieutenant-gouverneur au Chili.

Instruit par la malheureuse expérience d'Almagro , Valdivia ne négligea rien, avant de se mettre en route, de ce qui pouvait faciliter le succès de l'entreprise. À ses cent cinquante Espagnols, flanqués d'un important contingent d'Indiens, il adjoignit des artisans, des ouvriers, des

« techniciens » pourvus de l'outillage indispensable pour bâtir, planter et produire. Il n'emmenait pas que des chevaux, mais aussi des porcs et de la volaille. Pas seulement de la poudre, mais des semences. Par-delà la conquête, Valdivia entrevoyait déjà la colonisation.

L'expédition prit la même route, à l'inverse, que Diego Almagro . La cordillère, le désert d'Atacama, Copiapo, Coquimbo… Obliquant vers la mer, les Espagnols découvrirent une vallée riante au bas de laquelle s'ouvrait une rade. À cette vallée paradisiaque, plantée d'amandiers en fleurs, Valdivia donna le nom de *Valparaiso* . Poursuivant à l'intérieur des terres, les conquistadors parvinrent sur les rives d'un cours d'eau : le Mapocho. Le lieu parut propice à Valdivia pour y jeter les fondations d'une ville. Comme l'endroit se trouvait « au bout du monde », la cité future fut appelée *Santiago del Nuevo-Extremo* : Saint-Jacques du Nouveau-Pays de l'Extrémité. Fidèle aux traditions procédurières de ses prédécesseurs, Valdivia , avant même que fût posée la première pierre de la ville nouvelle, installa un Conseil municipal ou *cabildo* . Acte fut dressé par-devant notaire. Quatre mois plus tard, le Marquis mourait assassiné. Le Conseil, aussitôt réuni, reconnaissait comme gouverneur et capitaine général du Chili « le très-magnifique Señor Pedro de Valdivia , au nom de Dieu et de Sa Mère bénie et de l'apôtre saint Jacques ».

Voilà donc Pedro de Valdivia promu, par un artifice légal, à la toute-puissance. Mais il règne sur un désert. Le moment est venu d'organiser le territoire dont il est le seul maître, puisque le Marquis a péri. Sans attendre que le successeur de François Pizarre ratifie ses pouvoirs, Valdivia se met à l'œuvre. Sa doctrine ? Elle tient en peu de mots : « La meilleure mine que je connaisse, c'est le blé, le vin et le bétail. » Les chevaux de bataille, attelés à des charrues primitives, deviennent des bêtes de labour. Les soldats espagnols taillent la vigne et traient les vaches. Le cri de guerre des conquistadors va-t-il se muer en chant virgilien ? Les mois passent. Santiago prend figure de village, puis de bourgade. Cependant, les compagnons de Valdivia se fatiguent. La main-d'œuvre indigène fait défaut. La population,

d'ailleurs, n'est pas sûre. Les incursions fréquentes des Promaucas défont en un jour le travail de plusieurs semaines. Valdivia envoie Monroy, un de ses officiers, au Pérou, à la recherche de renforts. Monroy revient à la tête de cinquante cavaliers, tandis qu'un navire, rempli d'armes, de vêtements et de vivres, ancre à Valparaiso. Il n'en faut pas plus à Valdivia pour connaître un optimisme nouveau. Il élargit ses conquêtes. Pedro Bohon fonde la ville de La Serena, dans la vallée du Coquimbo. Le blé pousse et les vendanges s'annoncent belles. Quel beau pays et quel nom poétique ! *Chili* ou *Thili* , c'est la grive indienne.

Pendant que Valdivia goûte les joies du pouvoir – et celles de l'amour avec la belle Inès Suarez –, la guerre civile ensanglante le Pérou. Le dernier acte est commencé : Pedro de La Gasca va affronter Gonzalo Pizarre . Valdivia décide de jouer son rôle dans ce drame. Il arrive à Cuzco au moment où la partie est encore indécise et suffisamment à temps pour prendre part à la bataille de Xaguixauana. En mettant à la disposition de La Gasca sa science militaire, Valdivia lui assurait la victoire. En témoignage de gratitude, le délégué de l'empereur confirma Valdivia dans ses fonctions de capitaine et gouverneur général du Chili – ou Nouvelle-Estrémadure. L'austère licencié fixa pourtant deux conditions à Valdivia : qu'il paie ses dettes et qu'il rompe avec Inès Suarez. S'il a besoin d'une femme, rien ne l'empêche d'appeler auprès de lui son épouse légitime qui se morfond à Badajoz. La cause du roi est gagnée et la morale est sauve.

De retour à Santiago, qui est bien maintenant « sa » capitale, Valdivia prend des mesures énergiques. Il organise les finances, l'administration et la police. Pas de gouvernement possible sans ordre intérieur et sans économie ! Et la conquête se poursuit. Francisco de Aguirre pacifie Coquimbo et reconstruit La Serena, brûlée par les Indiens. Valdivia lui-même prend la tête d'une colonne et pousse une pointe hardie vers le sud. Il atteint la ville de Penco, au bord du Pacifique. Il s'en empare et la baptise *Concepción* . Rien ne va donc arrêter la cavalerie d'Estrémadure ? Ivre d'espace, Valdivia sort de la cité conquise, à la conquête d'une autre cité. Cueillir un par un des

villages et rêver d'en faire des villes ! Le jeu est grisant. Mais voici que Valdivia arrive au bord de la rivière Bio-Bio…

Chez les Araucans

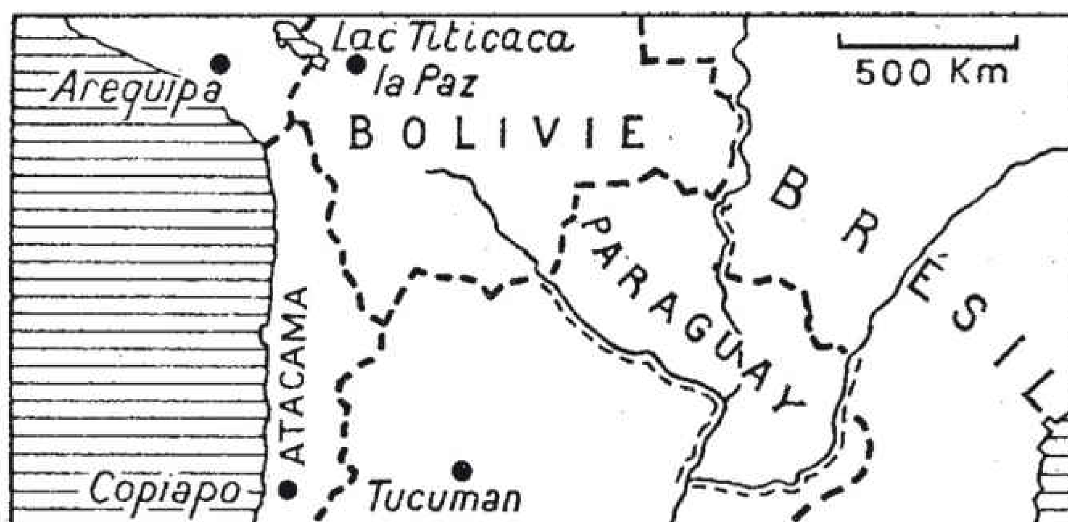
Le Bio-Bio est la limite naturelle du Chili central. Passé la rivière, on entre dans le Chili méridional. L'horizon change. Les Andes s'abaissent et s'amenuisent. Les vallées s'élargissent. Il fait plus froid. Il pleut. La grande île de Chiloé n'est pas loin : elle commande l'entrée du monde insulaire et glacé par quoi se termine le Chili. Encore plus bas, et c'est l'archipel de la Terre de Feu que balaient les rafales polaires. Rencontre du Pacifique et de l'Atlantique.

Mais le Bio-Bio ne sépare pas seulement deux régions du Chili. Il marque la frontière de l'Araucanie. Jamais les Incas ne s'aventurèrent au-delà du Bio-Bio. Ils savaient ce qui leur en aurait coûté. Leur science militaire et leurs armes ne pouvaient rien contre ce peuple insaisissable, dissimulé dans l'épaisseur des forêts : les Araucans.

Physiquement, les Araucans ressemblaient à des Asiates : grosse tête aux pommettes saillantes, lèvres épaisses, nez camus, yeux bridés. Par contre, ils étaient grands et bien découplés. Adroits à la course, excellents nageurs, habiles au maniement de la massue, excellents tireurs de flèches, les Araucans possédaient au plus haut point la ruse et le courage. Toutes qualités qui faisaient d'eux les meilleurs chasseurs de toute l'Amérique du Sud. Ils en étaient aussi les plus farouches guerriers. Outre la chasse et la pêche, les Araucans pratiquaient l'agriculture et l'élevage. Avec le maïs fermenté, ils fabriquaient de la *chicha* et taillaient des *ponchos* dans la laine de vigogne. Ils se nourrissaient communément de poisson, de gibier et de légumes, mais préféraient la chair des hommes. Leur industrie était rudimentaire : ils cousaient avec des arêtes les peaux de bêtes dont ils se vêtaient et se

servaient d’outils en pierre. Pour se distraire, ils jouaient de la flûte – taillée dans les tibias. Ils goûtaient peu les joies de la famille. La femme ne comptait pas. Elle s’achetait et se vendait, comme une chose. Les enfants, dès leur âge le plus tendre, étaient dressés à la chasse et à la guerre. Il n’y avait pas, à proprement parler, d’organisation sociale et politique. L’Araucan répugnait à la vie en commun. Taciturne et altier, il recherchait la solitude. Au hasard de ses errances, il rencontrait une clairière ou un rivage. L’endroit lui plaisait. Il s’y fixait. Il construisait alors une hutte – ou *ruca* – et allumait son premier feu.

Dédaigneux des autres, l’Auraucan craignait Dieu – le Grand Esprit de l’Univers –, et adorait les astres. Il croyait à la fois à l’immortalité de l’âme et à la pérennité du corps. Aussi entourait-il de précautions et d’égards les cadavres des siens. Il enterrait ses morts dans des fosses carrées, le buste droit et auprès d’eux, il déposait leurs armes, leurs outils et des aliments. Chaque année, une matrone ouvrait les tombeaux : elle lavait et habillait les squelettes. Enfin, la hiérarchie était simple : les chefs militaires s’appelaient des *toquis* et les responsables administratifs des *ulmens* . Un dernier trait : ce peuple dur parlait un idiome harmonieux, aux inflexions chantantes. Quel démiurge ironique avait mis sur les lèvres de ces primitifs le langage de l’éloquence et de l’amour ?





LES CONQUISTADORS DU CHILI

Tant que Valdivia était resté très en deçà de leurs frontières, les Araucans n'avaient pas bougé. Ce qui se passait au nord ne les intéressait pas. Le hennissement des chevaux espagnols au bord du Bio-Bio leur donna l'alarme. Tels des loups surpris dans leur repaire et que le danger réunit en bandes, les Araucans formèrent une armée de quatre mille hommes qui, sous le commandement du toqui Ayavilu, se porta au-devant des Espagnols. Le premier engagement eut lieu non loin du Bio-Bio, dans la plaine d'Andalion.

Quatre mille Araucans, la lance haute et la massue tournoyante… Valdivia se demande s'il ne vaut pas mieux éviter le contact et s'enfuir. Il s'y connaît assez en choses de guerre pour se douter qu'il ne bousculera pas les Araucans, comme il l'a fait avec les Promaucas. Il était vain, d'autre part, de leur proposer un compromis. Les Araucans n'entendaient rien à la diplomatie. Mais il ne sera pas dit qu'un capitaine espagnol aura refusé le combat. Valdivia donne l'ordre de tirer.

La première décharge de mousquet suffit à arrêter l'élan des Araucans. Ils n'avaient peur de personne, mais ils respectaient les dieux. La foudre était tombée sur eux, en signe de réprobation ! La deuxième décharge couche par terre leurs meilleurs capitaines et le toqui Ayavilu. La cavalerie, lancée au galop, complète l'effet de terreur. Les Araucans ramassent leurs morts et se retirent dans un ordre impressionnant. Valdivia est vainqueur. Grisé par le succès, il poursuit son avance. Il a le champ libre. La chevauchée continue. Le moment est venu pour le conquistador d'immortaliser son nom. Il le donne à un fleuve et à une ville : *Valdivia* au bord du *Valdivia* . N'a-t-il pas déjà baptisé *La Serena* du nom de son village natal ? Des cités poussent comme des champignons : *Nueva Imperial* , *Villarica* …

Les Araucans se sont regroupés dans les forêts ténébreuses. À la place d'Ayavilu, tué à la bataille d'Andalion, ils ont élu un autre toqui : Lincoyan. Le nouveau chef est prudent. L'Araucanie va-t-elle être domptée ? Une maladresse féroce de Valdivia soulève la colère de ce peuple qu'avec un peu

d'habileté, il eût probablement neutralisé. Dans l'ivresse de la victoire et pensant ainsi démontrer sa force, Valdivia a renvoyé chez eux les prisonniers capturés dans les champs andaliens – les mains et le nez coupés. Cet acte inutilement barbare lui coûtera cher.

Comment une peuplade devient un peuple

La première réaction des Araucans contre les Espagnols fut celle de l'instinct. Chacun – telle une bête forcée par le chasseur – défendait sa propre vie. Pas celle des autres. L'outrage cruel commis sur quatre cents des leurs inspira aux Araucans le sens de la communauté. Ils étaient solidaires, désormais. Il ne leur manquait plus qu'un chef pour coordonner ces aspirations confuses et, de la communauté araucane, faire une patrie. Ce chef ne tarda pas à se manifester. Un territoire envahi, des hommes armés qui se rassemblent, un tribun au verbe irrésistible : ainsi naissent les nationalismes.

Celui qui a pris en charge le salut et l'honneur des Araucans s'appelle Colocolo. C'est un vieillard réputé pour sa science et, depuis longtemps, retiré de la vie publique. Le passage du Bio-Bio par les Espagnols et l'insolent exploit de Valdivia ont arraché le vieux sage à ses méditations solitaires. Il réunit les ulmens et se concerte avec eux. Le Nestor indien – son éloquence est célèbre – supplie ses compatriotes de secouer la tutelle étrangère, avant qu'il soit trop tard. Le pays est déjà à moitié occupé. Il n'est que temps. Les ulmens sont convaincus. On décide de mettre sur pied une armée. On nomme un to qui : Caupolican. Reste à saisir le moment favorable.

Tandis que la résistance araucane s'organise dans le plus grand secret, Valdivia étend sa pénétration. Bientôt, toutes les provinces méridionales lui sont soumises, du moins en apparence. Il fait construire trois fortins aux environs de Concepción : *Tucapel* , *Arauco* et *Puren* . Grâce à ces ouvrages,

distants les uns des autres d’une trentaine de kilomètres et pourvus d’une garnison solidement armée, il contrôle le pays et espère le tenir. Tout en gardant l’œil fixé sur sa conquête, Valdivia règle ses affaires sentimentales. Quelle est donc cette Inès Suarez qu’il doit, selon la volonté de La Gasca, abandonner ? Lorsqu’elle arriva à Santiago, quelques mois après la fondation de la ville, elle était la première Espagnole qui avait osé cet effrayant voyage. L’amour la conduisait. Elle venait rejoindre son mari, Rodrigo, compagnon de Valdivia . Couchant sur la dure et menant la vie des soldats, Inès partageait leurs périls. Elle faisait le coup de feu avec eux. Excellente tireuse, elle abattait son Indien à cent mètres, comme un homme. De plus, elle était belle. Valdivia ne pouvait manquer de s’intéresser à cette Amazone espagnole. Venue au Chili par amour, Inès y resta par amour. Mais l’objet avait changé. Fidèle à son engagement, Valdivia se résigne, la mort dans l’âme, à renvoyer en Espagne la compagne des mauvais jours. Simultanément, il prie sa femme légitime de le rejoindre à Santiago. Très belle aussi, doña Mariana de Gaète aimait passionnément son mari. L’invitation de Valdivia comblait ses vœux. La réunion des deux époux remplit d’aise la colonie espagnole. Il fallait à ces conquérants – pénétrés de chevalerie –, une dame pour ennoblir leurs pensées, une princesse pour les conduire à la victoire.

Cet intermède galant ne détourne pas Valdivia de sa tâche : l’écrasement définitif des Araucans. Il s’y emploie avec méthode. Il s’imagine être près du but. Mais ce général intrépide était mal renseigné. Un jour qu’il se trouvait à Concepción, une nouvelle grave lui parvient : le fort de Tucapel est assiégé par un détachement araucan. Aussitôt, Valdivia rassemble quelques hommes et se dirige vers Tucapel. Dans son esprit, il ne s’agit que d’une simple escarmouche. Il aura tôt fait de châtier l’insolence de ces barbares ! Arrivé en vue du fort, le capitaine général se trouve en face d’un monceau de ruines. De la garnison espagnole, il ne reste rien, sinon un bras coupé. À peine a-t-il le temps de surmonter sa stupeur, que Valdivia se voit entouré par une armée considérable, celle de Caupolican. Le piège était bien tendu.

Ils ne sont que cinquante cavaliers espagnols et trois mille mercenaires indiens contre dix mille Araucans rangés en bataille. Et, derrière la masse des combattants, on devine d'autres troupes, prêtes à intervenir. Se rendre ou mourir, il n'y a pas d'autre alternative pour Valdivia . Il choisit de mourir. Le combat se déroule dans la plaine marécageuse de Tucapel, néfaste à la cavalerie. Pendant de longues heures, la bataille demeure indécise. Qui va l'emporter ? Mais soudain, un auxiliaire indien se détache des rangs espagnols. C'est Lautaro, un Araucan de seize ans que Valdivia a enlevé et dont il a fait son page. Brusquement revenu à des sentiments patriotiques, Lautaro déserte et passe au camp de ses frères. Il les apostrophe avec vigueur. Pourquoi auraient-ils peur de ces étrangers ? Ils sont des hommes comme les autres. Il les connaît bien ! Il se met à la tête de l'armée araucane, fait volte-face et fonce sur ses alliés de tout à l'heure, la lance baissée. Électrisés par ce geste héroïque, les Araucans intensifient leur action. Ils lancent une dernière vague d'assaut sur les soldats espagnols. Pas un seul ne sortira vivant de la mêlée. Pedro de Valdivia est capturé. On le traîne aux pieds de Caupolican et de Lautaro. C'est l'enfant qui prononce la sentence : la mort. Mais on la lui fera attendre trois jours, pendant lesquels, dépecé vivant, morceau par morceau, il servira de pâture à ses bourreaux.

Désespérée par la mort affreuse de son mari, Mariana de Gaète se retira dans un ermitage et fonda le culte de la Vierge de la Solitude.

UNE SUCCESSION DIFFICILE

Le testament de Valdivia désignait pour lui succéder l'un des trois capitaines suivants : Alderete, Aguirre ou Villagra. Alderete se trouvant en Espagne, le pouvoir fut partagé entre Aguirre et Villagra. Tandis que le premier tenait le Nord du Chili, le second essayait de se maintenir au Sud. Quiroga commandait la place de Santiago.

La victoire de Tucapel avait surexcité les Araucans. Mais ils comptaient bien ne pas borner là leur action. Ils n'auraient pas de repos, tant qu'un seul Espagnol foulerait le sol d'Araucanie. Le vieux Colocolo multipliait ses harangues aux ulmens : « Illustres défenseurs de la patrie, ô caciques !…» Comme chacun brûlait d'obtenir un commandement dans l'armée libératrice, Colocolo avait inventé une épreuve pour les départager : on donnerait la lance du chef à celui qui supporterait le plus longtemps à bout de bras une grosse poutre. Caupolican restait toujours généralissime, mais Lautaro remplissait auprès de lui les fonctions de vice-toqui. Le front nimbé de gloire, le jeune héros fait figure de demi-dieu.

Après un temps d'arrêt, les hostilités reprennent. Caupolican met le siège devant Imperial. Lautaro attaque à la fois sur Valdivia et sur Concepción. Valdivia tient bon, mais Concepción capitule. Harcelés de toutes parts, les Espagnols se retranchent à Santiago. Lautaro avance toujours. Derrière lui défilent en bon ordre six cents Araucans, choisis parmi les meilleurs et trois mille auxiliaires. Le voilà sur la rive du Bio-Bio. Il n'a plus qu'à franchir le fleuve pour se trouver dans les faubourgs de Santiago. Santiago enlevé, pourquoi ne remonterait-il pas – qui sait ? –, jusqu'au Pérou ? Rien ne paraît impossible au farouche adolescent. Mais Villagra l'attend au bord de la funeste rivière. Il ouvre le feu. Les archers indiens décochent leurs traits. Une flèche traverse de part en part la poitrine de Lautaro. Le premier *caudillo* chilien est mort. Comment les Espagnols ne songeraient-ils pas au pâtre Viriathe, vainqueur des centuries romaines ?

Lautaro disparu, Caupolican est seul pour supporter le poids des armes espagnoles. Son expérience et son âge l'inclinent à la prudence. Il lève le siège devant Imperial et Valdivia et se contente de poster un cordon défensif aux frontières d'Araucanie. Il pressent que le temps des offensives est passé. Sur ces entrefaites, le vice-roi du Pérou, Andrès Hurtado de Mendoza , décide d'en finir avec la résistance araucane. Les affaires du Chili l'agacent. Tant de pertes humaines et de fatigues – sans compter les humiliants revers –, pour un résultat presque nul ! Il charge son fils, García, de se rendre

sur place et de prendre en main la situation. Le nouveau gouverneur débarque à La Serena, avec trois cent cinquante hommes, du ravitaillement et des munitions. Son premier soin est de faire incarcérer Villagra et Aguirre. Malheur aux vaincus ! Puis il étudie le terrain, tâte la défense adverse par une série de petites opérations locales, bref se rend compte. Malgré sa jeunesse – vingt et un ans ! –, García, probablement chapitré par son père, manœuvre avec patience et sans hâte.

García a établi son quartier général dans l'île de Quiriquina, en face de Coquimbo. Caupolican est installé sur la côte, à l'entrée de Concepción : il campe au bord du Bio-Bio. Le fleuve-frontière demeure l'enjeu de la bataille. Araucans et Espagnols le passent et le repassent tour à tour. On sait bien, de part et d'autre, que la possession définitive du Bio-Bio décidera du sort de la conquête. Jamais *limes* ne sera plus chèrement disputé.

Les adversaires, pendant plusieurs mois, s'observent. Les escarmouches qu'ils se livrent ne modifient pas leurs positions respectives. García décide alors d'entreprendre une action d'envergure. Il saisira les Araucans à revers. Il monte une petite escadre et s'embarque à Coquimbo, en direction de Concepción. Une tempête violente s'abat sur les navires de García, au large de Valparaiso. Les auxiliaires indiens voient dans cette manifestation de la nature un présage néfaste. Les dieux se déclarent contre les Espagnols, c'est certain. Au comble de la terreur, les mercenaires chiliens découvrent, dans le ciel traversé d'éclairs, le visage de Lautaro, monstrueusement agrandi. Le chroniqueur Pedro d'Oña racontera plus tard cette apparition : « Je vis sa tête surgir comme un crâne nu, parsemé de longs cheveux… Sa bouche, entourée d'un nuage noir, n'exhalait qu'une épaisse fumée et, le long de son corps sans vie et de sa figure cadavérique, ruisselait une sueur sanglante. À travers la plaie cruelle qui avait déchiré son flanc, le héros montrait son cœur où ne circulait déjà plus du sang, mais du pus. » Image romantique, mais qui illustre bien la trace qu'avait laissée dans la mémoire des Araucans la brève épopée du jeune Lautaro.

La flotte de García a échappé au naufrage, par miracle. Elle ancre à Talcahuano, tout près de Concepción. À peine débarqués, les Espagnols sont pris à partie par l'avant-garde de Caupolican. Mais, cette fois, ils sont en force et puissamment armés. Les Araucans doivent céder du terrain. Le détachement de García – six cents hommes –, traverse le Bio-Bio, donne la chasse à l'ennemi et lui impose le combat, près d'un lac boueux. Ce sera la bataille de la *Lagunilla* . La colonne indienne, commandée par le toqui Galvarino, essuie une défaite totale. Elle eût peut-être porté un coup fatal à la résistance des Araucans, si García n'avait imprudemment renouvelé le geste de Valdivia , en renvoyant dans son village le cacique vaincu, les mains coupées. En croyant faire un exemple, il ranimait l'esprit de révolte.

Le retour de Galvarino, levant au ciel ses poignets mutilés, est salué par une clameur de haine. La mort de Lautaro avait consterné les Araucans. Le supplice du toqui rallume leur patriotisme. Le peuple entier répond à l'appel de Caupolican. Des enfants s'emparent des armes de leur père. Des femmes arrachent le coutelas ou la lance que tient encore leur époux sans vie. Les vieillards exhortent la jeunesse. Mais est-ce bien la peine ? Toute l'Araucanie est dressée contre l'envahisseur. De nouveau, García et Caupolican sont face à face dans la plaine de Melirupu. Les effectifs du toqui sont imposants. Mais García aligne des troupes d'élite : elles sont rompues maintenant à la technique particulière de ce genre de combat. De valeureux capitaines encadrent l'armée espagnole, dont Ercilla y Zuñiga qui, à ses moments perdus, écrira l'*Araucana* . La partie est égale. Pendant longtemps, on se demande qui va l'emporter, des Espagnols ou des Araucans. Mais l'artillerie de García et ses chevaux finissent par avoir raison de la furie indienne. Caupolican abandonne la lutte et fait retraite vers le sud. À l'endroit où il a remporté la victoire, García de Mendoza pose les fondations d'une ville : Cañete.

Ces constructions qui s'élèvent dans la campagne de Melipuru ne sont pas des maisons d'habitation, mais des ouvrages militaires. Cañete sera une place forte. Pour la commander, García a choisi un homme impitoyable :

Alonso de Reinoso. Le nouveau gouverneur institue un régime de terreur. Il passe au fil de l'épée tous les prisonniers araucans. Les ulmens ont droit à un traitement pire : attachés à la gueule des canons, ils sont projetés dans l'espace et leurs débris informes retombent dans le camp indien. Caupolican, suivi par sa vieille garde, rôde autour de Cañete, comme une bête enragée. Il cherche le point faible par où il pourra frapper. À défaut de victoire, Caupolican tient à sa vengeance. Il ne connaîtra pas ce plaisir amer. Bien mieux, une dernière épreuve est réservée au vieux chef : la trahison. Vendu par l'un des siens, il est pris dans une embuscade et déféré au tribunal d'Alonso de Reinoso. Fou de joie d'avoir à sa merci le généralissime de l'armée araucane, le gouverneur entend utiliser sa prise au maximum. Lui aussi, comme les autres, il fera un exemple – et quel exemple ! On conduit Caupolican solennellement sur la grande place de Cañete. Il est empalé sur un pieu aiguisé. Une compagnie d'archers crible de flèches le martyr dérisoire.

Colocolo mort de chagrin, Lautaro abattu, Caupolican supplicié, que vont faire les Araucans ? Ils ont perdu le sage, le héros et le guerrier – cette triade mystique indispensable à la promotion d'un peuple. Mais le fanatisme des Araucans devait moins aux vertus de leurs chefs qu'aux mystérieux appels de la forêt natale. Ceux qui incarnent la patrie sont morts, mais la patrie est vivante. Sans fléchir un instant, les Araucans poursuivent la lutte. Ils la poursuivront jusqu'en 1850, trois siècles après la fondation de Concepción par Pedro de Valdivia . À ce moment-là seulement, il sera possible de parler d'une sorte d'assimilation qui ne sera jamais de la soumission. Une chaîne de héros assurera la constante relève de l'héroïsme. Trente ans après la mort de Lautaro, un adolescent, Nangoniel, enlève le fort d'Arauco et périt d'une flèche en plein cœur, comme son ancêtre. À peu près à la même époque, une Araucane, Janequeo, prend le commandement de l'armée et défait les troupes de Sotomayor, capitaine général du Chili. Un peu plus tard, le même Sotomayor doit se mesurer avec un jeune prince,

Quintungenu. Le mythe de la jeunesse ne cessera d'inspirer la vaillance araucane.

En marge de l'épopée araucane, la reconnaissance du Chili progresse. Au nord, les Espagnols ont atteint Tucuman. Au sud, Ercilla a fait le tour de l'archipel de Chiloe – dans une petite barque, même pas lestée ! – tandis que Juan Ladrillero explorait le détroit de Magellan . La bannière de Castille flotte à Punta Arenas. L'année même où Philippe II succède à Charles Quint sur le trône d'Espagne, les conquistadors ont fondé la ville la plus australe du monde, à 53 degrés de latitude Sud.

Fernand Cortès débarque sur la côte mexicaine en 1519. Il s'empare de Mexico en 1521. La conquête a duré deux ans.

François Pizarre met pied à Tumbez en 1531. Atahualpa est exécuté en 1533. Deux ans également pour conquérir le Pérou.

Pedro de Valdivia fonde Santiago en 1541. Il parvient au fleuve Bio-Bio en 1550. Villagra crée la ville d'Osorno en 1558. La conquête du Chili a demandé dix-sept ans.

Ainsi, quelques mois ont suffi aux Espagnols pour subjuguer deux vieux empires et désarticuler un système politique à l'abri – semblait-il – des pires épreuves. Par contre, il leur fallut de longues années pour assurer leur domination sur un peuple fruste et sans traditions. Encore cette domination resta-t-elle longtemps précaire. Ce sont les Araucans – ces « sauvages » ! – qui résistèrent à l'envahisseur, alors que les Incas et les Aztèques, croyant jouer au plus fin, composaient avec lui. Entre ces barbares et ces nobles, de quel côté se trouvait la vraie noblesse ? Si l'on excepte, en effet, le bref épisode qu'illustrent Cuauhtemoc et Ruminagui, les deux grandes dynasties de l'Amérique précolombienne se laissèrent doucement glisser vers la servitude. Leur peuple les suivit. Rien de tel chez les Araucans : dès le premier choc, ces misanthropes firent l'union sacrée, ces insoumis se disciplinèrent. Combien de fois rejetèrent-ils les Espagnols de l'autre côté du Bio-Bio ! Comparée à la nonchalance superbe des Fils du Soleil et des

Seigneurs d’Aztlan, le courage opiniâtre d’une poignée de cannibales laisse à penser. Mais il y a un précédent. Qu’on se souvienne ! Lorsque Christophe Colomb – un certain dimanche de novembre 1493 – débarqua à la Martinique, les Caraïbes l’accueillirent avec une volée de flèches empoisonnées. Il dut se rembarquer précipitamment. Même accueil aux îles sous le Vent. À la Guadeloupe, des femmes caraïbes se joignirent aux défenseurs. Pendant plusieurs siècles, les soldats ou les moines qui tentaient de mettre pied dans les Petites Antilles étaient massacrés. Ponce de Léon faillit y perdre la vie. De guerre lasse, les signataires du traité d’Aix-la-Chapelle, en 1748, convinrent que les Caraïbes resteraient maîtres chez eux.

Les Caraïbes ouvrent la Conquête, les Araucans la terminent. À l’aube et au crépuscule de leur bataille pour la possession du Nouveau Monde, les Espagnols butent sur le même obstacle : la colère des primitifs. Qu’est-ce à dire, sinon que l’attachement à la terre natale – ce réflexe quasi animal – n’a rien à voir avec le génie politique. Que les conquistadors aient plus souffert des *guerrilleros* araucans et caraïbes que des légions de Montezuma, voilà qui n’est pas nouveau. Ainsi les Parthes tenaient en échec l’Empire romain.

Chapitre II

DU RIO DE LA PLATA AU MESCHACÉBÉ

Christophe Colomb met pied aux Antilles en octobre 1492. Pedro de Valdivia fonde Santiago de Estrémadure en février 1541. Ouverte à l'instant où les matelots espagnols, recrus de fatigue, ivres d'air marin – et plus encore de légendes – chantèrent le *Te Deum* sur la plage de San Salvador, l'ère des grandes conquêtes s'achève par le geste de Valdivia posant la première pierre de la capitale chilienne au bord du Mapocho. Division théorique, bien entendu, mais qui correspond à la réalité des faits. La Conquête – c'est-à-dire la période héroïque de la guerre et de l'improvisation – a duré cinquante ans. Un demi-siècle pour s'emparer du Nouveau Monde ! Quel « record », pourrait-on dire !

Mais les Espagnols n'ont pas borné leur ambition à la conquête des grands empires américains – aztèque et inca – et à l'occupation de « points d'appui » littoraux ou à l'embouchure des fleuves. Dès le deuxième quart du XVIe siècle et même avant, les conquistadors, s'éloignant hardiment de leurs bases, pénétraient à l'intérieur du continent. Il s'agissait moins, alors, de conquérir que d'explorer, de reconnaître. Conquérir quoi, d'ailleurs ? Les moyens dont disposaient les Espagnols n'étaient pas à la mesure des

territoires immenses qu'ils découvraient. L'important était de n'y pas mourir. Les colonnes conquérantes devenaient des expéditions scientifiques. Elles préparaient les voies aux hommes de demain.

Les « têtes de pont » des explorations espagnoles partaient de régions déjà conquises et solidement tenues. Les trois principales étaient, du nord au sud, le Mexique, l'Amérique Centrale et le Pérou. Mexico, Panama. Cuzco. C'est de ces trois bases que les Espagnols s'élancèrent à la recherche d'un *plus ultra* dont les lointains avaient la couleur de la mer.

Reprenons une dernière fois, du nord au sud – avant de l'abandonner –, la voie royale des conquérants. D'année en année, elle se gonfle de terres nouvelles, elle s'élargit, déborde sur la jungle, enjambe des fleuves et se brise au bord des océans. Bientôt, elle aura fait le tour – ou presque – de ce monde en création : l'empire hispano-américain.

Les conquérants du Meschacébé

Le premier conquistador qui abordera les régions septentrionales – le premier aussi qui obéira à l'attraction du nord, alors que les autres se portaient vers le sud – sera Cortès . Toujours capitaine général en titre, mais, en fait, dépouillé de son commandement, le vainqueur de Mexico – on s'en souvient – avait monté à ses frais des expéditions malheureuses en direction du nord. Parti d'Acapulco, à la tête de trois navires, il avait suivi la côte Pacifique jusqu'à ce qu'il eût atteint le fond du golfe de Californie : *el golfo de Cortès* . Mais les établissements fondés par l'in fatigable conquérant – Santa Cruz et Guaymas – n'eurent qu'une vie éphémère. Sur trois cent vingt colons, vingt-trois moururent des fièvres. Les autres exigèrent de retourner au Mexique. L'affaire se soldait par un échec, sur le plan pratique. Cependant, Cortès avait découvert la Californie.

Par une attention ironique du destin, c'est Panfilo de Narvaez – l'irréductible ennemi de Cortès – qui reprendra et prolongera l'élan vers le nord du Marquis de la Vallée. Non plus à l'ouest du Mexique, cette fois, mais à l'est. Après la Californie, la Floride maintenant.

Le voilà donc à nouveau sur les pistes, le grand vaincu de Sempoalla, le capitaine humilié ! On le croyait pourtant fini. L'éclipse de l'astre principal – Cortès – aura permis à cette étoile secondaire de jeter son dernier feu. Narvaez a frêté quatre navires et rassemblé derrière son pennon quatre cents soldats et quatre-vingts chevaux – d'armes et de trait à la fois. Car, désormais, l'expérience est faite. Instrument de conquête, le cheval est aussi l'outil essentiel de la colonisation : à peine débarrassé de son harnais de fer, on l'attelle à la charrue. La flottille de Narvaez ancre dans la baie de Tampa, sur la côte occidentale de la Floride. On débarque. Le conquistador prend avec lui trois cents hommes et s'enfonce dans la jungle, en direction du nord.

La Floride ! Tiédeur des hivers, longues plages de sable, oranges et pamplemousses de Tampa, îlots paradisiaques, douceur odorante de l'interminable été… Pour l'instant, l'expédition de Narvaez progresse péniblement le long d'une péninsule basse et marécageuse, hérissée de forêts épaisses. Parfois, un lac. Après une marche harassante, les Espagnols parviennent à un village : Apalache. Narvaez y établit son camp. Les colonnes qu'il envoie à l'est et à l'ouest à la recherche de mines d'or reviennent sans avoir rien trouvé. Allons ! Il faut s'en retourner les mains vides. On regagne la côte, juste à temps pour voir s'enfuir les vaisseaux. Les cent hommes préposés à la garde de la flotte avaient perdu patience. Tant pis pour ceux qui restaient ! Que va faire Narvaez ? Il ordonne la construction de radeaux dont les pièces de bois sont liées avec le crin des chevaux. Aux mâts flottent des pourpoints en guise de voiles. On lance à la mer ces embarcations primitives. Tant bien que mal, on s'oriente vers l'ouest, dans l'espoir de rejoindre Panuco. En cours de route, un coup de vent jette quatre des radeaux sur la côte, à l'embouchure du Mississippi – le Meschacébé des Indiens – non loin de la future Nouvelle-Orléans. Le cinquième radeau – sur

lequel se trouvait Narvaez – est emporté vers le large. Ainsi périt le lieutenant de Diego Vélasquez , noyé.

Plus chanceux que son capitaine, un homme aborde une île, près de Galveston. C'est Nuñez Cabeza de Vaca . Prisonnier des Indiens, il réussit à les amadouer, en jouant au guérisseur. Quelques signes de croix apposés au moment opportun et le voilà considéré comme un grand sorcier. Une fois endormie la méfiance des Indiens, le thaumaturge improvisé s'empresse de leur fausser compagnie. Accompagné d'un esclave maure nommé Esteban et de deux autres compagnons, Cabeza de Vaca s'enfuit tout droit devant lui, vers le nord. Ils mettront huit ans pour faire la jonction avec le commandement espagnol du Mexique. Mais quel voyage ! Ils traverseront à pied et de part en part les États-Unis d'Amérique : le Mississippi, l'Arkansas, le Colorado, le Nouveau-Mexique et l'Arizona. C'est à Culiacan, dans le pays de Sinaloa, sur la côte californienne, que Cabeza de Vaca , après avoir suivi la Vallée de la Sonora et erré dans le désert de Chihuahua, rencontrera Melchior Diaz, chef de territoire. On imagine l'*abrazo* des deux Espagnols. Cependant, cet incroyable exploit – comme celui de Cortès – dissimulait un échec.

De retour au Mexique, Cabeza de Vaca ne tarit pas en discours emphatiques sur ce qu'il a vu au cours de sa randonnée. Mais qu'a-t-il vu au juste ? Car cet aventurier intrépide, ce casse-cou est aussi un hâbleur, comme les autres. Il n'empêche qu'on lui prête une oreille attentive. Qu'il y ait un « mystère septentrional », personne n'en doute. Que le pays visité par Cabeza de Vaca soit celui des « Sept Cités » fameuses, beaucoup commencent à le croire. Pas moyen d'en savoir davantage, tant qu'une expédition importante n'aura pas vérifié les dires de Cabeza de Vaca . Un conquistador célèbre montera cette expédition : Fernand de Soto .

Le héros du Darien, le lieutenant de Pizarre, s'était retiré en Espagne, au moment où les hostilités éclataient entre son chef et Almagro . Mais comment résister aux sollicitations flatteuses : « Vous seul pouvez réussir… » et rester sourd à l'appel intime d'un orgueil que l'on croyait

pourtant comblé ? Fernand de Soto dit adieu – il ne savait pas si bien dire ! – à sa retraite fastueuse d'Estrémadure et s'embarque à Sanlucar de Barrameda. Dix bateaux, mille hommes et trois cent cinquante chevaux : une véritable armada. Après une brève escale à La Havane, l'expédition débarque en Floride. Soto laisse une centaine d'hommes pour garder les navires et prend immédiatement la route du nord. Première étape : Apalache. Deuxième étape : Mobile, à la frontière de l'Alabama et du Mississippi. C'est là que Fernand de Soto – huit ans après son ambassade auprès d'Atahualpa – livre bataille aux guerriers indiens. Il n'a pas perdu son mordant et défait l'adversaire. Puis, après avoir accompli un immense circuit à travers d'Alabama et le Tennessee, il franchit le Mississippi, traverse l'Arkansas et pénètre dans les plaines grasses de l'Oklahoma. En cours de chemin, les Espagnols se heurtent à la résistance farouche des tribus indigènes, équipées sommairement, mais animées du sombre courage des primitifs. Elles n'ont pour toute arme qu'une sorte de hache, mais elles en font bon usage. En outre, elles pratiquent une coutume particulière : le découpage et l'arrachement de la peau du crâne et de la chevelure de leurs ennemis. Le tomahawk et le scalp, voilà qui était nouveau pour les Espagnols. Fernand de Soto essaie la diplomatie, c'est-à-dire la ruse. Mais il n'a pas affaire, comme au Pérou, à un pouvoir organisé. Parlementer avec qui ? Les circonstances et la mentalité des indigènes ne se prêtent pas aux cavalcades théâtrales. Renonçant alors aux méthodes de négociation, Fernand de Soto recourt à la manière forte. Le fer et le feu. Le feu, surtout. Les Indiens du Mississippi vivent dans des maisons en bois recouvertes de toits de chaume. Une simple torche, et tout un village flambe. Monceaux de cendres, femmes indiennes sacrifiant leurs cheveux sur la tombe de leur époux, cris de guerre, hurlements de douleur… Fernand de Soto , glaive en main et cuirassé comme un preux, s'avance dans un paysage de tragédie. Cette marche dans le sang et parmi les flammes ressemble à une fuite. On s'égare, on s'enlise dans les marais, on revient sur ses pas. Voici à nouveau le Mississippi. Longuement et durement, on approche du but. Quel but ?

Fernand de Soto affirme le connaître. Il n'ira pas jusqu'au bout de sa chimère. Terrassé par les fièvres, il meurt en pleine course, à l'âge de quarante-deux ans. Pour éviter que sa dépouille tombe aux mains des Indiens, ses compagnons l'immergent au plus profond du Mississippi. Fernand de Soto reposera dans les flots du vieux Meschacébé, « Père des Eaux », sa conquête.

Les Espagnols ont perdu leur capitaine. Ils poursuivront quand même leur folle randonnée. Depuis longtemps, déjà, ils ont quitté leurs haillons et leurs chaussures percées. Ils marchent pieds nus, maintenant, et sont couverts de peaux de bête, comme une horde nomade de la préhistoire. Ils se dirigent vers l'ouest. Un matin, ils distinguent à l'horizon une ligne bleuissante : les montagnes Rocheuses. Parmi eux, il en est qui ont franchi la cordillère des Andes, à la suite de François Pizarre . Ils n'ont pas oublié ce qu'il leur en a coûté. Un vertige les saisit devant cette barrière qui leur paraît s'élever jusqu'au zénith. Seul, l'impossible pouvait faire reculer ces braves. Le désespoir au cœur, ils tournent le dos aux montagnes Rocheuses – sans se douter qu'elles prolongent la cordillère –, et s'en retournent vers le Mississippi.

Depuis le départ, la troupe de Fernand de Soto s'est appauvrie. Ils ne sont plus que trois cents, avec quelques chevaux. Presque tous les officiers ont succombé. Les vivres manquent. Mais pas le courage. Il en faudra pour mener à bien ce plan audacieux : descendre le Mississippi jusqu'à la mer et, de là, rallier le Mexique. Il n'est pas question, en effet, d'essayer de retrouver les navires ancrés sur la côte floridienne. Aucun des conquistadors ne se sent la force de traverser à nouveau l'Alabama et la Floride. Et puis, le précédent de Narvaez glace les meilleures volontés. Qui pense sérieusement que les dix vaisseaux de Fernand de Soto ont attendu le retour de l'expédition ? Pas d'autre solution – sinon périr sur place – que d'atteindre la mer, en suivant le cours du Mississippi. Sept bateaux sont construits et lancés sur le fleuve. Au moment où les Espagnols vont prendre le départ, un millier de pirogues leur barrent le passage. Par quel miracle les

conquistadors parviennent-ils à rompre le barrage ? Ils s'éloignent vers le sud, en faisant force rames, sous une rafale de projectiles. Mais les Indiens ne les lâchent pas de sitôt. Ils les prennent en chasse. C'est seulement après plusieurs jours d'une navigation furieuse que les Espagnols réussissent à distancer, puis à perdre de vue les poursuivants. Ils se souviendront longtemps de ces sinistres pirogues, peintes en bleu et noir, qui les harcelaient, comme des mouettes en bec dressé. En trois semaines, ils ont descendu le fleuve. Ils sont aux Bouches du Mississippi, sur le golfe du Mexique. Obliquant franchement vers l'ouest, ils suivent le rivage côtier en direction du Mexique. Mais une tempête s'élève, malmenant à tel point leurs pauvres embarcations qu'ils doivent les abandonner et gagner la côte à la nage. C'est à pied qu'ils accompliront leur dernière étape. À pied et dans quel état ! La sentinelle espagnole, en faction au premier poste de Panuco, présentera les armes à une troupe de soldats à demi-morts, à peu près nus, les cheveux et la barbe en broussaille, les yeux brillants de fièvre dans un visage noir et crispé. Un *alferez* presque moribond trouve encore la force de brandir le pennon effiloché de Fernand de Soto .

Il ne reste plus grand monde de la vaillante compagnie. On entoure les rescapés, on les presse de questions. Ont-ils rencontré les Sept Cités ?





Les conquérants du Nord

En même temps que l’expédition de Fernand de Soto remontait le Mississippi jusqu’à mi-chemin de sa source et entrevoyait les montagnes Rocheuses, le vice-roi du Mexique, Antonio de Mendoza , intéressé par les propos de Cabeza de Vaca , chargeait Francisco Vasquez de Coronado , commandant de Culiacan, d’une mission de reconnaissance. Le Maure Esteban, accompagné d’un religieux, le père Marcos de Niza, partit en avant-garde. Les deux Espagnols, escortés par quelques Indiens, suivirent la Vallée de la Sonora et pénétrèrent au cœur de l’Arizona. Plus ils avançaient et plus semblait se confirmer l’existence d’une vaste cité septentrionale. Ils ne tardèrent pas à être en vue d’une importante agglomération. Les indigènes l’appelaient Cibola. Sans aller plus avant, le père de Niza planta une croix sur un monticule de pierre, en signe d’annexion, et prit le chemin du retour, convaincu d’avoir contemplé, de loin, l’une des Sept Cités.

Cette conviction, Marcos de Niza n'eut pas de peine à la faire partager à Coronado. Personne ne mit en doute le récit émerveillé du religieux. D'ailleurs, moins la chose était croyable et plus les conquistadors y croyaient. On avait, enfin, trouvé le chemin des Sept Cités. Il ne restait plus qu'à en prendre possession, au nom du roi d'Espagne. Une expédition, commandée par Coronado lui-même, se mit en route vers la nouvelle Terre promise. Elle comprenait un millier d'hommes – Espagnols et Indiens –, un nombreux bétail et du matériel. L'itinéraire fut celui de Niza : la Vallée de la Sonora, le rio Gila… Après avoir traversé des montagnes et d'immenses forêts de sapins, la colonne se trouva devant Zuñi, à la frontière de l'Arizona et du Nouveau-Mexique. C'était Cibola.

Cibola ! Quelques masures d'argile et de pierre construites sur un rocher. Des ruelles étroites. Un cours d'eau chétif. Et quel paysage hostile ! Un haut plateau calcaire situé à deux mille mètres d'altitude. Pas un arbre, pas un brin d'herbe. La terre sèche et nue. Un climat instable, alternant les rigueurs du froid et la brûlure d'un soleil sans pitié. C'étaient donc là les Sept Cités de Cibola ? De qui se moquait-on ? Et les Espagnols de se répandre en propos amers sur les illuminations du père de Niza. Nul doute que le prêtre eut la cervelle dérangée. Pas tant que cela. Ils se trouvaient, en effet, dans les *pueblos* du Nouveau-Mexique. Or, ces villages, constitués de maisons hautes de trois et quatre étages, étaient entourés d'une enceinte extérieure flanquée de tours de guet. De loin et dans la lueur vermeille du couchant, ils pouvaient ressembler à quelque cité sarrasine. Don Quichotte prenait les auberges pour des châteaux forts. Quoi d'étonnant à ce que des conquistadors – ces chevaliers errants, pères spirituels du héros de la Manche – aient cru voir des villes de pierre et des donjons crénelés là où il n'y avait que de pauvres hameaux ? Aux derniers rayons du soleil, l'adobe n'a-t-il pas la sombre couleur du granit ?

Coronado n'eut pas grand mal à conquérir le pays de Cibola, c'est-à-dire Zuñi et les bourgades environnantes. Quelles armes les indigènes pouvaient-ils opposer au fer et à la poudre des Espagnols ? Bientôt, d'ailleurs, une sorte

d’amitié s’établit entre les envahisseurs et le peuple conquis. Dans l’impossibilité de leur donner un nom, les Espagnols appelèrent leurs nouveaux sujets les *Pueblos* . Venus probablement du Nord, les *Pueblos* avaient creusé leurs premières demeures dans des cavernes. Leur industrie était, alors, la vannerie. Puis, libérés de quelque mystérieux péril, ces troglodytes du Nouveau-Mexique avaient abandonné leurs habitations souterraines et construit leurs curieux villages fortifiés. Agriculteurs et sédentaires, les *Pueblos* tissaient la laine des chèvres, pratiquaient la céramique et tannaient la peau des cerfs et des antilopes. Leurs mœurs étaient pacifiques. Profondément religieux, ils adoraient le Soleil. Chaque matin, à l’aube, un prêtre – tel le muezzin des musulmans – conviait le peuple à la prière, du haut de la terrasse la plus élevée. Au solstice d’été, on célébrait la grande fête des flûtes. Lorsque s’ouvrait l’époque de la chasse, la danse des bisons préludait au départ des chasseurs armés seulement d’un arc et de flèches aux pointes de coquillage. La chorégraphie, d’ailleurs, pénétrait tous les actes de la communauté. Les rites sacrés étaient accompagnés de danses : les chanteurs battaient la mesure en frappant dans leurs mains, comme en Andalousie. Fêtes de la Germination, fêtes du Feu Nouveau – empruntées à la liturgie aztèque ou l’ayant inspirée ? –, fêtes de l’Eau, se célébraient en dansant. Les femmes étaient belles au pays de Cibola. On les voyait se diriger vers les fontaines, le buste droit et tenant d’une main sur leur tête des manières d’amphores, semblables aux femmes de la Grèce antique. Elles ne possédaient pas seulement la beauté, mais détenaient aussi une part importante du pouvoir. Elles commandaient au foyer et tenaient la première place dans les conseils de la cité. Leurs confréries, très agissantes, s’occupaient de politique autant que de religion. Les femmes des *Pueblos* ne se contentaient pas d’élever leurs enfants. Elles gouvernaient les hommes. Elles furent sans doute les premières conseillères municipales.

Ainsi les *Pueblos* – par leur organisation sociale et religieuse – pouvaient être considérés comme un peuple civilisé. Ils s’inscrivaient entre les chasseurs nomades des plaines de l’Amérique du Nord et les Seigneurs du

Mexique et du Pérou. Civilisation de transition, fruit d’une génération spontanée, comportant de singuliers contrastes – l’outillage était néolithique, mais le féminisme remportait sa première victoire –, celle des *Pueblos* était peut-être précurseur de la civilisation aztèque. Combien étaient-ils ? Trente mille hommes environ, ce qui était peu, si l’on considère que le pays de Cibola s’étendait sur les États d’Utah, du Colorado, de l’Arizona et du Nouveau-Mexique, débordant même un peu sur le Sonora et le Chihuahua, au Mexique. Mais les *Pueblos* n’habitaient pas simultanément un si vaste territoire. Deux grandes rivières le drainaient : le Colorado et le rio Grande. Le Colorado recevait le rio San Juan au nord et le rio Gila au sud, avant de se jeter dans le golfe de Californie. Le rio Grande, frontière actuelle du Mexique et des États-Unis sur une grande partie de son cours, se perdait dans le golfe du Mexique. Les deux fleuves étant très voisins dans leur cours supérieur, les *Pueblos* passaient de l’un à l’autre, sans qu’on pût parler d’une véritable migration. Le centre de gravité de leurs établissements restait fixé à Zuñi. Zuñi, capitale de Cibola et qui le demeurera toujours, puisque, sous le nom de « réserves indiennes », on y conserve aujourd’hui les descendants des tribus précolombiennes. Spécimens et souvenirs. Les derniers « Peaux-Rouges »…

Pendant plusieurs mois, Coronado poursuivit autour de Cibola une ronde absurde et exténuante. Telle était sa folie de l’or qu’il acceptait sans sourciller les fables les moins croyables. Il suffisait qu’un Indien lui désignât – souvent pour se moquer – un vague point dans l’espace pour que Coronado s’y dirigeât sur-le-champ. Il s’agissait tantôt d’une ville fortifiée appelée Cicuye – au bord du rio Pecos – dont le chef se tenait sous un arbre gigantesque auquel étaient suspendues des clochettes d’or : le vent du soir les agitait et le prince s’endormait au son de cette musique d’or. Tantôt, il était question de l’empire de Quivira – auprès du fleuve Arkansas –, où l’on trouvait des poissons pareils à des chevaux – des hippocampes ? Chaque fois, c’était une déception. Et l’on repartait vers d’autres chimères. Il y avait

un fond de vérité dans les indications des indigènes. L’or ne manquait pas aux environs de Cibola. Mais il était sous terre.

Il fallait mettre un terme à cette course aux phantasmes. Coronado et ses hommes revinrent au Mexique où ils furent reçus par le vice-roi comme des vaincus, c’est-à-dire mal. Et pourtant, l’un d’eux, Lopez de Cardenas, avait, au cours d’une exploration vers le nord, découvert, par hasard, une merveille naturelle qui dépassait dans sa réalité les beautés illusoires des Sept Cités : le Grand Cañon du Colorado. Ce fut un des moments les plus grandioses de la Conquête. Devant ce paysage de Création du Monde, cet abîme insondable roulant les eaux du Déluge, ces blocs de pierre aussi hauts que la Giralda, les Espagnols s’étaient signés. Ces « vieux-chrétiens » avaient reconnu la main de Dieu.

Tandis que Coronado s’épuisait dans les déserts du Nouveau-Mexique, des événements graves se passaient dans la province de Jalisco relevant de sa juridiction. Excédés par la présence espagnole, les Indiens du Sinaloa, alliés aux tribus du Zacatecas, avaient levé l’étendard de la révolte. Après avoir mis le feu aux églises et égorgé une partie de la garnison de Jalisco, les rebelles s’étaient retirés dans les montagnes – ou *peñoles* –, au nord de Guadalajara. Oñate, qui remplissait les fonctions de gouverneur en l’absence de Coronado, se trouvait pratiquement enfermé à Jalisco, dans l’attente de l’assaut imminent des Indiens. Il put, tout de même, faire parvenir au vice-roi un appel de détresse. La requête ne laissa pas d’embarrasser fort Antonio de Mendoza . Il n’avait pas sous la main d’effectifs suffisants pour porter un secours immédiat et efficace à son subordonné. En outre, la réputation des Indiens du Zacatecas était solidement établie : avec eux, pas de quartiers et la mort lente après des supplices raffinés. On a beau ne pas avoir froid aux yeux… C’est alors que surgit l’homme providentiel : Pedro de Alvarado .

On va donc le revoir, le « Dieu Solaire », le favori des grands conquistadors, le héros du Mexique et du Guatemala ! On l’a quitté au moment où, à la suite du pacte de Riobamba, il prenait courtoisement congé de François Pizarre , cent mille pesos en poche, prix de sa renonciation aux

affaires du Pérou. Il y a six ans de cela. Depuis, Alvarado était rentré en Espagne. Le temps de provoquer en duel Fernand Pizarre , responsable de l'exécution de son ami Almagro , de se réconcilier avec sa femme et de rallier Charles Quint à ses projets, et il repartait pour le Nouveau Monde. Avec le consentement de l'empereur et ses propres capitaux – le Habsbourg était plus généreux en bonnes paroles qu'en subventions –, Alvarado avait décidé de monter une expédition vers la Chine et les îles des Épices. Le dessein était ambitieux. Il ne s'agissait rien moins, prenant le départ de la côte mexicaine, que de traverser toute l'étendue du Pacifique. Mais, au bout du voyage, la fortune !

Les chantiers navals du Mexique et du Guatemala ont travaillé dur pour l'ancien lieutenant de Cortès . Mais il paie rubis sur l'ongle. En quelques mois, treize navires sont armés et rassemblés dans le petit port d'Acaxatla, non loin de l'isthme de Tehuantepec. Tout est paré. Les étendards sont hissés. La flotte d'Alvarado lève l'ancre, en direction du port de la Purification, sur le chemin de Jalisco. Durant l'escale à la Purification, Alvarado apprend le danger qui menace Oñate. Il ne le connaît pas, mais est-ce nécessaire ? Va-t-on laisser périr sous les flèches indiennes un officier espagnol ? Il ordonne à tout son monde de descendre à terre, fait carguer les voiles et seller les chevaux. Il n'est plus question des Molusques, mais de sauver la vie d'un capitaine de Sa Majesté.

Une centaine de cavaliers, l'épée haute, débouchent dans les *peñoles* de Guadalajara. Il était temps ! Oñate allait succomber sous les assauts furieux des guerriers rouges du Zacatecas. L'arrivée en trombe d'Alvarado renverse la situation. Il était connu dans toute l'Amérique, du Mexique au Chili, et ses exploits participaient de la légende. Debout sur ses étriers, la lame bien en main dans son gantelet de fer, le géant à la barbe rutilante est aussi terrible qu'au temps où il contenait la plèbe aztèque ou protégeait calmement les fuyards de Tacuba. Il a revêtu sa cuirasse, comme aux plus beaux jours. C'est bien le « Dieu Solaire ». Les Indiens, subjugués, reculent. L'étreinte se desserre. Oñate respire. Sauvé ! Mais voici qu'au plus fort de la mêlée – elle

se déroule au sommet escarpé d'un *peñol* –, un cheval glisse sur les cailloux d'un sentier. Il perd l'équilibre et roule le long de la falaise au pied de laquelle combat Alvarado . Le conquistador n'a pas le temps de se garer. Il reçoit le cheval sur le corps. Le poids de la bête, qu'alourdit encore son harnachement de bataille, écrase au sol Pedro de Alvarado .

L'aventure espagnole en Amérique du Nord prend fin avec le geste chevaleresque d'Alvarado , abandonnant la route des Épices pour voler au secours d'un *compañero* prêt à lâcher l'épée. Une pure lumière auréole ce cadavre brisé. Nul plus qu'Alvarado , peut-être, n'avait besoin, pour racheter un passé sanglant, de finir « en beauté ». Est-il, en effet, un seul Indien de l'Isthme, qui ait oublié l'invasion du Guatemala par les colonnes d'Alvarado ? De Mexico à Tehuantepec, simple promenade militaire, l'affaire s'était aggravée peu après le pays de Chiapas. Irrité de se voir gêné dans sa progression par des éléments indigènes, le conquistador avait lancé toutes ses forces contre un adversaire pratiquement désarmé. Les combats avaient été si meurtriers qu'une des provinces conquises portait le nom lugubre de *Xequiquel* : « Sous le sang. » Si l'opération guatémaltèque pèse lourdement au passif d'Alvarado , il faut inscrire à son actif le généreux élan qui lui coûta la vie. Certes, en tendant une main fraternelle à Oñate, Alvarado ne se trouve pas absous de ses crimes. Mais, en témoignant que son cœur ne bat pas que pour l'or, il nous devient plus sympathique. On voit s'humaniser, s'attendrir une physionomie jusqu'alors parée seulement d'une sorte de grandeur brutale. On ne connaissait que son panache. Dans le bref instant où il expire, on entrevoit, libérée des convoitises de la terre, son âme.

Jamais, peut-être, les Espagnols ne déployèrent autant d'efforts que pour pénétrer le « mystère septentrional ». Efforts surhumains, efforts stériles. Le bilan des expéditions du Nord est négatif. Ah ! si Fernand de Soto , parti de la Floride, avait fait sa jonction avec Coronado, venant de la Californie ! Leurs routes s'étaient croisées, cependant. Mais chacun travaillait pour son propre compte. La découverte du Mississippi, l'éblouissement du Grand Cañon du Colorado, les créneaux des Sept Cités : de belles images et de

beaux souvenirs à raconter – en les enjolivant –, aux veillées d'Estrémadure. La *réalité* de l'Amérique du Nord – aussi bien ses ressources naturelles que ses contours géographiques – avait totalement échappé aux conquistadors. Cette proie gigantesque, bien qu'ils l'aient attaquée à ses deux flancs, oriental et occidental, s'était dérobée à leur prise, semblant même reculer à mesure qu'ils avançaient. Les meilleurs d'entre eux – y compris Fernand de Soto et Pedro de Alvarado , les deux « brillants seconds » –, s'acharnèrent vainement. Sans doute manqua-t-il au début une autorité souveraine qui aurait coordonné et « planifié » ces incursions hasardeuses ? Sans doute aussi l'impulsion première imprimée à la Conquête par les caravelles de Christophe Colomb était-elle pour quelque chose dans cet échec ? La tradition et la routine ramenaient presque machinalement les navires espagnols dans les mêmes eaux, aux mêmes bases, le long des sillages connus. Ces raisons – et d'autres, plus subtiles, relevant des politiques continentales – firent que l'Amérique du Nord, découverte pour une grande partie par les sujets de Charles Quint, fut exclue, au profit des retardataires anglo-saxons, de l'*imperium* espagnol.

Le mirage de l' Eldorado

La conquête de l'Amérique centrale, sérieusement amorcée par Pedrarias Davila , Cristobal de Olid et Fernand Cortès lui-même, fut achevée par une série de petites expéditions locales dont les chefs n'avaient pas l'envergure d'un Pizarre ou d'un Fernand de Soto , mais savaient fort bien mener leur affaire. Les colonnes conquérantes partaient simultanément de Mexico et de Panama. Ce double courant en sens inverse provoquait des rencontres qui, parfois, finissaient en tragédie. Telle la rencontre, au Honduras, de Cortès et des hommes de Pedrarias Davila . Chacun se prétendait chez soi et n'en démordait pas. En vertu de quoi ? Singulières « chasses gardées », âprement

disputées, et qui passaient de main en main, suivant la fortune des armes. Car, bien entendu, on ne respectait pas le droit du premier occupant. Seul celui du plus fort régularisait la possession – pour un temps. Possession précaire, en effet, constamment menacée par les expéditions concurrentes.

L'histoire de la conquête de l'Amérique centrale est celle d'une querelle confuse. C'est un fulgurant chassé-croisé de capitaines qui, à tour de rôle, s'installent en maîtres, puis cèdent la place à de nouveaux venus, plus nombreux et mieux armés. Bien heureux lorsque ces dépossessions ne s'accompagnent pas de sanglants règlements de compte. Savent-ils seulement où ils sont et où ils vont, ces conquistadors fous d'audace ? Ils n'en ont, pour la plupart, aucune idée. Cet isthme de deux mille kilomètres qui relie le Mexique à la Colombie n'a qu'un nom : Guatemala. Honduras, Salvador, Nicaragua, Costa Rica et Panama ne sont que des provinces. Ce n'est qu'au XIX e siècle qu'elles deviendront républiques. Mais, très tôt, chaque province a son conquistador. Espinosa et Gonzalez Davila , partis de Panama, pénètrèrent à Costa Rica et, poussant plus avant, rencontrent le cacique Nicarao, souverain du Nicaragua. Se lançant sur leurs traces, Hernandez de Cordoba reconnaît le fleuve San Juan et fait le tour des lacs de Managua et de Nicaragua. Il poursuit sa progression vers le nord et se heurte, au Honduras, à Gonzalez Davila. Il n'ira pas plus loin. Davila lui livre bataille, le bat et l'oblige à s'en retourner à Panama. Sur ces entrefaites, Cristobal de Olid débarque au Honduras, venant du Mexique à la tête de quatre cents hommes. Cette fois, l'adversaire est de taille. Olid est l'un des meilleurs officiers de Cortès . Il s'empare de la personne de Gonzales Davila, mais le traite avec générosité. Davila éliminé, Olid va-t-il rester maître du Honduras ? Dans l'ivresse de la victoire, Cristobal de Olid oublie trop vite l'objet précis de sa mission : la recherche d'un passage entre les deux océans. Une mission de géographe ! On comprend que Cristobal de Olid ait visé plus haut. Il a été l'un de ceux qui ont conquis Mexico, pour le compte de Cortès . Il juge le moment venu de se tailler un royaume à sa mesure. C'est bien son tour ! Cortès a vent de la chose. Il charge aussitôt

Francisco de Las Casas de se saisir du rebelle. Doublement rebelle, puisque – on s’en souvient –, Olid avait pris langue avec Diego Vélasquez , à son passage à Cuba. Mais Las Casas a sous-estimé son adversaire. Après une courte bataille, c’est lui qui est vaincu et capturé. Comme il l’a fait à l’égard de Davila, Olid joue au magnanime. Il est tellement sûr de lui ! Il convie ses deux prisonniers à un banquet entre compagnons d’armes. Au moment où les conquistadors lèvent leur gobelet en l’honneur du roi d’Espagne, Gonzalez Davila et Francisco de Las Casas – ils n’ont pas mis longtemps pour se mettre d’accord –, poignardent Cristobal de Olid .

Le champ est libre pour des aventures nouvelles et de nouveaux aventuriers. En tête se détache la silhouette massive de Pedro de Alvarado . « *Este infelice malaventurado tirano* », ainsi l’appellera le dominicain Bartolomé de Las Casas . Tyrannique, en effet, Alvarado – on vient de le voir – a tracé de Mexico aux frontières du Nicaragua un sillon sanglant. Il distribue à ses soldats les femmes indigènes, charge les hommes des fers de la servitude et brise sans scrupules tout ce qui s’oppose à lui. On dit même – est-ce possible ? –, que, n’ayant pas de quoi nourrir les milliers d’hommes qu’il enrôle pour le travail ou pour la guerre, il les autorise à manger la chair de leurs ennemis, c’est-à-dire leurs congénères des villages voisins. Ses colères sont proverbiales, tel le jour où, croyant trouver de l’or sur la foi d’informations locales, il constate que cet or est du cuivre. Combien de fois ne s’est-il pas fourvoyé, faisant retomber sur ses indicateurs indiens la responsabilité de ses échecs et se vengeant d’eux cruellement ! Brutal – avec ce grain de jovialité qui colore ses pires courroux d’une fausse indulgence –, brave jusqu’à la folie, adorant tout ce qui brille et vaut cher, Alvarado est la « grande vedette » de l’Amérique centrale. Fondateur de Santiago de los Caballeros et de San Salvador, capitale du futur Salvador, il étendra sa domination jusqu’au Costa Rica. Fastueux et sensuel comme un Médicis, amateur de belles armures tel Ménélas, Alvarado règnera sans contrôle du Guatemala à Panama pendant près de vingt ans, avec les intermèdes que l’on connaît en Espagne et au Pérou. Vingt années de succès militaires – faciles et

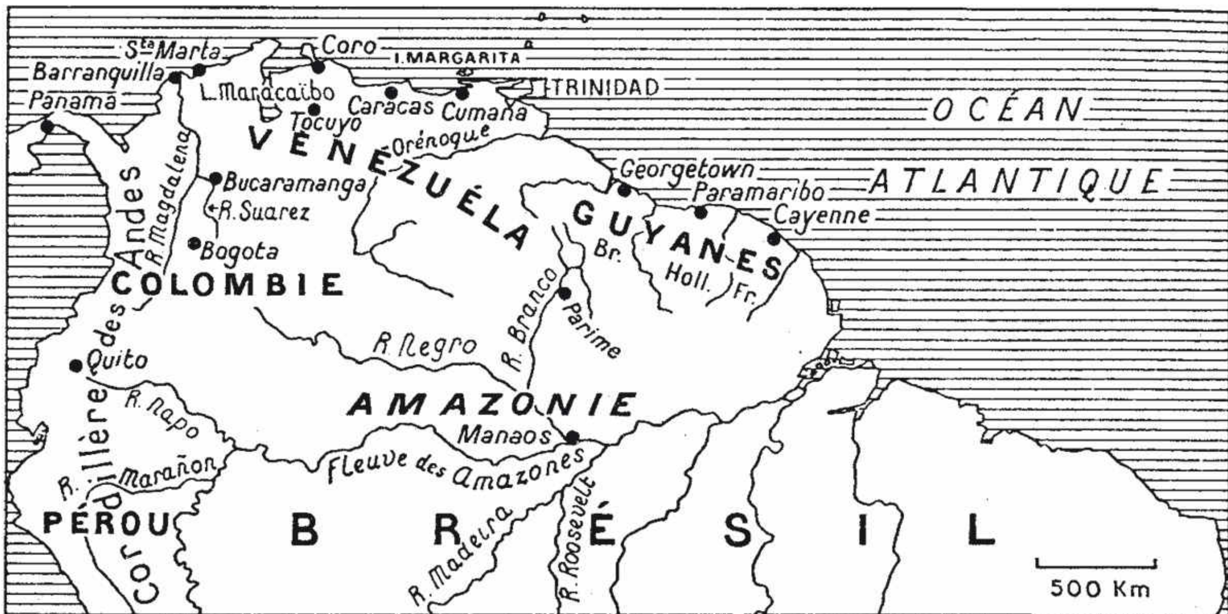
sans gloire. On préfère oublier ce satrape goguenard, présidant aux massacres des Guatémaltèques ou assistant à leurs horribles festins – il éclate d'un rire énorme en taquinant son lourd collier d'or –, pour ne se souvenir que du héros de la *Noche Triste* et du *peñol* de Guadalajara.

À vrai dire et pendant longtemps, les Espagnols ne firent que passer en Amérique Centrale. La structure physique du pays – son relief tourmenté, son sol instable bouleversé par de fréquents séismes, ses terres basses ensevelies sous une forêt dense enlacée de lianes –, se prêtait mal à des établissements durables. Ce long couloir semé d'embûches était, pour les conquistadors venant du Mexique, la route terrestre de la Côte ferme, en même temps qu'une voie d'accès sur la région du Darien. C'était aussi le chemin de l'Eldorado.

L'Eldorado ! Après l'Atlantide, la Fontaine de Jouvence, Antilia, le pays des Sept Cités, voilà encore un de ces Édens auxquels les conquérants croyaient dur comme fer. L'Eldorado porte le nom de son souverain l'*El Dorado* , l'« Homme Doré ». C'est un roi nu, tout entier oint de graisse, puis enduit de poudre d'or. À la fin du jour, on le voit resplendir au soleil couchant, debout sur sa barque. Lorsqu'il se baigne, tout cet or se dissout dans l'eau, et il n'y a plus qu'une tache de feu qui tremble à la surface du lac. Les Espagnols ont tellement entendu parler du royaume de l'Homme Doré par les Indiens du Pérou qu'ils ne doutent pas de son existence. Mais qui l'a vu ? Où se trouve-t-il ? En Équateur ? En Colombie ? Au Venezuela ? En Guyane ? Qu'importe, d'ailleurs ! Le temps et l'espace ne comptent pas pour les conquistadors. Ils chercheront l'Eldorado en Équateur, en Colombie, au Venezuela et en Guyane.

Gonzalo Pizarre part de Quito avec trois cent quarante Espagnols et quatre mille Indiens. Ce n'est pas seulement l'or qui l'attire, mais aussi la cannelle en quoi, paraît-il, l'Eldorado abonde. Le vieux rêve des Épices prendra-t-il consistance au pays du roi flamboyant ? Gonzalo gravit la cordillère des Andes, la redescend et rencontre une rivière – le Napo –, qu'il suit sur tout son parcours. Elle se jette dans un fleuve : le Marañon. On

construit aussitôt un brigantin. Francisco d’Orellana – natif de Trujillo, lui aussi ! – en prend le commandement. L’expédition se scinde en deux. Orellana se lance sur le fleuve. Gonzalo en suit quelque temps la rive. Mais, bientôt, il est contraint de s’arrêter. Une pluie chaude n’a cessé de tomber, depuis le



LE MIRAGE DE L ’ELDORADO

départ, pourrissant les hauts-de-chausse, rouillant les épées et corrompant les vivres. Gonzalo Pizarre et ses hommes – plus de la moitié de son effectif a péri – reviennent à Quito sans avoir découvert l’Eldorado. Mais ils rapportent de la cannelle. Pendant ce temps, Orellana accomplit une prouesse stupéfiante. Qu’on en juge ! Navigant avec son seul brigantin, il parcourt le Marañon, le rio des Amazones, le rio Negro, l’Orénoque jusqu’à son delta et parvient à la mer. Une fois dans les eaux de l’Atlantique, il passe en vue du golfe de Paria et cingle droit sur Haïti. Ce ne sera pas sa dernière étape. Il ira en Espagne raconter lui-même à l’empereur son extraordinaire

odyssée. En huit mois de navigation fluviale, Orellana aura traversé l'Amérique du Sud, de Quito à Paria, en traçant une courbe sinueuse qui embrassait le Pérou, l'Amazonie, la Guyane et le Venezuela. Il avouera n'avoir eu peur qu'une fois, lorsqu'il s'était trouvé en face de femmes aux longs cheveux et au teint clair, qui maniaient l'arc plus adroitement que les hommes. En fait d'Eldorado, Orellana avait découvert et baptisé le fleuve des Amazones.

On va maintenant chercher l'Eldorado en partant des côtes colombienne et vénézuelienne. L'une et l'autre sont déjà connues. Il y a plus de trente ans que des conquistadors illustres – Hojeda , Juan de la Cosa – ont pris pied sur le littoral de la Colombie qui, dans sa partie allant du cap de la Vela au Darien, s'appelle la Nouvelle-Andalousie. Bastidas a fondé Santa Marta. Pedro de Heredia s'est engagé sur la rive occidentale du Magdalena et n'a pas craint de pousser son expédition de Carthagène jusqu'à Antioquia, aux pieds de la cordillère. Mais ces aventures hardies n'ont pas de lendemain. On viole les sépultures, on pille, on capture des esclaves. C'est la loi du bon plaisir. La nomination par Charles Quint d'un gouverneur responsable mettra fin à ce banditisme héroïque.

Un conquistador de puissante envergure va, lui aussi, se mettre à la recherche de l'Homme Doré. C'est Jiménez de Quesada . Qu'est-il, celui-là, aigle ou gerfaut ? Aigle, sans aucun doute. Nommé par le roi aux fonctions d'auditeur et de grand maître de la justice de la province de Santa Marta – située sur la côte nord-ouest de la Colombie, entre le cap de la Vela et Barranquilla –, Quesada, dès son débarquement en Terre ferme, se voit chargé par le gouverneur, Fernand de Lugo, d'explorer le sud, en suivant le fleuve Magdalena. Cette fois, la direction est la bonne. On va tout droit sur l'Eldorado. Quesada se met en route.

Sept cents Espagnols, cinq fois plus d'Indiens, cent chevaux… L'effectif est classique, à peu de chose près. Ce qui est nouveau, dans une expédition de ce genre, c'est la personnalité du chef. Austère jusqu'à l'ascétisme, d'une piété minutieuse, Jiménez de Quesada incarne bien le type du « saint

laïque », exact aux prières, mais attentif aux affaires du monde. Il est de ces grands vertueux qui travaillent ardemment au salut de leur âme, sans pour autant cesser d'adhérer au temporel et qui, tout en vivant dans le siècle, observent strictement les trois vœux monastiques. Deux prêtres assistent Quesada. C'est assez démontrer que le rigide auditeur n'entend prendre conseil que de l'Église. Il marche vers l'Eldorado, non pour l'or, mais pour la catholique Espagne et pour Dieu. L'intention était pure. L'action le sera moins. Ah ! s'il n'avait tenu qu'à lui…

Partie de Santa Marta, l'expédition suit péniblement le cours du Magdalena. Le pays n'est qu'un vaste marécage recouvert d'une sylve épaisse qu'il faut abattre à la hache. D'innombrables cours d'eau limoneux dessinent des méandres divagants sur le sol mou, plus semblable à la vase qu'à la terre ferme. Cette fois, le supplice des conquistadors est la faim. Ils tentent de la tromper par les moyens habituels : reptiles, chevaux crevés, cuir des ceinturons. Hélas ! Ils vont plus loin : les cadavres des mercenaires indiens et ceux mêmes de leurs compagnons les aideront à survivre. On imagine ces honteux dépeçages, à la nuit tombante. Et Jiménez de Quesada fermant les yeux !

Un sixième seulement de la colonne conquérante parvient au confluent du Magdalena et du rio Suarez, aux environs de Bucaramanga. Une large vallée succède à la jungle. Des champs de maïs, des prairies, l'eau claire des ruisseaux… Les Espagnols croient s'éveiller d'un cauchemar. Des Indiens viennent à leur rencontre, en souriant. Ils parlent un langage inconnu des interprètes. Ce sont des Chibchas.

L'histoire des Chibchas reproduit, sur un plan moindre, celle des Aztèques ou des Incas. À l'origine, on retrouve la même légende : un demi-dieu, héros et sage – il s'appelle Bochica –, père de la civilisation qui, après avoir foudroyé une montagne, disparaît vers l'Est. Ce Messie, descendant du Soleil, est l'idole des Chibchas. On lui élève des autels, on célèbre son culte. Bochica rejoint au panthéon pré-colombien Quetzalcoatl et Viracocha. Il se confond avec eux.

Les Chibchas étaient installés depuis plusieurs siècles en Colombie. Peuplant les hautes plaines du Sud et les montagnes du Nord, ils se concentraient principalement sur le plateau de Bogota. C'est là que, émergeant des limbes de l'anarchie, la civilisation chibcha avait pris naissance, s'était développée et florissait. Une longue querelle de seigneurs avait précédé et préparé la naissance d'une sorte d'État colombien. Comme toujours, le pouvoir suprême n'avait pu être établi qu'après de meurtrières éliminations. Celui qui, assassinant, n'avait pas été assassiné, régnait. Au moment où Quesada conduisait le long du rio Suarez sa troupe de fantômes, l'unité chibcha était réalisée, sous la forme d'une confédération de tribus, commandée chacune par un *zipa* ou par un *zaque* . Des duchés, en somme, qu'une sorte d'archiduc tenait en main : c'était Bogota, zipa de la ville qui portait son nom. Une loi successorale curieuse transmettait l'hérédité de l'oncle au neveu et non du père au fils. Ainsi, les zipas et les zaques devaient être les fils d'une sœur du monarque défunt. L'initiation – comme celle des futurs souverains aztèques – était longue et sévère. Les princes chibchas cumulaient, en effet, le pouvoir politique et l'autorité sacerdotale. On les préparait à ce double rôle par le jeûne et les macérations. La législation était sommaire, mais juste. Il en était de même de l'administration, qui tenait compte des besoins de chacun et n'imposait personne au-delà de ses possibilités. Cultivateurs appliqués – grands spécialistes de la coca –, les Chibchas étaient également d'excellents métallurgistes et des céramistes de goût. Bien avant l'arrivée des Espagnols, ils exportaient au Pérou leurs statuettes en alliage d'or et de cuivre et des vases en cristal de roche taillé qui faisaient l'admiration des Incas. Leurs habitations étaient primitives : des troncs d'arbres amalgamés par un mélange de terre et de paille formaient les murs que recouvraient des toits de chaume en forme de pyramides. Telle était la civilisation des Chibchas – encore archaïque, mais suffisamment évoluée cependant pour qu'on y distingue les linéaments d'une construction politique, peut-être même la promesse d'un empire. En quelques jours, cent

cinquante Espagnols subjugueront le vieux peuple de Bochica. La confédération zipa s'intègrera bien dans un empire, celui de Charles Quint.

On va de nouveau assister au coup de force étourdissant d'une compagnie espagnole s'emparant presque sans coup férir d'un pays deux fois plus grand que la France et d'une capitale de vingt mille habitants. La partie se jouera encore plus facilement qu'à Cajamarca. Il n'y aura même pas le semblant de négociation, le simulacre de combat et le maintien d'une souveraineté nominale qui donnèrent à la victoire de Pizarre sur les Incas les apparences d'une collaboration, sinon d'une alliance. Le succès sera total. Mais comme au Pérou, la division des chefs indigènes favorisera l'action des conquérants. C'est l'un après l'autre que Jiménez de Quesada cueillera les roitelets colombiens. Le zaque de Hunza – Tunja –, ceux de Sogamoso et de Tundama se laissent appréhender sans résistance, ou presque. Quant à Bogota, il s'est enfui dans la savane. Les Espagnols prennent possession de la Cité des Zipas, sans rencontrer âme qui vive. L'éblouissement commence. Les portes des temples sont plaquées d'or et cloutées d'émeraudes. On arrache les portes, on fouille les maisons, on torture les prisonniers pour en savoir davantage. Où est l'or ? L'éternelle question.

Personne ne s'oppose à l'avance des conquistadors, sinon une nature difficile. Tellemnt funèbre est la région traversée par le fleuve Neiva que les Espagnols lui donnent le nom de : Vallée des Tristesses. Plaines, vallées, plateaux… Cette marche triomphale n'aura donc aucun témoin ? Si, pourtant. De retour à Bogota et à quelques kilomètres de la ville, les hommes de Quesada s'aperçoivent qu'ils ne sont plus seuls. Deux camps sont installés dans la plaine, à distance respectueuse. Le premier est espagnol, c'est sûr. Le second présente un aspect inusité. Et qui sont ces soldats qui parlent avec un fort accent guttural ?

Le chef du premier camp, on le connaît : c'est Belalcazar , le conquérant de l'Équateur. Il s'ennuyait à Quito et la tentation de l'Eldorado ne pouvait laisser indifférent l'ancien capitaine de François Pizarre . Parti de la capitale

équatorienne, il avait remonté la vallée du Cauca et atteint les faubourgs de Bogota, en suivant la rive gauche du Magdalena.

Le deuxième camp était celui d'un officier allemand, Nicolas Federman. Pour la première fois, un conquistador espagnol trouvait sur son chemin un conquérant étranger. Les Allemands exploraient donc la Terre ferme, en quête, eux aussi, de l'Eldorado ! Voilà qui ne pouvait être du goût de l'altier Jiménez de Quesada . Et pourtant leurs pouvoirs étaient on ne peut plus réguliers. Dix ans plus tôt, en effet, Charles Quint avait donné « licence et faculté » aux frères Alfinger d'entreprendre la conquête de la région de Maracaïbo. Il s'agissait avant tout d'une affaire financière, subventionnée par les Welser, banquiers d'Augsbourg. Créanciers de la Couronne d'Espagne, ils espéraient bien, par ce moyen détourné, rentrer dans leurs fonds. La récolte des perles, sur la côte, et l'exploitation des mines d'or, à l'intérieur des terres, devaient, pensait-on, procurer aux concessionnaires de gros bénéfices. Une partie servirait à rembourser les dettes espagnoles. L'autre contribuerait à renflouer le trésor impérial, durement saigné par les guerres. Le calcul était habile. Mais le résultat ne répondit pas – même de très loin – aux espérances. Alfinger, en fait d'entreprises minières, s'était contenté d'installer une *rancheria* au bord du lac Maracaïbo. Après sa mort – au cours d'une embuscade indienne –, la concession avait été transférée à Hobermuth, appelé communément Espira, du lieu de sa naissance – Spire. Après de vaines explorations vers les Andes, Espira s'associait avec Federman, protégé des Welser, et tous deux s'efforçaient d'organiser à Coro une colonie allemande. C'est alors que Federman, plus hardi ou plus chanceux que son compatriote, avait réussi à pénétrer au cœur du royaume chibcha.

Ainsi, les colonnes de Belalcazar , venant de Quito, de Federman, partant de Coro, et de Quesada, en provenance de Santa Marta, faisaient dans la plaine de Bogota une jonction imprévue. Qui aurait imaginé que les trois expéditions, originaires du sud, de l'est et de l'ouest, se seraient rencontrées aux portes de l'antique cité colombienne ? Rencontre grandiose,

qui pourrait être sanglante. Mais les trois capitaines se souviennent à temps qu'ils sont sujets du même empereur. Noblesse oblige ! Vont-ils se donner en spectacle aux Indiens de Bogota ? Ils se saluent de l'épée, la rentrent au fourreau, se donnent l'accolade et fêtent leur rencontre par un banquet de venaison. Puis, on s'arrange. Belalcazar abandonne la partie et s'en retourne à Quito. Quant à l'Allemand, pratique, il cède son détachement à Quesada contre le versement de dix mille pesos d'or.

La mission de Jiménez de Quesada est terminée. À défaut de l'Eldorado, il a découvert la future Colombie, réservoir d'or et d'émeraudes. Avant de s'embarquer pour l'Espagne, il fonde la ville de Santa Fe de Bogota et donne à sa conquête le nom de Nouveau Royaume de Grenade, en souvenir de sa patrie. Toujours raide et sévère, il se présente devant l'empereur. Il lui rend compte de son voyage. Sa voix reste froide, lorsqu'il décrit le dur itinéraire, les tombeaux de la vallée du Magdalena emplis jusqu'aux bords de bijoux et d'animaux sculptés dans l'or, la reddition des seigneurs chibchas, la solitude des vallées. Mais il s'anime en rappelant le courage de ses compagnons. Plus encore, en évoquant ces milliers d'âmes indiennes ignorantes du vrai Dieu. Il faut maintenant un gouverneur à ce territoire que lui, Quesada, a conquis. Il n'attend plus, pour repartir, que les ordres de son souverain. Car il ne doute pas que l'empereur le confirme dans ses fonctions. En quoi il se trompait. Ce juste n'entendait rien à la psychologie des princes. Le poste de gouverneur du Nouveau Royaume de Grenade, Charles Quint l'attribuera non pas à Jiménez de Quesada , son fondateur, mais à un jeune intrigant : le fils de Fernand de Lugo.

Ni en Équateur, ni en Colombie, ni au Venezuela, l'Eldorado se trouverait-il en Guyane ? Eh ! quoi, dans cet enfer ? Un climat chaud et humide, des pluies violentes, une sylve impénétrable font de ce pays le plus désolé des territoires prospectés par les conquistadors. Peut-être quelques paillettes d'or sont-elles disséminées dans les alluvions fluviales. Peut-être, aussi, en cherchant bien, distingue-t-on, parmi les touffeurs de la forêt guyannaise, les fûts élancés des arbres en bois de rose. Mais, pour exploiter

la plus infime partie de cette région – un peu moins grande que la France –, il faudrait aux conquérants une armée de bûcherons et un outillage qui n’est pas encore inventé. Or, ils ne sont que quelques-uns, pourvus seulement d’une épée et d’un *machete* . Ils s’obstinent, cependant. La Guyane sera leur tombeau. Diego de Ordaz – le vainqueur du Popocatepetl – errera pendant quatre ans le long du rio Negro. Il y mourra. Pedro de Ursua marchera droit devant lui vers le légendaire lac Parime et convoitera Manaos, la Ville de l’Or. Une de plus ! Il n’en sera pas bien loin, lorsqu’une volée de flèches indiennes le couchera au sol. Ses compagnons lui rendront les honneurs et poursuivront stoïquement une entreprise perdue d’avance. Ce n’est que dans la plaine de Manaos, aux confins de la forêt insondable et du royaume aquatique de l’Amazone, que les fidèles de Diego de Ordaz , tremblant de fièvre sous le soleil jaune des Guyanes, renonceront à l’Eldorado.





LE RIO DE LA PLATA, ROUTE DU PÉROU

Est-ce le souvenir de ces marches sinistres à travers une brousse sans nom ? En renonçant à l'Eldorado, les Espagnols abandonneront du même coup la Guyane. La France pourra y installer ses chiourmes, la Hollande y construire ses polders, la Grande-Bretagne l'annexer à son Dominion. Trois Guyanes qui, trois siècles plus tard, fourniront à l'Europe et aux États-Unis de l'or, des diamants, des bases stratégiques et, surtout, la bauxite, mère de l'aluminium. Faute de persévérance – faute de moyens –, l'Espagne, découvreuse de la Guyane, n'y aura pas sa place. Seule fissure dans le bloc hispano-américain – si l'on excepte le Brésil, volontairement délaissé.

À l'échec de l'Espagne en Guyane un autre échec fait écho : celui de l'Allemagne au Venezuela. La capitulation de Federman sur les hauts plateaux de Bogota n'avait pas mis fin aux expéditions allemandes. Mais la concession impériale avait expiré, sans que leurs bénéficiaires aient exploré seulement le quart de ce qui leur était attribué « sur le papier », soit toutes les terres se trouvant entre le cap de la Vela et Cumana, y compris les îles voisines du littoral et l'intérieur du pays. Cependant, une poignée d'aventuriers allemands s'était entêtée. Un des Welser, accompagné de Hutten, avait poussé la reconnaissance du Venezuela jusqu'à Tocuyo. Ils n'étaient pas allés plus loin. Un détachement espagnol commandé par Juan de Carvajal les avait appréhendés et exécutés. Pendant quelque temps, les Allemands avaient pu se maintenir à Coro – avec peine, leurs rudes méthodes ayant dressé contre eux Espagnols et Indiens. Mais un Carvajal et un Lope de Aguirre avaient-ils la conscience si nette ? Tous deux devaient, d'ailleurs, terminer leur carrière pendus haut et court. Tandis que les Welser introduisaient devant la Cour d'Espagne une ins tance pour obtenir, sinon le renouvellement de leur concession, tout au moins leur maintien dans les territoires qu'ils occupaient, une partie féroce et sournoise se jouait autour de la lagune de Maracaïbo entre conquistadors et reîtres allemands pour la possession du Venezuela. Ceux-là se souciaient peu des arguments juridiques. Ils se battaient, tout simplement. Chicanes polies à Valladolid, guerre au couteau – *à cuchillo* –, à Coro. Les Allemands seront battus sur

les deux terrains. Ils perdront leur cause, après dix ans de procédure. Et ce sont des Espagnols – Villegas, Villacinda, Fajardo – qui poseront les premières pierres des cités vénézueliennes. On a oublié Hutten et Federman. Mais on se souvient du capitaine Losada , fondateur de Santiago de Léon de Caracas, future capitale du Venezuela. Évincés de la Conquête, les Allemands prendront leur revanche, trois cents ans plus tard, au Brésil, en colonisant l'État de Santa Catarina. Autre revanche : la même année où Espira s'égarait dans la cordillère, un Allemand, Cromberger, installait à Mexico la première presse d'Amérique.

L'Eldorado n'existait donc pas ? Si, pourtant. En puissance. Succédant aux conquistadors, armés seulement d'épées et d'arquebuses, les techniciens modernes forceront l'Eldorado à cracher son or. Outils et machines éventreront ce sol vierge, resté impénétrable aux hommes de Charles Quint. Que dissimulait, en effet, le mirage de l'Homme Doré ? En Colombie ? De l'argent, du platine et des émeraudes, les plus belles du monde. En Guyane ? Des essences rares, des diamants et de quoi fournir en aluminium toutes les industries guerrières du globe. Au Venezuela ? Mieux encore : du pétrole, l'or noir du XXe siècle.

LE RIO DE LA PLATA, ROUTE DU PÉROU

Aux environs du 35e degré de latitude Sud, une vaste baie en forme d'entonnoir échancre largement le littoral atlantique de l'Amérique du Sud. C'est le Rio de la Plata. Embouchure commune du Parana et de l'Uruguay, la Plata est la voie naturelle de pénétration vers le cœur du continent. Au temps de la Conquête, le pays connu sous le nom de Rio de la Plata comprenait les territoires actuels de l'Argentine, du Paraguay, de l'Uruguay et de la Bolivie.

La Plata avait, de bonne heure, piqué la curiosité des conquérants espagnols. Confondus par les dimensions de cet estuaire – une entrée de deux cent trente kilomètres de large ! –, ils le parcoururent longuement et précautionneusement avant de se décider à débarquer. Mais, très vite, ils comprirent que la Plata pouvait leur offrir vers le Pérou une route plus courte que celles de Panama et du détroit de Magellan . Traverser le continent dans sa partie qui commence à s'amincir, au lieu de le contourner par le nord ou par le sud, quelle économie de temps et d'argent ! L'objectif, d'ailleurs, était double. Il fallait raccourcir la distance entre l'Espagne et le Pérou, mais aussi rejoindre plus rapidement le Pacifique, c'est-à-dire la Chine et les îles des Épices.

Des précurseurs héroïques préparèrent la voie aux *adelantados* . Diaz de Solis , le premier, se mit en quête du fameux détroit qui devait permettre de passer de l'Atlantique au Pacifique, alors récemment découvert par Balboa . Il toucha les côtes du Brésil, jeta l'ancre dans un port qu'il appela *Nuestra Señora de la Candelaria* , au sud-est de l'Uruguay et donna le nom de *Mar Dulce* au Rio de la Plata. Il périt, transpercé par une flèche indienne, au bord du fleuve qu'il avait conquis. Onze ans plus tard, Sébastien Cabot – entre-temps, Magellan avait trouvé son détroit –, refaisait l'itinéraire de Solis , mais, remontant vers le nord, le long du Parana, il le prolongeait jusqu'au Paraguay. Ainsi, la route était bien frayée lorsque Pedro de Mendoza , un des plus nobles gentilshommes de la Cour d'Espagne, appareilla au port de Bonanza en direction du Rio de la Plata.

L'expédition était d'importance : onze navires, mille hommes, du bétail, un matériel considérable. L'hidalgo voyait grand. Un brillant état-major l'entourait, parmi lequel se détachaient les fières silhouettes de Juan de Ayolas , de Martinez de Irala et de Felipe de Caceres , tous gens de mérite et de bonne condition. La flotte atteignit sans encombres le Rio de la Plata. Le premier geste de Mendoza – hanté sans doute par le personnage de Christophe Colomb – fut de fonder sur la rive gauche du fleuve découvert par Solis une ville qu'il nomma – il y faisait si bon ! – *Nuestra Señora Santa*

Maria del Buen Aire , la future Buenos Aires. Mais la mission de Mendoza devait être de courte durée. Après s'être avancé le long du Parana jusqu'au poste de *Corpus Christi* , il revenait en arrière – saisi peut-être par quelque pressentiment –, et mourait en mer, sur le chemin du retour.

Tandis que les Espagnols s'efforçaient de rendre habitables les huttes de *Santa Maria del Buen Aire* – à l'emplacement même où s'élèveront plus tard les gratte-ciel de Buenos Aires –, Juan de Ayolas succédait à Mendoza. Pas pour longtemps. Deux mois après la mort de son prédécesseur, Ayolas était pris dans une embuscade indienne et perdait la vie, la tête écrasée par le terrible lasso à boules – la *boleadora* – des indigènes querandis. Durant ces deux mois de grâce, cependant, Ayolas avait remonté le Parana jusqu'au Paraguay et installé un poste au confluent du fleuve Paraguay et du Pilcomayo. Ce relais entre Buenos Aires et le Pérou portait le nom virginal d'*Asuncion* . Il était écrit que Mendoza et Ayolas auraient le temps, malgré une carrière singulièrement brève, de poser la première pierre des capitales de l'Argentine et du Paraguay : Buenos Aires et Asuncion.

Mendoza avait désigné de son vivant Ayolas pour le remplacer. Mais c'est par voie d'élection que fut nommé le successeur d'Ayolas . L'unanimité des suffrages se porta sur Martinez de Irala , capitaine autoritaire et ambitieux, mais de grande allure. Le roi ayant ratifié son élection, Irala se mit à la tâche. Il commença par centraliser à Asuncion l'administration de la colonie, ne laissant à Buenos Aires que le personnel nécessaire aux opérations maritimes. Reprenant l'idée de Juan de Ayolas , il comptait faire d'Asuncion une base de départ vers le Pérou. Il allait se mettre en route, lorsqu'une nouvelle désagréable lui parvint : un nouvel *adelantado* venait de débarquer à Santa Catalina. Cet importun n'était autre que Nuñez Cabeza de Vaca , le guérisseur des Indiens, le héros du Nord. L'entrevue des deux capitaines, à Asuncion, eut toutes les apparences de la cordialité. Chacun, dissimulant sa mauvaise humeur, protestait de son amitié. N'avaient-ils pas besoin l'un de l'autre ? D'ailleurs, leurs instructions concordaient en tous points : il s'agissait d'établir des communications avec le Pérou. Pourquoi se

battre, alors que l’on poursuivait un but commun ? En témoignage de confiance, Cabeza de Vaca nomma sur-le-champ Ayolas son maître de camp, autant dire son second. Les deux chefs s’étant mis d’accord, il ne restait plus qu’à ouvrir vers le Pérou cette voie qui devait rapprocher l’Espagne métropolitaine de son empire.

Un terrain difficile, des populations hostiles, des dissentiments internes retardèrent indéfiniment la jonction des hommes de la Plata et de ceux du Pérou. Pour atteindre Cuzco, en effet, il fallait traverser le Chaco et les hauts-plateaux boliviens, c’est-à-dire vaincre une nature au type changeant – depuis la Pampa et son vent hurleur jusqu’aux chaînes boliviennes hautes de six mille mètres. Il fallait aussi se tenir constamment en garde contre les peuplades indigènes. Elles étaient innombrables, ces tribus errantes – Querandis, Charruas, Guenoas –, parmi lesquelles faisaient figure de civilisés les Diaguites et les Guaranis. Les Diaguites occupaient les provinces argentines actuelles de Salta, de Catamarca, de La Rioja, de Tucuman et de Mendoza. Subjugués de bonne heure par les Incas, les Diaguites ne possédaient pas d’organisation politique propre. Ils relevaient de l’autorité d’un *curaca* , gouverneur délégué de l’empereur péruvien. Mais ils étaient fort belliqueux et maniaient avec habileté la fronde et le lasso. Les Guaranis vivaient aux bords du Parana et du Paraguay et dans la partie méridionale du Brésil. Plus évolués que les Diaguites, ils se gouvernaient eux-mêmes. Une hiérarchie élémentaire faisait de l’ensemble de leurs tribus une sorte de société : cinquante familles constituaient un groupement commandé par un cacique, la réunion de ces groupements formant à son tour une tribu que présidait une assemblée supérieure. Bien que d’aspect doux et triste, les Guaranis devenaient redoutables au combat. Élevés dès le plus jeune âge dans la pratique de l’arc et de la massue – armes primitives, sans doute, mais qui manquaient rarement leur but –, Guaranis et Diaguites, aussi bien d’ailleurs que toutes les tribus du Rio de la Plata, savaient faire la guerre.

Une nature rebelle, des indigènes batailleurs… Les Espagnols auraient moins difficilement et plus vite maîtrisé ces deux obstacles, s'ils avaient su dominer leurs propres querelles. À la Plata, plus qu'ailleurs, on ne travaillait que pour soi. Pas d'exploration méthodique, aucun plan d'ensemble. Des *entradas* – ainsi appelait-on les expéditions de reconnaissance –, individuelles, directes comme des coups d'épée, parfois mortelles comme eux. L'action restait isolée. Ce qui n'empêchait pas les *entradores* d'être attentifs à la progression des autres et de s'épier jalousement. Impuissants à coordonner les mouvements de la conquête, les deux capitaines s'observaient. Chacun avait sa *camarilla* . Ainsi les partisans de Cabeza de Vaca étaient les *leales* – les loyalistes –, par opposition aux *tumultuarios* – les turbulents –, qui épousaient les intérêts d'Irala. Car la feinte amitié des deux hommes n'avait pas fait long feu. Le masque était tombé. Cabeza de Vaca , au retour d'une expédition vers l'ouest, s'était vu appréhender par la garde d'Irala, jeter en prison à Asuncion sous prétexte de conspiration et embarquer pour l'Espagne. Renvoyer à Charles Quint son *adelantado* , les fers aux pieds ! Le coup était d'une rare audace.

En évinçant Cabeza de Vaca , Irala avait le champ libre. Il était seul dans l'arène. Il s'y élança, tête baissée. Deux ans après l'expulsion de Cabeza de Vaca , Irala parvenait au lac Titicaca, puis à Cuzco. La jonction de l'Argentine et du Pérou était réalisée. Fou d'orgueil – il y avait de quoi ! – Irala se présenta devant Pedro de La Gasca, qui gouvernait alors chez les Incas. Il s'apprêtait à recevoir des compliments, en même temps que son brevet de gouverneur, et ouvrait déjà les bras pour l'accolade. Hélas ! L'accueil fut glacial. Depuis longtemps, La Gasca savait que des Espagnols, de l'autre côté des plateaux boliviens, cherchaient à entrer en contact avec lui. Il les voyait venir de son regard d'aigle. Il les attendait. Non pour les serrer sur son cœur, mais pour signifier rudement à ces aventuriers que le temps de l'aventure était passé. Il n'y avait qu'un seul maître : Charles Quint dont lui seul, La Gasca, possédait et exerçait la délégation. Irala et ses compagnons n'avaient qu'à rentrer dans le rang et dans son obédience. Irala

n’obtint même pas d’être confirmé dans ses fonctions de gouverneur de la Plata. La chose lui paraissait naturelle, cependant. Mais comment Pedro de La Gasca, l’austère défenseur de la légalité, aurait-il pu sanctionner un grade arraché par la violence à son titulaire légitime ? Irala revenait à Asuncion, simple capitaine aux ordres du vice-roi. Cependant, en regard de cette défaite d’amour-propre, quelle victoire ! En traçant sur la carte d’Amérique une ligne brisée Buenos Aires-Asuncion-Cuzco, réunissant ainsi les façades atlantique et pacifique du continent, il achevait le dessin grandiose de l’empire espagnol.

L’expédition d’Irala au Pérou avait duré plus d’un an. En son absence, la colonie d’Asuncion, livrée aux intrigues des *leales* et des *tumultuarios* , avait changé plusieurs fois de maîtres. D’ambitieux prétendants s’étaient tour à tour essayés au pouvoir. Certains rêvaient de s’y maintenir, tel Diego de Abreu. Il était temps qu’Irala revînt. Non sans peine, il remit au pas tout son monde. Ah ! Il ne faisait pas bon pour un chef de s’éloigner ! Pendant dix ans encore, Irala gouverna le Paraguay, durement, mais avec sagesse. Quelques mois avant sa mort, il devait recevoir un parchemin du roi lui annonçant officiellement sa nomination de gouverneur.

Irala avait désigné pour lui succéder Gonzalo de Mendoza, son gendre. Après deux années de pouvoir, Mendoza mourut. Le nouveau gouverneur fut alors Ortiz de Vergara, deuxième gendre d’Irala. Cette ronde monotone d’*adelantados* durera jusqu’à la fin du XVIe siècle. Tandis que la *gobernación* de la Plata, en attendant de devenir une vice-royauté, recherchait son équilibre administratif – que d’expériences malheureuses avant qu’elle y parvienne ! – de hardis conquistadors poursuivaient la reconnaissance du pays. Nufrio de Chaves fondait Santa Cruz de la Sierra et Diaz de Melgarejo, Ciudad Real. D’autres villes naissaient : Cordoba , Corrientes, Tucuman, Santiago del Estero, Santa Fe… Comme s’il était plus facile d’édifier des cités que de faire de la bonne politique coloniale.

La conquête du Rio de la Plata fut une œuvre de longue haleine. Commencée en 1536, au moment où Pedro de Mendoza débarquait à

l’embouchure du Parana, elle était à peine achevée au début du XVII[e] siècle. Pendant longtemps, les Espagnols installés de part et d’autre de la Cordillère Royale – si justement nommée ! – s’ignoraient. Les seules nouvelles qu’ils avaient les uns des autres leur étaient données par les indigènes. Les conquistadors d’Asuncion savaient qu’un chef blanc commandait à Cuzco. Les conquistadors du Pérou entendaient parler de chefs blancs au pays des Guaranis. Et un double mouvement en sens inverse enveloppait les Andes : en même temps que les Espagnols du Pérou et du Chili tentaient de prendre à revers les régions du sud-est, ceux du Rio de la Plata se dirigeaient vers le nord-ouest. Ce jeu de cache-cache gigantesque prit fin – on l’a vu –, avec la rencontre d’Irala et de La Gasca. Mais le désordre n’en continua pas moins à régner dans la colonie méridionale. L’alternance de chefs élus et désignés – cumulant les vices du système électif et du népotisme –, les hésitations d’un pouvoir central trop éloigné, les dis putes locales, compromirent la pacification du territoire. Le rattachement de la Plata à la vice-royauté du Pérou n’était pas fait pour faciliter les choses. Trop d’hommes – et combien différents ! – étaient appelés à dire leur mot dans les affaires de la Plata. Une querelle permanente était ouverte entre ces hommes, celle qui existe depuis qu’il y a des colonies : une querelle d’origines. Les capitaines qui étaient venus directement d’Espagne au Rio de la Plata avaient la présomption des hommes neufs. C’étaient, pour la plupart, des jeunes, imbus de leur supériorité et se targuant de la faveur impériale. Ils annonçaient une nouvelle couche de conquistadors. Mais ceux qui venaient du Pérou étaient de vieux routiers, forts de leurs droits acquis et n’entendant pas s’en laisser déposséder. Ces praticiens de la Conquête ne s’en laissaient pas accroire par les théoriciens issus de la Métropole. Au lieu de se partager la proie, jeunes loups et vieux loups se l’arrachaient à belles dents.

Ainsi, le Rio de la Plata, découvert par Solis en 1516, reconnu par Sébastien Cabot en 1526, occupé par Pedro de Mendoza en 1536 – de dix ans en dix ans –, ne devait être érigé en vice-royauté indépendante du Pérou qu’en 1776, deux cent soixante ans après sa conquête. Mais, entre-temps,

Juan de Garay avait, en 1580, accompli un geste décisif. Parti d'Asuncion, à la tête de soixante-six Espagnols, il s'était rendu à *Nuestra Señora Santa Maria del Buen Aire* , abandonnée depuis quarante ans, sur l'ordre d'Ayolas . À l'emplacement des ruines, Juan de Garay et son équipe avaient tracé le plan d'une ville, selon le type « en damier » inspiré des urbanistes romains. Sur le sable étaient dessinées des voies rectilignes se coupant à angle droit. Trois édifices s'étaient élevés autour de la *Plaza Mayor* , les premiers : une église, un hôtel de ville et une école. On avait, ensuite, construit les maisons d'habitation. Chacun des soixante-six Espagnols avait reçu un lotissement. Avant même que fût posée la première pierre de la future cité, elle avait déjà son conseil municipal, son curé et ses juges. Geste décisif, en effet, à double titre. Le centre de gravité du Rio de la Plata se trouvait déplacé des plaines marécageuses du Paraguay vers le littoral atlantique. Sur les décombres du campement dressé par Mendoza, Buenos Aires était née. Dans quatre cents ans, la capitale de l'Argentine sera la ville la plus importante du Nouveau Monde et son chef-d'œuvre. Trois fois plus grande que Paris, elle s'étendra sur trente kilomètres. Mais ses longues artères tirées au cordeau et géométriquement entrecoupées reproduiront sur une énorme échelle le quadrillage primitif esquissé par Juan de Garay. Et sa vocation catholique et impériale – l'Argentine deviendra le chef de file de l'Amérique latine –, c'est encore Juan de Garay qui en inventera les symboles. Comme patron de Buenos Aires, il choisira saint Martin, le centurion au manteau partagé et il lui donnera pour blason un écu armorial portant un aigle noir, la croix de l'Ordre de Calatrava et quatre aiglons au-dessous.

Du Rio de la Plata au Mississippi, des *pueblos* du Nouveau-Mexique à la Terre de Feu, les conquistadors ont bouclé la boucle. Qu'allons-nous faire, maintenant ? Rester à Buenos Aires ? La course est terminée, mais il reste un pèlerinage à accomplir : Haïti. Non pas tant pour revenir au point de départ, retrouver le Christophe Colomb du premier voyage et revoir la *Santa-Maria*

accoster l’antique Hispanola, qu’afin de recueillir l’écho d’une voix inflexible.

Chapitre III

LA VOIX D'UN JUSTE : BARTOLOMÉ DE LAS CASAS

Saint-Domingue, en Haïti, à l'aube du XVI[e] siècle.

Christophe Colomb vient de fonder sur la grande île antillaise le premier établissement du Nouveau Monde. D'abord quelques centaines, les colons espagnols sont bientôt plusieurs milliers. On leur avait dit que l'or était à portée de la main et que la forêt regorgeait de bois précieux et d'épices. Chacun rêvait de s'enfoncer à l'intérieur des terres, d'en découvrir de nouvelles et d'en être le gouverneur. La réalité est tout autre. Famine, misère et maladie sont les compagnons habituels des Espagnols. Le climat est trompeur. Il paraît délicieux, mais, à la longue, il anémie et accable. Cette brise, qui agite doucement les grandes fleurs tropicales, s'enfle parfois jusqu'à devenir un vent furibond. La saison d'automne – elle n'en finit plus ! – s'accompagne de pluies suffocantes. Plutôt l'enfer des étés que cette humidité pesante ! Elle amène avec elle les fièvres, ravageuses de colons. Ah ! le travail n'est pas facile ! C'est bien à la sueur de leur front que les conquistadors font fortune. Heureusement, il y a les esclaves…

Les années passent. Un certain dimanche de l'année 1510, en l'église de Saint-Domingue, le Fray Antonio de Montesinos monte en chaire d'un pas

encore plus assuré que de coutume. Prenant comme thème de son sermon le texte de l'évangile : *Vox clamantis in deserto* , il apostrophe rudement ses paroissiens. Vont-ils continuer longtemps d'exploiter les Indiens ? Qu'ordonnaient les édits royaux ? D'employer les indigènes qui leur étaient « remis » – *encomendados* – à condition de leur enseigner la foi chrétienne et de les protéger. La défunte reine Isabelle avait été formelle sur ce point. En réalité, les *encomiendas* des négriers. Les colons espagnols sont en train de perdre leur âme.

Un frémissement mal contenu passa dans l'assistance. Ce langage brutal n'est visiblement pas de son goût. Eh ! quoi, au moment où l'île d'Haïti commence à tenir ses promesses, faut-il décourager les bonnes volontés ? Diego Colomb , fils du *Descubridor* , vient de succéder à Ovando comme gouverneur d'Haïti. Il est arrivé à Saint-Domingue, la cervelle bouillonnante de projets, accompagné d'hommes résolus – tels que Diego Vélasquez . Son dessein est clair : poursuivre la conquête, reconnaître les îles voisines et achever l'exploration d'Haïti et de Cuba. Programme ambitieux, qui cadre mal avec les injonctions de Montesinos. Ces conquistadors ont davantage besoin de mots d'ordre héroïques que de semonces. S'attendrir sur les Indiens ? Comme si l'honneur d'un cavalier espagnol ne valait pas cent consciences de sauvages ! Quant aux planteurs, ils pensent de même. Ils ont assez longtemps grelotté de fièvre dans leurs huttes de feuillages ! Maintenant, ils habitent dans des maisons de pierre et commencent tout doucement à s'enrichir. Va-t-on leur demander de défricher la terre, à la place de leurs esclaves ? Mais le Dominicain se souciait peu de plaire. Il descend de chaire, satisfait de lui-même. Se doute-t-il de la portée de ses paroles ? Elle dépasse singulièrement les rivages d'Haïti. Pour la première fois, en effet, et avant même qu'il soit officiellement question de colonies, le Père de Montesinos vient de poser le problème colonial.

Tandis que conquistadors et colons rentrent chez eux de méchante humeur, l’un d’eux – jeune encore, grand et un peu voûté –, immobile au fond de la chapelle, semble frappé de stupeur. Ce n’est pourtant pas le premier sermon qu’il entend. Il est assidu aux offices et communie fréquemment. D’où vient que, ce matin-là, son âme fond de tendresse pour les Indiens ? La Grâce a touché Bartolomé de Las Casas .

Le père de Bartolomé, don Francisco, fidèle compagnon de Christophe Colomb , l’avait accompagné dans ses derniers voyages. Il était de vieille noblesse. L’ancêtre des Las Casas – un simple soldat du nom de Casaus, originaire du Limousin –, avait guerroyé contre les Maures sous la bannière de Ferdinand III le Saint, deux siècles plus tôt. Comme il s’était distingué par sa vaillance, au moment de la prise de Séville, le pieux monarque l’avait anobli. Ainsi, dans les veines de Bartolomé, coulait le sang d’un mercenaire français.

La jeunesse de Las Casas avait été partagée entre l’étude et les voyages. À peine avait-il pris ses grades à Salamanque – Lettres et Droit –, qu’il s’embarquait avec son père. Pendant une dizaine d’années, le licencié frais émoulu de l’Université avait vécu l’existence aventureuse des conquistadors, guerroyant contre les Caraïbes et se frayant, à coups d’épée, un chemin vers la fortune. Destinée commune à tous les fils de famille de cette époque. Ils passaient, sans transition, de la classe au champ de bataille et renouvelaient – parfois au péril de leur vie –, les exploits dont ils venaient d’entendre le récit. Les deux maîtres de Bartolomé ? saint Thomas et Christophe Colomb : la Raison et la Folie, paradoxalement associées pour une même poursuite de l’Homme accompli. Dans la première saison de sa jeunesse, Bartolomé oubliera saint Thomas. Il est un conquistador. Pas plus cruel qu’un autre. Mais, autant que les autres, avide de pouvoir et de richesse. En tout cas, fort peu préoccupé de morale et de droit. Puis il hérite de son père un vaste domaine aux environs de Saint-Domingue. Le voilà, maintenant, un des plus riches planteurs des Îles. Une armée d’esclaves est

à son service. Son exploitation prospère. Bartolomé est un homme heureux. Du moins se croit-il heureux.

Avec quelle horreur Bartolomé répudie cet homme comblé ! Le sermon du père de Montesinos le révèle à lui-même. Plus de conquistador, plus de colon ! Un homme de Dieu et, bientôt, un prêtre. Il rend la liberté à ses esclaves, il vend ses propriétés, il se dépouille de tous ses biens. Quelques mois après sa conversion, il est ordonné prêtre, à Santiago de Cuba. La première messe célébrée par Bartolomé souligne une date importante dans l'histoire évangélique du Nouveau Monde. C'est, en effet, la première grand-messe solennelle chantée à Cuba. Journée de tumulte et de liesse. Des milliers d'Indiens se pressent dans la cathédrale cubaine. Ils sont accourus de toutes parts, pas seulement pour assister à l'ordination de Las Casas. Ce jour est aussi celui où Vélasquez leur a ordonné d'apporter l'or pour le faire marquer au sceau du roi d'Espagne.

Bartolomé débute comme curé de Zanguarama, la paroisse la plus misérable de Cuba. En même temps, il remplit les fonctions d'aumônier militaire et accompagne Vélasquez et Narvaez dans leurs expéditions. Il freine la cruelle ardeur des soldats et s'interpose entre Espagnols et Indiens. Puis il rentre chez les Dominicains. Sa vie publique est commencée.

Ce moine dénué de tout, se nourrissant de farine de cassave et couchant sur la paille, va livrer bataille aux principes et aux hommes. Tout d'abord, il s'attaque au *requerimiento* . Quelle est cette institution ? Tout conquistador, avant de prendre possession d'un territoire, doit sommer les Indiens d'accepter la prédication de la foi catholique. S'ils s'inclinent devant cette « requête », ils conserveront la vie, la liberté et leurs biens. S'ils refusent, ils sont réduits en esclavage et dépossédés. La bulle du pape Alexandre VI n'a-t-elle pas donné l'Amérique à l'Espagne ? Et Josué n'a-t-il pas, le premier, fait usage du *requerimiento* , en sommant les habitants de Jéricho de lui livrer leur ville, conformément à la volonté divine ? Le peuple élu, c'est aujourd'hui le peuple espagnol. Bartolomé s'insurge contre ce procédé

pharisaïque. Le Christ a dit : « Allez et enseignez toutes les nations ! » Par la persuasion et la douceur et non sous la menace. L'Indien est un homme libre. Il doit être traité comme tel. Bartolomé prouve ce qu'il avance. Il fonde une colonie dans une des régions les plus sinistres du Guatemala. Ses seules armes sont la charité évangélique et la tendresse. Pas de canons, pas de travail forcé, pas de chaînes. Bartolomé donne à cette communauté hispano-indienne le nom de *Vera Paz* . En effet, la paix et le bonheur y règnent pendant longtemps. La réussite est complète. On vit heureux dans ce phalanstère chrétien. Une telle expérience ne pouvait être qu'éphémère. L'îlot de paix était battu par le flot féroce des tribus voisines. Un jour, Vera Paz est attaquée par les païens. Les maisons sont incendiées, une grande partie des prêtres massacrés. Une sanglante répression s'ensuit. Tous les Indiens ne sont pas de « bons sauvages ».

Mais Bartolomé ne se décourage pas pour autant. Ce qu'il poursuit avec acharnement, c'est l'institution de lois justes pour la protection des Indiens. Il assiège de ses visites, il harcèle de ses missives les pouvoirs métropolitains. Premier voyage en Espagne. Le roi Ferdinand va bientôt mourir. Les Indiens l'intéressent moins que le problème de sa succession. Ah ! si Isabelle vivait ! L'évêque Fonseca se défie de Bartolomé. Que va-t-il mêler le sentiment aux affaires ? Le cardinal Jiménez de Cisneros est plus compréhensif. Les premiers résultats obtenus par Las Casas ont été maigres : l'envoi aux Indes Occidentales d'une mission hiéronymite, sa propre nomination de « Protecteur des Indiens » – titre symbolique dont il fera une réalité – et quelques amendements de détail au principe du *requerimiento* . Deuxième voyage. Le cardinal Jiménez est mort. Charles Quint règne. Ce qui se passe au Nouveau Monde intéresse le jeune empereur. Mais il comprend mal les affaires coloniales. Il s'est déchargé sur le Conseil des Indes, nouvellement créé, du soin de les traiter. Cependant, sur l'insistance de Las Casas, il promulgue des ordonnances en faveur des Indiens. Bartolomé lutte pied à pied. À force de ténacité – comment se

débarrasser de ce gêneur ! – il arrache à l'Administration des textes légaux qui restreignent les pouvoirs des conquistadors et dotent les Indiens d'une armature protectrice. Désormais, les entreprises coloniales seront contrôlées par des reli gieux, l'esclavage est supprimé et le *requerimiento* perdra son caractère absolu pour devenir une simple exhortation. Les *encomiendas* sont abolies.

Mais il y a loin de Valladolid à Cuba ! L'humanité officielle témoignée par la Cour d'Espagne rencontre peu d'écho dans les colonies du Nouveau Monde. Aux îles et sur la Terre ferme, c'est la lutte pour la vie. Pour obtenir des territoires conquis un rendement maximum, il faut une main-d'œuvre nombreuse et acclimatée. Ces travailleurs forcés et non rémunérés – avec quoi les paiera-t-on ? – sont-ils des esclaves ? Question de mots. Qu'on les appelle des *peones* et tout sera dit ! En tout cas, sans eux, il n'est pas de colonisation possible. Ce dominicain illuminé sabote la Conquête ! Aussi, les conquistadors s'emploient-ils à compliquer sa tâche. On le persécute sournoisement. On va même jusqu'à lui opposer un prêtre séculier, don Carlos de Aragon, qui, du haut de la chaire, raille cruellement le combat chimérique de Las Casas. Qu'a-t-il inventé, au juste, ce conquistador « retiré des affaires » ? Il y a longtemps que les lois de Burgos ont fixé leurs devoirs aux colons : interdiction de faire porter des fardeaux aux Indiens, de les frapper et de les emprisonner. C'est aux fonctionnaires royaux et non au clergé à contrôler l'exécution des lois. Et quelle singulière conception de la justice que de suggérer aux planteurs de remplacer leurs esclaves indiens par des Nègres ! L'humanité des Rouges d'Amérique est-elle donc supérieure à celle des Noirs d'Afrique ? Le clerc s'en donne à cœur joie. Pouvoir, sous la protection des conquistadors, dauber sur les dominicains – *Domini canes !* – en toute impunité, quelle aubaine ! Mais ce persiflage ne porta pas bonheur au prêtre imprudent. De retour en Espagne, il voulut continuer à dénigrer l'œuvre de Las Casas. Mal lui en prit. Un jour qu'il

prêchait à la cathédrale de Burgos, le Saint-Office vint se saisir de lui. Trop bavard !

Indifférent aux remous que soulève son action, Bartolomé la poursuit sans relâche. Dans cette partie dangereuse qu'il a engagée contre les principes et les hommes, il gagne et il perd tour à tour. Il croit avoir gagné, lorsque sont promulguées les *Leyes Nuevas :* suppression – définitive cette fois – de l'*encomienda* et de l'esclavage et interdiction aux Espagnols d'utiliser gratuitement les services des Indiens, ceux-ci devenant sujets de la Couronne. Quel coup de foudre ! Mais, aussi, quel choc en retour ! Libérer brusquement des milliers d'esclaves et les assimiler à des vassaux, n'était-ce pas allumer un brandon ? La révolte éclate dans les îles et s'étend à la Terre ferme. Chaque conquistador interprète à sa façon les Ordonnances de Valladolid. Au Pérou, Gonzalo Pizarre prend les armes contre les troupes de Charles Quint et se fait proclamer gouverneur. Le vice-roi Nuñez Vela est décapité par les rebelles. Les commissaires royaux sont reçus à coups d'arquebuse. Privés de main-d'œuvre, les colons menacent de quitter le Nouveau Monde. Certains se sont déjà rembarqués pour l'Espagne. La question indienne se complique du problème de l'immigration noire. Effectivement et sur la recommandation de Las Casas, on a fait appel à des travailleurs africains, jugés plus résistants que les débiles Indiens. Quel va être le sort de ces Nègres de plus en plus nombreux ? Par un impardonnable oubli du législateur, les *Leyes Nuevas* ne sont pas pour eux. Ils resteront esclaves. Les Indiens ricanent. Les Noirs se soulèvent. Le désordre est à son comble. Devant la menace grave que fait peser sur l'Empire l'application des *Leyes Nuevas,* des amendements y sont apportés. Les principes demeurent. Mais l'injustice, bien qu'atténuée, subsiste. Las Casas a-t-il perdu ?

Bartolomé a soixante-dix ans. On lui propose l'évêché de Cuzco. Il refuse. La charge est d'un trop bon rapport. Cet ancien riche hait la richesse. Par contre, il accepte l'évêché de Chiapas. De contrée plus malsaine, il n'en

est guère dans tout le Mexique. L'État de Chiapas se trouve à l'extrême sud, entre la côte du Pacifique et le Guatemala. Il confine à l'isthme de Tehuantepec. La nouvelle résidence de Bartolomé est au milieu des « *tierras calientes* », balayées alternativement par le souffle ardent du Pacifique et la bise glacée de la Sierra de Chiapas. Climat pénible, population misérable. Cependant, la colonie espagnole est importante. Les plantations prospèrent : cacao, vanille, canne à sucre et le sagou ou *marantha indica* qu'on tire de l'arbre à pain. Mais la prospérité des colons n'est possible que grâce à l'exploitation des Indiens. Bartolomé, plus combatif que jamais va, de nouveau, embrasser la cause des Indiens. Ses exhortations, ses menaces restant sans effet sur les Espagnols, l'évêque de Chiapas ordonne à ses prêtres de refuser l'absolution aux propriétaires d'esclaves. Décision hardie, mais efficace. Aussi brutaux et cupides qu'ils fussent, les colons espagnols demeuraient passionnément catholiques. Rester en état de péché mortel ? Il ne pouvait y avoir pire sanction pour ces gaillards intrépides que la seule idée de l'enfer faisait trembler. Bartolomé avait – enfin ! – touché le point vulnérable.

Las Casas est-il allé trop loin dans son acharnement à détruire l'esclavage ? Avait-il le droit d'user de ses pouvoirs sacramentels pour faire triompher ses principes ? En tout cas, sa décision soulève une telle vague de colère dans la colonie espagnole, que Bartolomé est contraint de s'enfuir de Chiapas et de se réfugier à Mexico. Sa position personnelle est devenue difficile. Tout le monde est contre lui. Sauf les Indiens. Ils baisent le bas de sa robe et se prosternent sur son passage. Il incarne à leurs yeux le dieu blanc annoncé par toutes les traditions précolombiennes. Amour et Science.

Honni par la plupart des colons, supporté de mauvaise grâce par les fonctionnaires royaux, incompris du clergé, Bartolomé reprend le chemin de l'Espagne. Ce sera sa quatorzième et dernière traversée. On imagine ce grand vieillard bénissant la foule indienne, avant de s'embarquer. Puis la caravelle enfle ses voiles. Elle se détache du rivage. Des centaines de

pirogues l'escortent jusqu'en pleine mer. La caravelle s'éloigne. Elle disparaît.

Bartolomé arrive à Valladolid. Va-t-il prendre sa retraite ? Non pas. Les vingt années qu'il lui reste à vivre, il les consacrera à parachever son œuvre. Désormais, la partie ne se jouera plus en pays indien, mais dans la capitale de l'Espagne. Elle n'en sera que plus dramatique. Bartolomé, en effet, devra se mesurer avec des adversaires redoutables. Il publie la *Brevisima relación de la destrucción de las Indias* , le plus terrible réquisitoire qui ait jamais été écrit contre les expéditions coloniales. Reprenant, pays par pays, toute l'histoire de la conquête, il démontre – faits et chiffres à l'appui –, qu'elle n'a été qu'une entreprise d'extermination. Le bilan de quarante ans de conquête ? Quinze millions de cadavres indiens, morts d'épuisement, de famine, de maladie épidémique ou massacrés dans les combats. Des villages rasés, des populations entières passées au fil de l'épée, le désert et la ruine. Les responsables ? Les conquistadors. La *Brevisima relación* sonne le glas de la race américaine. Mais une réaction se dessine contre Las Casas. Des protestations s'élèvent. On réfute les accusations de Bartolomé, on conteste ses chiffres. Le père Montolina, le capitaine Vargas Machuca, l'historien Saavedra Fajardo font entendre un tout autre son de cloche. La Conquête n'a pas été ce qu'avance Bartolomé, mais une véritable *Conquista*, au sens mystique du mot. Les conquistadors ont moissonné des milliers de gerbes d'âmes. Quant aux Indiens, comment les défendre ! « Ils mangent de la chair humaine, ils vont nus, ils sont menteurs, imprévoyants, ivrognes, ingrats, cruels… » Le débat, pendant un certain temps, reste purement informatif. On épluche les rapports de l'Audience, on compulse les archives, on recueille des témoignages. Deux clans se forment : pour ou contre les Indiens, pour ou contre les conquistadors. Chacun vante les siens – exagérément, avec la mauvaise foi sincère des passionnés. On oppose le « bon sauvage » au conquérant sans scrupule ou bien, inversement, le colon humanitaire au féroce Caraïbe. Surenchère stérile ! Mais le débat s'élève,

avec l’entrée en lice de Juan Ginès de Sepulveda. Cette fois, le principe est posé : est-il juste de faire la guerre aux Indiens ? Oui, affirme Sepulveda, dans son mémoire intitulé : *Democrates alter, sive de justis belli causis apud Indos* . L’ouvrage a l’approbation entière de l’archevêque de Séville, président du Conseil des Indes. Il ne lui manque, pour être publié, que l’autorisation du Conseil de Castille. Simple formalité, si Las Casas ne s’en mêlait pas. Le vieil évêque – son audience est considérable encore dans les Hautes Assemblées du royaume – fait interdire la publication du *Democrates alter* . Sepulveda ne se tient pas pour battu. Lui non plus n’est pas le premier venu. Il compte de puissantes relations en Espagne et en Italie. Aussi ressent-il comme un affront la décision du Conseil. Il prend la plume et confirme son point de vue avec vigueur. Un tribunal est constitué à Valladolid, composé de fonctionnaires et de théologiens. Las Casas et Sepulveda y comparaissent tour à tour, pour y exposer leurs idées.

Quelle est la doctrine de Sepulveda ? S’appuyant sur les principes de saint Thomas, il prétend que la guerre est juste, lorsqu’elle est ordonnée par l’autorité légitime, faite pour une cause juste et inspirée par une intention pure. Ainsi, la guerre contre les Indiens est juste, puisqu’elle est le seul moyen de les contraindre à renoncer à leurs pratiques barbares et de leur imposer un système politique et moral fondé sur le christianisme. Peut-on réduire les Indiens en esclavage ? Oui, répond Sepulveda, car leur nature est inférieure et justifie la soumission aux natures supérieures. Aristote n’a-t-il pas distingué, parmi les hommes, ceux qui pouvaient légitimement entrer dans la catégorie des esclaves ? Las Casas s’élève avec violence contre la théorie de Sepulveda. La guerre n’est pas juste, du moment qu’elle est un instrument d’oppression. Il n’y a pas de natures inférieures et supérieures, mais des hommes égaux en droits. Indiens et Nègres, aussi bien que les Espagnols, peuvent accéder à la civilisation. Et Bartolomé saisit cette occasion pour condamner le recours aux travailleurs noirs qu’il avait imprudemment conseillé.

La controverse de Valladolid durera plusieurs mois. Inlassablement, Sepulveda et Las Casas défendront leur thèse. En fin de compte, les juges se sépareront sans avoir pris de décision. Sans doute le problème les dépassait-il ? Mais, dans la pratique, Bartolomé triomphe. Les écrits de Sepulveda sont interdits. L'évêque de Chiapas peut mourir en paix. Il a quatre-vingt-douze ans. L'Amérique entière prend le deuil.

La mort de Bartolomé de Las Casas ne désarmera pas ses ennemis. On ne cessera pas – on continue toujours – de discuter passionnément l'homme et l'œuvre. Discussion facile. Comment ne pas admettre, en effet, que, bien souvent, son zèle apostolique l'égarait ? On lui a reproché d'ajouter deux zéros au nombre des victimes de la Conquête. On impute à sa *Brevisima relación* – plus nourrie, il est vrai, de passion que d'esprit critique – l'incompréhension des Français, des Anglais et des Allemands à l'égard de la colonisation espagnole. On déplore qu'il ait compromis, par une attitude aveuglément généreuse, l'œuvre de ses compatriotes. On s'étonne que les pouvoirs publics aient permis ce « sabotage » d'une entreprise nationale. On va même jusqu'à insinuer qu'en approuvant l'utilisation d'esclaves nègres, Las Casas veillait aux intérêts qu'il aurait eus dans les compagnies portugaises pratiquant la traite des Noirs. Ce dernier point excepté, il faudrait donner raison aux ennemis du Protecteur, si une plus haute instance ne justifiait son action. Qu'il ait été sectaire, naïf, plus épris de justice que de vérité, qu'il ait nui à la cause de son pays par son emportement évangélique, que ce clerc ait éprouvé, parfois, une sorte de plaisir « sportif » à rompre des lances avec les puissants du jour, voilà qui ne modifie pas la physionomie essentielle du personnage. Il n'est pas mauvais que, dans certaines circonstances, en face de problèmes intéressant l'humain, un sectaire se dresse. L'efficacité d'un contrepoison réside dans sa violence. Quel plus sûr antidote contre la brutalité des conquistadors que la charité fustigeante d'un Bartolomé de Las Casas ? L'évêque de Chiapas

n’était pas un saint, mais « un homme juste et craignant Dieu ». Pour combattre l’iniquité, il fallait ce passionné de justice.

Contradictions de la Conquête. Lorsque Christophe Colomb débarque à Haïti, l’île compte un million d’habitants : vingt ans plus tard, il en reste mille. Mais, dans le même temps, tout le Mexique est gagné à la foi catholique. Dans un village panaméen, Balboa fait dévorer par ses dogues des prisonniers indiens. Mais Jiménez de Quesada , conquistador de la Colombie, ordonne à ses soldats de bien traiter les indigènes et de respecter leurs biens. Humaine ici, la Conquête est atroce ailleurs. De l’or et du sang, bien sûr ! Mais aussi, parfois, la fraternelle accolade d’un chef espagnol et d’un cacique. Contradictions de la Conquête – reflets de celle qui n’a pas fini de torturer les rois d’Espagne. Ils ont reçu mandat du Pape de convertir les Indiens. Mais, aussi, ils entendent maîtriser le Nouveau Monde et en tirer de l’or pour financer leurs guerres européennes. Ce double impératif – spirituel et temporel – exige des vertus opposées : la douceur et la violence. On domine les âmes par l’amour et les corps par la force. Dans l’impossibilité de résoudre une telle contradiction, les souverains espagnols s’évertuent à mettre le Droit de leur côté. La consultation de Valladolid est une des manifestations de ce souci. Certes, l’obsession de donner une armature évangélique et légale à leurs entreprises coloniales dissimule une arrière-pensée politique. Il faut prouver au monde que la Conquête est juste. Mais, en faisant appel aux théologiens et aux juristes, les rois d’Espagne affirment également leur « intention » sincère de mettre en accord leur conscience et leur mission.

Le 22 floréal an VIII, à l’Institut de France, un hommage public sera rendu à Bartolomé de Las Casas . La Révolution française saluera en lui l’« Ornement des Deux Mondes » et l’« Ami du Genre humain ». Dans un temps où subsistait encore l’esclavage – aux Indes, aux États-Unis et dans les colonies françaises – Bartolomé prendra figure de précurseur. Tous les

hommes sont égaux ! L'évêque de Chiapas aura devancé de deux siècles et demi la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Avant de quitter Bartolomé de Las Casas , une remarque s'impose. S'il s'est élevé avec un indomptable courage contre les abus des conquistadors, s'il a été le premier à réclamer l'abolition de l'esclavage, par contre, il n'a jamais mis en doute la validité de la bulle du pape Alexandre VI, attribuant le Nouveau Monde à l'Espagne, à charge pour elle d'instruire les peuples conquis dans la foi catholique. Ainsi, Bartolomé admet la colonisation, dans la mesure où elle respecte les libertés de l'homme. Il s'en prend aux procédés, non au principe même. Le Roi est le délégué de la Providence. Bartolomé est un « anticonquistador ». Il n'est pas un « anticolonialiste ». Que dire de son contemporain, Francisco de Vitoria ! Pour cet autre dominicain – professeur à l'Université de Salamanque –, les princes chrétiens n'ont aucun droit sur les Infidèles. La donation pontificale est un acte diplomatique, sans rapport avec la Conquête. Quel souffle devait passer dans la froide salle de cours, lorsque Vitoria s'exclamait : « La différence de religion ne légitime pas la guerre… Les princes chrétiens, même couverts par le pape, ne peuvent empêcher les barbares de pêcher contre nature, ni les en punir… L'extension de l'Empire n'est pas une juste cause de guerre ! » Quatre siècles avant que l'on parle d'« objection de conscience », Vitoria ose dire : « Les sujets ne peuvent combattre, même sur l'ordre du prince, s'ils savent avec évidence que la guerre est injuste. » Eh ! quoi, en pleine expansion coloniale, un maître d'Université pouvait ainsi, *ex catedra* , donner des leçons à Charles Quint ? Au moment même où l'empereur portait ses armes contre les princes luthériens, où François Pizarre conquérait le fabuleux royaume des Incas ? Le voilà bien, le premier « anticolonialiste » !

L'avertissement solennel de Francisco de Vitoria, à Salamanque. La plaidoirie de Bartolomé de Las Casas , à Valladolid… L'écho de ces deux voix mêlées et complémentaires n'est pas près de s'éteindre.

Chapitre IV

CHANT FUNÈBRE POUR LES CONQUISTADORS

« Il viendra un temps où l'Océan relâchera les liens dont il entoure les choses, où la terre immense sera révélée, où Tethys découvrira de nouveaux univers, où Thulé ne sera plus la borne du monde. » La mystérieuse prophétie de Sénèque est accomplie. Le cri de Bermejo – *Tierra !* – dans la nuit du 11 au 12 octobre 1492 répond, quinze siècles plus tard, à la prédiction du philosophe cordouan. Deux Espagnols se saluent par-delà l'espace et le temps. Non seulement Thulé est dépassé, mais un monde a surgi des ténèbres, dans une lueur d'aurore. Et quel monde ! Il s'étend de la Californie au Chili, des Antilles à la Patagonie et couvre toute l'Amérique centrale, sur une longueur de dix mille kilomètres, soixante-sept degrés de latitude et vingt-cinq millions de kilomètres carrés. C'est l'empire espagnol, trente fois plus grand que l'Espagne. Il reste aux Portugais, grâce au trait de plume d'un Borgia, le Brésil et, pour ceux qui viendront demain, la moite Guyane et le Grand Nord glacial. L'Espagne s'est taillée la part du lion. C'est justice. Elle est arrivée la première sur la jeune terre américaine.

Les premiers Européens au Nouveau Monde ont donc été les Espagnols. Personne ne songe à leur contester cette priorité. Mais, dès le deuxième

quart du XVI[e] siècle, d'autres Occidentaux se glissèrent dans leur sillage. Des Français, d'abord.

En 1534, Cabeza de Vaca traversait l'Amérique du Nord, à pied, des rives du Texas à la côte occidentale du Mexique. La même année, un Français, Jacques Cartier, parti de Saint-Malo, atteignait Terre-Neuve et la baie du Saint-Laurent. Il avait découvert le Canada. Dans les années qui suivirent, la colonie du Canada gagnait, de proche en proche, les Grands Lacs et la vallée du Mississippi. Simultanément, Fernand de Soto remontait le cours du Mississippi, tandis que les Français le redescendaient. Il s'en fallut de peu que les sujets de Charles Quint et ceux de François I[er] poursuivissent sur le Mississippi la guerre franco-espagnole qui, au même moment, se déroulait autour de Nice et de Perpignan. Mais la rencontre n'eut jamais lieu. D'autres Français, croisant le long des côtes américaines, s'efforçaient d'y planter la bannière fleurdelysée des Capétiens. Jean Ribault fondait Charlefort, près de l'actuelle Savannah et atteignait la Floride. René Laudonnière bâtissait Fort-Caroline. L'Amérique du Sud devait aussi recevoir leur visite. Jean Duperot, embarqué sur *La Pèlerine* , touchait terre à Pernambouc – aujourd'hui Recife. Le sire de Villegagnon, à la suite de quelques démêlés avec le roi – « se faschant en France et même ayant quelque mécontentement en Bretagne » –, s'expatriait et fondait dans la baie de Rio une colonie protestante. L'Eldorado – ce miroir aux alouettes – ne manqua pas de les attirer. Ils le cherchaient, eux aussi, en Guyane et en Amazonie. Fait digne d'être noté, le passage des Français dans les Guyanes et au Brésil laissa un excellent souvenir dans la mémoire des Indiens. La courtoisie et la civilité de certains gentilshommes – un seigneur de Vaux, par exemple – surprenaient ces indigènes accoutumés à la morgue espagnole ou à la raideur des Allemands. Il arrivait même, parfois, que les officiers français prissent les armes aux côtés des autochtones contre l'occupant espagnol ou portugais. Ce fut toujours le privilège des minorités européennes, installées dans un territoire dominé par une autre Puissance

européenne, de rencontrer auprès des populations conquises une sympathie provoquée en grande partie par la haine du conquérant. La France allait avoir aussi, plus tard, son morceau d'Eldorado : la Guyane et ses villes sordides – Cayenne, Saint-Laurent du Maroni et Oyapoc. Sinistre Eldorado qui, après avoir été la parente pauvre des colonies françaises, devait, en 1947, devenir le plus arriéré de ses départements !

Les Allemands réussirent encore moins bien que les Français, puisque ces derniers, en se voyant attribuer la Guyane – aussi désolée que fût cette terre équatoriale –, pouvaient estimer avoir touché leur part de Nouveau Monde. Les commis des banquiers d'Augsbourg repartirent du Venezuela, les mains vides et sans espoir de retour. Il en fut de même des Hollandais. Seuls quelques noms sur la carte d'Amérique du Sud – le cap Orange, sur la côte septentrionale du Brésil, Waterhuys, Roohoeck, à l'embouchure de l'Amazone – rappellent leur passage. Les futurs fondateurs de New Amsterdam – New York – ne firent qu'effleurer le continent méridional. Quant aux Anglais, il leur faudra attendre Cromwell pour prendre conscience de leur vocation impérialiste. Les incursions de Fenton, de Withrington et de Cavendish sur le littoral brésilien, la randonnée de Walter Raleigh le long de l'Orénoque à la recherche – encore un ! – de l'Eldorado, les descentes à Saint-Domingue et à Carthagène du célèbre corsaire Francis Drake, n'étaient pas autre chose que des coups de main fructueux ou de simples « performances ». Bons derniers pour la Conquête, les Anglais seront les premiers au partage. Mais, en Amérique du Sud, ils n'obtiendront, comme la France, qu'un lambeau de Guyane – le meilleur, il est vrai.

Certes, il s'agissait là de tentatives isolées, sans lendemains, de coups de filets lancés au hasard dans la mer des Ténèbres. Ces expéditions, dépourvues d'envergure et d'esprit politique, ne présentaient aucun point commun avec celles des Espagnols – mûries, longuement préparées et s'inscrivant dans un vaste plan hégémonique tracé par un empereur, sous

l’œil bienveillant d’un pape. Mais le fait est là. Des Français, des Allemands, des Hollandais, des Anglais – contemporains des Espagnols de la Conquête –, embarqués sur des caravelles semblables et disposant des mêmes moyens, cinglèrent vers les mêmes rivages. Dans quel but ? Conquérir, sans aucun doute. Et voici que se trouve posé un problème de définition. Ces conquérants étaient-ils des conquistadors ? La question est valable, plus loin dans le temps, pour Gengis Khan et Koubilaï – ces conquérants du Cathay –, et plus près de nous, pour Gallieni, Savorgnan de Brazza, Lyautey – fondateurs de l’empire français – et pour Ferdinand de Lesseps, le perceur d’isthmes. Peut-on les appeler des conquistadors ? Le capitaine Gouraud, lorsqu’il capture au milieu de son camp le chef soudanais Samory, diffère-t-il tellement de François Pizarre s’emparant d’Atahualpa et l’emprisonnant dans son propre palais ? Et, sur un plan spirituel, ne reconnaît-on pas le même accent tendrement indigné dans les exhortations d’un Bartolomé de Las Casas et d’un Charles de Foucauld ? Analogies séduisantes. À la vérité, le conquistador ne ressemble à personne. C’est un espagnol. Il est un produit de l’Espagne conquérante et mystique du XVIe siècle, frappé à son image et reflétant le sombre éclat de ses passions contradictoires. Il porte en lui, avec une sorte d’ingénuité terrible, toute l’Espagne. Il est l’Espagne. Et, de même qu’on ne saurait définir d’un trait, réduire en une seule formule le visage historique de l’Espagne de Charles Quint, de même, pour être juste, faut-il considérer successivement les divers aspects du conquistador, afin que s’en dégage un portrait sincère, à égale distance de la « légende noire » et de l’imagerie romantique.

NI DES SAINTS NI DES BANDITS, DES HOMMES D’ESPAGNE

Quelques jugements sur les conquistadors…

Henri Heine est catégorique : « Ce sont des bandits. » Angel Canivet prétend qu'ils conquéraient « par nécessité spontanée, en vertu d'un élan naturel vers l'indépendance, sans autre dessein que de révéler la grandeur qui se cachait sous leur apparente petitesse ». Maurice Legendre affirme : « L'Espagne, par ses conquistadors, va chercher au-dehors, à force d'énergie, la force qu'elle n'avait chez elle qu'en puissance et qu'il lui était indispensable de réaliser pour maintenir son indépendance. » Salvador de Madariaga reconnaît en eux « le trait typiquement espagnol : la coexistence de tendances contraires ».

Chacune de ces opinions – même celle de Heine qui détestait l'Espagne et la comprenait mal – comporte sa part de vérité. Bandits à leurs heures – celles des crises de panique et de cupidité –, les conquistadors ne perdaient jamais le sens de la grandeur. C'est une de leurs contradictions. Mais la plus frappante est d'avoir si étroitement associé le culte de soi et l'amour de la patrie.

Le peuple espagnol, quel que soit son régime politique, est le moins « communautaire » qui soit. Il ne croit pas à l'« âme collective » – cette invention des sociologues, utile parfois comme thème de propagande, mais stérile ainsi qu'une théorie. Comment une collection d'individus pourrait-elle former un seul individu – à moins de nier l'âme personnelle ? Nier l'âme ! Un proverbe ancien dit que tout Espagnol « *tiene su alma en su almario* », jeu de mot intraduisible à la lettre, mais facile à entendre. On a compris que l'Espagnol prenait son âme pour son bien propre et qu'en la gardant serrée dans son « almoire », il pensait à son salut, tout en préservant son secret. Le blason sculpté sur le portail du *solar* , l'épée pendue au mur à côté du crucifix et cette âme tenue sous clef… Orgueil et dépouillement. C'est l'Espagnol du XVI[e] siècle. Il n'est comptable de son âme qu'envers Dieu. Calderon fait dire au maire de Zalamea : « Nous devons au Roi notre fortune et notre vie, mais l'honneur est le patrimoine de notre âme. Et l'âme

n’appartient qu’à Dieu. » *Honor* et *alma* sont, pour tout Espagnol bien né, le suprême affranchissement. Aucune loi – même pas la volonté du Roi –, ne prévaut contre cette faculté de s’arranger directement avec Dieu et d’agir en conséquence. D’où l’individualisme des conquistadors. Au-dessus de leur chef local, des *visitadores* et de la personne royale, il y avait Dieu, c’est-à-dire la liberté d’être eux-mêmes. C’est encore Angel Canivet qui propose : « L’idéal juridique de l’Espagne serait que chaque Espagnol eût dans sa poche une charte de privilège, composée d’un seul article rédigé en ces termes brefs, clairs et frappants : « Cet Espagnol est autorisé à se conduire selon son bon plaisir. » Boutade ? Même pas ou à peine. On ne plaisante pas avec ces choses-là, de l’autre côté des Pyrénées. Cette charte exorbitante, bien que non écrite, tout conquistador y conformait son attitude, de même qu’ayant conclu un pacte intime avec Dieu, il se croyait souvent dispensé du devoir d’obéissance.

Farouchement individualistes, les conquistadors n’en étaient pas moins ardemment patriotes. Chaque Espagnol emmenait dans son cœur un morceau d’Espagne et, bien souvent, le baignait de larmes solitaires. Nostalgie de la petite patrie ! L’Andalousie avait fourni les premiers marins et la Castille la plupart des soldats. Les matelots de Christophe Colomb étaient presque tous de Palos et de Moguer. Les capitaines de la Conquête venaient d’Estrémadure. François Pizarre avait recruté ses compagnons à Trujillo, son village natal. Cortès était de Medellin, Balboa , de Jerez de los Caballeros, Valdivia , de Villanueva de la Serena. Comment les gentilshommes n’auraient-ils pas constamment songé à leur *casa solariega* et la troupe au bout de champ que labourait le frère aîné ? Maisons seigneuriales aux portes cloutées, huttes d’ardoises – une même pensée les évoquait. Ce paysage d’Estrémadure dévoré de soleil, avec ses vastes horizons mornes et sa terre couleur de bure, hantait les conquistadors. Et ils donnaient à leurs conquêtes des noms de chez eux : Medellin, Guadalajara, Trujillo, Caceres, Badajoz et combien de Santiago ! Revanche de ces exilés

volontaires, si attachés à leur patrie qu'on aurait pu, semble-t-il, en grattant la semelle de leurs chaussures, retrouver un peu de l'argile rouge de la *Tierra de Baros* .

SOUS LE REGARD DU ROI

Ce conquistador resplendissant d'audace, emportant des lambeaux d'empire au galop de son cheval, n'écoutant que son bon plaisir… On voit flotter son panache sur les chemins étroits des Andes, dans l'immensité herbeuse, au bord des lagunes aux reflets plombés, le long des coulées de lave. On voit s'avancer, côtoyant les cratères, ce cavalier nocturne, tout blanc de lune. Rien ne va donc l'arrêter, hormis la crainte de Dieu ? Si, la crainte du Roi. Car le conquistador n'est pas seulement le soldat de Dieu. Car le conquistador n'est pas seulement le soldat de Dieu. Il est l'homme lige du monarque espagnol. Sa devise est celle de l'Espagne : *un monarca, un imperio y una espada* . Voudrait-il échapper à la tutelle royale qu'il ne le pourrait pas. Un seul a essayé : Gonzalo Pizarre . Il périt sous la hache du bourreau. Celui qui n'a pas peur des cannibales tremble d'encourir la disgrâce du Roi. À dix mille kilomètres de Valladolid, son cœur se glace à la pensée de déplaire à Charles Quint. Il suffit que lui parvienne une dépêche revêtue du sceau royal, pour qu'aussitôt il s'inquiète. Un conquistador n'a jamais bonne conscience. Que peut-on lui reprocher ? Sur un simple mot du Roi, il n'hésite pas à traverser déserts, montagnes et océans, pour aller prendre les ordres, rendre des comptes et, parfois, se livrer à la Justice. Tous – même les plus grands – ont fait cet humiliant voyage. Christophe Colomb – par trois fois ! –, Cortès , les frères Pizarre… Cette génuflexion devant la Majesté césaréenne, il fallait bien s'y résoudre, si l'on voulait obtenir le carré de parchemin qui légalisait l'entreprise. Pas une caravelle n'a quitté un port espagnol en direction de l'ouest, sans qu'il

y ait à son bord un représentant du Roi. Lorsque Christophe Colomb partit pour son premier voyage, en 1492 – vers l'inconnu, pourtant ! –, on lui avait imposé Rodrigo de Escobedo et Sanchez de Ségovie, notaire et contrôleur royaux. « Maître après Dieu », l'Amiral de la Mer Océane voyait s'interposer, entre Dieu et lui, le Roi. Désormais, ces deux visages ne devaient plus faire qu'un. Aussi grisés qu'ils fussent par une fortune soudaine, les conquistadors n'omirent jamais de prélever sur leur butin la cinquième partie pour le Trésor. Et s'il leur arrivait de tricher dans leurs comptes, c'était à leurs risques et périls. Chacun savait qu'il n'y avait pas d'autre châtiment que la garrotte pour quiconque s'avisait de frustrer de sa part le Roi.

Ainsi, dès le commencement de la Conquête – au stade initial où il était moins question de conquérir que de découvrir –, la Monarchie espagnole signifiait sa volonté de la considérer comme « affaire royale ». Le premier acte de la Conquête – la *Santa-Maria* qui se détache du port de Palos – fut sanctionné par le premier acte administratif : la charte accordée au Génois par les Rois Catholiques. L'année suivante, la mainmise du pouvoir royal sur cette proie à peine imaginable encore se précisait. Une surintendance des Affaires indiennes était créée à Valladolid. Elle installait immédiatement une délégation à Saint-Domingue : c'était la première « Audience ». Dix ans plus tard, se fondait à Séville la *Casa de Contratación* . Son rôle était de veiller à l'application des lois concernant le commerce avec l'Amérique. Elle enregistrait les navires qui entraient en Espagne ou en sortaient et légiférait au civil et au criminel pour tous conflits intéressant le trafic avec le Nouveau Monde. La *Casa de Contratación* disposait également d'attributions proprement maritimes : elle tenait le rôle des équipages, fixait la date de départ des bateaux et leur destination et déterminait le frêt et le tonnage. En outre, le *piloto mayor* remplissait les fonctions de contrôleur de la navigation, de conseiller technique et de chef du personnel marin. La *Casa* était, à la fois, une

chambre de commerce, un office consulaire, une école navale et un service cartographique.

Huit ans après la fondation de la *Casa de Contratación* , Ferdinand le Catholique créait le Conseil Royal des Indes – véritable Ministère des Colonies, qui exerçait sa juridiction sur toutes les affaires des « Indes », civiles, militaires, commerciales et religieuses. Tous les fonctionnaires du Nouveau Monde, du plus élevé en grade au plus humble, lui étaient subordonnés. Charles Quint renforça les pouvoirs de ce Conseil et lui accorda sa pleine confiance, allant même jusqu'à lui déléguer sa signature pour toutes les « choses de justice », à l'exception des nominations aux « faveurs et offices ». Le siège du Conseil des Indes était à Madrid. C'était plus un directoire qu'une assemblée : ils n'étaient que sept conseillers dont le président et le procureur fiscal. Délibérations et conférences se tenaient à huis clos. Seul le Roi pouvait y assister. On y épluchait les rapports publics et secrets – surtout secrets –, des fonctionnaires d'outre-mer. On dosait les compliments, on mesurait les sanctions. Bref, on administrait – à distance. Mais un souci plus haut et à plus longue échéance que l'« expédition des affaires courantes » préoccupait les Messieurs du Conseil des Indes : celui de doter cette Amérique encore effervescente de l'armature juridique grâce à laquelle pourrait un jour – *si Dios quiere !* –, à la Conquête succéder la colonisation. C'est à ce souci que répondaient les *Lois des Indes* . En les élaborant, les conseillers royaux fondaient le premier Droit colonial. La plupart de ces lois étaient justes, encore qu'il soit malaisé de dégager l'essentiel d'une législation dont les six mille articles embrassaient toutes les formes de l'activité espagnole dans le Nouveau Monde, depuis le régime scolaire jusqu'à l'hygiène corporelle. Mais on n'y perdait jamais de vue le respect de la personne humaine. Sans doute les hommes de robe qui confectionnaient ces lois avaient-ils présent à l'esprit le testament d'Isabelle la Catholique : « Que le Roi, mon seigneur, la Princesse, ma fille et le Prince, mon fils, ne permettent pas ou ne soient pas cause que les Indiens,

habitants des Îles et Terres fermes, subissent quelque dommage en leurs personnes ou en leurs biens ! Ils veilleront, au contraire, à ce que ces peuples soient traités avec justice et bonté. » Humaines et justes dans leurs principes, les *Lois des Indes* portaient en elles le germe des émancipations futures. Qui s'en serait douté, au Conseil des Indes ? Et pourtant, en étendant au Nouveau Monde le système des « *fueros* » – sous le nom de *cabildos* –, l'Espagne impériale du XVI[e] siècle faisait le lit des démocraties sud-américaines. Qu'étaient-ce, en effet, que les *cabildos* ? Des municipalités locales dont les membres pouvaient ne pas être espagnols, mais devaient obligatoirement accéder à leur fonction par voie d'élection populaire. Rien ne s'opposait, en conséquence, à ce que, parmi les conseillers municipaux, certains fussent indiens. Les membres des *cabildos* administraient les intérêts de la commune, veillaient à l'hygiène publique, à l'entretien des routes et au bien-être général. L'institution de ces assemblées locales, issues du peuple, souligne à quel point les intentions du Conseil des Indes étaient pures. De même, en créant ce troisième organisme que l'on appelait le Consulat des Indes, le pouvoir central manifestait sa volonté de réglementer la profession de « chargeurs » c'est-à-dire d'armateurs –, et d'en prévenir les abus. Cette multiplicité d'organismes et cette abondance de textes légaux attestent combien les souverains espagnols prenaient au sérieux leur rôle de protecteurs et de civilisateurs des Indes. Ils ne cessèrent jamais de nourrir, à cet égard, les plus vastes espoirs – et les plus nobles illusions.

L'administration métropolitaine – la *Casa de Contratación* , le Conseil des Indes et le Consulat des Indes – était doublée d'une administration locale. D'abord, le vice-roi, nommé directement par le souverain. Ce personnage tout-puissant jouissait, dans son territoire, de prérogatives royales. Capitaine général sur mer et sur terre, grand maître de la Justice et des Finances, il détenait, en fait, un pouvoir absolu. Cependant, il était tenu, à l'expiration de son mandat, d'en rendre un compte exact et fidèle. C'était

le « jugement de résidence ». Cet exposé sincère, quasi confessionnel, était bien dans l'esprit des législateurs. Il fallait que les fonctionnaires des Indes – même et surtout les hauts fonctionnaires – sentissent la constante présence de la férule royale.

Au temps de Charles Quint, l'Amérique espagnole était divisée en deux vice-royautés, celles du Mexique et du Pérou. La Nouvelle-Grenade et le Rio de la Plata, longtemps subordonnés au Pérou, ne furent érigés en vice-royautés que beaucoup plus tard. Le Guatemala, le Venezuela, le Chili et Cuba étaient des capitaineries générales. Les provinces de moindre importance s'appelaient des *gobernaciones :* elles étaient administrées par des gouverneurs. Enfin, chaque province comprenait des districts placés sous le commandement d'un *corregidor* . Il y avait un *alcade* à la tête de chaque commune.

Outre les vice-rois et les capitaines généraux, le souverain nommait les gouverneurs et les corregidors. Ces derniers devaient verser une caution avant d'entrer en fonction et on exigeait d'eux de solides garanties morales. Leurs attributions étaient plutôt celles d'un administrateur colonial ou d'un officier des affaires indigènes que d'un préfet, puisqu'ils étaient habilités à juger les différends civils et criminels qui survenaient dans les *encomiendas* . En cas d'appel, l'affaire était portée en deuxième ou en troisième instance devant les Audiences royales qui siégeaient dans les capitales. Également désignés par le roi, les auditeurs étaient soumis à des règles très sévères : il leur était interdit de contracter mariage dans le lieu de leur résidence, d'assister à des cérémonies publiques, de se lier d'amitié avec les Indiens, de s'occuper de négoce et de prêter ou recevoir de l'argent. Relevant directement du Conseil des Indes, les « *oidores* » échappaient à l'autorité du vice-roi et parfois même le tenaient en échec. En somme, les Audiences constituaient l'échelon intermédiaire entre l'administration métropolitaine et les gouvernements locaux. De plus, le Roi envoyait sur place des « visiteurs » aux fins d'enquêtes ou d'information. On peut conclure de ce

qui précède qu’il ne négligeait aucun moyen pour se tenir au courant des affaires d’outre-mer.

Les précautions méticuleuses que prenait la Monarchie espagnole pour le choix de son personnel colonial, sa défiance à l’égard de ses serviteurs les plus éprouvés, cette chaîne hiérarchique qu’elle avait forgée depuis le cabinet royal jusqu’à l’alcade du dernier *pueblo* mexicain, témoignaient de sa connaissance des hommes. On n’est sûr de personne. En s’attachant à assurer l’indépendance totale des officiers chargés de juger les Indiens, en exigeant d’eux une parfaite intégrité, elle démontrait sa sollicitude pour les peuples conquis. « Aucun Indien ne pourra être réduit en esclavage… attendu que tous sont vassaux de la Couronne royale de Castille… » Isabelle, Ferdinand, Charles Quint et, plus tard, Philippe II tiendront le même langage. Il traduisait une exigence intime, une bonne foi, une conviction naturelles à ces princes chrétiens nourris de l’Évangile pour lesquels la « question raciale » n’existait pas. Il ne faut pas oublier que la première charte coloniale des rois d’Espagne a proclamé l’égalité des Indiens et des Espagnols devant la loi. Proclamation symbolique, sans doute, mais qui dénotait chez ses auteurs une préoccupation humaine à laquelle aucun souverain d’Europe n’eût songé. La distinction entre *natives* et *subjects* n’aura pas été une invention espagnole.

Encore que le système fût bien conçu, il péchait pourtant par la base. La Monarchie, dans son orgueil ingénu, considérait les territoires du Nouveau Monde comme le Milanais ou les Flandres auxquels il s’agissait simplement d’adapter le schéma de l’administration métropolitaine. On décalquait le cadre de l’organisation royale sur la carte de l’Amérique, et tout était dit. Première erreur – dogmatique. Les pays étaient différents. Les indigènes parlaient des langues inconnues. Pendant longtemps, Espagnols et Indiens ne purent correspondre que par signes. Ce n’est qu’à partir de la seconde moitié du XVIe siècle que les conquérants tentèrent le sincère effort de s’assimiler les mœurs et la mentalité des autochtones. Sans doute

aurait-il fallu commencer par là. La Monarchie commit une deuxième erreur – psychologique, celle-là – en accordant trop de crédit aux rapports de ses créatures ou de ses favoris. Faiblesse inévitable, si l'on songe à cet immense écran liquide qui séparait des colonies le ministère des Colonies. S'étonnera-t-on, en conséquence, que certains corregidors – dont la fonction principale était d'aider les Indiens et de les protéger – aient réalisé, durant leurs cinq années réglementaires de séjour, d'énormes bénéfices, simplement en leur rachetant à bas prix des objets qu'ils leur avaient vendus très cher et dont ils ne savaient que faire – des rasoirs, des bas de soie ou des écritoires ? Ce qui n'empêchait pas ces mêmes corregidors de veiller scrupuleusement à ce que les mariages mixtes fussent célébrés selon le rite romain.

Un conquistador soupirait avec malice : « *Lo que el Rey manda se obedece, no se cumple* : ce que le Roi ordonne est obéi, mais non exécuté. » C'était Belalcazar , le maître de Quito. On ne pouvait mieux dire que la loi était respectée, mais non appliquée. Cependant, l'attitude de Belalcazar – et celle de quelques tyranneaux – à l'égard du pouvoir métropolitain reste l'exception. La liberté d'action des conquistadors n'était qu'apparente et leur toute-puissance éphémère. Les tentatives de rébellion, si elles réussissaient pendant quelque temps, finissaient toujours par être brisées. On n'a jamais vu un capitaine espagnol se maintenir longtemps dans l'illégalité. Lente à frapper, la main du Roi s'abattait, tôt ou tard, sur la tête du coupable. Et le regard du Roi, pour si lointain qu'il fût, ne quittait pas les conquistadors en marche.

DES ROMANTIQUES

« Fatigués de porter leurs misères hautaines », « ivres d'un rêve héroïque et brutal », « espérant des lendemains épiques », ainsi José-Maria

de Heredia, ce Cubain descendant des conquistadors – Alonso de Heredia avait fondé la ville de Tolu, au bord du fleuve Cauca – évoque ses ancêtres cinglant vers Cipango, à la recherche du « fabuleux métal ». Voilà donc les conquistadors parés de tous les accessoires romantiques. Rien n'y manque, ni la violence, ni cette confusion de l'instinct et de l'imagination. Un autre trait commun avec les romantiques : le stoïcisme, théâtral parfois, mais le plus souvent silencieux. Arrogants et dignes lorsque, drapés dans leur cape trouée, ils arpentaient de long en large la *plazuela* de leur bourgade natale, dans l'attente de l'aventure, les conquistadors l'étaient tout autant au sein même de l'aventure. « Je suis une force qui va… » Tout conquistador aurait pu faire sienne la proclamation altière du bandit gentilhomme, Hernani. À mi-chemin entre le *Romancero* et le *Romanticismo* , les conquistadors prolongeaient le Cid et précédaient les héros d'Espronceda.

Oui, des romantiques, avec ce qui s'attache à ce mot de crédulité et d'émerveillement candide. Dans le pacte insensé qu'ils avaient conclu avec le hasard, les conquistadors apportaient ce goût du romanesque, cette recherche passionnée du risque et cette curiosité intense qui firent d'eux, toujours, autre chose que des soudards. Sur un point, cependant, ils différaient des romantiques – ces éternels insatisfaits. Les conquistadors étaient comblés. Pour une fois, en effet, l'imagination devait s'avouer vaincue devant la réalité. Jamais aventurier n'avait connu telle aventure. Jamais acteur n'avait évolué sur un tel plateau. Cette proie splendide, étalée sous leurs regards, à portée de la main, les conquérants la voyaient encore plus belle, certes, tant le soleil des tropiques chauffait leur cerveau. Qu'importe ! Le trésor d'Atahualpa et les fastes des cortèges mexicains n'étaient pas des mirages. Fini le rêve ! La forêt enchantée de Brocéliande quittait la légende pour devenir cette sylve tangible, baignée d'ombres crépusculaires. Amadis de Gaule, c'était Pedro de Alvarado . Bernal Diaz del Castillo s'apprêtait à récrire un roman de chevalerie. Les conquistadors vivaient, les yeux grands ouverts, un délire lucide qui n'en finissait pas.

Les exploits des conquistadors n’ont pas manqué de chroniqueurs. Quel aède chantera leurs amours ? Oh ! Ce n’est pas toujours elles – ces femmes indiennes, olivâtres de teint, portant de longues chevelures piquées de fleurs exotiques et balbutiant des mots puérils – qui vinrent, les premières, d’un pas indolent, à la rencontre des Espagnols. Mais elles ne repoussaient pas leurs avances, quand bien même elles ne les provoquaient pas. Qui dira ce qui pouvait frémir dans le cœur et dans la chair de ces filles, de ces épouses de caciques ! Soumission au plus fort ? Curiosité ? Comparaison voluptueuse ? Tout est possible. En tout cas, jamais conquistador ne se vit repoussé, lorsqu’il n’était pas sollicité. Pour enfreindre si joyeusement en faveur des Espagnols les règles en général très strictes de leur morale courante, pour les servir comme elles le firent avec un dévouement qui allait, parfois, jusqu’à trahir leurs frères, il fallait que les Indiennes fussent des amoureuses ou des rouées. On se souvient que, le soir même où tombait Cajamarca, les Péruviennes vinrent en foule s’offrir au vainqueur. Princesses du soleil ou vestales ne paraissaient pas nourrir l’ombre d’un ressentiment contre ceux qui achevaient à peine de « nettoyer » la ville. Elles étaient donc sans rancune, ces Chimènes aux seins lourds et à la peau cuivrée qui auraient pu, elles aussi, murmurer au conquérant le « Va ! Je ne te hais point » de la fiancée cornélienne ? Cédaient-elles à l’attrait d’un plaisir inconnu, au prestige de l’envahisseur ? Ou bien, plus pratiques et sur le conseil du père ou de l’époux, cherchaient-elles simplement à se mettre sous la protection du bouclier espagnol ? Les belles sauvageonnes ont gardé leur secret.

Il n’est pas un conquistador – même parmi les plus grands – qui n’ait succombé à l’amour indien. Fernand Cortès – ce don Juan dont la carrière débuta par un « fait divers » d’alcove – n’aurait peut-être pas conquis le Mexique s’il n’avait commencé par subjuguer doña Marina. Il n’en resta pas là. Sa résidence de Coyoacan était aussi fournie en favorites que le sérail du Grand Turc. Des Indiennes aux noms espagnols – doña Inès, doña

Elvira et tant d’autres ! – se partageaient les faveurs de Malinche. François Pizarre – ce barbon ! – vivait en concubinage avec la propre sœur d’Atahualpa, sa victime. Seul Christophe Colomb paraît être demeuré chaste, torturé qu’il fut jusqu’à sa mort par son double attachement : sa femme et sa maîtresse, Felipa Muñiz de Perestrello et Beatriz Enriquez de Arana. Seul ou presque, en effet. Tous ces romantiques eurent leur roman. L’histoire de la Conquête est fleurie d’histoires d’amour. En voici.

Au moment où Pizarre débarque à Tumbez, Atahualpa et Huascar sont en froid. Mais ils n’ont pas encore jeté bas le masque. Ils s’observent. C’est la période de « tension diplomatique ». L’arrivée au Pérou du chef étranger va décider de la guerre ou de la paix entre les deux fils de Huayna-Capac. Avant le suprême assaut, ne pourrait-on pas essayer de s’arranger ? Aussi préoccupés qu’ils soient de leur propre intérêt, les deux princes incas se rendent bien compte qu’en prolongeant leur querelle, ils font le jeu de l’envahisseur. Atahualpa fait le premier pas. Il envoie à Huascar un ambassadeur avec mission de rechercher un terrain d’entente. C’est Quilacou, un de ses plus brillants capitaines. Le bel officier part de Quito, arrive à Cuzco et pénètre dans le palais royal. Le voilà devant le fils légitime de l’empereur défunt. Une jeune fille se tient aux côtés de Huascar, sa maîtresse : Étoile d’or. Un simple regard de Quilacou à Étoile d’or et d’Étoile d’or à Quilacou, et c’en est fait. Ils tombent éperdument amoureux l’un de l’autre. Le « coup de foudre », en vérité. Quilacou perd la tête, oublie son ambassade et pousse l’audace jusqu’à adresser la parole à Étoile d’or. Songe-t-il déjà à l’enlever ? Il se contente, pour l’instant, de lui sourire. Inconvenance rare, immédiatement punie. Le plénipotentiaire d’Atahualpa est chassé du palais, non sans avoir échangé avec la princesse un clin d’œil déjà complice. On se reverra ! En attendant, les négociations sont rompues. Au cours du premier engagement, Quilacou est gravement blessé. Il perd connaissance. Sortant de son évanouissement, qui voit-il, penchée sur lui ? Étoile d’or. Elle a abandonné son amant, renoncé à sa

position de favorite de l'Inca et suivi l'armée. Pour qu'on ne la reconnaisse pas, elle a coupé ses longs cheveux. Déguisée en adolescent, elle s'est mêlée aux esclaves qui portaient les bagages et, comme eux, a enduré sa charge. L'idylle à peine ébauchée à Cuzco se déroule au milieu des combats. Elle sera brève. Tous deux sont faits prisonniers par les Espagnols et conduits devant Fernand de Soto . Ce capitaine de Pizarre sait reconnaître la vraie noblesse. Il comprend tout de suite que les captifs ne sont pas des Indiens comme les autres. Il les interroge. Quilacou raconte leur histoire à tous deux. Fernand de Soto est attendri. Il essuie une larme. Le conte est joli. Mais la femme l'est encore plus. Il les prend sous sa protection. Quilacou succombe à ses blessures. Fernand de Soto épouse Étoile d'or. Mariage d'amour en même temps qu'intéressé. Étoile d'Or, en effet, est la fille unique d'un riche seigneur péruvien. Elle apporte à son mari une dot que lui auraient enviée les plus fortunées héritières de Castille : des mines d'or et d'argent et un peuple d'ouvriers.

L'or du Pérou et ses amours ! Le jour de la prise de Cuzco, le chevalier Pedro de Barco franchit la porte de la Maison des Vierges, consacrée au Soleil. Elles sont dix mille ! Pedro de Barco jette son dévolu sur celle qui lui paraît la plus belle. Passive et souriante, la Péruvienne suit le *caballero* . N'est-il pas le vainqueur ? Elle se soumet. Un soir, elle avise, sur la grande place de Cuzco, des soldats espagnols en train de jouer aux dés un disque d'or représentant le Soleil. L'effigie d'Inti ! La vestale ne peut assister à cette profanation sans un tressaillement d'horreur. Il faut sauver le Soleil. Elle qui – si fragile et si douce ! – n'a jusqu'alors rien demandé à Pedro de Barco, on la voit se jeter dans ses bras, soulevée par une colère religieuse. Va-t-il laisser se poursuivre la partie sacrilège ? Oublie-t-il qu'elle est toujours l'épouse du Soleil ? Pedro de Barco hausse les épaules. Caprice de femme ! Mais il est amoureux. Que ne ferait-on pas pour celle que l'on aime ! L'Espagnol s'approche des joueurs, se mêle à la partie, joue et gagne. Heureux hasard ou tricherie habile – peu importe ! –, Pedro de Barco

ramène à sa maîtresse la brillante image de son époux mystique. Le lendemain, François Pizarre exige de Pedro de Barco qu'il restitue le disque d'or. Il a décidé que ce symbole du fétichisme inca serait brisé à coups de marteau sur la place publique, aux yeux de tout le peuple assemblé. La réaction de Pedro ne se fait pas attendre. Elle est surprenante de la part d'un cavalier espagnol du XVIe siècle. Au mépris de la discipline et de la foi, il s'enfuit avec l'Indienne et le disque solaire. L'amour a été plus fort que l'honneur. On se lance à la poursuite des fugitifs. Ces deux jeunes gens éperdus, que de vieux prêtres escortent, se relayant pour porter l'image du dieu… Cette troupe galopante qui les serre de près… Quelle scène de légende ! Pedro et ses compagnons atteignent les bords du lac Titicaca. La garde de Pizarre est sur leurs talons. Le temps est compté. Il faut aller vite. On avise deux pirogues, on les accouple avec des lianes, on dépose à l'intérieur le disque d'or, Pedro et la Péruvienne sautent dans les embarcations et s'éloignent du rivage, en faisant force rames. Le crépuscule enveloppe le pesant radeau d'or qui vogue lentement parmi les joncs. Des torches s'allument sur la rive. Une barque s'en détache. Puis deux, puis trois. Leur sillage trace sur le lac sacré de longues raies lumineuses. Les deux amants sont cernés. Vont-ils se rendre ? Au moment où les barques espagnoles et les deux pirogues indiennes sont presque bord à bord, Pedro et sa compagne soulèvent le disque et l'enfoncent dans l'eau. Avant d'être repris et sans doute mis à mort, ils auront au moins sauvé le dieu. Mais, au lieu de couler au fond, le disque d'or bascule, se soulève et reste un instant dressé tout droit sur les flots, non plus jaune, mais pourpre de tous les feux du couchant. Les cavaliers espagnols font entendre un long cri de stupeur. Puis, le disque vacille, se renverse et s'abîme dans l'onde épaisse. Inti est mort. Pendant que s'accomplissait le drame grandiose, Pedro et l'Indienne avaient pu échapper à leurs poursuivants. Ils sont maintenant hors d'atteinte. Il fait nuit. Les heures passent. L'aube est proche. Pedro murmure à son amie : « L'image de ton dieu a sombré. Cessera-t-il de

hanter le cerveau des hommes ? » En réponse, la vestale désigne en souriant l'horizon, du côté de l'orient. Les premiers rayons du jour commencent à dorer la surface du lac. Mort hier dans une rouge apothéose, le dieu renaît dans la jeune beauté du matin.

« So color de religión… »

« So color de religión – Van à buscar plata y oro – Del encubierto tesoro… » : « Sous couleur de religion, ils s'en vont à la recherche de l'argent et de l'or du trésor caché. » Ce jugement sévère de Lope de Vega dans sa pièce *El Nuevo Mundo* appelle, sinon une rectification, tout au moins un commentaire. Certes, l'injustice et le crime commis au nom de la religion révoltent le cœur autant que la conscience. Certes, il est arrivé que les conquistadors aient utilisé les instruments de la Foi pour aider à leurs affaires. Ainsi Ovando , combattant à Cuba, donna le signal du guet-apens, en portant la main sur sa croix de chevalier d'Alcantara. Ainsi Valverde , en brandissant la Bible devant Atahualpa, prévenait les soldats de Pizarre que l'heure de l'assaut était venue. La procédure du *requerimiento* appliquée à des primitifs, les baptêmes en masse, les conversions *in extremis* précédant la strangulation, les bûchers expiatoires, les massacres s'achevant en *Te Deum* semblent justifier cette parole d'un Indien qu'un moine exhortait à mourir dans la religion chrétienne : « Y a-t-il des Espagnols dans votre Paradis ? – Certes ! – Alors, je préfère mourir païen. » Qui songe à nier que, bien souvent, l'appareil liturgique ait pris les apparences d'un cortège funèbre ? Cependant, Lope de Vega se trompe sur un point : les violences des conquistadors – rapts, vols, assassinats – ont été parfois exercées « au nom » de la religion, jamais « sous couleur » de religion.

Les conquistadors étaient sincères. La légitimité de l'entreprise leur était garantie par les bulles pontificales. Comment en auraient-ils douté ?

On leur avait mis dans la tête qu'ils partaient pour une croisade – celle contre l'islam était à peine terminée – et qu'après le juif et le mahométan, il s'agissait maintenant de convertir le Païen. Pourquoi s'en seraient-ils étonnés ? Ils étaient nés dans la haine et la terreur de l'hérésie. Ils avaient pleuré de douceur au soir de la prise de Grenade, tremblé devant l'Inquisition, frémi au seul nom de Luther. Tout enfants, il leur était arrivé – combien de fois ! – de cracher au passage d'un Maure et de mettre le feu à une échoppe juive. L'Espagne du XVIe siècle n'était qu'un vaste monastère, bruissant d'oraisons et de cloches. Ils avaient grandi à l'ombre des cathédrales, respiré l'odeur de l'encens en même temps que celle du premier œillet, appris à parler avec des noms de saints. Bien que la plupart illettrés, les conquistadors n'avaient pas besoin de lettres pour se sentir la même âme fanatique que celle des cavaliers du Prophète envahissant le vieux monde gréco-latin, des Croisés déferlant dans les plaines de Syrie ou de leurs propres pères reconquérant Grenade. On leur avait dit – ils en étaient persuadés – que des millions d'Indiens brûleraient éternellement en enfer, s'ils ne leur apportaient la foi. Ils le croyaient, simplement. La religion n'était pas pour eux un prétexte, mais un étendard. L'existence d'un Dieu en trois personnes, l'immortalité de l'âme, le péché, le Jugement dernier – il ne venait à l'esprit de personne d'en discuter. On n'en parlait même pas. C'était l'évidence. Ces hommes de guerre et de passion avaient conservé la foi des petits enfants. Leurs confessions étaient sincères, ils assistaient à la messe non seulement présents de corps mais aussi d'esprit. Les pires d'entre eux mouraient dans la contrition. Percés de flèches, une lame d'épée dans la gorge ou ficelés au poteau de torture, ils réclamaient à grands cris l'extrême-onction. *So color de religión* … Quelle erreur ! Aucune arrière-pensée ne colorait la foi des conquistadors. Ils étaient restés des hommes du Moyen Âge. L'hypocrisie religieuse n'avait pas encore été inventée. Elle apparaîtra plus tard, avec son noir manteau couvrant

l’iniquité. Le faux dévôt est un personnage du XVIIe siècle. On n’imagine pas Tartufe sous l’armure d’un chevalier.

Les conquistadors croyaient en Dieu, farouchement et sans réserves. Mais ils croyaient aussi – surtout ! – au Diable. Or, le Nouveau Monde était l’empire du Diable. Un Diable au visage multiforme, toujours hideux. Qu’on se souvienne ! Les sombres divinités mexicaines : Huitzilopochtli – le Sorcier-Oiseau-mouche – et Tezcatlipoca – le Miroir-Fumant – l’horrible Kinich-Kakmo des Mayas, le Viracocha péruvien que symbolisait la lave bouillante, les totems sinistres des Araucans et des Diaguites… Ah ! comme le Démon médiéval, avec ses courtes cornes, sa prunelle lubrique et sa queue tordue comme un sarment de vigne, paraissait « bon diable » à côté des lourdes idoles de Cuzco et de Tenochtitlan ! Ces Espagnols qui, certains crépuscules d’Estrémadure, prenaient le vol d’une chauve-souris pour le passage du Malin, comment n’auraient-ils pas frémi d’épouvante en face des monstres de pierre, aux crocs découverts, aux yeux luisants qui, la nuit tombée, semblaient s’animer d’une vie fantastique ! Comment eussent-ils pu assister sans nausée au cérémonial aztèque ? Les prêtres en robes noires et aux cheveux nattés fouillant à coups de couteau le thorax des éphèbes, les crânes humains rangés au pied des teocallis, les festins cannibales autour des statues marbrées de sang corrompu et cette puanteur de charnier que ne par venaient pas à masquer tous les parfums de Mexico… De tels spectacles glaçaient l’âme des conquistadors. Les cauchemars de leur enfance étaient dépassés. Satan lui-même était là, présent. On célébrait son culte parmi les cadavres dépecés. On honorait son pouvoir maléfique. Il n’était plus, comme en Espagne, ce complice familier qu’une pichenette écartait ou ce spectre honteux, se glissant furtivement dans les consciences et qu’une aspersion d’eau bénite suffisait à mettre en fuite. Il trônait. Il régnait. Sculpté dans le granit, caboché de pierres précieuses, enroulé de serpents d’or, il incarnait superbement le Mal. Il glorifiait le Péché. Rien ne manquait à cette représentation parfaite de

l’Enfer, même pas les marmites dans lesquelles certaines tribus de la jungle colombienne faisaient cuire leurs ennemis, vivants. Oui, Satan, paré de ses lugubres séductions.

Comment s’étonner alors de la réaction des Espagnols ? Au fond des sanctuaires indiens, ils voyaient se dresser le Prince des Ténèbres dans sa splendeur macabre. Levant leur regard vers le ciel, ils distinguaient, galopant au travers des nuées, la silhouette argentée de Mgr Saint Jacques. L’opposition du Vrai et du Faux, du Bien et du Mal, éclatait dans cette double apparition. Le problème était simple et le devoir tout tracé. Les Indiens étaient possédés du démon : il fallait les exorciser. D’abord, en détruisant l’assise matérielle du culte démoniaque. C’est pourquoi les conquérants, animés du même zèle aveugle que les premiers chrétiens brisant les statues romaines, renversèrent les idoles précolombiennes, brûlèrent les rituels et les manuscrits qui transmettaient la tradition sacrée, bref mirent une sainte ardeur à abolir jusqu’au souvenir même des liturgies païennes. Ils estimaient ainsi faire œuvre pie et salutaire besogne. Des iconoclastes ? Des vandales ? Voilà des épithètes qui les auraient scandalisés. D’où venait le scandale, en effet, sinon des suppôts de Satan qui servaient leur Maître immonde en toute tranquillité ? Les conquistadors, d’ailleurs, ne se bornaient pas à jeter bas les idoles. Pour que l’exorcisme fût pleinement efficace, il ne suffisait pas de chasser les démons. Il convenait aussi d’installer à leur place les symboles de la vraie Foi. Comme on applique une médaille bénie sur un corps rongé d’ulcères, les soldats de Charles Quint plantaient des croix au sommet des teocallis, au carrefour des chemins. Sur la pierre encore poissée de sang des tables d’holocauste, ils dressaient des autels à Notre-Dame de Guadalupe. Le sens des nuances ? L’esprit de tolérance ? Ce n’était pas leur affaire. D’autres viendraient après eux, qui useraient de méthodes plus douces. Que ces chrétiens bottés et cuirassés aient souvent manqué d’esprit chrétien, qu’à leur ferveur impitoyable la charité ait presque toujours fait défaut, qui en doute ? Mais

leur foi et leur bonne foi étaient entières. Plus encore que l'amour de Dieu et du prochain, l'horreur de Belzébuth explique certaines attitudes des conquistadors. Expliquer n'est pas résoudre, bien entendu.

ORO Y SANGRE

Idéalisme. Réalisme. Les conquistadors ne cessèrent d'osciller entre ces deux pôles contraires. Des rêveurs ou des hommes d'action ? La passion du rêve l'emportait-elle sur le goût de l'action ? Où finissait le rêve, où commençait l'action ? On n'a pas fini d'épiloguer sur ce thème. Mais un fait demeure. Dès le premier jour où les conquistadors posèrent le pied en terre américaine, ils démontrèrent leur intention de n'y point passer en simples voyageurs, mais de s'y installer et de s'y maintenir. Ils n'attendirent pas d'en avoir fini avec la guerre pour commencer la paix. C'est-à-dire : bâtir. Au cours de cette période intermédiaire entre la Conquête et la colonisation, que l'on peut situer au milieu du XVIe siècle, les conquérants construisirent le soubassement – le « gros œuvre » – de l'édifice colonial que les colons, plus tard, auront la tâche de compléter. Pour s'être révélés des bâtisseurs et des architectes hors de pair, il fallait donc que ces chasseurs de chimères fussent aussi des hommes pratiques.

Les premières constructions espagnoles au Nouveau Monde furent, bien sûr, des églises et des palais pour les représentants du Roi. Mais, très vite, des maisons d'habitation, des hôpitaux et des casernes surgirent du sol comme par enchantement. La main-d'œuvre était nombreuse et qualifiée. La maçonnerie et le travail de la pierre étaient l'un des arts dans lesquels excellaient les indigènes. Cependant, les Espagnols, sur les instructions même du Roi, imposèrent immédiatement à l'urbanisme un type particulier, un cachet nouveau qui différaient absolument du mode d'habitat local. C'était le fameux « plan en damier », inspiré des traditions gréco-latines,

appliqué au dessin de certaines bastides de la France du Moyen Âge et de la plupart des cités espagnoles. Le style était simple : une grande place centrale, quadrangulaire, avec l'église, la mairie et l'école. Des rues parallèles, se coupant à angles droits et formant un quadrillage régulier. Ainsi les Espagnols transplantaient en Amérique un type architectural que leur avaient légué les occupants romains, eux-mêmes reproduisant les modèles grecs. Curieuse survivance d'un schéma plusieurs fois mil lénaire qui, revu par Vitruve et adapté par Fernand Cortès , faisait de Mexico la reproduction du Pirée.

S'ils n'avaient fait que découvrir le Nouveau Monde, conquérir des territoires, fonder des villes, apprendre à des millions d'indigènes à révérer le nom du Christ et celui de Charles Quint, les conquistadors auraient déjà bien mérité de leur patrie. De tels exploits justifiaient à eux seuls les faveurs royales : Commanderies, Croix de Santiago, éperons d'honneur et marquisats. Mais le Prince n'aurait pas si amoureusement couvé ses capitaines d'outre-mer, s'il n'en avait tiré une substance précieuse entre toutes : l'or. Les conquérants ont été les chercheurs et les pourvoyeurs d'or des rois d'Espagne.

Chercheurs d'or, les Espagnols l'avaient été de tous temps. Dès la plus haute antiquité, en effet, on exploitait des mines d'or dans la péninsule ibérique. Strabon en parle incidemment dans sa *Géographie* . Pline est plus précis. Il expose la technique employée à l'époque pour le traitement de l'or : « On bat, on lave, on brûle, on moud en poudre grossière, enfin on triture dans un mortier. » Telle était la méthode utilisée encore au XVIe siècle. Les Espagnols n'ignoraient donc pas que l'or pouvait se rencontrer, soit sous forme de paillettes ou de pépites mélangées au sable, soit inclus dans des sulfures, comme le quartz. L'or en paillettes était extrait des rivières ou des alluvions. L'or incorporé aux sulfures se trouvait dans des mines. Lorsque les conquistadors arrivèrent en Amérique, les Indiens connaissaient l'or, eux aussi. Mais ils le cherchaient de préférence dans les

rivières. Le procédé qu’ils utilisaient communément était le *lavage* . Ils faisaient couler de l’eau sur le fond incliné d’une sorte d’auge appelée batée et y versaient peu à peu la matière pulvérulente qui contenait l’or. Celui-ci tombait au fond où une grille le retenait. Une fois « lavé » des particules terreuses, l’or ainsi recueilli était fondu avec quatre fois son poids d’argent. On attaquait cet alliage avec de l’acide sulfurique concentré et bouillant – d’où l’utilité du souffre des volcans –, qui dissolvait tous les métaux autres que l’or. C’était l’*affinage* . Ces deux opérations étaient connues des Espagnols, encore qu’ils pratiquassent aussi, pour affiner l’or, le procédé antique, également cité par Pline, consistant à substituer à l’acide sulfurique un mélange de sulfate de cuivre, de schiste et de salpêtre.

Ainsi, les Espagnols n’en savaient pas plus que les Indiens sur l’extraction de l’or. Mais ils perfectionnèrent le système et lui firent rendre son maximum. Ils découvrirent, tout d’abord, un nouveau principe de purification : l’« amalgamation au patio ». Le minerai aurifère était concassé au pilori par des équipes de femmes et de vieillards. Il était ensuite déposé sur une aire pavée appelée *arrastra* qu’entourait une cuvette. Des bêtes piétinaient ce minerai devenu boue. On arrosait d’eau le tout, on ajoutait du mercure, puis un dernier bain achevait de séparer l’or des matières impures. Les Espagnols ne se contentèrent pas d’améliorer la technique. Ils créèrent une industrie de l’or. Sous leur impulsion, la terre américaine accoucha littéralement de son trésor caché – *tesoro escondido* . Le procédé de la recherche de l’or dans les rivières leur étant apparu archaïque et ses résultats insuffisants, les conquérants généralisèrent l’exploitation des mines. Des milliers d’indigènes furent affectés à ce labeur terrible : creuser la montagne, extraire les sulfures avec des pics, les concasser à la main, les pulvériser dans les meules… Le lavage et le raffinage venaient ensuite. Douce besogne, comparée à celle qu’accomplissaient sous terre les forçats de l’or !

Avec quel flair les conquistadors subodorent le métal ! Arrivés au Mexique, ils sont surpris de constater que les Aztèques n'extraient que l'argent. L'or ne paraît plus les intéresser. Sans doute les réserves accumulées par les dynasties d'Aztlan leur suffisent-elles ou bien pensent-ils avoir épuisé les ressources du sous-sol mexicain. En tout cas, les Espagnols ne l'entendent pas de cette oreille. Vont-ils laisser les Aztèques se reposer sur le monceau d'or entassé par leurs ancêtres ? Allons donc ! Le premier soin des conquérants sera de mettre les Indiens au travail de l'or – sans, pour autant, renoncer à l'argent. L'argent aussi est bon à prendre. C'est Carvajal , officier de François Pizarre , qui découvre en Bolivie les fameuses mines de Potosi, au sud de La Paz, à quatre mille deux cents mètres d'altitude. Au sommet de cette montagne d'argent, les Espagnols édifieront la ville la plus élevée du monde. Sous un ciel sans couleur, des maisons au style andalou dresseront leurs arabesques autour des puits béants. Prison et forteresse à la fois, la *Casa de la Moneda* symbolise – avec son lourd portail et son oppressant silence – le pouvoir du Lion de Castille. Tout un peuple misérable, reclus à perpétuité, y fabrique la monnaie d'argent du roi d'Espagne. Il vaut mieux cependant – cent fois mieux ! – vivre et mourir entre les murs cyclopéens de la *Casa de la Moneda* que descendre à la mine. On y travaille comme jadis travaillaient les esclaves de Salomon, dans les mines de Manica creusées pour la reine de Saba. Et certaines coupes de mines péruviennes – avec ces noirs fantômes qui, sans cesse, montent et descendent – rappellent le « Jugement dernier » de Michel-Ange où semblent former une chaîne sinistre des grappes humaines convulsées.

Flairer l'or ! Ivresse et patience. Quel événement lorsqu'un chercheur d'or ou d'argent – le *cateador* – croit avoir découvert une mine ! Toute l'activité du pays environnant est suspendue. On ferme les magasins. Le maître d'école congédie ses élèves. Le curé fait sonner les cloches à toute volée. Indiens et Espagnols accourent vers le lieu du miracle. On exulte. On

se bouscule. Si la trouvaille est confirmée, on festoie à l'endroit même où le filon est apparu. S'il s'agit d'une erreur, on s'en retourne chez soi, à peine déçu, tant l'émotion a été forte. Fait curieux, Espagnols et indigènes manifestaient la même exaltation joyeuse. Pour ces derniers, cependant, l'or n'avait pas plus de valeur – moins encore, car d'utilité secondaire – que le cuivre et le plomb. En outre, la découverte d'une pépite annonçait le martyre de la mine. À croire que les Espagnols avaient communiqué aux Indiens leur fièvre d'or et qu'en échange du métal, ils se croyaient bons princes en leur dispensant largement le mirage de l'Eldorado.

Cet or ainsi découvert, extrait, lavé, raffiné, fondu en lingots et mis dans les coffres ou dans les barils, il fallait maintenant le transporter en Espagne. Et voici que les caravelles, messagères d'espoir et véhicules de la Découverte, vont jouer un rôle nouveau, celui de porteuses d'or. Le XVe siècle n'est pas terminé que, déjà, un double mouvement de caravelles s'organise entre l'Espagne et le Nouveau Monde et inversement. Il y a, en effet, celles qui partent et celles qui reviennent. Il en partira plus qu'il n'en reviendra.

Au mois d'août 1492, trois caravelles – la *Santa Maria* , la *Pinta* et la *Niña* – quittent le port de Palos. L'instant est solennel. Repoussé successivement par les Portugais, les Français et les Anglais auxquels il venait offrir – oh ! pas pour rien – les clefs du Nouveau Monde, un aventurier génois s'engage sur le chemin de l'or, pour le compte des rois de Castille. Trois caravelles ! Les premières. Elles seront vingt-deux en 1506, trente-deux en 1507, quarante-six en 1508. Il n'y en a plus que dix-sept en 1510. Mais voici que parvient à Séville l'étonnante nouvelle : Grijalva , accostant le Yucatan, a rencontré des indigènes qui, en échange de sa pacotille, lui ont donné de l'or. Des miettes, paraît-il, à côté des monceaux d'or qu'on trouve plus à l'ouest. Quelques mois plus tard, Cortès , qui a pris contact avec les émissaires de Montezuma, confirme la chose. La conséquence de cette information ne se fait pas attendre. En 1520, soixante

et onze caravelles traverseront l'Atlantique. Et Charles Quint, pour ses vingt ans, recevra du futur vainqueur de Mexico le poids respectable de sept cents kilos d'or. Dix-huit ans plus tôt, sa grand-mère, Isabelle la Catholique, avait failli recevoir de Bobadilla , gouverneur de Haïti, une demi-tonne d'or. Une grande partie, en effet, du chargement s'était perdue en route. Bref, le nombre des navires qui appareillaient pour les Indes Occidentales et la fréquence de leurs traversées variaient en fonction du marché de l'or américain.

Un départ de Séville, aux alentours de l'an 1540… Quelle bousculade sur le quai ! Les familles des matelots embarqués côtoient les riches hidalgos qui commanditent l'expédition, les négociants ayant fourni les marchandises et les usuriers juifs en quête d'une affaire de dernière heure. *Abrazos* , ultimes recommandations, sanglots. Et le balancement des caravelles dans les eaux violettes du port. Car elles sont plusieurs. Le temps n'est plus où les navires voyageaient isolément. L'expérience avait été cruelle. En l'espace de douze ans, deux cent soixante-dix vaisseaux seulement étaient revenus en Espagne, sur quatre cent quatre-vingt-dix de partis. Près de la moitié de perdus ! La tempête, les courants contraires, les récifs… Oui, sans doute. Mais autant que la nature, les hommes en étaient la cause. D'abord, les flottes des nations concurrentes ou en guerre – chaude ou froide –, avec l'Espagne. C'est ainsi que les bateaux français guettaient les caravelles autour des Canaries. Christophe Colomb au retour de son troisième voyage, avait manqué d'être arraisonné au large du cap Saint-Vincent. Plus redoutables encore que les escadres régulières de François Ier et de Henri VIII étaient les corsaires. Ils opéraient soit pour leur propre compte, soit pour celui des nations ennemies de l'Espagne et du Portugal. Dans ce dernier cas, ils possédaient un brevet en bonne et due forme et prélevaient, bien entendu, un honnête bénéfice sur les prises. Le danger de la piraterie n'était pas nouveau. Déjà, au commencement du siècle, Ferdinand le Catholique s'en était défendu en faisant construire de

puissantes caraques, à la manière des Portugais et en postant aux Canaries des navires armés. Mais l’affaire la plus grave avait été celle au cours de laquelle le Florentin Verrazzano, embarqué sur un bateau français, s’était emparé des trois caravelles contenant le trésor de Montezuma que Fernand Cortès envoyait à l’empereur. Il s’en était suivi entre le monarque et Cortès un malentendu qui faillit causer sa perte. Aussi, pour se prémunir contre de tels désastres, coûteux pour le trésor et nuisibles au prestige de l’Espagne, Charles Quint avait-il ordonné que les navires marchands fussent convoyés par des bâtiments de guerre. La décision du souverain dissimulait une arrière-pensée malicieuse. En les protégeant contre les corsaires, les bateaux escorteurs surveillaient du même coup les navires de commerce. Ils étaient comme des chiens de garde, loyaux mais vigilants. Ils conduisaient à bon port les caravelles qui leur étaient confiées. Ils les ramenaient tout aussi fidèlement au port de départ. Plus moyen comme certains trafiquants le faisaient, de négocier sa cargaison d’or dans un port étranger ! Il fallait débarquer à Sanlucar, Séville ou Cadix, sous les yeux des commis de la *Casa de Contratación* . Et il n’était pas facile de frauder avec les comptables de Sa Majesté.

L’Armada des Indes s’éloigne… Elle a fière allure avec ses caravelles élancées et ses lourdes caraques. Un capitaine de haut vol commande la flotte : Blasco Nuñez Vela, futur vice-roi. Si pesamment chargés sont les bateaux – étoffes bariolées, verroterie, dentelles clinquantes –, qu’ils enfoncent bien au-dessus des carènes. Combien pèseront-ils, lorsqu’on aura échangé cette pacotille contre des barres d’or ! L’Armada descend au sud des Canaries, rencontre les vents alizés, s’y engouffre et cingle droit sur Cuba. Jusque-là, aucune crainte. Les corsaires ne se risquent plus à attaquer les navires espagnols en plein milieu des eaux atlantiques. Ce n’est pas qu’ils aient renoncé à chasser l’épervier espagnol. Ils ont déplacé l’affût, simplement. Ils attendent maintenant l’Armada aux portes mêmes du Nouveau Monde. Car ce sont bien des portes qui, à travers l’archipel

antillais – on dirait une muraille –, ouvrent largement leurs vantaux sur l'Amérique. Deux portes. L'une – le canal de Floride entre La Havane et les Bahamas – donne accès au golfe du Mexique, c'est-à-dire à la côte de la Vera Cruz, point de débarquement pour le Mexique. L'autre – le canal du Vent entre Cuba et Haïti – commande l'entrée de la mer des Antilles. C'est par là que passent les galions pour atteindre Nombre de Dios, point de départ vers le Pérou. Ainsi, l'Armada, parvenue aux Îles, se scinde en deux expéditions : l'une va chercher de l'or au Mexique, tandis que l'autre se dirige vers l'isthme de Panama pour prendre livraison de l'or du Pérou et de l'argent des mines de Potosi. Sitôt parvenue à Lima la nouvelle de l'arrivée des voiliers espagnols dans le port de Nombre de Dios, le vice-roi du Pérou ordonne à la flotte ancrée à Callao de remonter la côte du Pacifique jusqu'à Panama. Les chargements d'or et d'argent sont débarqués et transportés à dos de mulet à travers l'isthme jusqu'à Nombre de Dios. Il ne reste plus qu'à emplir les caravelles.

C'est donc aux alentours de la mer des Antilles que rôdent les corsaires. Ils sont nombreux et de toutes nationalités. Il y a des Français : les légendaires « Frères de la Côte », installés sur la petite île de la Tortue, au large d'Haïti. Ils harcèleront les Espagnols et maintiendront la présence française dans les Antilles. Ce sont les ancêtres des « seigneurs d'Haïti, de ces messieurs de la Guadeloupe et des bonnes gens de la Martinique », que célèbrera un dicton du XVIIIe siècle. Il y a – et il y aura surtout – des Anglais : William Hawkins, de Plymouth, Robert Reneger, de Southampton et le roi des pirates, Francis Drake, que la reine Élisabeth ordonnera chevalier, en récompense de ses services. À San Juan de Ulua, à Nombre de Dios, sur les côtes colombienne et vénézuelienne – à Santa Marta et à Carthagène –, les coups de main se multiplient. Il faudra attendre le règne de Philippe II pour qu'un Espagnol, Pedro de Menendez, organise un système de garde-côtes et de protection des convois qui sera efficace pour un temps. Mais la piraterie ne désarmera jamais. Elle durera autant que

l'empire espagnol. D'un siècle à l'autre, les pirates se transmettront la tradition de l'aventure. Ils auront beau changer de nom, ce seront toujours les mêmes. « Boucaniers » au XVII[e] siècle, « Flibustiers » au XVIII[e], ils ne cesseront d'écumer la mer des Antilles que lorsque les Espagnols n'y passeront plus. Ils disposeront toujours de mystérieuses et insaisissables complicités : la mer, la nuit et, parfois, des esclaves noirs évadés – comme ces *cimarrones* de Panama qui, un soir de 1570, rafleront un des derniers trésors du Pérou, à la barbe des sentinelles espagnoles de Nombre de Dios.

Retour à Séville… Vidées de leur pacotille, mais lourdes à couler de l'or mexicain et de l'argent arraché aux « veines de Potosi », les caravelles ont mis le cap sur l'Espagne. Elles ont franchi les étroits chenaux antillais, sans tomber dans l'embuscade des corsaires. Elles naviguent maintenant en direction du nord, portées par les eaux tièdes du Gulf-Stream – découvert par le pilote Alaminos. Une flottille venue tout droit de Colombie et chargée d'émeraudes les a rejointes dans la mer des Sargasses. Elles longent les Bermudes – trouvaille du matelot Bermudez. Ah ! les Açores ! L'Europe est proche. La canonnière d'escorte tire un boulet, de temps à autre, pour mettre en fuite les pirates français qui, partis de Dieppe, de La Rochelle ou de Saint-Malo, font autour des galions comme des cercles de cormorans. Les côtes d'Espagne sont en vue. Déjà, sur le quai, sont rassemblés les fonctionnaires de la *Casa de Contratación* – ils pèseront et estampilleront le quint du Roi –, les marchands qui ont fourni la cargaison, les seigneurs et les prélats, concessionnaires au Nouveau Monde et le bon peuple de Séville – tête chaude et ventre creux. L'heure est si exaltante que les barrières sociales sont abolies. Les gueux de Triana et les ducs andalous se coudoient. Tout le monde regarde vers-l'Ouest. On attend l'Armada. Et voici – ô miracle ! –, que ce torrent d'or et d'argent qui, depuis la Vera Cruz, Nombre de Dios et Carthagène des Indes, trace sur le bleu saphir de la Mer océane son rutilant sillage, se mêle aux eaux bourbeuses du Guadalquivir. L'Armada est arrivée.

Oui, un torrent d’or et d’argent. Deux chiffres en mesureront le cours. De 1503 – l’année où Christophe Colomb achève son quatrième voyage – à 1560 – celle où Francisco Fajardo pose les premières pierres de Caracas –, le Nouveau Monde a procuré à l’Espagne cent une tonnes d’or – plus de cent mille kilos ! – et cinq cent soixante-dix-sept tonnes d’argent. L’exploitation des mines de Potosi devait par la suite, décupler la production de l’argent. Ce sont, en effet, six mille huit cent soixante-douze tonnes – près de sept millions de kilos d’argent – qui traversèrent l’Atlantique, de 1560 à 1600. En quarante ans, l’Espagne recevra le double du stock d’argent existant en Europe avant Christophe Colomb . Si l’on ajoute au métal précieux les bijoux aztèques, les émeraudes de Bogota, les perles du Venezuela, les peaux de castor du Nouveau-Mexique, les bois précieux des Guyanes, l’indigo, la vanille et le cacao des îles, on songe que Midas et Crésus font pâle figure à côté de Charles Quint. Auprès de ce torrent, le Pactole n’est qu’un mince ruisseau.

Certes, la richesse de l’Espagne n’aura qu’un temps. Elle ne tardera pas à ressentir les inconvénients d’un prodigieux avantage. L’abondance de l’or entraînera la hausse des prix, sans pour autant stimuler la production. Une grande partie du trésor monétaire restera stérile. Les gros propriétaires terriens, enrichis par la spéculation, préfèreront vivre sur leur capital, plutôt que de l’investir dans des travaux agricoles. La noblesse, se reposant sur ses lauriers, dédaignera le travail. Elle laissera en friche ses domaines. On verra même certains *hidalgos* de haut rang se faire prêteurs à la petite semaine, plutôt que de chercher à accroître les revenus de leurs *haciendas* . Et puis, il faudra entretenir un clergé innombrable, une administration de plus en plus lourde, une foule de parasites qui encombrera les antichambres de l’Escurial, en quête de pensions ou de bénéfices. Rien de plus coûteux qu’une politique de grandeur. Est-ce à dire que l’Espagne mourra de faim sur son tas d’or ? Non pas. Mais, pour vivre sur un pied de grande Puissance – c’est-à-dire tenir son rang en Europe et, surtout, pourvoir aux

besoins de son empire américain –, elle devra acheter à l'étranger ce qu'elle sera incapable de fabriquer : le lin et le chanvre de Normandie, les « canevas » de Bretagne, les toiles de Saint-Brieuc, les draps anglais et, pour la construction des bateaux, le bois dur de la Baltique. Ainsi, l'or et l'argent importés d'Amérique seront, sous forme de pièces de monnaie, exportés en France, en Angleterre et en Hollande pour payer les marchandises nécessaires à la Métropole et à l'Empire. La conséquence de cet état de choses sera paradoxale. Dans le même temps où l'Espagne de Philippe II et de Philippe III sera en guerre avec la Hollande rebelle, l'Angleterre anglicane et la France huguenote, les négociants de ces pays commerceront activement avec le marché de Séville. Cela non plus n'est pas nouveau ! Et les commandes espagnoles seront si considérables qu'elles auront pour effet d'exciter l'industrie de ces trois nations et de contribuer à leur prospérité. Ennemie et cliente à la fois de la France, de l'Angleterre et des Pays-Bas, l'Espagne finira par ne plus être qu'un déversoir d'or entre l'Atlantique et les Pyrénées, jusqu'au jour où la puissance fondée sur le métal cédera – irrémédiablement – à la puissance fondée sur l'industrie.

Mais avant de connaître ces vicissitudes, il restera à l'Espagne un bon demi-siècle pour tirer le meilleur parti de l'or américain. Le dessein de Charles Quint, en 1540, n'est pas de faire fructifier son héritage. Il nourrit une ambi tion autrement plus prestigieuse. Les trois couronnes qu'il a ceintes – celle de Charlemagne, celle du roi des Lombards, celle du roi des Romains – ne lui suffisent pas. Il veut dominer le monde. Tant que, dans le ciel d'Europe, luiront encore la couronne des Capétiens et celle des Tudors, le Habsbourg n'aura pas accompli la tâche à laquelle il se croit prédestiné. Il lui faut de l'or, non pour le « placer » ou le transformer en produits fabriqués, mais pour payer comptant les fournitures militaires, les soldes et les armes. Bref, de l'or pour faire la guerre. Grâce au métal immédiatement disponible, Charles Quint tient en échec la France, pourtant deux fois plus peuplée que l'Espagne – quinze millions d'habitants contre huit millions –,

beaucoup plus riche en ressources naturelles et dont l'armée régulière comprend deux mille cinq cents gens d'armes concentrés sur le territoire national contre mille neuf cents Espagnols dispersés entre la péninsule ibérique, le royaume de Naples et la Hollande. Mais la France manque d'espèces. Charles Quint en regorge. Voilà pourquoi il lui est possible, en mobilisant les forces de son empire, de faire peser une menace permanente sur les monarchies française et anglaise. Aux mille neuf cents fantassins et aux trois mille cavaliers légers de son armée du temps de paix, Charles Quint adjoindra plusieurs milliers de mercenaires. Il a de quoi les acheter – largement ! Un galion d'Amérique lui paie un régiment. Charles Quint a gagné la bataille de l'or.

Un siècle plus tard, Colbert – ce génial petit homme, noir et râpé, que les manières espagnoles exaspéraient – fera cette remarque amère : « Nous voyons les règnes de Charles Quint, de Philippe II, de Philippe III et même de Philippe IV dans une si grande abondance d'argent par la découverte des Indes Occidentales que toute l'Europe a vu cette Maison d'un simple archiduc d'Autriche, sans aucune considération dans le monde, parvenir, en l'espace de soixante ou quatre-vingts ans, à la souveraineté de tous les États de Bourgogne, d'Aragon, de Castille, du Portugal, de Naples et de Milan ; joindre à tous ces États la couronne d'Angleterre et d'Irlande par le mariage de Philippe avec Marie Tudor ; rendre l'Empire presque héréditaire à ces princes ; contester la prééminence à la couronne de nos rois ; mettre par ses pratiques secrètes et par ses armes notre royaume en un péril imminent de passer en des mains étrangères et, enfin, aspirer à l'empire de toute l'Europe, c'est-à-dire du monde entier. » Comment la pensée que seul l'or, follement répandu, avait fait de l'Espagne, pendant quelque temps, la reine de l'univers, n'eût-elle pas été insupportable au ministre français ? Que l'Espagne fût riche irritait ce patriote. Mais qu'elle dépensât sans compter le chagrinait encore plus. Il y avait là quelque chose d'immoral qui bouleversait ce dévot de l'économie. Colbert n'aimait pas les

gens qui vivaient au-dessus de leurs moyens. Il le fit savoir à un certain surintendant des Finances.

Encore un regard sur les conquistadors – le dernier.

On sait, maintenant, comment et pourquoi ils ont vécu. Mais comment sont-ils morts ? Dans l'opulence et dans la gloire, sans doute ? Cette pluie d'or qui inondait les princes… Quelques éclaboussures en ont bien rejailli sur ceux qui ont crevé les nuages ? On imagine des retraites somptueuses ou, tout au moins, confortables. Les capitaines de la Conquête sont retournés au logis, fortune faite. Ils ont remis à neuf le *solar* familial Ceux qui ont des Lettres écrivent leurs mémoires. Les nostalgiques du pouvoir tiennent un emploi honorifique à la Cour. Quant aux sol dats – les « sans-grades » ! –, ils ont regagné leur village de la Manche ou de l'Estrémadure. Ils sont riches. Ils achètent du terrain. Au cours de *tertulias* sans fin, ils racontent leurs campagnes, narrent des histoires de Caraïbes, de trésor et de princesses. Ils exhibent volontiers d'énormes cicatrices. De telles blessures ne se rencontrent pas tous les jours. Songez donc ! « Des cimeterres au tranchant d'obsidienne, des dards empoisonnés avec le suc du mancenillier ! Ils font tirer aux *chicos* des bouffées de tabac mexicain. On imagine… Mais la réalité est tout autre. La plupart des conquistadors succombèrent à la tâche. Accident, maladie ou mort violente. Ceux qui survécurent terminèrent leurs jours dans l'oubli et – certains – dans la pauvreté. Qu'un sort si funeste ou si misérable ait marqué des entreprises aux débuts pleins de promesses semble à peine croyable. Et pourtant les exemples abondent. En voici, choisis parmi les plus illustres.

Et d'abord, le premier de tous, le Découvreur : Christophe Colomb . Il meurt à Valladolid, rejeté par le Roi dont il a fait la gloire. Juan de la Cosa , père des pilotes atlantiques ? Criblé de flèches. Nuńez de Balboa ? Décapité sur l'ordre de son beau-père. Diaz de Solis ? Lapidé. Nicuesa ? Perdu en mer. Ponce de Léon ? Une flèche en plein cœur. Fernand de Cordoba ? Mortellement blessé par les Indiens. Fernand de Soto ?

Emporté par les fièvres. Pedro de Alvarado ? Un cheval l’écrase. Juan de Escalante ? Tué par les indigènes de la Vera Cruz. Fernand Cortès ? Il meurt, pauvre et solitaire, dans un village andalou. Panfilo de Narvaez ? Noyé. Pedro de Valdivia ? Dévoré par les cannibales. Bastidas ? Poignardé par un de ses lieutenants. Diego de Ordaz ? Mort d’insolation. Pedro de Mendoza ? Mort en mer. Et que dire des conquistadors du Pérou ! Fernand Pizarre fait garrotter Almagro . Le fils de celui-ci assassine François Pizarre . Vaca de Castro fait décapiter le jeune Almagro . Gonzalo Pizarre , avant d’être condamné à mort par La Gasca, tue Nuńez de Vela. Cinquante capitaines sont pendus. Pas un de ceux qui gouvernèrent le Pérou pendant un quart de siècle – hormis La Gasca – ne mourut autrement que par le fer.

Mais à quoi bon poursuivre ce lugubre appel auquel personne ne répondra ! On sait bien, maintenant, que l’alliance de l’Espagne avec le Nouveau Monde a été scellée dans le sang. On sait aussi qu’ils ne furent pas légion ceux qui profitèrent pleinement de l’aventure. Serait-ce vrai, alors, que la richesse acquise par la violence ne porte pas bonheur et qu’une malédiction s’attache à l’or injustement gagné ? Sur le fronton flamboyant du temple de Mammon, une ombre passe. Est-ce le profil échevelé de la déesse Némésis ? L’historien livre au moraliste ce beau sujet de méditation et ce motif d’allégorie.

Le drame est terminé. Le rideau s’abaisse lentement sur une pyramide de cadavres, comme au cinquième acte d’une tragédie de Shakespeare. Il est tombé. C’est fini. Une autre pièce va commencer. Quel est son prologue ?

La dure journée de la Conquête vient de s’achever dans un miroitement d’or et de sang. *Oro y sangre !* Funèbre apothéose ! Le soir s’abat sur le champ de bataille des conquistadors. Silence. Mais, à l’aube, des fantômes se glissent, un à un, dans l’ombre qui pâlit doucement. Voici le jour. La lumière du matin dessine peu à peu les contours de ces êtres, éclaire d’une lueur d’argent leur visage résolu. Singulière vision ! Ils ne portent ni casque, ni cuirasse, mais la robe de bure du moine ou le pourpoint sévère de

l’homme de loi. Pas d’épée à la main, mais la truelle du maçon, la baguette à main d’ivoire de l’alcade ou la lance du chevalier. Ils ne sont d’abord que quelques-uns. Bientôt, c’est un peuple innombrable qui émerge de la nuit. Ils ramassent les morts. Ils les enterrent. Le champ de bataille est devenu cimetière. Puis, en rangs serrés, coude à coude, comme les phalanges de Sparte, ils s’en vont vers l’Occident. Ce sont les colons.

Séville, mars 1951 ;
Paris, juillet 1953.

Appendices

QUELQUES DATES ESSAI D’UNE CHRONOLOGIE COMPARÉE DE LA CONQUÊTE

10 000 ans avant Jésus-Christ :	Engloutissement de l'Atlantide ?
30 ans de l'ère chrétienne :	Jésus-Christ meurt sur la Croix.
200 à 300 ans après Jésus-Christ :	Civilisations Moyennes au Mexique.
476	Ruine de l'Empire Romain d'Occident.
509	Clovis, maître de la Gaule.
500 à 700	Arrivée des Toltèques dans la Vallée de Mexico.
622	Hégire.
800	Charlemagne, empereur d'Occident.
900	Invasion de Mexico par les Chichimèques.
900 à 1000	Quetzalcoatl, à la tête des Toltèques, conquiert le Yucatan et soumet les Tzentals, les Itzals et les Mayas. Quetzalcoatl descend vers le Sud et disparaît.
1000	Manco-Capac et Mama-Oclo, venant du lac Titicaca fondent Cuzco.
1100	Formation de l'empire inca.
1096-1291	Croisades.
1100	Destruction des Toltèques à Tula.
1168	Début de la migration des Aztèques et invention du calendrier mexicain.
1227	Mort de Gengis Khan, fondateur du premier empire mongol.
1232	Fondation de la dynastie chichimèque à Texcoco.
1236	Prise de Cordoue par saint Ferdinand.
1260	Départ de Venise des frères Marco, Nicolo et Matteo Polo, pour l'Inde et la Chine.

1271	Retour des frères Polo à Venise.
1279	Koubilaï, le « Grand Khan », petit-fils de Gengis Khan, soumet toute la Chine.
1294	Mort de Koubilaï.
1295	Retour de Marco Polo à Venise.
1350	Fondation de Tenochtitlan ou Mexico.
1368	La dynastie mongole des Yuan, fondée par Koubilaï, est supplantée par celle des Ming.
1375	Parution de la « carte mondiale catalane ».
1418 à 1472	Règne de Netzahualcoyotl à Texcoco.
1422	Charles VII monte sur le trône de France.
1431	Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen.
1436	Découverte de l'imprimerie par Gutenberg.
1440	Montezuma Ier succède à Itzcoalt.
1450	Tupac-Inca-Yupanqui commence les guerres de conquêtes des Incas vers le Chili.
1451	Christophe Colomb naît à Gênes ?
1452	Naissance de Léonard de Vinci.
1453	Fin de la guerre de Cent Ans.
	Prise de Constantinople par Mahomet II.
1460	Mort de l'Infant Enrique, « le Navigateur ».
1461	Mort de Charles VII, Louis XI lui succède sur le trône de France.
1468	Gutenberg meurt à Mayence.
1469	Axayacatl succède à Montezuma Ier . Construction du grand calendrier de pierre.
	Unité du Mexique.
1470	Ferdinand, roi de Navarre.

	Début de la suprématie chibcha sur les autres tribus occupant le territoire de la Colombie.
1474	Isabelle, reine de Castille.
1474	Christophe Colomb écrit à Toscanelli.
1475	Francisco Pizarre naît à Trujillo.
1482	Mort de Toscanelli.
1483	Visite de Christophe Colomb au roi Jean II de Portugal.
	Louis XI meurt, Charles VIII lui succède.
1484	Christophe Colomb quittse le Portugal pour l’Espagne. Il conduit son fils Diego au couvent de la Rabida.
1485	Diego de Cao découvre le Congo.
	Avènement des Tudors en Angleterre.
	Naissance de Fernand Cortès, à Medellin (Estrémadure).
1486	Christophe Colomb est reçu à Cordoue par les Rois Catholiques. Il rencontre Beatriz Enriquez de Arana.
1487	Bartolomé Diaz atteint le cap de Bonne-Espérance.
1488	Naissance à Cordoue de Fernand Colomb, fils de Christophe Colomb et de Beatriz de Arana.
1491	Naissance d’Ignace de Loyola.
	Christophe Colomb va au camp de Santa Fe, trouver les Rois Catholiques.
1492	Mort à Florence de Laurent de Médicis, le Magnifique.
	Alexandre VI (Borgia) est pape.
	Martin Behaim, construit un globe terrestre.

2 janvier : prise de Grenade par les Rois Catholiques.

31 mars : édit de proscription contre les juifs.

17 avril : capitulations de Santa Fe.

12 mai : Christophe Colomb va à Palos.

3 août : Christophe Colomb lève l'ancre.

9 août : Christophe Colomb fait relâche aux Canaries, à cause d'une avarie de gouvernail de la *Pinta* .

6 septembre : Christophe Colomb quitte les Canaries.

17 septembre : première illusion de la terre.

25 septembre : deuxième illusion de la terre.

7 octobre : troisième illusion de la terre.

12 octobre : Christophe Colomb découvre l'Amérique. (En fait, l'île Watling aux îles Bahama, Antilles britanniques.)

15 octobre : Christophe Colomb découvre *Santa Maria de la Concepción* .

16 octobre : Christophe Colomb découvre *Isabella* .

28 octobre : Christophe Colomb découvre Cuba.

21 novembre : Martin Alonso se sépare de la flottille.

6 décembre : Christophe Colomb découvre *Hispaniola* (Haïti).

24 décembre : la *Santa-Maria* s'échoue. Construction du fort de la *Navidad* .

1493 4 janvier : la *Niña* quitte la *Navidad* .

6 janvier : la *Pinta* est retrouvée.

	16 janvier : Christophe Colomb retourne en Espagne. 14 février : terrible tempête, la *Pinta* disparaît à nouveau. 18 février : la *Niña* fait relâche à *Santa Maria* des Açores. 4 mars : la *Niña* et la *Pinta* sont de retour à Palos. 15 (?) avril : réception de Christophe Colomb par les Rois Catholiques à Barcelone. 2 mai : bulle du pape Alexandre VI fixant les zones d’influence du Portugal et de l’Espagne. 25 septembre : deuxième départ de Christophe Colomb, de Cadix. Du 12 au 25 novembre : découverte par Christophe Colomb des Petites Antilles : Dominique, Marie-Galante, Guadeloupe, Onze mille Vierges, Montserrat, Santa Maria la *Redonda* et la *Antigua* , La Désirade, Porto-Rico. 7 décembre : fondation d’*Isabella* .
1494	12 mars : Christophe Colomb se met en route vers la montagne de Cibao, à Haïti. 13 mai : Christophe Colomb découvre la Jamaïque. 7 juin : traité à Tordesillas entre l’Espagne et le Portugal, fixant les limites d’influence des deux pays.
1495	Mort de Jean II de Portugal.
1495	10 avril : pragmatique des Rois Catholiques décidant la liberté de commerce pour tous les Espagnols.
1496	10 mars : Christophe Colomb retourne en Espagne.

	11 juin : Christophe Colomb débarque à Cadix, de retour de son deuxième voyage.
	Août : Christophe Colomb est reçu par les Rois Catholiques, à Burgos.
1497	2 juin : édit royal modifiant la Pragmatique du 10 avril 1495 en faveur de Christophe Colomb.
1498	30 mai : Christophe Colomb part pour son troisième voyage de Sanlucar de Barrameda.
	Juillet : Christophe Colomb découvre l’île de la *Trinidad* .
	4 août : Christophe Colomb pénètre dans le golfe de *Paria* , se trouve devant le delta de l’Orénoque et met pied sur le continent américain.
	15 août : Christophe Colomb découvre l’île de *Margarita* .
	30 août : Christophe Colomb arrive à *Hispaniola* .
1498	Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance.
1499	Au printemps, Alonso de Hojeda, Juan de la Cosa et Améric Vespuce découvrent le Venezuela.
1500	Huayna-Capac, fils de Tupac-Yupanqui, conquiert le royaume de Quito.
	Système de Copernic.
	Vicente Yañez Pinzon découvre la côte du Brésil.
	Cabral touche également au Brésil.
	24 février : naissance de Charles Quint.
	27 août : Bobadilla arrive à Hispaniola.
	25 novembre : Christophe Colomb enchaîné et ses deux frères arrivent à Cadix.
	17 décembre : Christophe Colomb et ses deux frères sont reçus à Grenade par les Rois

	Catholiques.
1502	Février : Nicolas d'Ovando part pour Hispaniola.
	11 mai : Christophe Colomb quitte Cadix pour son quatrième voyage.
	15 juin : Christophe Colomb aperçoit l'île Sainte-Lucie et la Martinique (*Matinino*).
1503	Montezuma II succède à Axayacatl.
1504	Mort d'Isabelle la Catholique.
	7 novembre : Christophe Colomb est de retour à Sanlucar de Barrameda.
1506	21 mai : mort de Christophe Colomb.
1507	Juan Diaz de Solis et Vicente Pinzon découvrent le Yucatan.
1512	Ponce de Léon découvre la Floride.
1513	6 septembre : Balboa part de la baie de San Miguel (isthme de Panama) pour découvrir la mer du Sud.
	26 septembre : Balboa découvre la mer du Sud.
1515	Panfilo de Narvaez fonde La Havane.
1516	Mort de Ferdinand le Catholique.
1517	Vélasquez débarque au Yucatan.
	Le futur Charles Quint prend possession du royaume d'Espagne.
	Balboa est exécuté à Acla, sur l'ordre de Pedro Arias de Avila, son beau-père.
1519	Mort de Léonard de Vinci, à Amboise.
	21 avril : (Jeudi saint) : Cortès accoste San Juan de Ulua.
	Vendredi saint : Cortès débarque au Mexique.
	Magellan part pour le tour du monde.
	Charles Ier d'Espagne devient Charles Quint.

	Cuauhtemoc succède à Montezuma II.
	5 septembre : bataille de Tlaxcala.
	18 septembre : Cortès entre à Tlaxcala.
	Octobre : Bataille de Cholula.
	1er novembre : Cortès se rend maître de Cholula et se dirige vers Mexico.
	8 novembre : rencontre de Cortès et de Montezuma.
1520	25 avril : Panfilo de Narvaez débarque à San Juan de Ulua.
	25 juin : les Espagnols sont assiégés dans Mexico.
	30 juin : les Espagnols abandonnent Mexico. C’est la *Noche Triste* . Magellan découvre le détroit qui porte son nom.
1521	20 mai (lundi de la Pentecôte) : Cortès entreprend le siège de Mexico.
	13 août : Mexico se rend aux Espagnols.
	Magellan meurt aux Philippines.
1522	Retour en Espagne de l’expédition de Magellan.
	15 octobre : Charles Quint nomme Cortès, capitaine général, gouverneur et chef suprême de l’expédition du Mexique (la Nouvelle-Espagne).
	Première expédition au Pérou par Pascual de Andsagoya.
1523	Alvarado conquiert le Guatemala.
	12 septembre : Cuauhtemoc publie la « Charte de partage de la Grande Lagune » de Texcoco.
1524	Avènement de Tiquesusha, dernier Zipa des Chibchas avant la conquête espagnole.
	Gonzalez Davila débarque au Honduras.

	12 octobre : Fernand Cortès part pour Hibueras (Honduras). Novembre : François Pizarre s'embarque à Panama pour le Pérou.
1525	Fondation de Santa Marta, en Colombie, par Bastidas. 28 février : mort de Cuauhtemoc et de Tetlepanquet zin.
1526	Expédition de Cortès dans le Honduras. 10 mars : Almagro, Luque et Pizarre font un contrat à Chicame. Lucas Vasquez de Ayllon tente d'explorer la Floride.
1527	Mort de Bastidas. Mort de Machiavel.
1527-1531	Diego de Ordaz explore les Guyanes.
1528	Cortès se rend en Espagne pour se disculper devant Charles Quint des fautes dont on l'accuse. Il reçoit le titre de « Marquis de la Vallée d'Oaxaca ». Création à Mexico d'une Audience royale. Au printemps, Pizarre revient en Espagne, Charles Quint lui confère les titres de gouverneur, capitaine général et *Alguazil Mayor* a vie et d'*Adelantado* du Pérou. Panfilo de Narvaez renouvelle la tentative de Ayllon en Floride.
1529	Le roi d'Espagne accorde à Pizarre des Capitulations. Alfinger mandaté par les Welser, banquiers d'Augsbourg, explore le Venezuela.
1530	Exploration et fondation de Culiacan par Guzman.

1531	Atahualpa fait prisonnier son frère Huascar. Mort d’Alfinger.
1532	15 novembre : Pizarre parvient à la vallée de Cajamarca. 16 novembre : coup de force de Pizarre contre Atahualpa.
1533	Janvier : Pedro de Heredia fonde Carthagène en Colombie. 29 août : supplice d’Atahualpa. 15 novembre : les Espagnols de Pizarre pénètrent à Cuzco.
1534	La Nouvelle-Espagne devient vice-royauté. Elle est attribuée à Antonio de Mendoza.
1535	24 août : Don Pedro de Mendoza part à la tête d’une expédition pour coloniser le Rio de la Plata. Il s’embarque au port de Bonanza. Almagro fonde Trujillo. Pizarre fonde Ciudad de Los Reyes (Lima). Espira part à la recherche de l’« Eldorado ». Almagro entreprend la conquête du Chili.
1536	Au début de l’année, Mendoza fonde Puerto de Nuestra Señora del Buen Aire. 6 avril : une expédition commandée par Gonzalo Jiménez de Quesada explore le fleuve Magdalena et conquiert l’empire des Chibchas et Bogota.
1537	Avril : Almagro s’attaque à Cuzco. Juin : mort de Mendoza. Août : Juan de Salazar fonde Asuncion. Lorenzaccio assassine Alexandre de Médicis, premier duc de Florence.

1538	26 avril : Almagro est battu par Pizarre. Juillet : Almagro est garrotté par Pizarre. 6 août : Jiménez de Quesada fonde la ville de Bogota.
1539	Valdivia est nommé par Pizarre lieutenant général du Chili. Fernand de Soto débarque en Floride et explore le Mississippi.
1539-1556	Irala gouverne le Paraguay.
1540	Cortès rentre définitivement en Espagne. Valdivia se lance à la conquête du Chili. García Lopez de Cardeñas atteint le Grand Cañon du Colorado.
1540	Federman part à la recherche de l'Eldorado. Coronado atteint la frontière de l'Arizona.
1541	12 février : Valdivia fonde Santiago de Estrémadure (future Santiago du Chili). 16 juin : Pizarre est assassiné par les hommes du fils d'Almagro. Mort de Soto en Floride. Mort d'Alvarado.
1541-1545	Les banquiers Welser explorent le Rio de la Plata.
1542	16 septembre : le fils d'Almagro est tué. Fin des « Almagristes ».
1543	Août : Charles Quint nomme Nuñez de Vela vice-roi du Pérou. Mort de Copernic.
1547	2 décembre : Cortès meurt à Castilleja de la Cuesta (Andalousie).
1548	Gonzalo Pizarre est décapité.

1550	Mars : Valdivia fonde la ville de Concepción (aujourd'hui Penco) et atteint le Bio-Bio.
1553	Décembre : Caupolican et Lautaro massacrent les Espagnols au fort de Tucapel.
1554	Janvier : mort de Valdivia.
1556	Les Welser perdent leur procès devant la cour d'Espagne.
1556	Mort de Bartolomé de Las Casas.
1558	Fin de la guerre contre les Araucans et mort de Caupolican.
1560	Francisco Fajardo fonde Caracas, capitale du Venezuela.
1562	Les restes de Cortès sont transportés à Mexico.
1564	Mort de Michel-Ange. Naissance de Galilée à Pise.
1567	Losada, officier de Pedro Ponce de Léon, fonde à nouveau Santiago de Léon de Caracas.
1573	Juan de Garay fonde Santa Fe. Jeronimo Luis de Cabrera fonde Cordoba.

Quelques rappels

Unités de mesure

Lieue : mesure itinéraire ancienne.

Lieue kilométrique : 4 kilomètres.

Lieue de terre ou lieue commune : lieue de 25 au degré, c'est-à-dire de 4 km 444.

Lieue marine : lieue de 20 au degré, c'est-à-dire de 5 km 555.

Tonneau : mesure de capacité pour le jaugeage d’un vaisseau valant 1 m^3 440.

Monnaie

Le *castellano* était l’équivalent du *peso de oro* , mais ce dernier n’était pas à proprement parler une monnaie, mais une mesure de poids correspondant à 4 gr 218 d’or fin et couramment employée comme monnaie.

Le castellano était estimé à 11 francs or en 1838 (colonel Langlois) ; à 3 dollars or et 7 cents en 1847 (Prescott) soit, environ, 15 francs or et 35 centimes de 1847, ce qui, en appliquant l’indice 180, vaudrait environ 2 763 francs de 1950.

D’autre part, le gramme d’or fin se maintint en 1950 et en 1951 à un cours moyen de 600 francs.

Nous avons donc, pour notre estimation des sommes citées, fixé la valeur du castellano à 2 700 francs de 1950.

Voici les estimations en or fin de quelques autres monnaies utilisées au XVIe siècle (d’après Earl J. Hamilton) :

1 mars : 230 gr d’or fin ou 50 pesos d’or.

1 ducat : 3 gr 485 d’or fin ou 6 ducats valent 5 pesos d’or.

1 pièce de huit vaut les 7/10e d’or.

100 réales d’or s’appellent une Isabelline et valent : 8 gr 40 d’or.

1 quadruple mexicain vaut : 27 gr d’or.

Il est très difficile de faire des estimations exactes, en prenant pour base la valeur spécifique ou faciale de la monnaie ; en effet, certains auteurs, comme Prescott, estiment que la valeur commerciale de cette monnaie, c’est-à-dire la quantité équivalente de denrées essentielles qu’elle permet d’acquérir, est quatre fois plus grande. Le poids en or fin nous paraît être une indication plus facile à estimer.

Les estimations des savants les plus autorisés varient du simple au double.

Fonctionnaires espagnols

Adelantado : titre intraduisible en français. Seul le titre de président pourrait lui être comparé, bien que les attributions de l'ade lantado espagnol ne soient pas exactement semblables à celles d'un président.

Alcade : on donne ce nom, en Espagne, à certains juges ou magistrats municipaux, dont les fonctions sont en même temps civiles et judiciaires. Ils sont à la fois maire, juge de paix et commissaire de police. Leur attribut est une baguette blanche surmontée d'une main d'ivoire.

Alferez : officier qui porte le drapeau ou l'étendard.

Alguazil : on entendait à l'origine par ce mot une sorte de Grand-Prévôt du Palais chargé d'arrêter, de juger et de punir les coupables d'un délit ou ceux qu'il plaisait au roi d'Espagne de livrer à ce mode de justice expéditif. On donnait aussi ce nom aux individus chargés de l'exécution et des mandements de l'Inquisition, des Ordres de Chevalerie, etc.

Auditeur : magistrat, membre des « audiences royales », dont les arrêts étaient sans appel. Les auditeurs intervenaient dans le choix et la nomination de plusieurs fonctionnaires de justice, exerçant ainsi un contrôle sur les cabildos, les consulats, les gouverneurs et les intendants. Ils intervenaient, de plus, dans les conflits de juridiction qui éclataient entre les tribunaux séculiers et les tribunaux ecclésiastiques. Le vice-roi était de droit le président de l'audience.

Corregidor : on désignait ainsi dans les villes d'Espagne le premier officier de justice. Ce magistrat, lorsqu'il n'y avait ni gouverneur ni audience royale, était à la fois juge, administrateur et chef du corps municipal. Il jouissait ainsi d'une véritable prédominance qui mettait à sa merci le gouvernement entier d'une ville ou d'une province. L'ancien corregidor est devenu l'alcade de nos jours.

Lors de la conquête de l'Amérique, des corregidors avaient été nommés dans les vice-royautés et certains se signalèrent par leurs mauvais traitements à l'égard des indigènes. Pourtant, ils avaient pour principale mission de venir en aide aux Indiens conquis, en leur fournissant les objets nécessaires à leur alimentation et à leur entretien.

Gouverneur : fonctionnaire nommé par le roi, il remplissait la charge de capitaine général du lieu qu'il régissait ; il avait la direction des opérations de guerre, de l'administration des finances, des travaux publics, de la fondation des villes et, comme le vice-roi, il avait le devoir de veiller à la propagation du catholicisme et aux bonnes mœurs dans sa province. C'est à lui qu'incombait le soin de donner l'investiture à l'alcade.

Mestre de camp : on désignait ainsi l'officier qui commandait la cavalerie et l'infanterie sous les ordres du général.

Vice-roi : le vice-roi était nommé directement par le souverain et était le seul véritable représentant du monarque espagnol. Ses pouvoirs étaient d'autant plus grands qu'il se trouvait plus éloigné de la métropole. Il devait répandre la religion catholique, administrer, gouverner et diriger la justice ; en cas de guerre il était capitaine général sur mer et sur terre.

Matières premières

Adobe : sorte de brique cuite au soleil et moins dure que les briques ordinaires. Elle est très utilisée au Pérou où elle est appréciée à cause de la fraîcheur qu'elle conserve longtemps dans les maisons.

Copal : c'est un mot espagnol d'origine mexicaine. Il désigne une variété de résine obtenue en incisant l'écorce de certains arbres du Mexique.

Obsidienne : silicate naturel d'alumine, variété compacte de feldspath orthose. Son nom vient de ce qu'elle aurait été découverte par Obsidius en Éthiopie (Pline). On l'appelle également « miroir des incas » ; c'est une substance vitreuse à cassure éclatante ayant l'apparence d'un verre noir, opaque ou translucide. L'obsidienne du Mexique est d'apparence chatoyante, soyeuse et verdâtre.

QUELQUES NOMS ANCIENS DU TEMPS DE LA CONQUÊTE

Afrique

Îles Fortunées	Îles Canaries

Asies

Cambaluc	Pékin
Cathay	Chine
Cipango	Japon
Quinsay	Hang-Tchéou

Amérique du Nord

Cibola ou le pays des Sept Cités ou pays des Pueblos	Zuñi (réserve d’Indiens actuelle)
Florida ou île de Bimini	Floride
Meschacébé	Mississippi
Nouvelle-Espagne	Mexique
Nouvelle-Navarre et Nouvelle-Biscaye	Côte californienne

AMÉRIQUE CENTRALE ET ANTILLES

Antilia ou Île des Sept Cités	Antilles
Baracoa	Santiago de Cuba
Borinquen	Porto Rico
Hispaniola	Haïti
Juana	Cuba
Hibueras	Honduras
La mer du Sud	L’océan Pacifique
La mer du Nord	L’océan Atlantique
Nombre de Dios	Colon (Panama)
San Cristobal de la Habana	La Havane
San Salvador (Guanahani)	Île Watling (dans l’archipel des Lucayes ou Bahama)
La Castille d’Or	La côte de l’Amérique centrale, du Honduras au Darien

AMÉRIQUE DU SUD

Ciudad de los Reyes	Lima
Nouvelle-Castille	Nord du Pérou
Nouvelle-Tolède	Sud du Pérou
Pernambuco	Recife
Terre ferme ou Côte ferme	Région du golfe de Darien ; par extension, ce terme s'appliqua ensuite à la façade continentale, tournée vers la mer des Antilles, de Panama, de la Colombie et du Venezuela actuels, puis, plus tard, à l'ensemble des territoires situés en Amérique du Sud et relevant de la Couronne d'Espagne. Désignation du « continent » par opposition aux « Îles ».
El Dorado	Les Guyanes
Nouvelle-Andalousie	La côte colombienne, du Darien au cap de la Vela
Nouvelle-Estrémadure	Chili
Nouvelle-Grenade ou Nouveau Royaume de Grenade	Colombie

QUELQUES LIVRES ESSENTIELS SUR LA CONQUÊTE DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE

L'AMÉRIQUE PRÉCOLOMBIENNE

Colonel Langlois, *L'Amérique pré-colombienne et la Conquête européenne* , Paris, 1928.

H.-D. Barbagelata, *Histoire de l'Amérique espagnole* , Paris, 1949.

Bailly d'Engel, *Essai sur cette question, quand et comment l'Amérique a-t-elle été peuplée* , Amsterdam, 1767.

Gagnon, *Origine de la civilisation de l'Amérique précolombienne* .

Nadaillac, *L'Amérique préhistorique* , Paris, 1882.

Posnansky, *Templos y viviendas pré hispnicas* , La Paz, 1921.

Rivet, *Les Éléments constitutifs des civilisations du N.-O. et O. sud-américains. Les origines de l'homme américain. Anthropologie* , vol. VIII, s.l., 1926.

Vignaud, *Le Problème du peuplement initial de l'Amérique, J.S.A.P* ., vol. XIV, s.l.n.d.

Brasseur de Bourbourg, *Les Livres sacrés et les mythes de l'antiquité américaine* , Paris, 1861.

Alcide d'Orbigny, *L'Homme américain* , Paris, 1840.

Narciso Sentenach, *Ensayo sobre la América precolombiana* , Toledo, 1898.

Raoul d'Harcourt, *L'Amérique avant Colomb* , Paris, 1925.

Dr Max Uhle, *Estado actual de la prehistoria ecuatoriana* , *I* , brochure, Quito, 1929.

F. Ameghino, *La Antiguedad del Hombre en el Plata* , 2 vol., Buenos-Aires, 1918.

Ars Américana , Études illustrées publiées à Paris, sous la direction du Dr Paul Rivet, s.l.n.d.

Jean Babelon, *Les Mayas* , Paris, 1933.

Miguel Sola, *Historia del arte precolombiano* , Barcelone, 1936.

Arturo Capdevila, *Los Incas* , Barcelone, 1937.

Jean Genet, *Esquisse d'une civilisation oubliée* , Paris, 1927.

George C. Vaillant, *Les Aztèques du Mexique* , Paris, 1951.

Roger Dévigne, *Un continent disparu, l'Atlantide* , Paris, 1925.

Abbé Th. Moreux, *L'Atlantide a-t-elle existé ?* , Paris, 1924.

Louis Baudin, *Les Incas du Pérou* , Paris, 1947.

La découverte

Martin Fernandez de Navarete, *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Espagnoles, desde fines del siglo XV* , 5 vol., Madrid, 1825-1837.

Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias* , 5 vol., Madrid, 1875.

Fernando Colón, *Historia del Almirante* , Madrid, 1892.

Baron A. de Humboldt, *Cristobal Colón y descubrimiento de América* , 2 vol., Madrid, 1892.

Bibliografia Colombina (livres et documents concernant Colomb), Madrid, 1892.

Christoforo Colombo, documenti e prove della sua appartenenza a Genova , ouvrage publié par la municipalité de Gênes, 1931.

S. J. Ricardo Cappa, *Colón y los Españoles* , Madrid, 1925.

J.-B. Charcot, *Christophe Colomb vu par un marin* , Paris, 1928.

Oviedo y Valdès, *Historia general de las Indias* , 4 vol., Madrid, 1851-1855.

Antonio de Herrera, *Historia general de los hechos de los castellanos en las islas y Tierra Firme del Mar Oceano* , s.l., 1601-1615.

Professeur H.-H. Houben, *Christophe Colomb* , Paris, 1935.

Henry Harrissé, *Bibliotheca américana vetustissima* , Paris, 1872.

M.-F. Navarete, *Relation des quatre voyages entrepris par C. Colomb pour la découverte du nouveau monde de 1492 à 1504* , 3 vol., Paris, 1828.

Vignaud, *Histoire antique de la grande entreprise de Colomb* , s.l.n.d.

Augustin Zarate, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* , 2e vol., s.l.n.d.

Jean Babelon, *L’Amérique des Conquistadors* , Paris, 1947.

Jean Descola, *Histoire de l’Espagne chrétienne* , Paris, 1951.

Marcelino Menendez Pelayo, *Historia de España* , Madrid, 1941.

Maurice Legendre, *Nouvelle Histoire d’Espagne* , Paris, 1938.

Dr Orjan Olsen, *La Conquête de la terre* , 2e vol., Paris, 1944.

Salvador de Madariaga, *Cristobal Colón* , Buenos-Aires, 1947.

V. Blasco-Ibañez, *La Merveilleuse aventure de Christophe Colomb* , s.l.n.d.

La conquête

Ouvrages d'ensemble

F. A. Kirkpatrick, *Les Conquistadores espagnols* , Paris, 1935.

Colonel Langlois, *L'Amérique pré-colombienne et la Conquête européenne* , Paris, 1928.

Louis Bertrand, *Histoire d'Espagne* , Paris, 1932.

H.-D. Barbagelata, *Histoire de l'Amérique espagnole* , Paris, 1949.

Jean Babelon, *L'Amérique des Conquistadores* , Paris, 1947.

Jean Descola, *Histoire de l'Espagne chrétienne* , Paris, 1951.

Marcelino Menendez Pelayo, *Histoire de España* , Madrid, 1941.

Maurice Legendre, *Nouvelle Histoire d'Espagne* , Paris, 1938.

Dr Orjan Olsen, *La Conquête de la terre* (2e et 3e vol.), Paris, 1944.

Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, *Naufragios y commentarios* , nouvelle édition, Madrid, 1930.

Albert Mousset, *Histoire d'Espagne* , Paris, 1947.

Inca Garcilaso de la Vega, *Los Comentarios Reales* , s.l.n.d.

Fray Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias* , 5 vol., Madrid, 1875.

Antilles et Amérique Centrale – Mexique

Hernan Cortès, *Cartas de ralación de Mejico* (2e vol.), Madrid, 1932.

Bernal Dias del Castillo, *Historia verdadera de la conquista de la Nueva España* (il existe de cet ouvrage une belle traduction française, due au poète José Maria de Heredia), s.l.n.d.

Antonio de Solis, *Historia de la conquista de Mejico* , Madrid, 1851.

Niceto de Zamacois, *Historia de Mejico* , Madrid, 1876.

Père Charlevois, *Histoire de l'isle espagnole ou de Saint-Domingue* , Paris, 1731.

Abbé Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale* , Paris, 1860.

Baron Alexandre de Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba* , Paris, 1826.

Lucas Fernandez Piedrahita, *Historia general de la conquista del nuevo reino de Granada* , Bogota, 1881.

Charnay, *Lettres de F. Cortès à Charles Quint* , Paris, 1896.

Clavijero, *Storia antica de Mexico* , Gesena, 1780.

Landa, *Relation des choses de Yucatan* , s.l.n.d.

Prescott, *History of the Conquest of Mexico* , Paris, 1844.

Hector Perez Martinez, *Guautemoc, vie et mort de la culture aztéque* , Paris, 1952.

R. Ricard, *Humanisme et colonisation aux origines de l'Amérique espagnole. Lettres d'humanité* , Association Guillaume Budé, Paris, 1951.

Salvador de Madariaga, *Hernan Cortès* , Buenos-Aires, 1951.

Georges Delamare, *L'Empire oublié, l'aventure mexicaine* , Paris, 1935.

Pérou

Montesinos, *Mémoires historiques sur l'ancien Pérou* , Paris, 1840.

Prescott, *History of the Conquest of Peru* , London, 1916.

Augustin Zarate, *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou* , 2e vol., s.l.n.d.

Père Cieza de Léon, *La Crónica del Per* , Madrid, 1922.

Fernando Montesinos, *Memorias antiguas, historicates y politicas del Peru* , Madrid, 1882.

Louis Baudin, *La Vie de François Pizarre* , Paris, 1930.

Chili

Roberto Levillier, *Nueva crónica de la conquista del Tucuman* , 3 vol., Buenos-Aires, 1926-1932.

Abbé Eyzaguirre, *Histoire du Chili* , 3 vol., Lille, 1855.

Paul Morand, *Air Indien* , Paris, 1932.

Alonso de Ercilla, *La Araucana* , s.l.n.d.

L' Amérique espagnole

Ouvrages d'ensemble

H.-D. Babagelata, *L'Amérique espagnole* , Paris, 1949.

Lopez de Gomara, *Historia general de las Indias* , 2 vol., Madrid, 1932.

R. S. Gotterill, *Histoire des Amériques* , Paris, 1946.

Jean Gottmann, *L'Amérique* , Paris, 1949.

Juan Ortega Rubio, *Historia de América* , 3 vol., Madrid, 1917.

Carlos Pereyra, *Historia de América española* , 8 vol., Madrid, 1920-1926.

André Siegfried, *Amérique latine* , Paris, 1933.

Georges Lafond, *Géographie économique de l'Amérique latine* , Paris, 1947.

Cette bibliographie n'a pas la prétention d'être complète. Elle permettra au lecteur qu'intéressent les Conquistadors de se renseigner sur leur compte. Mais une bibliothèque entière ne suffirait pas à épuiser le sujet ! Certains des livres cités plus haut le sont plusieurs fois, car ils traitent aussi bien de l'Amérique précolombienne que de la Découverte ou de la Conquête. Il faut noter, enfin, que la présente bibliographie concerne uniquement la période de l'Amérique précolombienne – *avant Colomb* – et celles de la Découverte et de la Conquête. La présente histoire s'arrête au milieu du XVIe siècle. Il existe une abondante et précieuse bibliographie sur la colonisation, la libération, l'indépendance et l'expansion de l'Amérique espagnole. Elle n'a pas sa place dans cet ouvrage. C'est une autre histoire…

Index des noms de personnes